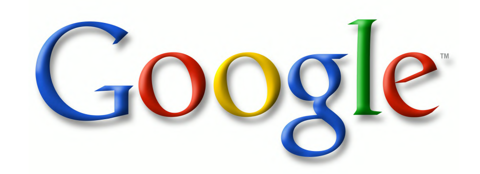


ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

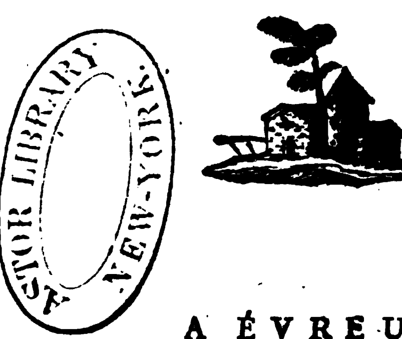
AVEC FIGURES.

TOME SEPTIÈME.

CORPS D'EXTRAITS
DE ROMANS
DE
CHEVALERIE,

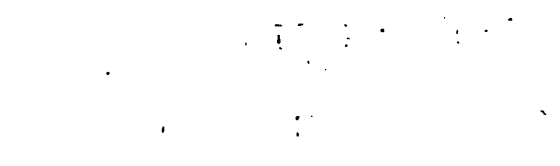
AVEC FIGURES.

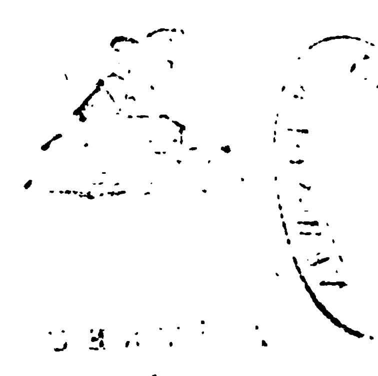
TOME SEPTIÈME.



A ÉVREUX,
Chez J. J. L. ANCELLE.

1796.





AVERTISSEMENT.

On trouvera beaucoup de changemens dans ce Recueil d'Extraits, si l'on prend la peine de les comparer à ceux qui sont imprimés dans la Bibliothèque des Romans. *Les Rédacteurs de cette Collection ont souvent retranché des passages que je crois pouvoir conserver. Plus souvent encore leur amitié pour moi leur a fait joindre à ces Extraits des vers et des traits agréables, dont je ne dois point parer un Ouvrage que j'avoue; et quoique les Extraits que je fais imprimer sous mes yeux doivent perdre beaucoup par ces retranchemens, je dois en faire le sacrifice; je dois, en les laissant paroître sous ceux du Public, les donner tels que je les ai faits, tels qu'ils sont dans mes manuscrits que j'ai redemandés. On doit donc s'attendre à perdre beau-*

coup dans tous les Extraits compris dans ce Recueil, et sur-tout dans ceux qui précèdent le mois de Janvier 1779 : mais j'espère que le Public me saura gré de la candeur avec laquelle je fais cet aveu ; et j'aime mieux paroître plus foible et moins correct à ceux qui liront mes Extraits, que de mériter le reproche de les avoir embellis par le travail d'une autre main que la mienne.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

LES ROMANS FRANÇOIS.

Nous devons au savant Huet, Evêque d'Avranches, des recherches profondes sur l'origine des Romans : personne en effet (s'il l'eût voulu) n'eût été plus capable que ce Prélat, de nous donner des notions lumineuses et précises sur cette origine. L'Auteur du beau Traité sur la foiblesse de l'entendement humain, pouvoit facilement porter le flambeau de la Philosophie dans cette recherche ; mais, entraîné par l'esprit qui régnoit alors, il prodigua les richesses de l'érudition dans un travail qu'un seul trait de lumière pouvoit éclairer.

Il ne paroît pas possible même que ce trait lui soit échappé, puisqu'il est

l'ame du second Traité que je viens de citer : mais l'esprit de Scaliger et des Casaubon régnoit alors; le savant Prélat se crut obligé de suivre leur marche tortueuse en pesante, en défrichant une route qu'un génie tel que le sien eût parcourue avec moins d'effort et plus de rapidité.

L'origine des Romans doit être presque de la même antiquité que le monde : elle est l'effet d'un foible inné dans l'esprit humain, et du penchant le plus doux que nous ayons reçu de la nature.

L'amour du merveilleux devint le tyran de l'esprit de l'homme, le même jour que l'enfant qu'on peint avec des aîles fut celui de son cœur. L'amour du merveilleux exalta son imagination, l'autre alluma ses desirs. Mille êtres fantastiques naquirent du premier, beaucoup de vertus et de vices naquirent du second. Imaginer, aimer, furent de tous les tems les deux grands ressorts de l'existence morale de l'homme ; c'est de la

combinaison des mouvemens de ces deux grands ressorts, que naquirent presque toutes les idées, tous les sentimens qui nous affectent, et qui n'en sont que des modifications.

Tout dans la nature annonçoit le grand Oromase à l'intelligence de l'homme moral ; mais l'amour du merveilleux corrompit bientôt la pureté du culte qu'il lui devoit, et l'égara dans l'idée qu'il osa s'en former, comme dans les attributs qu'il eut la témérité de croire devoir être de son essence.

Les passions, qui rendirent l'homme physique malheureux, influèrent sur sa moralité, lui firent imaginer une Arimane, et l'avilirent jusqu'à lui faire croire qu'il étoit également soumis au pouvoir de ce spectre qu'il s'étoit formé. De-là, les Peris et les Gines, les bonnes ou les mauvaises Fées, les sages bienfaisans et les noirs enchanteurs. L'homme sans énergie, chercha, trouva des excuses à sa foiblesse dans un pouvoir

surnaturel, par lequel il se croyoit entraîné; et mille prestiges absurdes obscurcirent la lumière de la première société dans les subdivisions qui s'en formèrent.

Les Scythes, les Huns, les Pictes et jusqu'aux farouches Orcadiens, les Indiens, tous les Asiatiques en général firent des Hymnes et des Romans, les Phéniciens et les habitans des bords du Nil en firent à leur tour. C'est du débris de ces premières fables que les Grecs composèrent leur Mythologie, leur Olympe et leur Achéron. Ils en firent de nouvelles fables, qui se ressentirent de leurs mœurs plus douces et plus éclairées : leurs fables Milésiennes présentèrent des allégories aussi sublimes qu'agréables; elles plurent aux sages qui s'en amusèrent; elles firent une plus forte impression sur le peuple qui les adora. Les Romains, instruits par les Grecs, adoptèrent la plus grande partie de ces fables utiles à leurs premiers législateurs;

et c'est du débris général de tout ce qui les avoient précédé, que les peuples de l'intérieur de l'Europe apprirent à chanter et célébrer les prestiges, l'amour et la terreur.

Les Maures devenus puissans en Europe, avoient été instruits par les Asiatiques; les Provençaux par les Grecs; les anciens Bretons le furent plus anciennement encore par les Poësies Danoises, et par celles des Scaldes et d'Ossian.

La langue celtique et la langue latine etoient les plus familières en Europe dans les huit premiers siècles; elles se confondirent bientôt ensemble. Le peuple commence pour sa commodité, la première fabrique d'un jargon; bientôt les gens éclairés se trouvent forcés d'en apprendre l'usage; ils finissent par l'adopter et le polir.

Les Italiens et les Provençaux furent les premiers à se former un jargon composé de ces deux langues-mères. Le la-

tin domina dans celui des Italiens ; la langue celtique domina de même dans le jargon provençal: mais cette langue étoit déjà très-enrichie et très-adoucie par la langue Grecque, devenue familière en Provence, et par son commerce avec la Grèce, et par la colonie Phocéenne, fondatrice de Marseille (1).

Les Espagnols voisins de l'Italie et de la Provence, adoptèrent ces nouveaux jargons, et s'en formèrent un, composé de tous les deux, dans lequel ils mêlèrent plusieurs mots de la langue celtique qu'ils tenoient des Goths, et plusieurs articles et noms propres qu'ils tenoient des Arabes.

---

(1) Feu mon père, homme très-savant, a vérifié que les vignerons des environs de Marseille chantent encore en travaillant, quelques fragmens des odes de Pindare sur les vendanges ; il les reconnut après avoir mis par écrit les mots de tout ce qu'il entendit chanter à vingt vignerons différens : aucun d'eux n'entendoit ce qu'il chantoit ; et ces fragmens, dont les mots corrompus ne pouvoient être reconnus qu'avec peine, s'étoient conservés de génération en génération par une tradition orale.

Nous autres Francs, ou Gaulois, nous donnons par excellence le nom de Troubadours ou Trouvères aux anciens Auteurs Provençaux. Nous le devons en effet, puisque c'est d'eux que nous tenons la langue romance et le fondement de la littérature françoise. Mais les Espagnols et les Italiens ont le même droit que les Provençaux au nom de Trouvères, puisqu'ils ont trouvé les moyens de se former un nouveau langage, dans lequel ils ont écrit des chroniques et des contes versifiés et rimés.

C'est du résultat de ces trois différens jargons, que les François ont formé celui qui, dans son origine, porta le nom de Roman; et tous les quatre ensemble sont un composé de quatre langues-mères, celtiques, scythe, grecque et latine, et même de quelques mots étrusques.

Cette nouvelle langue romance resta pendant plusieurs siècles si pauvre, si dure à l'oreille, qu'aucun Poëte, aucun Chroniqueur, aucun Conteur François

n'osa s'en servir avant le règne de Philippe-Auguste. Tous les anciens Romans de la Table-Ronde, tirés par les Bretons des anciennes et fabuleuses chroniques de Melchin et de Telezin, furent écrits en latin par Rusticien de Puisé. Le malheureux Abeilard, Héloïse plus malheureuse peut-être encore que lui, n'osèrent se servir, sous Louis le Gros et Louis le Jeune, d'un idiome encore trop barbare et trop peu sonore (1) : ce ne fut que sous Philippe-Auguste que l'on commença d'écrire les chroniques et quelques ouvrages d'agrément en langue romance ; c'est à ce tems que nous devons la première traduction de Lancelot du Lac, de Tristan de Léonois, de Perceval le Galois, et de plusieurs autres Romans faits à l'imitation des chroniques Bretonnes de la conquête du saint Gréal.

---

(1) L'éloquent saint Bernard, dans ses derniers sermons, ne s'en servit même que pour se faire entendre de la multiplicité des gens du peuple qui se soumirent à sa règle.

J'ose donc assurer que notre Littérature Françoise ne peut remonter plus haut que le douzième siècle; et jusqu'à la fin nous n'avons aucun ouvrage digne de quelque estime, écrit dans l'idiome que nous parlons aujourd'hui. Les Provençaux ne peuvent être comptés au nombre des Auteurs François : non-seulement leur idiome n'étoit pas le même, mais alors la Provence étoit un Etat séparé, qui ne faisoit pas corps avec la France; et les anciens Troubadours Provençaux ont été pour nous, ce que les Grecs et les Latins avoient été pour eux.

Les Romans François, dont le nom est tiré du premier jargon dans lequel ils furent écrits, ne peuvent donc remonter plus haut que le douzième siècle, et l'on voit même que plusieurs des premiers ouvrages écrits en langue romance, ne furent que des traductions : mais bientôt le génie national se développa; nos voisins perdirent l'avantage qu'ils avoient sur nous; et deux siècles n'é-

toient pas encore écoulés lorsque ces mêmes voisins, que nous avions imités, nous imitèrent à leur tour.

Je crois donc qu'on peut distinguer trois époques marquées pour les anciens Romans François ; l'une depuis le règne de Louis le Gros, jusqu'à saint Louis et Philippe le Bel ; la seconde ne contient que la fin du règne de Charles V, et le règne malheureux de Charles VI ; la troisième, depuis le commencement de celui de Charles VIII, jusqu'à la fin de celui de Henri II.

Les Romans postérieurs à ces trois époques, doivent être compris dans le fonds de notre littérature moderne : il n'a plus été permis d'écrire sans énergie, et sans une correction graduée de règne en règne, depuis que Montagne, Jacques Amyot, ont perfectionné l'art de parler leur langue, et de la rendre plus expressive et plus élégante.

La premiere époque contient tous les Romans de la Table-Ronde, les premiers

tomes de l'Amadis de Gaule, quelques Romans Espagnols, et la continuation d'une infinité de chansons, de tençons, de contes et de fabliaux Provençaux. C'est aux premiers progrès de la littérature Françoise sous Philippe-Auguste, que nous devons le commencement du Roman de la Rose par Guillaume de Loris, la charmante farce de l'Avocat Pathelin, et plusieurs autres Romans très-naïfs et très-ingénieux qui ne sont jamais parvenus entiers jusqu'à nous.

Les exploits de Bertrand du Guesclin, d'Olivier de Clisson, et de plusieurs autres chefs illustres de compagnies d'aventuriers, renouvelèrent sur la fin du règne de Charles V, et pendant celui de Charles VI, l'ancien esprit de la Chevalerie Françoise qui s'étoit amorti, presque éteint même depuis les dernières Croisades. Les Romanciers François se réveillèrent alors; mais ils avoient perdu le fil qui pouvoit les conduire. Les exemples leur manquoient; il n'existoit

point d'Auteurs contemporains qu'ils pussent imiter; ils furent obligés de recourir aux Romans de la première époque. L'impression n'étoit point inventée alors, on n'avoit pu multiplier les exemplaires de ces anciens Romans qui n'existoient qu'en manuscrits; et ces manuscrits furent pillés, tronqués par les Auteurs de la seconde époque, qui, dans la crainte que ces anciens manuscrits ne décélassent leur plagiat, eurent grand soin d'en anéantir les restes : on reconnoît souvent deux tons, deux marches différentes dans les Romans de cette seconde époque, et la fin ne répond pas au commencement.

Comme ces Auteurs du quatorzième siècle n'osoient plus se porter aux tems reculés de Pharamond, d'Artus, de Merlin et de la Table-Ronde, ils se fixèrent sur le long et glorieux règne de Charlemagne. Tous les Romans de cette seconde époque, tels qu'Ogier le Danois, Guérin de Montglave, Huon de Bordeau

et beaucoup d'autres, ont tous quelque traits d'affinité particulière avec le règne du grand Charles. Peu de génie, beaucoup de féeries, d'enchantemens et de faux merveilleux, caractérisent les Romans de cette seconde époque.

Les règnes de Charles VII et de Louis XI achevèrent d'éteindre le peu de goût et d'émulation qui restoit en France pour les ouvrages d'agrément: le brave et chevaleureux Charles VIII les ranima. Ce Prince, quoique d'une complexion foible, et d'une petite stature, avoit l'émulation de ressembler à Charlemagne, et fit les plus grands efforts pour l'imiter. Il porta comme lui la guerre en Italie; il la subjuga, revint couvert de lauriers, de la conquête du royaume de Naples; il en fit hommage à la plus belle et la plus spirituelle Princesse de l'Europe; et les Auteurs de ce tems sortirent de l'engourdissement où depuis long-tems ils languissoient. Mais Charles VIII, Anne de Bretagne, mé-

ritoient d'être plus dignement célébrés, qu'ils ne le furent par les Auteurs contemporains. Ces derniers avoient autant dégénéré des Auteurs de la seconde époque, que ceux du quatorzième siècle s'étoient montrés inférieurs à ceux du douzième : non seulement ils osèrent recourir aux débris négligés par ceux qui les précédoient; mais ils osèrent même s'approprier plusieurs de leurs ouvrages qui n'étoient pas encore imprimés; ils y firent quelques changemens, et chargèrent leur fin, et la prolongèrent par d'ennuyeux épisodes, tels que ceux qu'on trouve dans Huon de Bordeaux : la méthode n'étoit point encore connue, et le goût n'étoit pas encore né.

La décadence de ce genre de littérature ne s'étoit pas fait sentir de même en Espagne et en Italie ; les Espagnols et les Portugais s'étoient emparés de l'Amadis de Gaule, et l'avoient continué. Le Dante et Pétrarque avoient soutenu l'honneur des Muses Italiennes ; Bocace

et

et quelques Italiens avoient imité les meilleurs Conteurs Provençaux ; et dans le tems où, sous François I même, nous n'avions encore que quelques Traducteurs, le Boyardo, le Berni, le Sannazar, le Tasse et l'Arioste, régnoient avec justice sur l'empire de la littérature agréable.

Je n'ai point osé porter mon examen sur les Romans François parus depuis François I, et nul des Extraits de ce Recueil ne passe les bornes que je me suis prescrites. Je laisse à de plus grands maîtres que moi la discussion et l'agrément d'extraire les Romans du dix-ſeptième et du dix-huitième siècles ; je me restreins à ceux qui nous rappellent les mœurs de l'ancienne Chevalerie. Je suis d'autant plus encouragé dans ce travail, que je jouis du bonheur de voir que je n'écris point en vain. Nos anciens Paladins trouvent aujourd'hui des imitateurs ; il eût été bien facile à l'Arioste de se choisir des héros dans cette jeu-

nesse illustre et brillante, toujours prête à voler au-delà des mers. La Fayette, le jeune Noailles valent bien l'Aquilant le Noir et Griffon le Blanc; et les Dillons, dont les oncles nous ont trop souvent coûté des larmes, sont encore plus intéressans pour nous, que les aimables et braves Anglois Astolphe et Zerbin.





CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

TRISTAN DE LÉONOIS, FILS DE MÉLIADUS.

Ce Roman, qui est certainement de la plus haute antiquité, fut écrit en prose latine, entre 1110 et 1120, par Rusticien de Puise, sous le règne de Louis-le-Gros. Il est assez vraisemblable que ce ne fut pas cependant pour ce Monarque que Rusticien tira ce Roman et celui de Lancelot du Lac, des Chroniques du saint Gréal et

de celle de Melkin et Telesin, Auteurs Bretons, très-antérieurs à Rusticien ; et ce fut sans doute pour Henri I, petit fils de Guillaume le Conquérant, que l'Auteur le composa dans la Cour brillante que ce Prince tenoit en Normandie : nous savons par d'autres Ouvrages, que ce Roman fut traduit quelques années après en langue romance, qui commençoit à se polir et à s'adoucir, par Luce du Gua, Chevalier Anglois, Seigneur en partie de Salisbury, et parent du Roi d'Angleterre.

Louis-le-Gros étoit un Prince aussi aimable par ses mœurs, qu'il étoit brave et loyal ; il avoit épousé en 1115 Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-Blanches-mains, Comte de Savoie et de Mauriène. Cette Princesse, également belle et spirituelle, étoit adorée dans sa Cour ; et quoique Louis et Henri eussent souvent les armes à la main l'un contre l'autre, les Auteurs contemporains les célébroient également. Non-seulement Louis avoit à combattre un ennemi redoutable dans le Roi d'Angleterre, mais il eut de longues guerres à soutenir contre ses grands Vassaux. Le cruel fléau des guerres civiles excite toujours une effervescence assez violente pour aller jusqu'à l'enthousiasme : elles sont fécondes en actes héroïques, mais souvent coupables ; et jamais la Chevalerie ne brilla d'un

plus grand éclat que sous le règne de ce Prince. Ce même esprit se soutint sous Louis le Jeune son fils ; et non-seulement la Chevalerie se conserva dans toute sa splendeur, mais les belles-lettres commencèrent à polir ses mœurs en renaissant en France, où on apprit bientôt à connoître et à imiter l'éloquence grecque et romaine. Le goût même parut naître alors dans une nation si propre à l'épurer ; les sermons de saint Bernard furent dignes des vérités qu'il annonçoit ; son élocution le fut également de sa haute naissance. Abeilard et la tendre Héloïse trouvèrent dans leur cœur et dans un amour malheureux l'espèce d'éloquence qui, dans tous les tems, conserve la puissance de plaire, et de toucher les ames sensibles. Le goût national se développa : et c'est à l'époque de ces deux règnes que nous devons les Romans qui, avec plus de graces et de naïveté, nous peignent encore sous leurs vieux atours les mœurs des Cours et celles de la Chevalerie.

Le Roman de Tristan et celui de Lancelot du Lac eurent la plus grande réputation dès leur naissance ; leur touche est forte, les sentimens en sont élevés, les héros sont aussi galans qu'ils sont braves. Les héroïnes sont charmantes : nous n'osons trop réfléchir sur leurs aventures ; mais leurs foiblesses sont soutenues par un si grand

caractére de courage, d'amour et de constance; le bon Rusticien a si bien l'art de leur prêter des excuses recevables, qu'il faudroit être bien sévère pour les leur reprocher.

La fidelle Brangien dans Tristan, est le plus parfait modèle des amies : on s'attendrira pour elle en voyant jusqu'à quel point elle porte l'héroïsme pour servir la belle Yseult. Personne ne sera tenté de plaindre le Roi Marc, et peut-être même quelques Lecteurs s'intéresseront-ils au sort du brave Tristan et de la charmante Yseult, en lisant l'histoire de leurs amours et de leurs malheurs.

L'AUTEUR du Roman de Tristan remonte, ainsi que celui du saint Gréal, jusqu'au tems de Joseph d'Arimathie, ce saint du nouveau Testament qui eut l'honneur d'ensevelir le corps de Jesus-Christ. Suivant une tradition (absurde et fabuleuse) ce saint passa les mers, et vint jusqu'à la grande Bretage pour convertir à la religion Chretienne le Peuple Breton. Il laissa la garde du saint Gréal, qui étoit la coupe qui servit à Notre Seigneur le jour de la Cène avec ses Disciples, et qu'il avoit conservé comme un trésor inestimable ; il laissa, disons-nous, ce trésor à la garde de son frère Bron.

Bron avoit douze enfans. L'aîné se dévoue à la garde du saint Gréal, et pour cela, *garde chiérement sa fleur de virginité.* Les onze suivans sont destinés au mariage. Dix d'entr'eux reçoivent des femmes de la main de leur oncle et de leur pere ; mais Sadoc, le douzième, déclare qu'il veut courir le monde, chercher des aventures, et prendre femme à sa volonté. *Ors t'en souviegne*, lui dit Joseph, *mais je doute que tu ne t'en repentes à la fin.*

Sadoc part ; il arrive sur les bords de la mer. Une tempête affreuse venoit de couvrir le rivage de debris et de gens noyés. Il apperçoit une jeune personne qui tient un mât, et lutte encore contre la mort. Elle est belle et richement vêtue. Sadoc la sauve, la prend entre ses bras, la porte chez un de ses frères ; il se trouve qu'elle est fille du Roi de Babylone, et destinée au fils du Roi de Perse. Elle se nomme Chelinde. Cette belle et douce Chelinde, destinée à changer souvent de maris, est sur le champ épousée par Sadoc.

Un de ses beaux-frères en devient amoureux ; il saisit le tems que Sadoc est à la chasse ; il réussit à attirer Chelinde dans sa chambre, *et, voulsît ou non*, dit le conte, *il en fist à sa voulonté.* Sadoc revient de la chasse, blessé par un sanglier ; Chelinde *mène un grand deuil* ;

Sadoc croit d'abord que c'est de sa blessure qu'elle pleure ; mais Chelinde, un jour que Sadoc est endormi, se plaint tout haut de *l'oultraige que Naburzardan, faulx traistre*, lui a fait. Sadoc l'entend, il se lève, court à ses armes, tue son frère, enlève sa femme, et se remet en mer avec elle.

Ni la fille du Roi de Babylone, ni le neveu de Joseph d'Arimathie, ne sont connus par les mariniers. Une grande tempête s'élève ; le vaisseau tourmenté par les vagues est prêt à s'abymer ; un vieil homme se lève, et dit aux mariniers que Dieu leur envoie cet orage *pour le grief peche de quelqu'un qui est céans. Un sortisseur se lève adoncq*, et dit : *Je saurai bien s'il y est. Lors jetta ses sorts et charmes, et chut le sort sur Sadoc.* Sadoc, qui venoit de tuer son frère, n'eut pas le mot à dire ; il convint qu'il l'avoit bien *desservi* (mérité) ; il leur recommande sa femme, leur apprend qu'elle est fille du Roi de Babylone, et se laisse jeter dans la mer.

La tempête s'appaise, la nef aborde dans le royaume de Cornouailles. Thanor, Roi de cette contrée, va visiter la nef ; trouve Chelinde en pleurs, désespérée de la mort de Sadoc, grosse, et de plus chrétienne. Ce dernier article est le seul qui lui déplaît. Mais espérant la

ramener à la loi payenne, il épouse tout de suite la belle Chelinde, (qui promise antérieurement au fils du Roi de Perse, commence à ressembler beaucoup à la fiancée du Roi de Garbe, et paroît supporter ses malheurs avec la même grandeur d'ame.) Chelinde ne tarde pas à accoucher d'un bel enfant que le Roi de Cornouailes *nourrit et adoube comme s'il étoit le sien*. Mais il fait un très-mauvais rêve, et mande vîte un Philosophe. Or les Philosophes de ce tems-là expliquoient très-bien les rêves; et en faisoient quelquefois eux-mêmes. Celui-ci fait grand'peur au Roi Thanor de l'enfant qu'il élève, et qui paroît destiné à lui ôter la vie. Thanor l'envoie exposer dans une forêt: mais une Dame l'apperçoit, le trouve beau, l'emporte; et dans la suite ce même enfant, sous le nom d'Apollo l'aventureux, devient un preux Chevalier.

L'Auteur retourne à Sadoc qui avoit été jeté à la mer. Il le fait sauver sur une roche, où il trouve un hermite qui lui fait faire pénitence, et dont il partage l'abstinence pendant trois ans.

Ce tems n'est pas perdu pour la belle Chelinde qui reste bonne chrétienne, et se soumet à voir naître un second fils d'elle et du Roi Thanor. Mais, hélas! elle est bien loin d'être à la fin

de ses malheurs. Une aventure amène chez elle Pellias, Roi de Léonois. Pellias la trouve charmante, et va bien finement se cacher la nuit dans sa chambre. Le Roi Thanor y arrive avec son Chambellan, *homme gaillard et bon gabeur* (1), avec lequel il s'amusoit à causer pendant la nuit. Thanor se met au lit. Le Chambellan va prendre l'air à la fenêtre ; mais le méchant Pellias le prend par les jambes, le jette par-dessus le balcon ; il tombe dans une rivière et se noie. Le Roi Thanor se lève, court au bruit, regarde en bas ; Pellias lui fait faire le même saut, et sur le champ la bonne Chelinde est épousée pour la quatrième fois. Pellias, en causant avec elle, lui prend son anneau, et s'en retourne dans son royaume avec cette belle Chelinde.

Thanor jeté par la fenêtre, et tombé dans la rivière, est sauvé par des pêcheurs : mais deux Chevaliers de la suite de Pellias l'arrêtent, et le mènent dans les prisons de Léonois.

Pellades, frère du Roi Thanor, consulte son

(1) *Gaber*, en vieux langage, signifie plaisanter, rire, se moquer ; mais il est si expressif, que le françois moderne ne peut le rendre que très-difficilement. Le mot *persifler*, inventé de nos jours est peut-être celui qui en approche le plus.

Philosophe, qui lui conseille d'envoyer chercher un homme qu'on trouvera sur une roche élevée au milieu de la mer; cet homme est Sadoc, bien maigre, bien pénitent, et bien ennuyé de mourir de faim avec l'hermite. On l'emmène à Pellades, qui lui propose d'accuser Pellias, Roi de Léonois, de haute trahison devant *Maroveus*, Roi de Gaule, auquel les Rois de Léonois et de Cornouailles payoient le tribut de cent jeunes filles, de cent jeunes garçons, et de cent Chevaliers (1).

Ce *Maroveus* pourroit bien être *Mérovée*, un de nos premiers Rois, dont le nom se trouve ainsi latinisé et altéré. Sadoc appelle le Roi Pellias, qui accepte le défi. Ils donnent de part et d'autre leur gage de bataille. Le combat est si long et si cruel, qu'ils sont couverts de blessures et forcés à se reposer: ils parlementent ensemble; et Pellias qui sent bien qu'il a eu quelques torts avec le Roi Thanor, en le jettant par la fenêtre et en séduisant sa femme, prend le bon parti de s'accommoder avec ce Prince, lui rend la belle Chelinde, et le bon mari la reçoit avec transport. Il la ramène en Cor-

---

(1) Ces sortes de tributs étoient fort connus alors; l'usage en venoit du Nord. Odin en imposoit de semblables aux pays qu'il avoit conquis.

nouailles avec Sadoc, et ces deux époux de premières noces ne se reconnoissent pas. Cependant le Roi ne tarde pas d'avoir quelques soupçons; il consulte encore son Philosophe qui les confirme; et le pauvre Sadoc est sur le champ chassé de la Cour et du Royaume.

Sadoc court de nouveau les champs et les forêts, plus malheureux que jamais: on le prend pour un assassin; on l'expose sur un perron où l'on faisoit mourir les criminels. Il est délivré par le même Roi Pellias, avec lequel il s'est battu. Pellias lui confie son amour pour Chelinde; lui montre l'anneau qu'il lui prit la première fois qu'il lui ravit ses faveurs. Sadoc ne trouve rien de plus juste et de plus honnête, que de servir son bon ami Pellias qui vient de lui sauver la vie. Il part avec deux Chevaliers pour le royaume de Cornouailles; il s'embusque dans une forêt. Il fait vider les arçons au roi Thanor qu'il blesse; il lui enlève la belle Chelinde et la ramène bien fidèlement au Roi Pellias, qui l'épouse encore tout de suite; car le sort de la pauvre Chelinde étoit d'éprouver souvent la même aventure.

Cependant le paisible témoin de tous les mariages de Chelinde se disoit quelquefois à part lui, que ce pourroit bien être sa femme; et il ne le disoit point sans sentir renaître ses premiers

desirs. Il tournoit autour d'elle d'un air inquiet; *tant que Chelinde en fut en émoy, et se print à dire que certes celui-ci c'étoit Sadoc, son Baron. Ils se reconnurent et s'entrefestoyèrent moult tendrement.* Sadoc prend son parti, court au Roi Pellias, *et lui requiert un don.* Pellias le lui *octroye* sur le champ, *comme à un homme à qui riens n'avoit mie à refuser.*

Ce don, c'étoit la restitution de sa femme Chelinde. Les lois de la Chevalerie ne permettoient pas à Pellias de se refuser au don qu'il avoit octroyé. Il rend Chelinde à Sadoc, qui part avec elle et va courir le pays.

Un mauvais plaisant de géant, *et outre plus très-felon de sa nature*, arrête Sadoc et Chelinde, et menace de tuer l'un et de violer l'autre, si Sadoc ne devine *sa devinaille.* Cette devinaille du géant est si révoltante, que nous n'osons la rapporter; Sadoc qui la devine, découvre que le géant est incestueux et parricide.

Cependant le géant, selon sa coutume, retint Sadoc auprès de lui, comme *le plus prude homme qu'adonques il eût connu*, jusqu'à ce qu'il arrivât chez lui *plus prude homme encore qu'il n'étoit*, et il le traita très-honorablement. Arrive le Roi Pellias au château du géant; il soupiroit, et mouroit de regret de n'être plus l'époux momentané de la belle Chelinde. Sadoc tremble

qu'il ne la lui ravisse de nouveau ; mais le géant propose vîte à Pellias deux devinailles tout aussi vilaines que la première, et que ce Prince explique en le couvrant d'une nouvelle honte. Le géant, quoique détestable dans ses penchans, étoit assez bon homme pour ceux qui faisoient et devinoient des énigmes : enchanté de la brillante sagacité de Pellias, il le trouve encore plus prude homme que Sadoc, renvoie Sadoc et aussi Chelinde ; et l'un et l'autre courent ensemble à de nouvelles aventures.

Pendant ce tems, Apollo l'aventureux, ce légitime et premier fruit des amours de Sadoc et de Chelinde, étoit devenu grand et vigoureux ; il avoit reçu l'Ordre de Chevalerie, *et chevaulchoit querant aventures et tournois.* Il arrive au manoir du géant aux énigmes, qui, sur le champ, lui en propose une très-difficile, et qui recèle encore un des vilains actes de sa vie. Apollo la devine sans hésiter, le traite comme un coquin, et lui propose une devinaille à son tour. Le géant reste comme un bénêt, ne devine rien; et, selon la loi du traité, Apollo le pourfend, et délivre le Roi Pellias.

Ce Roi de Léonois, de retour veut faire la guerre au Roi de Cornouailles : le Roi de Gaule, Childéric, comme Seigneur suzerain de tous les deux, veut en vain s'y opposer : l'im-

prudent Pellias perd à-la-fois l'espérance d'épouser encore Chelinde, une grande bataille, et la vie.

On lui fait de magnifiques obsèques : son tombeau devient un monument de grand renom dans les Gaules ; on accourt de toutes parts pour le voir. Sadoc y vient comme les autres ; il s'y rencontre avec le Roi Thanor ; il se bat de bon cœur, blesse le Roi d'un coup de lance, et poursuit son chemin : mais bientôt après il voit venir derrière lui Apollo l'aventureux son fils, né chez le Roi Thanor, et portant les mêmes armes que ce Roi. Il croit son ennemi ressuscité ; il attaque avec fureur le Chevalier inconnu ; et Apollo, qui ne sait pas qu'il est son père, le combat et le tue. Luces, fils du Roi Pellias, arrive sur le champ de bataille, instruit Apollo du parricide involontaire qu'il vient de commettre ; et, voyant de loin revenir le Roi Thanor, Luces court l'attaquer ; mais Thanor le blesse à mort d'un coup de lance. Apollo, furieux et désespéré d'avoir tué son père, et de la blessure mortelle de son ami Luces, attaque le Roi Thanor, le tue, et accomplit la prédiction du Philosophe.

Cependant Luces, en mourant, l'avoit fait proclamer Roi de Léonois. Il y régnoit paisiblement, il étoit aimé, et ses sujets le pressoient

de leur donner une Reine; Apollo, ne pouvant plus s'y refuser, fit assembler dans sa Cour les plus belles personnes de son royaume, et ne voulut pas même que les jeunes veuves fussent exceptées de ce nombre.

Hélas ! cette Chelinde sa mère, cette veuve de tant de maris, se trouvoit être encore la plus belle de tout le royaume de Léonois. Apollo la trouva telle; la nature fut muette, le desir parla, et le nouvel Œdipe la choisit pour épouse. Chelinde ignorant qu'il étoit son fils, et le trouvant aimable, se soumit à sa destinée; et les deux nouveaux époux, dit le Roman, *dormirent et jeurent moult privement ensemble*. Mais l'imagination délicate de l'Auteur ne laisse pas longtems une telle *forfaiture* impunie. Il arrive bientôt en Léonois *un vieil homme moult grave en ses dits*, qu'on prend cependant pour être *hors du sens*. Le vieil homme est accusé d'un meurtre; on le saisit, on l'amène en présence de Chelinde et d'Apollo, qui lui demande son nom. *A tant le vieil homme se seigne, et dit au Roy qu'il a nom Augustin, et qu'il a bien mal peur, en se voyant ainsi entre le loup et la louve.* Le Roi lui demande l'explication de cette énigme : saint Augustin, (car c'étoit bien réellement saint Augustin, l'Apôtre de l'Angleterre) leur découvre toute l'horreur de leur mariage et la naissance

naissance d'Apollo. Le Roi paroît ébranlé; mais la Reine est indignée et se refuse à le croire. Quelques flatteurs, car dans ce tems-là les courtisans flattoient encore, quelques flatteurs disent que *le vieil homme est faulx, traistre, mensongier; et que ardre le fault....* On allume un bûcher, on y mène le Saint, on l'y jette, mais une douce rosée éteint sur le champ les flammes, enveloppe et parfume l'aimé de Dieu, tandis que *fouldres et carreaux du ciel choient sur la Reine, qui est arse et réduite en cendre au même instant.* Ce miracle et les prédications du Saint persuadent Apollo et ses Barons *à se faire chrétiéner ores, avec toute sa gent et ses sujets.*

Le Roi de Cornouailles, fidèle au culte des faux Dieux, attaque, de dépit, le Roi de Léonois. Il est bien battu, reconnoît ses erreurs, se fait aussi chrétiéner par le Saint; et réuni pour toujours avec Apollo l'aventureux, les deux Rois épousent les deux sœurs, filles d'un *hault Baron de leur lignage.*

Et sachez que à ce terme que Cornouailles fut tournée à la loi chrétienne par saint Augustin, fut convertie Hirlande à la loi chrétienne aussi, par Joseph d'Arimathie, que Notre Seigneur envoya en Bretagne la Grand', pour la terre susdite peupler de bonne gent.

Les deux sœurs, épousées par les Rois de

Cornouailles et de Léonois, étoient égales en beauté : mais leurs penchans mettoient entr'elles beaucoup de différence. Le Roi de Cornouailles eut la plus jeune, qui étoit *moult malicieuse, savoit assez de négromance, et avoit à nom Goyne : et l'autre que eut le Roy de Léonois, avoit à nom Gloriande. Quand Goyne vint en l'aage de vingt-cinq ans, elle commença à aimer par amours un Chevalier de son hôtel.* Le pauvre Roi de Cornouailles s'en apperçut, mais il adoroit la belle Goyne ; il se contenta de l'enfermer dans une tour, et tous les soirs il venoit passer la nuit avec elle. Goyne (dont le nom paroît avoir passé en surnom) s'ennuya de cette retraite, et dit à son mari : *Certes si je n'en avois onques volonté eüe, si m'en avez-vous mise en maulvaise pensée, et ne ouistes-vous onques dire que nul ne peut femme garder, contre que elle veuille ? Saichiez que puisque je vouldrois, vous me garderiez mauvaisement.* Le Roi de Cornouailles ne se rend pas à cette vérité, il tient toujours la jolie Reine enfermée. On devine aisément qu'elle s'évertue, et qu'elle réussit à faire éprouver à son mari le sort auquel il doit s'attendre. Il surprend une nuit sa femme descendant de la tour, au moyen d'un cable noué ; et a l'imprudence d'appeller toute sa Cour à témoin du tour que Goyne lui joue. Elle est cependant si

jolie, qu'il ne peut se résoudre à *la mettre à mort*. Une autre nuit il la surprend encore au moment où elle est prête à se servir de son échelle de corde, il la menace de lui couper la tête, si elle ne lui donne le moyen de surprendre son séducteur. Coyne lui persuade de prendre ses habits de femme, et de descendre de la tour sous ce déguisement propre à tromper son amant. Le pauvre Roi de Cornouailles la croit, prend et cache son épée sous ses habits, se hasarde sur le cable, que la coquine de Goyne détache aussi-tôt du créneau : son mari tombe, se casse le cou ; elle ouvre une porte secrète, elle joint son amant, sort du royaume, et va courir le monde avec lui.

Cet événement donne de l'inquiétude à son beau-frère Apollo, qui craint que la belle Gloriande ne tienne un peu des mœurs trop gaillardes de sa sœur. Le Roi Clovis, prêt *à se chrétienner* et se faire sacrer par saint Remi, le mande à sa Cour. Il part, et mène avec lui sa femme, dont il craint de se séparer. Mais Gloriande qui l'aime *de bon et loyal amour*, lui prouve si bien la vérité de sa tendresse, qu'Apollo, plus épris que jamais, repart très-content d'elle pour retourner dans son royaume.

Malheureusement Childéric, fils de Clovis, éperdument amoureux de Gloriande, leur dresse

une embûche, *court féloneusement* sur Apollo qui voyageoit désarmé, le blesse à mort, enlève la belle Gloriande, la porte dans un château fort, et veut sur le champ en être le Tarquin. La nouvelle Lucrèce se tue plus à tems que la Romaine. Il ne reste à Childéric que l'horreur de son crime; il fait enterrer Apollo et Gloriande *en pauvre lieu, et en terre que onques ne fut bénie.* Un grand lévrier d'Apollo se tient sur la fosse, et fait découvrir à Clovis le crime de son fils; il le fait venir en sa présence, lui reproche *de l'avoir honni dans sa Cour, et comme faulx traistre, d'avoir mis à male mort un Roi sous sa sauve-garde*; et de l'avis de ses Barons, *il le fait ardre tout vif en bûcher ardent.* Il élève le fils d'Apollo dans sa Cour, le met sur le trône de Léonois, et lui donne sa fille Chrisilde en mariage.

La postérité d'Apollo règne paisiblement dans le Léonois, qui paroît devoir être aujourd'hui le pays de l'Armorique, que nous nommons la Basse-Bretagne, où est la ville de Saint-Paul de Léon. Ce n'est qu'après plusieurs générations que Méliadus naît, et que, Roi de Léonois, il épouse Isabelle, fille de Félix Roi de Cornouailles, et sœur de Marc fils aîné de Félix, qui succède, peu de tems après, à son père.

Méliadus vit heureux avec Isabelle, qui de-

vient grosse. Une Fée, voisine du Léonois, devient amoureuse de Méliadus. Elle l'attire *par mal engin et négromance* à une chasse; elle l'enchante, l'enlève; et Isabelle désespérée de la perte de Méliadus, part avec une de ses demoiselles, et *Gouvernail* son écuyer, pour aller à *la queste* de son mari. Elle est surprise par la nuit au fond d'une forêt; elle sent de vives douleurs; elles augmentent et durent long-tems; enfin, elle accouche d'un beau garçon; mais, sentant ses forces s'épuiser et les approches de la mort, elle se fait donner son enfant, le serre entre ses bras, le baigne de ses larmes; et poussant un profond soupir: *Fils, ce dit-elle, moult je t'ai desiré avoir, ores vois je la plus belle créature que onques femme portât. Au mien essient ta beauté me fera peu de bien: car je meurs du travail que j'ai eu de toi. Triste vins ici, triste j'accouche; en tristesse t'ai eu; triste est la première fête que je te fais; pour toi mourrai trisre; et comme ainsi par tristesse est venu en terre, à tant auras nom Tristan .... Et quand elle eut ce dit, si le baisa; et si-tost comme elle l'eut baisé, l'ame lui issit du corps.*

Gouvernail et la demoiselle, désespérés de la mort de la Reine, prirent soin du bel enfant Tristan: mais ils étoient bien en peine pour le nourrir, lorsque Merlin vint à leur secours;

Merlin, ce célèbre enchanteur, ne paroissoit jamais que lorsqu'il arrivoit quelque événement qui eût rapport à la splendeur de la Table Ronde. Il rompt l'enchantement de Méliadus, et ordonne au sage Gouvernail de prendre soin du jeune Tristan, comme d'un futur Chevalier destiné à être l'un des trois plus renommés de la Table Ronde.

Méliadus éleva donc avec soin son fils Tristan; et Gouvernail, fidèle à la promesse qu'en avoit exigée Merlin, l'exerçoit aux armes, et disposoit son ame à l'héroïsme de toutes les vertus.

Tristan avoit sept ans lorsque Méliadus, ennuyé d'un long veuvage, épousa *la fille au Roy Houël de Nantes, dans la Petite-Bretaigne, qui moult etoit belle et jolie, et bien envoysiee et malicieuse. Si commença à l'aimer par amours.* Méliadus en eut bientôt un fils; et dès-lors la nouvelle Reine prit contre le jeune Tristan toute la jalousie de la plus cruelle marâtre. Elle veut empoisonner Tristan; mais la coupe qui lui est préparée, est bue par le jeune enfant qu'elle avoit de Méliadus. Cet enfant meurt sur le champ. Elle essaie une seconde fois de consommer son crime, en présence de Méliadus qui prend la coupe, reconnoît que c'est du poison qu'elle renferme, fait assembler ses Barons, et de leur avis, condamne la Reine au feu. Tristan

se jette à ses pieds, lui requiert un don. Méliadus le lui accorde. Ce don, c'est la grace de son ennemie. Méliadus, lié par le serment qu'il vient de faire, accorde la vie à la Reine; mais de ce moment il ne veut plus avoir de commerce avec elle.

Dans ce même tems, un nain habile dans l'art de divination, prédit au Roi Marc de Cornouailles, oncle de Tristan, *que lui Marc par Tristan seroit honni, et se clameroit chetif.* Le Monarque furieux de cette prédiction, jure la mort de Tristan. Quelques Chevaliers de la Cour partent bien armés, et viennent s'embusquer dans une forêt où Méliadus prenoit souvent le plaisir de la chasse avec son fils Tristan. Ils assassinent Méliadus, qu'ils trouvent désarmé. Le bon et sage Gouvernail dérobe Tristan à leurs coups. Méliadus mort, la Reine reste maîtresse et régente du Léonois; et Gouvernail, qui connoît sa méchanceté et son aversion pour Tristan, enlève le jeune Prince, et le mène à la Cour du grand Roi Pharamond, Roi de Gaule. (Anachronisme grossier, mais qui doit peu étonner dans un Roman de Chevalerie du douzième siècle.)

Tristan devient dans cette Court *moult expert en toutes sortes de doctrines, mesmement aux jeux de tables et échecs.* Il devient le plus beau et plus

vigoureux *Varlet* (1) de son âge. La jeune Belinde, fille de Pharamond, ne peut le voir sans l'aimer. Sa passion augmente tous les jours. Elle est forcée enfin de la déclarer. Tristan est bien ému, bien touché, bien tenté; mais Gouvernail lui dit que les lois de l'honneur ne lui permettent pas de *honnir et villeiner* la maison et la famille d'un grand Roi qui l'a reçu dans sa Cour. Cependant, emportée par sa passion, Belinde guette Tristan, le surprend dans un bosquet, se jette entre ses bras; et le modeste et cruel Tristan la repousse, quoiqu'à regret. Quelques personnes du palais se présentent par hasard. Belinde surprise, crie au secours, disant que Tristan veut lui faire violence. On se saisit de lui; on l'amène devant Pharamond, qui croit lire dans les yeux de sa fille que Tristan n'est pas si coupable. Pour s'assurer de la vérité, il donne son épée à Belinde, et lui ordonne d'en percer le cœur à Tristan; mais Belinde, éperdue, fondant en larmes, tombe aux genoux de son père, lui présente cette épée, et le conjure de percer lui-même un cœur malheureux qu'elle a donné au beau Tristan qui lui refuse le sien.

---

(1) *Varlet*, nom que l'on donnoit aux jeunes gens de qualité qui s'exerçoient à mériter d'être faits Chevaliers.

Pharamond relève sa fille, l'embrasse et la console. Il loue et admire le jeune Tristan ; mais, comme sa naissance est ignorée, il ne peut se résoudre à en faire son gendre, et le bannit de sa Cour.

Gouvernail se détermine à le reconduire à la Cour de son oncle Marc, Roi de Cornouailles, avec lequel il avoit ménagé sa réconciliation. Marc étoit un bon homme : plusieurs traits de cette histoire le prouveront. On lui fit entendre que le Nain prophète ne savoit ce qu'il disoit ; et il rappella auprès de lui son neveu.

Ce départ, et le reproche que Belinde avoit à se faire d'avoir faussement accusé Tristan, percent le cœur de l'infortunée Princesse. Accablée de remords, désespérée de se voir séparée de ce qu'elle aime, elle prend la résolution de terminer ses malheurs et sa vie. Dans ce dessein, elle s'empare de la même épée que son père lui avoit remise pour percer le cœur de son amant; mais, prête à la plonger dans son sein, elle écrit à Tristan cette lettre que nous croyons devoir rapporter, pour faire connoître la manière d'exprimer autrefois un sentiment qui fut de tous les tems, et qui sera de tous les âges.

» Ami Tristan, aimé de fin cœur, sans faus-
» seté, vous sauve-vous Dieu ; prouesse vous
» croisse, et bonté vous soit amie ; joye et dé-

» duit, honneur et bonnes aventures vous fassent compagnie, où que vous soyez; haultesse, gloire et victoire de Chevalerie soient en vous; en joye et en lyesse puissiez-vous user votre vie; fleur, bonbanse, et renommée de Chevalerie, soient en vous, et de votre renommée courre la parole en toute terre; tous Chevaliers soient mis, et désavancés de Chevalerie envers vous; toujours soyez cryé être hardy sur tous. Dieu qui toujours régnera, vous doint meilleure fin que je n'ai, et plus joyeuse; car pour mes premières amours finirai par angoisse de mort; mais rien ne me conforme, doulx amy, fors que je mourray de cette même épée dont mon père vouloit me parforcer à vous occire; et quand il me souvient, doulx amy, comment je vous ostay de mort, oncques plus fort ne peux vous aimer. Je prie Dieu qu'il ne vous laisse mourir devant que vous sachiez comment amour maîtrise les cueurs des fins amans; et comment cellui meurt qui de amour meurt, et ne peut de son amour trouuer mercy. Amour! je meurs pour vous; et pour ce que vous êtes éloigné de moi, que ne pouvez être à ma mort, vous envois-je ces lettres que j'ai écrites de ma main, et mon brachet (*un chien briquet*) que vous garderez pour l'amour de

» moy; c'est un des meilleurs brachets du » monde; et pour ce que il est bon, le vous » envoyé-je, amy. «

Le sang de Belinde avoit effacé le reste de la lettre. Tristan vivement touché donna bien des larmes à la mort de la tendre et malheureuse Princesse. Il mit *sa lettre de mort* sur son cœur; et le brachet lui devint si cher, qu'il se l'attacha à jamais par ses caresses.

Arrivé à la Cour du Roi Marc son oncle, il achève de *se rendre expert en armes et chevalerie*, et se fait admirer par sa force, sa courtoisie et sa beauté. Le Morhoult d'Irlande, frère de la Reine de ce pays, et un des plus renommés Chevaliers de la Table Ronde, arrive en Cornouailles, accompagné d'une troupe nombreuse de Chevaliers, pour demander le tribut. Le Roi Marc, très-affligé, ne peut trouver aucun moyen de s'empêcher de le payer, aucun Chevalier de sa Cour n'osant combattre, dans la personne de Morhoult, l'ennemi le plus redoutable. Le jeune Tristan, après s'être consulté avec Gouvernail, court se jetter aux pieds du Roi Marc; et, s'exprimant avec cette véhémence noble que donnent le courage et le desir de la gloire, il supplie le Monarque de lui accorder l'ordre de Chevalerie, si jusqu'à ce moment ses services lui ont été agréables. » Oui-dà, beau-fils, lui répond le Roi, bien l'a-

» vez desservi ; mais ores me fâche que ce » ne puisse se faire en plus grande feste » et lyesse, attendu le treu (tribut) que les » gents d'Irlande viennent demander. « Tristan ne répond rien , et se prépare à recevoir l'ordre que son oncle lui confère le lendemain.

A peine a-t-il reçu l'acolade, ceint son épée, et chaussé ses éperons, qu'il se jette une seconde fois aux pieds de son oncle, et lui demande la permission de combattre le Morhoult d'Irlande, pour délivrer son royaume du tribut aussi cruel que déshonorant qu'il vient exiger. Le Roi Marc ne trouvant aucune ressource dans les foibles Chevaliers de sa Cour, le lui accorde avec regret. On signifie aux Chevaliers d'Irlande, qu'il s'en présente un pour combattre le Morhoult, et délivrer le royaume de Cornouailles du tribut. » Qui êtes-vous, lui dirent-ils pour oser » *vous combattre à si puissant Prince ?* « Alors Tristan n'hésite plus à se découvrir. » Je suis » fils de Roi, leur répondit-il : Méliadus fut » mon père ; le Roi Marc est mon oncle. « Ces Chevaliers admirent son courage et sa beauté. Le Roi Marc l'embrasse ; le Morhoult accepte le défi, donne son gage de bataille, et l'on décide que le combat se fera dans l'île Sanson, où chaque parti conduira son Chevalier, et le laissera seul.

Sans suivre l'Auteur dans le détail de ce fameux combat, le premier et l'un des plus glorieux des exploits de Tristan, nous croyons devoir nous borner à apprendre au Lecteur que le jeune Chevalier, quoique griévement blessé, fendit enfin la tête au Morhoult, qui, demimort et du coup, et de la honte d'avoir succombé dans une occasion où il croyoit avoir tant d'avantage, jette là son épée et son écu, fuit et se rembarque.

Il fait faire voile en diligence vers l'Irlande, pour pouvoir mourir dans son pays. Le royaume de Cornouailles est pour toujours délivré du tribut. Tristan, affoibli par le sang qu'il avoit perdu, étoit tombé en foiblesse; on vole à son secours, on le ramène ensuite en triomphe; on panse ses plaies, quelques-unes se guérissent aisément. Mais la lance du Morhoult étoit empoisonnée, et la blessure principale qu'elle a faite, loin de céder aux remèdes, s'envenime tous les jours. Les Chirurgiens en désespèrent. Tristan, par le conseil d'une demoiselle, demande permission à son oncle, d'aller chercher du secours dans le pays de Logres, (l'Angleterre); il part, et reste quinze jours sur mer, battu des vents qui le jettent enfin sur les côtes d'Irlande. Il débarque, *et le cœur lui resjouit pour ce que Dieu l'avoit jeté hors du péril*

de mer : lors prend sa herpe et la trempe (*l'accorde*) *et commence à jouer si doulcement , que nul ne l'ouit qui volontiers ne l'écoutât.* Le Roi d'Irlande, et la belle Yseult sa fille, étoient à une fenêtre qui avoit vue sur la mer; ils écoutent les sons de la harpe : le Roi descend , voit que c'est un Chevalier blessé , le fait transporter dans son palais, et le recommande à sa fille Yseult, la plus charmante Princesse qui fut alors dans l'univers, et la plus habile dans l'art de guérir les plus dangereuses blessures (1). Tristan ne se fait pas mieux connoître. Yseult en prend grand soin. De ce moment ils commencèrent à *s'admirer.* La Princesse est long-tems à s'appercevoir que la blessure est envenimée. Pendant ce tems plusieurs Chevaliers de la Table Ronde, et d'autres Chevaliers, font un tournoi. Un Prince Sarasin, nommé Palamèdes , obtient l'avantage le premier jour; on le conduit à la Cour du Roi : on lui donne une fête où Tristan, un peu remis de sa blessure, se fait por-

(1) Il étoit d'un usage commun, du tems de l'ancienne Chevalerie, que les dames et demoiselles du plus haut parage apprissent la Chirurgie, pour se rendre utiles à leurs pères, maris ou parens, qui couroient, à tous momens, le danger d'être blessés dans les combats, tournois ou joûtes.

ter. La belle Yseult y paroît avec tous ses charmes. Palamèdes ne peut les voir sans en être frappé; et, sans faire aucune réflexion, il lui avoue un amour qui ne doit jamais être que malheureux. Tristan s'apperçut de l'amour de Palamèdes; et la plus vive jalousie lui fit alors connoître à quel point Yseult lui étoit déjà chère.

Le tournoi devoit recommencer le lendemain. Tristan, tout blessé qu'il est, se lève dans la nuit, prend ses armes, se cache dans une forêt voisine du lieu du tournoi; et, dès qu'il est commencé, il se met sur les rangs, renverse tout ce qui lui résiste, combat Palamèdes, auquel il s'attache principalement; il le porte à terre d'un coup de sa lance, il l'attaque une seconde fois l'épée à la main, et remporte le prix du tournoi. Cependant sa blessure se rouvre; il perd son sang: on l'emporte dans ce triste état, mais en triomphe, au palais. La belle Yseult vole à son secours, avec un intérêt qui, de jour en jour, devenoit plus vif. Elle s'apperçoit enfin qu'un venin subtil empoisonne la blessure; elle va cueillir des herbes salutaires, les prépare, en fait un heureux usage; et Tristan, parfaitement guéri, lui déclare qu'il ne vit plus que pour l'adorer; mais en lui laissant encore ignorer qu'il est le brave Tristan et le vainqueur du Morhoult.

Un jour une *gente Pucelle* (1) de la Reine, entre dans le cabinet où les armes de Tristan étoient attachées. Elle les examine, et sur-tout son épée à laquelle elle apperçoit une brèche considérable. Elle soupçonne que c'est la même épée dont le coup a ôté la vie à Morhoult, (car il étoit mort de ses blessures.) Elle fait part de cette découverte à la Reine, qui avoit gardé précieusement dans un étui, cette pièce d'épée qu'on avoit ôtée de la tête de son frère, après sa mort; elle prend cette pièce, la rapporte à la brèche de l'épée de Tristan : elle se trouve juste; et la Reine reconnoît celui qui lui a ravi son frère. Elle porte ses cris et sa douleur au Roi, qui s'assure de la vérité par ses yeux. Il fait venir Tristan en présence de toute sa Cour, et lui reproche d'avoir osé s'y présenter, après avoir tué son beau-frère. Tristan rougit, et en devient encore plus beau. Il avoue qu'il est celui qui s'est battu pour le tribut de Cornouailles, avec le Morhoult, et que les vents l'ont jeté sur les côtes de son royaume. La Reine demande vengeance pour la mort de son frère; la belle Yseult frémit, et la pâleur ternit les roses de son teint; mais un murmure de toute

(1) Titre honorable et sans conséquence, qu'on donnoit alors à toute demoiselle non mariée.

l'assemblée

l'assemblée fait connoître que l'on desire la vie d'un Chevalier aussi intéressant par son courage et par sa beauté : la générosité fait taire le courroux dans le cœur du Roi d'Irlande. *Chevalier*, dit-il à Tristan, *moult me avez honny et avilé quand vous occistes le Morhoult, mais moult seroit grand domaige si je vous occyoye ; je vous laisserai à vivre pour deux raisons, l'une est pour la bonté de Chevalerie qui vit en vous, l'autre s'y est pour ce que vous avez logé dans mon hôtel, et se je vous ai rescoussé* (*secouru*), *et se je vous occyoye, je ferois trop grande trahison ; mais il conviengt que tost vous esvidiez ma terre, et que jamais ne vous y osiez trouver : car si je vous trouvoye, je vous mettroye à mort. Sire,* dit Tristan, *grand merci....... Lors lui fait bailler armes et cheval.* Tristan regarde Yseult en soupirant, obéit, et monte à cheval. Brangien, dame d'honneur (quoique jeune encore) de la belle Yseult, connoissoit ses plus secrètes pensées. Elle fait partir *moult coyement* ses deux frères pour suivre Tristan, et lui servir d'écuyers. Le brave Tristan retourne pleinement guéri dans le royaume de Cornouailles.

Le Roi Marc exige de son neveu qu'il lui fasse un récit fidèle de ses aventures. Tristan lui apprend que la brèche de son épée l'a fait reconnoître à la Cour du Roi d'Irlande, pour le

vainqueur du Morhoult, et ce qui a suivi cette découverte. Il lui peint ensuite la charmante Yseult, avec ce feu, cette énergie qu'on ne trouve que dans la bouche d'un amant. Le Roi de Cornouailles *prend son tems*, *requiert un don* à son neveu, qui le lui accorde ; il lui fait jurer sur les reliques qu'il exécutera tout ce qu'il lui *requierra*. Tristan s'y engage par serment. Marc lui ordonne d'aller en Irlande, et de lui amener la belle Yseult, pour la faire Reine de Cornouailles.

Tristan devoit croire sa mort certaine, en osant retourner en Irlande ; mais lié par la foi du serment, et plus encore par la *doulce chaîne d'amours*, il n'hésite pas un instant. Il prend seulement la précaution de se couvrir d'autres armes. Il s'embarque pour l'Irlande. Une tempête le jette sur les côtes d'Angleterre. Le Roi Artus tenoit alors sa Cour à Cramalot ; les plus valeureux Chevaliers l'ornoient, et ceux de la Table Ronde, ses compagnons d'armes, et les plus illustres Chevaliers du monde, en faisoient les honneurs aux Chevaliers étrangers.

Tristan ne se fait point connoître. Il prend part à plusieurs joûtes ; il livre même plusieurs combats où il se couvre de gloire. Un jour il voit arriver dans un vaisseau, Argius, Roi d'Irlande, père de sa chère Yseult. Ce Prince, accusé

de trahison pour un meurtre commis à sa Cour, venoit à Cramalot par ordre du Roi Artus, pour se laver de cette accusation. Blaaner, l'un des plus redoutables Chevaliers de la Table Ronde, étoit son accusateur, et ni l'âge ni les forces d'Argius ne pouvoient résister un moment à ce terrible adversaire. Argius étoit donc obligé de chercher un champion qui pût soutenir son innocence. Le serment de la Table Ronde ne permettoit à aucun de ses Chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût une querelle personnelle, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entend parler de la grande renommée du Chevalier inconnu ; il est lui-même témoin de ses exploits. Il court à lui, lui jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il est innocent du meurtre dont on l'accuse, et que *bon droict et sans faillite il a.* Sans le connoître, il le prie de soutenir sa cause. *Haa ! chier Sire*, lui répond Tristan, *n'a jà guères sauvé m'avez de male mort, est bien droicte raison qu'avanture sa vie pour vous, cilà qui l'a avez saubvée.* Tristan se fait connoître; Argius l'admire, et lui promet de lui octroyer, après le combat, tel don qu'il lui voudra requérir.

Tristan se bat à outrance contre Blaaner. Celui-ci, couvert de blessures, tombe sur ses

genoux ; son épée échappe de sa main ; et, loin de vouloir se rendre, il crie à son ennemi d'user de ses droits, et de lui couper la tête. Le généreux Tristan n'en fit rien. *Il savoit que courroux et excès de grand courage font dire telles paroles à Blaaner ; et lors dist : Ne plaise à Dieu que je coupe le chef à si bon Chevalier comme vous êtes ! si ne le feroye pour la meilleure cité que le Roi Artus ait.* Il appelle les juges du camp, qui décident que le Roi d'Irlande est lavé de son accusation. Tristan court à Blaaner, le prend entre ses bras, le relève, et le rend à ses *parens et compaignons qui ores tous étoient du lignage au Roi Ban de Benoist*, et conséquemment du même sang que le fameux Lancelot du Lac *dont l'amitié et assistance moult desiroit Tristan.* Tous ces braves Chevaliers entourent Tristan, le mènent en triomphe à sa tente : le Roi d'Irlande l'embrasse de bon cœur, et le conjure de repasser avec lui en Irlande. Tristan part ; ils arrivent ; et la Reine, oubliant la mort de son frère, ne montre au libérateur de son mari qu'une tendre et vive reconnoissance.

Quel heureux moment pour Yseult, qui sait que son père a promis un *don* à son amant ! Mais le malheureux Tristan ne la revoit qu'avec le désespoir du cruel serment qui le lie. Son grand cœur surmonte enfin la force de son amour

L'honneur lui prescrit de requérir ce don qui lui devient si fatal ; il déclare le serment qu'il a fait ; il demande en frémissant, la belle Yseult pour son oncle. Argius la lui accorde, et bientôt tout est préparé pour le départ d'Yseult. L'aimable et fidelle Brangien est destinée à l'accompagner. Le jour du départ, la Reine tire à part cette jeune dame d'honneur. Elle avoit reconnu que sa fille et Tristan étoient enflammés l'un pour l'autre ; elle espère détourner les suites fatales de cet amour, en confiant à Brangien un philtre, présent précieux d'une Fée habile ; et ordonne à la dame de partager ce *boire amoureux* entre sa fille et le Roi Marc, le soir de leur mariage.

Yseult et Tristan s'embarquent. Un vent favorable enfle les voiles, et leur promet une heureuse navigation. Ces deux amans se regardent avec tendresse, et commencent à soupirer : l'amour sembloit porter tous ses feux sur leurs lèvres comme dans leur cœur. Il faisoit une chaleur excessive ; une soif ardente les dévore. Yseult se plaint la première. Tristan apperçoit un flacon que Brangien avoit eu l'imprudence de ne pas enfermer. Il s'en saisit, court le porter à la charmante Yseult, et le partage avec elle. Hélas ! ce flacon contenoit le *boire amoureux*. Yseult et Tristan se regardent, ils soupirent ; on conçoit

leur situation. La jeunesse et la beauté de Tristan auroient peut-être parlé vainement en sa faveur; mais que faire contre la magie d'une Fée, et contre celle de l'amour !

Une tempête s'élève, et menace d'un prochain naufrage ; la crainte est dans le cœur des matelots : Yseult et Tristan ne voie et ne sentent que leur bonheur ; il fut bientôt à son comble. La tempête augmente, et, après avoir longtems lutté contre les flots, un coup de vent jette le vaisseau dans le port d'une ville inconnue. Ils descendent à terre ; ils s'informent du pays et de ses habitans. Un vieil homme soupire en les voyant si jeunes et si beaux, et leur dit que leur mauvaise destinée les a conduits près du château de Plours, *où le félon et oultraigeux Brunor les mettra à male mort, se le Chevalier n'est plus preux que lui, et se la dame n'est plus coincte et belle que la sienne.*

On s'imagine sans peine que Tristan, aussi brave qu'amoureux, tue le félon Brunor, et trois ou quatre coquins de géans qui le défendoient. Yseult y triomphe aussi en emportant la palme de la beauté. Les deux jeunes amans s'emparent du château de Plours, et ne sont pas pressés d'en sortir. Ils y restent trois mois ; mais il faut enfin qu'ils se déterminent à s'embarquer et à passer dans le royaume de Cornouailles.



Helas ! ce flacon contenoit le boire amoureux ?

Les deux amans arrivent à la Cour du Roi Marc. Il remercie bien son neveu. Il trouve Yseult charmante, et sent toute l'impatience de l'épouser. Une grande fête est ordonnée, et le mariage se fait le lendemain.

Quelle douleur pour nos amans !... Mais ce sentiment cède à la crainte la plus juste et la plus naturelle. Le Lecteur en devine la cause. Yseult a cédé aux transports de son amant ; pourra t-elle tromper son mari? Yseult, Tristan, Brangien et Gouvernail tiennent conseil. Brangien, quoique sensible et souvent adorée, n'a jamais fait la faute qui cause aujourd'hui l'embarras d'Yseult: elle aime sa maîtresse ; on conclut qu'elle doit la sauver. Le sentiment la décide encore plus que le conseil. *A la fin de la toilette du soir, elle prend tous les accoutremens royaux de nuit ; elle se parfume, fait sa prière, et attend le Roi Marc dans le lit nuptial.* L'amour veille à la destinée des amans. Le vieux Monarque est heureux, s'endort, se réveille, et quitte enfin le lieu de la scène pour aller se féliciter du rôle brillant qu'il a joué. A peine le jour commençoit à paroître, Brangien, tourmentée jusqu'à ce moment de tous les sentimens d'une victime, s'élance de l'autel où elle a été immolée, et court auprès d'Yseult pour la rassurer sur le succès du sacrifice. Elle trouve

les deux amans ensemble aussi rassurés qu'ils peuvent l'être. Les soins de Tristan ont du moins adouci la situation d'une ame agitée. Yseult prend les *accoutremens* de Brangien, et se hâte d'aller prendre la place que celle-ci vient de quitter.

Le Monarque, enchanté de sa femme, et reconnoissant envers son neveu qui la lui avoit amenée, le fit son grand Chambellan ; *ce qui lui donna toutes entrées privees à la Cour, voirement chez la Reine.*

Nous voudrions passer sous silence une action de cette Reine, dont nous frémissons nous-mêmes. L'ingrate ou trop prévoyante Yseult oublie la reconnoissance qu'elle doit à Brangien, qui vient d'immoler à l'amitié ce que l'on n'ose même sacrifier qu'en tremblant au plus tendre amour. La crainte injuste qu'elle a que Brangien ne découvre la petite ruse qu'elle employa pour elle, lui fait prendre la barbare résolution de la faire enlever, de l'envoyer dans la forêt du Morois, et de donner l'ordre de lui ôter la vie. Ainsi la crainte, la prudence même, peuvent rendre une femme bien cruelle.

Brangien étoit aimable ; et les deux hommes chargés de la tuer, ne s'acquittoient de leur commission qu'à regret. *Eh ! qu'avez-vous pu forfaire à la Reine*, lui dirent-ils ? *Hélas ! Seigneurs*, leur répondit-elle, *oncques ne lui meffis* ;

fors, quand Madame Yseult se partit d'Irlande, elle avoit une fleur-de-lis, qu'elle devoit porter au Roi Marc, et une de ses damoiselles en avoit une autre. Madame perdit la sienne, dont elle eût été mal voulue, et la damoiselle lui presenta par moi la sienne qu'elle avoit bien gardée. Et cuide (je crois) *que pour cette bonté me fait mourir, car ne sçai autre raison.*

Les deux gardes n'entendent rien à cette énigme ; mais ne pouvant se résoudre *à occir si doulce et gente créature*, ils l'attachent à un arbre, ensanglantent leurs épées, reviennent auprès de la Reine, à qui ils disent qu'ils l'ont massacrée, et répètent le propos qu'elle leur a tenu en mourant.

Yseult reconnoît, en ce moment, toute l'horreur de son ingratitude ; elle se désespère, et voudroit donner mille fois sa vie pour la rendre à cette amie fidelle, mais elle doit croire qu'il n'est plus tems. Heureusement pour Brangien, Palamèdes arrive dans cette forêt; il entend ses cris ; il la reconnoît, la délie, la conduit dans une abbaye de filles, et revient près d'une fontaine au milieu de la forêt. Quelle surprise pour lui ! Il voit, en arrivant, cette belle Yseult qu'il adoroit ; il la voit s'arrachant les cheveux, tirant un poignard de sa poche, et s'écriant : Non, chère Brangien, chère amie, chère vic-

time, non, je ne te survivrai pas. Palamèdes vole et tombe à ses pieds ; il l'arrête, et lui promet de lui ramener Brangien. Il court la chercher, et jouit d'un plaisir inexprimable en la remettant entre ses bras. Yseult veut embrasser les genoux de son amie, elle la serre, l'inonde de ses larmes; et, transportée de reconnoissance envers Palamèdes, elle lui promet un don. Le Roi Marc arrive sur ces entrefaites; on lui fait accroire que Brangien a été enlevée par des scélérats, et qu'elle a été retrouvée par Palamèdes. Il partage tous les sentimens de sa femme, et confirme le don qu'elle a fait. Palamèdes en abuse. Il demande d'emmener Yseult. Ce serment du don octroyé, si sacré dans l'ancienne Chevalerie, oblige le Roi Marc à lui laisser enlever la Reine. Tristan seul pouvoit la défendre, mais il étoit absent.

Un bon Chevalier nommé Lambergues, qui depuis quelque tems étoit à la Cour de Marc, et dont Yseult traitoit avec grand soin une grande blessure, apprend que Palamèdes enlève la Reine. Malgré sa blessure et sa foiblesse, il se fait donner ses armes, et vole après le ravisseur, le joint et le combat; mais toutes ses blessures se rouvrent, il perd tout son sang, et Palamèdes lui donne la vie.

Pendant le combat, Yseult a eu le tems de

se sauver. Elle arrive au bord d'une rivière ; elle se fait connoître à un Chevalier qu'elle y rencontre ; il la prend en croupe, passe le fleuve, conduit la Reine dans une tour où elle s'enferme promptement, voyant Palamèdes qui la poursuit. Le Chevalier veut arrêter Palamèdes qui le tue, et qui, de désespoir de voir Yseult hors de sa puissance, se jette à terre près de la tour, et tombe, comme par un sort, dans une rêverie profonde.

Tristan, de retour à la Cour, apprend tout ce qui s'est passé. Il part avec Gouvernail, vole à la tour qui sert d'asyle à la Reine. Le bruit qu'il fait, ne peut tirer Palamèdes de sa rêverie. Gouvernail le prend par son casque, et le secoue pour l'éveiller ; Palamèdes s'écrie : *Escuyer félon, tu ne fais pas courtoisie de me oster de mon penser.* Gouvernail lui répond : *Palamèdes, votre penser ne vous vault rien ; voici Tristan qui vous défie.* --- *Ah ! Tristan*, s'écrie Palamèdes, *n'étoit-ce pas assez que tu me ravisses Yseult en Irlande, et maintenant me veux éloigner de mes amours, et me la veulx retollir* (reprend) *à moi qui l'ai gagnée ?*

Le combat commence avec une égale fureur entre deux des meilleurs Chevaliers du monde. La tendre Yseult, témoin, du haut de la tour, des coups qu'ils se portent, ne peut plus souf-

frir ceux que reçoit Tristan ; elle descend, sépare les deux combattans, et s'adressant à Palamèdes : *Certes*, dit-elle, *vous dictes que m'a mez tant ; vous ne refuserez donc pas ce que je vous commanderai !* --- *Dame*, dit il, *je veuil faire votre commandement.* --- *Je veuil*, dit-elle, *que vous laissiez cette bataille, et que vous en alez à la Cour du Roi Artus, et saluez la Reine Genièvre de par moy, et lui dictes qu'il n'y a au monde que deux Cheveliers et deux Dames, moi et elle, son ami et le mien. Si vous commande que jamais ne veniez en lieu où je suis, si ce n'est dans la Grande-Bretaigne.*

Palamèdes fond en larmes. Ah ! Dame, dit-il, *je feray votre commandement ; ains subtilement m'avez déçu et éloigné de vous, mais je vous prie que en pire de moy jà ne mettez votre cœur....* --- *Palamèdes*, dit la Reine, *jà puissé-je ne avoir joye quand je changerai mes premières amours !*

Palamèdes, en s'éloignant, exprime son état par des sanglots. Yseult rentre dans la tour ; Tristan la suit et se désarme. Ils s'adoroient. Le *boire amoureux* n'avoit rien perdu de sa puissance.... Tristan éperdu d'amour, ose pensèr, dans son ivresse à enlever lui-méme la belle Yseult ; mais une longue nuit et l'honneur le ramènent, le lendemain, à des sentimens plus

dignes d'un loyal Chevalier. Il rend Yseult à son mari.

Le Monarque montre beaucoup de reconnoissance à Tristan ; mais dans le fond de son cœur, il nourrit une noire jalousie contre lui. Un jour (car les amans sont toujours imprudens), *Tristan et Yseult étoient seuls en la chambre mesme du Roi Marc* ; *Andret*, *méchant et couard Chevalier de cette Cour*, *les apperçoit par le trou d'une serrure*, *auprès d'une table d'échecs* ; mais ils n'y jouoient point...... Il court à Marc, et lui dit *qu'il etoit le plus vil Roy*, *et le plus imbécille recreu qui fût*, *quand il souffroit en sa terre cil qui le honnissoit de sa femme.* Qui est-il ? dit le Roi. — Sire, c'est Tristan. — *Je m'en suis de pieça* (dès long-tems) *apperçu : ains ne vous le ai je pas voulu dire*, *pour ce que cuidoye* (croyois) *qu'il s'en chastiât* (corrigeroit) ; *en cette heure*, *en votre propre chambre*, *si les trouverez céans seul à seul.*

Le Roi prend son épée, court à sa chambre. Gouvernail, qui étoit revenu pour en garder la porte, avertit Tristan qui *s'esloigne moult hâtivement d'emprès la Reine*. Le Roi furieux court après lui, l'épée à la main. *Vassal* (1), dit-il

(1) *Vassal*, nom insultant que les Chevaliers (qu'on

au Roi, et lui dit : *Sire, le cor est moult beau, mais encore est-il plus merveilleux ; car il fait connoître les Dames qui ont fait faussetê à leur Seigneur, et pour ce me permettras de le faire esprouver, et vecy comment : tu le feras emplir de vin, et puis le donneras aux Dames à boire. Celle qui son Seigneur aura faussé, ne y pourra boire que le vin ne répande sur elle ; et celles qui gardé auront la foi jurée, y pourront boire sans répandre* (1).

Tristan, et la belle Yseult qui avoit quelque raison de craindre de n'être pas assez adroite pour boire le vin de ce cor sans en répandre, furent très-épouvantés. Tristan s'éloigne pendant le tems de l'épreuve ; et fait jurer à ses amis qu'ils défendront Yseult si le Roi veut attenter à sa vie.

Le Roi Marc fait assembler toutes les femmes des Chevaliers de son royaume. La Reine à leur tête résiste beaucoup, ainsi qu'elles, à faire cette épreuve. Elles avoient raison. Les Dames de la Cour de Cornouailles étoient toutes mal-

(1) Il est clair qu'Arioste a emprunté de ce passage de notre Roman, son Episode de la *Coupe enchantée*. Il en a pris bien d'autres traits, ainsi que Bocace. Ces Auteurs n'écrivoient que près de 400 ans après celui-ci.

adroites ;

adroites ; et il n'y en eut aucune dans les mains de laquelle le maudit cor ne fût indiscret.

O bonté divine, (dit l'Auteur) *qui pardones les griefs faicts, pour doner tems aux pescheurs de revertir* (retourner) *à pénitence.*

Dans ce moment, tous les courtisans, par foiblesse ou par vanité, feignant de ne pas croire leurs femmes coupables, *se lèvent bravement contre le Roi Marc : Sire*, dirent-ils, *détruisés votre femme si voulés, ou pouvés ; mais les nôtres ne détruirons pas pour si petite achoison* (raison.) — *Bon*, dit le Roi, *ne voyez-vous pas tout apertement* (clairement) *qu'elles vous ont honnys?...* — *Ce ne savons nous pas*, continuèrent-ils ; *le cor est sans doute forgé par mal engin et noire négromancie, et si voulez faire mal à votre femme, point ne voulons faire autant aux nôtres.* Le Roi Marc, qui avoit toujours un certain foible pour Yseult, tant elle étoit jolie, *se prend aussi-tôt à leur dire : A a, beaux Seigneurs de Cornouailles, puisque vous quittez* (excusez) *vos femmes, je quitte la mienne aussi, et tiens-je l'épreuve du cor à mensonge.*

Tristan, averti par ses amis que l'orage est calmé, revient à la cour ; mais le scélérat d'Andret, qui se doute bien qu'il ne pourra s'empêcher de chercher à causer en secret avec la Reine, dresse un piége à Tristan, et croit

ne pouvoir mieux placer des *fers de faulx* dont ce piége est composé, qu'aux pieds du lit de la Reine. Le beau Tristan arrive, et sa jambe est vivement écorchée. Mais comme on peut confondre un petit mal dans un grand bien, à peine sent-il sa blessure dans la chaleur de son entretien. Cependant bientôt la Reine et lui s'apperçoivent qu'il est blessé. Yseult, qui se doute de quelque trahison, panse la plaie, et un baiser de sa bouche charmante en est le premier appareil. Elle le renvoie chez lui, se lève doucement pour lui ouvrir la porte, et les maudites faulx maltraitent des jambes d'albâtre qui portoient le plus beau corps du monde. Brangien vient au secours; elle arrête le sang de la Reine, et la remet dans son lit. Aucun des deux amans n'ose se plaindre de sa blessure; mais le méchant Andret s'apperçoit aisément qu'ils ont été pris au même piége. Il en avertit le Roi, dont la mauvaise humeur augmente visiblement.

Ces maudits Chevaliers de Cornouailles, déshonorés dans l'Angleterre comme dans la Gaule, joignoient tous la méchanceté la plus noire, à la plus grande lâcheté. Un cousin d'Andret, nommé Basvle, découvre une nouvelle conversation d'Yseult, et en avertit le Roi. On entoure nos amans : on les saisit; la Reine est

conduite dans une tour, et Tristan est jeté dans une prison obscure.

Le Roi fait faire le procès à Tristan ; et les Barons Cornouaillois, aussi sots juges que lâches combattans, s'accordent à le condamner à la mort. Le jour est fixé, et l'exécution doit se faire sur un tertre, à un quart de lieue de la ville. Gouvernail et ses amis s'arment, et se préparent à le secourir ; mais le bravo Tristan n'a besoin que de lui-même. A peine est-il hors de la prison, qu'il brise ses liens, assomme deux de ses gardes, s'empare d'une de leurs épées, et se sauve dans une église. Le lâche Andret qui commandoit l'escorte, le poursuit et l'attaque : Tristan perce et pourfend les plus téméraires ; mais son épée se brise, le grand nombre est prêt à l'accabler. Il se sauve au haut d'une tour qui donnoit sur une mer profonde ; il prend son parti, *et se recommandant à l'amie Yseult et à son doux Rédempteur*, il se précipite dans la mer. Bientôt il revient au-dessus des vagues ; il nage avec force, et se sauve sur une roche.

La malheureuse Yseult n'étoit pas dans une situation moins affreuse. Déja livrée aux barbares qui devoient lui faire souffrir toutes sortes d'ignominies, terminées par une mort cruelle, une de ses filles s'échappe en jetant les hauts

cris, et court vers un petit bois où les amis de Tristan s'étoient embusqués. Elle les instruit du danger pressant où se trouve la Reine. Ils volent à son secours, massacrent les bourreaux, et la délivrent.

Yseult, qui croit Tristan perdu sans ressource, refuse toute consolation, et ne demande que la mort. Gouvernail la conduit à l'église dans laquelle étoit entré Tristan, et à la tour d'où il s'est précipité. Ils cherchent en vain à le découvrir sur les flots. Mais que les yeux d'une amante sont perçans! Yseult le découvre sur la roche où il s'étoit sauvé. Une partie des amis de Tristan restent à la garde d'Yseult; l'autre vole au secours de cet illustre infortuné, lui conduit une barque, et le ramène.

Quelle est la joie des deux amans, en se jurant tout ce qu'ils sentent dans un moment aussi doux! *Dame*, dit Tristan, *oui la Dieu merci*, (grace à Dieu) *quand je vous vois saine et haittée* (contente), *désormais rien ne me pourroit grever*; *et puisque Dieu nous assemble*, *jamais ne nous départirons* (séparerons). — *Certes*, dit Yseult, *ce me plaist moult*; *car j'aime mieux être povre avec vous*, *que être bien riche sans vous*.

Ce couple heureux et charmant connoissoit trop le péril certain de retourner à la cour, pour ne pas chercher un asyle. Ils en trouvent

un au fond de la forêt du Morois. Ils y vivent tranquillement pendant quelques mois; mais le Roi Marc met leur tête à prix, et promet de si grandes récompenses à ceux qui les découvriront, que, quoiqu'ils fussent généralement aimés, quelques misérables mercenaires, séduits par l or, cherchèrent tant, qu'ils les trouvèrent. Le Roi fut averti un jour que Tristan étoit à la chasse avec Gouvernail. La belle Yseult trouvée sans défense est enlevée; on la renferme dans la même tour. Apparemment que les momens qu'elle passoit avec Tristan lui donnoient de nouveaux charmes. Le Roi, tout furieux qu'il étoit, la trouve cent fois plus belle, s'enflamme d'un amour nouveau, et l'accable de caresses importunes.

Le malheureux Tristan, après s'être lassé à la poursuite d'un chevreuil, s'étoit endormi sur le bord d'une fontaine. Le fils d'un de ceux qu'il avoit tués, le jour qu'il s'étoit délivré de l'escorte qui le conduisoit à la mort, épioit depuis ce tems l'occasion de venger celle de son père. Il trouve Tristan sans défense dans les bras du sommeil, et *le faulx trahitre lui jette une sagette* (lui tire une flèche) *envenimée*, *dont il le fiert* (blesse) *au bras senestre* (gauche). Tristan se réveille, court à lui, le saisit, lui brise la tête contre un arbre; retire la flèche, et

s'apperçoit qu'elle est enpoisonnée. L'habileté d'Yseult le rassure. Vaine espérance, hélas ! Il vole auprès d'elle ; une fille en pleurs lui apprend son infortune. Que devient-il en l'écoutant !

Dans son désespoir il veut se tuer. L'amour arrête son bras. Mais bientôt accablé de la douleur que lui cause sa blessure, il sent que sa mort n'est pas éloignée. Le fidèle Gouvernail trouve le moyen de lui faire parler à Brangien. Celle-ci s'attendrit en voyant sa blessure, et beaucoup plus en songeant à l'impossibilité de recourir aux remèdes d'Yseult. Elle lui conseille de partir sans délai pour la petite Bretagne, où il trouvera la fille du Roi Houël, qui se nomme *Yseult aux blanches mains*, et qui ne cède en habileté qu'à l'Yseult la blonde qu'il adore.

Tristan suit son conseil, et arrive à la Cour du Roi Houël, sous le nom du Chevalier inconnu. Le Roi, frappé de sa beauté et de la noblesse de ses traits, le recommande à sa fille ; l'amour plus prompt, le lui recommande encore mieux.

Les belles mains, cause du surnom de la nouvelle Yseult, s'occupoient doucement et toujours avec lenteur à panser le bras de Tristan. Le moment où il recevoit leur secours avoit

aussi de la douceur pour lui. Lorsqu'elle le touchoit, un trouble agréable, une douce chaleur qui dissipoit le froid mortel du poison, lui faisoient croire qu'Yseult lui rendroit la santé. Yseult lui montroit tout le plaisir qu'elle avoit à la voir renaître. Que la reconnoissance a de pouvoir sur une belle ame! La guérison arriva enfin. À peine commençoit-il à en jouir, qu'un Comte très-puissant, voisin des états du Roi Houël, avec qui il étoit en guerre, entra dans ses états, battit son armée, et vint enfin l'assiéger dans sa capitale. Houël cherchoit vainement du secours dans les Chevaliers de sa cour. Gouvernail (sans toutefois prononcer le nom de Tristan) lui dit qu'il avoit auprès de lui le plus illustre et le plus brave de tous les Chevaliers. Houël appelle Tristan, très-occupé pour lors à témoigner sa reconnoissance à Yseult, et il lui demande du secours. On imagine sans peine à quel point ce mot rappela Tristan à l'amour de la gloire. Il s'arme, fait une sortie, met l'armée en déroute, tue le Comte; et rentre triomphant dans la ville qu'il vient de sauver.

Le Roi, pénétré des sentimens les plus vifs, et instruit de la naissance de Tristan par Phérédin son fils, à qui ce dernier l'avoit confiée, lui offre sur le champ sa fille en mariage.

Comment pouvoir rapporter tous les combats dont l'ame de Tristan est agitée ? Il adoroit toujours la première Yseult, mais les belles et blanches mains de la seconde lui avoient sauvé la vie. Il se rappeloit son ancien bonheur, tous les sacrifices de la première Yseult, les plaisirs qu'il avoit goûtés auprès d'elle : mais au même instant le remords de ces mêmes plaisirs portoit le trouble en son ame ; il ne les envisageoit plus que comme des crimes ; il se reprochoit tout ce qu'il avoit fait contre son oncle. Un fond de probité, qu'on a toujours reconnu en lui, lui faisoit desirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite ; il pensoit même qu'un amour avoué par le ciel pourroit l'enchaîner à jamais, et lui faire trouver enfin ce bonheur dont toute ame honnête est plus susceptible qu'une autre, parce qu'elle sent mieux le devoir d'être juste, et le plaisir d'être innocent. Cette dernière réflexion, et les belles mains d'Yseult le déterminèrent. Il lui donna la sienne. Mais l'amour punit toujours une infidélité. *Tristan se couche avec Yseult sa femme. Le luminaire ardoit* (brûloit) *si cler, que Tristan pouvoit bien veoir la beauté d'Yseult ; elle avoit la bouche vermeille et tendre, yeux pers rians, les sourcils bruns et bien assis, la face claire et vermeille comme une rose à l'aube du jour. Sy Tristan*

la baise et l'acolle: mais quand il lui souvient de Yseult de Cornouailles, sy a toute perdue la voulonté du surplus. Cette Yseult est devant lui, et l'autre est en Cornouailles qui lui défent que à l'autre Yseult ne fasse nul riens que à villeinie lui tourne. Ainsi demeure Tristan avec sa femme; et elle qui d'acoller et de baiser ne savoit riens, s'endort entre les bras de Tristan; et Tristan aussi d'autre part se endort entre les bras d'Yseult jusques au lendemain, que les Dames et Damoiselles vinrent veoir Yseult et Tristan. Tristan se lieve, puis vient au palais.

Tristan modeste et prudent, n'informe personne de ces détails. Yseult plus innocente ne se plaint point d'un outrage qu'elle ignore. Gouvernail qui n'est informé de rien, croit avec plaisir qu'une belle femme fera oublier une maîtresse encore plus belle. Tristan resta un an à la cour du Roi son beau-père. L'ignorance d'Yseult ne fut pas plus éclairée; et toutes les nuits que son mari passa près d'elle, ressemblèrent à la première.

Les nouvelles du mariage de Tristan arrivent enfin à Cornouailles. Le Roi Marc, enchanté de l'apprendre, court avec une maligne joie l'annoncer à sa femme. La malheureuse Yseult ne peut cacher sa douleur. Elle s'enferme avec Brangien, et s'écrie en versant des larmes:

Haa, Tristan, avez-vous prins (eu) *le cueur de trahir celle qui plus vous aymoist que soy-méme? Puisqu'il est ainsi, que je vois que tous ont joye de leurs amours, et moi en suis du tout chetive et en douleur, je prie à Dieu qu'il me envoye bientôt la mort.*

Yseult, dans son désespoir, se souvient de l'amitié qui l'unit à la Reine Genievre. Cette Reine aimoit Lancelot du Lac aussi tendrement qu'Yseult aimoit Tristan; et le grand Roi Artus, ce Souverain de tant de royaumes, ce preux Chevalier, digne chef de ceux de la Table Ronde, ce grand Artus (il faut l'avouer) partageoit le sort du petit Roi de Cornouailles. Yseult le savoit bien; et l'on sait aussi que rien n'est plus consolant et plus commun que les confidences que de jolies femmes aiment à se faire entr'elles, dans la situation où elles se trouvoient l'une et l'autre.

Yseult écrit à Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante, et presque effacée par ses larmes. Elle lui parle de l'excès de son amour pour Tristan, de ce qu'elle a souffert pour lui, de sa cruelle infidélité, du désespoir où elle est: elle finit par lui demander conseil.

On croira sans peine que la Reine Genièvre ne perd pas un moment pour faire confidence à

Lancelot des plaintes d'Yseult, de l'infidélité de Tristan, dont elle lui peint toute l'horreur avec la force qu'une amante doit porter dans un pareil récit. Lancelot n'a garde de ne pas l'assurer de l'indignation qu'il a contre Tristan, du projet qu'il fait et du desir qu'il a de punir une pareille félonie. Son courroux s'appaise cependant un peu, en apprenant par un Chevalier de la petite Bretagne, que Tristan, mélancolique, réveur, et presque malade, est parti de la cour du Roi Houël, et s'est séparé d'Yseult aux blanches mains, pour retourner à la quête des aventures. Lancelot s'imagine sans peine qu'il se repent de son infidélité.

En effet, Tristan, plus rempli que jamais de son amour pour Yseult la blonde, (s'est ainsi que nos Romanciers distinguent la première de la seconde,) avoit fait faire un esquif, sous prétexte de s'amuser à pêcher, mais bien pour s'en servir à passer dans le royaume de Cornouailles.

Un jour qu'il étoit entré dans cet esquif avec sa femme et Phérédin son beau-frère, ils s'amusoient à pêcher, à peu de distance du bord; un vent furieux les éloigne subitement de la côte, les porte en pleine mer, les rend le jouet des flots pendant trois jours, et finit par porter et briser l'esquif contre des rochers qui bordoient

une contrée qui leur étoit inconnue. Ils se sauvent ; ils pénètrent dans le pays ; ils rencontrent un Chevalier à pied et désarmé, qui les exhorte à ne pas aller plus loin. Il leur apprend qu'ils sont sur les terres de Nabon-le-Noir, le plus redoutable et le plus méchant de tous les hommes. Il ajoute que s'étant exposé témérairement à le combattre, il est devenu son esclave, et n'a plus d'espérance de sortir de ses fers.

Tristan lui jure qu'il le délivrera, l'envisage, croit le reconnoître, le reconnoît en effet, et se met à sourire. C'étoit Ségurades, Chevalier de Cornouailles, dont la femme avoit autrefois partagé ses faveurs entre le Roi Marc et Tristan (1). Ségurades l'envisage à son tour, le reconnoît, et lui dit : *Tristan, vous êtes l'homme à qui je veuil plus de mal, et savez bien la raison pourquoi ; mais je vous pardonne, car à la male aventure estes-vous ici venu ; et je ne cherche d'autre vengement*. Vous avez raison, répondit Tristan : cette sorte de vengeance est digne d'un Cornouaillois ; cependant j'ose espérer que ce-

(1) Cette histoire est racontée tout au long dans les premières pages du Roman, mais nous avons cru devoir la supprimer.

lui qui délivra votre royaume du tribut de l'Irlande, pourra réussir à vous rendre la liberté.

Ségurades avoit un bon cœur; et consolé des légers malheurs si communs à ses compatriotes, il ne voit plus que la générosité de Tristan, lui demande pardon, s'offre à lui servir de guide, et le mène, lui et sa compagnie, passer la nuit chez la veuve d'un Chevalier.

Cette Dame les reçut avec grand plaisir, leur rendit beaucoup d'honneurs, les conduisit à sa chapelle, où un tombeau les surprit par sa richesse et sa beauté. Hélas! dit-elle, c'est le tombeau d'un de mes parens, nouveau Chevalier de la Table Ronde, nommé Menion le petit, que le méchant et cruel Nabon tua en trahison. Nous l'avons enterré, armé de pied en cap, à la manière des Chevaliers du royaume de Logres, avec un chapelet de perles sur la tête, comme étant jeune Chevalier.

Yseult et Tristan passèrent le reste du jour chez la dame, et furent réveillés le lendemain par le son d'un cor: on publioit une fête que le géant alloit donner; et pour la rendre plus brillante, on enjoignoit à tous les vassaux de s'y trouver, sous peine de mort. Tristan n'avoit ni cheval, ni armes. Il part à pied avec Yseult, Ségurades, Phérédin et la Dame. Ils arrivent dans une plaine, sous le château de Nabon;

et voient que le géant, qui se croyoit l'homme le plus redoutable à l'escrime, a partagé les Chevaliers qu'il tient prisonniers en deux troupes. L'une étoit composée des Chevaliers de Norgales, l'autre l'étoit de ceux du royaume de Logres. Un jeune Prince de ce royaume, nommé l'Amoral de Gales, et compagnon de la Table Ronde, se présente en ce moment, et se joint à la troupe des Chevaliers de Logres : *Bon, fait Nabon-le-Noia, veci un serf de plus.* L'Amoral armé d'un écu et d'un bâton propre à l'escrime, ainsi que tous les autres combattans l'étoient, se présente, et nul Chevalier de Norgales ne peut tenir contre son adresse. Nabon le trouve digne d'éprouver la sienne ; il descend, s'arme d'un écu et d'un bâton d'escrime, attaque l'Amoral de Gales, le met bientôt hors d'état de se défendre ; et se plaint tout haut, qu'il ne peut trouver personne en état de le combattre. Tristan, qui s'étoit tenu tranquille jusqu'alors, dit à Ségurades : Il est tems que je me présente ; j'espère, dans le combat, me conduire de façon à pouvoir tuer Nabon, et dès que vous le verrez tomber, criez aux deux partis *à la rescousse* (1) liberté !

Tristan se présente aussi-tôt, et se saisit du

(1) *Rescousse*, mot gaulois très-énergique qui n'a point

bâton d'escrime du malheureux l'Amoral. Les deux partis admirent sa riche taille et sa beauté : Nabon le juge un adversaire digne de lui ; il l'attaque à coups précipités. Tristan les pare tous avec adresse, feint de les éviter, et n'en porte que de mal assurés. Nabon combat pendant une heure ; et, surpris de l'adresse de son adversaire, il s'arrête et s'écrie : » Qui es-tu » donc qui montres tant d'adresse à parer mes » coups, et si peu de courage pour m'en por- » ter ? — Je suis Tristan de Léonois, lui dit-il, » fils de Méliadus, et neveu du Roi Marc. — *Haa, tant mieux*, dit Nabon, *car toujours portay hayne à ta meignee* (famille) ; *à la mort ores es-tu venu : Tristan je te deffie.* C'est ce que Tristan desiroit ; il accepte le défi, pare encore quelques coups : mais bientôt le combat change ; il en porte à son tour, étonne Nabon, le serre de près, prend son tems, et d'un coup portant à plein sur la tête, il le renverse mort. Sur le champ il saisit un des gardes de Nabon, s'empare de son épée ; et Ségurades et lui crient *à la rescousse* (liberté) !

Tous les Chevaliers prisonniers qui compo-

été remplacé, pour dire, en un seul mot, reprendre celui qui a été pris ; il s'est conservé parmi les marins.

soient les deux partis, viennent baiser les mains du héros qui les délivre; les vassaux malheureux de Nabon voient qu'ils cessent de l'être, et offrent tous de lui rendre foi et hommage; Tristan les refuse; et, plein d'admiration pour la valeur de l'Amoral de Gales, à qui la force seule avoit manqué, il le propose aux sujets de Nabon, qui *l'élisent à Seigneur tout d'une voix*. Mais l'Amoral les refuse aussi. Tristan crut alors trouver une bonne occasion de réparer ses anciens torts avec le pauvre Ségurades; il voit la couronne de Comte que portoit Nabon, sur un tabouret de velours; il se la fait apporter; il appelle Ségurades, et la met sur sa tête. Ségurades s'agenouille, met ses mains dans les siennes, *luy preste hommage-lige*, *se déclare homme à Tristan*.

Nous avons cru devoir rapporter tout cet événement, parce qu'il peint l'ancienne tyrannie de quelques grands vassaux, et les coutumes injustes qu'ils établissoient par la force. Il instruit aussi du caractère des fêtes militaires, et des mœurs de ce tems.

L'Auteur raconte ensuite, fort au long, les aventures qui arrivent à l'Amoral de Gales: mais nous ne pouvons perdre de vue l'aimable et brave Tristan; et nous croyons devoir en venir aux événemens qui l'intéressent. Nous avouons cependant

cependant au Lecteur que c'est avec bien du regret que nous passons sous silence les aventures d'un certain *Varlet à la cotte mal taillée*, et celle d'une Demoisselle assez mauvaise plaisante, dont les *gaberies* sont souvent très-fines et d'un très-bon ton. Ce Varlet à la cotte mal taillée est fils de Roi, frère de Dinadam, dont nous parlerons dans la suite ; son surnom lui vient de ce qu'il porte constamment les vêtemens percés et délabrés dans lesquels son père a été assassiné, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de venger sa mort.

Tristan et la belle Yseult aux mains blanches repassent la mer, et retournent dans la petite-Bretagne ; ils restent encore quelque tems à la cour du Roi Houël. Plein de son amour, et ne pouvant résister plus long-tems au plaisir de parler de ce qu'il aime, il ouvre son cœur à son beau-frère Phérédin ; il avoue que, maîtrisé par la plus vive des passions, et par le *boire amoureux*, il n'a pu surmonter l'attrait enchanteur qui l'attache à Yseult la blonde, dont il lui fait un portrait si charmant, si séducteur, que de ce moment Phérédin desire de trouver l'occasion de la voir.

Quelque tems après, une femme enveloppée d'un voile, vient à la Cour d'Houël, épie le moment de trouver Tristan seul, l'aborde sans

se découvrir, et ne lui dit que ces mots : *Haa, Tristan, Dieu vous garde.* Tristan reconnoît cette voix : c'étoit celle de la fidelle Brangien; il lève son voile, l'embrasse, fond en larmes, et lui demande *comment sa Dame se faict. Mauvaisement*, dit-elle, *elle n'a ne bien ne joye depuis qu'elle sçait que vous avez femme épousée, ne aura jamais tant qu'elle vous voye ; et vecy une lettre qu'elle vous envoie. Tristan print la lettre, et quand il vist le scel* (cachet), *si le commence à baiser tout en pleurant, puis l'ouvre.*

Amy doulx et chier amy. O! . . . tost venez, venez sans demeure ; accourez, amy, ou soyez sûr que male vie et mort desire la Reine Yseult l'amour de Tristan.

Quelle est l'ame sensible qui ne reconnoîtra pas le cri du cœur dans cette lettre ? O vous qui méritates d'en recevoir d'aussi pleines de tendresse et de candeur, soyez aussi touchés des peines de la belle Yseult, que le brave et fidèle Tristan le fut en la lisant.

Il feint, près du Roi Houël, que Brangien lui a apporté des nouvelles du Léonois, où sa présence est nécessaire. Brangien est reçue dans le palais avec honneur : Yseult aux blanches mains la caresse ; Brangien gagne sa confiance, la questionne, et juge, par ses réponses pleines d'innocence et de simplicité, que Tristan ne

fut qu'à moitié coupable. Tristan propose au Roi Houël d'emmener Phérédin en Léonois ; tous deux pressent leur départ. Il sembarquent avec Brangien ; le vent leur est favorable, mais il change bientôt. Une tempête s'élève, et jette le vaisseau sur les côtes de la Grande-Bretagne.

Ils debarquent, ils entrent dans une grande forêt. Le son d'une petite cloche les avertit qu'ils pourront y trouver quelques habitans ; ils y volent, et trouvent un hermite qui leur apprend qu'ils sont dans le royaume de Logres, et dans la forêt d'Arnantes ; où la Demoiselle du Lac, ingrate envers Merlin qui l'adoroit, et qui l'avoit rendue aussi savante que lui-même dans son art, l'avoit surpris endormi, l'avoit enchanté, et ne lui avoit laissé que la voix sous une tombe inaccessible à ceux qui l'auroient pu secourir. Cette Demoiselle du Lac, éprise ensuite d'amour pour le grand Roi Artus, avoit trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où, par ses enchantemens, elle le retenoit et lui avoit ôté la mémoire. L'hermite leur apprit encore que tous les Chevaliers de la Table Ronde étoient partis de Cramalot pour aller à la quête d'Artus, et que nul pays de la terre n'étoit aussi fécond en grandes et surprenantes aventures que la forêt d'Arnantes.

C'en fut assez pour animer Tristan à les chercher. La première rencontre qu'il fit, fut celle de l'Amoral de Gales, avec lequel il combattit, sans qu'ils se reconnussent. Mais le combat furieux qu'il eurent ensemble se termina par leur inspirer une estime réciproque pour leur haute valeur. Ils s'arrêtèrent et se reconnurent : ils marchent ensemble, ils arrivent sur les bords d'une fontaine qu'ombrageoit un grand sicomore ; ils y voient bientôt arriver *une bête, la plus merveilleuse qu'ils veissent onlques ; elle avoit pieds et cuisses de cerf, queue de lyon, corps de léopard et tête de serpent ; issoit* (sortoit) *de cette teste un glatissement* (aboyement) *si grant comme si vingt braques y glatissoient.*

Le célèbre Chevalier Sarasin, Palamèdes, sembloit être attaché par un enchantement à poursuivre sans cesse cette bête ; il étoit même connu sous le nom du Chevalier à la bête glatissante. L'Amoral et Tristan ne tardent pas à le voir arriver ; il l'arrêtent, joûtent avec lui : Palamèdes les renverse tous les deux, et se remet à la poursuite de sa bête.

Tristan se sépare quelque tems de l'Amoral de Gales, qui rencontre Meléagant, brave Chevalier. L'Amoral, amoureux de la Reine d'Orcanie, loue sa beauté comme la première de l'univers. Meléagant, amant malheureux de la

Reine Genièvre, n'en étoit pas moins jaloux de la gloire de cette Reine : il se bat ; et sur ces entrefaites, arrive le redoutable Lancelot du Lac, amant aussi fortuné de la belle Genièvre, que Meléagant en étoit maltraité ; il force ce dernier à lui céder un combat intéressant pour la gloire de celle qu'il aime : il attaque l'Amoral qui se bat en retraite, et ne fait que parer les coups. Lancelot presse l'Amoral avec tant de furie, que ce dernier est forcé de se faire reconnoître comme un des compagnons de la Table Ronde, et de se nommer. Lancelot, aussi courtois que brave, embrasse l'Amoral: et nous regrettons de ne pouvoir rapporter leurs expressions ; on y verroit avec quelle noblesse et quelle galanterie même, ces Chevaliers se traitoient entr'eux. Il est aisé de croire que Luces du Gua, homme de qualité et brave Chevalier, fait parler les héros de ce Roman comme il eût parlé lui-même ; nous devons bien cette louange au plaisir que nous recevons de sa narration et de son style, bien noble et bien énergique pour le tems où il écrivoit.

L'Amoral apprend à Lancelot qu'il est dans la compagnie de Tristan ; et Lancelot desire vivement de voir un Chevalier qu'il connoît déjà par ses hauts faits et son amour pour la belle Yseult ; il s'occupe de le trouver comme

de la quête du Roi Artus. Tristan s'étoit enfoncé dans la forêt, et partageoit avec les Chevaliers de la Table Ronde la quête de ce Roi. Il rencontre dans la forêt Treu, son Sénéchal, qui lui demande quel est son pays. Tristan se donne pour être de Cornouailles; et Treu ne perd pas cette occasion de *gaber*, et de se moquer de Tristan, les Chevaliers de Cornouailles étant généralement très-peu considérés.

Tristan se plaît à laisser quelque tems Treu dans son erreur; il la confirme même par ses propos: il se trouve quelques autres Chevaliers, avec lesquels Tristan refuse de joûter. Ils vont tous ensemble coucher dans une abbaye, où le bon Tristan se laisse gaber plus que jamais. Le lendemain le Sénéchal donne le mot à ses compagnons, pour aller attendre le Chevalier de Cornouailles dans une route au sortir de l'abbaye, et se donner l'amusement de la frayeur qu'ils lui causeront quand ils lui proposeront de joûter. Tristan se trouve seul le matin; il s'arme, il part pour continuer sa quête; il rencontre bientôt l'avantageux Sénéchal, et trois autres Chevaliers de la maison du Roi Artus, ils lui proposent de joûter: il s'en défend long-tems par des propos timides; il feint enfin de prendre son parti. Il joûte, et sans rompre sa lance, il les renverse tous les quatre, hom-

me et cheval, et les quitte, en leur criant de se souvenir du *pauvre Couard, Chevalier de Cornouailles.*

Tristan, peu de momens après, rencontre une Demoiselle qui s'écrie : » Ah ! Sire ! accourez » pour vous opposer à la plus cruelle trahi» son. » Tristan vole à son secours ; mais la Demoiselle connoissant, à la forme de ses armes, qu'il est du royaume de Cornouailles, lui tient quelques propos insultans sur le peu de confiance qu'elle a dans son secours. Cependant ils arrivent ensemble près d'une tour et d'un grand pin ; ils voient un puissant Chevalier que trois autres ont porté à terre, et dont ils veulent arracher *le haume* (casque) pour lui couper la tête : ils voient aussi trois autres Chevaliers sur la poussière. Tristan vole au secours de l'oppressé, et tue du premier coup l'un des trois qui vouloient le faire périr. Le Chevalier se relève et sacrifie à sa vengance l'un de ceux qui restent, pendant que Tristan fait voler la tête au troisieme. Le Chevalier vengé lève alors la visière de son casque ; une longue barbe blanche tombe sur sa poitrine. La majesté et l'air respectable de ce Chevalier fait soupçonner à Tristan que c'est le Roi Artus ; ce Prince le lui confirme. Tristan veut se jetter à ses genoux ; mais Artus le reçoit dans ses bras, et demande

F iv

en vain à Tristan son nom et son pays. Dans ce moment, la Demoiselle qui avoit amené Tristan, s'élance sur Artus, et lui arrache son anneau. Elle se saisit d'une épée qu'elle ramasse; elle court après une autre Demoiselle qui fuyoit ayant vu les Chevaliers morts, et elle lui coupe la tête; c'étoit la fin de l'enchantement d'Artus. La Demoiselle mise à mort appartenoit à la Demoiselle du Lac. Artus ayant recouvré la raison et la mémoire, offre à Tristan de l'emmener à sa cour, et de l'élever aux plus grandes dignités; mais Tristan persiste à le refuser, et à ne se point faire connoître. Il lui promet seulement de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains de quelque Chevalier.

Peu de tems après, Artus voit arriver Hector des Mares, frère de Lancelot. Artus dit à Tristan qu'Hector est le plus fort et le plus adroit de toute sa maison, à la joûte. Tristan aussi-tôt court contre lui, lui fait vider les arçons; et pendant qu'Hector se relève: » Sire, dit Tristan, je vous laisse avec un bon et brave Chevalier, et je pars. » Artus et Hector des Mares admirent sa force et sa valeur, et en font l'éloge devant toute la cour, à Cramalot, où ce Prince arrive le même jour.

Tristan, après avoir quitté le Roi Artus, retrouve l'Amoral de Gales; il le prie de ne le

faire connoître à la cour du Roi Artus que du seul Lancelot du Lac, dont il desire vivement l'estime et l'amitié.

Notre héros se rembarque avec Phérédin. Ils arrivent dans le royaume de Cornouailles. Brangien le conduit dans un château fort, appartenant à Dinas, Sénéchal de Cornouailles, qui reçoit Tristan avec la joie la plus vive, et qui lui promet, non-seulement de le tenir caché, mais de lui prêter son secours, en cas de violence. L'Auteur dit même qu'il lui fit, tout bas, une promesse encore plus touchante, celle de lui procurer un rendez-vous secret avec la Reine Yseult.

Phérédin, qui n'étoit point connu, va librement à la cour du Roi; il voit la belle Yseult. Nul cœur ne pouvoit résister à ses charmes. Celui de Phérédin est frappé d'un trait qu'il ne peut arracher, et qui doit lui coûter la vie. Il revient près de Tristan, lui cache son amour; mais, trop sûr que son ami est aimé, son cœur se serre; il tombe malade, et bientôt, se croyant près de sa fin, il ne peut s'empêcher d'écrire à la belle Yseult, et de lui apprendre qu'il meurt d'amour pour elle.

La bonne Yseult, dans un moment de pitié pour l'ami de Tristan, lui fait une réponse douce et honnête qui lui rend la vie. Peu de jours

après, Tristan trouve cette lettre. La jalousie la plus terrible s'empare de son ame; il veut tuer Phérédin qui s'échappe ; il monte à cheval, court la forêt pendant deux jours sans s'arrêter. Il arrive au bord d'une fontaine; il descend, se livre à son désespoir, *et s'abisme en un penser si profond, que ores rien l'en détourner ne peut.*

Il reste dans cet état, sans prendre aucune nourriture, pendant plusieurs jours, défiguré et noirci par le soleil. Il touchoit presque à son dernier moment, lorsqu'une Demoiselle le trouve dans cette situation, le reconnoît, et s'attendrit sur son sort. Elle le tire doucement par le bras à plusieurs reprises. Tristan revient un moment à lui : *Haa, Damoiselle*, dit-il, *m'estes bien dure, et villenie me faictes, en me tirant de mon penser.* Il y retombe aussi-tôt, et de nouveaux efforts pour le faire revenir à lui sont absolument inutiles.

La Demoiselle plus attendrie encore, imagine que Tristan, qu'elle connoît pour aimer la musique, et jouer supérieurement de la harpe, pourra revenir de cet état, en entendant le son de la sienne. Elle court la chercher. Tristan sort de sa profonde rêverie; ses larmes commencent à couler, sa respiration devient plus libre ; il tend une main languissante : *Ah, Damoiselle, qui venez pour me reconforter, n'ouytes-vous jamais*

e lay (chanson) *de mort ? . . . . . . Non, Sire, fait-elle. . . . . . . O je le cuide voirement* (je le crois bien). *Mais oret le allés ouyr, se me baillés votre herpe.*

La Demoiselle la lui présente. Il la prend, l'accorde, et commence ainsi son lay, qu'à tous momens ses sanglots interrompent (1)

Je fis jadis chansons et lays,
Amour rendoit mes chants parfaits ;
Mais à présent mon art ne mets
Qu'à faire ouïr tous mes regrets.

Amour, charmante fantaisie,
Toi que j'ai constamment suivie,
Toi, qui donnes à tous la vie,
Ah ! c'est toi qui me l'as ravie.

D'amour ainsi m'est advenu,
Comme à celui qui a tenu
En son sein le serpent tout nu,
Et puis en est à mort venu.

En ma dernière heure te prie,
Yseult, ô ma douce ennemie,

(1) En donnant cette chanson touchante, écrite dans le Roman, nous ne changeons que peu de mots pour la rendre plus intelligible, et nous avons cru devoir saisir ce moment pour donner une idée de la Poésie ancienne.

Toi qui jadis me fus amie,
Après ma mort, las ! ne m'oublie.

Lorsqu'en terre serai gissant,
Sur ma tombe on ira lisant :
» Oncques personne n'aima tant
» Comme Tristan ; si meurt pourtant. »

Fleur de noble Chevalerie,
Lancelot, dont la courtoisie
A tant de valeur est unie,
Satisfais ma dernière envie.

Je te lègue lance et harnois ;
Mais en combats comme en tournois,
Noble ami, dans tous tes exploits,
D'Yseult fais respecter les lois.

Toi, Dieu puissant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont j'ards (1) pour ma Dame ;
Donne sauvement à mon ame.

Tristan finit ainsi son lay de mort. Il l'écrivit en le baignant de ses larmes ; il le remit à la Demoiselle, en la conjurant de le présenter à Yseult, et de ne le laisser connoître qu'à Lancelot du Lac.

---

(1) Je brûle.

Pendant ce tems, la Reine Yseult se désespéroit du départ de Tristan. Elle apprend que c'est la fatale lettre qu'elle écrivit à Phérédin, qui cause son état affreux. Innocente, mais désespérée du cruel effet de cette lettre, elle en écrit une seconde à Phérédin, par laquelle elle lui défend de paroître jamais à ses yeux. Le malheureux obéit à cet arrêt, il s'enfonce dans la forêt; et meurt de douleur et d'amour dans un hermitage.

Yseult envoie sa fidelle Brangien pour chercher Tristan, le détromper, et le lui ramener. Celle-ci le cherche vainement; il s'étoit enfoncé dans le plus épais du bois. Maigre et défiguré sa raison ne revenoit que pendant quelques instans, et lorsque la Demoiselle qui avoit juré de ne le point quitter lui jouoit quelques airs de harpe, et le forçoit à prendre quelque nourriture. Lui-même alors prenoit quelquefois cet instrument consolateur. Ses chants étoient alternatifs. Dans son dépit, il maudissoit l'amour comme l'auteur de tous ses maux; mais bientôt, se souvenant des momens heureux passés près d'Yseult, il se repentoit d'avoir blasphémé le Dieu qui l'avoit comblé de faveurs. Il le comparoit à la rose, dont les épines n'empêchent pas qu'on ne desire et qu'on ne cherche sa vue et son doux parfum. Il le comparoit en-

core au beau matin qui fait épanouir les fleurs, et dont la vive et douce lumière excite les oiseaux à chanter leurs amours ; mais qui souvent est suivi d'un orage. Ce changement, hélas! le faisoit aussi tôt souvenir de celui d'Yseult ; il retomboit alors dans sa noire mélancolie.

Pendant la quête que Brangien faisoit de Tristan, la Reine Yseult, de son côté, formoit aussi les plus tendres plaintes. Aussi habile que Tristan, dans l'art de faire parler une harpe, aussi pleine de son amour, souvent elle unissoit sa voix aux sons tendres et harmonieux de cet instrument.

Un jour le Roi Marc entre doucement dans sa chambre. Elle chantoit alors des couplets qu'elle venoit de faire, sur un air nouveau. Uniquement occupée de l'objet qui l'anime, elle n'apperçoit point le Roi. Voici les vers que lui inspire l'amour.

Ma voix n'a plus qu'accens piteux,
Ma harpe que sons langoureux ;
Dieu d'amour, les chants gracieux
Sont faits pour les amans heureux.

Près de toi que j'étois joyeuse,
Soupirant ma flamme amoureuse,
Ma voix étoit mélodieuse,
Ma harpe plus harmonieuse.

Jusques là le Roi ne savoit encore à qui ses regrets étoient adressés. Il se doutoit bien que Tristan en étoit l'objet, mais son nom n'étoit pas prononcé. Il attendoit, dans l'état le plus pénible à décrire, qu'Yseult dît un mot de plus. Elle reprit sa chanson :

Ah ! loin de moi, mon cher Tristan,
Es-tu tranquile, es-tu content ?
Pourrois-tu l'être un seul instant,
Loin de celle qui t'aime tant !

Gazons fleuris, chambrette obscure,
Témoins de tant douce aventure,
Quand de Tristan seul j'avois cure,
Soyez-le des maux que j'endure.

Le Roi trop convaincu ; et trop peu maître de lui pour se contraindre, se montre alors, et marque son courroux par ses regards furieux. Yseult qui le hait, qui souffre, qui ne craint plus rien à force de souffrir, n'est ni surprise de le voir, ni déconcertée en le voyant. « Vous » m'avez entendue, lui dit-elle ; oui, j'aime » Tristan. Sans doute qu'il n'est plus ! sans doute » qu'il est mort pour moi ! Je ne veux point lui » survivre. Un coup frappé par ma main finira » bientôt mes peines. »

On a bien raison de dire qu'il est un dieu

pour les amans. Le bon Roi sent son cœur se fendre de pitié pour Yseult ; il craint qu'elle ne se donne la mort ; il appelle Dinas, son Sénéchal, qu'il savoit être estimé de la Reine ; il la lui confie, et lui commande de veiller attentivement sur ses jours.

Dès que la Reine fut libre, elle ouvrit son cœur à Dinas. Ah ! cher Dinas, lui dit-elle, mon cher Tristan n'est plus, laisse-moi me donner la mort. Eh ! Madame, lui dit-il, quelle certitude en avez-vous ? Et si Tristan nous est rendu, s'il apprend que vous avez sacrifié vos jours à l'opinion de sa mort et à votre amour, croyez-vous que cet amant fidèle et passionné puisse un instant vous survivre ? Cette réflexion arrête Yseult et calme un peu son désespoir ; mais il renaît peu de jours après. On apporte de fausses nouvelles de la mort de Tristan ; Yseult s'échappe des bras de Dinas et de Brangien, court dans son cabinet, se saisit d'une épée que Tristan un soir y avoit laissée ; elle en appuie le pommeau, découvre son beau sein, et veut se jetter sur la pointe.

Heureusement le Roi Marc, toujours amoureux d'elle, s'étoit caché dans le même cabinet pour y jouir du plaisir d'entendre le son de sa voix ; il l'arrête, la prend entre ses bras, appelle Dinas et Brangien, leur reproche le peu d

de soin qu'ils prennent d'elle, et la remet entre leurs mains.

Peu de jours après, un Chevalier de cette cour, qui devoit la vie à Tristan, le rencontre dans la forêt du Morois, accompagné de la Demoiselle à la harpe. Il le console ; il lui peint si bien le désespoir qu'Yseult montre ouvertement de sa perte, que Tristan commence à ne la plus croire coupable ; il revient entièrement à lui. Le passage du désespoir à l'espérance est toujours court pour un amant passionné. Tristan embrasse le Chevalier, le conjure de voler à Cintageul, et d'apprendre à sa chère Yseult que Tristan respire encore, et ne vit que pour l'adorer. Giglain (c'étoit le nom du Chevalier) s'acquitte de cette commission avec prudence, et rend la vie à la Reine.

Mais hélas! de fausses nouvelles arrivent peu de jours après le départ de Giglain, au malheureux Tristan. Il croit, plus que jamais, la belle Yseult infidelle ; heureusement il n'a pas le tems de se tuer, car sur le champ il devient fou en furieux ; il court les champs ; la Demoiselle le perd de vue ; il arrache les arbres dans sa fureur ; il combat tout nu contre un ours terrible, lui brise la tête contre une roche ; il enlève des vivres à des pasteurs, les anéantit quand ils veulent s'opposer à sa rage.

Cependant cet état étoit alternatif; la raison lui revenoit quelquefois, ou plutôt une sorte d'instinct. Il se servoit alors de sa force pour secourir les malheureux, ou venger les opprimés. Ces mêmes pasteurs, touchés de son sort, s'intéressèrent à lui, le nourrirent, et lui dressèrent une cabane.

Un jour le géant Taullas, voisin du pays de Cornouailles, traversa la montagne, descendit dans la plaine, et la ravageant, pénétra dans la forêt jusqu'à l'habitation des bergers. Il les attaque; ils crient à l'aide en s'enfuyant. Tristan sort de la cabane, casse un jeune pin, attaque le géant dont il évite les premiers coups, tombe sur lui, lui brise les cuisses. Le géant tombe; il se saisit de son cimeterre, lui coupe la tête, et la donne aux pasteurs, qui courent à Cintageul et la présentent au Roi Marc. Ce Prince admire le courage du vainqueur de Taullas, le géant le plus redoutable de la Grande-Bretagne. Il est bien surpris lorsqu'il sait que c'est un fou qui l'a mis à mort; il monte à cheval, suivi de toute la cour, pour aller chercher le fou, que ni lui, ni personne de sa cour ne peut reconnoître. Après plusieurs actes nouveaux de folie, le Roi Marc le persuade de se laisser conduire à Cintageul; *les enfans font la heurie après Tristan, en criant, au sot! au sot!* Tristan ar-

rive dans la cour ; Yseult paroît ; il la voit, il fait un cri, baisse la tête, et la couvre de ses mains. Yseult reconnoît son amant, et ne peut cacher sa joie ; le Roi Marc le reconnoît enfin ; mais, touché du sort de son neveu, il ne s'occupe pour ce moment, que du soin de sa guérison.

La présence et les soins d'Yseult eurent bientôt rappelé la raison et la santé de Tristan. Il redevint plus beau, plus amoureux que jamais, et le Roi Marc sentit renaître toute sa jalousie. Le scélérat d'Andret ne perdoit pas une occasion de l'augmenter. Épiant sans cesse deux jeunes amans qui s'adoroient, il lui fut facile de surprendre mille regards enflammés ; cependant il ne put les veiller de si près, qu'ils ne trouvassent quelques moyens de se voir secrétement.

Dinas, le Sénéchal, favorisoit leurs amours : il avoit des expédiens merveilleux pour tromper la vigilance des surveillans ; et, sous plusieurs déguisemens, il conduisoit quelquefois Tristan jusqu'aux genoux de la Reine.

La joie la plus pure, la satisfaction la plus complette ayant succédé aux malheurs qu'Yseult avoit essuyés, l'embonpoint, la fraicheur avoient fait renaître les roses de son teint ; les graces animoient et paroient sa figure, la gaieté

la plus vive régnoit dans ses discours. Andret le fit remarquer au Roi de Cornouailles ; ce Prince adopta ses idées ; plus tourmenté que jamais, il prit le parti de bannir Tristan de ses états ; et lui fit jurer qu'il n'y rentreroit jamais sans sa permission.

On imagine sans peine quel fut la douleur des deux amans. Le serment de s'aimer toujours ne put, sans doute, l'adoucir que foiblement. Les Barons de Cornouailles se souvinrent de tout ce qu'ils devoient à Tristan. Ils reprochèrent au Roi son ingratitude ; mais un jaloux n'obéit qu'à la triste passion qui le dévore. Marc fut inflexible ; et Tristan s'embarqua pour passer dans le royaume de Logres, où il desiroit de trouver Lancelot, et de se lier avec lui.

Tristan regarde en soupirant la côte dont il s'éloigne, et fait de nouveaux sermens d'aimer Yseult jusqu'au dernier soupir. Le vent étoit favorable ; en peu d'heures il aborde dans le royaume de Logres ; il trouve un Chevalier nommé Dinadam, frère du célèbre Varlet à la cotte mal taillée ; il joûte avec lui, le renverse ; il s'en fait un ami, dès qu'il lui dit son nom ; et ne connoissant point encore le pays de Logres, il marche de compagnie avec lui.

Ils arrivent à l'entrée d'un pont ; deux Chevaliers Bretons prêts à joûter, défendoient ce

passage, Dinadam s'avance, et dit qu'ils sont deux Chevaliers prêts à joûter: Je n'en vois qu'un, dit Hector de Mares, car l'un de vous deux porte des armes à la façon des gens de Cornouailles; et je ne tiens point pour Chevaliers tous les lâches qui viennent de ce pays. Dinadam rapporte ce propos à Tristan, qui rit de la méprise. Dinadam se présente pour joûter; Boort, compagnon d'Hector, court contre lui, le renverse. Tristan se présente pour le venger, mais Boor et Hector des Mares le refusent. Il veut les y forcer; ils s'enfuient, en criant: *Haa! Chevalier de Cornouailles, ne nous honnyssez pas; à jamais le serions si seulement nos armures touchees et souillées étoient par votre glaive* (lance). Tristan rit sous son casque, et se plaît à poursuivre ces deux Chevaliers, qu'il connoissoit pour être des plus renommés de la Table Ronde. Les Chevaliers l'évitoient toujours. Sur ces entrefaites arrivent de loin Driam et Bliombéris, tous deux compagnons d'Hector des Mares; Tristan court contre tous les deux, les renverse, part avec Dinadam, et laisse les quatre compagnons de la Table Ronde très-étonnés de voir deux des leurs renversés par un Chevalier de Cornouailles. Ils se dirent entr'eux qu'ils soupçonneroient que c'est le brave et

renommé Tristan, s'ils ne savoient que l'amour le tient enchaîné près de la belle Yseult. Nous aurions peine à suivre Tristan dans tous les hauts faits d'armes qui le couvrent de gloire dans le royaume de Logres. Le pauvre Dinadam, souvent blessé près de lui, commence à se lasser beaucoup d'un pareil compagnon ; il se plaint très-plaisamment des dangers qu'il lui fait courir ; et quoique cette plaisanterie soit fort longue dans le Roman, on la trouve agréable, et l'on s'attendrit pour Dinadam, qui n'est pas aussi vigoureux que brave, et qui, se trouvant toujours battu près de Tristan qui renverse tous ses adversaires, prend enfin le parti de se séparer de lui. Tristan apprend que la demoiselle du Lac, qui déteste Lancelot, a fait dresser une embuscade de trente Chevaliers pour assassiner ce preux et redoutable Chevalier ; il prévient Lancelot, court au lieu désigné pour l'embuscade, et défait les trente Chevaliers. Il se bat contre Palamèdes sur la fin d'un jour, jusqu'à ce que la nuit les sépare. Tous les Chevaliers témoins des exploits de Tristan, vont au-devant de Lancelot, et lui disent avec étonnement, qu'un Chevalier de Cornouailles les a tous battus, et qu'il a défait l'embuscade qui lui étoit préparée. Lancelot ne s'y méprend pas ; il les

assure que ce ne peut être que le brave Tristan de Léonois ; et de ce moment il le cherche avec empressement.

Cependant Yseult, éloignée de son cher Tristan, passoit ses jours dans la langueur et dans les plaintes. Elle ne peut résister long-tems au desir de savoir de ses nouvelles ; elle lui écrit, et fait partir secrètement pour le royaume de Logres, une de ses demoiselles, nièce de sa fidelle Brangien. Arrivée dans ce royaume, elle cherche vainement Tristan, rencontre Palamèdes qui la reconnoit, et lui demande des nouvelles de la cour de Cornouailles Il apprend d'elle que Tristan en est banni pour toujours ; et Palamèdes sent une secrète joie en pensant que son rival est éloigné de celle qu'il aime.

Un jour que Tristan s'étoit long-tems échauffé vainement à poursuivre un Chevalier nommé Bréus sans pitié, il descend près d'une fontaine, se rafraîchit et s'endort. La demoiselle d'Yseult arrive près de la même fontaine ; elle reconnoît le beau *passebreul*, cheval de Tristan ; elle voit ce Chevalier endormi, maigre et pâle ; elle juge aisément des peines qu'il souffre depuis qu'il est séparé d'Yseult. Elle le réveille, lui remet la lettre dont elle est chargée ; et Tristan jouit de ce plaisir si doux que les vrais amans goûtent à parler de ce qu'ils aiment. Il prie la demoiselle

de différer son départ, jusqu'après le magnifique tournoi que le Roi Artus avoit fait préparer près Cramalot; il conduit la demoiselle chez Persides, bon et loyal Chevalier, qui les reçoit avec honneur. Le lendemain Persides et Tristan montent à cheval; ils trouvent un Chevalier que Persides défie. Ce Chevalier court sur Persides, l'abat; et voyant plus loin Tristan qui étoit dans le dessein de joûter avec lui, il court avec vitesse sur lui. Tristan distrait dans ce moment, ne s'étoit point préparé; sa lance même n'étoit pas en arrêt. Le Chevalier inconnu le porte facilement par terre, et poursuit son chemin assez vîte pour que Tristan n'ait que le tems de remarquer ses armes. Dinadam arrive en ce moment; et quoiqu'il aimât beaucoup Tristan, il ne perd pas cette occasion de le *gaber* très-plaisamment, et lui apprend que le maître des joûtes qui vient de lui donner cette leçon, est Palamèdes.

Tristan fut plus en colère encore, en apprenant que celui qui l'avoit abattu par surprise, étoit le rival qu'il détestoit, quoiqu'il l'estimât; il se promit bien de se venger, et de le combattre dès qu'il pourroit le rejoindre.

Tristan conduit la demoiselle d'Yseult au tournoi, et la fait placer dans les balcons des dames de la Reine Genièvre. Il entre ensuite au tour-

noi ; rien ne peut résister à sa force et à sa valeur : Lancelot l'admire ; et par un secret pressentiment ne veut point disputer à ce preux Chevalier l'honneur et le prix du tournoi, pendant lequel Tristan abat deux fois Palamèdes, sans oser porter plus loin sa vengeance, les lois du tournoi ne permettant aucun combat à outrance pour venger ses querelles particulières.

Artus descend de son balcon pour chercher et embrasser le vainqueur ; mais l'amoureux et modeste Tristan, content d'avoir remporté le prix en présence de la demoiselle d'Yseult, s'échappe avec elle, et disparoît.

A peine étoit il rentré dans son pavillon, qu'un Ecuyer l'avertit qu'il vient de voir sur le bord d'une fontaine un Chevalier abîmé dans la douleur, poussant les cris et les plaintes les plus touchantes. Il y court ; il y trouve Palamèdes son ennemi mortel, et il ne s'occupe qu'à le secourir. Palamèdes, qui ne le reconnoît pas, lui parle de ses malheurs, de la cruauté d'Yseult, du bonheur de Tristan auquel sa générosité lui fait donner toutes les louanges qu'il mérite. Tristan l'emmène à son pavillon, cherche à le distraire de sa douleur, soupe avec lui, et lui fait préparer un lit près du sien.

C'est ainsi que ces Chevaliers braves et loyaux se traitoient autrefois entr'eux ; et telles étoient

les leçons de générosité que l'Auteur de ce Roman donnoit à la jeune Noblesse. Le Roman de Tristan de Léonois semble fait pour l'instruire et pour l'élever aux vertus qui peuvent seules donner la vraie supériorité, qu'on ne doit qu'à ses sentimens.

Le lendemain, le tournoi recommence. Tristan s'y rend couvert d'armes différentes de celles de la veille, pour n'être point reconnu ; mais il l'est bientôt par les grands coups qu'il porte ; Artus et la belle Genièvre ne doutent plus que ce ne soit le même Chevalier vainqueur dans la première journée. La haute valeur d'Artus en est émue. Après Lancelot du Lac et Gaalard, ce grand Roi passoit pour être le meilleur Chevalier de la Table Ronde ; il va s'armer en secret, vient sous de simples armes au tournoi ; il joûte contre Tristan qu'il ébranle, et Tristan qui ne le connoît pas, lui fait vuider les arçons. Artus se relève, et content d'avoir éprouvé Tristan, il fait part à Lancelot de son aventure, et l'engage à soutenir l'honneur de la Table Ronde contre ce Chevalier inconnu. Lancelot, pressé par ce Monarque, s'élance contre Tristan, dont la lance s'étoit brisée dans le tournoi ; mais la règle de ces sortes de combats étoit que le Chevalier, après avoir brisé sa lance, devoit combattre avec son épée, et ne devoit

pas refuser à présenter son écu à la lance du Chevalier qui l'avoit conservée. Il attend Lancelot, dont le coup de lance terrible ne peut l'ébranler. Lancelot perce son écu, le blesse au côté gauche; le bois se brise, et le fer reste enfoncé dans la blessure. Il frappe à son tour Lancelot sur son casque; il est fendu par ce coup terrible. Lancelot est blessé légèrement; son sang qui coule, l'aveugle un moment. Tristan qui le croit blessé mortellement, sort du tournoi; et Lancelot dit au Roi Artus que, depuis qu'il existe, il n'a jamais reçu de coup si terrible.

Tristan court à Gouvernail, qui retire le fer de sa blessure; il la bande, et Tristan ne s'en ressent presque plus. Dinadam arrive, et prend encore cette occasion pour l'accabler de mauvaises plaisanteries: mais Palamèdes et Gahériet l'en corrigent par une joûte où il est battu; et à peine est-il relevé, qu'il se voit vengé par Tristan qui les abat tous deux. Dinadam se console de ses accidens ordinaires, en donnant la main aux deux Chevaliers, pour les aider à se relever, et en les *gabant* encore plus vivement qu'il n'a *gabé* son ami.

Tristan ne tarda pas à se rendre dans son pavillon; mais le Roi Artus, de l'aveu de tous les Chevaliers de la Table Ronde, lui décer-

noit encore le prix de cette seconde journée, lorsque Dinadam parut. On savoit qu'il avoit passé la nuit avec le Chevalier inconnu. Artus le pressa si fort, que Dinadam avoua que le même Chevalier avoit remporté le prix des deux journées. Il finit par confirmer les soupçons de Lancelot du Lac, en les assurant que ce brave Chevalier étoit Tristan de Léonois, le neveu du Roi Marc.

Artus qui desiroit couronner sa haute valeur, et qui savoit que le Roi Marc avoit eu l'ingratitude de le bannir, voulut saisir cette occasion de l'attacher à sa maison ; et tous les Chevaliers de la Table Ronde s'écriant par acclamation *qu'onques plus digne et plus preux compagnon avoir ne pouvoient*, ils jurèrent tous au Roi Artus d'aller à la quête de Tristan, et de ne revenir d'un an dans sa Cour, jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé pour l'amener, et pour l'élire. La Reine Genièvre, qui sait que Tristan est sorti blessé du tournoi, avec une demoiselle inconnue, envoie à son pavillon quelques Chevaliers, qui trouvent la demoiselle seule et en pleurs ; car Tristan, de peur d'être connu, venoit de se séparer d'elle.

On amène cette demoiselle à la belle Genièvre, qui lui parle de la double victoire que Tristan vient de remporter, et de la certitude

qu'il est reconnu. La demoiselle ne s'obtine point à détourner les soupçons ; et Genièvre, qui ne doute pas qu'elle ne soit envoyée par Yseult, lui fait quelques questions sur cette Reine, dont elle loue les charmes et l'attachement qu'elle a pour Tristan. Hélas ! lui répond la demoiselle, *belle Reine, ores vivés en tous soulas* (plaisir) *et lyesse* (joie), *tandis que la mienne est chètive et déconfortée.... Ce disant, regardoit-elle à yeux couverts le brave Lancelot.* Genièvre sourit à l'un et à l'autre. *Jà ne serai contente*, dit-elle, *jusqu'au moment que les quatre plus loyaux serfs d'amours ne soient rassemblés; partés, damoyselle; ores dictes à la belle Reine Yseult, qu'à elle se recommande son amie et compaigne en servage d'amours.*

La demoiselle retourne au pavillon, et perd l'espérance de revoir Tristan. Deux Chevaliers abattus de sa main lui content leur aventure ; et la demoiselle rassurée sur sa blessure, repart pour s'aller embarquer.

Chemin faisant, Bréus sans pitié la poursuit ; Lancelot la délivre : elle ne craint point de se découvrir une seconde fois à lui. La demoiselle s'embarque pour le royaume de Cornouailles, et Lancelot continue la quête de Tristan.

Plusieurs Chevaliers de la Table Ronde avoient prêté le même serment que Lancelot. Ils igno-

infidelle maîtresse s'en apperçoit à cent pas, les regrette, et force son nouvel amant de les aller demander à Dinas. Le Sénéchal paroît surpris de son impudence; mais, pour lui mieux prouver son mépris, il dit froidement au Chevalier: Je consens de te les remettre, si leur instinct n'est pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie: appelle les brachets; vois s'ils veulent te suivre. Le Chevalier les appelle vainement; les brachets sautent à Dinas, le caressent, et montrent les dents au Chevalier qui se mettoit en devoir de les saisir (1).

Les trois Chevaliers ayant perdu l'espérance de trouver Tristan dans Cornouailles, retournent dans le royaume de Logres, et viennent au château d'un ancien Chevalier nommé d'Aras. Ce Seigneur Châtelain les reçoit, et leur avoue

(1) Ce joli conte a été pris dans l'ancien Roman de Tristan, par Bocace, par la Reine de Navarre, et même par Bonaventure des Perriers. Non-seulement les Italiens, mais les Conteurs du quatorzième et du seizième siècles, n'ont pas négligé de piller les Romanciers du douzième. Les fureurs de Roland, la Coupe enchantée, le conte des Brachets, et plusieurs autres en sont la preuve, de même que la continuation des Amadis n'est presque qu'une prolixe répétition de l'Amadis de Gaule, que j'ose persister à croire leur être antérieur de près de quatre siècles.

qu'il

qu'il tient prisonniers Tristan, Palamèdes et Dinadam. Tristan étoit alors très-malade, espérant peu de sortir des prisons de d'Aras, dont il avoit tué deux fils dans le dernier tournoi; mais la générosité de d'Aras l'emportant sur tout son ressentiment, il va trouver Tristan dans son lit, et lui dit: Vous faites le malheur de ma vieillesse, votre bras m'enleva mes deux fils aînés dans le dernier tournoi; cependant, le mal que vous m'avez fait fut involontaire; je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs Chevaliers du monde; j'espère même y voir le protecteur d'un fils qui me reste. Vous êtes libre; allez, Seigneur, où la gloire vous appelle.

Tristan, touché de la générosité du vieux Chevalier, mêle ses larmes avec les siennes; il lui promet de traiter l'enfant qui lui reste, comme son propre fils. Il sort la nuit de son château pour se dérober aux recherches des trois Chevaliers; il parcourt le pays de Norgales, abat plusieurs Chevaliers à la joûte, sous de nouvelles armes qui l'empêchoient toujours d'être reconnu; il remporte le prix d'un tournoi, dans lequel il renverse encore le roi Artus, il secourt Palamèdes contre dix Chevaliers qui veulent, en trahison, lui ôter la vie; ils se reconnoissent, et Tristan, conservant toujours

une ancienne jalousie contre lui, veut, sur le champ, l'appeler au combat mortel. A Dieu ne plaise, dit Palamèdes, que le même jour où vous exposez votre vie pour sauver la mienne, je sois assez ingrat pour mettre vos jours en danger! Je sens, cependant, que nos anciennes querelles ne peuvent finir sans le combat que vous me proposez; nous menerons, de part et d'autre, deux Chevaliers avec nous. Tristan y consent. Le rendez-vous est pris à huit jours, et le lieu du combat choisi près du perron de Merlin.

Palamèdes et Tristan continuent à marcher ensemble; ils trouvent un Chevalier endormi sur le bord d'une fontaine. Tristan à l'indiscrétion de l'éveiller; le Chevalier le trouve mauvais, monte à cheval, saisit sa lance, court sur Tristan et le renverse; il voit aussi-tôt Palamèdes qui se présente; il le renverse aussi; ce Chevalier frappe son cheval des éperons, et les laisse étendus sur la poussière. Tristan se relève, et se console de ce qui lui arrive, en présumant que le seul Lancelot du Lac est capable de faire vider les arçons à deux des meilleurs Chevaliers de la terre.

Cette idée le lui fait suivre; il trouve Bliombéris et un de ses compagnons, que ce même

Chevalier venoit aussi de renverser. Il s'arrête quelque tems avec eux, et perd l'espérance de rejoindre son Chevalier.

Ils approchent du perron de Merlin ; et Tristan s'y rend de grand matin, le jour dont Palamèdes étoit convenu. Il voit bientôt arriver, du côté de Cramalot, un Chevalier armé de toutes pièces ; il ne doute pas que ce ne soit Palamèdes. Il court au devant de lui la lance en arrêt, et ce Chevalier croyant, de son côté, ne devoir pas refuser cette joûte, court impétueusement sur Tristan. Tous les deux se frappent réciproquement avec tant de violence, qu'ils sont renversés sur le sable avec leurs chevaux. Ils se relèvent en chancelant, et chacun d'eux admire la force prodigieuse de son adversaire. Tristan, persuadé qu'il combat Palamèdes, met l'épée à la main, attaque avec fureur ce Chevalier, qui lui montre une valeur et une force égale à la sienne ; leurs écus sont brisés, les cercles et les ornemens de leurs casques sont tranchés par les coups redoublés qu'ils se portent ; le sang coule des deux côtés ; chacun remarque que l'épée de son adversaire en est teinte : après une heure d'un combat qui se soutient avec égalité, le sang qu'ils ont déja perdu, l'agitation de ce combat terrible, les force à s'arrêter, et à reprendre haleine. Tous

deux appuyés sur le pommeau de leur épée, s'admirent, et redoutent, pour la première fois de leur vie, la fin d'un combat qui ne peut être que mortel. Tristan, après quelques momens, se met en devoir de le recommencer; l'autre vient, l'épée levée, à sa rencontre; cependant, avant de commencer à se porter de nouveaux coups, il dit à Tristan: Sire Chevalier, je vous donne le los et le prix sur tous les Chevaliers contre lesquels j'ai combattu jusqu'ici; mais puisqu'il me paroît que vous voulez combattre jusqu'à la mort, je desirerois vivement que nous nous dissions nos noms, pour que rien ne manque à la gloire de celui de nous qui sera victorieux. Tristan reconnoît, à la voix, qu'il ne combat pas contre Palamèdes: Sire Chevalier, répond-il, la haute valeur et chevalerie que je trouve en vous, me fait changer la résolution que j'avois prise de taire mon nom; je suis prêt à vous le dire, si vous me promettez de m'apprendre aussi le vôtre. Sire, répond l'adversaire, peut-être aurez-vous entendu parler de Lancelot du Lac; je le suis. « Ah! Sire » Lancelot, quoi c'est vous! Ah! j'aurois bien » dû vous reconnoître à vos coups redoutables! » Ah! Sire, vous êtes le Chevalier de l'univers » dont je desire le plus l'amitié. Je suis Tristan » de Léonois, et je vous rends une épée que

» je consacre à votre service. » A ces mots, Lancelot présente le pommeau de la sienne à Tristan ; tous les deux baissent un genou l'un devant l'autre ; Tristan exige que Lancelot reçoive son épée ; Lancelot exige, à son tour, que Tristan soit armé de la sienne ; tous les deux ôtent leurs casques ; et les deux plus beaux et plus braves Chevaliers de la terre se serrent entre leurs bras, et s'admirent mutuellement. Ils oublient leurs blessures, et ne sentent que le plaisir de s'être trouvés. Ils s'asseyent, ils causent ensemble, et tous les deux, vivement occupés de leurs charmantes maîtresses, commencent, à mots couverts, à parler de leurs amours. *Hélas !* dit Tristan, *bien devez aimer ce tant doulx ou tant cruel Dieu d'amours ; bien vous sert-il quand fleurs et lyesse il sème sur votre vie ; et moi chétif, las ! mal suis guerdonné* (récompensé) *de lui doner la mienne, quant si durement me tient-il en son servage esloigné de ma Dame. Haa !* *beau doux amy*, répond Lancelot, *la joue teincte de couleur vermeille, parce que bien lui apert que ores Tristan parler luy veuilt de la reine Genièvre, très-chier Sire, l'épine poignante n'oste point à la rose sa soüeve odeur, ne son brillant coloris : ores épines vous font pâtir ; plaise à Amour que bientost à point soyez de cueillir la rose !*

Lancelot dit à Tristan à quel point Artus et la belle Genièvre desirent de l'avoir dans leur cour ; il lui apprend le serment que presque tous les Chevaliers de la Table Ronde ont fait d'employer un an à sa quête, et le desir ardent qu ils ont de l'élire pour compagnon.

La modestie de Tristan cède enfin à ces raisons pressantes ; et son attachement pour Lancelot le détermine à le suivre à Cramalot. Ils partent ensemble : chemin faisant, ils trouvent deux ou trois Chevaliers de la Table Ronde, qu'une aventure avoit rapprochés de Cramalot; mais leur serment les empêchant d'y rentrer, ils tournoient leurs pas vers la forêt pour continuer la quête de Tristan.

Ces Chevaliers sont surpris en en voyant deux autres, dont les boucliers et les armes brisées sont teintes de sang. Lancelot rit de leur surprise, et se fait connoître : *Ores, compagnons*, leur dit-il, *votre queste est finée.* Ces Chevaliers connoissent aussitôt que le compagnon de Lancelot ne peut être que le renommé Tristan de Léonois : ils s'empressent à lui rendre les plus grands honneurs ; ils se réunissent à Lancelot, et tous ensemble ils arrivent à la cour du grand Artus.

Lancelot et Tristan se présente devant lui couverts de leurs armes. Lancelot seul ôte son

casque; Artus le reconnoît, et court l'embrasser; l'instant d'après il lui dit: *Mais, brave Lancelot; avez-vous donc votre queste finée? Oui, Sire, et voici Tristan de Léonois qui macquiete.* Il s'élève un bruit d'applaudissement dans la salle; la Reine Genièvre accourt; Tristan ôte son casque, fléchit un genou devant elle; Artus le relève, et le serre entre ses bras.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde les entourent, et sur le champ Artus requiert un don à Tristan. Le souvenir de sa chère Yseult le fait d'abord hésiter de répondre; il craint toute espèce d'engagement qui puisse le séparer à jamais de ce qu'il aime: mais la belle Genièvre et Lancelot le pressent; Tristan accorde ce don, et ce don est de devenir pour toujours Chevalier de la cour du Roi Artus, et compagnon de la Table Ronde. Tristan baise la main de Genièvre, fait le premier serment dans les mains d'Artus, *qui montre moult joie de serrer les mains victorieuses de Tristan entre les siennes.* Il s'élève un cri d'admiration dans le palais, et Messeigneurs Gauvin, Yvain et Gaheriet, qui sont frères et neveux d'Artus, s'écrient eux-mêmes, qu'Artus a maintenant dans sa *maison* (1) les deux meilleurs Chevaliers de la terre.

---

(1) Le nom de maison, pour exprimer les Commen-

Ores le Roi Artus ordonna qu'on apportast les saintes (reliques) , *et jurast sur eux Tristan le serment de la Table Ronde ; et tant soudain par Artus et les aultres compains* (compagnons) *conduit il y fut.*

Le fameux enchanteur Merlin avoit employé tout son art pour fabriquer cette table : parmi les siéges qui l'entouroient, il en avoit construit treize en mémoire des treize Apôtres. Douze de ces siéges seulement pouvoient être occupés, et même ne pouvoient l'être que par des Chevaliers de la plus haute renommée; le treizième représentoit celui du traître Judas ; il restoit toujours vide. On le nommoit *le siège périlleux* , depuis qu'un téméraire et orgueilleux Chevalier Sarasin avoit osé s'y asseoir, et que la terre s'étant entr'ouverte sous ce siége, le Sarasin avoit été abîmé dans les flammes.

Un pouvoir magique, qui subsistoit toujours, gravoit sur le nom de chaque siége le nom du Chevalier qui devoit l'occuper : il falloit, pour obtenir un de ces siéges vacans, que le Chevalier qui s'y présentoit surpassât encore en valeur et en hauts faits celui qui l'avoit précédemment occupé; sans cela, ce Chevalier en étoit vio-

* saux et Chevaliers d'une cour, paroît être de toute ancienneté.

lemment repoussé par une force inconnue. C'est ainsi qu'on faisoit l'épreuve de tous ceux qui se présentoient pour remplacer les compagnons dont on avoit à regretter la perte.

Parmi l'un des douze principaux sièges, celui que le Morhoult d'Irlande avoit occupé étoit vide depuis dix ans ; et le nom du Morhoult y restoit toujours gravé depuis que ce preux Chevalier étoit tombé sous le bras victorieux de Tristan. Artus prend Tristan par la main, et le présente à cette place : aussitôt des sons harmonieux se font entendre, des parfums exquis remplissent l'air ; le nom de Morhoult s'efface, et celui de Tristan paroît étincelant de lumière !... La rare modestie de Tristan eut beaucoup à souffrir lorsqu'on fit venir *les sires clercs*, chargés du dépôt des annales de la Table Ronde (1). Tristan, selon le serment qu'il avoit prêté, fut obligé de raconter tous les hauts faits de Chevalerie qu'il avoit accomplis.

Lancelot et Genièvre trouvèrent bientôt le moment de lui parler de la belle Yseult, et du desir ardent qu'ils avoient que quelque heureux hasard pût l'amener dans le royaume de Logres.

---

(1) Les Sires Clercs de la Table Ronde, étoient ce que sont aujourd'hui les grands Officiers des Ordres ; ils en conservoient les lois et les registres.

Tandis que Tristan se couvroit ainsi de gloire à la cour d'Artus, la sombre et noire jalousie agitoit Marc dans la sienne. Il ne voit point Yseult sans penser que Tristan en est aimé; et le bonheur de son neveu renouvelle enfin dans son ame son ancienne fureur, et les plus horribles projets de vengeance. Il s'arrête à celui de passer déguisé dans le royaume de Logres; il fait assembler ses Barons, leur dit qu'il a voué un pélerinage qui durera quelques mois; il leur fait prêter serment d'obéir au perfide Andret; et ne pouvant perdre de vue la belle Yseult, il nomme deux demoiselles pour la suivre avec Brangien, et part avec elle. Il choisit deux Chevaliers élevés dans sa maison pour le suivre lui-même; et, avec ce simple cortège, il passe dans le royaume de Logres.

A peine y est-il arrivé, qu'il confie à l'un de ses deux Chevaliers, nommé Berthelay, qu'il n'est venu que pour chercher l'occasion de surprendre Tristan, et de le mettre à mort; il veut faire prêter serment à Berthelay de l'aider à commettre ce crime. Berthelay rejette cette proposition avec horreur; il fait les reproches les plus vifs au Roi d'en avoir conçu l'idée. Marc furieux, et qui craint que Berthelay ne le découvre, tire son épée, fend la tête du vertueux Chevalier, et le renverse mort à ses pieds.

Amans, frère de Berthelay, arrive, voit son frère mort, attaque le Roi Marc; Yseult accourt avec sés femmes, elle les sépare. Amans s'arrête par respect pour elle: mais il accuse hautement le Roi Marc de meurtre et de trahison. Les deux demoiselles d'Yseult, cousines des deux frères, forment le même appel; tous les trois lui disent qu'ils partent pour Cramalot, et vont l'accuser devant Artus. Le Roi Marc qui craint d'être découvert offre d'accepter le défi, si toutefois Amans veut lui jurer de ne le pas faire connoître. Amans en prête le serment, et part pour Cramalot, où le Roi Marc jure de se trouver dans six jours. Marc chargé de cette fâcheuse affaire, laisse la Reine Yseult avec la seule Brangien dans une abbaye, et part sans aucune suite, faisant d'ailleurs des informations sur Tristan.

A peine le Roi Marc a-t-il fait une lieue, qu'il apperçoit un Chevalier armé de toutes pièces; et, connoissant la coutume des Chevaliers de Logres, qui ne se rencontroient point sans se défier à la joute, il s'y prépare. Celle du Chevalier étoit de ne la refuser jamais, mais de ne la point proposer. Le Roi prend assez mauvaise opinion de ce qu'il ne l'a point défié. Dinadam (car c'étoit cet impitoyable gabeur) prend encore plus mauvaise opinion de Marc, en con-

noissant à ses armes que c'est un Chevalier de Cornouailles. Ils se saluent, s'abordent, et Marc lui demande des nouvelles de la Cour du Roi Artus. Dinadam lui raconte tout ce qui s'est passé à la réception de Tristan à la Table Ronde; Il élève jusqu'aux cieux les actions, la valeur et la beauté de son ami Tristan; et porte les atteintes les plus cruelles à l'ame envieuse et jalouse de son oncle.

Dinadam lui fait des questions à son tour: *Damp, Chevalier*, lui dit-il, *de pieça je cuidoie* (depuis long-tems je croyois) *qu'à jamais ne vesrions Chevalier de Cornouailles ès royaume de Logres, maly tombent t'ils, s'ils n'ont patience à être gabés; bien m'appert que taillé vous êtes pour ce endurer: or, ne pourriez-vous m'apprendre novelles du plus chétif et couard Roi de l'univers, comment se fait Marc le honny? Bone chière mine fait-il en l'absence de son neveu Tristan?*

Marc trouvoit deux inconvéniens à se fâcher de ce propos, celui de se faire connoître, et celui de se battre; il l'essuie donc tout doucement; et Dinadam, qui le reconnoît pour un vrai Chevalier de Cornouailles, se propose bien de s'en amuser, et le pousse à bout par mille cruelles plaisanteries.

Il leur arrive plusieurs aventures; Dinadam lui joue sans cesse de nouveaux tours. Un matin

entr'autres, Dinadam voit des pavillons tendus, et six boucliers attachés aux branches d'un pin, sur lesquels il reconnoît les armes de six de ses compagnons de la Table Ronde: « Ah, Sire Chevalier, s'écrie-t-il au Roi Marc, » je suis perdu, si vous ne me secourez; je » reconnois les armes de mes plus mortels en- » nemis; et quoique ce soient six des plus redou- » tables Chevaliers du royaume de Logres, la » confiance que j'ai dans votre haute valeur, fait » que je me décide à les attaquer. » Gardez-vous en bien, répond Marc en frémissant; dans quel péril ne nous jetteriez-vous pas! Je le sais, dit le malin Dinadam; mais avec vous je ne peux rien craindre. Il part aussitôt; et du fer de sa lance, il arrache les écus du pin, et les fait tomber avec fracas. Les Chevaliers du pavillon sortent à ce bruit bien armés. Le pauvre Marc voit que la partie n'est pas égale, qu'il n'y a pas un moment à perdre; il maudit son téméraire compagnon, donne des deux éperons, et s'enfuit. Dinadam ôte aussitôt son casque, se fait connoître à ses compagnons, et leur conte son histoire avec le Chevalier de Cornouailles. Il en rirent beaucoup, et se promirent bien de le gaber à leur tour, s'ils le rencontroient.

Dinadam marche avec eux. Le hasard les

conduit du côté où le Roi Marc avoit fui. Sur le soir ils voient venir un Page du Roi Artus, et l'insensé Daguenet, qui, quoique Chevalier, ne passoit plus à la cour que pour être le fou du Roi. Ce page leur dit qu'il vient de rencontrer dans une abbaye voisine, un Chevalier qui doit y coucher; et il le leur désigne si bien, que Dinadam le reconnoît pour être le Chevalier de Cornouailles. Dinadam imagine aussitôt d'arrêter Daguenet, et lui propose de prendre les armes de Bliombéris, l'un des six Chevaliers, lequel étant un peu blessé, ne pouvoit alors marcher que désarmé. Daguenet, quoique fou, et très-foible de corps, avoit du courage, et se souvenoit d'avoir autrefois conduit prisonniers à son maître, deux Chevaliers de Cornouailles qu'il avoit vaincus. Il accepte de combattre celui-ci. Dinadam avertit ses compagnons de se tenir cachés dans un carrefour de la forêt qu'il leur désigne. Il part, et court rejoindre le Roi Marc à l'abbaye. Ce prince est bien honteux et bien étonné en revoyant Dinadam, dont il espéroit que les six Chevaliers l'avoient défait pour toujours. Il lui demande comment il a pu s'échapper de ses ennemis. Dinadam lui répond qu'il avoit été trompé par leurs armes, que ces Chevaliers s'étoient trouvés ses meilleurs amis; mais que l'attachement dont il s'étoit

pris pour lui, l'avoit pressé de les quitter pour le suivre et le rejoindre s'il étoit possible. Marc le maudit intérieurement; ils soupent et passent la nuit ensemble. Le lendemain matin le Roi Marc veut partir pour se rendre à Cramalot: mais il n'en sait pas la route; et, quoique désolé de marcher encore avec l'éternel gabeur qui s'offre à le conduire, il est forcé de le suivre jusqu'à ce qu'il trouve le moment de s'en séparer à jamais.

On se doute bien que Dinadam le mènedroit au carrefour, où les six Chevaliers l'attendent. En avançant il fait mille cruelles plaisanteries au triste Roi, sur le peu de courage qu'il a montré la veille. Marc poussé à bout, désespéré des propos qu'il essuie de Dinadam, veut se battre avec lui; mais celui-ci le refuse, disant qu'il ne déshonorera pas ses armes en s'en servant contre un Chevalier de Cornouailles, dont le courage est si suspect. À ce moment même, ils arrivoient près du carrefour où le seul Daguenet se présente couvert des armes de Blombéris, et les défie à la joûte. Le Roi Marc en veut céder l'honneur à Dinadam, qui s'en défend avec force, disant à Marc qu'il ne peut trouver une plus belle occasion de se couvrir de gloire, qu'en joûtant avec le Chevalier qu'il reconnoît à ses armes et à son air redoutable, pour être

le renommé Lancelot du Lac. Le Roi frémit ; et presse plus que jamais Dinadam de combattre ; mais celui ci s'en excuse encore, sous des prétextes qui doivent lui causer de plus vives alarmes. Le Roi Marc, plus effrayé que jamais, reste éperdu ; Daguenet s'avance sur eux, en criant comme un fou : *Couards Chevaliers, à la jouste, à la jouste !* Marc n'écoute plus que la peur ; il pique son cheval des éperons, et s'enfuit à toute bride. Les six Chevaliers et leurs Ecuyers se montrent, *et font la criée et la huerie* sur Marc, en criant : *Couard, ô Couard, ô Cornouaillois, ó coux !*

Le Roi Marc s'enfuyant toujours le long d'une route de la forêt, l'Amoral de Gales, qui se trouve à l'extrémité de la route, le voit venir à lui, la lance baissée ; il croit qu'il le défie à la joûte ; il court au devant de lui, et le renverse à quatre pas de son cheval, sur la poussière. L'Amoral poursuit son chemin, et joint ses compagnons. Ils rient ensemble du pauvre Chevalier de Cornouailles, partent, et arrivent le même jour à Cramalot, où cette aventure est bientôt divulguée. Le Roi Marc, qui s'y fait conduire le lendemain, est reconnu facilement par les armes qu'il porte ; et la populace lui jette de la boue, et élève sa huée contre lui.

Cependant Amans et ses deux cousines arrivent

aussi

aussi le même jour à Cramalot : Amans tient parole au Roi Marc, et sans le nommer, tous les trois accusent de meurtre et de trahison le Chevalier de Cornouailles qui vient d'arriver. Artus ordonne le combat pour le lendemain ; le Roi Marc se présente dans le champ clos marqué pour ces sortes de combats. Amans s'y présente de son côté, jure que sa cause est légitime; il veut faire jurer la même chose au Roi Marc qui le refuse. Cependant il attaque Amans, le combat ; et quoique lâche et foible, il a le bonheur de le tuer. Les Juges du camp étoient prêts à livrer les deux demoiselles accusatrices pour être brûlées, selon les anciennes lois de ces sortes de jugemens : mais un des Juges ayant fait réflexion que le Chevalier vainqueur avoit refusé de prêter le serment, il suspend tout, et remet la décision de cette affaire au sage et grand Monarque Artus. On les fait tous trois comparoître au pied de son trône. Artus interroge Marc avec cette supériorité et cette majesté qui fait souvent frémir le crime. Marc éperdu, troublé, se trouve forcé de se découvrir à son Seigneur Suzerain, et de lui avouer qu'il est en effet coupable du meurtre dont on l'accuse. Artus frémit d'indignation; mais respectant la dignité royale, il donne à Marc sa cour pour prison, fait inhumer honorablement

Amans, fait graver cette histoire sur sa tombe, et il retient les deux demoiselles à la Cour de Genièvre.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici avec quel art l'auteur semble prêter sans cesse de nouvelles excuses à la foiblesse de la belle Reine Yseult pour le brave Tristan. Non-seulement il la peint entraînée par la force magique du *boire amoureux*, ce qui contribue à la faire excuser par les gens rigides ; mais il peint aussi le Roi Marc comme étant cruel, parjure, lâche Chevalier, et sur-tout bien ridicule, pour faire aimer la vengeance d'Yseult à tous ceux et celles qu'il intéresse pour Tristan.

Cette belle Reine, restée seule dans une abbaye avec sa fidelle Brangien, attendoit les ordres du Roi Marc, et desiroit vivement de recevoir des nouvelles de Tristan. Son seul amusement étoit de s'aller promener quelquefois dans la forêt voisine de l'abbaye. Elle y pensoit à ses amours sur le bord d'une belle fontaine entourée d'arbres ; et bientôt ces arbres furent parés des chiffres et du nom de son amant. Quelquefois elle unissoit sa voix au son de la harpe, et c'étoit toujours sa peine ou ses premiers plaisirs qu'elle chantoit. Toute la nature offroit Tristan à ses yeux : un jour, le son si doux de cette voix se fit entendre à Bréus *sans*

pitié. Ce Bréus, (dont il a déja été fait mention) étoit un Chevalier trop indigne de son Ordre, et très-digne de son nom. Des mœurs affreuses, une ame basse, un cœur perfide, une force peu commune, le rendoient également redoutable aux deux sexes ; il terrassoit les hommes, et faisoit éprouver aux femmes les outrages de la violence. Il entend la voix d'Yseult ; il se cache et l'observe. A l'aspect de deux femmes jolies, son ame se prépare à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il distingue celle que la nature a enrichie de plus d'attraits. Ses projets se tournent uniquement vers elle. Les premiers accens de sa voix rendent ses desirs plus vifs. Il écoute en méditant. Yseult commence ainsi son lay.

LAY D'YSEULT.

Quelque charmante que soit la Romance d'Yseult dans la Bibliothèque des Romans, je ne dois pas en parer mon Extrait, quoique je me fisse honneur de jouir des présens que j'ai reçus d'une main aimée ; et je restitue ici la foible complainte que j'avois mise dans la bouche d'Yseult.

Feuillages épais, verts gazons, doux silence,
Bien invitez à prendre le repos ;
Mais tant revient si douce remembrance,
Que de mes cris j'éveille les échos.

Dans ces scepeuils plantés par la nature,
Fontaine sourd, et nourrit mille fleurs :
Las ! mes soupirs augmentent son murmure,
Ses petits flots sont grossis par mes pleurs.

Que fait Tristan ? ... Ah, plus d'une victoire
Du los d'honneur lui décerne le prix !
La Table Ronde élève aux cieux sa gloire :
Chétive, hélas ! il n'entend pas mes cris.

Yseult s'arrête un instant. Le scélérat de Bréus se livre à toute l'horreur de ses desirs ; le nom de Tristan qu'Yseult a prononcé, ne sert qu'à l'enflammer davantage ; il veut troubler son bonheur, il ne craint point alors son bras redoutable, il croit pouvoir jouir impunément des plaisirs imparfaits qu'il est prêt à ravir : telles sont ses affreuses pensées, lorsqu'Yseult reprend.....

Ma Brangien, ma tant fidelle amie,
Rappelle-toi Tristan, son doux maintien,
Quand il disoit : « Fors la Parque ennemie,
» Ma chère Yseult, ne rompra mon lien.

» Bien asservi dans tant doux vasselage,
» Vas, ton Tristan ne desire que toi.
» Si los je quiers(1), c'est pour t'en faire hommage;
» Si vivre veux, c'est pour garder ma foi.

(1) Cherche.

» Boire amoureux, c'est trompeuse magie,
» Desirs brûlans, c'est flamme de tes yeux ;
» Nos voeux secrets, c'est douce sympathie ;
» Nos doux liens, c'est bien l'œuvre des dieux. »

Bréus étoit à cheval. Animé d'un nouveau transport, il saute à terre pour courir sur sa proie. Yseult et Brangien prennent la fuite en l'appercevant ; il ne s'attache qu'à la première, et redoublant ses pas, il l'atteint et la saisit. Elle perd connoissance. Il l'enlève, et la porte entre ses bras vers son cheval, qui s'épouvante du bruit, casse sa bride et s'échappe. Les cris de Brangien font retentir la forêt. Ils attirent un Chevalier couvert d'armes simples, et dont le bouclier l'étoit par une housse. Ce Chevalier attendri, interroge en vain Brangien à qui la douleur ne permet pas de s'exprimer ; mais il s'apperçoit qu'elle a les regards tournés vers une femme étendue à terre, sans connoissance ; et la pitié lui fait desirer vivement d'être instruit.

Bréus avoit abandonné Yseult, la voyant évanouie, pour courir après son cheval. Il venoit de l'atteindre, de lui rattacher son mords, et s'avançoit déjà pour reprendre sa proie. Les cris de Brangien redoublent en le voyant revenir ; le Chevalier animé par ses cris, ne balance pas à prendre la défense de ces inconnues ; il court

sur Bréus d'un air menaçant ; Bréus croit s'en défaire aisément, et court à son tour sur lui ; le Chevalier le renverse d'un coup de lance. Bréus feint d'être mort, et reste immobile sur la place : mais à l'instant que le Chevalier descend pour secourir Yseult, il se relève, saute sur son cheval, et s'enfuit à toutes jambes vers l'endroit le plus épais de la forêt.

Le Chevalier s'approche d'Yseult, soulève doucement sa tête, écarte les cheveux blonds qui couvrent son visage, la regarde un instant, jette un grand cri, et tombe évanoui près d'elle. Brangien arrive, et ne s'occupe d'abord que de sa maîtresse ; elle court à la fontaine, lui jette de l'eau sur le visage, et ce n'est qu'après quelques momens qu'elle la rappelle enfin à la vie.

Yseult rouvrant ses beaux yeux, est d'abord rassurée en ne voyant plus son cruel ravisseur, et se trouvant entre les bras de sa fidelle Brangien : mais sa terreur renaît par le spectacle d'un Chevalier armé et étendu sur l'herbe auprès d'elle ; elle apprend de Brangien que ce Chevalier vient de la défendre ; elle croit que, blessé dans le combat, il vient de mourir de ses blessures ; elle donne d'abord à la reconnoissance et à la pitié des larmes qu'elle va bientôt donner à l'amour. Quelques plaintes étouffées par la visière du casque, quelques soupirs, lui font

enfin juger que ce Chevalier n'est point mort, et qu'il a besoin d'un prompt secours. A l'aide de Brangien, elle délace les attaches du casque; elle voit... Quel objet!... Elle s'érie, je me meurs; et tombe une seconde fois sans connoissance... Son beau visage reste appuyé sur le front du Chevalier. Quoique évanouie, ses larmes coulent en abondance; leur douce chaleur fait revenir le Chevalier; elle revient bientôt elle même... O puissance de l'amour!... c'est Tristan qui se trouve dans les bras d'Yseult.

La coutume de la Table Ronde étoit que le sur-lendemain de la réception d'un Chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il étoit permis à ses compagnons de le suivre, couverts d'armes inconnues, et de l'appeler à la joûte, sans toutefois en venir au combat; la quête de Tristan l'avoit empêché de se trouver à celui du Roi Marc; plusieurs de ses compagnons l'avoient suivi, et presque tous avoient été renversés par lui. Lancelot du Lac voulut faire la galanterie à Tristan de rompre une lance avec lui pendant sa quête. Sans se faire connoître, il se couvre d'armes blanches comme un nouveau Chevalier; et, quoiqu'il eût éprouvé la force prodigieuse de Tristan, il n'avoit pris qu'une lance foible et fragile pour ne point blesser son ami.

Lancelot arrive près de la fontaine, peu de tems après qu'Yseult et Tristan ont repris leurs sens : il le voit de loin pied à terre qui serroit la main d'Yseult sur son cœur. Lancelot ne la connoissoit point ; et, croyant trouver Tristan dans quelque infidélité, il déguise sa voix, et lui crie : *Sire Chevalier, bien m'appert que doulcement querés aventures, et que bien à point bonnes les savés trouver.*

Tristan, en colère de se voir repris et troublé par un Chevalier inconnu, quitte la main d'Yseult qui s'enveloppe de sa mante, et se retire avec Brangien vers l'abbaye. *Chevalier*, répond Tristan, *sy n'exercez courtoisie quand parlez ainsi sans saveoir : ores verrons maintenant ce que vous estes ; mieux savez-vous peut-être gaber que lance rompre.* En disant ces mots il saisit sa lance, saute sur son cheval : Lancelot s'éloigne, et prend le champ nécessaire pour la course.

Lancelot n'avoit pas si bien déguisé sa voix, que Tristan ne se fût apperçu que cette voix ne lui étoit pas absolument inconnue ; et ce que Lancelot ne pouvoit pas déguiser, c'étoit la perfection de sa taille, et la grace avec laquelle il ébranloit une lance et savoit manier un cheval. Tristan le reconnut dans la demi-volte qu'il fit pour s'éloigner de lui, et se promit bien de le gaber à son tour.

Les deux braves Chevaliers laissent courir leurs chevaux : au moment de se joindre, Lancelot rompt sur le bouclier de Tristan sa lance qui se brise en éclats. Tristan lève la sienne au lieu de la porter contre Lancelot. Tous deux font une demi volte et reviennent l'un vers l'autre. *Han, Sire, Chevalier, pourquoi me déprisez-vous tant*, dit Lancelot, *que de votre lance n'avez daigné me férir? Chier Sire*, répond Tristan, *férir ce qu'on aime le plus, c'est se férir soi-même : or sus, désarmé vous êtes de glaive ; venez adonques, et la Reine Yseult veut de sa main un aultre glaive vous donner.*

Lancelot enchanté, voit que son ami l'a reconnu, et qu'un sort heureux lui a fait rencontrer cette belle Reine. Il saute à terre, délace son casque, court embrasser Tristan, qui le conduit à sa chère Yseult, et le lui présente. Lancelot fléchit un genou pour lui baiser la main : mais Yseult s'empresse à le relever, et l'embrasse comme le meilleur ami de Tristan, et celui dont elle desiroit depuis si long-tems la présence.

Ils marchent ensemble vers l'Abbaye. L'Auteur dit que le souper fut très-gai, qu'ils se racontèrent leurs aventures, qu'ils parlèrent beaucoup de la charmante Genièvre, et que le seul Lancelot dormit bien paisiblement.

Le lendemain, Lancelot prit congé d'Yseult, qui le chargea de dire mille choses tendres à cette belle Reine, et tout le desir qu'elle avoit de pouvoir aller à sa cour. Il restoit encore à Tristan trois des jours qu'il devoit employer à sa quête; mais que pourroit-on chercher encore quand on a trouvé ce qu'on aime ? et n'étoit il pas bien permis à ce héros couvert de gloire, de donner trois jours à l'amour ?

Que de pareils momens sont courts ! Yseult et Tristan les passèrent sans s'appercevoir de leur durée. La prudente Brangien, qui n'avoit aucune affaire qui l'empêchât de les compter, avertit Tristan que son oncle le Roi Marc est à la cour d'Artus ; qu'il est tems de l'aller voir, pour ne lui point donner de soupçons ; et qu'après les dix jours expirés, il doit aller rendre compte de sa quête. Tristan se rend avec douleur à des raisons si pressantes ; Yseult le serre dans ses bras, elle lui ceint en soupirant son épée ; ses belles mains attachent même ses éperons, et sans la présence et les conseils de Brangien, la belle Yseult eût été obligée de les attacher une seconde fois.

Tristan part, et arrive avant la nuit à Cramalot. Il ne voit ce soir là que le Roi Artus et Lancelot ; il rend compte de sa quête, de la plaisanterie même qu'il a faite à Lancelot ; et

ce dernier fait un sourire malin à son ami, en ne l'entendant parler que de faits de Chevalerie. Le lendemain matin, Artus enferme Tristan dans son cabinet; il assemble sa Cour, et fait appeler le roi de Cornouailles. « Roi Marc, lui » dit il, je ne vous reproche plus un acte de fu» reur que vous devez vous reprocher sans ces» se à vous-même; mais en présence de tous » mes Chevaliers, je vous requiers un don. » Le Roi Marc n'avoit rien à refuser à son suzerain, qui, dans ce moment, abolissoit le crime nouveau qu'il avoit commis en se battant contre Amans pour une cause injuste, et en refusant de prêter le serment ordinaire aux juges du camp. Marc accorde le don, et le grand Artus reprend: *Ores pardonnez à votre nepveu Tristan de Léonois tout le mal talent que piéça* (long-tems) *eustes contre lui*; *jurés ores* (désormais) *de le tenir chièrement comme beau nepveu et comme le meilleur Chevalier de la terre.* Marc le promet. Artus fait apporter les grands reliquaires; Marc prête son serment. Artus fait alors paroître Tristan, qu'il présente à son oncle; ils s'embrassent. Mais Tristan ne renonce pas intérieurement à ne plus mériter la colère de son oncle, qui, de son côté, ne renonce pas aux sinistres projets que la noire jalousie lui a fait former.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde, qui

connoissoient l'ame atroce du Roi Marc, s'inquiètent de ce raccommodement, et craignent tous que Tristan, qui leur est si cher, n'en soit un jour la victime. Lancelot sur tout sent un noir pressentiment; il ne peut s'empêcher de prendre par le bras le Roi Marc, de l'attirer à une fenêtre; et sans aucun ménagement, il le menace de la plus cruelle vengeance, s'il ose jamais attenter à la vie ou à la liberté de son ami.

La belle Genièvre appelle Tristan dans son cabinet: elle ne lui cache rien de ce qu'elle sait sur Yseult, ni de ce qu'elle sent pour Lancelot. Elle lui dit les choses les plus tendres pour cette Reine; et lui donne une lettre, dans laquelle elle conjure Yseult de se retirer dans le royaume de Logres, et de la venir joindre, pour peu que Marc manque à son serment, et lui fasse éprouver de nouvelles persécutions.

Artus, de son côté, lui dit: « Cher Tristan, » vous êtes maintenant de ma maison, et de la » Table Ronde; votre oncle est si peu digne de » vous avoir dans sa cour, que je ne vous vois » partir qu'avec le plus grand regret. N'hésitez » pas, si vous en êtes mécontent, à venir vous » rejoindre à vos compagnons et à vos amis; et » croyez, brave et cher Tristan, que je serai » toujours de ce nombre. »

Le Roi Marc et Tristan partent le lendemain. Les regrets, les larmes de toute la cour d'Artus accompagnent ce dernier ; l'horreur qu'on a pour Marc, l'amour qu'on a pour Tristan, portent même les dames du palais de Genièvre à desirer secrétement que le beau Chevalier puisse impunément augmenter ses torts avec son oncle.

Tous les deux arrivent le soir à l'abbaye ; et la tendre et malheureuse Yseult les voit avec des sentimens bien différens : forcée de montrer une joie feinte pour plaire à Marc, forcée d'en cacher une véritable en revoyant Tristan, elle essuya les plus cruels combats ; et l'auteur et nous, nous plaignons bien celles qui les éprouvent.

Le lendemain fut employé aux préparatifs pour leur départ. On dit que les jaloux dorment peu ; le triste Marc ne dormit guère. L'aurore paroissoit à peine, qu'il se lève occupé des moyens de violer impunément le serment qu'il a prêté. Agité par ses noires pensées, il parcouroit les dortoirs de l'abbaye, lorsqu'une vieille Religieuse, qui avoit été trop curieuse pendant le premier séjour de Tristan (car les Religieuses l'étoient en ce tems là, (et celle-ci de plus étant très-babillarde, elle lui fait entendre qu'elle a surpris aux genoux d'Yseult le beau Chevalier qu'il mène avec lui.

Il n'en falloit pas tant pour allumer la fureur de ce Roi. Cependant il réfléchit qu'il est encore dans les Etats d'Artus; il renferme son dépit et sa colère; et, bien déterminé dès-lors à devenir parjure, la certitude d'être bientôt maître de la vie de Tristan, lui donne l'air de la pleine tranquillité.

Yseult, Marc et Tristan s'embarquent pour le royaume de Cornouailles : ils arrivent peu de jours après ; et Marc, pour mieux tromper nos amans, rend Tristan *plus Sire que jamais dans son royaume et dans sa maison.*

Toute la Cour de Cornouailles s'empresse à célébrer ce retour par des fêtes; et Dinas, le sénéchal, surpassa tous les autres Barons dans cet art des courtisans. Un architecte Arabe avoit tellement disposé tous les appartemens de son château, *qu'eussiez cuidé que ce fût œuvre de négromancie ; similitude avoit le susdit château au labyrinthe Egyptien.* Yseult et Tristan s'y égaroient quelquefois ; mais Dinas veilloit sur eux, et connoissant tous les détours, il les retrouvoit à tems. La Reine Yseult sortoit d'un jardin de fleurs, lorsque Tristan sortoit d'une bibliothèque.

Andret, excité par le Roi Marc, les épioit toujours ; le palais du Roi étoit construit d'une façon bien moins ingénieuse que le château de

Dinas ; et les amans sont toujours imprudens. Le méchant Andret ne servit que trop bien la jalousie de son maître ; et lui procurant l'occasion de surprendre Tristan sans défense, il l'arrêta, le fit charger de fers, et l'enferma dans une obscure prison. Yseult, moins maltraitée par un mari jaloux, qui ne pouvoit jamais s'empêcher de l'aimer, fut une seconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du Roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté de Tristan : Gouvernail, qui ne put même obtenir celle de voir son élève, vit qu'il n'y avoit plus rien à ménager ; et, craignant pour les jours de Tristan, il partit secrétement pour aller dans le royaume de Léonois rassembler ses sujets, et revenir le délivrer à main armée.

Pendant que Gouvernail agit pour Tristan, Perceval, jeune Chevalier de la Table Ronde, et qui fut ensuite si fameux dans cet ordre par la conquête du saint Gréal, arrive à la cour de Marc. Il est surpris de la solitude qui y règne, et sur-tout de n'y voir ni la Reine, ni Tristan. Il apprend bientôt tous les événemens de cette cour; et étant instruit du serment qu'Artus avoit fait prêter au Roi Marc, il entre brusquement dans l'appartement de ce dernier. *Roi félon et*

parjure, pourquoy tiens-tu la Reine en tour enclose et ton nepveu Tristan en charte privée. et enferré (aux fers)? Il étoit assez triste et très-embarrassant pour le Roi Marc d'en dire la véritable raison. Orgueilleux de sa nature, il répond avec hauteur, et menace Perceval. Le Chevalier étoit fier et prompt; il s'élance sur le Roi Marc. Andret veut tirer son épée; Perceval le saisit et le jette par la fenêtre. Il terrasse le Roi, lui fait prêter serment de mieux vivre à l'avenir avec sa femme et son neveu, le force à lui remettre les clefs de la tour et de la prison, l'enferme dans son palais, court auprès de Tristan; brise ses fers, lui fait donner ses armes, et tous les deux volent à la tour, délivrent la Reine et la ramènent.

Le Roi n'étoit pas assez aimé de ses sujets, et ceux ci n'étoient pas assez braves pour qu'ils fussent empressés à le secourir, et les cris d'Andret, qui s'étoit cruellement blessé dans sa chute, n'excitèrent personne à venger son injure.

Perceval fait assembler les barons, et leur apprend le serment que le roi Marc a prêté; il leur fait promettre de forcer ce prince à tenir ce qu'il a juré, en les menaçant de la vengeance d'Artus; de Lancelot et de tous les Chevaliers de la Table Ronde, s'ils manquent à leur parole. Il n'en falloit pas tant aux timides Che-

valiers

valiers de Cornouailles, pour tout prometre. Ils prêtent le serment; et le fier Perceval, après avoir baisé la main d'Yseult, et juré fraternité d'armes avec Tristan, part de cette cour pour voler aux grandes aventures qui lui sont prédites.

La belle Yseult et Tristan passèrent un mois sans essuyer de nouvelles persécutions. Ils avoient même la liberté d'aller quelquefois à la chasse; et le retour s'en faisoit toujours à la charmante et commode habitation de Dinas. Pendant ce tems, Andret s'étoit rétabli de sa chute; mais la correction de Perceval n'avoit fait qu'exciter encore plus de rage dans son cœur: rien n'échappoit à sa malignité, de toutes les démarches d'Yseult et de Tristan. Nos amans étoient cependant plus circonspects; ils se déroboient autant qu'il étoit possible à ses recherches; et la maison de Dinas les consoloit assez souvent de la gêne qu'ils éprouvoient dans le palais: mais cette maison étoit toujours suspecte à la méchanceté d'Andret. Un jour il part de grand matin pour en observer les entours. Il apperçoit un grand pin fort touffu qui s'élève au dessus des murs du grand jardin: le scélérat prend un arc et des flèches; et la foible espérance de surprendre quelques secrets de la reine, suffit pour le faire monter sur le pin et s'y cacher,

pensant très-bien qu'Yseult viendroit chez Dinadam au retour de la chasse.

Elle y vient en effet, et Tristan l'accompagne. On dîne gaiement; on se promène, on s'égare dans les corridors du château. Andret, sur son pin, s'apperçoit qu'on est sorti de table. Il redouble d'attention. Bientôt un pilastre peint à fresque paroît s'entr'ouvrir; il en voit sortir la belle Yseult, qui jette en rougissant ses regards vers un bosquet orné de quelques sièges de gazon; l'instant d'après, un de ces sièges s'entr'ouvre aussi, et le beau Tristan en sort pour se jetter aux pieds d'Yseult.

Malheureusement ce bosquet étoit nouvellement planté. On ne connoissoit point alors l'art du treillage; la charmille formoit des murs épais; mais elle n'étoit pas encore assez haute pour cacher à Andret ce qui se passoit. Ce malheureux sent redoubler sa fureur; et bientôt, sans crainte de blesser la reine, il tire sur Tristan une flèche qui lui perce l'épaule d'outre en outre, et dont la pointe effleure celle d'Yseult.

Nous ne rapporterons point tous les commentaires, toutes les complaintes que l'auteur fait sur cette double blessure. Tristan ne s'occupe que de celle d'Yseult. Il s'apperçoit qu'elle est légère; et, malgré la douleur que lui fait éprouver la sienne, il juge qu'ils sont découverts.

Il force la reine de rentrer dans son pilastre ; il ouvre la trappe couverte de gazon : une seconde flèche lui frise la gorge sans le toucher, au moment où il se dérobe aux regards d'Andret.

Tristan, par un chemin tortueux qui lui étoit connu, gagne la chambre de Dinas, qu'il effraie autant qu'il l'afflige, en lui faisant voir le trait dont il est percé. Dinas, très-habile en plus d'un art, retire doucement la flèche, panse sa blessure : mais, se doutant bien que ce coup vient du roi Marc, il fait sortir Tristan par un long souterrain qui donnoit dans la forêt, et le conduit à la maison d'un homme sûr, chez qui Tristan demeure caché. Yseult rejoint les dames de sa suite ; elle attribue sa blessure légère à l'epine d'une ronce ; elle leur cache ses vives inquiétudes, et retourne à son palais, où bientôt Dinas revient pour la rassurer.

On ne sera pas surpris qu'Andret augmente encore toute l'horreur de son crime, en apprenant au roi tout ce qu'il a vu et tout ce qui s'est passé. Marc, toujours constant dans sa jalousie et dans sa passion pour Yseult, se contente de lui faire des plaisanteries amères sur sa blessure ; mais il fait de secrètes perquisitions pour découvrir la retraite de Tristan qui a disparu.

Heureusement que dans ce même tems un puissant roi, nommé Hélyas, brave Chevalier et ennemi mortel du roi Marc, avoit appris que Tristan étoit banni du royaume de Cornouailles; et ne l'y croyant point de retour, cet Hélyas avoit rassemblé promptement son armée pour profiter de l'absence de Tristan, et pour attaquer le roi Marc. Il arrive de tous côtés des chevaliers et des habitans blessés, fugitifs, qui apprennent à Marc qu'Hélyas ravage les frontières, et s'avance vers sa capitale.

Le roi Marc regrette bien alors d'être privé du secours de Tristan. Il rassemble à la hâte une foible armée; il marche au-devant d'Hélyas. Le sénéchal Dinas, aussi brave à la guerre que galant et serviable pour ses amis, conduit l'avant-garde, mais, malgré les plus grands efforts de valeur, son avant garde est renversée sur le corps de bataille commandé par le roi: Hélyas poursuit sa victoire, et force le roi à rentrer dans Cintageul, sa capitale, qu'il entoure et dont il forme le siége.

Le roi Marc et Dinas disposent tout pour une vigoureuse défense; mais ils jugent bientôt qu'ils ne pourront long-temps résister. Dinas saisit ce tems pour rappeler à Marc tout ce qu'il pourroit espérer de Tristan. Son oncle est forcé de lui faire demander son secours; et Dinas qui

connoît sa retraite, lui écrit de la part du roi.

La générosité de Tristan ne lui permet pas de balancer à secourir son oncle. Le plus cher intérêt d'ailleurs le porte à voler à la ville. Mais sa blessure l'empêche encore de porter des armes. Il écrit à son oncle de tenir bon, et que dans six jours il peut compter sur son secours. Dix des plus braves chevaliers du pays, qui n'avoient point voulu marcher au secours d'un roi qu'ils méprisoient, apprennent où Tristan s'est retiré, et la résolution qu'il a prise de secourir Cintageul. Ils viennent le joindre; et Tristan, au moment où sa blessure lui permet de s'armer, se met à leur tête, fond sur l'armée d'Hélyas, attaque son quartier, le renverse deux fois dans l'action, fait un grand carnage de ses gens, et entre triomphant dans Cintageul.

Le lendemain Tristan envoie défier Hélyas au combat singulier, sous la condition qu'il se retirera avec toute son armée s'il est vaincu, ou qu'il sera maître du royaume de Cornouailles s'il est victorieux.

Hélyas étoit trop brave pour refuser ce défi; le jour est fixé au lendemain. Mais Hélyas exige que le roi Marc, Yseult et ses baruns, se rendent au lieu du combat, et demeurent à sa disposition s'il surmonte son ennemi. Les propositions sont acceptées; et dès que le soleil est levé,

Ici l'auteur a l'adresse de rappeler toute la force des raisons qui entraînoient Yseult à détester Marc, à craindre sa fureur, et à ne pas aller partager ses chaînes. Nous prions les plus sévéres de nos lecteurs de pardonner à cette belle Reine; nous croyons que ses excuses sont déjà reçues dans les cœurs sensibles, et nous prions aussi la multitude de penser au pouvoir magique et invincible du *boire amoureux*.

Yseult donc ne quitta point Tristan; les Barons du Léonois et de Cornouailles ne l'enssent pas souffert. Tristan seul, le tendre et soumis Tristan eût obéi, sans hésiter, à sa volonté; mais l'un et l'autre gardèrent le silence, et se laissèrent doucement entraîner à leur destinée.

Ils se séparent de Dinas, en vont dans le royaume de Léonois; mais bientôt ils pensent qu'ils ne peuvent y rester en spectacle avec décence; ils prennent la résolution d'aller ensemble dans le royaume de Logres, et de n'y confier leur arrivée et leur séjour qu'à leur brave et loyal ami Lancelot du Lac.

Depuis long-tems Yseult et Tristan s'appercevoient que le bon Gouvernail et la fidelle Brangien avoient ensemble un air trop galant et trop tendre, pour ne pas éprouver l'un

pour l'autre un sentiment plus vif et plus doux que celui de l'amitié. Le sacrifice que Brangien avoit fait à sa chère Yseult, pouvoit seul mettre obstacle à ce mariage si convenable d'ailleurs; mais Gouvernail avoit été du conseil secret des deux illustres amans, et avoit contribué lui-même à détruire les scrupules de Brangien. Ils font donc venir ces deux honnêtes confidens; ils leur proposent de s'unir, et jouissent de toute la joie que cette proposition fait briller dans leurs yeux. Sur le champ Tristan convoque une assemblée des États du royaume; il parle avec force sur la naissance, la valeur et la sagesse de Gouvernail; il leur peint, les larmes aux yeux, toute la reconnoissance qu'il lui doit; il les engage à lui prêter foi et hommage en son absence, et à le maintenir pour leur Roi s'il vient à périr. Les Barons prêtent le serment; et dès la même nuit Yseult et Tristan partent, marchent vers la mer, et passent sur un esquif, dans le royaume de Logres.

Tristan, couvert d'armes sans aucun ornement, et sans panache, conduit Yseult, vêtue d'habits simples, et bien enveloppée de sa mante. Ils marchent ensemble vers le château de *la Joyeuse Garde*, appartenant à leur ami Lancelot. Leurs cœurs étoient contens. Ils ne pou-

voient avoir d'autre peine que la crainte de voir finir leur bonheur. La pureté du jour, le calme de l'air, le chant des oiseaux, l'émail d'une prairie qu'ils traversoient, invitant l'ame à se répandre, Tristan chanta ce triolet.

Avec Yseult et les amours,
Ah! que je faisun doux voyage!
Heureux qui peut vivre toujours
Avec Yseult et les amours!
Elle est maîtresse de mes jours,
Près d'elle ils sont tous sans nuage,
Avec Yseult et les amours;
Ah! que je fais un doux voyage!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable;
Mon cœur me dit, et je l'en crois,
(A chaque instant que je te vois)
Que c'est pour la première fois
Que tu vas m'être favorable!
A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir;
Ah! ne fût-ce que pour dormir,
Descends, entrons sous la ramée.

L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?

Ils arrivent à l'entrée d'une grande forêt voisine de *la Joyeuse Garde*, et sont surpris en apprenant que le Roi Artus habite ce château depuis deux jours, et qu'en retournant à Cramalot, il s'amuse à voir joûter les Chevaliers de la Table Ronde.

Yseult eût desiré rentrer dans la forêt, elle en pressoit Tristan, qui s'étoit avancé pour voir de plus près une joûte: mais il n'en étoit déja plus tems: Artus les avoit vus sortir de la forêt; et la curiosité qu'il eut de savoir quelle espèce de gens ils pouvoient être, fit, sur le champ, partir Treu le Sénéchal, pour leur demander leur nom. Dinadam, espérant trouver l'occasion de faire quelque nouvelle plaisanterie, part avec le Sénéchal, et tous les deux joignent Tristan au moment où il est prêt à rentrer dans la forêt. *Haa! Chevalier, joustes vous font elles peur*, luy crie Dinadam? *Or saichiez qu'ores jouster vous convient, ou laissez la dame à meilleur Chevalier que vous n'estes.* Tristan qui le reconnoît, rit sous son casque, et feint encore un air timide et embarrassé. Le Sénéchal le questionne, et Tristan lui dit, *que, quoiqu'il soit*

bien Chevalier, male fortune l'a laissé de si petite pauvre chevance, que n'en a d'autre que ses armes et son cheval, et qu'ores il chemine avec sa sœur à une abbaye de nonains, où (dont luy poise moule) elle va s'enclore.

Le Sénéchal lui répond : *Mais ignorez-vous la coutume de Logres ? Nul Chevalier estrange en armes, ne doit passer sans jouster. Or sus préparez-vous ; car à la jouste estes venu.*

Dinadam s'avance ; et pour gaber le pauvre Chevalier, il dispute cette joûte au Sénéchal, comme ayant parlé le premier à Tristan. Tristan se défend long-tems d'accepter la joûte ; il leur dit enfin : *Chevaliers du Roi Artus, car bien m'appert que en estes, ce ne seroit mie courtoisie à vous de me parforcer à laisser ma sœur seulette : partant, puisque m'éprouver voulez, jurez de la garder courtoisement si je viens au-dessus, et qu'autre de vos compagnons viene à moy ; car de pieça je sçai que tout Chevalier de Logres est moult prompt à gaber, et à nobles pucelles conquester.* Dinadam et le Sénéchal, qui s'apprêtent à la joûte, le lui promettent.

Tristan se prépare de son côté, feint de ne savoir pas bien mettre sa lance en arrêt ; il reçoit sur son écu la lance du Sénéchal, qui vole en éclats sans l'ébranler : il manque exprès l'at-

teinte, et au passer il feint d'être prêt à tomber; et d'un seul coup de son bras il renverse le pauvre Sénéchal. Il descend sur le champ de cheval, il prend Treu par la main, le conduit à Yseult, et lui dit : *Belle chière sœur, ores vous meine cè Chevalier conquis pour vous garder.* Il remonte, et court tout de suite sur Dinadam, qui croit que le hasard seul a fait tomber le Sénéchal, et qui vient sur lui en pleine assurance. Tristan reçoit son coup de lance comme à la première joute, laisse tomber la sienne sans vouloir toucher Dinadam ; et au passer, il l'enlève de son bras droit hors de la selle, le tient sur le col de son cheval, fait la demi-volte, et revient poser Dinadam aux pieds du cheval d'Yseult. *Chevalier*, lui dit-il, *que vous semble de la manière de jouster de mon pays ? Or sus gardey bien ma sœur; car il m'apert qu'ores vos compagnons viennent, et parler me veulent.*

Le spectacle de ces deux joutes avoit beaucoup fait rire Artus et tous les Chevaliers de la Table Ronde, et sur-tout lorsqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam, ils le virent à pied avec le Sénéchal, tenant chacun une des rênes du cheval de la demoiselle inconnue.

Plusieurs s'avancèrent pour voir l'aventure de plus près; et Bliombéris, l'un des meilleurs jouteurs, les précède, et dit à Tristan : *Pour-*

quoi donc, sire Chevalier, point n'avez-vous feru de vostre lance? Sire, répond Tristan, *c'est que j'ai vu que bon mestier m'estoit de l'épargner, et que grand besoin me feroit-elle avec tel Chevalier que vous estes : or sus prenez garde à moy, je vous deffie.* Bliombéris, bien résolu de punir la témérité du Chevalier inconnu, court sur Tristan, qui, cette fois, veut montrer sa force et son adresse: il n'est que médiocrement ébranlé du coup que Bliombéris lui porte; et sans briser sa lance, il le jette sur la poussière. *Or sus, Chevalier*, lui dit-il, *allez garder ma sœur; car tel est le convenant de ma jouste.* Bliombéris, bien honteux, va se ranger près de Dinadám, qui, se trouvant consolé de son aventure, recommence à gaber Bliombéris. Les Rois neveux d'Artus remplacent Bliombéris, et sont tous trois renversés. Dix autres Chevaliers de la Table Ronde éprouvent le même sort. Artus se voit presque seul. Quinze de ses Chevaliers entouroient déjà le cheval de la dame inconnue; il appelle Lancelot, et le prie de soutenir l'honneur de la Table Ronde. *Sire*, lui dit-il tout bas, *mon amy Tristan seul est capable d'avoir abattu vos Chevaliers; ores verray-je bien se c'est lui : regardez bien la jouste; car Tristan m'aime trop pour faire de glaive baisser contre moy.* Alors il vient à Tristan, en lui disant : *Chevalier, ores*

verray-je bien qui vous estes ; c'est Lancelot qui vous deffie. Tant mieux, répond Tristan ; car jà meilleur gardien à ma sœur ne puis-je donner. Ils courent l'un contre l'autre. Lancelot détourne sa lance, et feint d'avoir manqué l'atteinte ; Tristan en avoit fait autant. Le hasard fait qu'au passer les tronçons accumulés de lances brisées, roulent sous les pieds du cheval de Lancelot, et le font tomber. Tristan saute légèrement à terre, aide Lancelot à se relever, et lui dit tout bas, en lui serrant la main : *Ah ! chier sire, c'est pour Yseult que votre Tristan vient de vous conquerre.* Lancelot, pénétré de joie, se laisse conduire auprès d'Yseult. *Sires Chevaliers, ores délivrés vous estes*, dit Tristan ; *vous pouvez librement retourner à votre Roy ; il me suffit assez de celuy-cy, et du second que je conquis, pour venir une journée à la garde de ma sœur.* Dinadam vouloit disputer sur ce que la joûte n'avoit pas été en règle, et qu'aucune des deux lances n'avoit porté. *Tais-toy, Dinadam*, lui répondit Lancelot, *bien m'a conquis le Chevalier inconnu ; et se le refuses, sache qu'il est de force à te porter avec luy sous son bras.* Dinadam n'eut rien à répondre à cette gaberie ; il commença bientôt à former quelque soupçon sur Tristan : car il connoissoit trop Lancelot pour croire qu'il se fut laissé amener si facilement sans deman-

der le combat à l'épée, s'il n'avoit eu quelque raison secrète.

Les Chevaliers de la Table Ronde vont rejoindre Artus, lui conte tout ce qui s'est passé; et que le Chevalier inconnu emmène Lancelot et Dinadam à la garde de sa sœur. Bliombéris lui dit, *que onques ne réçeut si terrible coup de glaive. Bien*, dit Artus, *le Chevalier estrange est preud'homme*; laissons-le aller *ses errès où il veut; avant peu nouvelles en aurons.* Sur le champ, Tristan, Yseult et Lancelot, qui voient le Roi Artus et sa cour reprendre le chemin de Cramalot, traversent la prairie, et vont droit au château de la Joyeuse Garde. Tristan, en arrivant, ôte son casque; Yseult lève son voile; et Dinadam, enchanté de revoir Tristan, va se jeter aux genoux d'Yseult, devinant bien que c'est elle: *Damoyselle*, dit-il, *bien m'est permis de baiser la main de la sœur que j'ay si bien gardée.*

Lancelot et Dinadam passèrent deux jours avec Tristan; ils s'en retournèrent à Cramalot, et laissèrent les deux heureux amans maîtres absolus du château de la Joyeuse Garde.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence et à la modestie de l'auteur de ce roman. Il croit qu'on imaginera sans peine à quel point ils sçurent jouir du bonheur de ne se plus quit-

ter

ter, et il n'entreprend point de peindre leur heureuse situation ; mais il emploie les plus fortes couleurs à rendre le désespoir de Palamèdes, lorsqu'il apprend que la reine Yseult est au pouvoir de Tristan. Ce Chevalier se déguise de toutes manières ; et, soit dans le tournoi, soit dans les courts voyages que Tristan fait à Cramalot, il l'attaque jusqu'à quatre fois différentes. Le dernier combat se passe près du château de la Joyeuse Garde ; ce combat devient si cruel, que les deux rivaux perdent leur sang par une infinité de blessures. On avertit Yseult, elle accourt pour les séparer ; dès qu'ils l'apperçoivent, ils s'arrêtent, et tous deux portent leurs épées à ses pieds ; mais bientôt l'un et l'autre tombent de foiblesse, et l'herbe continue à se rougir de leur sang. Yseult s'empresse à donner des secours à son Chevalier, qui veut les refuser si Palamèdes ne les partage. Yseult les fait enlever, et porter tous deux dans la même chambre. Tous deux sont secourus et pansés par ses belles mains. Yseult, qui sçut exiger de Palamèdes, dans la forêt du Morois, de ne jamais paroître devant elle que dans le royaume de Logres, obtint sans peine, de cet amant si respectueux et si soumis, d'établir une paix durable entre ces deux généreux rivaux ; ainsi Palamèdes passa plusieurs jours dans le château,

après s'être remis de ses blessures ; mais le spectacle continuel du bonheur de Tristan étoit trop cruel pour une ame aussi sensible, et qui ne pouvoit renoncer à son amour. « Heureux » Tristan, je vous quitte, lui dit-il un jour ; » vos vertus, votre générosité, vous rendent » digne de votre sort : puissé-je bientôt finir le » mien dans les combats ! puisse ma mort être » honorée des larmes d'Yseult et des vôtres ! » regrettez-moi tous deux comme celui qui » vous aima le plus tendrement. » Palamèdes part ; il tente les aventures les plus périlleuses, il détruit *les males coutumes* de plusieurs passages dangereux, il défend l'innocence opprimée, venge la mort d'un Roi tué par deux traîtres Chevaliers ; la victoire suit ses pas, il ne peut trouver la mort, ni guérir d'une passion qui rend sa vie si malheureuse.

Le Roi Artus et la Reine Genièvre ne purent se refuser au desir de voir la belle Yseult. Dinadam lui tenoit souvent compagnie ; elle le plaisantoit agréablement sur son indifférence, elle attribuoit à son défaut de sensibilité, les accidens qui lui arrivoient presque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave et preux Chevalier. Dinadam se défendoit par d'autres plaisanteries, et cherchoit à lui rendre celles qu'elle lui faisoit essuyer. Un soir il entre effrayé chez

elle, et lui dit que deux puissans Chevaliers viennent de surprendre Tristan sans armes, et s'en sont emparés ; qu'il se dérobe, par la fuite, au même sort ; et qu'il la prie de se précautionner contre toute surprise. En effet, Yseult voit entrer à l'instant chez elle deux Chevaliers couverts d'armes étincelantes. Dinadam court se cacher derrière Yseult ; mais bientôt ils ôtent leurs casques, et Lancelot lui présente le Roi Artus. La Reine Genièvre les suivit de près ; et pendant quelque tems, les illustres habitans de la cour d'Artus et du château de la Joyeuse Garde, se visitèrent souvent. Nous ne voulons point parler de quelques soupers secrets qu'il y eut entre la belle Genièvre, Lancelot et ces deux amans ; et quels délicieux soupers !

Artus, toujours occupé des plus grands projets, l'étoit alors de la conquête du saint Gréal (nous avons déja dit que le saint Gréal étoit la coupe qui servit à Notre-Seigneur, le jour de la cène avec les Apôtres). Joseph d'Arimathie avoit apporté en Europe cette coupe, avec la lance dont Longin avoit percé son côté sur la croix. De génération en génération, un des petits-fils de Joseph d'Arimathie se vouoit à la garde de ces précieuses reliques ; mais à condition de garder la fleur pure et intacte de sa

virginité. Ce gardien couroit les plus grands risques, s'il ne conservoit chèrement cette fleur. Le Roi Pêcheur, descendant de Joseph, les avoit alors à sa garde; mais, ayant un jour regardé seulement avec trop de complaisance une jeune pélerine, dont la collerette s'étoit entr'ouverte en se prosternant, la lance sacrée tomba sur son bras, et lui fit une blessure dont le sang couloit sans cesse depuis cinquante ans, sans que rien pût l'arrêter. Merlin avoit prédit que le roi Pêcheur resteroit toujours blessé, et que les graces du Ciel, attachées aux précieuses reliques, ne se répandroient en entier sur la chrétienté, que lorsqu'un loyal et renommé Chevalier, plus parfaitement vierge encore que le Roi Pêcheur, se présenteroit avec une ame et des mains pures, pour toucher et enlever les saintes reliques, sans être frappé de mort. Il étoit écrit de plus, que ce seul Chevalier pourroit s'asseoir un jour dans le siège périlleux de la Table Ronde. Cet insigne honneur étoit destiné par Merlin au jeune Perceval le Galois.

Le Roi Pêcheur, et les Princes ses voisins, redoutoient également de perdre le saint Gréal; et quoique les Chevaliers vierges, et déja renommés par leurs hauts faits, fussent alors presque aussi rares qu'ils l'ont été depuis, il pou-

voit s'en trouver un; et cette crainte entretenoit toujours une armée prête à combattre pour la défense du Roi Pêcheur et du dépôt sacré.

Le bon et brave Tristan ne valoit rien du tout pour l'enlèvement des saintes reliques : mais se joindre à l'armée du Roi Artus qui devoit combattre celle du Roi Pêcheur, c'étoit toujours un moyen de mériter le pardon de ses pêchés; il fut donc tenté de s'unir à ceux qui devoient marcher pour cette sainte expédition.

Ce qui déterminoit Artus à cette entreprise, c'est que, s'étant égaré dans la forêt de d'Arnantes, son coursier l'emporta; quelque puissance secrète le fit arrêter près du tombeau qui renfermoit Merlin; alors le grand prophète éleva sa voix : *Roi Artus*, dit-il, *de pieçà et à toujours chier me seras; ores est-il tems de marcher à la queste du saint Graal. Roi Artus, écoutés?... Cil qui parfaictera telle entreprinse, ores est-il né, ores a-t-il reçu Chevalerie de ta main.*

Tristan ayant donc pris son parti, *mit ses mains ès celles d'Artus*, et fit alors un serment, que des malheurs qui nous font frémir d'avance, l'empêchèrent d'accomplir. Il étoit assez raisonnable que ce serment et ses nouvelles dispositions déterminassent Tristan à se séparer d'Yseult. Artus obtint d'Yseult et de son amant une promesse qui leur coûta bien des larmes.

Artus dépêche un courrier qui part pour le royaume de Cornouailles, et porte une lettre à Dinas. Cette lettre détermine l'auteur à raconter ce qui s'étoit passé depuis le départ d'Yseult et la prison du Roi Marc.

Le Sénéchal Dinas, aussi fidèle sujet que brave Chevalier, n'avoit accepté la régence de Cornouailles que dans l'espérance que les disgraces du Roi Marc adouciroient son ame injuste et cruelle, et l'engageroient à gouverner ses sujets avec équité. Il alloit souvent le consoler dans sa prison, dont il avoit adouci la dureté; et le Roi Marc lui marquant un sincère repentir de sa conduite passée, il convoqua l'assemblée générale de la nation.

Dinas s'en étoit fait adorer par sa douceur et sa sagesse. « Mes chers compatriotes, leur dit-il, » si j'ai mérité votre estime et votre amitié, » accordez moi pour récompense un don. » Une voix unanime de tous les Barons s'éleva pour l'accorder; et ce don fut la liberté du Roi Marc. Peu de tems s'étoit écoulé depuis que le Prince étoit remonté sur son trône. Dinas reçoit la lettre d'Artus; il la porte lui-même au Roi Marc; il réussit facilement à réveiller son ancien amour pour Yseult, mais il ne peut jamais surmonter sa répugnance à revoir son neveu Tristan.

Le Roi répond lui-même à la lette d'Artus ; il consent à recevoir Yseult de sa main ; mais il persiste à ne plus vouloir que Tristan revienne dans ses états. Il fait sentir adroitement dans cette lettre, que ce seroit trop exposer la vertu de sa femme et de son neveu, et l'exposer lui-même à retomber dans ses anciennes fureurs. Nous sommes forcés de l'avouer, cette représentation étoit assez raisonnable. Yseult et Tristan en sentirent toute la force ; leurs larmes coulérent en abondance ; ils unirent plus d'une fois sur leurs lèvres le serment de s'aimer toujours. Artus enfin fit préparer un esquif. Dinadam fut chargé de conduire Yseult au Roi de Cornouailles. Artus et Lancelot arrachèrent Tristan à son désespoir, et l'emmenérent à Cramalot. Ce fut en vain qu'on prépara des fêtes et des Tournois pour le distraire ; à peine Tristan pouvoit-il supporter le poids de ses armes ; une langueur mortelle s'empara de son ame, une tristesse profonde le rendoit insensible ; elle augmentoit même quand il voyoit Geniévre et Lancelot s'unir ensemble pour la dissiper. Les préparatifs du voyage d'Artus et de ses Chevaliers pour la conquête, se faisoient avec lenteur ; et en attendant le tems fixé pour le départ, Tristan, se souvenant des nœuds qu'il

avoit contractés avec Yseult aux blanches mains sentit un rayon d'espérance : il crut un moment que la présence d'une belle Princesse qu'il se reprochoit d'avoir si maltraitée, pourroit l'amener enfin à supporter la vie. Il part secrétement un matin, il passe la mer, et le vent le plus farable le porte le même soir sur les côtes de la petite Bretagne.

Tristan arrive à la Cour du Roi Houël son beau-père, au moment où ce Prince, frappé d'une maladie mortelle, touchoit presque à sa dernière heure. Les empressemens d'Yseult aux blanches mains, et ses larmes, firent sentir à Tristan tous les reproches qu'il avoit intérieurement à se faire Il n'est malheureusement que trop commun de reconnoître ses torts, et de n'avoir pas le courage de les réparer. Tristan rendoit justice aux vertus, à la beauté même de la seconde Yseult ; mais la première étoit toujours présente à son ame. L'admiration et la pitié l'intéressoit pour celle aux blanches mains; mais l'autre avoit partagé avec lui le fatal *boire amoureux*. Le cœur et l'imagination de Tristan étoient frappés. Ses pensées, ses desseins voloient tous vers la Reine de Cornouailles. Yseult aux blanches mains, entre les bras de Tristan, eut encore le même sort qu'elle avoit subi dans

les premiers tems, et elle continua de vivre paisiblement avec lui, sans imaginer ce que son innocence ne soupçonnoit pas.

Le Roi Houël, dès qu'il sentit qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre, fit assembler sa famille, et conjura Tristan, par l'amitié que celui-ci avoit eue pour Phérédin, son fils aîné, de veiller sur ses états, et de protéger le jeune Runalen, son second fils, prêt à lui succéder. Il mourut dans l'opinion qu'Yseult, sa fille, étoit complétement heureuse, et toute la Cour partageoit son erreur.

A peine le Roi Houël eut-il fermé les yeux, que quelques-uns de ses grands vassaux entreprirent de se soustraire à la souveraineté de Runalen. Le preux, mais felon Chevalier Urnois, Comte de Nantes, leva l'étendard de la révolte, et déclara par un héraut, qu'il ne reconnoissoit point Runalen pour *son Seigneur droicturier*. Runalen et Tristan assemblent aussitôt une armée, marchent contre le Comte de Nantes, gagnent une bataille, le poursuivent jusqu'à Nantes, où ce Comte se renferme, soutient un siége, et se fait tuer de la main de Runalen sur la brèche de la place, que ce Prince et Tristan emportent d'assaut. Une grosse tour résistoit encore; Tristan croit l'emporter avec facilité; mais cette tour étoit défendue par un

des plus braves Chevaliers de la petite Bretagne. Tristan se saisit d'une échelle, monte à l'assaut; et ce Chevalier, nommé Lestoc, lui lance une pierre qui le blesse à la tête, lui fend la joue, et le renverse sans connoissance dans le fossé. Runalen court à sa vengeance, monte sur la même échelle, voit Lestoc ; il l'appelle : « Urnois est mort, lui dit-il, tu n'es plus lié par » ton serment ; ne me reconnois-tu pas pour » ton Roi ? » Lestoc, à ces mots, arrache son casque, descend de la tour, lui présente son épée, et lui prête le serment de fidélité. Runalen, qui connoissoit ses vertus et sa valeur, lui confie le commandement de la ville; lui ordonne d'y rétablir l'ordre, et vole au secours de Tristan.

Sa blessure étoit assez considérable pour faire désespérer de sa vie. On coupe d'abord ses cheveux ensanglantés, on met le premier appareil; et dès qu'il reprend connoissance, il demande d'être conduit près de sa femme Yseult.

Cette Princesse, très-habile dans l'art de la chirurgie, ne souffre pas que d'autres mains que les siennes touchent à son cher Tristan. Ses belles mains pansent sa plaie ; Tristan les baisoit avec une reconnoissance qui commençoit à devenir un plaisir. Les soins attentifs d'Yseult ont le plus grand succès : ce plaisir, que Tristan

goûte lorsqu'elle approche de lui, devient de jour en jour plus vif et plus sensible; une grace intérieure paroît agir en lui, depuis le serment qu'il a fait de marcher à la conquête du saint Gréal; elle paroit même pour quelque tems triompher du pouvoir magique du *boire amoureux*. Un jour qu'elle s'applaudissoit du succès de ses soins, en voyant refermer ses blessures, elle se penche tendrement sur Tristan, baise sa joue blessée. Tristan sent une douce chaleur se répandre sur son visage, et passer jusqu'à son cœur: ce moment devient celui du bonheur d'Yseult. Mais Tristan blessé, paie l'oubli qu'il a fait de son état. Les plaies s'enveniment, l'art d'Yseult devient de jour en jour inutile; et, malgré les soins du plus tendre amour, elle-même n'en espère plus rien.

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Tristan fait souvenir son maître que la princesse d'Irlande, depuis Reine de Cornouailles le guérit autrefois dans un état plus désespéré. Il appelle Yseult aux blanches mains, il lui raconte sa première guérison; il l'assure que la Reine Yseult peut le guérir, et qu'elle ne refusera pas de venir à son secours.

Dans un premier mouvement de pitié, Yseult aux blanches mains consent que Tristan envoie en Cornouailles, Gesnes, homme de confiance

et habile navigateur. Il le fait venir, lui donne son anneau : « Porte-le, dit-il, à la Reine de » Cornouailles ; dis-lui que Tristan prêt à mou- » rir demande son secours : si tu peux la rame- » ner, mets des voiles blanches à ton vaisseau ; » mais si tout espoir m'est ôté, si la Reine Yseult » te refuse, mets des voiles noires : elles seront » le présage de ma mort prochaine.

L'Auteur nous apprend ici qu'Yseult, dans l'intervalle, avoit écouté la voix d'un saint personnage, et qu'entraînée par l'autorité des maximes sacrées, elle ne brûloit plus de cet amour violent qui l'avoit égarée. Il nous apprend aussi que Tristan, sur le bord du tombeau, après avoir avoué ses fautes en confession, avoit fait les mêmes réflexions et pris les mêmes sentimens. Ce que ces deux personnes sentoient encore l'une pour l'autre, n'étoit plus qu'une tendre amitié.

Gesnes fait voile pour les côtes de Cornouailles ; il se présente devant Yseult, lui montre l'anneau de Tristan, lui peint son état désespéré, et la conjure, au nom d'Yseult aux blanches mains, de partir pour venir à son secours.

Le Roi Marc étoit absent : on est moins timide lorsque l'on ne se sent plus coupable. L'amitié après l'amour est souvent aussi vive que

l'amour même. Yseult n'hésite point ; elle part, s'embarque ; et Gesnes cingle vers la petite Bretagne, après avoir attaché des voiles d'une blancheur éclatante à tous les mâts.

Cependant la blessure de Tristan devenoit plus désespérée et plus noire de jour en jour ; ses forces, entièrement abattues, ne lui permettoient plus de se faire conduire sur le port, comme il faisoit les premiers jours du départ de Gesnes. Tristan appelle une jeune demoiselle, filleule d'Yseult aux blanches mains, qu'il avoit élevée sous ses yeux, et qu'il croyoit mériter sa confiance. Il lui ordonne d'aller tous les matins sur le port, de tourner ses regards vers les côtes de Cornouailles, et de venir l'avertir de quelle couleur seront les voiles du premier vaisseau qui viendra de cette part, pour aborder en Bretagne.

Hélas ! cette douce, cette innocente Yseult aux blanches mains, avoit enfin connu de quelle importance il étoit de ne pas laisser Tristan avoir de nouvelles obligations à la Reine de Cornouailles ; la jalousie s'empare de son cœur, elle ne voit point tous les maux qu'elle va causer ; peut-être envisage-t-elle un plaisir à se venger de deux amans, hélas ! qui ne sont déja plus qu'amis : elle ordonne à sa filleule de dire

à Tristan que les voiles du vaisseau sont noires, quand même elles seroient blanches.

Un vent favorable portoit le vaisseau de Gesnes vers le port; toutes les voiles étoient déployées, et leur blancheur éclatante frappa de loin les yeux de la filleule d'Yseult: mais la cruelle n'obéit que trop à l'ordre qu'on lui avoit donné, elle dit à Tristan que les voiles étoient noires.

Tristan, pénétré de cette douleur que l'on n'exprime point, pousse un profond soupir, tourne la tête et dit: *Haa, doulce amye, à Dieu vous command'; jamais ne me vérez ne moy vous. Dieu soit garde de vous! Adieu, je vous salue. Lors bat sa coulpe, et se commande à Dieu; et le cueur lui crève, et l'ame s'en va.*

A l'instant la nouvelle de sa mort se répand; et suivant l'usage de la Chevalerie, elle est *criée* dans la ville et sur le port. La Reine Yseult aborde, débarque et entend crier, le brave, l'illustre, le parfait Chevalier Tristan est mort. Elle se laisse conduire presque sans connoissance, à la chambre de Tristan. Quel spectacle frappe sa vue! elle le voit étendu sur des planches, et la Comtesse de Monteil qui lui chausse déja ses éperons. Elle se jette sur son corps, baise son front glacé, porte sa main sur ce cœur qui fut si tendre, si plein de feu pour elle; elle

cherche vainement à le sentir palpiter encore; tout son amour ne peut rappeler Tristan à la vie. Alors elle le serre étroitement, lui donne un dernier baiser, et elle expire en le tenant dans ses bras. O vous qui jouissez du bonheur d'aimer et d'être aimés, répandez des fleurs et des larmes sur les cendres de ces tendres amans! Et vous, cœurs durs et glacés, vous qui n'avez que la moitié de l'existence des êtres sensibles, détournez vos yeux de ce tableau touchant; il seroit profané par vos regards.

Lorsque, selon la coutume qu'on observoit à la mort des Chevaliers de la Table Ronde, on apporta les armes de Tristan pour l'en revêtir, l'on trouva deux lettres attachées à la garde de son épée; l'une s'adressoit à l'Apostole de Nantes, l'autre au Roi Marc.

Le prélat ouvre sa lettre; il y trouve un humble aveu des fautes de Tristan, et de nouvelles preuves de son repentir; il y trouve aussi plusieurs legs pieux dont il lui recommande l'exécution, et la prière de faire porter son corps au roi Marc avec la lettre attachée à son épée. Le saint prélat, touché jusqu'au fond de l'ame, veut exécuter lui-même les dernières volontés de cet illustre mort. Les deux corps sont déposés sur deux lits de parade, et portés

dans le vaisseau de Gesnes, sur lequel il s'embarque aussi.

Le Roi Marc, de retour à Cintageul, avoit trouvé la Reine absente. Furieux de savoir qu'elle étoit encore allée joindre Tristan, il rassembloit une armée pour aller porter la guerre dans la petite Bretagne. Il apprend l'arrivée du vaisseau, et le motif du voyage. Son premier mouvement est d'envoyer un détachement pour empêcher que personne ne débarque. Il dit tout haut qu'il ne permettra jamais que Tristan, dont il a reçu tant d'affronts, soit enterré dans ses états.

L'Apostole de Cintageul le prie de lui permettre seulement de lui amener celui de Nantes, qui accompagne les corps de Tristan et d'Yseult. Celui-ci vient trouver le Roi Marc, et lui présente l'épée de Tristan.

Ce Prince ne peut s'empêcher d'être attendri, lorsqu'il voit cette épée qui tua le Morhoult d'Irlande, et qui lui sauva plusieurs fois la vie et la liberté; il détache la lettre attachée à l'épée; il l'ouvre, et il trouve que Tristan lui demande pardon avec soumission et tendresse, et lui raconte l'histoire fatale du *boire amoureux*.

Le Roi Marc avoit quelquefois de bons momens. Il voit qu'Yseult et Tristan furent entraînés

traînés par une force invincible; ses larmes commencent à couler. *Hélas ! dolent* (s'écrie-t-il) *pourquoy ne savois-je cette adventure ? Je les eusse celés, et consenti qu'ils ne se fussent ja partis de moi. Las !* ajoute-t-il, *pleurant moult tendrement, or ay-je perdu mon nepveu et ma femme. Lors commanda que les corps fussent portés à sa chapelle, et fussent illec enterrés si richement comme il appartenoit à si haulte gent.*

Il fit faire deux cercueils, et ils furent portés avec la plus grande pompe dans les tombeaux préparés. Gouvernail, que la douleur avoit retenu chez lui, vient pour pleurer son maître et son élève, dès que son état le lui permet. Il entre dans la chapelle, et reconnoît le tombeau de Tristan, en voyant *Hudan* le fidèle *brachet* qui le garde ; *ores veit-il que de la tumbe de Tristan yssoit* (sortoit) *une belle ronce verte et feuillue qui alloit par la chapelle, et descendoit le bout de la ronce sur la tumbe d'Yseult et entroit dedans.* Le roi de Cornouailles la fit en vain couper par trois fois ; *le lendemain estoit aussi belle comme elle avoit ci-devant été, et ce miracle étoit sur Tristan et sur Yseult à tout jamais advenir.*



ARTUS DE BRETAGNE.

La première édition de ce Roman est de Paris, *in-quarto*, gothique, de l'an 1502. Il y en a une seconde de 1543. Celle dont nous tirons cet Extrait, est de 1584.

Ce Roman peut être regardé comme une suite des Romans de la Table Ronde, ainsi que celui de Clériadus, dont nous parlerons peut-être. Ces deux Romans ne nous paroissent point être de la même antiquité que ceux de Lancelot et de Tristan. Nous sommes portés à croire qu'ils sont du règne de Charles VI : ce qui nous le fait présumer, c'est, premièrement, l'espèce des parures et des habillemens que l'Auteur donne aux Chevaliers et aux héroïnes de ce Roman ; secondement, c'est que l'ouvrage nous paroît écrit dans le même langage dont s'est servi Froissard, auteur contemporain de Charles VI.

L'influence de l'esprit qui régnoit à la cour des rois d'Angleterre, devint prédominante en France sous le règne de ce malheureux prince :

la bataille d'Azincourt, aussi funeste que celles de Crécy et de Poitiers, rendit Henri V maître de l'intérieur de la France; la division des maisons d'Orléans et de Bourgogne augmenta son pouvoir, en séparant les forces qui pouvoient lui résister. Ysabeau de Bavière, appelée par sa naissance et par ses charmes au plus beau trône de l'univers, s'en montroit indigne par ses mœurs; et par l'atrocité de sa conduite vis-à-vis le dauphin, son propre fils. Ysabeau protégeoit la faction de Bourgogne, qui remplissoit Paris de proscriptions et de massacres; et sa cour n'en étoit pas moins somptueuse et moins galante; occupée uniquement de ses amours et du maintien de son autorité, elle cherchoit à distraire le brave et malheureux Charles, lorsque quelques retours lucides de sa raison lui pouvoient laisser entrevoir les horreurs et les factions qui ravageoient l'état. C'est dans ces temps que les cartes et le jeu de piquet commencèrent à être en vogue: plusieurs illustres Chevaliers donnèrent leur nom aux figures représentées dans ces cartes; le *Valet de Carreau*, entr'autres, dut le sien au brave Hector de Galard. C'est dans le même dessein qu'Ysabeau de Bavière multiplia les fêtes de sa cour, les tournois, et qu'elle fit revivre cet ancien esprit de Chevalerie romanesque qui convenoit si bien

au caractère de Charles VI ; mais on trouve dans les Romans de ce temps une attention marquée à ne célébrer que tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l'Angleterre.

Le Roman d'Artus, imprimé en 1502, le fut vraisemblablement sur un manuscrit antérieur à cette époque, puisqu'il est facile, comme nous l'avons dit, d'y reconnoître le style et le langage de Froissard. Le tems de l'imprimer ne pouvoit être plus favorable que le moment où la belle Anne de Bretagne venoit de monter sur le trône de France, et de réunir ses états à cette couronne ; rien ne pouvoit être plus agréable à cette reine, que de faire paroître un Roman dont l'un de ses aïeux étoit le héros.

APRÈS la mort du roi Artus, qui exhaussa toute noblesse et Chevalerie, comme firent Messeigneurs Gauvain, Lancelot du Lac, Tristan de Léonois, et autres maints preux Chevaliers, la Bretaigne eut un Duc extrait du noble et haut lignage de Lancelot du Lac ; ce Duc nommé Jean, fort d'avoir et d'amis, étoit si prudhomme, que le Roi de France l'aimoit comme son frère, l'honoroit sur tous autres, et déféroit à tous ses conseils.

Icelluy duc eut une haulte et notable dame à femme, de bonne et sainte vie, fille au comte de Lancastre en Angleterre. Si s'aimèrent le noble duc et la duchesse de bonne amour toute leur vie, en accomplissant l'œuvre de mariage ainsi que Dieu l'a ordonné, tant, qu'il plust à Notre Seigneur leur donner un bel enfant masle, lequel, en la remembrance du grand Artus, fut nommé de ce nom.

Artus étoit charmant de figure et d'esprit. Les graces et le badinage de l'enfance n'empêchoient pas d'entrevoir en ce jeune prince un courage naissant et une grande sensibilité. Ses gouvernantes ne pouvoient imaginer un don de plaire, une qualité essentielle, qu'il ne possédât. Il ne perdit rien en grandissant de tout ce qu'il avoit reçu de la nature.

A l'âge de dix ans, le brave et renommé Chevalier Gouvernau, fut choisi par le duc Jean et par la voix publique pour l'élever à toutes les vertus, aux talens et aux exercices qui forment un digne Chevalier. Ce titre de Chevalier (peut-être aujourd'hui trop foiblement apprécié) étoit alors celui dont les souverains tiroient leur plus grande gloire. Artus, dès l'âge de quinze ans, prouvoit déjà qu'il méritoit de recevoir l'ordre de Chevalerie; une secrète inquiétude qui le portoit aux grandes aventures, lui faisoit desirer le mo-

ment où le duc son père ne le tiendroit plus renfermé dans l'enceinte de ses palais: le sage Gouvernau cherchoit à le dissiper, en le menant quelquefois à la chasse; et souvent le jeune Artus, emporté par trop d'ardeur, se seroit égaré dans la forêt, si Gouvernau ne l'eût suivi de près, autant par le tendre attachement qu'il avoit pour lui, que par devoir.

Sur la fin d'une chasse, tous les deux arrivèrent sur le bord d'un grand étang; ils voient deux femmes effrayées se retirer entre des halliers: Artus s'approche d'elles, les aborde avec politesse, les rassure par les graces et la douceur qu'il porte dans cet abord. La plus âgée des deux s'écrie: Qui que vous soyez, respectez mes malheurs et ceux de ma fille. Artus voit dans cette fille la jeunesse d'Hébé, la taille et la modestie des nymphes de Diane; et toutes les deux offrent aux regards, sous les habits les plus simples, un air de noblesse et de fierté.

Artus descend de cheval, et leur demande, avec cet air d'intérêt qui prévient et qui rassure, par quel hasard elles se trouvent dans cette solitude. Sire, lui dit la mère, des malheurs sans nombre, la perte de mes biens, celle de mon mari, l'un des plus puissans barons du Sorélois, le désespoir de me voir exposée aux yeux de

ceux qui m'avoient vue dans la splendeur, tout m'a pressé de fuir des parens injustes et des vassaux ingrats; et j'ai mieux aimé être *pauvre femme mendiante en estrange terre, que là où j'avois été haulte dame.*

Lors commença à plorer, et dit à Artus : Si m'en vins de nuit et amenay mon enfant que voyez cy, laquelle eût dû estre en haultes salles, et gesir (coucher) *sur beaux lits bien encourtinés ; mais ores luy convient gesir dessus la moyte terre en cette loge couverte de rameaux. Lors, répondit Artus : Hé, Dame, que ne requiériez-vous vos amis à tel besoin ? . . . . . Sire, (Dieu me gard, dit la Dame) pauvres gens n'ont nuls amis ; et entre pauvres et riches faut* (manque) *toujours parenté. Lors recommença à plorer amèrement ; et la belle Jannette sa fille ploroit aussi. Lors Artus tout attendri leur prend la main : Aah, Dames,* s'écrie-t-il, *mettez votre cœur en paix, car en moy trouvez-vous bon ami ; biens et richesses à mon pouvoir ne vous faudront ; je vous prens en ma main ; et jure de garder l'honneur de vous comme votre propre frère. A tant Artus appelle le forestier du lieu : Pierre,* lui dit-il, *ces maisons, manoirs, forest et estangs, le bon Duc mon père, me les bailla pour mes ébatemens, et pour moy tu les gardes. Ores en fais don à ces Dames, t'or-*

donne de les garder fidellement pour elles, et bon compte leur rendre de toutes les chevances qui en sa garde sont.

Pierre jura d'exécuter ses ordres : les larmes de la mère et de Jeannette cessèrent de couler ; elles regardoient le jeune Artus avec surprise et admiration. Les deux enfans se tenoient encore par la main ; *si commencèrent à se sourire bien doulcement. Belle*, lui dit Artus, *ores en avant plus ne plorerez, car en moy aquistes-vous bon frère et doulx ami, et retourneray souvent à ce manoir pour m'enquiérir se rien ne vous manque, et si pensez à moy qui si doulce rencontre ay faite. Lors la belle Jeannette, interdite comme jeune fille innocente qu'elle étoit, ne luy répond qu'en serrant un petit peu sa main. Les deux enfans se sourirent encore; mais à cette fois leurs joues devinrent vermeilles comme rose. Le bon Gouvernau ne se sentoit pas d'aise de voir comme générosité, preudhomie et gentillesse se montroient apertement en son jeune élève.*

Les chasseurs arrivèrent de tous côtés ; le cri des chiens, le bruit des cors se firent entendre ; Jeannette et sa mère se retirèrent dans leur cabane, et le prince alla rejoindre sa suite.

Artus ni Gouvernau ne firent part à personne de leur aventure ; ils en parlèrent beaucoup en-

semble, et se promirent bien d'aller savoir, le plus tôt qu'ils pourroient, si Pierre le forestier avoit bien exécuté leurs ordres.

Quelques jours après ils montèrent de bon matin à cheval. Artus prit un épervier sur le poing, Gouvernau prit un gerfaut; et tous les deux, sans suite, traversèrent légèrement la forêt et arrivèrent à l'étang; *et là, trouvèrent la dame et Jeannette vêtues et appareillées noblement, car Pierre le forestier les avoit largement pourvues de tout ce qui appartenoit à telles dames; si elles avoient bu du vin et mangé bonnes viandes, dont Jeannette étoit toute reconfortée et revenue en sa fleur de beauté. Quand Artus la vit, elle lui plut encore plus qu'à la première fois, si la prit par la main et s'assirent ensemble sur le gazon. La matinée belle et claire étoit, et la rosée grande; les oiselets chantoient par la forêt, l'aube-épine et l'églantier embaumoient l'air, si que les deux enfans s'en réjouissoient en grande liesse pour le doux temps, comme ceux qui étoient jeunes et à qui ne falloit encore que jouer et rire, quoique jà s'entre-aimassent de bon cœur sans mal que l'un eût à l'autre en son penser. Lors, dit Artus tout en riant: Mademoiselle Jeannette, avez-vous point d'amy?... Et elle se pourpense un petit en se souriant; puis regardant Artus doulcement, elle répond: Par la*

foy que je vous dois, Monseigneur, ouy, bel et gracieux. Et où est-il, comment est-il appelé, repart-il vivement? *Oh! pour cette fois*, dit Jeannette, *vous souffrirez de le savoir; pourtant veux-je bien que maintenant sachiez que si le roi Artus fut bon Chevalier et de grand' vertu, mon ami est déjà pour devenir meilleur encore.*

La mère et Gouvernau se mêlèrent de la conversation, et les deux enfans n'eurent plus rien de particulier à se dire: ils passèrent la matinée gaiement, et Jéannette fit admirer son esprit par la sagesse et la vivacité de toutes ses réponses.

Le soleil étant déjà haut, ils prirent congé de la mère et de la fille. *Si*, dit Artus à Gouvernau, *maître, voyez la grand' douceur de notre damoiselle, la franchise de son cœur, et comme sagement elle dit et répond: voyez sa gentille manière et noble contenance, ses yeux doux et rians, ses lèvres de roses que le parler et le souris embellit, comme chaque mouvement relève son corsage droit et léger: a ah! maître, tout en elle fait que je l'aime grandement. Monseigneur*, répond Gouvernau d'un ton très sérieux, *tout ce que vous dites y est; mais pour Dieu gardez votre honneur. Vous êtes un riche homme noble d'avoir et d'amis, et elle est une pauvre gentille damoiselle: si riens lui requériez plus, fors que doulce amitié, vous luy tolliriez ce que ja-*

mais ne pourriez luy rendre ; si blâmé seriez encore plus qu'un moindre que vous. Maître, dit Artus, *jà Dieu ne plaise que je aille cela quérant ; mais je la veuil aimer et garder loyaument tout ainsi qu'une mienne sœur. Lors s'en allèrent, ainsi parlant, à la cour où l'on s'alloit seoir pour dîner.*

O mœurs honnêtes prises dans la nature ! O mœurs douces et charmantes dans tous les âges, qu'êtes-vous devenues ? L'esprit et l'art de séduire vous peuvent-ils remplacer pour les cœurs sensibles ?

Quelques mois s'écoulèrent ; et Gouvernau, témoin de l'honnêteté et de la retenue de son élève, ne pouvoit lui refuser d'aller plusieurs fois la semaine passer quelques heures avec la dame de l'Estang, et la belle et spirituelle Jeannette : la duchesse de Bretagne prit quelque ombrage de leurs fréquentes absences. *Sire*, dit-elle au duc, *presque chacun jour notre fils s'en va esbattre moult privement, ne savons où ; et je me doupte de notre enfant qu'il ne mette son cœur et amour en lieu dont mésaise et chagrin nous puissions avoir : il est jà grand et puissant garçon, bien à point est-il de femme prendre. Dame*, dit le duc, *bien avez dit ; mais quelle fille pouvons-nous élire ? Sire*, dit la duchesse, *la belle Pérone de Flandres nous convirndroit ; si l'enverrons demander. Dame*, dit

le duc, *prenez garde ; il se dit qu'elle ne s'est poin sagement portée, et a eu compagnie à un Chevalier et pour ma meilleure comté, ne voudrois-je que de mandissions fille blâmée. Héé, Sire, ne le croye pas ; petites gens aiment à vitupérer leurs seigneurs foiblesse et envie croit toujours s'exhausser par me chanceté. Dame*, dit le duc, *j'en suis contenti.* A *doncques fut appelé Olivier le sénéchal, et envoy vers madame Lucques, comtesse de Flandres. Bien honorablement fut-il reçu ; bien à point la duchess Lucques et la belle Pérone lui accordèrent, s prinrent jour d'estre à Nantes à la huitaine de l my-Aoust.*

Olivier revient ; rend compte de sa mission Artus se lève, et dit hardiment à son père *Sire, me tenez-vous pour vil que me vouliez donne Pérone, que maintes gens disent s'estre meffaitte ? Point ne seroit votre honneur, le mien, et celuy de notre lignage. Beau fils*, lui dit sa mère, *c'est grand péché de dire mal des femmes ; si vous refusez Pérone, vous nous courroucerez. Madame*, lui dit Gouvernau, *la preuve du pour et contre est difficile ; car telles choses se font facilement et le plus couvertement qu'on peut, il n'en reste bruit ny fumée.*

Après quelques débats, le respect et l'amour qu'Artus avoit pour sa mère, ne lui permirent plus de résister. Le duc publia le mariage, en

it part au comte de Blois son cousin, au comte d'Anjou, et à l'archevêque de Tours son frère. Les plus grandes fêtes furent annoncées pour la mi-août ; Artus devoit y recevoir l'ordre de chevalerie, et épouser la belle Pérone.

Le lendemain Artus monta à cheval avec Gouvernau : ils coururent à l'étang ; et, le cœur percé de douleur, Artus fit part de cette nouvelle à son amie Jeannette et à sa mère. Il fut surpris de ne les y pas trouver aussi sensibles que lui. Jeannette lui répondit qu'elle étoit aussi en terme de se marier, et *que celui qu'elle devoit épouser seroit aussi noble et aussi puissant qu'il pouvoit l'être*. Artus eut beau la prier de lui expliquer ce mystère, la prudente Jeannette ne lui dit rien de plus ; cependant elle écoutoit ses plaintes avec sensibilité. Artus redoubla ses instances dans quelques visites suivantes ; et tout ce qu'il put en arracher, ce fut que l'époux qui lui étoit destiné lui ressembloit, et porteroit le même habit que lui le jour de ses noces.

Ce jour fatal approchoit, et déjà les tournois destinés à illustrer celui de la réception d'Artus, étoient commencés. Le duc Jean, selon la coutume, élut un certain nombre de jeunes Chevaliers pour recevoir l'ordre avec son fils, et celui du comte de Blois fut choisi pour être le

frère d'armes d'Artus. La plus tendre amitié, les liens du sang les unissoient déjà; et Artus pensoit dès-lors à réparer les malheurs et les grandes pertes que le père d'Hector avoit faites (1).

Pendant ces premiers tournois, on fut surpris de voir paroître quelquefois un Chevalier couvert de ses armes, et la visière abaissée, qui ne voulut ni combattre, ni se faire connoître; mais on étoit trop occupé des préparatifs destinés à l'arrivée de Pérone de Flandres, pour y faire une sérieuse attention.

Pendant ce tems aussi, Artus retourna plusieurs fois voir la belle Jeannette; il lui présenta son cousin Hector, qui ne put la voir sans rendre justice à son esprit et à ses charmes : il la pressa, comme Artus, de lui confier quel étoit l'heureux époux qui lui étoit destiné; mais la mystérieuse Jeannette s'en tint toujours à leur dire que cet époux seroit aussi puissant, aussi beau qu'Artus même.

Nous croyons ne pas devoir laisser plus longtems les lecteurs en suspens sur le mystère que Jeannette faisoit de son futur mariage.

---

(1) Ce trait du Roman d'Artus, semble prouver encore que ce Roman fut écrit sous Charles VI, tems où les descendans de Charles de Châtillon, comte de Blois, se trouvoient privés de leurs biens, et réclamoient leurs droits légitimes sur le duché de Bretagne.

La comtesse de Flandres, ancienne amie de la duchesse de Bretagne, desiroit depuis long-tems le mariage de sa fille avec Artus; elle avoit donné des instructions très-secrettes au sénéchal Ancel, l'homme le plus adroit et le plus intrigant de sa cour, pour se rendre à celle de Nantes, sans s'y découvrir à personne, et pour y faire insinuer à la duchesse de demander sa fille Pérone, qu'elle desiroit vivement de voir mariée. Ancel réussit facilement dans cette négociation, et revint passer vingt-quatre heures à la cour de Flandres pour rendre compte à la comtesse, et la prévenir que bientôt elle recevroit les envoyés du duc Jean, qui lui demanderoient Pérone.

L'adroit sénéchal avoit su gagner également toute la confiance de la mère et de la fille. Pressée par les circonstances présentes, la belle et désolée Pérone fut obligée de lui ouvrir son cœur; elle l'envoya chercher dès le même soir par sa nourrice, qui l'introduisit jusqu'à la ruelle de son lit.

Ancel trouve Pérone toute en larmes et dans le désespoir le plus violent; il fait tous ses efforts pour l'appaiser, et lui jure qu'elle peut compter sur tout son zèle. Pérone à la fin s'écrie: Ah! messire Ancel, je suis perdue; je ne desire plus que la mort..... Ancel la rassure, et feint de

mêler ses larmes avec les siennes : il parvient enfin à lui arracher l'aveu le plus difficile à obtenir. *Ah ! messire Ancel, bien cognoissez*, dit-elle, *l'hautheur du désespoir où je suis ; bien cognoissez le gentil Varlet Aymard votre nepveu ; oncques il n'en fut plus adroit à la lutte, à la course, à l'exercice des armes ; oncques il n'en fut plus coint, plus acort avec dames et demoiselles pour baller, harpe pincer, et les amuser dans leurs jeux : Aymard nourri dans le palais, page de ma mère, se distingua toujours sur tous ses compaignons pour accomplir mes ordres. Los immortels puissay-je acquérir un jour, me disoit-il quelquefois en soupirant, autre guerdon n'en voudrois-je que d'oser me dire votre Chevalier.... Moy, luy disois-je bonnement, Aymar, bonne nourriture avez reçue, prouesse est dans votre sang, force et honneur vous meneront à haut renom....* Hélas ! sénéchal, souvenez-vous de cette nuit affreuse où les flammes ravageant le palais, s'élançoient avec violence sur l'appartement de ma mère et le mien ; des cris redoublés s'élèvent de toutes parts ; déja des tourbillons de fumée et d'étincelles pénètrent dans ma chambre ; ma porte s'embrase ; je m'éveille éperdue, et de toutes parts je ne vois que des flammes et la mort... Un homme en chemise brave le péril, achève de briser les ais embrasés,

sés, s'élance vers mon lit, me prend entre ses bras, et m'enlève aux flammes qui m'entouroient. Il franchit comme un faucon la porte toute en feu; en un instant il m'éloigne de tout danger: déja je n'apperçois plus que de loin la sombre lueur du feu qui devore le faîte du palais, et je me sens porter, avec rapidité, vers l'autre aîle par un souterrain. La crainte de tomber, me faisoit serrer le cou de mon libérateur. c'étoit Aymard. Ah! ma Princesse, s'écria-t-il d'une voix entre-coupée, les dieux sont trop justes pour vous laisser périr. Partagée entre la crainte du péril et celle de me trouver entre ses bras: Ah! généreux Aymard, m'écriai-je, je te dois la vie. Il poursuit sa route en me serrant plus étroitement que jamais: l'obscurité redouble dans le souterrain; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres et des panaches destinés pour des traîneaux; il chancèle, nous tombons tous deux, et je reste dans ses bras sans connoissance. L'instant d'après je me sens blessée, et je pousse un cri; je crois sentir une rose brulante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau: Aymard veut me relever, les tresses de soie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, et ce n'est qu'après de longs efforts qu'Aymard parvient enfin à nous dégager. Il me soulève. A ah!

messire Ancel, comme son cœur palpitoit!...
Nous arrivons enfin à la sortie du souterrain : Aymard me porte dans un sallon, me pose sur un sopha, et se dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais qui accouroient en ce même sallon, après s'être sauvées de l'incendie. Elles n'avoient fait qu'entrevoir Aymard; sa beauté, ses longs cheveux blonds, son vêtement blanc, quelques plumes dont les agraffes s'étoient prises dans sa chemise ; tout leur fit croire que c'étoit un ange du ciel qui m'avoit sauvée et portée sur ce sopha. Ces femmes m'entourent ; que leur aurois-je pu dire ? Aymard me paroissoit à moi-même être un ange; je n'eus pas le courage de les dissuader. On crie miracle ; ma mère arrive, bénit le secours céleste qui me rend à sa tendresse ; l'archevêque ordonne bien vite un *Te Deum*.

Aymard parut devant moi le lendemain. Il avoit les yeux baissés, et je ne pus le voir sans rougir et sans le trouver digne du nom qu'on lui donnoit. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore plusieurs fois sous la même forme ; j'en cherchai moi-même les occasions ; je les trouvai... Ah ! messire Ancel, vous connoissez maintenant la cause de mes larmes....

Ancel n'hésita pas à consoler Pérone, et

forma, sur le champ, un plan qu'il ne désespéra pas d'exécuter. Il repart le même jour pour la Bretagne; il n'entre point dans la cité de Nantes; et voulant rester inconnu près de la cour du duc, le hasard le fait tomber chez *Pierre le Forestier*, dont la maison devient sa retraite. Il fait bientôt connoissance avec la mère de Jeannette et sa charmante enfant.

L'auteur, s'occupant trop peu de la vraisemblance dans ses récits, raconte qu'Ancel sut persuader à la mère qu'il pourroit substituer Jeannette en la place de Péronne, qui se trouveroit heureuse de céder la première nuit de ses noces à Jeannette; et que la coutume de Bretagne étant que le nouveau marié remette à son épouse l'acte du douaire et l'anneau dans cette première nuit, Jeannette, qui s'en trouveroit saisie, feroit facilement valoir ses droits, et sur-tout vis-à-vis d'Artus qui paroissoit en être si tendrement épris. La mère adopte ce projet, vaincue par les propos adroits d'Ancel; et Jeannette, séduite par l'amour qu'elle a pour Artus, soupire et s'abandonne à la conduite d'Ancel et de sa mère; tout se trame à l'insçu d'Artus.

La comtesse de Flandre arrive avec la belle Pérone; la duchesse de Bretagne les reçoit dans ses bras, en impose à sa cour, et se sert de

tout son empire sur le cœur d'Artus. Les noces s'accomplissent avec le plus grand éclat : Ancel conduit tout avec la même adresse ; tout lui réussit ; et Jeannette tremblante est introduite par lui dans le lit nuptial.

Nous croyons devoir soustraire beaucoup de petits détails dont l'auteur paroît s'occuper avec complaisance. Ils concourent tous à donner les meilleures raisons pour que le jeune Artus crie contre la calomnie, et trouve Pérone charmante. Il lui remet l'acte du douaire ; il met à son doigt un riche anneau, et chaque don est embelli par des caresses.

Jeannette se trouvoit alors bien heureuse ; mais, quoiqu'on ait bien peu le tems de raisonner pendant une nuit pareille, elle pensoit en frémissant à la fourbe d'Ancel, ne pouvant croire qu'il fut plus fidèle pour elle que pour Artus. Elle ne s'attendit plus qu'à quelque nouvelle trahison, et chercha les moyens de s'y soustraire ; elle en avoit prévenu sa mère, qui, de son côté, se tenoit prête à favoriser son évasion. Bientôt le sommeil profond d'Artus la détermine : elle s'arrache en soupirant de ses bras ; et munie de l'acte et de l'anneau, elle sort par le balcon d'une garde-robe, joint sa mère, monte à cheval avec elle, et toutes les deux regagnent la maison de l'Etang.

Le fourbe Ancel, attendoit, avec Pérone, qu'une poudre assoupissante qu'il avoit eu l'adresse de faire prendre au Prince. fît son effet, et que Jeannette lui donnât un signal dont elle étoit convenue avec lui. Voyant que ce signal tardoit, et ne pouvant douter de l'effet de sa poudre, il se hasarde à pénétrer jusqu'au lit d'Artus, qu'il trouve seul, et profondément endormi. Toutes ses idées se confondent; il ne comprend rien à la prompte évasion de Jeannette; mais bientôt il se rassure, et trop accoutumé aux succès coupables, il retrouve tout son courage. Il conduit Pérone au lit d'Artus, et lui fait prendre la place que Jeannette avoit si doucement occupée. La poudre étoit forte, son effet fut long; et le soleil étoit levé déja sur l'horison, lorsqu'Artus se réveilla au bruit que le duc et la duchesse firent en entrant dans sa chambre.

L'air satisfait d'Artus, la rougeur et l'embarras de Pérone, l'air riant de la duchesse, les plaisanteries du vieux Duc, tout caractérisoit l'innocence et la gaieté d'une noce de ce bon vieux tems; et toute la cour Bretonne, dont Artus étoit adoré, cherchoit et trouvoit avec transport dans ses regards, les signes desirés de son bonheur.

L'auteur ne dit point si ce fut le desir de

parler de ce bonheur, ou quelque secret retour pour Jeannette, qui pressa le jeune Artus de monter à cheval avec son cousin Hector et Gouvernau, pour aller la voir. Il se dérobe avec eux de la cour, et vole à l'Etang. Il trouve Jeannette couchée ; il la réveille : elle rougit, elle jette sur lui des regards languissans. Jamais elle ne lui parut si belle. Il oublie en la voyant que c'est de Pérone qu'il devoit lui parler. Cependant Jeannette prend bientôt un air timide : elle baisse ses beaux yeux, et semble craindre d'ouvrir la bouche. Artus étonné, lui prend la main, l'interroge ; et Jeannette lui apprend qu'elle est mariée de la veille *et que toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour, elle a dormi avec son seigneur et mari.* Artus se refuse à le croire ; il exige du moins quelques preuves de son mariage. Mais, grands dieux ! qu'elle est sa surprise, lorsque Jannette lui présente l'acte du douaire et l'anneau qu'il lui avoit donné !

L'instant étoit arrivé, où la honte de Pérone et la fourberie d'Ancel devoient être découvertes. Jeannette et sa mère racontent tout ce qui s'est passé. Dans ce même moment deux mulets, chargés d'or et de présens, entrent dans la cour ; ils étoient suivis par Ancel, qui croyoit séduire la mère et la fille par ces richesses, et retirer l'acte et l'anneau des mains de Jeannette.

Mais, en voyant Artus, Hector et Gouvernau s'avancer vers lui avec un air furieux, il tourne bride, et court à toutes jambes avertir la comtesse Lucques et Pérone du juste sujet de sa crainte. Artus et ses compagnons le suivent de près ; ils arrivent près du duc Jean ; ils appellent et rassemblent la cour, ils racontent sans aucun ménagement, ce qu'ils viennent d'apprendre. Gouvernau jette son gage en appelant Ancel coupable de trahison. Artus demande que Pérone présente l'acte et l'anneau qu'il lui a donné, ou que son mariage soit dissous par l'archevêque. Pérone confondue, s'évanouit ; ses femmes la font disparoître, la comtesse Lucques seule, soutient la validité du mariage. Ancel se sert d'une dernière ressource : il accuse Jeannette d'avoir enlevé l'acte et l'anneau, pendant qu'Artus et Pérone dormoient ; il relève le gage de Gouvernau, l'accuse lui-même d'avoir introduit Jeannette dans la chambre nuptiale, et il offre de soutenir l'honneur de Pérone et la validité du mariage envers et contre tous. Artus et Hector indignés, demandent leurs armes, et supplient le duc de leur faire ouvrir le champ. Gouvernau les arrête, et leur dit que ce n'est point *à si hauts hommes et nobles princes, tels qu'ils sont, à se compromettre contre un trahistre ; il réclame le droit de son défi*

en prime instance, et du gage jeté et relevé. Le duc s'y accorde. La lice est préparée, et les tenans se disposent pour le combat. Ancel espère tout de sa force, de son adresse et de son désespoir ; mais le combat n'est pas long-tems douteux. Gouvernau le blesse, le terrasse ; et, la pointe de l'épée sur la gorge, il lui fait avouer sa trahison.

On regardoit alors le sort de tous les combats où il étoit question de découvrir un crime caché, comme un jugement de Dieu. L'Eglise admettoit ces sortes de combats ; et souvent même les évêques et les abbés, comme seigneurs temporels, ordonnoient le combat dans des lieux préparés sur leur territoire (1).

L'archevêque de Tours prononça la nullité du mariage. Le corps d'Ancel, qui venoit d'expirer, fut attaché à la potence élevée au bout de la lice ; la comtesse de Flandres confuse et désespérée, repartit sur le champ avec Pérone qu'on emporta, et qui ne reprit connoissance que pour demander pardon à sa mère, et rendre après le dernier soupir.

---

(1) Le pré aux Clercs, célèbre par tant de duels, et que le fauxbourg Saint-Germain occupe aujourd'hui, étoit le terrain privilégié où l'abbaye Saint-Germain avoit ses lices ouvertes pour les combats en champ-clos.

Le duc et la duchesse demandèrent Jeannette avec empressement, elle parut bientôt avec sa mère. On ne trouva, ni dans son air, ni dans ses propos, aucune apparence de son triomphe sur Pérone. Modeste et timide, elle parut n'être occupée que de sa soumission pour ses souverains, et du bonheur d'avoir sauvé le prince du déshonneur d'un pareil mariage. Le duc et la duchesse ne purent s'opposer aux transports d'Artus, qui, serrant Jeannette entre ses bras, demandoit d'être uni sur le champ avec elle. Mais dans le moment même où le duc appelloit l'archevêque pour bénir cette union, Jeannette tombe sans connoissance; Artus se précipite à ses genoux, il l'appelle en vain; une sueur froide couvre son visage; elle ne reprend connoissance qu'avec une fièvre brûlante, et la cérémonie du mariage est différée.

Dans les anciens romans de la Table Ronde, les fées ne jouent point encore un personnage décidé. Ce n'est que dans Isaïe le Triste que l'on commence à les voir exercer leur pouvoir, et nous avons dit les raisons qui nous portoient à croire qu'Isaïe le Triste est très postérieur aux romans d'Artus, de Lancelot du Lac, et de Tristan de Léonois.

Les fées, cette machine si grossière, si disproportionnée dans les romans du quatorze et

du quinzième siècles, n'ont pris du ressort, des graces et de l'activité, que sous les mains légères d'Hamilton, de mesdames d'Aulnois et de Murat; et c'est presque à regret, que nous allons rendre compte d'une partie de ce que l'auteur d'Artus de Bretagne leur fait exécuter.

C'est donc une Fée jalouse, amie du grand Artus et de Chevaliers de la Table Ronde, élevée par la célèbre Fée connue sous le nom de la Dame du Lac, qui rompt la chaîne naturelle de ce roman, et celle que Jeannette méritoit de rendre durable. Cette Fée, nommée Proserpine, a pour parente et pour filleule la belle Florence, fille d'Emendus, roi du Sorellois; elle l'a douée en naissant, d'une parfaite ressemblance avec elle; et dès-lors Proserpine la croyant assez belle pour faire la plus brillante conquête, elle veut que sa beauté triomphe du plus aimable de tous les mortels, dans la personne du bel Artus.

En conséquence, Proserpine jalouse, trouble l'esprit autant qu'elle allarme le cœur de la tendre et innocente Jeannette. Elle lui fait voir en songe des fantômes qui la menacent de la mort, et lui offrent Artus expirant au moment même où ce Prince lui donnera la main. Elle apparoît de même à Artus sous la forme de la dame du Lac, et lui fait les mêmes menaces

Il croit la voir ouvrir le livre des destinées ; elle lui montre un grand empire qui lui est destiné, et lui offre la belle Florence qui l'appelle pour le partager avec elle. Le duc et la duchesse de Bretagne, et jusqu'à l'archevêque de Tours et Gouvernau, ont des songes relatifs aux défenses de la Fée. Gouverneau voit aussi la belle Florence l'élever à la royauté, et lui présenter la main de Jeannette.

Tous ces différens songes produisent l'effet desiré. Artus et Jeannette sont effrayés par les menaces de la Fée ; la duchesse de Bretagne et Gouvernau sont séduits par de brillantes espérances : l'archevêque accourt dans ce moment, et leur raconte qu'une intelligence céleste l'a menacé de le priver du don de la parole, et de dessécher sa main, s'il unit Artus avec Jeannette. Cet archevêque aimoit à parler, et se piquoit d'avoir de belles mains ; il déclare net qu'il n'ose plus procéder au mariage d'Artus et de Jeannette. Le duc et la duchesse vont la voir dans son lit ; ils la trouvent noyée dans ses larmes. Artus arrive d'un autre côté, mais il s'arrête sur le seuil de la porte, et jette un grand cri en voyant Jeannette pâle, couverte de pleurs, et presque expirante entre les bras de sa mère ; il ne s'occupe en ce moment que de sauver la vie à celle qu'il adore; et, ne doutant plus que

sa présence n'avance ses derniers instans, il court se couvrir de ses armes ; et suivi de son cousin Hector et de Gouvernau, il monte à cheval, et s'éloigne en gémissant de la cour de son père.

A peine est-il hors de l'enceinte du palais, que Jeannette est rappellée à la vie : la fièvre cesse : elle redevient plus belle que jamais mais les regrets les plus mortels lui perçent le cœur. Elle n'éclate point en reproches. Un silence modeste, une douce mélancolie, ses bras quelquefois étendus vers la duchesse, tout la fait égalèment plaindre et respecter par celles qui, peu de tems auparavant, étoient jalouses de son bonheur.

Nous ne pouvons nous résoudre à suivre Artus dans la nouvelle et longue carrière que l'auteur lui fait parcourir, conformément aux romans de son tems. Notre héros va chercher la mort en affrontant les plus grands dangers, et mettant à fin les plus périlleuses aventures. La victoire le couronne sans cesse. Enfin il fait une dernière entreprise, qui consiste à parvenir à traverser les eaux agitées d'un lac sur lequel s'élèvent d'affreuses tempêtes ; c'est à travers les feux dévorans qui sortent d'une tour située au milieu de ce lac ; c'est en terrassant une infinité de monstres et de géans, qu'il parvient à se

rendre maître du château du Lac. C'étoit la demeure de Proserpine, qui en avoit été mise en possession par la fameuse Fée Vivianne. Que ne peut le courage animé par l'amour? Proserpine étoit l'ennemie de Jeannette. Tout son art ne put l'empêcher d'être vaincue par Artus. Alors forcée de subir les lois du vainqueur, elle fait cesser le charme qu'elle avoit imaginé en faveur de sa nièce Florence, et lève l'obstacle qui s'opposoit au bonheur d'Artus et de Jeannette. La Fée ramenée prisonnière à la cour du duc de Bretagne, demande pardon, et contribue même à faire reconnoître Jeannette et sa mère pour de malheureuses Princesses qu'elle avoit persécutées et chassées de leurs états. Le mariage du jeune héros s'accomplit : et afin que rien ne trouble la douceur d'une si belle fête, Artus touché du repentir de la Fée et de sa nièce, fait épouser Florence à son brave et fidèle ami Hector : ils devinrent rois du Lac enchanté: Proserpine y retourne, épouse Gouvernau, et ne se sert plus de son savoir, que pour faire admirer et bénir l'art de Féerie, si terrible quand celles qui l'exercent sont méchantes; si charmant, si agréable quand il n'est employé que pour le bonheur et l'amusement des mortels.

Nous regrettons d'avoir passé sous silence les détails d'un tournoi où Artus inconnu est du

parti du comte de Beaujeu, contre celui du maréchal de Mirepoix. Ce tournoi nous fournit une nouvelle preuve que ce Roman fut écrit long tems après ceux de la Table Ronde. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis le Jeune, que Guis de Levis ayant combattu les Albigeois avec Simon de Montfort, obtint pour récompense la seigneurie de Mirepoix, la baronnie de la Garde, et le titre de maréchal de la Foi, qu'on donne dans ce Roman à l'un de ses successeurs.

Nous regrettons aussi de n'avoir pas parlé d'une Marguerite d'Argenson, qui se marie avec le roi de *Valfondée*. L'auteur paroît se plaire à la peindre, en disant, *que noblesse et douceur apparoissoient en ses yeux, comme en ses dits et maintien, maux cruels, pertes, mortelles l'avoient durement assaillie en son cœur, voir en sa santé, que débile et diverse avoient rendue. Mais oncques courage, constance en ses maux ne lui faillirent. Religion, amis vertueux, frère tendre, grand clerc, et époux Chevalier renommé, la solacioient en ses angoises. Nul ne la voyoit sans desirer de les alléger, et sans lui rendre tribut franc et libre d'admiration, de respect, ou de fine et doulce amitié.*

FLORES
ET BLANCHE-FLEUR.

Ce Roman écrit en vers, et très-estimé dans la langue Espagnole, a sans doute beaucoup perdu dans la traduction de Jacques Vincent; et je regrette beaucoup de n'avoir pas l'original sous mes yeux. Les lecteurs doivent s'attendre à trouver dans ce Roman, qui fut jadis un Poëme, un mélange bizarre de dévotion, d'amour et d'enchantemens qui caractérisent les anciens Romans espagnols : nous tâcherons de sauver dans cet Extrait ce que ce mélange a de plus absurde; mais je dis ici, pour cet Extrait et pour ceux qui le suivent, que ce seroit très-mal servir les lecteurs, que de ne pas conserver tout ce qui caractérise ces siècles reculés. Je me crois obligé d'en conserver le goût, le costume; et les Chevaliers des neuvième, dixième, onzième et douzième siècles, ne doivent point, sous ma plume, prendre les mœurs et la physionomie du dix-huitième. Je suis obligé, d'ail-

leurs, de rapporter les faits qui forment la marche de ce Roman.

Il est bien difficile d'assigner le tems où l'auteur place ses héros. Nous présumons que c'est environ au commencement du neuvième siècle; et je crois essentiel de remettre aussi sous les yeux des lecteurs, que la plupart de ces anciens Romans n'ayant eu qu'un petit nombre de copies, qui, par le laps de tems, sont devenues très-rares, beaucoup de Romanciers ont pillé ces manuscrits ou leurs fragmens, dès que l'imprimerie s'est répandue dans l'Europe, et se sont donnés pour auteurs des Romans que l'impression a multipliés et nous a transmis.

Je présume que le Poëme espagnol, autographe du Roman dont je vais donner l'extrait, est écrit environ au commencement du neuvième siècle. Ce fut en 730 que le Comte Julien, furieux et désespéré de l'attentat de Roderic, le dernier roi des Visigoths (qui venoit de déshonorer sa fille), appela les Sarasins en Espagne, dans l'espérance de venger son injure.

Les Sarasins, intéressés à servir le ressentiment de Julien, passèrent le détroit, ravagèrent les bords de l'Espagne, gagnèrent la sanglante bataille de Guadelette, où Roderic fut tué, subjuguèrent l'Espagne et le Portugal, et détruisirent l'empire des Visigoths.

Pélage,

Pélage, comme on le sait, et comme on le verra dans Ursino le Navarin, rassembla le petit nombre de ceux qui étoient échappés à la mort ou à l'esclavage. Il se retrancha dans les montagnes de Galice, de Biscaye et des Asturies. Pélage et ses successeurs s'y défendirent avec courage contre les nouvelles attaques des Sarrasins, et la dynastie des rois de Castille et d'Arragon leur doit son origine; c'est même par cette raison que le fils aîné du roi d'Espagne porte encore le titre de prince des Asturies.

Les Sarrasins occupèrent long-tems les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal, et régnèrent dans les royaumes de Murcie, de Grenade et des Algarves; c'est à ces tems qu'on doit rapporter ces anciennes Romances espagnoles, qui souvent ont éclairé des faits historiques, et ont consacré l'esprit et la haute valeur des Espagnols, qui forcèrent enfin les Maures à repasser la mer. Ces Romances contenoient des faits que les Espagnols des quinzième et seizième siècles se plaisoient à se rappeler; et l'histoire de *Floris e Bianca-Fiore*, nous paroît être de ce nombre.

Les empereurs d'Occident (apparemment successeurs de Charlemagne) régnoient encore

dans Rome, et le pape n'y jouissoit que de l'autorité spirituelle; mais la plus grande partie des villes d'Italie s'étoit déjà soustraite à la domination impériale. Venise et Gênes se gouvernoient déjà en républiques et par leurs lois, et Milan et Ferrare avoient leur souverain particulier.

Le prince Perse, neveu de l'empereur, possédoit en Italie des états considérables; mais on ne nous dit pas où ils étoient situés. Ce prince méritoit l'amour de ses sujets par ses vertus, sa justice et sa générosité: on desiroit lui voir un fils qui pût être élevé sous ses yeux et dans ses principes. Ses courtisans, parmi lesquels il méritoit de trouver de vrais amis, lui peignirent en traits de flamme les charmes de la belle Topase, fille du duc de Ferrare, et nièce du duc de Milan, qui l'élevoit comme sa propre fille. Elle avoit quelques droits à l'empire; mais elle ne pouvoit espérer de les faire valoir qu'en s'unissant à ceux qui en avoient encore de plus prochains que les siens; et Perse étoit dans ce cas.

Le récit des beautés de Topase enflamma bientôt le jeune prince; celui de ses vertus détermina la princesse; et des considérations politiques ayant entraîné le suffrage de l'empereur, du duc de Milan, de tous leurs ministres et

conseillers, on fit en forme la demande de la princesse pour le prince Perse, et elle fut accordée.

Le prince part de Civita-Vecchia pour Gênes: le doge et le sénat l'y reçoivent avec magnificence; et, après s'être reposé peu de jours auprès d'eux, il poursuit sa route vers Milan.

Le duc vient avec empressement au-devant de lui: bientôt il le présente à sa nièce. Les deux jeunes fiancés sont enchantés l'un de l'autre, et l'on décide que leurs noces se feront promptement à Rome, en présence de l'empereur. Ils s'y rendent sous la conduite du duc de Milan: Topase prend, en passant, possession de son duché de Ferrare: enfin, le pape bénit leur union, et distribue aux nouveaux époux les indulgences, les *agnus* et les reliques. D'un autre côté, l'amour leur prodigua et ses ardeurs et ses plaisirs; et les musiciens et les poëtes, dont l'Italie a toujours été abondamment fournie, ne leur épargnoient pas les épithalames; on prétend même que c'est à ces noces que l'on vit, pour la première fois, des improvisateurs, (poëtes qui font des vers sur le champ, et sur toutes sortes de sujets).

Au bout de quelque tems, rien ne manqua plus au bonheur de Perse, que la satisfaction de voir naître un fruit de son union avec Topase.

Leur amour mutuel étoit extrême ; et cependant, dit l'auteur Espagnol, ils avoient beau adresser des prières au ciel, multiplier leurs bonnes œuvres, visiter les sept églises de Rome, faire brûler de l'encens sur tous les autels et devant toutes les reliques ; au centre des dévotions, celles de Perse étoient inutiles, et ses vœux n'étoient point exaucés.

Enfin, un pieux Espagnol fit entendre au prince qu'il avoit négligé l'intercession d'un saint dont le crédit dans le ciel étoit si grand, qu'il n'avoit jamais éprouvé de refus : c'étoit *monseigneur saint Jacques*. Perse, convaincu par une infinité d'exemples qui lui furent cités, et ne sachant plus à quel saint se vouer, prend enfin le parti de promettre que, si Topase devient grosse, il fera avec elle le voyage de saint Jacques de Compostelle : vœu téméraire ! mais qu'il n'étoit plus possible de révoquer après l'avoir fait. Les paroles données à un saint, sont des engagemens sacrés.

L'auteur Espagnol fait ici une longue et pieuse dissertation sur le danger d'adresser à Dieu des prières indiscrètes, au lieu de se soumettre aux décrets de la providence. Perse et Topase virent en songe un ange qui leur reprochoit d'avoir forcé la volonté du Très-Haut, en se servant du secours de son apôtre et ami saint Jacques,

auquel il ne pouvoit rien refuser. *Mieux sait-il*, leur dit l'ange, *ce que besoin vous est que vous-mêmes pas ne deviez forcer ainsi sa voulonté : or sus prenez garde que mechief et encombre ne vous en advienne et aux vôtres.* Perse et Topase se réveillèrent en sursaut, très-émus des reproches et des menaces de l'ange, qu'ils se communiquèrent : elles étoient les mêmes pour tous les deux ; ils s'entre-regardent, ils soupirent. L'aurore commençoit à paroître, et le soleil naissant lançoit ses premiers rayons sur le beau visage de Topase, qu'ils rendoient encore plus vermeil. Perse la regardoit avec un amour mêlé de desir et de crainte ; quelques larmes coulèrent des beaux yeux de Topase, et ces larmes les rendoient encore plus touchans : elles coulent en perles sur ses joues, elles tombent jusques sur son sein ; Perse s'approche pour les essuyer. Quel moment !... Perse oublia les menaces de l'ange ; saint Jacques n'eut plus rien à demander ; et ce moment si doux pour les jeunes époux, les assujettit à la loi d'accomplir le vœu qu'ils avoient formé.

Le nouvel état de Topase ne tarde pas à se déclarer ; et tous deux, fidèles à leur vœu, songent au voyage. Ils se couvrent d'habits de pélerins ; ils reçoivent la bénédiction du saint père, prennent congé de l'empereur ; et, sans

aucune suite, ils partent, et s'acheminent vers le royaume de Galice.

L'auteur dit que les rois de Galice et de Portugal, tous deux chrétiens, étoient alors tributaires du roi de Murcie, nommé Félix, qui étoit Maure; et justement dans le tems que nos deux pélerins entrèrent dans la Galice, les deux rois chrétiens se liguèrent contre le Mahométan.

Félix, outré de fureur de voir braver sa puissance, assemble une armée formidable; il donne le commandement de son avant-garde à l'un de ses généraux, dont il connoît la valeur, les talens, et sur-tout l'aveugle obéissance. Il lui ordonne de mettre tout à feu et à sang dans le royaume de Galice, qu'il doit attaquer le premier, de faire main-basse sur tous les hommes, et de n'épargner que les femmes et les enfans, pour les envoyer en esclavage.

Perse et Topase arrivent malheureusement en Galice sur ces entrefaites: excédés de chaleur et de fatigue, les deux pélerins se reposoient à l'entrée d'un bois; un doux sommeil avoit fermé leurs paupières; il les livra sans défense à l'avant-garde de l'armée de Félix. C'est à regret que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, l'affreux tableau du malheureux Perse poignardé dans les bras de Topase, et les cris de son

épouse qui se réveille couverte de son sang. Le commandant ne peut s'empêcher d'être ému par ses charmes et par son désespoir ; il l'arrache de ce lieu funeste, il l'enlève sans connoissance, et la conduit à Félix. Ce prince est également touché de ses larmes et de sa beauté ; il regrette qu'on ait exécuté ses ordres avec autant de fidelité ; il la fait mettre dans une litière, et l'envoie à la reine son épouse, en lui écrivant cette lettre.

Ma mieux aimée, et ma vertueuse dame, bien assuré que je suis que votre seigneurie prendra plaisir à recevoir quelque présent de moi, je vous envoie cette damoiselle chrétienne, prinse par ceux qui ont charge de conduire l'avant-garde de mon armée, lesquels ont occis son mari par excès d'obéissance à des ordres qu'étant moult courroucé leur avois-je donné. Ores l'esclave que je vous envoye me paroît tant belle, tant bien nourrie (élevée), *que j'espère que son service vous sera agréable.*

L'officier chargé de conduire Topase, s'en acquitta avec diligence ; mais avec tout le respect et les soins attentifs dont les compatriotes des Zégris et des Abencérages étoient déja capables dans ce tems, où la galanterie Maure surpassoit encore celle des Espagnols chrétiens, qui commençoient à peine à prendre

des mœurs moins farouches que celles des Goths, leurs ancêtres.

La reine de Murcie fut frappée de la beauté de Topase : cette reine étoit de son âge ; elle éprouva cette douce sympathie, si difficile à définir, mais dont l'effet est si prompt et si agréable. Les larmes, les malheurs de cette belle esclave, tout concourut à la lui faire recevoir avec douceur et bonté. Topase n'y fut point insensible ; les caresses de la reine suspendirent son désespoir ; bientôt elles gagnèrent toute sa confiance, et la reine ne la pressa point en vain de lui dire par quelle funeste aventure, *dame paroissant de si noble lignée et de si haut parage, tombée étoit en tel encombre et male fortune.* Topase lui avoua sa naissance, son état, et le motif de son pélerinage à saint Jacques ; la reine de Murcie la serra tendrement dans ses bras, et lui jura de la traiter désormais comme son égale et sa meilleure amie. Elle fit sur le champ apporter les habits les plus magnifiques pour l'en parer ; mais Topase, fidelle à sa douleur et à la mémoire d'un époux adoré, lui demanda des vêtemens assortis à son état malheureux ; des voiles noires et funèbres couvrirent ses charmes, sans pouvoir en ternir l'éclat.

La reine de Murcie étoit grosse ; Topase, qui se sentoit dans le même état, chercha d'elle

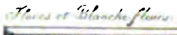
même à modérer les excès du désespoir qui souvent l'agitoient, pour conserver le jour à l'enfant qu'elle avoit obtenu par tant de prières, et dont l'existence lui coûtoit déjà si cher. Elle demanda de l'or, de la soie et des perles; elle entreprit de broder un lit pour les couches de la reine; et cette princesse, qui l'aidoit dans son travail, et qui ne pouvoit plus s'éloigner d'elle un moment, la faisoit coucher dans sa chambre. La reine de Murcie s'apperçut avec plaisir que son esclave favorite étoit dans le même état qu'elle; elle lui en devint encore plus chère; elle lui jura que l'enfant qu'elle mettroit au jour lui seroit aussi précieux que le sien; et que les deux enfans, élevés ensemble, partageroient les mêmes soins et la même éducation sous ses yeux.

Les deux princesses accouchèrent le même jour; c'étoit celui de Pâques fleuri. Les Chrétiens soumis à Félix, conservoient la liberté de célébrer leurs fêtes (1). Des palmes entrelacées de fleurs s'élevoient de toutes parts, jusques dans les cours du palais; aussi la reine voulut-

(1) On sait que ces Chrétiens qui étoient en plus grand nombre que les Mahométans, même sous la domination des Maures, s'appeloient *Mosarabes*; et leurs livres d'église, qui nous ont été conservés, *Mosarabiques*.

elle donner le nom de Flores au fils qu'elle venoit de mettre au jour, et celui de Blanche-Fleur à la fille de sa chère Topase, comme étant nés tous les deux dans un jour qu'elle ne regardoit que comme celui du triomphe des fleurs.

A peine Topase eut elle donné naissance à Blanche-Fleur, que la perte de son époux lui devint encore plus sensible. Ne craignant plus pour l'enfant qui venoit de naître, elle se livre toute entière à sa douleur: bientôt les sources de sa vie sont épuisées. La reine se fait apporter les deux enfans ; elle les porte à son amie, espérant que leur présence adoucira ses peines, et les lui fait voir qui se jouoient et entrelaçoient leurs petites mains ensemble. Topase les regarde avec la plus grande tendresse, sur tout Blanche-Fleur, dans laquelle elle reconnoît les traits de son époux. Ses larmes coulent alors avec tant d'abondance, qu'elles remplissent presque une soucoupe qui étoit placée à côté de son lit. La tendre mère fait un effort pour se soulever, et semble, pour un moment, se ranimer; elle remet Flores dans les bras de la reine, serre Blanche-Fleur dans les siens, lui découvre la tête, et s'écrie : » O ma fille : seul » bien qui me reste de ma félicité passée, reçois » de moi le seul service que je puisse te rendre



Sois Chrétiene ô ma chère enfant! et que les larmes de ta mère servent à t'en imprimer le saint caractère.

» aujourd'hui ; sois chrétienne, ô ma chère en-
» fant ! et que les larmes de ta mère servent à
» t'en imprimer le saint caractère. « A ces mots, elle inonde la tête de Blanche-Fleur de ses larmes, mêlées dans la soucoupe avec un peu d'eau ; elle prononce en même tems les paroles sacrées ; et, remettant sa fille entre les bras de la reine, la lui recommande, et la prie de la faire élever dans les principes de la religion à laquelle elle vient de la consacrer. La reine le lui promet ; Topase se penche tendrement sur sa main ; et, poussant un nouveau cri en élevant les yeux au ciel, elle expire. La reine de Murcie perd connoissance en recevant le dernier soupir de son amie, et l'on saisit ce moment pour l'arracher à ce spectacle.

Blanche-Fleur n'étoit point en âge de sentir cette perte. Les caresses que la reine partageoit entre elle et son fils, lui firent bientôt regarder cette princesse comme sa propre mère ; celles de Flores, qui ne pouvoit la quitter un moment sans crier, lui étoient tendrement rendues ; et ces deux aimables enfans firent bientôt l'admiration de la cour par leurs charmes et leur sensibilité. Ils furent élevés ensemble dans cette cour, où la galanterie grenadine et l'esprit de l'ancienne Chevalerie concouroient à perfectionner les vrais moyens de plaire, et à élever l'ame

aux actions éclatantes et généreuses. Blanche-Fleur acquit sans peine tous les talens propres à son sexe ; Flores, adroit à tous les exercices, annonça bientôt qu'il seroit un redoutable Chevalier : mais il ne s'arrachoit jamais qu'à regret d'auprès de Blanche-Fleur ; s'il domptoit un fier genet d'Espagne, s'il emportoit dans la carrière une tête ou une bague, c'étoit pour mériter les éloges de Blanche-Fleur, et apporter à ses pieds les gages de ses succès.

Mohady, fameux Mollah, docteur de la loi Mahométane, et très-zélé pour sa religion, avoit été choisi pour élever le jeune prince ; il craignit bientôt que l'attachement de Flores pour une esclave chrétienne, ne mît obstacle au zèle pour la religion mahométane qu'il vouloit inspirer à son élève. Il étoit échappé à celui-ci de répondre, lorsqu'on lui parloit des houris que tout bon Musulman doit espérer de posséder dans le paradis de Mahomet, que certainement ces filles immortelles ne pouvoient surpasser ni l'éclat, ni la douceur de la charmante Blanche-Fleur. O Mohady ! lui disoit-il, écoute les sons enchanteurs de sa voix charmante, regarde la bouche divine qui semble les porter à notre ame ; vois l'accord de ces yeux pleins de flamme, avec la légéreté de sa belle main pinçant les cordes de sa harpe ; les sentimens qu'elle ex-

prime, passent dans tous les cœurs. Non, les concerts célestes ne sont pas plus touchans que ses accords; l'on a assez vécu sur la terre, quand on l'a vue et entendue; et le bonheur d'en être aimé, est au dessus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie.

Mohady, très-scandalisé de ces dispositions, s'adresse en vain à la reine pour essayer d'en distraire son jeune élève. La reine aimoit trop Blanche-Fleur, pour trouver mauvais qu'on l'aimât; mais le zélé Mollah trouve Félix plus docile, et le monarque convient que l'attachement de son fils pouvant le détourner de l'application à ce qu'on vouloit lui enseigner, il falloit l'éloigner pour quelque tems de Blanche-Fleur, sous les prétextes les plus plausibles et les plus honnêtes. Il fut donc résolu que l'on enverroit voyager Flores, *sous le semblant de le rendre plus expert en tous actes de bon Chevalier*, et que ce seroit chez le roi des Algarves, résidant à Montorio, qu'il seroit d'abord envoyé.

A cette nouvelle, le jeune prince parut en grand désespoir : *Ah! malheureux Flores*, disoit-il; *que feras-tu allontant de ta mie, de celle qui te meut et exhausse en toutes forces et prud'homie? Et toi, Blanche-Fleur, ma mie, ma sœur, ma douce compagne, que feras-tu sans moi?*

Mais ses parens lui disoient que, *tout jeune damoisel devoit quitter la maison paternelle, pour recevoir bonne et louable nourriture en autre mesgnie* (famille); à quoi Félix ajoutoit : *Sachez, mon fils, que n'imprimerez respect, amour et franche obéissance à vassal ou tributaire, fors que ne lui fassiez apparoître que vous valés mieux que lui en pensées et en actes de bravoure et chevalerie. Vas, beau fils, vas gloire querir, vas faire reluire ton nom en renommée.* La reine ajouta: *et ta dame illustrer et mériter.* Ces derniers mots achevèrent de convaincre Flores qu'il devoit prendre son parti, et que Blanche-Fleur étoit trop belle pour avoir d'autre amant qu'un Chevalier sans renom; qu'il devoit, comme on disoit alors, *gagner ses éperons*, et mériter ce grade si important de la Chevalerie, par des exploits éclatans. Il promit donc de partir incessamment pour Montorio; les préparatifs de son voyage furent promptement faits: on vouloit l'enlever à Blanche-Fleur, et même sans lui laisser le tems de prendre congé d'elle; mais il trouva moyen de s'échapper, et de témoigner à sa jeune maîtresse ses regrets et son désespoir. Ils furent reçus avec graces, amour et simplesse. Blanche-Fleur tira de son doigt un anneau constellé, dont les vertus lui étoient connues: *Tiens,*

Flores, lui dit-elle, *reçois ce gage de l'union de nos ames; regardes-en tous les jours la pierre; si tu la vois ternir, c'est un signe que la vie ou la liberté de ta Blanche-Fleur sont en péril: d'ailleurs obéis à ton père; je t'estime trop pour n'être pas sûre de ton cœur et de ton secours.* A peine Flores a-t-il reçu l'anneau, que Félix accourt, les sépare en lançant un regard sévère sur Blanche-Fleur, qui s'évanouit. Félix entraîne son fils, le voit monter à cheval; et pendant ce tems, la reine s'occupe du soin de rappeler Blanche-Fleur à la vie.

Flores fut reçu par le roi de Montorio avec la plus grande magnificence; des fêtes brillantes, des tournois signalèrent les premiers jours de l'arrivée de Flores; mais ce prince n'y portoit qu'une ame absorbée dans la douleur; les agaceries des plus belles personnes de la cour des Algarves, ne lui firent pas la plus légère impression; il n'y répondoit que par les politesses les plus froides. Il soupiroit sans cesse: si le sommeil l'accabloit, il étoit agité; et sa bouche, en prononçant le nom de Blanche-Fleur, prouvoit qu'elle étoit l'objet de ses songes. L'occupation la plus douce pendant le cours de ses journées, étoit la culture d'un petit parterre qu'il avoit disposé de façon que des fleurs

blanches y traçoient le chiffre de sa maîtresse entrelacé avec le sien, et que ce chiffre étoit compris dans un cartouche de roses et de pensées. C'est dans ce jardin qu'il précédoit souvent l'aurore, et qu'il chantoit son amour, unissant ses soupirs et sa voix aux sons d'une guitare. Mohady, qui venoit un jour l'éveiller pour lui faire faire la prière du matin, prescrite à tout bon Mahométan, le trouve déjà sorti, et se doute bien qu'il néglige tous les devoirs de sa religion pour ne s'occuper que de Blanche-Fleur, et peut être de la religion qu'elle professoit. Ayant déja ôté ses babouches pour faire sa prière, il va doucement et à petits pas vers le jardin; et bientôt il entent la voix de Flores qui, après avoir arrosé les fleurs de son parterre, chantoit ces paroles :

Toi pour qui seule je respire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter son martyre,
Vient ici devancer le jour.

Le soleil qui va reparoître,
Peut-il m'annoncer un plaisir?
Puis-je en sentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir?

Ah!

Ah! que du moins dans ces retraites
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur.
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanche-Fleur.

Ton anneau calme mes alarmes,
Il me rassure sur tes jours;
Il n'est terni que par mes larmes:
Ah! puisse-t-il briller toujours!

Crois-moi, la seule sympathie
M'éclaireroit sur ton malheur;
Pour savoir le sort de ma mie,
Mon talisman est dans mon cœur.

Ah! puisse entre ses bras, ma mère
Te serrer toujours tendrement,
Et t'être toujours assez chère
Pour te rappeler ton amant!

Dieu de Blanche-Fleur, je t'implore!
Je jure de suivre ta loi,
Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner sa foi.

A tes autels......

En cet endroit Flores, fut interrompu par le cri terrible que jeta Mohady. « O grand Pro-
» phète! s'écria-t-il, quel blasphême affreux ai-

» je entendu ? Le petit-fils d'Omar, un neveu » de notre grand Prophète, est disposé à renon- » cer à sa religion pour celle d'une esclave chré- » tienne qu'il adore ! Amour, folle passion, » quels crimes ne fais-tu pas commettre !... » Le zélé Mahométan retourne aussitôt chez lui, et dépêche à Félix un courrier, auquel il recommande d'arriver avec mystère, et de remettre en mains propres, au roi de Murcies, ses dépêches. En même tems, il le charge d'une lettre pour Ajoub, premier Iman de la grande mosquée. Mohady représentoit au roi que l'amour du Prince pour Blanche-Fleur l'égaroit au point, qu'il y avoit à craindre même pour la foi de Flores ; qu'ainsi il étoit important d'éloigner l'esclave chrétienne, et si loin que son amant ne pût jamais espérer de la revoir, et de s'unir avec elle. Dans sa lettre particulière à Ajoub, il lui recommandoit d'employer toute son adresse pour éloigner ou même pour perdre Blanche-Fleur, lui faisant sentir que le maintien de la religion mahométane dans le royaume de Murcie, et peut-être dans toute l'Espagne, en dépendoit.

Félix n'avoit jamais écouté dans son enfance que des Imans et des Santons ; il croyoit fermement que Mahomet étoit l'envoyé de Dieu. Ce Prince se faisoit gloire d'être descendu d'Omar, et se croyoit obligé plus qu'un autre souverain,

à soutenir la religion du prophète : cependant, quoiqu'il sentît la conséquence de l'avis que lui donnoit Mohady, il étoit embarrassé sur les moyens d'en profiter, lorsqu'Ajoub les lui fournit par une noirceur affreuse, mais couverte du voile de la religion. Ce cruel Iman, nourri dans l'Arabie Pétrée, et redoutable par sa force et sa férocité, fut animé par la lettre de Mohady, et supposa que Blanche-Fleur avoit voulu empoisonner le roi : cette calomnie absurde obtint une créance qu'elle ne pouvoit jamais mériter.

L'aimable Blanche-Fleur s'amusoit d'une petite ménagerie qu'elle avoit établie sous les fenêtres de son appartement ; elle y élevoit des poulets ; et, quand ils étoient bien engraissés, elle en faisoit le sacrifice et les offroit à la reine, et quelquefois même au roi. Le perfide Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces animaux, et de le faire présenter dans cet état au roi, comme venant de la part de Blanche-Fleur. Le messager disparut aussitôt après l'avoir remis, et l'Iman, qui étoit présent, fit remarquer au monarque que cette volaille avoit des taches qui la devoient rendre suspecte. On en donna un morceau à un animal, qui mourut sur le champ ; et sur ce fondement, on conclut aussi-tôt que Blanche-Fleur étoit coupable d'avoir voulu empoisonner le roi, et qu'elle étoit digne de mort.

La reine voulut en vain excuser la jeune et aimable esclave qu'elle avoit élevée ; on lui ferma la bouche, en lui faisant entendre qu'il s'agissoit de la vie et de la sûreté du roi son époux. Blanche-Fleur fut traînée devant un tribunal d'Imans, de Dervis et de Santons. Le cruel Ajoub étoit à la tête, et l'arrêt terrible qu'il prononça fut que la charmante Blanche Fleur seroit brûlée vive, si, dans neuf jours, quelque Chevalier ne se présentoit pour la défendre, et ne remportoit la victoire pour prouver son innocence.

Pendant ce tems, il se passoit des événemens à la cour du Soudan de Montorio, qui réveillèrent Flores de l'espèce d'engourdissement et d'apathie où l'absence de Blanche-Fleur l'avoit plongé.

Deux Chevaliers Maures, partis des déserts de l'Irac, étoient arrivés depuis quelques jours dans les états du Soudan, et s'étoient campés près de Montorio, d'où ils envoyèrent un héraut reprocher à ce Soudan, qu'il étoit dégénéré de la valeur des anciens Arabes, et que les bras énervés de ses Chevaliers, chargés de bracelets et des chiffres de leurs maîtresses, n'avoient plus la force de soutenir leurs armes et de lancer une zaguaie.

Le Soudan, indigné d'une pareille audace, regrettoit que le poids des ans l'empêchât de

la punir lui-même : il n'eût pas besoin d'exciter la colère et la valeur de ses Chevaliers : il n'en fut aucun qui ne voulût venger sa querelle. Dès le lendemain matin, il en partit deux qu'on ne vit pas revenir ; et l'on sut que, vaincus par les Arabes du désert, ils étoient demeurés leurs prisonniers. Deux autres Chevaliers volèrent pour les délivrer, mais ils éprouvèrent le même sort ; et pendant deux jours, tous ceux qui se présentèrent, demeurèrent au pouvoir des deux Chevaliers de l'Irac. Le troisième jour il ne s'en présenta plus, et les deux vainqueurs envoyèrent leur héraut porter la même insulte jusques dans la chambre du Soudan, où Flores se trouvoit alors. Ce jeune Prince s'émeut en les écoutant : un feu brûlant qui coule en ses veines, brille pour la première fois dans ses yeux : il lève une tête altière... Retire toi, s'écrie-t-il en s'adressant au héraut : va dire à tes maîtres, que la galanterie qui règne dans une cour polie et éclairée, ne peut qu'augmenter le courage et l'honneur d'un vrai Chevalier, et que moi seul, je pars pour les attaquer ensemble tous les deux, et pour les punir de leur audace.

Le héraut se retire. Flores court à son oncle, se jette à ses genoux : Armez-moi Chevalier ; lui dit-il : Laissez-moi prouver à ces farouches Arabes du désert, que nous sommes dignes de

descendre du célèbre Kaled ? Le Soudan embrasse son neveu, lui donne l'accolée, fait venir ses propres armes ; il l'en couvre, et lui remet entre les mains l'épée victorieuse de Kaled qu'il conservoit dans son trésor.

Flores s'élance sur un destrier nourri dans les vallées de l'Atlas ; il vole aux tentes des Chevaliers de l'Irac, les appelle et les défie. Quelque féroces que parussent être encore les mœurs de ces Arabes, ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul Chevalier. Le premier qui se présenta fut renversé sur la poussière ; le second brisa sa lance sur l'écu de Flores, et reçut le coup terrible de la sienne, sans que l'un ni l'autre fussent ébranlés : ils fournissent leur carrière, saisissent leur zaguaies, font une demi-volte, et reviennent l'un sur l'autre avec impétuosité. Flores lance la sienne, et fait voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il étoit orné : il n'est point atteint par celle de son ennemi, et le sifflement aigu de cette lance lui fait connoître toute la force de l'Arabe. Tous deux alors reviennent l'un sur l'autre : le Chevalier de l'Irac est armé d'un large cimeterre, et Flores de la redoutable épée de Kaled : ils se portent des coups redoublés ; le feu jaillit de leurs armes ; la terre se couvre de leurs débris : le Chevalier de l'Irac qui compte sur sa force extrême, veut

saisir Flores qui laisse aussitôt pendre son épée, embrasse son ennemi avec ses bras nerveux, l'enlève des arçons, et le force à lui céder la victoire.

Flores étoit trop généreux pour en abuser. O mon frère (1), lui dit-il, soyons amis ! Délivre les prisonniers de mon oncle ! viens honorer sa cour par ta présence. A ces mots, il lui aide à délacer son casque ; il ôte le sien, et le Chevalier de l'Irac, surpris et confus de voir que son vainqueur joint la jeunesse et la beauté des enfans d'Ali, au courage et à la force de son aïeul Kaled, le serre dans ses bras, et lui jure d'être à jamais son homme et son ami le plus fidèle. Tous les deux vont ensemble à la tente de l'autre Chevalier, que ses écuyers venoient de relever : celui-ci se sent pénétré des mêmes sentimens d'admiration pour Flores ; ils vont ensemble délivrer les Chevaliers prisonniers, leur font rendre leurs chevaux et leurs armes ; et les deux Chevaliers de l'Irac promettent d'eux-mêmes d'aller le lendemain avec eux à la cour du Soudan, et de convenir, en présence des dames de cette cour, que les charmes qu'un vrai Chevalier trouve sans cesse à les servir, ne

(1) C'est ainsi que les anciens Arabes se traitoient entr'eux.

peuvent qu'augmenter sa générosité, son honneur et son audace.

Dans le même instant où Flores jouissoit du prix de la victoire, il en rapportoit toute la gloire à son amour pour Blanche-Fleur. Il soupire, il veut baiser l'anneau qu'il tient d'elle. Dieux ! que devient il, en voyant la pierre de cet anneau ternie? il croit y distinguer des tourbillons de fumées et des flammes, et jette un cri horrible: c'est en vain qu'on lui demande ce qui l'occasionne ; Flores s'arrache des bras de ses nouveaux amis ; il court à son cheval, s'élance dessus, et bientôt disparoît à leurs yeux.

Ce puissant coursier, accoutumé à franchir les rochers et les torrens qui se précipitent de l'Atlas, semble répondre à l'impatience et à l'inquiétude de son maître ; il vole : la nuit ne rallentit point sa course, et Flores arrive à la pointe du jour assez près de Murcie, pour distinguer les minarets des mosquées. Il se cache derrière les débris d'une tour, pour entrer dans la ville à porte ouvrante, et sans être reconnu. A peine y est-il resté un moment, qu'il voit sortir de Murcie des charrettes chargées de bois, et d'un poteau fatal. Une troupe armée les précédoit ; des torches funèbres les entouroient ; elles étoient suivies d'un chariot, sur lequel on voyoit

une femme couverte de voiles noirs, et chargée de chaînes. Un Cady, portant un écriteau, marchoit derrière elle ; une seconde troupe armée fermoit cette lugubre marche. Flores regarde son anneau, il le voit plus terni que jamais ; un noir pressentiment achève de lui faire présumer que celle qu'on conduit au supplice, est cette Blanche-Fleur qu'il adore ; il baisse la visière de son casque, il vole au-devant de la première troupe, et l'arrête. Il pénètre jusqu'au chariot... Qui êtes-vous, s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée, et changée par une douleur mêlée d'effroi ?..... *Ah ! j'atteste*, lui répond cette femme, *j'atteste un Dieu redempteur..... que Blanche-Fleur n'est pas coupable.* qui pourroit exprimer la surprise, la douleur et la colère qui saisissent Flores en ce moment ? Il tire sa redoutable épée, et menace de la mort ceux qui oseroient résister. Il questionne le Cady ; et ce vieillard, les yeux pleins de larmes, lui rend compte de l'accusation de félonie au premier chef, portée contre Blanche-Fleur par le féroce Ajoub, du décret qui l'a suivie, et de l'abandon des Chevaliers de Murcie, dont aucun ne s'est présenté pour la défendre. *Ah ! traître Ajoub*, s'écrie-t il, *c'est à moi de te confondre, de te punir, et de soutenir l'innocence opprimée*.

O sage Cady ! fais arrêter cet affreux cortège ; cours à Félix, et dis-lui qu'un Chevalier inconnu lui demande sûreté dans sa cour, et se presente pour défendre Blanche-Fleur, et combattre Ajoub ou quiconque voudra soutenir sa cause. Le Cady qui ne pouvoit croire que Blanche-Fleur fût coupable, obéit avec empressement à ce qu'exige Flores ; il court rendre compte à Félix de l'arrivée du Chevalier qui vient d'arrêter l'exécution du décret, et qui accuse Ajoub *d'être faux, traitre, mensongier, et qui requiert vivement de le prouver en combattant, non par armes courtoises, mais à fer émoulu et à outrance.*

Les lois de la Chevalerie, dont les Maures d'Espagne étoient fidèles observateurs, imposoient à Félix la nécessité de permettre au Chevalier inconnu le combat avec sûreté dans ses états. Il fit donc appeler Ajoub, et lui demanda s'il se décidoit à soutenir son accusation. Le traître n'osa s'en excuser autrement, qu'en offrant l'aîné de ses fils pour combattre pour lui. C'étoit un jeune homme grand, fort et adroit, et à qui la considération qu'on avoit pour son père, avoit déja procuré un rang distingué dans les troupes de Murcie. On va faire au Chevalier inconnu la proposition de combattre ce vigoureux athlète. *Peu m'importe*, répond-t-il en fu-

reur et en déguisant sa voix, *contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.*

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, et ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler et de soutenir l'accusation faite par son père. Flores, d'une voix forte et qu'il déguise, relève le gage en s'écriant : *Traître, tu mens par ta gorge ; me voici pour le prouver.* On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière : au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le charriot qui portoit Blanche-Fleur, de l'autre Ajoub. Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattans.

Flores et le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parrains. Celui du prince étoit un jeune Chevalier Maure, nommé Sélim, qui l'avoit reconnu, et qui, sans le découvrir, avoit demandé au roi de l'assister. On baisse la barrière, et le juge du camp s'écrie à haute voix : *Laissez aller les bons combattans.*

L'un et l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair ; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, et bientôt ils se chargent à coups de cimeterre. La taille presque monstrueuse et la force du fils d'Ajoub paroissent, dans les

premiers tems du combat, lui donner quelque supériorité sur Flores ; ce prince même semble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de son ennemi ; la pointe du cimeterre de celui-ci, blesse légèrement à la tête le cheval de Flores ; le sang qui couvre ses yeux l'aveugle et le met en fureur ; il emporte son maître du côté du chariot. Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire ; il redouble ses coups avec impétuosité, lorsque Blanche-Fleur entr'ouvre ses voiles et s'écrie : *Ah ! cher Flores, que n'es-tu présent pour me défendre !* Le son de cette voix si chère, ces yeux couverts de larmes que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ses forces et sa fureur ; il contraint enfin son cheval à lui obéir, et le combat redevient plus égal : il ne l'est bientôt plus. L'épée redoutable de Kaled s'est déja rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub ; celui-ci tente un dernier effort, et s'abandonne sur Flores, qui lui oppose son bouclier. Ce prince invoque, en cet instant, le Dieu que Blanche-Fleur adore ; il s'élance, à son tour, sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire ; et d'un revers terrible il lui abat la tête, qui tombe et roule jusqu'auprès de Blanche-Fleur.

Ajoub, voyant son fils tué, s'élance aussi-tôt

ans qu'on puisse le retenir, et Sélim s'avance le son côté ; mais ce ne peut être avec assez de promptitude pour qu'il puisse empêcher Flores le faire tomber, d'un revers de sa redoutable épée, la tête du père, comme il venoit de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empresse de délivrer Blanche-Fleur, on la mène en triomphe à la reine. Pendant ce tems, un jeune domestique d'Ajoub vient se jeter aux pieds du roi, et avoue que c'est lui qui, par l'ordre de son maître, et sous le nom de Blanche-Fleur, a présenté le poulet empoisonné. La vérité est donc découverte par toutes les voies possibles; toute la cour de Félix en est indignée, et le juge du camp fait enlever le corps du traître, et le fait jeter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanche-Fleur complet, mais concevant combien il lui feroit courir de risques, s'il se faisoit connoître pour son vengeur, résiste aux instances de tous les Chevaliers du roi son père, refuse de lever la visière de son casque, se contente de baiser la main du roi, de la reine, et celle de Blanche-Fleur, en jettant un profond soupir ; il serre affectueusement la main du Chevalier qui avoit été son parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, et s'enfonce dans la forêt.

La tendre Blanche-Fleur n'osoit se persuader

que ce fût Flores qui fût son libérateur ; et cependant elle ne pouvoit croire qu'un autre eût osé prendre son parti : mais Sélim, ce même Chevalier qui avoit reconnu le prince auquel il avoit servi de parrain, et qui lui avoit serré la main, saisit un instant favorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avoit rendu. Il l'assura en même tems, que c'étoit par une prudence très-sage qu'il n'avoit pas voulu se découvrir, sachant bien que si l'on voyoit à quel point il étoit toujours occupé de Blanche-Fleur, ce seroit le plus sûr moyen de la perdre. Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave, qu'il donneroit de ses nouvelles à Flores, qu'il iroit le joindre, pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher, de les rendre heureux ; et qu'il n'abandonneroit jamais son prince, dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores étoit retourné à Montorio, avec la même promptitude et le même secret qu'il avoit observé en venant jusqu'à Murcie, pour délivrer sa maîtresse. Le roi des Algarves son oncle, commençoit à en être inquiet ; on le reçut avec empressement, et l'on reconnut à ses armes ensanglantées, et à la blessure de son cheval, qu'il avoit eu quelque occasion de signaler sa valeur ; mais il ne voulut jamais dire quelle

avoit été cette occasion ; il assura seulement à son oncle, qu'il étoit fort loin d'avoir quelques reproches à se faire. Le roi et toute la cour en furent convaincus, et on respecta son secret. Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanche-Fleur, l'inquiétude qui restoit à Flores sur son sort, altérèrent bientôt sa santé. Une fièvre ardente enflamma son sang. Le sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célèbre médecin, et au plus parfait philosophe qu'ait produit l'école Arabe, qui étoit alors la plus renommée. C'étoit Averroès, premier médecin du roi Mahométan de Cordoue. C'est à lui que nous sommes redevables de la connoissance des livres d'Arioste. Possesseur de tous les secrets de cet ancien philosophe, sur lesquels il avoit même enchéri, s'il connoissoit parfaitement le corps humain, il avoit encore une plus grande connoissance des esprits et des cœurs ; et ses lumières en ce genre étoient celles dont il faisoit le plus utile usage. Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue et de lui, qu'il viendroit visiter son neveu, et qu'il lui prescriroit le régime convenable à son mal, après en avoir découvert la cause.

Averroès, après avoir adouci, par des remèdes physiques, l'ardeur et la violence de la fièvre, vint à bout de découvrir quelle étoit la

source morale du mal. Il étudia le tempérament et les dispositions de Flores, s'entretint avec lui sur diverses matières, chercha à l'amuser et à l'intéresser; enfin, il vint à bout de découvrir qu'une passion vive et une tendre inquiétude l'agitoient fortement. Il fit part de ses découvertes au soudan de Montorio, et quelques mots qui étoient échappés au prince, soit en dormant, soit dans un de ces momens où l'on croit être seul, ne laissèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupés de Blanche-Fieur. Le roi des Algarves ne fut pas plutôt instruit de ce secret, que, s'intéressant sincèrement à son neveu, il songea à lui procurer la seule satisfaction qui pût assurer son repos et sa santé. Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le prioit avec instance d'envoyer à sa cour la jeune Blanche Fleur. Mais hélas! loin que cette invitation procurât l'effet desiré, elle acheva de tout perdre. Félix se douta des motifs qui faisoient agir le sultan son cousin; et, craignant les suites que pouvoit avoir cette démarche, et préférant à la satisfaction de son fils, l'attention qu'il croyoit devoir aux soupçons de Mohady, il prit la résolution d'écarter, pour jamais, la charmante Blanche-Fleur. Il la fit enlever secrétement de l'appartement de la Reine, et la fit conduire jusqu'au port de Carthagène, où il la fit

fit vendre comme esclave à des marchands Grecs qui devoient faire voile vers le port d'Alexandrie. Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, et firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la reine de Murcie fut avertie de cet enlèvement; elle accabla en vain de reproches le roi son époux, le coup étoit frappé. Sélim, qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui étoit déja prévenu, par son anneau, que Blanche-Fleur étoit exposée à un nouveau danger : aussitôt il monte de grand matin sur son cheval, armé de l'épée de Kaled, et accompagné de Sélim. Il traverse encore une fois l'espace qui sépare la capitale des Algarves, de Murcie ; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, et pénètrent, sous l'ombre du plus grand mystère, dans le palais. Sélim procure au prince une audience secrette de sa tendre mère; la reine le console, toute affligée qu'elle est elle-même ; elle consent qu'il cherche les moyens de revoir Blanche-Fleur, lui indique la route qu'il doit suivre pour la retrouver, et lui fait présent d'un second anneau qu'il portera toujours avec celui de Blanche-Fleur, et dont la vertu est de préserver ceux qui le porteront, ou le tiendront dans leurs mains, de périr par

l'eau ou par le feu. Flores reçoit ce présent avec reconnoissance, enbrasse sa mère avec tendresse, et part pour Carthagène, afin de suivre le même chemin qu'avoient pris les marchands d'esclaves auxquels avoit été livrée Blanche-Fleur. S'embarquer sur un vaisseau Génois, et voguer sur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti promptement pris, et heureusement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie; mais lorsqu'ils appercevoient déjà les côtes de l'Afrique, une brume épaisse obscurcit l'air; un vent furieux et contraire se déchaîne; le vaisseau en est long-tems le jouet; enfin, il échoue sur une côte inconnue, et sur un fond de sable mêlé de quelques rochers. Le navire est fracassé; mais le capitaine et l'équipage, le prince et Sélim se sauvent heureusement, partie dans une chaloupe, partie à la nage. Après avoir marché pendant quelque tems à pied, ils se trouvent dans un vallon fertile; et le tems s'étant éclairci, ils reconnoissent que cette contrée est peuplée de maisons rustiques, mais dont tout ce qui présente les apparences du luxe et de la misère est également banni. Aussitôt qu'ils en approchent, de bons et honnêtes paysans s'empressent autour d'eux, et se doutent que ce sont des étrangers que la tempête de la nuit précédente a jetés sur

le rivage prochain; ils leur annoncent qu'ils sont dans un pays où l'hospitalité est heureusement et fidellement exercée ; que ce canton reconnoît pour son chef un homme auquel le souverain Être a accordé en même tems tous les talens et toutes les vertus.

On étoit allé l'avertir ; il arrive bientôt lui-même, et donne des ordres prompts pour pourvoir au besoin de tout l'équipage, se réservant pour lui-même le soin de traiter Flores, Sélim et le capitaine, qu'il reconnoît pour les plus considérables de la troupe.

Après leur avoir, selon l'usage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer et les soutenir jusqu'à l'heure du repas, il les invite à se reposer sur les sophas de son salon, qui tenoit à sa bibliothèque et à son cabinet, de plein pied avec un jardin qu'il embellissoit de ses mains : tout paroissoit également destiné à la culture de tous les arts, des sciences et des lettres dans cette maison. Tandis qu'on préparoit le souper, Saady (car c'étoit le nom de leur hôte) les entretint du bonheur et de la tranquillité dont il jouissoit dans ce séjour.

Je suis né Persan, leur dit-il, dans cette religion ancienne, même primitive, qui, n'adorant qu'un être simple, unique, et étant forcée de le reconnoître dans quelque emblême, a choisi,

pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compose la nature, qui absorbe aussi et dévore à la fin tout ce qui est imparfait et matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité. Tous les hommes, de quelque pays et de quelque religion qu'ils soient, sont mes frères; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient. J'ai passé, de la Perse mon pays, à la cour des Califes; j'y ai vécu quelque tems sans ambition et sans desirs; sans rechercher les honneurs et sans les refuser; sans me tourmenter pour avoir des richesses: mais sans être fâché de posséder, par des voies honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres. Les successeurs de Mahomet ont fait assez long-tems quelques cas des talens naturels que j'ai pour la poésie et pour les arts agréables; et j'avoue que j'ai été fort aise de contribuer à leur amusement, et, oserai-je le dire? à leur instruction. Il fait bon, me disois-je à moi-même, s'employer pour les souverains; les services que l'on rend à ces maîtres du monde, sont rendus en même tems à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon foible mérite, qui ne nuisoit à personne, déplut à beaucoup de gens: je m'en apperçus, je leur abandonnai

la place, et je me suis réfugié dans ce canton écarté, où je fais du bien que personne n'envie. Voilà mon histoire en peu de mots. O vous, hommes qui m'êtes chers! qui que vous soyez, si vous voulez dès aujourd'hui me faire part de vos aventures et de vos malheurs, je n'aurai rien de plus pressé que de les soulager. S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y consens; gardez même votre secret tout-à-fait, si vous voulez: mais soyez sûrs que quand vous voudrez me le confier, vous le déposerez dans un cœur sensible. Le capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau, et Saady lui promit de nouveaux secours. Quant à Flores et à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec gaieté des fatigues de la mer et de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger essai de ses talens, prit son luth et chanta des vers dans cette langue persane qui est renommée dans tout l'Orient, comme la seule propre aux graces de la poésie, dans laquelle Saady étoit un grand maître (1).

(1) Nous n'en disons point trop ici, en assurant que

Le lendemain matin, lorsque Saady jugea que ses hôtes pouvoient avoir assez reposé, il se rendit auprès d'eux; mais Flores le devançant, lui proposa de se promener dans ses jardins et ses vergers, lui promettant qu'en même tems qu'il en admireroit les beautés, il ne lui cacheroit rien de son état et de ses aventures. En effet, le prince lui fit alors confidence de son amour et de l'objet de son voyage. Le sage Saady l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il s'intéressoit à sa situation; il ajouta qu'il ne doutoit pas que Blanche-Fleur n'eût été vendue par les marchands qui l'avoient enlevée, au soudan d'Egypte, et qu'elle ne fut renfermée dans le château de ce soudan, où il tenoit son sérail, et qui étoit situé sur le bord du Nil, entre la ville d'Alexandrie et le grand Caire. C'est de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit il; et, quoiqu'il soit difficile de savoir précisément si votre amante est enfermée dans cette tour, et encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins, mieux que personne, vous en indiquer les moyens. Heureusement le soudan d'Egypte est engagé, vers l'Ethiopie, dans une

---

le Persan Saady étoit un grand poëte et un grand philosophe; nous avons des traductions françoises de ses ouvrages, partie imprimées, partie manuscrites.

guerre assez vive, pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas si-tôt. Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs, s'appelle Mozab : il fut autrefois mon esclave ; et il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile : vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre ; et, pour achever de vous mettre en état d'en profiter, je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du soudan, et mon ancien esclave noir Mozab. Alors Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvoit faciliter la réussite de son projet ; et le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain. Heureusement Sélim avoit sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas long-tems ; mais y ayant laissé Sélim, il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaye, et ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, et l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur

s'approche de la barrière, et paroît vouloir la franchir pour suivre son faucon. Une troupe armée sort d'une caverne, l'entoure, l'arrête, et le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un Noir, richement vêtu, qui paroît commander à cette troupe, s'avance et s'écrie: Malheureux! quel dessein, quelle témérité te fait chercher ici la mort? Seigneur, *lui* répond avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie; ce matin je m'amusois à faire voler un faucon que je voulois essayer; son vol m'a conduit dans cette plaine: la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, sous le gouvernement des ministres du soudan Mirzabey, m'ôte toute crainte; et vous êtes trop juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner.

Mozab, (car c'étoit en effet l'ancien esclave de Saady) Mozab s'adoucit à ces mots : Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, et même je reconnois à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ses états..... Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer, m'ait fait franchir les mers, et conduit à Alexandrie. Je suis né dans le royaume de

Murcie, où le célèbre jeu des écheos est dans le plus grand honneur ; mon père passe pour être l'adversaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus dans les Espagnes de joueur qui puisse me résister. La renommée, ou vraie ou fausse, m'ayant appris que je trouverois à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or et de pierreries, et je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entre eux.... Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab, en laissant paroître une joie vive dans ses yeux. A ces mots, il dit au commandant de la garde: Cet étranger n'est point coupable ; il n'a pu, dans si peu de tems, connoître la loi des limites : retirez-vous, je le prends sous ma garde, et j'en réponds. Alors il tend la main à Flores d'un air affable, et le conduit dans sa maison ; il fait apporter du sorbet et des fruits ; et tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table et l'échiquier.

Flores tire une longue bourse qui contient cinq cents besans d'or ; Mozab les regarde d'un œil avide ; il apporte sur le champ une somme égale ; il tire le trait, Mozab le gagne, et la partie commence. Flores en effet avoit acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son sé-

jour à Montorio. Ce jeu plaît souvent aux ames sensibles qu'une grande passion occupe ; il ne les tire point d'une douce mélancolie : il plaît également aux esprits justes, qui préfèrent de s'occuper aux combinaisons si nécessaires à ce jeu, à s'endormir dans des conversations si souvent futiles, où la société les entraîne.

La partie se soutient quelque tems avec égalité ; mais, au moment où Mozab se croit sûr de la victoire, Flores sacrifie deux pièces, et fait échec et mat avec une troisième.

Mozab est aussi surpris qu'affligé, mais son amour-propre le ranime ; il court à son bureau, il tire un bourse de mille besans d'or, et la propose à Flores contre les deux sommes dont il le voit possesseur. Mozab éprouve le même sort dans cette seconde partie, et s'écrie avec une espèce de désespoir : Ah Saady, Saady, vous ne m'en avez pas assez appris ! Ce nom si cher à Flores lui rappelle les avis de ce sage. Seigneur, dit-il à Mozab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous distraire : ah ! Seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne soit point troublé par des regrets ! Permettez-moi de me conformer à l'ancien usage de l'Orient, quand on paroît pour la première fois devant un personnage respectable :

daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir ; je ne vous en demande d'autre prix que d'être admis dans votre société, et de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet et les vingt-quatre mille Prophètes ! s'écria Mozab, vous êtes le plus généreux et le plus aimable des mortels ; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le sérail ; mais de grace revenez demain dîner avec moi. Flores n'insiste pas ; il voit qu'il en a fait assez pour une première fois, et qu'il peut compter assez sur l'avarice et l'amour propre de Mozab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval ; et ce n'est pas sans soupirer et sans verser des larmes, qu'il contemple les tours et les murs élevés qui dérobent Blanche-Fleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim étoit agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Mozab. Ah ! j'espère voir Blanche-Fleur par son secours, s'écria-t-il : puissé-je jouir de ce bonheur, quand ce ne seroit que pour un instant, et quand je devrois mourir à ses pieds ! Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores, et, croyant bien qu'il ne réussiroit pas à le détour-

ner de ses desseins, il l'exhorte seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin; il vole à la maison de Mozab qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Mozab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante; et cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, et finit par le laisser gagner. Flores perd ainsi cinq cents nouveaux besans; il tire une bourse tissue d'or et de soie, dont un beau diamant serre le nœud; il l'attache lui même à la ceinture de Mozab, et convient que son père, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourroit lui résister. Mozab enchanté de Flores, le comble de caresses, et lui jure un attachement à toute épreuve. Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellens, de pilau rempli de poulets et cuit au jus de racines, et de pâtes fines saupoudrées de fromage et de safran. Florès se livre de si bonne grace aux plaisirs de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître; on ôte les plats; on couvre de nouveau la table de confitures sèches, de pâtes épicées et de ta-

lettes ambrées. Un nouveau signe fait retirer les esclaves. Mozab se lève, ferme la porte, ouvre une armoire, il y prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras et d'Alexandrie; il les apporte lui-même avec des coupes de cristal. Cher étranger, dit-il à Flores, nous sommes en liberté, jouissons sans crainte du seul plaisir que je puisse goûter; votre présence l'augmente, et me fait oublier les malheurs de mon état. Flores se prête à ses desirs; et bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaieté. Flores se ménage, et dispose par degrés son hôte à n'avoir plus rien à lui refuser. Mozab chante une chanson dans la langue de Nubie, sa patrie, et contrefait les sorciers de son pays, en faisant des grimaces affreuses. Son turban tombe et se salit; il veut l'entourer d'une nouvelle mousseline, et s'y prend avec mal-adresse. Flores enlève le turban de ses mains, il le noue; et, tirant de sa bourse une riche agraffe de diamant, il en arrête le nœud avec ce bijou, et présente ainsi le turban à Mozab. Ebloui, surpris par l'éclat et la richesse de ce nouveau présent, Mozab se lève: *Par Allah!* dit-il à Flores, *qui pouvez-vous être, pour faire des présens dignes de l'empereur des Croyans?* Flores qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il desire, n'hésite plus à se découvrir; il lui avoue sa naissance, son amour

pour Blanche-Fleur ; et lui demande de lui conserver la vie en lui procurant l'occasion de la voir. Mozab est d'abord effrayé de cette proposition ; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamant, la jette à son cou, l'embrasse : Ah, mon cher Mozab, s'écrie-t-il, soyez désormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux. Mozab attendri par le vin de Schiras, et séduit par l'or et les diamans, ne peut résister plus long-tems. Je me rends, lui dit-il ; je consens à remettre mon sort en vos mains : mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connoître celle qui vous est chère ? On s'imagine sans peine avec quel feu Flores peint sa chère Blanche-Fleur ; rien n'échappe à la mémoire et à l'imagination éclairées par l'amour. Que de perfections ne se plut-il pas à peindre ! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublia pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevoit la blancheur du bras de Blanche-Fleur. Mozab la reconnoît à ce signe, et lui dit : Espérez tout de mon zèle à vous servir. Celle que vous venez de me peindre est en effet la plus belle des cent Odalisques ; c'est une esclave chrétienne amenée depuis un mois : non-seulement elle efface ses compagnes par sa beauté : mais, ayant paru parmi celles que je soumets à l'épreuve de

la fontaine, à peine la fleur qu'elle avoit cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le bassin. C'est elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, et tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits et de fleurs, qu'elle distribue comme il lui plaît à ses compagnes. Je consens à tout risquer pour vous: je ne vous demande point si vous avez le courage de vous exposer aux plus grands périls. Tous les matins, au lever du soleil, on m'apporte les fruits et les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à personne du soin de les préparer; je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, et vous faire porter jusques dans la chambre de Blanche-Fleur par des esclaves noirs, qui, par leur état, hélas! sont sous mes ordres, et qui tous les jours sont chargés de ce soin.

Flores le serre dans ses bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, se cache dans un bois voisin, renvoie son cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de son absence; et vers la nuit il retourne à la maison de Mozab.

Ce chef des noirs étoit rentré dans l'enceinte du sérail; mais un esclave sûr et fidèle attendoit Flores: il le reçoit, le cache, et vers la pointe

du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tissue de différentes soies assorties à la verdure, au coloris des fruits et des fleurs qui doivent remplir la corbeille. Mozab devance l'aurore pour revenir dans sa maison ; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie ; il fait coucher Flores au fond de la corbeille ; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, et les fleurs avec tout l'art nécessaire pour qu'il en soit exactement couvert.

Quatre forts esclaves sont appelés ; Mozab les charge de la corbeille : ils entrent dans l'enceinte redoutable du sérail, ils vont la déposer dans la chambre de Blanche-Fleur ; et, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en arabe, *fleur de pudeur et de beauté*, ils lui laissent la corbeille, et se retirent.

Qui pourroit exprimer l'état de Flores en se trouvant si près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accens pénétrèrent toujours dans son cœur ? Mais cette voix lui fait connoître que Blanche-Fleur n'est pas seule, et le force au silence, et à rester comme immobile dans la corbeille.

Blanche-Fleur en effet étoit alors avec une de

de ses compagnes nommée Colonna. La conformité de leur religion, de leur âge, de leurs malheurs et de leur beauté, les avoit d'abord rapprochées. Les charmes et la sûreté du caractère de Colonna, l'avoient bientôt rendue l'amie et la compagne de Blanche-Fleur, et l'une et l'autre ne s'étoient caché ni leur naissance, ni le secret de leur ame.

Colonna, fille du plus grand seigneur du royaume de Naples, avoit été enlevée par des pirates, au moment même où son père l'envoyoit dans l'Etrurie pour la marier avec un prince descendu de la famille des Scipions, qui s'étoit soumis ce beau pays, et qui régnoit alors dans la belle ville de Florence. Colonna, élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avoit vu que pendant peu de jours le palais de son père: son cœur n'avoit encore rien aimé; mais ce cœur sensible étoit bien vivement ému lorsque Blanche-Fleur lui peignoit les charmes de l'amour, et le bonheur dont elle avoit joui dans son enfance près de l'aimable Flores. Colonna n'aimoit donc point encore; mais le vide de son ame étoit, pour ainsi dire, remplie par les aveux et les sentimens de son amie. Elle croyoit connoître Flores dans le portrait sous lequel Blanche-Fleur aimoit à lui représenter ses traits; peut-être même regrettoit,

elle en secret que personne n'eût encore fait sur elle une impression si douce.

Le jour où Flores fut introduit au sérail dans la corbeille, Blanche-Fleur et Colonna s'étoient réunies avant l'aurore ; l'une ne se lassoit point de parler de son amant, l'autre se plaisoit à parler sans cesse de l'amour.

Cependant Blanche-Fleur ne regardoit la corbeille qu'avec indifférence ; elle aimoit trop Flores pour ne pas desirer quelquefois de ne plus mériter ces vains et stériles honneurs. Colonna, dont le cœur n'étoit pas fixé, aimoit à se parer des fleurs qu'elle contenoit, et se plaisoit à choisir les plus beaux fruits pour les offrir à son amie. Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs, elle voit un belle ananas, elle plonge son bras pour le saisir : Dieux ! quelle est sa surprise ! elle touche une main ! elle entend un profond soupir ! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des esclaves accourent : mais Colonna qui, sur le champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand mystère, les arrête. Un taon, leur dit-elle, s'est élancé de ces fleurs jusqu'à mon sein sans me qiquer; ce n'est rien, retirez vous. Elle ferme la porte avec soin, et fait part de sa découverte à Blanche Fleur qui frémit, mais qu'un attrait

puissant entraîne à cette corbeille. Flores se débarrasse aussitôt des fleurs qui le couvrent, se jette à ses genoux : c'est aux amans fortunés à se peindre leurs transports mutuels. Colonna apprit alors que son imagination ne l'avoit point trompée, et que le bonheur le plus pur, est celui d'aimer et d'être aimé. Cependant la position des deux aimables esclaves étoit bien périlleuse; et même à peine osoient-elles concevoir quelque espérance de faire sortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des noirs et leur vigilance ne pouvoient être ni séduites ni trompées.

Flores ne se dissimule point le péril et les obstacles qui l'environnent ; il se jette une seconde fois aux genoux de Blanche-Fleur : « O » maîtresse de ma vie ! je suis prêt à te perdre » pour toujours, et quand Mozab pourroit me » faire sortir du sérail comme il m'y a fait en- » trer, je n'en sortirois que pour me donner la » mort. Cède à ma prière, saisis le seul moyen » de me sauver la vie ; accepte sur le champ et » ma main et ma foi. Si je meurs, ô ma Blan- » che-Fleur ! que ce soit du moins avec le titre » cher et sacré de ton époux. Mais non, j'ose » assez espérer de la justice et de la bonté pa- » ternelle du Dieu dont je t'ai promis de suivre » la loi, pour croire qu'il bénira notre union,

» et que son bras nous tirera du péril affreux
» où nous sommes. » Blanche-Fleur, interdite, et pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une ame, lève les yeux au ciel, reste quelque tems en silence ; à la fin elle s'écrie : « O Flores ! commence donc à mériter les bien-
» faits de ce Dieu dont tu réclames le pouvoir ;
» qu'une eau salutaire te mette au nombre de
» ses enfans, et je te reçois pour époux.... Im-
» prime-moi de ta main cet auguste caractère,
» ô ma chère Blanche-Fleur ! répond Flores avec
» un enthousiasme surnaturel ; que Flores te
» doive une nouvelle vie, comme il te devra son
» bonheur. » Blanche-Fleur, comme entraînée par une puissance supérieure, prend de l'eau, en verse sur la tête de son amant ; et dès que les paroles sacrées sont prononcées, elle lui donne la main, et tous deux attestent le ciel, en présence de Colonna, qu'ils se reçoivent mutuellement pour époux.

Nous supprimons plusieurs détails de tout ce qui suivit cet heureux moment. Ils servirent tous à faire desirer à la jeune Colonna d'éprouver le même bonheur que ces jeunes époux, et lui firent former des idées bien nouvelles pour elle.

Mozab étoit convenu que Flores, à la fin de la lune, se remettroit au fond de la corbeille, et que, selon un autre usage du sérail, Blanche-

Fleur le couvriroit de cafetans, de ceintures et de turbans, pour être portés dans sa maison, et distribués en présent aux gardiens du sérail. Flores, par le moyen de Mozab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'étoit passé; la lettre pour Sélim renfermoit une autre pour la Reine de Murcie; Sélim la fit partir sur le champ par exprès.

L'heureux prince passa donc le cours de cette lune, caché et nourri avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce tems, Sélim prenoit des mesures pour qu'après que Flores seroit sorti du sérail, il pût faciliter aussi la délivrance de Blanche-Fleur et de Colonna. Mais, hélas! la princesse n'avoit pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son père et de sa mère l'avoient destiné dès sa naissance.

Mirzabey, après avoir battu plusieurs fois les Ethiopiens, et les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge, avoit formé le siège d'Ormuz; prévoyant que la place coûteroit trop de sang en l'attaquant de vive force, il se contenta de la bloquer. Le soudan, ennemi du repos, laisse le commandement de son armée à ses généraux; il part avec une suite très-peu nombreuse, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire; et la nuit suivante

accompagné d'un seul domestique fidèle, il part sur un cheval très-vite, et se rend à Alexandrie couvert de l'habit d'un Tartare Kalmouc, et s'étant peint le visage de manière à le rendre aussi hideux que ceux de ces barbares. Il vouloit, à l'imitation de plusieurs célèbres califes, connoître sous ce déguisement si la justice étoit observée, et ce que ses sujets pensoient de son administration et de ses ministres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie le satisfit.

Quoique aucun sentiment, ni même la simple volupté, ne l'attirassent à son sérail, la curiosité de savoir si la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine étoit observée, lui fit prendre la résolution de s'en assurer par lui-même. Il envoie l'esclave qui le suivoit aux premiers poteaux des limites. Cet esclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du sérail, qu'il connoît pour être d'une discrétion impénétrable. Ce noir arrive ; l'esclave l'entretient en secret, et l'amène au soudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le sérail, sans que personne puisse le reconnoître. Le noir fait faire promptement un habit pareil au sien pour le sultan ; il lui teint la peau en noir, et le présente à Mozab, en disant qu'il lui amène un de ses compatriotes pour en remplacer un autre qui est mort pendant la

dernière lune. Il est agréé sans trop d'examen, le soudan passe la nuit dans la chambre de son prétendu camarade, et le lendemain matin ils se rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve. Il étoit d'usage que l'Odalisque qui avoit joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanche-Fleur à la tête de ses compagnes ; il est surpris et presque ému par sa beauté. Ces jeunes personnes se répandent dans les parterrres ; elles cueillent chacune une fleur, que plusieurs d'entr'elles portent en rougissant, et d'une main mal assurée : Blanche-Fleur choisit une rose d'une blancheur éclatante ; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reste claire et pure ; mais la rose, de blanche qu'elle étoit devient de l'incarnat le plus vif ; et une seconde rose semblable paroît à côté d'elle, et comme sortant de la même tige. Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du sérail du soudan. O Mahomet ! s'écrièrent-ils, le sérail est profané. Sur le champ chaque Odalisque est saisie par deux noirs qui l'entraînent dans sa chambre. Mirzabey et celui qui l'accompagne se saisissent Blanche-Fleur ; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de son appartement ; ils le visitent, et Flores est découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tout entier à la vengeance; il se fait connoître; et tout le sérail, tremblant et consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bûcher, et condamne Flores et Blanche-Fleur à mourir ensemble dans les flammes. Flores se ressouvient alors de l'anneau qu'il tient de sa mère; et, se servant de la langue espagnole qui n'est point entendue en Egypte, il presse vainement Blanche-Fleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés se servent, fait croire qu'ils sont chrétiens, et ce soupçon ne fait qu'accélérer leur supplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel est le soupçon du soudan: Oui, nous sommes chrétiens, lui dit-il, et nous sommes unis par des liens sacrés. Satisfais ta vengeance, mais sois assez généreux pour ne nous pas humilier par les chaînes que tes esclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inspirent la religion que nous professons, le sang qui coule dans nos veines, et la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir jusqu'où ces deux époux porteront la constance, ordonne qu'on les laisse libres; alors ils se prennent par la

main, ils lèvent les yeux au ciel, ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connoît leur innocence; ils entrent dans l'enceinte du bûcher : chacun des deux tient une moitié de l'anneau. Le sultan donne l'affreux signal de leur supplice; vingt torches à la fois allument le bûcher : la flamme s'élève de toutes parts, enveloppe les deux époux, et le dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels. Mais ce moment étoit le dernier de ceux où Blanche-Fleur devoit être infortunée. Sans doute que le saint patron de l'Espagne intercéda pour celle dont il avoit procuré la naissance; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avoit jamais altéré la foi dans l'ame de la princesse de Ferrare, et que cet amour avoit converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu-à-peu, et laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux sains et vermeils au milieu des flammes; tous deux levoient les yeux vers le ciel, ou se regardoient avec tendresse.

Non-seulement le soudan est surpris de ce nouveau prodige, mais son cœur fut attendri. Venez, leur dit-il, en leur tendant la main, venez, heureux amans, que le ciel protège; vous êtes libres, et Mirzabey veut être votre ami.

Flores et Blanche-Fleur sortent du bûcher, et s'approchent du Sultan avec un air noble et mo-

deste. Mirzabey les embrasse, les prend par la main, et les conduit dans son propre appartement. Des bains sont préparés ; le sultan, en sortant du sien, reprend les marques de sa dignité ; et les jeunes époux couverts des habits somptueux qu'il leur a fait porter, viennent le joindre dans son cabinet. Tous deux lui racontent l'histoire de leur vie, et Flores ne lui cache plus sa naissance. Ah ciel ! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connoître plutôt que celui dont je croyois punir l'audace, étoit le fils du roi de Murcie, et le descendant du grand et victorieux Kaled ? Quelles graces ne te dois-je pas rendre, ô saint Prophète ! d'avoir sauvé leurs jours ! Mirzabey les embrasse de nouveau, leur offre ses secours, et de les conduire à la tête de cent mille combattans par-tout où leur volonté les appellera. La première faveur que Blanche-Fleur lui demande, c'est la grace de la jeune Colonna ; et Flores le supplie d'envoyer chercher son ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de son amie ; des couriers volent à Alexandrie, et bientôt Sélim et le visir du soudan arrivent. Sage visir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'histoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire ; rendez la liberté à toutes les esclaves de ce sérail, donnez-leur tous les secours néces-

saires, comblez-les de mes bienfaits, et que désormais ce lieu redouté ne soit plus habité par l'innocence malheureuse; que tout partage, en ce moment, la joie que je sens à briser les chaînes de toutes ces jeunes beautés. A ces mots, toutes les portes du sérail sont ouvertes; on amène des chariots superbes: Mirzabey fait placer dans le sien Flores, Blanche-Fleur et Colonna, et les conduit en triomphe dans son palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux se lèvent pour le suivre, Flores voit les deux anneaux qu'il tenoit de sa mère et de Blanche-Fleur se réduire en poussière; un bruit extraordinaire qui semble partir de la fontaine, les engage à l'observer de plus près. Ils voient l'eau du bassin trouble et sanglante; un nuage noir s'en élève en tourbillon: ce nuage disparoît, et la fontaine reprend toute sa pureté; mais elle avoit perdu sa vertu.

La destruction de ces deux espèces d'enchantemens, étoit attachée à la fin des malheurs que Blanche-Fleur devoit éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, et leur offre sans cesse et ses armées et ses trésors; mais Flores et Blanche-Fleur n'acceptèrent que deux vaisseaux, sur l'un desquels ils repassèrent en Italie, par le conseil de Colonna, qui ne doutoit pas que l'Empereur d'Occi-

dent ne reçut à bras ouverts cette princesse, fille de l'infortunée Topase. Sélim s'embarque sur l'autre, et retourne à Murcie, informer le souverain de ce pays et la reine, des aventures singulières, mais heureuses, de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia ; ils apprennent, en y abordant, que l'empereur vient de mourir, et que le clergé, les grands, les sénateurs et le peuple, sont divisés pour l'élection du prince qui doit lui succéder. Ils prennent le parti de déguiser leurs noms, et de se rendre à Rome en diligence ; ils y arrivent dès le lendemain : le pape leur accorde une audience particulière ; Flores et Blanche-Fleur se jettent à ses genoux, lui déclarent leur naissance, et lui font verser des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés. Le saint vieillard admire les décrets du Très-Haut ; il leur fait joindre les mains, en bénissant leur union ; il implore les graces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avoit appelés à Rome, Colonne, le plus puissant prince du royaume de Naples, et l'ami particulier du saint père, étoit accouru des premiers auprès de lui ; il entre dans la salle au moment où Flores et Blanche-Fleur reçoivent sa bénédiction ; soudain il entend un cri perçant, et Colonna sa fille se jette à ses genoux : le saint

père ému, raconte à son ami tout ce qu'il vient d'entendre : Blanche-Fleur se déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un instant à faire assembler le sénat, et tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le saint père et lui se présentent à cette assemblée ; ils lui font part de la naissance de Blanche-Fleur, des malheurs de sa mère, et des droits que Topase a à l'empire ; ils parlent de l'alliance qu'elle a faite, des vertus et de la puissance du prince Flores, son époux. Un murmure favorable s'élève par degrés pendant le récit du saint père ; ses derniers mots sont interrompus par une acclamation générale, et les Romains proclament Flores pour empereur, tout d'une voix.

On dépêchoit des couriers en Espagne pour y porter cette grande nouvelle, lorsque Flores en reçoit un de Sélim, qui, en arrivant, avoit trouvé Félix attaqué déja d'une maladie dangereuse : cependant, vivement ému du récit de Sélim, il sembla reprendre de nouvelles forces pour écrire, de sa main, à son fils : « Viens, » mon cher Flores, viens, Blanche-Fleur, puissiez-vous oublier mes injustices, avant que vous » vous occupiez du soin de me fermer les yeux! »

Mais hélas ! la révolution subite que lui causa le plaisir de savoir son fils vivant, et l'espérance

de le revoir, entraînèrent bientôt le roi de Murcie au tombeau. Un second courier apprit sa mort; et le fidèle Sélim assura son prince que le peuple de Murcie étoit prêt à le reconnoître pour maître, malgré son changement de religion. Mais Flores, satisfait de remplir le trône impérial d'Occident, renonça à ceux d'Espagne, et s'en démit en faveur de son cher Sélim.

La tendre mère de Flores vint rejoindre en Italie l'empereur son fils, et sa chère Blanche-Fleur. Colonna épousa le jeune Scipion qui étoit aimable; ils régnèrent sur le beau pays de Toscane: ainsi tous les héros de cette histoire passèrent de longs et d'heureux jours ensemble, fidèles à leurs sermens et à leurs amours.



CLÉOMADES ET CLAREMONDE.

Le Roman de Cléomades est très-ancien ; il en existe un exemplaire en vers espagnols dans la bibliothèque du Savant aimable, qui fait le meilleur usage des trésors qu'il a rassemblés. Il en existe aussi deux traductions, l'une est espagnole et l'autre est françoise, et du commencement du seizième siècle : cette dernière est la plus fidelle ; les lecteurs y reconnoîtront sans peine que l'invention du cheval de bois qui vole dans les airs, est tirée des contes arabes. Beaucoup de Romanciers Espagnols ont puisé dans la même source : les cours galantes de Murcie et de Grenade ont bien contribué à former les mœurs et l'esprit des anciens habitans du Nord ; et les Espagnols, en conservant la haute valeur des enfans d'Odin, ont pris l'imagination et la galanterie des Abencerages.

Une jeune et belle princesse, nommée d'Ectrive, héritière de cette riche partie de l'Es-

pagne dont Séville est la capitale, avoit accordé son cœur et sa main à Marchabias, héritier du royaume de Sardaigne. C'étoit en se signalant dans un tournoi, que ce prince avoit mérité ce bonheur : il y avoit fait voir tant de force et d'adresse, qu'aucun des Chevaliers qui étoient accourus de toutes parts à cette fête, n'avoit pu lui résister. Il avoit même fait perdre les arçons au redoutable Astur, aussi effrayant par sa taille que renommé par sa valeur ; il l'avoit forcé à faire hommage à la Reine de Séville, de la principauté des Asturies ; il avoit fait encore plus, il s'en étoit fait un ami ; et c'est ainsi qu'après avoir ajouté de nouveaux domaines et une nouvelle gloire à la couronne de la belle Ectrive, il avoit mérité de recevoir sa main.

Dans l'espace de quatre ans, le bonheur de leur hyménée fut assuré par la naissance d'un prince et de trois princesses. Le prince fut nommé Cléomades ; et les trois filles, Hélior, Soliadis et Maxime : cette dernière sur-tout parut, dès son enfance d'une beauté achevée.

Dès que Cléomades eut reçu les premières instructions qui lui furent données dans sa patrie, et en eut parfaitement profité, le roi et la reine, ses père et mère, l'envoyèrent voyager. Il commença par la Grèce ; il y prit le goût des

des arts et celui de l'héroïsme, dont avoient été animés tant de grands hommes de cette contrée, ensuite il passa en Allemagne, pour prendre l'esprit de la chevalerie moderne, et s'exercer dans les tournois qui s'y donnoient fréquemment. Enfin, pendant son séjour en France, Cléomades s'étoit formé aux exercices en tous genres, propres à un grand prince, et avoit reconnu les avantages que ce royaume a sur tous les autres. Il se préparoit à passer en Italie, lorsque ses parens crurent devoir le rappeler pour quelque tems auprès d'eux, tant pour juger des progrès qu'il avoit faits dans ses voyages, que pour assister aux noces de ses trois sœurs, que déjà trois grands princes demandoient en mariage.

Ces trois prétendans étoient arrivés ensemble à la cour de Séville, où leur renommée les avoit précédés : *outre qu'ils possédoient de grands royaumes, ils passoient pour de grands clercs*, (très-habiles) *en science d'astronomie, voire en art de négromancie.* L'un étoit Mélicandus, roi de Barbarie; le second étoit Bardigans, roi d'Arménie; et le troisième étoit roi de Hongrie. Celui-ci s'appeloit Croppart : il étoit horriblement laid et bossu; son esprit étoit aussi fertile en mensonges, que son ame étoit vicieuse et noire.

en larmes se jeter dans les bras de sa mère ; lorsqu'elle vit qu'elle devenoit le partage du vilain roi bossu. Maxime appélle son frère Cléomades : Vous n'avez rien promis, mon frère, s'écria-t-elle, et vous m'avez mille fois juré de me protéger et de défendre ma liberté ; ou délivrez-moi du supplice d'épouser ce monstre, ou donnez-moi la mort.

Cléomades aimoit tendrement sa jeune sœur ; c'étoit bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus spirituelle : elle étoit espiègle et plaisante jusqu'à la malice ; du reste, pleine des talens les plus agréables, brodant comme les fées, faisant des contes à mourir de rire, et de tems en tems de jolies chansons.

Cléomades, indigné de voir sa charmante petite sœur prête à passer dans les bras du vilain Croppart, se lève, et déclare au roi son père qu'il s'est engagé par serment à défendre la liberté de sa jeune sœur. Croppart élève une voix glapissante, et fait valoir toute la force que le don octroyé doit avoir : Cléomades lui lance un regard terrible, et lui dit : » Les deux premiers » rois en méritent l'effet par les dons qu'ils ont » offerts ; mais que prétendez-vous obtenir par » le don de ce vilain cheval de bois, et par la » fable que vous avez osé nous débiter pour en » rehausser le prix ? « Le fourbe et méchant

Croppart imagine sur le champ qu'il trouve l'occasion la plus favorable pour se délivrer d'un prince qui peut seul s'opposer à ses desirs.
» Seigneur, lui dit-il sans s'émouvoir, ne vous » en rapportez qu'à vous-même; faites l'épreuve » de mon cheval : je me soumets à tout si je » vous ai trompé...... Oui, je la ferai tout-à- » l'heure, s'écrie le prince avec fureur. « A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin : l'homme d'or embouche sur le champ sa trompe, en tire un son aigu ; mais personne n'y fait attention, on n'est occupé que de Cléomades. Il s'élance sur le cheval de bois qui reste immobile. Le prince commençoit déjà à menacer Croppart, lorsque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à son frontal ; l'homme d'or fait retentir sa trompe avec plus de violence que la première fois : le roi d'Espagne y fait attention, il crie à son fils de descendre ; mais il n'étoit déjà plus tems. Le prince avoit tourné la cheville fatale, et le cheval s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon, fit dans un instant disparoître Cléomades.

Le roi et la reine d'Espagne, indignés et désespérés, font saisir le roi Croppart, et le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomades. Je n'en suis plus le maître, leur ré-

pondit-il avec ce sang-froid que les criminels conservent quelquefois dans les plus grands périls ; le prince ne m'a pas laissé le tems de lui faire connoître les ressorts qui dirigent le vol de ce cheval, ne vous en prenez qu'à sa destinée.

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuse, leur fait impression ; ils se contentent de le faire garder à vue dans un appartement du palais, où d'ailleurs il est bien traité. Ils déclarent aux deux autres rois qu'ils sont très éloignés de révoquer leur don ; mais qu'ils doivent consentir sans peine que, dans ces momens de douleur, leurs noces et la liberté du roi Croppart soient différés jusqu'au retour du prince.

Mélicandus et Bardigans s'y soumirent sans insister. Cependant le courage de Cléomades n'étoit point ébranlé par la hauteur prodigieuse où le cheval s'éleva, ni par la rapidité avec laquelle il fendoit les airs ; il espéra, quelques momens, que la machine le rapporteroit au même lieu d'où il étoit parti ; mais voyant sans cesse au-dessous de lui de nouvelles contrées et de nouvelles mers, il s'apperçut avec douleur qu'il s'éloignoit de l'Espagne. La nuit enfin répandant ses ombres sur la terre, toute sa surface disparut à ses yeux, et il se sentoit toujours emporter avec la même rapidité ; mais ce

fut toujours sans en être effrayé, qu'il s'abandonna à sa destinée.

S'étant ressouvenu, pendant la nuit, que le cheval portoit sur ses épaules des chevilles semblables à celles qu'il avoit sur le frontal, il profita des premiers rayons du soleil pour essayer d'en faire usage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivoit la direction; et qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentissoit son vol, et descendoit vers la terre. Du moment où Cléomades connut l'usage qu'il pourroit faire de ces chevilles, il fut consolé, et conçut même de grandes espérances. Les rayons du soleil, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent appercevoir qu'il étoit au-dessus d'une grande ville; il embrasse alors les deux épaules du cheval, et se servant avec adresse des deux chevilles, il descendit doucement sur la plate-forme d'une tour très-élevée, posée au milieu des jardins d'un grand palais.

On croira sans peine que, quoique l'allure du cheval fût très-douce, le prince n'avoit pu passer un jour et une nuit dans un air aussi vif et aussi froid, sans beaucoup de fatigue, et sans beaucoup d'appétit.

Cléomades saute légèrement sur la plate-forme, et y laisse son cheval: dès qu'il a décou-

vert une légère trappe qui couvre un degré, il le descend sans crainte ; et bientôt il arrive dans un salon, où il trouve une table chargée des débris d'un festin, et de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'étoit plus pressant pour lui que d'en faire usage ; et bientôt des mets exquis, et les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténédos et de Chypre, eurent dissipé le trouble et la fatigue de la nuit qu'il venoit de passer dans les airs. Dès qu'il sentit ses forces réparées, il hasarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entr'ouverte donnoit dans ce salon.

Le premier objet qui frappe sa vue, est un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparses et des brocs d'eau-de vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où se trouvoit le géant, que l'usage qu'il avoit fait des brocs l'empêcheroit long-tems d'en pouvoir faire aucun de ses armes. Il tire donc doucement, et à tout hasard, une clef qu'il voit dans sa main ; et bientôt une porte richement ornée s'étant offerte, il fait usage de la clef : il entre dans une chambre où trois lits pareils, et dont les rideaux étoient relevés, renfermoient chacun une jeune beauté dans le printems de l'âge ; leurs légers vêtemens de nuit, en désordre, laissoient voir une partie de leurs charmes.

Cléomades étoit vif, il étoit jeune; mais les desirs ne lui firent point oublier les devoirs de la chevalerie, qui lui prescrivoient d'être le protecteur de l'innocence et de la beauté; il ne lui étoit pas permis de les profaner : l'amour seul eût peut-être pu l'entraîner à l'oubli de cette règle; mais, quelque charmantes que fussent ces jeunes personnes, elles l'avoient seulement ému et son cœur n'étoit point blessé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte presque ouverte, qui lui laisse entrevoir une chambre encore plus brillante que celle qu'il est prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une sorte de crainte; il marche avec plus de timidité : bientôt un lit, dont les rideaux étoient relevés en festons par des guirlandes de fleurs, attire et fixe ses regards. Psyché ne parut jamais si belle à l'Amour, que la jeune personne qui reposoit dans ce lit le parut aux yeux du prince. Il crut voir Hébé, n'ayant presque d'autre voile que les beaux cheveux blonds dont les tresses et les boucles couvroient ses épaules et son sein. Un saisissement délicieux, mêlé de respect et de crainte, le rend immobile; toute son ame paroît avoir passé dans ses yeux; son état présent lui semble si doux, son bonheur si vif, qu'il n'imagine pas dans cet instant qu'il puisse

augmenter. Un mouvement que la jeune personne fait en dormant, lui dérobe une partie des charmes qui l'embrâsent; il s'approche un peu plus près, et ce même mouvement lui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir que cette passion prend sur une ame, et les sentimens qu'elle inspire; mais la crainte d'offenser celle qui devient la maîtresse de son cœur, ne lui permet rien de tout ce qui auroit pu la blesser, si ses yeux eussent été ouverts. Le prince d'Espagne fut peut-être toujours resté dans cette contemplation délicieuse, s'il n'eût apperçu une abeille voltiger (sur ce qu'elle prenoit, sans doute, pour un bouton de rose) et prête à piquer un sein charmant. Cléomades, s'abusant lui-même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime; il vole à son secours; mais n'osant y porter la main, sa bouche seule s'oppose à l'atteinte de l'abeille: il reçoit sur la joue la piqûre de son aiguillon. La jeune personne se réveille en jettant un cri; et voyant un jeune homme qui lui étoit inconnu: » Téméraire, » s'écria-t-elle, quelle audace, quel pouvoir » vous conduit en ces lieux? Êtes-vous le roi » Liopatris que le roi mon père me destine » pour époux? Ah! si vous ne l'êtes pas, rien

» ne peut vous dérober à la mort... « Interdit, troublé, et n'écoutant que son amour et la crainte d'irriter ce qu'il aime: » Oui, princesse, » je le suis, lui répond Cléomades; par mon » adrésse, et sous le voile du mystère, j'ai pé- » nétré jusqu'en ces lieux ; j'ai voulu voir cette » beauté céleste qui m'est destinée, et tomber à » ses pieds avant de lui offrir ma main : peut- » être même le respect m'eût-il fait retirer en » silence, si cette abeille cruelle ne vous eût » menacée; et je ne pouvois parer le coup » qu'elle étoit prête à vous porter, qu'en le » recevant moi-même. « Il lui tenoit ce discours les yeux pleins de larmes, et commençoit à voir moins de colère dans ceux de la princesse; il ose prendre sa belle main, il la porte sur sa joue brûlante; la princesse est émue et touchée lorsqu'elle sent et la chaleur et l'enflure que l'aiguillon excite. Elle laisse baiser sa main : » Sei- » gneur, dit-elle, je vous pardonne à peine » cette démarche indiscrète; mais, comme elle » ne peut porter atteinte à mon honneur, je » consens à rester encore quelque tems avec » vous; passez dans ce jardin, et laissez-moi le » tems d'appeler mes filles d'honneur, et de » paroître dans un état plus décent. «

On suit sans résistance les ordres de ce qu'on aime. Le prince obéit. Lyriades, Gayète et

Florette, que Cléomades avoit d'abord trouvées dans leurs lits, se levèrent promptement à la voix de la princesse: elle leur conte son aventure en rougissant; elle sourit ensuite, et finit par leur avouer que l'époux qui lui est destiné lui paroît charmant.

Toutes les trois s'empressent à habiller leur maîtresse; elles mêmes se mettent en état de suivre la princesse, qui sent déjà quelque impatience de joindre celui qu'elle croyoit être Liopatris.

Cléomades est ébloui en la revoyant; ils s'asseyent sous un berceau; et les filles d'honneur de la princesse ne la quittant point, il s'y prend assez adroitement pour apprendre que leur maîtresse se nomme Claremonde, et qu'elle est fille unique de Cornuant, roi de Touscan, qui l'a promise au roi d'Astracan, nommé Liopatris.

Le prince se reproche en secret sa supercherie; mais, emporté par l'amour, il ne néglige aucuns moyens de lui plaire et de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer, et de la rendre souveraine de son royaume et de sa vie! Avec quelle violence sur-tout ne lui parla-t-il pas de l'impatience où il étoit de voir luire le jour heureux qui devoit les unir! Si l'amour rend éloquent, il rend également persuasif. Claremonde bientôt com-

mence à ne plus craindre de laisser paroître un penchant qui l'entraîne, et qu'elle croit légitime: elle lui répond avec modestie; mais ses regards donnent à ce qu'elle dit à Cléomades, toute l'expression de la tendresse. Lyriades, Florette et Gayète se lèvent pour cueillir des fleurs; Cléomades saisit cet instant pour se jetter aux genoux de Claremonde; il y renouvelle le serment de l'adorer toujours, et reçoit celui qu'elle fait à son tour de lui être à jamais fidelle; mais tout-à-coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas, et le roi Cornuant s'avance, suivi de sa cour et d'une troupe armée.

Le géant s'étoit enfin réveillé; son premier soin avoit été de voir si tout étoit en bon ordre dans l'appartement de la princesse, dont la garde lui étoit commise. Ne la trouvant point dans son appartement, et entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin, il avoit vu, par une fenêtre, un jeune Chevalier aux pieds de la princesse, et avoit couru promptement en avertir le roi son père.

Cornuant s'avance avec fureur, fait entourer Cléomades et sa fille, à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger se trouve à ses genoux? » Il ne peut s'y trouver, lui répond-elle, » que de votre aveu; et ce ne peut être un » autre que le roi que vous m'avez destiné. «

» Traître, s'écria Cornuant, en s'adressant à
» Cléomades, quelle fureur a pu te porter à
» violer cet asyle sacré, à pénétrer jusqu'auprès
» de ma fille, et à te dire Liopatris ? — Seigneur, lui répond respectueusement Cléomades, plaignez un jeune et malheureux
» Chevalier persécuté par la vengeance des
» Fées. Né d'un souverain d'Europe qui leur
» avoit déplu, elles me condamnèrent, au
» moment de ma naissance, à me voir exposé
» tous les ans, pendant trois jours, aux plus
» affreux périls; et l'instant où ces périls porteront la crainte en mon ame, doit être celui de ma mort. «

» Depuis que j'ai été armé Chevalier, tous
» les ans elles me font enlever, pendant trois
» jours, par un cheval de bois qui fend les
» airs, me fait parcourir toute la terre, et ne
» me rapporte dans les états de mon père,
» qu'après m'avoir fait trouver des dangers
» affreux, auxquels, jusqu'ici, je n'ai point
» succombé. Daignez, Seigneur, envoyer sur
» la plate forme de cette tour; on y trouvera
» le cheval qui s'y est abattu de lui-même.
» Accablé de fatigue et de besoin, je suis descendu pour chercher quelques secours; et,
» parvenu jusqu'à l'appartement de la princesse,
» je l'ai entendue s'écrier: Téméraire, si tu n'es

» pas le prince Liopatris, je vais appeler et te
» faire trancher la tête. J'avoue, Seigneur, que
» dans le premier moment, le desir si naturel
» de conserver ma vie m'a fait recourir à une
» feinte que moi-même je condamne ; et je me
» soumets, ajouta-t-il, en prenant un air plus
» ferme, à tout ce que vous ordonnerez de mon
» sort. «

Cornuant étonné de ce récit, auquel il ajoute peu de foi, envoie sur la plate forme, d'où ses émissaires lui apportent, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif et mal fagotté, qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce tems, la jeune Claremonde étoit cruellement agitée par l'espérance et par la crainte : cet inconnu, si tendre, si beau, si séduisant, avoit fait la plus vive impression sur son cœur, qui déjà le préféroit à Liopatris.

Cornuant assemble son conseil, dont l'avis cruel est que l'inconnu mérite la mort, pour avoir osé tromper Claremonde, en prenant le nom de Liopatris : et le roi Cornuant faisant entourer Cléomades, lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. » Je m'y attendois, ré-
» pond le prince avec fermeté ; mais, divine
» princesse, (s'écria-t-il) pardonnez-moi de
» n'avoir pu résister à vos charmes, et d'avoir

» eu recours à cette feinte, que je ne peux » me pardonner : j'eusse été trop tôt privé de » voir tant d'attraits ; et la mort m'est douce, » puisque je les vois encore, et que le plus » passionné des amans va perdre la vie à vos » yeux. «

Claremonde pleure, soupire, n'ose parler, s'enveloppe la tête de son voile : déjà les satellites s'avancent pour exécuter l'arrêt :...... » Roi Cornuant, reprend Cléomades, avec plus » de fermeté que jamais, je suis Chevalier, et » mon sang est illustre ; fais-moi mourir selon » l'usage de mon pays, où tout Chevalier que » l'on condamne à mort, ne la reçoit que monté » sur son cheval de bataille : cet instrument de » la vengeance des Fées me paroît suffisant pour » sauver mon honneur, celui de la Chevalerie » de mon pays, et de ceux dont j'ai reçu le » jour. «

Cornuant, qui voyoit périr avec peine un si beau Chevalier, plus malheureux peut-être que coupable, accorde aisément une pareille demande : on fait monter sur le cheval de bois Cléomades, auquel on accorde aussi l'instant qu'il demande pour charger quelqu'un d'instruire sa famille de son malheureux sort. Le prince ne perd pas un moment pour porter la main à la cheville du frontal ; et le cheval s'élance en l'air avec

avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, et qu'il laisse à peine le tems au prince même de crier : *Divine princesse, je vous serai à jamais fidèle.*

On peut imaginer sans peine quel fut l'étonnement du Roi Cornuant et de sa cour; il redoubla lorsque l'on vit Cléomades planer quelque tems dans les airs : ce prince ne pouvoit se résoudre à perdre la belle Claremonde de vue; et ce ne fut que lorsqu'il la vit rentrer dans la tour avec le roi son père, qu'il dirigea son vol vers l'Espagne. Cléomades, connoissant alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de son cheval, arrive près de Séville, trente-six heures après son départ. Il descend dans un petit château de plaisance; il y dépose sa monture, et court entre les bras de son père et d'Ectrive, auxquels il rend la vie par sa présence.

Son arrivée fut suivie du mariage de ses deux premières sœurs avec les rois Mélicandus et Bardigans, et de la liberté du roi Croppart ; mais Cléomades l'ayant appelé vainement au combat, et s'étant déclaré défenseur de la jeune Maxime, et l'homme d'or se mettant à sonner de sa trompe ; dès que ce vilain bossu vouloit ouvrir la bouche, on lui signifia un refus absolu, et l'ordre de se retirer de la cour de Marchabias.

Le roi Croppart se trouva très-embarrassé ;

plus d'une année devoit se passer avant qu'il pût retourner dans ses états, où plusieurs trahisons et félonies l'avoient déshonoré aux yeux de ses sujets.

L'auteur dit (et nous ne connoissons pas assez l'ancienne histoire de Hongrie, pour savoir si c'est avec quelque fondement) que lorsqu'un roi de ce pays-là s'étoit rendu coupable de quelque félonie, il étoit obligé de s'en bannir pour sept ans; que s'il osoit y rentrer avant ce terme, tout Hongrois pouvoit le tuer; et que les Magnats étoient obligés par serment à le combattre, s'il y revenoit à main armée.

Croppart, dans la position où il se trouvoit, prit le parti de sortir de la cour; mais il se déguisa en médecin Indien, pour ne se pas éloigner de Séville; et, se tenant dans un village voisin, il se mit à cueillir des simples, à débiter des drogues, et fut attentif à savoir tout ce qui se passeroit de nouveau dans la ville de Séville.

Il ne fut pas long-tems sans apprendre que Cléomades étoit reparti. Ce prince, entraîné par son amour, ne put s'empêcher de le confier à la reine sa mère; et sentant bien qu'elle ne pourroit le retenir, elle consentit à le laisser retourner près de Claremonde, et l'exhorta seulement à se conduire avec prudence.

Cléomades dirigea donc son vol vers le

royaume de Touscan, de manière à n'arriver que de nuit près de sa chère Claremonde. Au lieu de descendre sur la plate-forme de la tour, il abattit son cheval dans un petit jardin qui n'avoit d'autre entrée que l'appartement de la princesse, et il le cacha sous un berceau.

Quel trouble mêlé d'Espérance, de crainte et d'amour ne sent-il pas en s'approchant de la porte qui donnoit dans ce jardin ? Cette porte ne se trouve point fermée; il achève de l'ouvrir sans bruit; il entre, il hésite, il frémit; et l'amour l'entraîne près du lit de sa princesse : il s'approche, il entend sa respiration, dont il imagine déjà sentir la douce chaleur passer jusques dans son ame; il lève doucement les rideaux; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ses charmes: il n'ose la réveiller, il craint l'effet d'une première surprise: il cherche un moyen d'arrêter ses premiers cris, il le trouve; et la jeune Claremonde ne peut, en s'éveillant, qu'ouvrir les yeux et reconnoître son amant: ce n'est même qu'après s'être assurée que ce n'est point un songe, qu'elle lève languissamment ses bras pour le repousser doucement. Que fais-tu, jeune téméraire, lui dit-elle d'un ton bas, et qui n'annonçoit point de colère? Oses-tu braver une mort certaine, que déjà je frémis de te voir donner à mes yeux? Que prétends-tu, puisque

tu n'es pas le roi Liopatris? vous adorer toute ma vie, lui répondit-il, et vous faire un sort digne de vous : je suis Cléomades, fils du roi d'Espagne; les Auteurs de mes jours sont instruits de mon aventure et de mon amour; ils vous attèndent dans leurs bras, pour vous élever sur un des plus beaux trônes de l'univers. Quoi! vous êtes, s'écria Claremonde, vous êtes ce Cléomades que la renommée nous a déjà peint comme le plus brave et le plus parfait des jeunes Chevaliers? Le prince, pour toute réponse, lui présente un bracelet d'un prix inestimable. C'est la reine ma mère qui vous l'envoie, dit-il alors; voyez les deux portraits qu'il renferme. Claremonde ouvre un ovale de diamans; elle voit, d'un côté, une belle personne revêtue d'habits royaux, avec cette inscription: *D'Ectrive, reine d'Espagne, heureuse mère de Cléomades:* l'autre portrait lui fait voir une seconde fois l'objet si cher à son cœur; elle lit : *Cléomades, heureux fils d'Ectrive, veut vivre et mourir pour Claremonde.*

La princesse ne put résister plus long-tems à tant d'amour. Oui, j'accepte ce don, lui dit-elle tendrement; puisse-t-il faire à jamais notre bonheur! A ces mots elle baise le portrait d'Ectrive, ferme le bracelet, et l'attache à son bras. Cléomades, plein de joie et d'amour, baise aussi avec

transport le beau bras que ce bracelet vient de parer.

Nos jeunes amans s'arrachent avec peine à ces caresses innocentes, pour ne pas perdre des momens si précieux. Claremonde apprend à Cléomades que Liopatris doit arriver le même jour, suivi de tous les Chevaliers de sa cour, et que rien ne peut empêcher le roi son père de tenir la parole qu'il lui a donnée. Cléomades l'instruit des moyens qu'il a de la soustraire à ce fatal mariage: on se laisse aisément persuader par ce qu'on aime. Claremonde consent enfin à se laisser conduire en Espagne, et à se laisser enlever sur le cheval enchanté. Elle appelle Florette, Gayette et Lyriade: le jour commençoit à paroître; elles sont bien surprises de voir à ses genoux le jeune homme qui a déja pensé périr pour elle; mais elles le sont bien davantage, lorsqu'elles apprennent que c'est le brave et renommé Cléomades, prince des Espagnes. Elles ne font point à Claremonde de représentations inutiles; elles la parent de ses plus beaux habits: l'une rassemble un écrin de pierreries, l'autre quelques provisions pour son voyage; Lyriade cependant les arrête jusqu'à ce que le soleil commence à s'élever sur l'horison; et, craignant d'être soupçonnée avec ses compagnes d'avoir

eu part à l'enlévément de Claremonde, elle prie Cléomades de se faire voir enlevant la princesse, au roi Cornuant, qui vient tous les matins dans les jardins voisins de celui de Claremonde. Cléomades y consent. Il arrange doucement sa chère Claremonde sur la croupe du cheval; il se met en selle; elle pense d'elle-même qu'elle doit l'embrasser étroitement; et cette façon de voyager leur paroît bien douce: le cheval s'élève, et Lyriade, Gayette et Florette vont secrètement dans leur lit, après avoir reçu la promesse que le prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère princesse.

A peine Cléomades se fut-il élevé au dessus des tours du palais, qu'il apperçut le roi de Touscan au milieu de sa cour. Sire, lui dit-il, je suis Cléomades, fils unique du roi d'Espagne: ne soyez point en peine de la princesse; la reine ma mère l'attend; mon père la couronnera le jour qu'elle daignera recevoir ma main. Si le prince Liopatris, qui ne connoît point encore tous ses charmes, veut recevoir ma sœur pour épouse, je la lui offre; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre Chevaliers. A ces mots, il salue, d'une inclination de tête, le roi de Touscan, dont sa fille, en larmes, lui tend un moment un bras;

mais dans l'instant, la rapidité du vol du cheval la porte à serrer Cléomades plus fortement et plus tendrement que jamais.

La distance qui séparoit les royaumes d'Espagne et de Touscan, ne permit au prince que d'arriver le lendemain matin près de Séville; et la princesse, très-fatiguée, pria le prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paroître aux yeux de la cour.

Le prince descend dans le jardin du petit château de plaisance qu'il avoit hors des murs de Séville, et fut charmé d'aller annoncer son arrivée, pour engager le roi et la reine d'Espagne à venir au-devant de Claremonde, et à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la princesse; il vole à Séville, et enchante Marchabias et d'Ectrive par son retour et par son succès. Ils font atteler les chars les plus brillans; en moins de deux heures tout est préparé pour l'entrée de Claremonde, et l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de tems cependant parut bien long à Claremonde. Après avoir un peu réparé ses forces avec les provisions dont le cheval étoit chargé, elle se mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, et à cueillir des fleurs; elle en amasse un grand nombre, elle s'asseoit, elle s'amuse à s'en faire un petit chapeau: elle

chantoit, en le formant, la chanson suivante en triolets.

Ah! trop demeure mon ami (1):
Ah! que bientôt je le revoye.
Qu'il est tendre, qu'il est joli!
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien est réuni:
Eh! pourquoi donc ne l'aimeroye?
Ah! trop demeure mon ami:
Ah! que bientôt je le revoye.

Ores qu'Amour est avec moi;
Pas ne me puis croire seulette;
De lui trop bien louer me doi,
Ores qu'Amour est avec moi.
A ce Dieu plais, puisqu'avec soi
Il m'a prise toute jeunette;
Ores qu'Amour est avec moi,
Pas ne me dois croire seulette.

Tandis que Claremonde chantoit l'ennui de son attente par cette chanson, le vilain roi bossu Croppart étoit à l'extrémité du jardin, *qui cueilloit simples, comme physicien qu'il se montroit, pour se céler.* Il approche doucement; il

(1) Nous devons prévenir nos lecteurs que nous n'avons presque rien changé à l'original de ces deux couplets.

regarde entre les palissades ; et le premier objet qu'il apperçoit, c'est son cheval de bois ; le second, c'est la charmante Claremonde, qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il observe plus attentivement que jamais ; et dans ce moment Claremonde, cédant à son impatience, se met à pleurer amèrement, et à s'écrier : » Ah ! Cléomades, mon cher » Cléomades, où êtes-vous ?.... Ah ! cruel, » m'auriez-vous trompée lorsque vous m'avez » dit que vous alliez chercher ceux qui vien» droient promptement me recevoir avec hon» neur ? Ah ! cher Cléomades, accours, crioit» elle, en redoublant ses plaintes. «

Le bossu Croppart avoit cet espèce d'esprit qui sert aux scélérats : il prend sur le champ son parti. » Belle et noble Damoi» selle, ne pleurez plus, s'écria-t-il en l'abor» dant ; Cléomades, excédé de fatigue en arri» vant au palais, s'est trouvé mal : vole, m'a» t-il dit, comme à son conseiller et à son » confident intime, vole auprès de celle que » j'aime ; sers-toi de mon cheval enchanté, » pour la conduire plus promptement à mon » secours. «

» A ces mots, (ajoute le perfide bossu) le » prince m'a enseigné les moyens faciles de le

» diriger ; montez-y donc avec moi, et je vais
» vous conduire où ce prince vous attend. «

Claremonde n'hésite pas à le croire ; elle saute légèrement sur la croupe du cheval : son ancien maître se guinde sur la selle ; ses longs bras de bossu s'étendent ; il tourne la cheville, et Claremonde est enlevée et livrée à la vengeance et à l'amour de son infâme ravisseur. Elle se fût sûrement précipitée, si elle eût pu prévoir le danger qui la menaçoit.

La rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élança, l'éblouit dans les premiers momens ; mais, au bout d'un quart-d'heure, ne se trouvant à la vue d'aucune ville, et n'appercevant au-dessous d'elle que de grandes forêts, des chaînes de montagnes et des lacs, elle reconnut toute l'étendue de son malheur. Il n'étoit plus tems ; et Croppart, sans être touché des reproches dont elle l'accabloit, avoit saisi ses belles mains avec force, et faisoit voler son coursier vers les déserts de l'Afrique, n'osant encore diriger son vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avoient déjà disparu sous leurs yeux ; l'Adriatique étoit traversée : ils planoient dans les airs sur l'Italie, lorsque la princesse, accablée par la douleur, jetta le cri le plus attendrissant et le plus douloureux ; et

froid que Croppart sentit couler dans ses mains, lui fit juger qu'elle étoit évanouie.

La peur de la perdre, et l'assurance qu'il a que personne ne peut plus l'arracher de ses mains, le détermine à s'abattre et à s'arrêter dans un pré qu'arrosoit une fontaine: il la descend doucement à terre; il lui fait respirer des gouttes spiritueuses qui la rappellent à la vie. Lorsqu'elle a repris ses esprits, il lui avoue qu'épris de ses charmes; il s'est cru tout permis pour l'enlever; mais que ce n'est que pour l'élever au rang de reine, et la placer sur le trône de Hongrie.

Claremonde joignoit beaucoup d'esprit à tous ses charmes, et se crut bien permis de dissimuler avec un traître: Ah! Sire, dit-elle, à quoi pensez-vous? Voudriez-vous faire une reine d'une pauvre paysanne qu'un jeune fils de roi, qui se dit être Cléomades, n'acheta de ses parens *que pour en faire à sa volonté?* — N'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire, excite son ame corrompue, et le rend moins respectueux qu'il ne l'avoit été dans les premiers momens.

Le vilain bossu la requiert d'amour d'une façon moins tendre qu'effrayante: déja la princesse, très-embarrassée à se défendre des longs bras et

des doigts crochus de son ravisseur, voit que la plus sûre ressource est de feindre encore: Arrêtez, lui dit-elle, ou je vais expirer à vos yeux : oui, je consens à m'unir avec vous, pourvu que vous attendiez le moment de descendre en quelque ville écartée, où je pourrai recevoir votre foi, et vous entendre me la jurer au pied des autels.

Croppart, séduit par cette feinte, et (tout détestable qu'étoit son cœur) assez épris pour craindre de se faire haïr, lui accorde une si juste demande. Échauffé par l'ardeur du soleil d'Italie, et par les vains efforts qu'il avoit faits, il court plonger ses bras dans la fontaine, il y étanche sa soif et l'ardeur qui le brûle; mais cette eau, d'un froid extrême, glace ses sens, et le fait tomber presque sans connoissance. Claremonde, de son côté, s'asseoit à quelques pas; et, succombant à la lassitude, elle s'endort. Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne les trouvèrent l'un et l'autre. Ils poursuivoient un de leurs faucons qui s'étoit échappé, et qu'ils avoient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils sont surpris de trouver en cette prairie solitaire un vilain petit bossu, qui, en haletant, semble déja combattre contre une mort prochaine, et une beauté incomparable. L'un d'eux part et vole au palais en

vertir Mendulus, qui régnoit alors dans Salerne.

Ce roi, très-voluptueux, assez bon-homme pour être aimé de ses sujets, mais trop médiocre en tout pour s'en faire craindre et respecter, ne pensoit qu'à passer des jours heureux et variés par les plaisirs qu'il faisoit naître ou qui lui étoient offerts. Il monte à cheval; il vole à la prairie, et trouve Claremonde et Croppart dans le même état où le fauconnier les avoit laissés.

La beauté divine de Claremonde le surprend, l'enchante; et, pour la première fois de sa vie peut-être, il sent que ses desirs sont unis aux sentimens et au respect que la beauté modeste et malheureuse est faite pour inspirer.

Il interroge d'abord le bossu : ce traître lui répond qu'il est homme libre; que le hasard l'a fait trouver mal sur le bord de cette fontaine, et que la jeune personne qu'il voit, *est sa femme épousée.* Il se tourne ensuite vers Claremonde, *et la requiert à dire si réellement elle tient à baron le bossu*, (s'il est véritablement son mari et son maître.) Claremonde commence par le nier, et supplie le roi de Salerne de la mettre à couvert de ses poursuites. Mendulus fait enlever sur des chariots la jeune personne et le bossu; le cheval même, quoiqu'on en ignorat l'usage, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle

Claremonde; le cheval fut mis au garde-meuble On s'assura du bossu que Mendulus voyoit bie qu'il avoit surpris en mensonge; et le malheu reux et triste Croppart; étouffé par la violenc de sa pleurésie, expira dans la nuit suivante.

Mendulus fut très-empressé, le lendemain, se rendre chez Claremonde : il venoit, disoit-il lui rendre un hommage plus digne d'elle, e lui offrir sa couronne et sa main : *A sotte m tenez-vous*, lui dit-elle, *quand par cette gaberi pensez m'allécher et tromper ? Point ne naqui de mesgnie* (*famille*) *louable et connue ; me fu racompté en mon bas âge qu'œuvrée je fus pa moines et nonains en pélerinage ; iceux qui m recueillirent me donnèrent à nom Treuvée ; et quand je fus devenue à point et grandelette, à femme ils me donnèrent à un vavasseur, auquel me ravit le bossu qui grand clerc étoit*, disoit-il, *physicien et mire. Il me conduisit par pays, et gagnoit assez largement les testons, de lieux en lieux, par philtres médicinaux, et tours dont il ébaissoit les curieux, monté sur son cheval de bois, tant qu'il m'avoit toujours bien vêtue, bien nourrie, hors la veille que, sans raison, m'avoit battue et voulu affoler.*

Un tel aveu avoit bien de quoi rebuter et dégoûter Mendulus d'une pareille alliance; mais, nous l'avons déja dit, il étoit peu délicat sur

les moyens de satisfaire ses desirs ; et d'ailleurs il étoit bon-homme. Il assemble, pour la forme, un conseil, composé de flatteurs, dont la plupart étoient compagnons de ses plaisirs ; il obtient leur aveu pour épouser la belle *Trouvée ;* il revient le lui annoncer, et Claremonde ne trouve d'autre ressource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre que la joie lui fait tourner la tête. Elle fait les plus grandes folies, des grimaces affreuses, et finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'obligent à travailler à sa guérison ; et, en attendant, à la mettre sous la garde de dix femmes, les plus fortes et les plus sensées qu'on pût trouver : cette seconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce tems, la cour d'Espagne étoit plongée dans une douleur bien amère. Le roi, la reine et Cléomades s'étoient rendus vainement au petit château du prince, et n'y avoient point trouvé la belle Claremonde. Quelques recherches que le prince fit, il ne put retrouver qu'un de ses gands ; celle du cheval enchanté fut aussi très-inutile : son père et sa mère le ramenèrent au palais, dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Quelques jours après, des ambassadeurs du roi de Touscan arrivent ; et la cour de Séville

est accablée d'une nouvelle douleur, en étant forcée de leur dire que leur princesse, enlevée à son amant, est peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'embassade étoit un homme sage et très-savant: attendri sur le sort de Cléomadés, il fut le premier à le consoler; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir s'abandonner au désespoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une princesse si digne d'être regrettée.

Ce reproche ranime les forces et le courage de Cléomades; et dès qu'il peut supporter le poids de ses armes, il s'en couvre, monte un fier et vigoureux destrier, franchit les montagnes, et s'approche du royaume de Touscan, espérant que quelque heureux hasard y portera des nouvelles de sa princesse. Il reconnoît bientôt les montagnes escarpées dont ce royaume est entouré; il les traverse au milieu de mille précipices; et la nuit étoit déjà très obscure, lorsqu'il se trouva près d'un château isolé, où la fatigue le força de s'arrêter. Le pont-levis étoit levé, il appelle; un homme paroît aux crénaux; et lui dit que la coutume du château est qu'aucun Chevalier n'y peut entrer sans y laisser ses armes et son cheval, à moins qu'il ne se soumette à combattre seul le lendemain contre deux redoutables Chevaliers. Une telle coutume,

coutume, répond Cléomades, est contraire à la courtoisie. Elle fut établie, lui réplique-t on, depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château, viola les droits de l'hospitalité, en assassinant, la nuit, le maître qui le possédoit. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans son sang ; il leur fit jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit, et qui vous est imposée.

On croira sans peine que cette coutume ne fit pas rebrousser chemin à Cléomades : il insiste pour entrer ; le pont s'abaisse, il est bien reçu, fait bonne chère, se repose tranquillement ; et le lendemain matin, celui qui s'étoit empressé pour le bien recevoir, lui dit que le moment est arrivé, ou de laisser ses armes, ou de combattre. Cléomades ne daigne plus lui répondre ; il se couvre de ses armes, prend une forte lance, et, trouvant son cheval tout prêt, il s'élance dessus et suit celui qui le conduit sur une esplanade où la lice étoit préparée, et où deux Chevaliers vigoureux l'attendoient.

Cléomades les défie le premier : ils courent sur lui ; tous deux brisent leurs lances contre son écu, sans l'ébranler ; et celui qui reçoit l'atteinte de la sienne, est jetté au loin sur la poussière avec une épaule démise, et hors d'état de se relever. L'autre charge Cléomades à coups

d'épée, et le combat est long et douteux ; enfin, le prince d'Espagne le saisit et le désarme. Sur le champ ce Chevalier ôte son casque de lui-même, et Cléomades reconnoit en lui l'un des plus braves Chevaliers qu'il eût trouvé dans ses voyages : il se fait connoître à son tour, ils s'embrassent, et volent au secours du Chevalier blessé. Son compagnon lui fait connoître le prince Cléomades : « Seigneur, lui dit le blessé, » c'étoit malgré moi que je soutenois la coutu- » me injuste que vous venez de détruire ; et je » regretterois peu d'être blessé par un bras ac- » coutumé à vaincre, si je n'avois la douleur de » me trouver inutile à la défense d'une jeune et » noble demoiselle, accusée à tort de trahison. »

On entre dans le château ; on rapporte le Chevalier blessé, et son compagnon et lui racontent à Cléomades que Liopatris étant arrivé à Touscan le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, trois Chevaliers de sa suite ont injustement accusé de trahison Florette, Gayette et Lyriade, comme complices de cet enlèvement. Tous les deux confient à Cléomades qu'ils sont amoureux de Florette et de Lyriade, et que leurs parens, d'accord, étoient prêts à les unir, lorsqu'on les a faussement accusées ; et le blessé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente et belle Lyriade. « Eh ! qui doit être plus obligé

» que moi, s'écria Cléomades, à leur conserver la
» vie? Soyez tranquille, Seigneur; je pars avec
» votre brave compagnon, et j'espère rendre
» bientôt l'aimable Lyriade à votre amour.»

Cléomades ne voulant point se faire connoitre à la cour de Touscan, choisit dans l'arsenal du château, les armes les plus simples : il part avec son compagnon, qui déja ne doute plus de sauver les jours de Florette et de Lyriade; mais il s'attendrit sur le sort de Gayette, qui reste sans défenseur: «Nous lui en servirons, répondit » vivement Cléomades, et je répandrois plutôt » tout mon sang, que de laisser périr aucune de » ces trois demoiselles.» Ils arrivent dans les fauxbourgs de la ville où résidoit Cornuant. Le Chevalier du château se rend seul à la cour; il y déclare que deux Chevaliers se présentent pour combattre les trois de Liopatris, et pour défendre les trois filles d'honneur de Claremonde, de l'accusation portée contr'elles. Le combat est ordonné; les adversaires sont placés aux deux extrémités de la lice; ils y renouvellent les protestations et les sermens ordinaires; et dès que le juge du camp a crié, *laissez aller les bons combattans*, ils s'élancent les uns contre les autres : le plus apparent des trois Chevaliers de Liopatris court seul contre Cléomades dont la lance brise son écu et son haubert, et lui perce le cœur. Les

deux autres court ensemble contre son compagnon, et lui font vuider les arçons ; mais bientôt Cléomades vole à son secours, le sauve d'une nouvelle atteinte, et lui donne le tems de remonter à cheval. Cléomades est bientôt vainqueur, et chargé des deux épées des Chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *si demande qu'à brief tems les trois nobles pucelles lui soient délivrées saines et déchargées de leur accusation.* La loi des combats l'ordonnoit ; elle est exécutée. Les parens des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois ; et, sous la conduite de Cléomades, ils reprennent tous ensemble le chemin du château, d'où Cléomades et son compagnon étoient partis.

A peine sont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, suivie de ses deux compagnes, vole au secours du Chevalier blessé ; la présence de ce qu'il aime, lui rend la vie ; et tout ce qui se trouve présent, célèbre et la haute valeur et la générosité de Cléomades.

Pendant ce tems, le prince se désarmoit : rien ne peut exprimer la surprise et les transports de joie de Gayete, de Florette et de Lyriade : lorsqu'elles le reconnoissent. Elles l'entourent, elles veulent baiser ses mains victorieuses ; mais bientôt les larmes que lui fait répandre le souvenir de Claremonde, en les revoyant, fait aussi cou-

ler celles de ces trois jeunes amies. Ils se consultent, et cherchent ensemble les moyens de réussir à la trouver. Un vieux Chevalier, que son grand âge èmpêche de porter les armes, leur dit qu'il connoît à Salerne *un sage Astronomien qui claires voit les choses les plus couvertement céllées.* Un foible rayon suffit pour déterminer un amant. Cléomades ne balance pas à partir dès le lendemain matin; il embrasse les trois jeunes amies; il leur fait promettre de venir le trouver en Espagne, avec les époux qui leur sont destinés, s'il retrouve sa belle Claremonde, et s'il peut l'y faire régner avec lui.

L'aube du jour paroissoit à peine, que Cléomades, sans permettre à personne de le suivre, s'arme et part: il franchit de nouveau les montagnes, et arrive, en peu de jours, dans les fauxbourgs de Salerne. Il s'informe à l'hôte chez lequel il descend, du sage dont il espère tirer quelques lumières. «Ah! seigneur, lui répond-» il, depuis un an nous l'avons perdu, et jamais » on ne l'a tant regretté; car il eût été d'un » grand secours pour calmer la douleur de no-» tre souverain, et pour rendre la raison à la » plus belle fille qui respire, et dont ce prince » est assez amoureux pour vouloir l'épouser, » malgré sa basse origine. »

Cléomades, pénétré de douleur de la mort du

sage dont les connoissances étoient sa dernière ressource, tombe dans une triste et profonde rêverie. Son hôte essaie de l'en tirer, en lui contant l'histoire du vilain bossu, et par quelle aventure le roi Mendulus a trouvé cette jeune personne si charmante. Il poursuit et lui raconte comment la joie lui a tourné la tête, lorsque le roi lui a déclaré qu'il alloit l'épouser. Dieu, quel trouble, quels transports s'élevèrent dans l'ame de Cléomades à ce récit ! il questionne son hôte, et ne lui laisse pas oublier la plus petite circonstance; l'hôte finit par celle qu'il croyoit la moins intéressante, et parle enfin du cheval de bois, qui par hasard fut trouvé près du vilain bossu expirant. A ces mots, Cléomades lui saute au cou. Ah ! mon ami, lui dit-il, votre fortune est faite, et la mienne aussi ; j'ai des secrets infaillibles pour guérir de la folie la plus complète : conduisez-moi promptement à votre souverain ; mais, comme mes armes pourroient lui causer quelque ombrage, trouvez-moi la robe et le bonnet d'un médecin ; ajustez une fausse barbe sur mon visage, et soyez sûr de la réussite, et d'une fortune que je jure de partager avec vous.

L'hôte, enchanté d'une pareille promesse, lui fournit promptement le déguisement nécessaire : il vole à la cour ; il annonce au roi qu'il est arrivé chez lui, la veille, un médecin célèbre qui

répond, sur sa tête, de guérir sa maîtresse.....
» Vole, et me l'amène, s'écria Mendulus. »

Cléomades, muni du gant de Claremonde, qu'il avoit rempli de quelques fleurs et plantes communes, prend une longue baguette noire et de grandes lunettes; il est présenté à Mendulus. Ce prince le conduit lui-même à l'appartement de Claremonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie et de fureur. La barbe, l'habit et la physionomie changée de Cléomades, ne permirent pas d'abord de le reconnoître à la belle Claremonde qui n'avoit jeté qu'un coup-d'œil sur lui, et qui, plus occupée que jamais de paroître folle, faisoit alors des cris affreux, et rendoit ses yeux hagards, autant que leur douceur et leur beauté pouvoient le permettre. « Sire, dit Cléomades, ne vous étonnez de rien, » je vais bientôt la calmer. » Il s'approche d'elle, porte son gant sous ses yeux comme pour le lui faire sentir. Surprise en voyant son gant, elle fixe Cléomades, le reconnoît; aussitôt elle se calme; elle prend sa main comme pour s'appuyer et se remettre de ce dernier vertige. Elle la lui serre tendrement... Non jamais la feinte n'a caché tant d'amour et tant de plaisir... « Physicien, » lui dit-elle, ton gant est habile, car il me fait » du bien; mais pour toi, pauvre mortel, je te » crois tout aussi fou que moi. Tu fais ici l'im-

» portant, et je parie que mon cheval de bois
» en sait plus que toi. Mais à propos, je crains
» qu'on ne le laisse mourir de faim ; je voudrois
» bien qu'on me l'apportât, pour le faire dis-
» puter avec toi : oh ! qu'il raisonneroit bien s'il
» pouvoit manger de l'avoine de Séville ! » En disant cela, Claremonde levoit ses yeux au ciel; tous les traits de son visage avoient repris leur accord et leur beauté céleste ; et la présence de son amant coloroit ses joues de l'incarnat doux et brillant de la rose. Mendulus attendri, mais désespéré de croire l'entendre déraisonner plus fortement que jamais, saisit les mains du médecin qui l'avoit fort bien comprise. Il le conjure d'employer tout son art pour achever de la guérir. Je vais, dit-il, seigneur, faire tous mes efforts ; mais dans ces premiers momens il faut céder à ses plus légères fantaisies, obéir à toutes ses volontés, et saisir l'instant favorable de lui faire prendre les remèdes que j'ai eu soin d'apporter avec moi. Mendulus convient qu'il a raison. « Belle Treuvée, lui dit le faux médecin
» d'un ton bien doux, je ne refuse point de dis-
» puter avec votre cheval ; il m'est arrivé sou-
» vent de soutenir thèse contre de pareils ani-
» maux ; j'avoue qu'on ne peut les convaincre,
» mais avec adresse on peut les apprivoiser, et
» les rendre utiles. Faites conduire ici votre

» cheval... Ah! pauvre bête que tu es, s'écria
» Claremonde en éclatant de rire, mon cheval
» est bien d'une autre nature que ceux que tu as
» connus. Il ne se laisse point conduire, mais il
» aime à se faire porter par des ânes comme toi;
» vas le chercher toi-même, et reviens, si tu
» l'oses, disputer avec lui en ma présence. »
Cléomades feint de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance. Sire, dit-il à Mendulus, comment faire? Elle a l'imagination frappée d'un cheval; ordonnez qu'on en amène un de vos écuries. Mendulus, qui se croit fort habile, lui répond: Vous n'y êtes pas, je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire. Alors il ordonne qu'on porte promptement le cheval de bois dans le jardin. « Belle Treuvée, dit-il en souriant,
» le cheval pourroit salir votre appartement;
» venez avec nous dans le jardin, il sera dans
» un moment à vos ordres... Ah! petit roi, mon
» ami, dit Claremonde, tu raisonnes mieux que
» ce benêt de Physicien. Viens, mon enfant,
» ajoute-t-elle avec un regard enchanteur, don-
» ne-moi le bras, et descendons. » Mendulus, enchanté de cette espèce de faveur, et des progrès de la guérison de Treuvée, prend son bras sur lequel elle s'appuie fortement; et de l'autre main elle saisit l'oreille de Cléomades, qu'elle a l'air d'entraîner en se moquant. Toute la cour

rit et descend: on apporte le cheval de bois, on le pose sur un rond de gazon. Claremonde court à lui, l'embrasse. Ah! mon ami, s'écrie-t-elle, comme te voilà sec et maigre! on t'a laissé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs, des herbes, les lui porte à la bouche: on la laisse faire; tout le monde se prête à cette nouvelle folie.

Cléomades s'approche mystérieusement de Mendulus, et lui montre une petite bouteille, dont il ne faut pas perdre de tems, dit-il, à lui faire avaler la liqueur. Claremonde, sans avoir l'air de s'en appercevoir, change aussitôt de folie: elle feint de prendre confiance aux remèdes du médecin. « O grand homme! lui dit-elle, secourez-moi, montez avec moi sur ce cheval, » et tirez-moi des mains de cette populace qui » me tourmente. Cherchez dans l'oreille du cheval, vous y trouverez ma guérison. » Cléomades lève les épaules, et dit à Mendulus qu'il commence à désespérer du succès. Mendulus le force lui-même à monter sur le cheval; il prend la princesse, la soulève et la place doucement sur la croupe. Cléomade tire de sa poche et laisse voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans sa main: il feint de l'aller chercher dans l'oreille du cheval; mais il prend son tems; il tourne promptement la cheville, et le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui parti-

roit de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverse d'étonnement ; toute la cour jette de grands cris. Cléomades fait planer un instant le cheval. « Mendulus, lui dit-il, je suis Cléomades, prince d'Espagne ; et celle que tu perds » est la belle Claremonde, fille du roi de Toscan. » A ces mots il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté, qui disparoît aux yeux de toute la cour étonnée.

Ces heureux amans se livrent alors à toute leur tendresse et au bonheur de s'être retrouvés. Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le roi et la reine d'Espagne, qui les reçoivent dans leurs bras, ne veulent plus différer leur bonheur. L'archevêque les unit, on en donne avis au roi Cornuant, qui arrive suivi d'une partie de sa cour. Il revoit avec transport sa chère Claremonde dans ses bras, et Cléomades à ses genoux. Les fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de son arrivée. Il y eut des tournois magnifiques ; on y vit paroître un quadrille de Chevaliers Tartares, qui s'obstinoient à ne se point faire connoître. Leur chef étoit Liopatris : ce prince étoit venu pour tirer raison de l'enlèvement de Claremonde ; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que Cléomades lui en avoit faite. Il se découvre ; il obtient la main de la princesse d'Espa-

gne, qui le trouve très-propre à la dédommager de l'horreur que lui avoit inspiré le vilain roi bossu. Gayette, Florette et Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amans ; et tous ces époux fortunés composèrent une cour aimable et riante, où tout respiroit l'amour et jouissoit de la félicité.



L'ABENAKI.

Le célèbre Bouchardon se plaignoit souvent de n'avoir jamais pu dessiner l'Apollon du Vatican, sans perdre quelque trait de la forme élégante et de l'ensemble majestueux de cet admirable ouvrage.

On éprouveroit le même sort, si l'on osoit donner un extrait de l'Abenaki. On renvoie donc le lecteur à l'ouvrage même, morceau sublime, qu'on ne peut lire sans éprouver un sentiment profond, douloureux, et cependant agréable. Il verra qu'il étoit impossible d'en retrancher un seul mot sans lui faire perdre de sa force, et d'en ajouter un sans altérer sa précision. On y reconnoît la touche mâle et facile du Chantre des Saisons ; c'est un dessin de Michel-Ange, colorié par le Corrége. Quiconque pourroit voir ce tableau sans être vivement ému, ne mériteroit pas le bonheur d'être père, ou d'éprouver le sentiment délicieux de l'amour filial.

EXTRAIT
DU
ROMAN DE LA ROSE,

PRÉCÉDÉ d'une courte Dissertation sur l'état de la Littérature Françoise sous les règnes de Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint-Louis, Philippe le Hardi et Philippe le Bel.

A LA MARQUISE DE MAUPEOU,
MA FILLE.

Il m'est bien doux de voir celle qui m'inspira d'écrire quelques réflexions sommaires sur l'esprit, être déja en état de leur donner plus d'étendue, et de les rendre plus lumineuses.

Le foible des vieillards, un droit qu'ils aiment à conserver, c'est d'apprendre toujours

quelque chose à leurs enfans. Puisque je n'ai plus rien à vous dire sur tout ce qui tient au goût, à la société, à la raison embellie par les graces ; ma seule ressource, ma chère enfant, c'est de fixer, pendant quelques momens, vos regards sur des tems reculés, et sur une espèce de littérature qui, peut-être, vous est moins connue que celle des deux derniers siècles.

Les lettres et les arts ont dans la nature, un guide toujours certain. Mais ce guide est malheureusement soumis au goût national, qui devroit être immuable dans tous les âges. Ce goût épuré, qui peut seul embellir les arts et les apprécier, se soutient difficilement de siècle en siècle : combien n'avoit-il pas dégénéré depuis les Grecs et les Latins, jusqu'au moment où je vais essayer de vous le faire voir renaissant parmi nous ?

J'espère que la muse ingénieuse de Guillaume de Loris pourra vous plaire, malgré les vieux atours dont elle paroît quelquefois surchargée. Les narrations de Rusticien de Puise vous ont amusées dans les Extraits des Romans de la Table Ronde ; vous reconnoîtrez dans Guillaume de Loris (auteur presque contemporain de Rusticien), la même imagination que dans ce vieux Romancier, et vous verrez que l'un et l'autre

n'ont fait que renouveller des anciens, ces fables Milésiennes que vous aimez.

Quoique les allégories soient souvent trop longue et trop multipliées dans le Roman de la Rose, la variété, la chaleur qui règnent dans cet ouvrage, suffiront peut-être pour vous plaire et pour vous attacher. Il vous offrira la comparaison du goût renaissant dans le siècle de Philippe Auguste, avec celui du nôtre.

Vous aimez les roses, vous êtes à-peu-près de leur âge : écoutez donc avec intérêt le vieux Loris qui les a chantées, et le vieux père qui desire de les rajeunir pour vous.

La fin du onzième siècle et le commencement du douzième, doivent être regardés comme le berceau de la littérature françoise : l'espèce de jargon composé du celte, du tudesque (langues maternelles des Francs) et du latin, commençoit à se polir et à s'enrichir ; mais les auteurs n'osoient encore s'en servir dans les ouvrages d'éloquence, ni dans ceux d'agrément.

Louis VI, dit le Gros, réunissoit toutes les vertus qui caractérisent les héros et les grands rois. Chef d'une maison auguste qui devoit être un jour si chère à la France, et que les François aimoient

aimoient déjà (quoique le souvenir du sang de Charlemagne leur fût encore aussi cher que sacré), Louis, aimable et magnifique dans sa cour, se plaisoit à polir les mœurs des braves Chevaliers à la tête desquels il se rendoit souvent redoutable; élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, son esprit et son discernement lui avoient fait choisir pour son meilleur ami le grand Suger, simple religieux alors dans cette abbaye.

L'un et l'autre savoient à quel point les lettres et les connoissances pouvoient contribuer à donner une nouvelle supériorité à la nation de l'Europe la plus spirituelle peut-être, mais alors la moins éclairée : ils avoient appelé dans les écoles fondées par Charlemagne, et dans les grands monastères de Saint-Denis, de Citeaux et de Cluny, les professeurs les plus célèbres. Saint-Denis s'honoroit déjà de l'éducation de son maître, et de celle de Suger; l'université, de celle d'Abeilard et du maître des sentences(1); l'abbaye de Cluny, de celle de Pierre de Beaufort de Canillac, dit le vénérable; et l'abbaye de Citeaux s'illustroit par l'éducation de Bernard, homme de grande qualité, et qui devint homme d'une grande éloquence et d'un trop grand et trop dangereux pouvoir; mais homme saint,

(1) Pierre Lombard, qui mourut évêque de Paris.

dont la vie, les mœurs, les sermons, et les actes publics et privés méritèrent la place qu'il a dans la légende et dans l'histoire.

Tandis que les muses grecques et latines, et que les autres muses laborieuses instruisoient la jeunesse dans les abbayes, et la préparoient à donner à l'état ou de preux Chevaliers, ou de grands clercs, les muses agréables amusoient la cour brillante et guerrière de Louis.

Nous avons vu, dans le discours préliminaire, que c'est dès l'an 1120 que Rusticien de Puise composa, réunit en corps d'histoire (telle qu'on savoit l'écrire alors) les Romans de Merlin, d'Artus, de Lancelot, de Tristan, et tous ceux de la Table Ronde, que Thélesin et Melkin, auteurs Anglois, n'avoient qu'ébauchés: il semble que l'esprit naturel de la nation commençoit alors à essayer ses forces; et les premiers essais qui nous en sont restés, furent heureux.

Henri I, roi d'Angleterre, Henri, petit-fils de Guillaume le Conquérant, possédoit alors, presque en entier, la Normandie: il tenoit sa cour à Gisors; et cette cour somptueuse égaloit presque celle de Louis.

Quoique ces deux rois eussent presque toujours les armes à la main l'un contre l'autre, quoiqu'il régnât dès-lors une rivalité hautaine d'esprit et de courage entre deux nations que la na-

ture (partagée entre les puissances de la terre) semble avoir placées sur le globe, pour se connoître, s'estimer, s'éclairer mutuellement, et se combattre sans cesse ; Louis et Henri, braves, éclairés et magnifiques, recevoient avec honneur dans leur cour ceux des deux nations qui se distinguoient par leurs talens et par leur savoir : ils appelèrent près d'eux plusieurs de ces poëtes Provençaux, déjà connus sous le nom de Trouvères ou Troubadours (1).

Ces poëtes avoient renouvelé, les premiers, les chants guerriers, et ceux que la passion la plus vive et la plus douce inspira dans tous les âges : il paroît par ce qui nous reste de leurs ouvrages, que ceux des Grecs et des Romains leur étoient connus ; mais la premiere érudition qu'une nation acquiert, porte long-tems l'empreinte de ses mœurs. Les poésies des Troubadours conservoient encore beaucoup du goût et du caractère national ; elles suffirent pour ranimer dans ces conquérans du nord, qui venoient de s'emparer de la Neustrie et de la Grande Bretagne, ce goût pour la poésie, qui fut toujours cher aux disciples d'Odin : ils trouvèrent la même disposition dans les François,

(1) *Trouvères*, dans son acception véritable, veut dire qui trouve, *qui invenit*.

qui sembloient rendre hommage à l'énergie de la poésie, lorsqu'ils chantoient encore la fameuse chanson de Roland (1), au moment de baisser le fer de leur lance et de fondre sur l'en-

(1) Il est surprenant qu'aucun manuscrit digne de confiance, ne nous ait transmis la chanson de Roland; elle auroit pu se conserver du moins par une tradition orale, puisqu'il est prouvé que les vignerons voisins de Marseille, ville fondée par une colonie de Phocéens, chantent encore, en travaillant, quelques vers grecs très-altérés, qu'on a reconnus pour être les fragmens d'une ode de Pindare sur les vendanges. S'il existe encore quelques traits de la célèbre chanson de Roland, ce doit être parmi les paysans des Pyrénées. Le feu marquis du Viviers-Lansac, homme d'esprit et d'illustre naissance, dont la terre principale, depuis plus de 600 ans dans sa maison, est dans les Pyrénées, est le seul qui m'ait assuré qu'il avoit cru reconnoître des fragmens de la chanson de Roland, dans la bouche des paysans montagnards; et l'on peut rendre, à-peu-près, ce qu'il m'a dit en avoir rassemblé, par la foible traduction qui suit :

O Roland! honneur de la France,
Que par toi mon bras soit vainqueur!
Dirige le fer de ma lance
A percer le front ou le coeur
Du fier ennemi qui s'avance!
Que son sang coulant à grands flots
De ses flancs, ou de sa visière,
Bouillonne encore sur la poussière,
En baignant les pieds des chevaux
O Roland! etc.

nemi. Plusieurs de ces Troubadours étoient également distingués par leur haute naissance, par leur courage et par leurs talens (1). Arnaud de Villeneuve, Guillaume de Cabestan, Hue de Tabarie, plusieurs souverains même, honoroient les sciences et les lettres, en les enrichissant de leurs ouvrages. Si les *soulas*, les *fabliaux*, les *tençons*, les jeux *mypartis*, n'étoient faits que pour occuper la cour d'*amours*, tenue par les dames dans le château de Pierrefeu, la narration des grandes guerres, des combats et des tournois, mise en vers, occupoit agréablement les Chevaliers, les animoit aux grandes actions, à la fidélité pour leurs souverains, pour leurs dames; et même (car nous sommes obligés de l'avouer) le plaisir et la curiosité qui les entraînoient à jouir de ces nouvelles productions, forçoient en eux une négligence dont ils avoient tiré long-tems une espèce de vanité, et les portoient à se plier à l'instruction qui leur étoit nécessaire pour lire avec fruit ces histoires et ces romans, mis en vers par ceux qu'on nommoit alors les *Conteurs*.

Les lettres, si favorablement accueillies dans les cours de Louis VI et de Henri I, firent de grands progrès sous leurs successeurs, l'ins-

(1) Guillaume d'Agoult.

truction de la jeunesse, captivée par trop d'entraves tant qu'elle fut concentrée dans les cloîtres, prit bientôt de nouveaux degrés d'élévation et de lumière. Louis VII, dit le Jeune pour le distinguer de son père qui, l'associant à la royauté, l'avoit fait sacrer à Reims, de son vivant, par le pape Innocent II; Louis VII rassembla de toutes parts les plus savans hommes de l'Europe; il les mit à la tête des écoles nombreuses et des collèges qu'il fonda; et les François commencèrent alors à sortir de l'ignorance.

L'ignorance entraîne presque toujours la barbarie. Celle de la nation l'avoit tenue jusqu'alors dans un esclavage humiliant, sous le pouvoir souvent tyrannique, des hauts barons, ou l'avoit disposé à se révolter, dès que le désespoir ranimoit son ancienne férocité. Louis VII et Suger pensèrent qu'éclairer les François, étoit le meilleur moyen politique qu'ils pussent employer pour faire connoître aux grands vassaux de la couronne (que Louis VI avoit combattus toute sa vie) les limites de leur puissance, et les liens respectifs qui les unissoient avec leurs vassaux. Toujours occupé à modérer le pouvoir tyrannique, Louis VII fut le premier de nos rois qui reussit à placer entre les grands seigneurs et leurs vassaux, des commissaires qui, sous le nom de *Missi Dominici*, étoient autorisés par le

roi (suzerain-né des grands fiefs) à juger des abus de ce qu'on nommoit pouvoir et justice féodale.

C'est ainsi que les lettres et les arts font naître peu à peu la vraie philosophie, ce seul bouclier du foible contre les atteintes du fort, ce lien si doux et si sacré de l'humanité, ce principe de toute vertu, de toute union, de toute bienfaisance. L'amour de la sagesse commençoit à répandre sa lumière féconde sur les mœurs, lorsqu'en même tems les muses s'occupoient à polir l'esprit de la nation, et à la rendre capable d'égaler un jour les Grecs et les Romains. Ces mêmes commissaires dont nous venons de parler, eurent ordre d'appeller le peuple à l'instruction; et le peuple y fut encouragé par les grands privilèges de *Clergie*, accordés à tout homme instruit.

Louis le Jeune sut préparer ainsi des sujets utiles au règne mémorable de Philippe Auguste, son fils et son successeur: les meilleurs ouvrages qui nous restent des douzième et treizième siècles, et peut-être la conservation de ceux des anciens, sont dus à la protection dont Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste honorèrent également les lettres, les arts, et ceux qui les cultivoient.

Ce fut sur la fin du règne du vainqueur de Bo-

vines, que parut l'aimable et savant Guillaume de Loris, natif d'une petite ville du Gâtinois. Ce fut lui qui commença, dans ce tems, le célèbre Roman de la Rose. La lecture des anciens, et sur-tout celle d'Ovide, à laquelle cet auteur nous paroît s'être attaché; une imagination brillante et féconde, le grand art de peindre, et de peindre agréablement, caractérisent la muse de Loris, et le commencement de ce poëme.

Un maître dont le pouvoir est irrésistible, et dont la lumière éclaire les esprits les moins actifs, l'amour, joint au desir de plaire, anima Loris. Il étoit jeune encore; il paroît même que ses vœux s'étoient élevés trop haut: mais tel étoit alors le pouvoir de la poésie, que souvent l'amour payoit par ses faveurs les vers qu'il avoit lui-même inspirés. Loris s'exprime sur celle à qui il avoit consacré ses ouvrages, par les quatre vers suivans:

Celle pour qui je l'ais einpris (entrepris)
C'est une dame de haut prix,
Et tant est digne d'être amée,
Qu'elle doit Rose être clamée (appelée.)

On peut soupçonner, par quelques autres vers de ce poëme, que Loris fut aimé: mais sa mort termina trop tôt son bonheur, ses amours, son

poëme et sa vie ; il mourut en 1260, et son poëme ne fut porté qu'à 4155 vers.

L'intervalle entre le règne de Philippe Auguste et celui de Saint-Louis fut très-court. Le règne de Louis VIII ne fut que de trois ans.

Quoique la poésie fut déja honorée et cultivée, quoique Thibaud, Comte de Champagne et roi de Navarre, l'un des plus puissans vassaux de la couronne, donnât dès-lors aux François un modèle de chansons et de vers assez ingénieux, assez agréables pour nous faire desirer encore aujourd'hui de pouvoir l'imiter, nous présumons qu'aucun auteur de ce tems n'osa continuer un ouvrage dont le titre étoit :

Cy est le Roman de la Rose,
Où tout l'art d'aimer est enclose.

Un poëme presque aussi vif, aussi galant que l'Art d'aimer d'Ovide, ne pouvoit que déplaire, et même irriter le saint roi. Sous son règne, et sous celui de Philippe le Hardi, son successeur, on vit de grands saints, des guerriers, des magistrats, et même un écrivain illustre (le sire de Joinville) ; mais on ne compte qu'un très-petit nombre d'auteurs d'ouvrages d'agrément ; celui même de la charmante comédie de l'Avocat Patelin est ignoré ; et si l'on compare cette pièce (quant au ton et à l'invention) au commence-

ment du Roman de la Rose, on sera bien tenté d'attribuer l'un et l'autre au même auteur, n'en connoissant aucun de ce tems dont il reste des ouvrages aussi naturels, élégans pour leur siècle, et marqués de même au sceau du goût et du génie.

Les Muses laborieuses acquirent sous ces deux règnes; mais les muses agréables semblèrent avoir perdu les premières fleurs dont Loris et Thibaud les avoient parées.

La vicissitude, qui, de tout tems, régna dans le goût et dans les arts, sert à prouver que leur décadence est souvent bien rapide, et que leurs progrès sont toujours très-lents: les sciences peuvent se soutenir avec plus de facilité que les lettres, parce qu'elles ont des principes plus rigides, et une marche plus positive; les lettres ne sont embellies et défendues que par le goût: lui seul répand sur leurs travaux l'élégance et les graces, et le goût dominant d'une nation dépend presque toujours de celui qui régne dans la cour de ses souverains, et de ceux que ses souverains autorisent et engagent à le maintenir dans sa pureté. Cette vérité, qu'il est aussi doux que naturel de se rappeler sous l'empire de l'auguste fille des Césars, se fit sentir sous le règne de Philippe le Bel; et tandis que quelques savans agrandissoient la sphère des connoissances en

Europe, les lettres parurent avoir déjà beaucoup perdu de leurs graces et de leur légéreté, lorsque le petit-fils de Saint-Louis monta sur le trône.

Philippe le Bel cependant les protégea, les anima. Jean de Meun, admis dans sa cour, fut honoré par ce Prince du titre de père de l'éloquence françoise, pour avoir achevé le poëme de la Rose, que, quarante-cinq ans auparavant, Guillaume de Loris avoit commencé. Mais Jean de Meun ne nous prouve que trop la perte que les Muses avoient faite. Son imagination sans chaleur, sa monotonie, un mélange bizarre de licence et de dévotion, des allégories longues et forcées, tout nous apprend que les mains pesantes de cet écrivain étoient bien peu dignes de s'emparer de la lyre de Guillaume de Loris ; il est même bien étrange, bien odieux, de trouver dans la continuation d'un ouvrage consacré à l'amour et au sexe enchanteur qui l'inspire, la satire la plus basse, la plus amère, contre celles qui enflammèrent le génie de Loris. Je n'ose presque rapporter le trait infâme que le coupable Jean de Meun osa lancer contre les dames de son tems :

Vous êtes, vous serez, ou fustes . . . .

. . . .

Ma main s'arrête . . . . je frémis en me rappelant ce blasphême.

On sait avec quelle adresse Jean de Meun sut se dérober à la vengeance des dames de la cour de Philippe ; mais son lourd travail ne peut se dérober à celle de tout homme de goût: s'appesantissant sans cesse sur les premières allégories que Guillaume de Loris n'avoit fait qu'effleurer, il les multiplie, et se traîne tristement jusqu'à la fin d'un très-long poëme qui n'offre plus rien au lecteur qui puisse l'instruire ou lui plaire.

On peut donner une assez juste idée de ce second travail, en disant que Jean de Meun est moins gai, moins savant, moins ingénieux que Rabelais; et qu'il est d'une licence plus détaillée, plus choquante que le peintre philosophe et burlesque (mais souvent hors de toute mesure) de Pantagruel et de l'Isle-Sonnante.

EXTRAIT du commencement du Roman de la Rose, et des 4150 premiers vers qui nous sont restés de Guillaume de Loris.

L'AMANT débute en disant:

Maintes gens vont disans que songes
Ne sont que fables et mensonges

Mais l'on peut tels songes songier
Qui ne sont mie mensongier.

Il feint d'avoir eu pendant les beaux jours mois de mai, le songe qu'il raconte; il mmence par une peinture très-agréable du intems, et de cet esprit de vie et d'amour pandu dans toute la nature.

Moult a dur cœur qui en may n'ame,
Quand il oit chanter sur la rame
Aux oiseaux leurs sons gracieux.

L'amant se promène dans une belle prairie a fond de laquelle il apperçoit un beau verger nclos de murs élevés et crenelés, sur lesquels il oit en sculpture plusieurs figures hideuses, dont l fait la description, en donnant à chacune les ttributs qui la caractérisent: elles représentent laine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Tristesse, 'ieillesse, Papelardie, Pauvreté, Envie. Ces figures étranges attristent l'amant. Mais les chants armonieux des oiseaux, les parfums exquis jui s'élèvent du verger, l'attirent et l'arrêtent: il cherche les moyens de pénétrer dans l'intérieur du verger; il découvre enfin une petite porte, à laquelle il frappe long-tems en vain: cette porte s'ouvre enfin; une dame assez belle, très-parée, et tenant d'un air nonchalant un miroir dans sa main, est celle qui le reçoit;

c'est dame *Oiseuse*, dont Loris fait un portrai assez ressemblant à celui de la Mollesse du Lutrin, et qui finit par ces vers :

Il paroît bien, à son atour,
Qu'elle étoit peu embesognée :
Quand elle s'étoit bien pignée
Et bien parée et atournée,
Sy étoit faite sa journée.

Oiseuse dit à l'amant, qu'elle est une des meilleures amies de Déduit, à qui ce beau verger appartient, et qui rassemble près de lui tous les plaisirs qui peuvent embellir la vie. Dame Oiseuse présente l'amant à Déduit qui le reçoit dans sa cour jeune et riante. Cette cour s'amusoit alors à mille jeux différens : une partie formoit des danses vives et voluptueuses, dont Loris fait une description que nous devons supprimer.

L'aimable nymphe Courtoisie appercevant l'amant, vient à lui, le prend par la main, et le fait entrer dans la danse. Déduit, avec sa bonne et douce amie Lyesse, qu'il caresse à chaque pas qu'il forme avec elle, fait les honneurs de son bal à l'amant.

Amour, ce charmant et malin enfant, ne dansoit pas; il se contentoit d'agiter doucement ses aîles, aux sons des pipeaux et des musettes;

le tems en tems il jettoit les yeux sur deux arcs et sur deux faisceaux de flèches, qu'un beau jeune bachelier, nommé Doux-Regard, tenoit à portée de ses mains. Les cinq flèches que Doux-Regard portoit dans sa main droite, étoient légéres, polies, leur pointe étoit d'or; la plus brillante de ces flèches se nommoit Beauté, la seconde Simplesse, la troisième Franchise, la quatrième Compagnie, (l'ingénieux Loris dit que celle-ci ne peut être láncée bien loin, et que rarement elle fait des blessures profondes); la cinquième se nommoit Beau-Semblant: Loris dit que souvent elle ne fait qu'effleurer ceux qu'elle atteint.

Puissent Amour et Déduit, ces deux jolis amis rassemblés, préserver nos lecteurs des cinq cruelles flèches que le bachelier Doux-Regard portoit dans sa main gauche! La première de ces flèches noires, armée d'un fer sanglant et rouillé, se nommoit Orgueil, la seconde Jalousie, la troisième Honte, la quatrième Avarice, la cinquième Désespérance.

L'amant fait le portrait de plusieurs nymphes de la cour d'Amour, qui dansoient avec lui: ces charmantes nymphes étoient, Beauté, Richesse, Largesse, Franchise, Joliveté, et l'aimable Courtoisie dont il tenoit la main.

Le bal étant fini, l'amant s'enfonce dans les

bosquets du verger, pour en admirer les beautés; mais Amour et Doux-Regard le suivent sans qu'il s'en apperçoive; et, le voyant arrêté près d'une touffe de rosiers, s'approchent doucement, et se cachent, à quatre pas de lui, entre les feuilles épaisses et touffues d'un figuier. Une des roses, qui sembloit n'attendre pour s'entr'ouvrir, que les rayons du soleil et le souffle caressant du zéphir, une de ces roses.... hélas! telles que l'imagination nous les a peintes, et me les peint encore, une rose naissante arrête et fixe les desirs et les regards de l'amant. Il oublie tout pour l'admirer; il ne voit, il n'est occupé que d'elle; à peine s'apperçoit-il des flèches dont Amour lui perce le cœur; ce n'est qu'à la troisième blessure qu'il soupire, se plaint; et les cinq flèches d'or ont déja pénétré son sein, lorsqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

Amour et Doux-Regard rient ensemble, d'un air malin, en voyant le pauvre amant retirer le fust des cinq flèches, dont les pointes restent dans son cœur. L'amant paroît prêt à mourir des coups qu'il a reçus; l'instant d'après il se ranime; il s'élance au travers des épines cruelles qui défendent la rose; des ronces entrelacées s'opposent à ses efforts, et lui font mille nouvelles blessures. Amour en a pitié; mais la pitié

de

de ce méchant enfant n'est presque toujours suivie que de quelque nouvelle malice ; il lance à l'amant une sixième flèche : cette flèche, nommée Beau-Semblant, est trempée dans un baume doux et salutaire, qui calme un peu la douleur des premières blessures. Amour et Doux-Regard se découvrent alors, et s'approchent de lui : » *Vassal*, dit Amour à l'amant, *vainement essa-» rois-tu maintenant de me fuir ; rends-moi hom-» mage : je ne reçois que celui des loyaux amans.* » A ces mots, celui-ci tombe à ses pieds : Amour reçoit ses mains dans les siennes ; le baise sur la bouche, comme son vassal-lige ; et ce baiser porte la vie, la chaleur et l'espoir dans le cœur blessé de l'amant.

Nous passons un épisode qui, quoique agréablement écrit, nous paroît inutile, n'étant qu'un récit de l'erreur, de la passion et de la mort de Narcisse, que Loris imite d'Ovide.

L'amant, quoiqu'il sente la pointe des six flèches dans son cœur, se trouvant soulagé par le baume que porte celle qui se nomme Beau-semblant, finit par dire :

D'une part m'oingt, d'autre me cuit ;
Ainsi il m'aide, ainsi me nuit.

Amour, content de la soumission de l'amant, achève de se l'assujettir, en se servant d'une

petite clef d'or pour fermer son cœur, afin que les pointes de ses flèches ne puissent plus en être arrachées : il lui fait alors une très-longue leçon sur les moyens de réussir à la conquête de la rose. Ces leçons, c'est un véritable art d'aimer; et plusieurs des traits qu'il rassemble, sont imités de l'art d'aimer d'Ovide ; quelques autres se ressentent un peu du mauvais ton d'un siècle où le goût et la galanterie n'étoient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laisser l'amant à lui-même, Amour le console, en lui disant que son absence ne sera qu'apparente, qu'il ne cessera pas de veiller sur lui, et qu'il le laisse sous la garde de Doux-Penser, de Doux-Regard, et de Doux-Parler.

L'amant est très-affligé du départ apparent de son nouveau maître. Il recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante rose. Tandis qu'il gémit de ne pouvoir traverser la haie qui l'en sépare, il voit un jeune homme d'une physionomie douce, prévenante et modeste, dont la main écarte les ronces, ouvre un passage, lui fait signe, et l'appelle près du rosier. Ce jeune homme, c'est Bel-Accueil, fils de Courtoisie ; il permet à l'amant d'approcher plus près de la rose, mais il lui défend de la cueillir, et même d'en oser montrer le desir coupable.

L'amant ne peut s'empêcher de s'exprimer avec douleur sur la peine qu'il souffre en obéissant à cet ordre ; il ose même avancer une main téméraire vers la rose; mais à l'instant un monstre hideux nommé Dangier, s'élance avec fureur, et chasse Bel-Accueil et l'amant hors de la haie, qui se referme aussitôt.

Bel-Accueil s'enfuit en trembant ; et l'amant désespéré se retire seul dans un hallier épais, d'où ses yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante rose. Une grande dame dont l'air est noble, et dont les regards sont perçans et sévères, s'avance vers lui, met sa main sur sa tête, et commence à s'exprimer fortement contre dame Oiseuse, contre Déduit et son verger, et bien plus encore contre Amour, la Rose, Bel-Acceuil et Beau-Semblant; cette Dame s'appelle Raison. A peine l'amant l'écoute-t-il, et daigne-t-il lui répondre.

Sy répond l'amant à rebours
A Raison qui lui blâme Amours.

Raison, indignée de la distraction et des réponses de l'amant ; ne tarde pas à le quitter. Amour se rend visible un moment, et propose à son vassal d'avoir recours au conseils d'un jeune garçon honnête et prudent qu'on nomme Amy. L'amant court à lui, lui peint les tourmens qu'il

endure ; il ouvre son sein, et le lui fait voir percé par les six flèches d'amour. Amy calme son désespoir, et lui conseille de retourner près de Dangier, et de chercher à l'adoucir par son repentir, par ses larmes, et par les promesses les plus sacrées de ne s'approcher de la Rose qu'autant qu'il le lui permettra.

Dangier reçoit d'abord l'amant avec les reproches et les menaces les plus vives. Amy joint ses prières à celles de l'amant. Franchise et Pitié, deux nymphes douce, aimables et persuasives, achèvent d'adoucir Dangier qui pardonne enfin à l'amant qui se retire, et qui le laisse entre les mains de Bel-Accueil caché jusqu'alors, et qui, reprennant l'amant par la main, le fait rapprocher de nouveau de la Rose. L'amant croit la voir encore embellie ; il soupire, il l'adore; il ferme un instant les yeux, comme étant ébloui par ses charmes; il les rouvre pour l'admirer de nouveau : son cœur palpite, sa bouche est entr'ouverte, ses soupirs sont brûlans ; il demeure éperdu.

Vénus faisoit alors planer ses colombes sur le bosquet embelli par le rosier. Elle fixe ses regards sur l'amant ; bientôt elle est attendrie. A ses beaux cheveux, à son teint coloré par la jeunesse, au feu qui brille dans ses yeux, elle croit voir en lui l'image du jeune Adonis qu'elle

adore ; elle le prend sous sa protection, le conduit près du rosier, baisse la branche qui soutient et qui nourrit la rose : les lèvres de l'amant impriment un baiser brûlant sur les feuilles de cette branche ; elles y restent collées, et la rose paroît s'animer d'une couleur encore plus vermeille : mais hélas !... un cri rauque trouble ce moment délicieux ; c'est le détestable Malebouche (*Médisance*) qui vient d'appercevoir l'amant. A ce cri terrible, Vénus remonte sur son char, et ses colombes effrayées partent à tire-d'ailes.

Trois autres monstres, Peur, Honte et Jalousie accourent en hurlant, au cri de Malbouche. L'amant tombe évanoui de douleur au pied du rosier, et les quatre monstres l'entraînent, dans cet état, avec Bel-Accueil, jusqu'à l'antre où Dangier veille sans cesse, et d'où ce nouveau monstre s'élance avec fureur.

Sur le champ, tous les cinq se réunissent pour élever une forte tour, où l'aimable Jouvenceau et Bel Accueil sont renfermés couverts de chaînes. De vastes et profonds fossés se creusent autour de cette tour ; et l'amant désespéré ne revient à lui que pour se trouver entre des roches escarpées, couché sur des épines longues et cruelles qui lui déchirent les flancs ! Baigné de pleurs, il élève des vœux inutiles, et meurt à chaque instant, de regret et de dou-

leur, pour renaître l'instant d'après plus malheureux encore.

Telles sont les ingénieuses allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du Roman de la Rose. Nous desirerions bien que l'esquisse que nous mettons sous les yeux des lecteurs, pût suffire pour leur faire apprécier la poésie facile, agréable, souvent harmonieuse, et l'invention de Guillaume de Loris; nous osons les prier de penser que ces sortes d'allégories, qui ne seroient plus supportables dans notre siècle, furent très-utiles dans le milieu du treizième; elles commencèrent à donner le goût de la véritable poésie; elles apprirent aux Auteurs l'art de peindre et d'embellir leurs tableaux par les fleurs d'une imagination brillante.

Guillaume de Loris étant mort en 1260, son ouvrage, cher à la Chevalerie comme aux dames de ce tems, resta renfermé pendant quarante ans dans le secret des bibliothèques peu nombreuses de ce tems. Ce ne fut que sous le règne de Philippe-le-Bel, et dans cette cour où la galanterie portée jusqu'à la licence devint aussi malheureuse qu'elle fut coupable, que *Jehan de Meung*, dit Clopinel, reprit l'ouvrage de Guillaume de Loris, et continua son poëme de la Rose, mettant en action les mêmes person-

nages allégoriques que Loris avoit inventés.

Nous nous garderons bien d'abuser de la patience de nos lecteurs par l'extrait ennuyeux de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt mauvais vers que Jean de Meun composa sans verve et sans grace, en se traînant (comme nous l'avons déja dit) sur les traces de son aimable prédécesseur.

Jean de Meun joint quelques nouveaux personnages aux premiers ; il fait intervenir dame Nature, qui tient souvent et longuement des propos inutiles, diffus, d'un ton bas, et quelquefois obscènes : il tâche d'y mêler quelques actes de Chevalerie, en faisant combattre les uns contre les autres les personnages de Loris, et ceux qu'il imagine : il fait former en règle le siège de la tour où Bel-Accueil est détenu prisonnier. Vénus, Amour, Constance et Chaud-Desir remportent enfin la victoire ; et la charmante Rose reste sans défense.

Nous ne pouvons absolument donner aucune idée du dernier chapitre de ce long poëme. Le lourd et maussade Auteur y fait une longue description de la Rose ; et plus longuement encore la narration des heureux moyens de la cueillir. Nous trouverions absurde d'employer pour l'une la savante plume du célèbre Winslou ; et nous n'avons jamais touché les crayons du li-

centieux peintre d'Arezzo, qui nous seroient nécessaire pour l'autre.

Nous envions bien la gloire de Martin Franc. Ce poëte, indigné, comme nous le sommes, de l'audace effrénée avec laquelle Jean de Meun avoit insulté ce sexe enchanteur, l'ornement, l'ame et le conservateur de la félicité la plus pure ; Martin Franc, dont le nom doit nous être cher, fit un Poëme intitulé le Champion des Dames : les muses parurent vouloir l'en récompenser par une nouvelle faveur. Ce Poëte paroit être le premier qui se soit servi des rimes redoublées et entremêlées, dont Chapelle, Chaulieu, Voltaire et plusieurs autres Poëtes aimables se sont servis, depuis, avec tant d'harmonie et de grace.

En 1413, un certain Jean de la Fontaine, né à Valenciennes, qui ne vaut pas, à beaucoup près, l'aimable Jean de la Fontaine de Chateau-Thierry, publia à Montpellier un poëme à l'imitation du Roman de la Rose, intitulé : *La Fontaine des Amoureux de Sciences.* L'alchimie faisoit grand bruit alors ; et les découvertes prétendues de Nicolas Flamel avoient presque également exalté la tête des poëtes, et celle des chercheurs de la pierre philosophale. Celui-ci conte, en vers passables, pour ce tems, qu'il s'endort dans un verger, et qu'il voit en songe deux belles dames, nommées l'une *Raison*, l'autre *Connoissance.* Elles lui dictent les procédés qu'il faut suivre pour parvenir au grand œuvre. Il finit son poëme,

dans lequel il a beaucoup plus imité Jean de Meun que Guillaume de Loris, par ces deux vers françois, et les deux vers latins qui les suivent.

Tout l'art qui est de si grand prix
Peut être en ces deux vers compris:

Si fixum solvas, faciasque volare solutum,
Et volucrem figas, faciet te vivere tutum.

Nos lecteurs un peu instruits, s'appercevront sans peine que le *Marino* a pris l'idée de son poëme de l'*Adone*, dans le Roman de la Rose. Ce sont sans cesse mêmes allégories, mêmes êtres métaphysiques, personnifiés. Malgré toute la reconnoissance que les lettres Françoises doivent aux lettres Italiennes depuis François I, nous nous croyons en droit de rappeller ici que les poëtes Italiens en doivent beaucoup aux auteurs François du treizième siècle. L'Arioste n'a point dédaigné de s'emparer, dans son *Orlando Furioso*, de plusieurs traits de Tristan de Léonois. La fureur de Roland, la coupe enchantée, plusieurs combats et situations, semblent être calqués sur notre ancien Roman. Mademoiselle de Scuderi crut avoir les mêmes droits sur le poëme de la Rose; et ce fut d'après cette fiction qu'elle écrivit son Roman de Clélie, qui fit un tort momentané à l'esprit de la nation, dont le goût commençoit à s'épurer. Molière, heureusement, en attaquant ce ridicule, prévint ses imitateurs.



PIERRE DE PROVENCE, ET LA BELLE MAGUELONE;

FILLE DU ROI DE NAPLES,

D'après une très-ancienne édition tirée de la Bibliothèque du Roi.

DEPUIS long-tems une Dame que toutes les Muses ont enrichies de leurs dons, et qui, sans y prétendre, règne en souveraine sur le esprits et les cœurs de sa société, demandoit l'Extrait de Pierre de Provence. L'auteur de celui-ci pouvoit-il se refuser à lui obéir ?

PEU de tems après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaulele comte Jehan de Cerisel, heureux époux de la belle d'Albara, donnoit

s lois à la Provence, et faisoit louer sa sagesse bénir sa bonté par ses fidèles sujets. Un fils ıique, gâge de l'amour le plus tendre, faisoit s délices du comte et de la comtesse. Ce fils, ı naissant, avoit reçu le nom de Pierre. Voué ır ses proches au prince des apôtres, il portoit ›ur armes les attributs de son saint patron; et :s clefs peintes sur son bouclier, ou brodées ır une riche tunique, lui servoient de dévise de parure.

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignoit à tous les agrémens de la jeunesse, une force prématurée, une taille élevée, es yeux pleins de feu: la démarche altière, et a plus vive émulation, annonçoient en lui un ıéros naissant. Le comte et la comtesse ayant ppellé dans leur cour les princes de leur sang, :t les Chevaliers les plus distingués de leurs États, des fêtes brillantes signalèrent le jour où e jeune Pierre reçut l'ordre de la Chevalerie. Ce jour fut suivi d'un grand tournoi, dont le nouveau Chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre; et pour une ame bien née, une pareille couronne a presque autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'amour. Un vieux Chevalier Provençal, couvert de blessures honorables qu'il avoit reçues en portant, pendant quarante

ans, la bannière de son souverain, admiroi
Pierre; et, les entrailles émues pour lui comm
pour son propre fils, il ne craignit point de l
parler avec cette noble liberté que la vraie vert
donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse

Sire Pierre, lui dit-il, il est des devoirs d
tout âge. Vous avez bien rempli ceux de jeun
prince et de damoisel. A peine avez-vous reç
l'ordre de Chevalerie, que les palmes de l
victoire et de l'honneur vous sont acquises
mais ce ne sont encore que les prémices d
celles que vous devez remporter. Maison, ca
resses paternelles, ne sont déja plus *sortable*
pour vous. C'est en allant chercher les grand
hasards belliqueux et les douces fortunes d'a-
mour, qu'un brave Chevalier parvient à rendre
son nom célèbre. N'entendîtes-vous pas hier ce
Chevalier Italien vanter la valeur et la courtoi-
sie qui règnent dans la cour de Naples, et les
charmes de la belle Maguelone, héritière de ce
beau royaume? Les princes les plus illustres et les
plus braves de l'Europe travaillent à mériter sa
main. C'est à cette cour que votre vieux ser-
viteur voudroit vous voir porter vos pas; c'est-
là que, triomphant des rivaux les plus auda-
cieux ou les plus aimables, par votre valeur,
et le don de plaire qui brille en vous, vous
pourriez vous signaler. En cachant quelque

as votre haute naissance, peut-être obtien-
ez-vous de votre bras et de l'amour seul, la
le Maguelone... Ah! mon cher Castellanos,
cria le prince en l'embrassant, que ces con-
ls sont dignes de vous! Je n'attendois que le
oment d'être armé Chevalier pour aller cher-
er les grandes aventures; mais j'ignorois dans
elles contrées je devois porter mes pas. J'a-
ue que le portrait charmant qu'on a fait cent
is de la princesse de Naples, s'est gravé dans
on cœur en traits de feux : je brûle du desir
voler à Naples; mais comment espérer d'en
otenir la permission d'un père et d'une mère
op tendres, dont je suis l'unique espérance?
- Oh! vraiment, dit le vieux Chevalier, je
ense bien que le comte, le cœur bien serré, et
comtesse fondant en larmes, vous refuseront
ans le premier moment; mais ils ne pourront
ientôt résister à vos instances et à la voix de
honneur qui leur prescrira de vous permettre
e marcher sur les traces de vos aïeux, et d'al-
er prouver à toute l'Europe que vous êtes di-
ne du sang que vous avez reçu.

Le jeune Pierre suivit dès le lendemain les con-
eils du vieux Chevalier. Tout ce que Castellanos
voit prévu précéda la permission qu'il reçut
nfin de son père et de sa mère, sous la con-

dition toutefois de revenir le plus tôt qu'il lu
seroit possible auprès d'eux.

Suivi d'un seul écuyer et d'un sommier charg
d'or, Pierre partit de la cour de son père, aprè
avoir reçu sa bénédiction, et trois riches anneau
que lui donna la comtesse sa mère, en l'embras
sant et le baignant de ses larmes.

Le jeune Pierre n'ayant point trouvé d'aven
tures qui pussent l'arrêter, se rendit en quinz
jours à Naples, et sut, en arrivant, que le ro
Maguelon avoit fait proclamer un tournoi, pou
le lendemain, en l'honneur de Henri Caprana
souverain de la Marche d'Ancône et de Spolette.
Pierre se prépara pendant toute la nuit à paroî
tre à ce tournoi, l'usage étant alors d'admettr
tout étranger à combattre, sans l'obliger de dé
clarer son nom, pourvu qu'il fût armé et mont
comme tout Chevalier devoit l'être. Les juge
du camp, frappés de l'air noble de Pierre, e
de la grace avec laquelle il manioit son cheval
l'admirent dans la lice. Bientôt le roi de Naple
s'y rendit avec toute sa cour, et se plaça sur son
balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec
un Chevalier espagnol; l'honneur de cette pre-
mière joute fut égal entr'eux. Le second Cheva-
lier qui se présenta perdit les étriers, et laissa

tomber sa lance sans toucher Caprana, dont le cheval ayant rencontré cette même lance, tomba rudement sur la poussière, Ce Chevalier prétendit avoir l'honneur de la joute ; les juges la lui disputèrent: Caprana, piqué de la mauvaise foi du Chevalier, refusa de jouter une seconde fois, et monta sur le balcon royal.

Ce Chevalier orgueilleux ayant osé dire que Caprana lui cédoit la place de tenant, et qu'il le soutiendroit contre tous les Chevaliers étrangers, Pierre de Provence qui sentoit que la sympathie lui parloit en faveur de Caprana, résolu de punir celui qui prétendoit abuser de sa retraite ; mais il lui vit renverser deux autres Chevaliers, avant qu'il pût se mettre sur les rang.

S'étant enfin présenté contre le Chevalier qui, fier de ces deux victoires, se promenoit dans la lice, ayant l'air de braver ceux de la cour de Naples, dès la première atteinte, il fit rouler l'homme et le cheval sur la poussière ; et après avoir salué respectueusement la cour et les juges du camp, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendoit maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de Chevaliers se présenta pour la lui disputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire, et les

acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclaroit vainqueur.

Pierre, conduit au balcon royal, délaça son casque ; et l'agitation des courses faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse et sa beauté donnèrent de la surprise et de l'admiration à toute la cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joute avoit été proclamée, le prit par la main, et se fit un honneur de le présenter au monarque, qui le conduisit lui-même aux genoux de la princesse sa fille, pour recevoir de sa main le prix qu'il venoit de remporter.

L'impression de ce premier moment fut égale pour la belle Maguelone et pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent brillans dès que leurs regards se rencontrèrent; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avoient jamais éprouvé, les leur fit baisser à tous deux : à peine Maguelone put-elle poser la couronne, d'une main tremblante, sur la tête de Pierre ; Pierre éperdu la baissa jusques sur les genoux de Maguelone ; et, n'osant plus jeter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

Le roi le pria vainement de lui déclarer son nom et sa naissance : Pierre répondit avec modestie

destie, qu'il n'étoit qu'un jeune et pauvre Chevalier François, et qu'il devoit cacher un nom que rien encore n'avoit illustré. Maguelone ne put s'empêcher de se récrier d'un air attendri, mais un peu triste : *C'est bien dommage !* .....
» Ah ! dit le bon roi, noblesse et modestie vont » si bien ensemble, que je soupçonne ce Chevalier de nous cacher qu'il est du plus haut » lignage ; mais je ne l'en estime que plus : » mieux vaut à la vertu de s'honorer de ses » faits que du nom de ses pères ; et tout an- » nonce en lui gentillesse et haut courage. « Pierre, qui ne put donc être connu que par sa devise, et le surnom de Chevalier aux clefs, se retira respectueusement, avec son prix, dans l'humble asyle qu'en arrivant il avoit choisi.

Pierre sentit un secret plaisir à se trouver seul comme à voir finir le jour. Dans les premiers momens d'une grande passion, les ombres de la nuit plaisent aux amans.

Pierre se livroit tout entier à ses douces rêveries, sans oser espérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à se rappeler ses traits et sa valeur. Cependant la jeune princesse éprouvoit le même sentiment : tous deux soupiroient ; et l'amour, vainqueur du sommeil, faisoit palpiter leur cœur. Ces premiers momens ont des attraits dont on ne peut se défendre ;

ce sont ceux où les projets et les espérances ne sont point encore troublés par les réflexions. Hélas! ces réflexions cruelles sont des maux inévitables que l'amour mêle avec ses faveurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas su profiter des marques d'amitié qu'il avoit reçues du roi, pour s'assurer d'un libre accès dans sa cour. Maguelone de son côté pensa, en soupirant, qu'il falloit que le Chevalier aux clefs eût été bien insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé de lui même à jouir des droits qu'il avoit acquis par sa valeur.

En effet, ce prince passa deux jours entiers dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparoître à la cour; et ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le Chevalier inconnu. La gloire dont il s'étoit couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le desir d'en acquérir une nouvelle le feroit reparoître. Elle suit son idée, se lève dès l'aurore, et va réveiller le bon roi Maguelon. Que faites-vous, cher papa, lui dit elle, de tant de braves Chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour, et qui brûlent de signaler leur force et leur adresse? Il y a trois jours que vous fites pro-

clamer des joûtes en l'honneur du prince de Spolette ; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom ? — En disant cela, la charmante princesse caressoit doucement les vieilles joues de son père, avec ses jolies mains d'albâtre, et lui présentoit à baiser un front brillant par sa blancheur et sa jeunesse. Eh! quel est le vieux père qui pourroit résister un instant aux caresses d'un enfant qu'il adore (1) ? — Oui, ma chère fille, dit le bon roi, ta demande est juste, ton desir me flatte ; je te laisse la maîtresse de tout ; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour. — A l'instant, il fait réveiller le grand-sénéchal. Ce vieillard accourt, voit la charmante Maguelone assez légèrement vêtue, et il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui sait tant de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui, qu'il sourit en lui baisant et lui serrant doucement la main ; et il lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtemens armoriés, vont convoquer les princes souverains. Les autres Chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil,

(1) L'Auteur pense et sent comme Maguelon.

font préparer leurs chevaux, et se couvrent d'armes brillantes.

Pierre aimoit trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joutes, tout lui parut un son céleste qui l'appeloit à la gloire, et bien mieux encore au bonheur de revoir celle qu'il adoroit.

Jamais la toilette d'une jeune et belle princesse ne fut si courte; et cependant ne réussit mieux que celle de la vive Maguelone. Parée, brillante du feu des diamans et des roses de la jeunesse, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries, qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que son char et ceux de sa suite soient préparés. Elle marche, d'un pas léger, vers les lices; ses dames la suivent de loin, en murmurant tout bas du peu de tems qu'elles ont eu pour se parer. Sa bonne nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive toute essoufflée, en lui disant tout bas : — Eh ! bon Dieu, qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille, je ne vous vis jamais éveillée si matin; et cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos dames ? — Ah ! nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire. —

La princesse étoit déjà sur son balcon; et les Chevaliers que se disposoient à combattre, ac-

couroient de toutes parts; mais qui pourroit précéder un amant qui va revoir ce qu'il aime? Pierre, arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'étoit pas encore ouverte, l'avoit fait franchir à son beau destrier, et s'étoit emparé de la place de tenant dans le même instant où Maguelone s'asséyoit sous le dais qu'à peine on avoit pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnoît la souveraine de son ame; et pour Maguelone, qui ne veut déjà plus douter que l'amour n'ait guidé le Chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière, et pour rompre en son honneur la première lance!

Le courage, la force, l'adresse et l'amour du jeune Pierre, rendirent son succès peu douteux. Le roi de Naples, qui venoit rejoindre sa fille, le vit renverser les derniers chevaliers qui se présentèrent; et les juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire. — Oh! pour cette fois, sire Chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dûs; dès long-tems je ne vis Chevalier plus brave, plus modeste et plus avenant que vous. Ores en avant, je veux que vous logiez dans mon palais, et que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne. — Pierre ne put

désobéir à des ordres pareils, et qu'un regard de Maguelone rendit bien plus sacrés et plus doux. Sautant légèrement à terre, et délaçant son gantelet, il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon; et Maguelone ne put s'empêcher de préférér sa main.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre!.. Idée charmante, de toucher pour la première fois la main de celle qu'on adore, vous renaîtrez sans cesse pour une ame sensible! Et tout vieux que je suis, en écrivant le bonheur de Pierre, cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment; et la belle princesse, distraite, glissant sur la dernière marche, seroit tombée, si Pierre ne l'eût retenue. Il ne pût s'empêcher de la serrer tendrement; la peur qu'il eût qu'elle ne se fût blessée, lui servit de prétexte pour l'enlever et la porter sur son chariot à côté du roi son père, qui obligea le prince à y monter avec lui.

Plus l'amour sembloit favoriser Pierre, plus il le rendoit timide; il eût craint de perdre, par la plus légère imprudence, le sort heureux dont il commençoit à jouir. Admis à la cour, à la table, aux fêtes qui se succédoient de jour en jour, il parut plus aimable encore dans cette

cour, qu'il n'avoit paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçat à des jeux d'adresse, soit qu'il fit admirer sa grace et sa légéreté dans les danses vives et légères de son pays natal, les mêmes applaudissemens se faisoient entendre : mais il n'étoit sensible qu'à ceux qu'il lisoit dans les yeux de Maguelone.

Une chanson de son pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un tendre enfant qui tette ; mais que bientôt il devient grand, et ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvoit ; déjà le sommeil ne fermoit plus ses yeux ; déjà les ombres de la nuit ne faisoient qu'augmenter son agitation et multiplier ses soupirs. Sa bonne nourrice l'aimoit trop pour ne pas s'en appercevoir ; et toutes les nourrices sont aussi curieuses que tendres. Elle s'assit sur le lit de Maguelone, l'embrassa, la questionna ; et voyant son beau sein agité, oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osoit découvrir, la tendre nourrice redoubla ses instances ; et Maguelone, bien doucement entraînée, lui fit un libre aveu de son amour pour Pierre, en se jettant dans ses bras. La nourrice commença par lui faire toutes les représentations d'une mère un peu sévère, et finit par ne parler que comme une mie bien tendre et bien foible. — Tu vois,

chère nourrice, à quel point il m'est important de savoir quelle est la naissance du Chevalier aux clefs, lui dit Maguelone : crois que mon cœur est assez noble, assez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, si ce Chevalier n'est pas digne de ma main. Toi seule tu peux éclaircir le mystère qu'il nous fait de sa naissance; et je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice résista peu ; ses remontrances étoient épuisées ; le Sire Chevalier aux clefs lui paroissoit charmant ; tout en disant à Maguelone qu'il falloit l'oublier, elle en parloit sans cesse : Maguelone aimoit trop cet entretien pour ne le pas prolonger ; et les premiers rayons du soleil brilloient déja, lorsque la nourrice sortit de sa chambre, bien déterminée à chercher, à trouver Pierre, et à l'engager à lui découvrir son secret.

Elle savoit que le Chevalier aux clefs ne manquoit pas, tous les matins, de se rendre à la grande église. Elle y alla, bien enveloppée dans sa mante, et l'attendit près du bénitier. Pierre, en effet, élevé par la mère la plus pieuse, commençoit toujours sa journée par le culte que la religion nous enseigne. Il avoit tous les desirs de l'amour, mais il n'en distinguoit aucun : cet amour étoit si pur, si loyal,

qu'il n'imaginoit pas que la Divinité pût en être offensée; et c'étoit de la meilleure foi du monde qu'il demandoit au père commun de tous les hommes, comme au Créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone sensible.

Pierre étant arrivé peu de momens après à l'église, reconnut facilement la nourrice, et lui rendit honneur comme à celle qu'il savoit être chère à Maguelone. La nourrice le salua d'un air doux et riant; et le petit nombre et l'espèce des gens qu'elle voyoit près d'elle, lui donnant toute liberté : — Sire Chevalier, lui dit-elle, j'ai *grand' merveille* que vous teniez toujours votre état et votre naissance si secrets; tout annonce que l'un et l'autre sont illustres : mais le roi, qui vous estime tant, et madame Maguelone, qui desire si vivement de savoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas de votre bouche? J'aimerois bien à satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone, si vous vouliez vous confier à moi.... Pierre resta long-tems pensif. — Ah! ma chère dame, lui dit-il enfin, je vous dois bien des graces, et à tous ceux qui montrent quelque intérêt à savoir mon nom, et sur-tout à la belle Princesse Maguelone, celle de tout le monde à qui je desire le plus d'obéir. Puisque vous voulez bien lui parler de moi, tout ce que je vous prie de lui dire, c'est

que tous mes proches sont nobles, et que ma naissance est illustre: daignez recevoir, comme celle qui l'aimez tant, cet anneau que je n'oserois présenter à si haute dame qu'elle est. — Pierre, en disant cela, mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avoit reçus de sa mère. Eblouie de ce riche don, la nourrice lui promit de le présenter de sa part à Maguelone, qu'elle alla rejoindre en diligence. — O ma fille! lui dit-elle en l'abordant; qu'il est gentil ce Chevalier; que son maintien est sage; que son parler est doux; que son noble cœur est généreux! Tenez, voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains, et que je pense qu'il eût bien mieux aimé présenter aux vôtres. — Maguelone rougissant, et bien doucement émue, considère l'anneau: Eh bien! nourrice, lui dit-elle vivement, croyez-vous que si riche anneau vienne de pauvre homme? Certes il ne peut venir que de bien noble créature et de haut baron. Ah! chère nourrice, je ne résiste plus au charme qui m'entraîne à l'aimer. — La nourrice, alarmée du progrès que l'amour avoit fait si promptement dans ce jeune cœur, recommença ses anciennes remontrances; mais Maguelone ne pouvoit déjà plus les écouter. Elle prit l'anneau, le baisa mille fois, le cacha dans son beau sein, en disant: Bonne et chère nour-

ce, ou j'aurai le Chevalier aux clefs, à seineur et époux, ou close nonnain me réduiai-je. — *Restreignez* votre courage, ma fille, ui dit-elle; cachez mieux votre amour, bien u'à nous autres femmes ce soit la chose la plus ifficile à céler. Le tems, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons. —

Maguelone eût bien desiré d'être éclaircie. L'espérance cependant commençoit à naître lans son cœur. La réflexion et la crainte la lui aisoit paroître trop légère: l'amour la forçoit à 'y livrer. Nous verrons, . . . se répétoit-elle ans cesse. . . . Ah! oui. . . . nous verrons. . . . Si le Chevalier m'aime, s'il se croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le silence; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a du connoître que je faisois pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnoit aussi de son côté: car l'amour permet quelquefois qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui. Cette bonne nourrice, se disoit-il, ne m'est pas venu trouver sans quelque dessein. Ah! dieux, si c'étoit par l'ordre de sa charmante maîtresse! Las! malheureux, reprenoit-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si haute dame ait daigné penser à toi?... Bien combattu, bien agité par toutes ces idées; Pierre brûloit, languissoit, et

n'imagina de soulagement à ses maux que d
chercher, que de parler, que d'attendrir l
bonne nourrice en sa faveur. Il passa toute la
nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer,
comme par hasard, cette bonne et fidelle nourrice, qui ne demandoit pas mieux que d'être
trouvée. Cette bonne femme, qui s'en doutoit
peut être, eut soin le lendemain, en passant à
la vue du prince, de diriger ses pas vers les appartemens les plus solitaires du palais. Pierre
la suivit de loin, et bientôt il la joignit au fond
d'une galerie écartée. — Ah! chère dame, lui
dit-il, c'est en tremblant que je vous cherche;
et ma vie ou ma mort dépend de ce que je
vais apprendre de vous. Hélas! ajouta-t-il en
pâlissant, comment votre message a-t-il été
reçu? — Trop bien pour notre repos, répondit
la nourrice. Oh! que vous êtes dangereux,
vous autres Chevaliers Gaulois! Ma pauvre
chère maîtresse, jusqu'ici n'avoit souci que de
ses affiquets, son petit chien et ses oiseaux;
ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler
au point de la rendre dolente, et de l'empêcher de clore l'œil? Ah! sainte Vierge, que seroit-ce si vous n'étiez qu'un aventurier comme
il en court tant par le monde, ou si vous étiez
aussi volage que le sont les Chevaliers de votre
pays? — Mille sermens proférés avec candeur

par une bouche charmante que le mensonge n'avoit jamais profanée, rassurèrent la nourrice; mais lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom et l'aller apprendre à sa maîtresse : — Non, non, s'écria Pierre, tel aveu ne doit et ne peut se faire qu'à ses pieds; dites-lui que si j'obtiens d'y paroître, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté mon pays et mes proches, et dont la volonté sera mon unique loi le reste de ma vie. — En disant ce peu de mots avec feu, il passoit au doigt de la nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en feroit le même usage. La nourrice le regardant fixement, lui dit: — J'aime à vous croire; mais si folle espérance ou desir coupable logeoit en votre ame, je le détruirois plutôt que de vous servir. — Pierre renouvella ses sermens avec tant d'ardeur et de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée, et lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Maguelone. Transporté de plaisir et de reconnoissance, il embrassa tendrement celle qui lui promettoit un si grand bien.

— Noble et chère fille, dit la nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone, qu'elle trouva sur son lit, et qu'elle venoit de réveiller, ou le Chevalier aux clefs seroit un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable et le

plus amoureux de ceux de son âge et de son état; il vous envoie ce second anneau: mais il persiste à ne vouloir se déclarer qu'à vous. — Ah Dieu! que vois-je? s'écria Maguelone, en considérant ce second anneau; ah! je le reconnois pour être celui qu'il vient de me sembler en songe que le Chevalier m'offroit lui-même; et dans le même tems, une voix sembloit me dire: *Maguelone, celui-ci sera ton époux et ton ami.* Que ne devrai-je pas à tes soins, chère nourrice, si tu peux me procurer le moment de le voir et de lui parler? Et en disant ces mots, elle passoit les deux anneaux dans ses doigts, et les couvroit de mille baisers.

Dès le lendemain matin, Pierre courut à l'église, espérant d'y voir arriver la nourrice: son espérance ne fut point trompée. Il la reconnut bientôt sous sa mante. — Que fait la belle Maguelone? lui dit-il. Hélas! comment suis-en sa grace? — Noble Chevalier, répondit la nourrice, oncques ne fut au monde Chevalier plus heureux que vous; car par votre prouesse et beauté, vous avez conquêté le cœur de la plus noble et de la plus belle dame du monde. Elle a reçu vos anneaux; elle les porte pour l'amour de vous. Elle consent à vous voir et à vous parler seule à seul; et moi-même je consens que vous lui parliez à votre plaisir: mais jurez-

moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu par-dessus toutes choses. — La réponse de Pierre fut de se jetter à genoux, d'étendre ses bras vers l'autel, et de prendre le ciel à témoin que sa seule pensée, son seul desir étoit de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus sacrés et les plus durables. La nourrice eût cru faire un crime en soupçonnant Pierre après un pareil serment. (Hélas ! peut-être de nos jours la taxeroit-on d'imprudence.) Elle n'hésita point à donner à Pierre un rendez-vous pour le lendemain, en lui disant de se trouver à la petite porte du jardin de Maguelone, une heure après son dîner, et dans le tems où, selon l'usage de l'Italie, on fait la sieste. Pierre, le cœur plein de cette douce espérance, ne fut pas un instant du reste du jour et de la nuit suivante sans être occupé de son amour ; mais on ose bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un vœu qui pût blesser la religion de son serment. Le moment heureux et si desiré où l'aimable Pierre entra d'un air respectueux et timide dans la chambre de Maguelone, fut bien vif pour les deux amans. L'un et l'autre, les yeux baissés et les joues brillantes du plus vif incarnat, restèrent quelques momens en silence.

Maguélone enfin le rompit. — Seigneur, dit-elle au prince Provençal, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous a conduit à Naples, et quels sont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une démarche peut-être trop hasardée ; votre réponse seule pourra la justifier. — Pierre, fléchissant un genou : — Croyez, noble et excellente dame, lui dit-il, que le renom de votre beauté et de toutes les vertus et perfections qui brillent en vous, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du père et de la mère les plus tendres. Je suis accouru dans ces états pour vous admirer et vous servir. Fils unique du comte de Provence, neveu du roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, et ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, et qui ne peut finir qu'avec elle. — Ah ! que Maguelone devint belle en ce moment ! que ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur ceux de Pierre ! et qu'elle sentit vivement le bonheur pur et parfait de ne plus trouver entr'elle et l'amant adoré qu'une noble et douce égalité ! — Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu bénisse cette journée, où, comme prince et Chevalier loyal, vous

vous me donnez votre foi, comme je vous donne la mienne! Voyez en moi, là toute votre *Maguelone*, qui, maintenant, vous fait maîtresse de son cœur et de son sort. Je vous estime trop pour n'être pas sûre que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourroit plutôt que d'être jamais à un autre que vous. Aussitôt elle détacha de son cou une chaîne d'or émaillé, qu'elle passa autour de celui de Pierre, en lui disant: Mon bel ami et noble époux, par cette chaîne, je vous mets en possession de l'ame de celle qui, comme fille de roi, vous donne loyalement sa foi. — Aussitôt elle baisa doucement l'heureux Pierre, en signe de foi et de mariage. Pierre, transporté d'amour et de reconnoissance, embrassa ses genoux; et lui présentant pareillement son troisième anneau en foi de mariage, Maguelone le reçut, et reçut de plus le plus tendre baiser que l'amour et l'hymen réunis aient jamais pu donner à la beauté. La bonne nourrice ne se tenoit pas d'aise de voir sa chère fille et son charmant époux si tendres, si bien appris, si modestes. — Dame, leur dit-elle, mes chers enfans, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets sentimens; et vous, seigneur Pierre, de toute votre loyauté pour bien garder, jusqu'aux cérémonies du mariage,

l'honneur de celle qui tant débonnairement, et avec amour et simplesse, vous donne sa foi. —L'un et l'autre promirent tout à la nourrice, pourvu qu'elle s'engagea à leur procurer, quelquefois, des momens d'entretiens en sa présence; et (ajouta Maguelone) pourvu qu'elle promette aussi, lorsque vous serez absent, de ne parler jamais que de vous.

Les deux jeunes époux furent fidéles à leur serment, et l'on ne fit jamais un aussi grand sacrifice. Pierre, plus respectueux, chaque jour, en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur; et dans les momens heureux que la nourrice lui procura, il n'obtint, il ne demanda que de légères faveurs, plus bornées, mais plus douces cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissoit presque dans Rome, de la même puissance et des richesses des anciens dictateurs; et qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone, venoit à la cour du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillans furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut essayer plusieurs fois de le lui disputer; mais

ierre, animé par les regards de Maguelone, et iqué secrétement des prétentions de Ferrier, étendit si rudement sur la poussière à la dernière joute, que Ferrier, brisé par la chute, fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Les joutes durèrent trois jours; et Pierre étoit près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avoit remporté les deux précédentes, l'orsqu'il vit, avec surprise, entrer dans la lice Henri de Provence son oncle qui l'avoit armé Chevalier. Henri jouissoit d'une haute réputation de Chevalerie, et depuis trois mois le Chevalier aux clefs n'avoit trouvé personne qui pût lui résister. Un murmure général s'éleva dans la lice; et l'attention redoubla, lorsque ces deux célèbres champions parurent prêts à se charger. Pierre reçut l'atteinte de Henri sur son bouclier sans en être ébranlé, Henri, brisant sa lance presque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc; et Pierre mettant sa lance en travers, eut plutôt l'air de saluer Henri que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, et le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devoit de la reconnoissance, et se faisoit un honneur de lui céder sa place. En donnant cet ordre, il sortit des lices, alla se

renfermer dans son appartement ; et, craignant d'être reconnu par son oncle, il fit tout préparer pour partir dans la nuit suivante. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il se vit forcé de prendre ce parti ; mais craignant un éclat qui pouvoit compromettre l'honneur de Maguelone, et ayant passé d'ailleurs de beaucoup le tems où sa promesse le rappeloit près de son père, il alla trouver la nourrice de la princesse, et la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçoient à s'éloigner.

Cette princesse étant revenue chez elle dès qu'elle avoit vu Pierre se retirer de la lice, la nourrice allarmée, et les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du message du prince, et du parti qu'il se trouvoit obligé de prendre. La premiere expression de la douleur dont Maguelone fut saisie, fut de s'écrier : *Ah! Pierre! ah! Pierre! je mourrois sans vous.*

Le don de son cœur et de sa foi, la terreur qu'elle eut lorsque le roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendoit que le retour de la santé de Ferrier pour l'unir à son sort, l'idée cruelle de se séparer d'un époux qu'elle adoroit, et dont la tendresse, la loyauté, la timide modestie même, étoient toujours celle d'un amant : tout fit une impression si vive et si forte sur l'ame de Maguelone, qu'elle prit avec courage le parti de suivre

elui à qui elle s'étoit donnée. Elle ne consulte oint la nourrice; elle envoie chercher secrètement l'écuyer de Pierre, lui donne ses ordres; e charge d'un billet pour Pierre. Cela fait, elle eint d'être malade, sa nourrice la couche, la roit endormie, se retire; et Maguelone se relevant aussitôt, prend ses trois anneaux, de riches habits, quelques pierreries; et couverte d'une mante de couleur sombre, elle sort par la porte du jardin, se jette dans les bras de Pierre, monte à cheval; et tous deux, suivis d'un seul homme d'écurie qui leur portoit des vivres, ils sortent de Naples, et s'éloignent de vingt milles de cette ville avant le lever du soleil.

Pierre marchoit à côté de sa chère Maguelone, et soupiroit de voir cette belle princesse, dans un âge si tendre, exposée aux périls et à la fatigue de cette marche pénible. De tems en tems il passoit son bras autour d'elle pour soutenir ses reins, et quelquefois Maguelone saisissoit ce moment pour reposer sa tête, la penchoit et l'auppuyoit sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers innocens, mais bien tendres, les consoloient de la fatigue qu'ils essuyoient, et leur donnoient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois; et Pierre, qui craignoit d'être poursuivi, prit le parti de le gagner en diligence, et d'y tenir Maguelone

cachée jusqu'à la nuit suivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaisseur de ce bois, Pierre descendit Maguelone de dessus sa haquenée, et l'ayant posée doucement sur l'herbe, la jeune princesse, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée sur ses genoux. Que Pierre la trouvoit belle en ce moment! qu'il étoit touché de la marque d'amour qu'il en recevoit, et des périls auxquels elle s'exposoit pour lui! Mais quelle marque de reconnoissance plus forte pouvoit-il lui donner, que celle de demeurer fidèle à son serment! Pierre soupiroit, brûloit d'amour, baisoit ses beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvroient pour respirer la douce haleine d'une bouche de rose, mais le respect le retenoit toujours. Ils attendirent la nuit dans ce bois; et dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, et marchèrent vers un port où Pierre comptoit trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées. L'espérance d'être bientôt hors de péril, et d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle savoit être spirituelle, aimable et magnifique, commençoit à faire briller la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Ces

endres amans se plaisoient à se rappeler mutuellement le commencement de leurs amours: quelque caresse innocente, étoit toujours le prix du tourment qu'il se plaignoient d'avoir éprouvé. Pierre baisoit la chaine qu'il avoit reçue de Maguelone, et Maguelone, tirant un petit santal rouge qui renfermoit ses riches anneaux, aimoit à dire à Pierre l'impression qu'ils avoient faite tour à tour sur son ame. Le prince s'appercevant cependant qu'elle avoit besoin de repos, arrangea des rameaux et des gazons pour lui former une espèce de lit ; mais il avoit trop bien joui du plaisir de tenir sa tête sur ses genoux, pour ne la pas prier de s'appuyer encore sur lui.

Rien ne troubloit l'ame de Maguelone, et le sommeil le plus profond s'étoit emparé de ses sens. Pierre admiroit les charmes qu'une gaze légère laissoit entrevoir; sa bouche entr'ouverte, à la fraicheur, laissoit voir l'émail brillant de ses dents, qu'Hébé même eût enviées. Ah! Pierre, quels transports ! quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors ? et ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur et de la loyauté sur Arbrissel même? Pierre, pour se distraire un peu, s'amusoit à compter les mailles de la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone. Ah! que cette chaîne, se disoit-il, est bien le symbole de celle que mon cœur portera

toujours! Il avoit de même admiré les trois anneaux, dont le présent qu'il en avoit fait contribuoit à son bonheur: hélas! il ne prévoyoit pas à quel point ces anneaux alloient lui devenir funestes. Il venoit de les renfermer dans leur santal rouge, et les avoit posés sur le gazon à côté de lui. L'instant d'après un épervier qui poursuivoit un bouvreuil apperçoit ce santal, le prend pour l'oiseau, s'abaisse et l'enlève. Ses serres percent le santal; il veut en vain s'en débarrasser, et va se poser sur une roche voisine. Pierre, qui sait à quel point les trois anneaux sont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de son manteau, y porte sa tête sans la réveiller, et vole vers cette roche pour reprendre le santal: mais l'oiseau, qui n'avoit pu s'en débarrasser, s'envole et va se poser sur un buisson assez éloigné. Pierre le poursuit encore; l'oiseau vole de buissons en buissons, de rochers en rochers. Le malheureux prince, toujours prêt de l'atteindre, le poursuit toujours vainement. De courses en courses, il s'éloigne de celle qu'il adore; il parcourt toute la longueur du vallon; il arrive ainsi jusques sur le bord de la mer; il espère être à la fin de ses peines: mais l'épervier s'élève, et va s'abatre dans une île éloignée de près de deux cent pas, où tombant sur des lianes, ses pieds sont arrêtés par le santal; et Pierre, qui le voit se débattre vainement pour se dégager, espère

du moins s'en saisir, s'il peut passer dans cette île. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage ; il y saute, se saisit d'un aviron, et avance vers l'île : malheureusement, un courant rapide entraîne la barque. Tout-à-coup un vent violent s'élève, la pousse dans la pleine mer ; et bientôt le malheureux prince voit disparoître la terre à ses yeux.

Le désespoir se fut emparé de lui, sans le fond de religion qui le fit recourir à l'Être des êtres. » *Biau chier* Dieu, disoit-il, abandonnerez vous » la belle Maguelone ? Las ! chétif et déloyal que » je suis, je l'ai jetée hors de l'hôtel de son père, » là où elle étoit tenue tant doucement et ri» chement, pour l'abandonner seulette au fond » d'un bois. O ! benoicte et glorieuse Vierge Ma» rie, gardez Maguelone de tout encombre et » déshonneur ! Vous savez bien, dame bénie par» dessus toutes, que en notre amour n'y eut ja» mais volonté désordonnée ni déshonnête ? Vier» ge pure, recours des affligés, sauvez ma Ma» guelone aux dépens de mes tristes jours ! » C'est ainsi que Pierre prioit et se lamentoit sans craindre pour sa vie. La mer furieuse n'offroit à ses regards qu'une mort certaine ; et quand même elle se fût appaisée, que pouvoit-il attendre *que la mort* dans une frêle barque sans vivres, sans oser espérer de pouvoir aborder à

quelque rivage ? S'abandonnant à son malheureux sort, immobile au milieu de la barque, il étoit depuis trente heures le jouet des flots, lorsqu'un gros vaisseau qui portoit des croissans d'or sur son pavillon, vint à pleines voiles assez près de la barque pour que les sentinelles du grand mât l'apperçussent. Le commandant fit jeter la chaloupe à la mer, et se fit amener Pierre. Cette officier étoit Arabe ; et cette nation, terrible contre ses ennemis, exerçoit envers les malheureux l'hospitalité dont elle avoit reçu l'exemple et le précepte de ses pères. L'air noble et la figure agréable de Pierre frappèrent le commandant ; la chaîne d'or qu'il vit à son cou et ses éperons dorés lui firent penser qu'il étoit Chevalier ; il secourut, il essaya de consoler Pierre, et le conduisit près du Soudan d'Alexandrie, qui, frappé de sa beauté et du soin que la providence avoit pris de ses jours, le retint auprès de lui ; et le même jour le choisit pour le servir à table. Pierre s'acquitta de ce service avec tant de graces, que l'amitié du soudan redoublant de jour en jour, la faveur dont il jouit dans cette cour, l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui remplissoient les premières charges.

Pendant ce tems, Maguelone avoit coûté bien des larmes au roi de Naples son pére, qui, ne pouvant douter que le Chevalier aux clefs ne

l'eut enlevée, avoit envoyé vainement plusieurs corps de troupes et le plus grand nombre de ses Chevaliers à leur poursuite. Hélas ! le bon roi eût eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla, et jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres et des rochers, et de ce que les échos répondent seuls à ses gémissemens, elle parcourt en frémissant ce vallon, dont tous les aspects redoublent sa terreur : elle se croit abandonnée par l'époux pour lequel elle a tout sacrifié ; elle ne trouve plus les trois anneaux qu'elle a reçu comme des gages sacrés de sa foi ; elle redouble ses cris, et le hennissement d'un cheval est le seul signe qui lui fasse espérer que ce vallon renferme une créature vivante. Elle court vers le lieu d'où cet hennissement s'est fait entendre ; elle trouve le cheval de Pierre attaché près du sien. Ah ! du moins, s'écrie-t-elle, mon époux n'a pu m'abandonner que malgré lui ; si cet abandon eût été volontaire, il se fût servi de ses chevaux pour s'éloigner. Cette réflexion suspendit un moment son désespoir affreux. Elle parcourt pendant le reste du jour presque toute l'étendue du vallon : épuisée par la douleur et par la fatigue, elle se traîna vers les chevaux ; et résolue d'attendre la mort dans ce lieu funeste, elle les délia de ses

mains, et tomba sans connoissance sur l'herbe: elle fût peut-être morte dans cet état, sans le secours d'une pélerine qui traversoit le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-tems elle connoissoit.

Cette pélerine, surprise de la magnificence des habits de Maguelone qu'à sa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui souleva la tête, et la fit revenir. La pélerine fut bien attendrie lorsque Maguelone leva ses beaux yeux sur elle, et lui demanda par quel hasard elle se trouvoit dans cette solitude. » Belle da-» me, dit-elle, je viens de Rome accomplir un » vœu que j'avois fait au tombeau des saints apô-» tres : j'en suis partie depuis trois jours ; et je » gagne les bords de la mer, dans l'espérance » d'y trouver une barque qui me conduise à » Gênes, où j'ai reçu le jour. »

Jusqu'à ce moment Maguelone n'avoit écouté que son désespoir. Son ame pure méritoit bien les secours célestes : un rayon d'espérance ranima son cœur ; et la religion, cette douce et sûre consolation des malheureux, la fit recourir à la prière. Une ame aussi vivement éprise ne pouvoit élever des vœux pour elle, sans en élever aussi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même sa propre patrone qu'elle invoqua; ce fut le prince des apôtres, dont son époux portoit le nom ;

et sachant de la pélerine qu'en deux jours elle pouvoit se rendre à Rome, tout-à-coup elle se jette à son cou, et, les yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire un échange de leurs habits. La pélerine résista quelque tems, se faisant scrupule de troquer des vêtemens de bure et d'une toile grossiere, contre les riches habillemens de Maguelone : mais vaincue par ses instances, elle l'aida, comme elle le desiroit, à se couvrir de sa capeline et de son camail; et la conduisant par un sentier, elle la fit sortir du vallon, et la mena jusqu'au chemin frayé qui conduisoit à Rome.

Maguelone, animée par l'espérance qu'elle avoit de l'assistance divine, soutint la fatigue de deux longues journées; et s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un hôpital destiné aux pélerins, ellr attendit le jour avec impatience, pour aller baigner de ses larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres.

Que la prière qu'elle élevoit au ciel, en lui demandant de lui rendre son époux, et de le lui rendre fidèle, fut longue et fervente! La foi, l'espérance remplirent son cœur; ses larmes coulérent avec la même abondance, mais elles furent moins amères : elle se soumit aux décrets d'un maître et d'un père dont elle adoroit la

bonté, et jura dans son cœur de s'occuper uniquement à le servir.

Pendant trois jours, Maguelone renouvella ses prières et ses vœux sur le tombeau des apôtres : elle comptoit y faire une neuvaine; mais le troisième jour, ayant apperçu le duc de Calabre son oncle dans l'église, et craignant d'en être reconnue, elle se retira promptement dans son hôpital, d'où elle partit avant le jour, et gagna les bords de la mer. Là, trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aigues-mortes, elle s'embarqua, et fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone, en sortant de l'hôpital de Rome, avoit eu soin de ternir la blancheur de son teint et de ses mains avec une infusion de safran. Quelle est la femme qui, quoique bien dévote, peut ignorer qu'elle est belle ? La première eau tranquille l'en feroit souvenir ; et Maguelone se douta qu'une belle voyageuse peut courir quelque risque lorsque son état apparent n'en impose pas. Malgré son déguisement, ses beaux yeux auroient pu lui faire rencontrer bien des dangers ; mais la timide et modeste princesse les tint baissés : enveloppée de sa houppelande du bure, elle ne parla point pendant toute la traversée ; et dès qu'elle eut mis pied à terre,

elle s'informa d'un asyle sûr pour s'y retirer. Une bonne et sainte veuve, à qui elle s'adressa, ne put s'empêcher d'admirer son air noble et la beauté de ses traits : « Jeune pélerine, lui dit-» elle, à votre air je vois que vous êtes étrangè-» re ; à votre teint, je présume que vous êtes » malade, et que vous avez besoin de secours : » suivez-moi, mon enfant ; ne vous exposez » point, à votre âge, à la galanterie pétulante » de nos Provençaux. Prévenir le mal, servir » son semblable, c'est accomplir la loi du Sei-» gneur au service duquel j'ai consacré le res-» te de mes jours. — Ah ! ma chère dame, s'é-» cria Maguelone, en lui prenant la main, » qu'humblement elle vouloit lui baiser, vous » êtes un ange tutélaire pour moi ; prenez » pitié d'une malheureuse Napolitaine que » bien des infortunes éloignent du lieu de sa » naissance. »

La veuve ayant conduit Maguelone dans sa maison, partagea son lit avec elle. En peu de jours l'amitié, la confiance s'établirent entr'elles : ce fut de la veuve que la princesse apprit que le puissant comte de Provence et son épouse régnoient sur ces belles contrées ; qu'ils avoient toujours fait le bonheur de leurs sujets, qu'ils en étoient adorés ; et que dans ce moment toute

la Provence partageoit la douleur et les alarmes de ses souverains. « Ils n'ont qu'un fils, continua » la veuve ; et ce jeune prince, nommé Pierre, » unit les dons les plus parfaits de la nature, » aux vertus les plus pures et aux qualités les » plus brillantes d'un digne Chevalier. Hélas ! » ce prince est parti seul pour chercher les » grandes aventures ; il devoit revenir dans un » mois, et près d'un an s'est écoulé sans qu'ils » en aient reçu de nouvelles. » Maguelone, en écoutant la veuve, versoit un torrent de larmes, et levoit les mains au ciel avec un saisissement dont celle-ci lui sut gré, ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

La jeune pèlerine alloit souvent se promener sur le port avec sa nouvelle amie, espérant toujours qu'elle pourroit apprendre quelque nouvelles de son époux par les matelots qui descendoient sur cette côte : mais, voyant que peu de vaisseaux abordoient dans ce port, elle s'informa s'il n'en étoit pas un autre qui fût plus fréquenté ; elle apprit que le port de cette mer, où tous les vaisseaux d'Italie, de l'Afrique et du Levant se rassembloient pour le commerce, étoit situé dans la petite île du port Sarasin, à quelques lieues d'Aigues-mortes. Elle forma sur le champ le projet de s'y rendre, de se servir d'une

somme

somme en or assez considérable qui lui restoit, pour s'établir dans l'île Sarasin; d'y faire bâtir un petit hôpital à portée du port; de consacrer sa vie à y servir les malheureux, et sur-tout de conserver sa virginité et son amour pour Pierre: sa confiance dans la providence lui faisoit toujours espérer son retour. Elle fut aidée par la veuve dans la prompte exécution de son projet. Dieu bénit bientôt ses soins; et les guérisons presque miraculeuses qui s'opérèrent pendant les premiers six mois, lui donnèrent une si haute réputation de sainteté, que le comte et la comtesse de Provence vinrent visiter l'hospitalière, et la prièrent d'élever ses vœux au ciel, et de lui demander le retour de leur fils.

On imaginera sans peine quelle fut la vive émotion de la sensible Maguelone, lorsqu'elle reçut des honneurs et des caresses de ceux dont son époux avoit reçu le jour. Elle reconnut sur leur front et dans leurs yeux les traits qui s'étoient gravés dans son cœur; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur voyoit répandre, et ranimoit un peu leur espoir: mais, peu de jours après, elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le comte et la comtesse s'étant pris d'amitié pour l'hospitalière, prolongeoient leur séjour

dans un château qu'ils avoient dans l'ile Sarasin, pour être à portée de la voir, et de s'informer, de tous les patrons des vaisseaux nouvellement arrivés, s'ils n'avoient aucune connoissance du sort de leur fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés, lorsque des pêcheurs Provençaux étant venus leur faire hommage d'un thon monstrueux qu'ils avoient pris, le grand-queux ayant ordonné de l'apprêter, on trouva dans le corps de ce poisson un santal rouge qui contenoit trois riches anneaux, que le comte et la comtesse reconnurent pour être ceux qu'ils avoient donnés à leur fils! Ne doutant plus que ce fils si cher n'eût péri dans les flots, la comtesse s'évanouit, et ne reprit ses sens que pour jetter les cris les plus douloureux. Le comte s'efforçoit vainement de montrer plus de courage; ses larmes couloient malgré lui. Le grand-queux, qui s'étoit apperçu du pouvoir que l'hospitalière avoit sur leur esprit, l'envoya prier de venir au secours de ses maîtres. Elle accourut: mais avec quel effroi, quel désespoir ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermoit les anneaux! Loin de les rassurer, elle unit ses cris, elle mêla ses larmes à celles de la comtesse pendant quelques momens: mais bientôt s'élevant au-dessus de sa

douleur avec cette vive confiance que la foi seule inspire : Seigneur, leur dit-elle, ne désespérez point encore; celui qui tira son peuple de l'Egypte, après avoir retiré Moïse du sein des eaux, peut vous rendre votre fils, ne vous lassez point de prier ce Dieu des miracles et des miséricordes!.... Les yeux de Maguelone sembloient briller d'une lumière céleste en prononçant ces mots. Le comte et la comtesse, frappés d'admiration, ne l'avoient jamais vue si belle et si imposante. Leur ame sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance; et le tems de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un et l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital de Maguelone. Ils y firent bâtir une église qu'ils dédièrent au prince des apôtres ; et, après avoir serré l'hospitalière dans leurs bras, et s'être recommandés à ses prières, ils retournèrent à Marseille.

Le tems des grandes épreuves que la foi de Maguelone devoit essuyer, étoit presque écoulé ; le ciel lui préparoit la récompense des malheurs qu'elle avoit soutenus avec tant de résignation et de courage. Pierre en ce même tems, comblé de dons par le soudan qu'il avoit servi pendant trois ans avec tant de zèle, venoit d'en obtenir la permission de partir pour aller

passer quelque tems en Provence, sous la promesse de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la cour du soudan, il ne voulut confier à personne le secret de son voyage; et craignant que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle, il fit faire neuf petits barils, au milieu desquels il mit son or et ses pierreries: les deux extrémités en étoient remplies de sel. Les ayant chargés lui-même sur un fort sommier, il se revêtit des habillemens levantins les plus simples; et sortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout seul, conduisant son sommier en main, et gagna sur la fin du jour un petit port où les Provençaux venoient souvent pour acheter des dattes. Son attente ne fut point trompée; il trouva dans ce port une tartane, dont le patron lui dit qu'il étoit d'Antibes, où bientôt il comptoit se rendre, après avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île du port Sarasin. Pierre fit son marché pour son passage et pour le port de ses barils; et le patron ne manqua pas de le plaisanter, lorsqu'il lui dit que ces barils contenoient du sel, sur lequel il comptoit beaucoup gagner. Bientôt on mit à la voile.

La mer étoit paisible et le vent favorable.

La navigation ne fut point troublée ; et Pierre, plein d'espérance de revoir ses proches, et de faire des perquisitions heureuses pour avoir des nouvelles de sa chère Maguelone, s'entretenoit avec les matelots de tout ce qui se passoit en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte et la comtesse de Provence étoient plongés dans la plus mortelle douleur, et qu'ils y auroient peut-être succombé, sans les consolations qu'ils avoient reçues d'une jeune vierge nommée Maguelone, qui desservoit un hôpital, et qui vivoit en odeur de sainteté. Ce nom si cher à Pierre retentit dans son cœur ; mais les matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier, à peine osa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvoit être celle qui lui étoit si chère.

Le peu de vent qui portoit la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaisseau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau, le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, et une partie de l'équipage descendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occasion pour se délasser du roulis du vaisseau. Il descendit à terre, parcourut l'île ; et trouvant sans cesse de nouveaux objets agréables à ses yeux, il s'avança jusques vers le milieu de l'île. Se trouvant dans un

petit vallon émaillé de fleurs, le lys des prés, qui s'élevoit au-dessus d'elles, et qui les effaçoit par sa blancheur, lui rappela l'idée de sa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, et cette rêverie fut suivie d'un assoupissement qui le pressa de se coucher sur un gazon dont la mollesse et la fraîcheur invitoient à goûter les douceurs du repos. Ce sommeil fut profond, et dura si long-tems, qu'il n'entendit point les cris éloignés des mariniers qui pressoient ceux qu'ils avoient vu descendre à terre, de revenir à bord. Un vent frais et favorable s'étant élevé, le patron qui craignit de retarder son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager Levantin étoit encore à terre; il fit mettre à la voile, et poursuivit sa route.

Dès le second jour, la tartane aborda dans le port Sarasin. Le patron embarrassé des neuf barils appartenans au passager, et se faisant un scrupule de se les approprier, crut sa conscience dégagée en en faisant un don à l'hôpital Saint-Pierre que Maguelone desservoit; et ses affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, et poursuivit sa route vers Marseille.

Peu de jours après, Maguelone ayant eu besoin de sel pour le service de son hopital, fit défoncer un des tonneaux, et vit avec surprise les richesses

qu'il contenoit. Son premier mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva tout aussi riches que le premier.

Pendant ce tems le malheureux Pierre, abandonné dans une petite île inhabitée, éprouvoit encore de nouveaux malheurs. Il avoit couru vers la tartane en se réveillant, et n'avoit plus vu que le haut du mât de ce vaisseau à l'horizon. Voir disparoître ses richesses n'étoit rien; mais il avoit joui de l'espoir presque certain de revoir bientôt la Provence. Tous ses chagrins passés, et sur-tout la perte de Maguelone, se retracèrent si vivement en son âme, qu'il tomba sans connoissance sur le rivage. Une fièvre violente le saisit; et dans cet état funeste, il eût bientôt perdu la vie, si quelques pêcheurs étant abordés par hasard sur cette côte, n'avoient eu pitié de lui, ne l'eussent secouru et porté sur leur barque. Le maître de la barque, embarrassé d'un homme qui paroissoit toucher à son dernier moment, se ressouvint de la charité qu'on exerçoit dans l'hôpital Saint-Pierre; il l'avoit éprouvée lui-même. Devenu sensible par ses propres malheurs, il crut de son devoir de procurer à Pierre les mêmes secours; et, pénétré de respect et de reconnoissance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui procurant l'oc-

casion de secourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarasin : et Pierre ayant repris connoissance, il le prévint qu'il alloit le déposer dans un hôpital où Dieu paroissoit bénir les soins de la sainte directrice qui s'étoit vouée au service des malades.

Le fils unique du comte de Provence, ce puissant prince, ce brave Chevalier, regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du palais du roi son père, l'humiliation qu'il reçoit d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, au milieu des états même auxquels il devoit un jour donner des lois. Non seulement il se soumet à ce décret de la Providence ; mais en réparation de l'enlèvement qu'il se reproche, il fait vœu que si Dieu lui conserve la vie, il restera un mois entier dans cet asyle, sans se laisser connoître de personne, et qu'il se privera volontairement du bonheur de revoir son père et sa mère, et de recevoir leurs secours.

A peine Pierre est-il dans cet hôpital, que sa fièvre augmente. Son teint devient livide, ses traits sont défigurés ; et la tendre et fidelle Maguelone qui lui prodigue ses soins, ne reconnoît pas l'objet de son amour. Pierre fut trois semaines entre la vie et la mort ; et lorsqu'une foible

connoissance lui revint, les habits simples et grossiers, le teint jaune de Maguelone la défigurèrent à ses yeux au point de ne pas la reconnoître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut son maître, et palpita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais, surprise de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie et sa vertu sévère lui faisoient un crime. Pierre en ce moment, plus ranimé qu'il ne l'avoit été depuis long-tems, la vit s'éloigner avec regret; et jettant sur elle des regards plus attentifs, il fut surpris de la richesse, des graces de sa taille et de sa démarche: Hélas! s'écria-t-il tout haut, c'est ainsi qu'étoit faite celle que j'adorois. Pierre ne se rappeloit jamais le souvenir de Maguelone sans verser des larmes; et bientôt ses soupirs et ses sanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit: elle en fut émue; et croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un penchant irrésistible, l'entraîna près du lit du prince. Le soleil venoit de se coucher, la chambre étoit assez obscure en ce moment, pour qu'on ne pût qu'à peine distinguer les objets. Maguelone

s'assit à côté de lui : — Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre étranger ? — Ah ! ma chère dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie ; et je demanderois au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignois de l'offenser. — Espérez plutôt en son secours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, le comte et la comtesse m'honorent de leurs bontés et je réussirai peut-être à les adoucir.

L'un et l'autre en ce moment furent plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, et Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressoit de savoir l'histoire de ce malheureux étranger.

Ah ! madame, que vous trouverez peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous saurez à quel point je me suis rendu criminel. Je frémis en osant vous avouer que, sur le bruit de la beauté d'une jeune personne du plus haut parage, j'abandonnai père et mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitoit. Son innocence, sa beauté, ses vertus faisoient le charme de la vie du père le *plus* tendre. Je formai le dessein coupable de m'en faire aimer ; je ne réussis que trop à séduire son

une cœur : elle me donna sa foi ; je l'arrachai
es bras de son père, je l'enlevai d'une maison
ont elle faisoit la gloire et le bonheur, et où
sort le plus brillant alloit la rendre heureuse.
h ! madame, qu'allez-vous penser de moi,
uand vous saurez que, par une fatalité pres-
ue incroyable, je fus forcé de l'abandonner
endant son sommeil, et de la laisser seule
ans le fond d'un bois ?

Qui pourroit rendre ce que Maguelone sen-
it en ce moment ? Éperdue, respirant à peine,
a bouche entr'ouverte, elle ne peut s'expri-
ner que par des soupirs. Pierre, occupé de son
ruel récit, achève de s'en faire reconnoître,
n lui racontant la malheureuse aventure de
'enlèvement des trois anneaux. Maguelone,
rop saisie pour lui répondre, et craignant qu'un
état pareil ne soit mortel pour Pierre, se con-
tente de lui serrer la main, s'arrache d'auprès
de lui, court se précipiter aux pieds des autels ;
et la face contre terre, elle rend grace à Dieu
qui lui rend son époux.

Maguelone ayant passé toute la nuit en prières,
commit le lendemain une personne de con-
fiance pour prendre soin de Pierre. Elle en-
voya sur le champ acheter des voiles et des ha-
bits magnifiques qu'elle cacha dans un cabinet

de son appartement. Lorsque tout fut préparé déguisant plus que jamais son visage et jusqu'à sa voix, elle se rendit auprès du prince, qu'elle trouva beaucoup mieux que la veille. — Vous me paroissez, lui dit-elle, avoir assez de force pour vous lever, et pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer, et duquel j'espère votre entière guérison. — Pierre obéit à ses ordres, et se mit en état de la suivre. Maguelone le conduisant par la main, le mena dans sa chambre, où tout respiroit la simplicité, et dont le seul ornement étoit un autel.

Implorons avant tout, lui dit-elle, les graces du ciel, et puisque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'instruire, en présence des autels, de la disposition où vous êtes pour l'épouse infortunée que vous abandonnâtes malgré vous. — Ah! madame, s'écria Pierre, avec un transport au dessus de ses forces renaissantes, ah! Dieu, madame, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle, et si je ne peux la retrouver, d'abandonner la Provence où je dois régner un jour; car enfin je ne dois plus vous cacher que je suis le malheureux Pierre, fils unique du comte, et que mon épouse est la fille du roi de Naples. Oui, madame, je le jure aux pieds de cet autel: conso-

ez mes proches qui ne me reverront jamais ; t laissez-moi partir pour m'aller confiner et inir mes jours dans les déserts de la Thébaïde. . . . — Pierre, lui dit alors Maguelone l'une voix forte, attends-moi dans la prière ; nvoque le Dieu tout-puissant, et ne désespère amais de la grace.

A ces mots, Maguelone laissant le prince inerdit, et levant les bras vers l'autel, court changer ses vêtemens. Elle efface les couleurs qui la défigurent ; elle s'enveloppe de voiles brillans ; et, telle qu'une créature céleste qui descendroit sur la terre, elle rentre, laisse tomber ses voiles, et s'écrie : — Pierre ! Pierre ! cher et malheureux époux ! . . . . reconnois ta Maguelone que le ciel rend à tes vœux ! . . . .

Nous croyons devoir terminer ici notre Extrait. L'ame sensible du lecteur lui fera sans peine imaginer quels furent les transports de Pierre. Il restoit encore trois jours avant que le mois de son vœu fût accompli ; Pierre les passa bien doucement, et toujours avec la même retenue, aux genoux de sa chère Maguelone. Le mois étant expiré, il se rendit auprès d'un père et d'une mére qui le reçurent dans leurs bras, et qui bientôt présentèrent sa main, jointe avec celle de Maguelone ; à l'évêque de

Marseille, qui bénit leur union. Les ambassadeurs qu'il envoyèrent à Naples, revinrent suivis du bon roi Maguelon, qui vint embrasser ses enfans; et la réponse du soudan d'Alexandrie à ceux qui lui furent envoyés avec les plus riches présens, fut un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux comte de Provence, qui bientôt après devint roi de Naples.

Fin du septième Volume.

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME HUITIÈME.

CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE,

AVEC FIGURES.

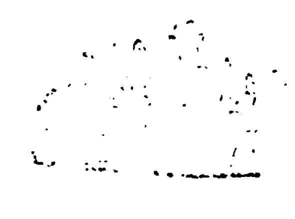
TOME HUITIÈME.



A ÉVREUX,
Chez J. J. L. Ancelle.

1796.







CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

LA FLEUR DES BATAILLES,

Ou Histoire des hauts faits de DOOLIN DE MAYENCE; de GEOFFROY son fils, duc de Mayence et de Danemarck; du célèbre OGIER LE DANOIS, duc de Mayence et de Danemarck, l'un des douze Pairs et preux de la cour de Charlemagne; et du duc et preux MERVIN, fils d'Ogier le Danois.

Je perdrai sans doute beaucoup à ne pas réeimprimer cet Extrait, tel qu'il se trouve dans la Bibliothèque des Romans au mois de Fé-

vrier 1778. Une main habile avoit bien voulu se charger de corriger mon manuscrit ; et dans la vue de rendre cet Extrait plus court et plus analogue à ceux de la Bibliothèque des Romans, on l'avoit tellement changé, qu'à peine pouvois-je reconnoître mon ouvrage. Quoique l'Extrait qui a paru dans Février 1778, ait eu le succès que ces corrections devoient lui mériter, je dois avoir la candeur d'avouer que ce n'est plus mon ouvrage ; et qu'ayant redemandé mon manuscrit, c'est sur celui qu'on m'a rendu que ce présent Extrait est imprimé. Les lecteurs pourront, en lisant Ogier le Danois, mois de Février 1778, se dédommager de ce qu'ils perdront dans celui-ci : les notes intéressantes et savantes dont l'autre est enrichi, sur-tout dans le discours préliminaire, lui donnent sur mon Extrait une supériorité que j'avoue moi-même. C'est donc sur le manuscrit de ma main, qu'Ogier le Danois reparoît dans ce recueil.

Nous trouvons dans les trois romans qui traitent de la famille d'Ogier le Danois, plusieurs actes de félonie et de trahison commis par les Templiers ; il est même parlé de leur destruction. On retrouve en ces romans, dont nous allons donner l'Extrait, Huon de Bordeaux

jouant un personnage. On y retrouve de même Oberon, ce roi de Féerie qui commence à paroître dans Isaïe le Triste, et qui joue le rôle principal dans Huon de Bordeaux.

La citation de la destruction des Templiers, pourroit fixer l'époque de la traduction en prose de ces trois romans, au règne de Philippe le Bel, ou de l'un de ses trois fils qui se succédèrent sur le trône : mais l'époque de leur composition en vers paroît devoir être beaucoup plus anciennes, et nous fondons nos conjectures sur les remarques suivantes.

L'esprit dans lequel ces romans sont écrits, nous porte à croire qu'ils ont été composés dans la cour des rois d'Angleterre, descendans de Guillaume le Conquérant. On trouve dans ceux de la Table Ronde, une affectation marquée à parler de tout ce qui peut contribuer à la gloire du trône et de la cour d'Angleterre, dont les princes et les Chevaliers jouent toujours le principal et le plus beau rôle. Dans ceux dont nous allons donner l'extrait, les princes du Nord, les descendans d'Odin et de Fréga, de même race que Guillaume le Conquérant, y paroissent supérieurs en vertus, et même en courage, aux Chevaliers des autres nations.

On ne peut même, sans une espèce d'indignation, voir le plus grand des hommes, peint

comme étant très-inférieur à ce qu'en rapporte l'histoire. Charlemagne y paroît souvent fort au dessous d'un héros. On le voit presque sans autorité dans sa cour, et ne pouvant rien exécuter sans le consentement de ses douze pairs. Cependant l'histoire nous apprend que jamais monarque n'eut un pouvoir plus absolu que Charlemagne. Elle nous apprend de même, que les hauts barons, qualifiés du titre de Comte Palatins ou du palais, et de celui de Pairs, n'eurent une autorité particulière et prépondérante que lorsqu'ils eurent usurpé des droits régaliens sur l'autorité royale, et lorsque le droit de faire la guerre, de battre monnoie, d'avoir une cour composée à l'intar du roi régnant, fut établi par la force et la rebellion, sous le règne des foibles et fainéans successeurs de Charlemagne.

On peut donc distinguer dans ces romans-ci, deux époques et même deux esprits différens; la première est leur composition en vers, sous les règnes des successeurs de Guillaume le Conquérant, princes toujours intéressés à répandre de l'ombre sur la splendeur de la cour et de la monarchie Françoise; la seconde est celle où ces romans, remis en prose, ont été accommodés au tems où les traducteurs écrivoient. Dans la première de ces époques, les auteurs ne devoient point donner aux princes et aux barons de la

cour de Charlemagne, le titre de Pairs, qui ne signifioit encore alors que la parité des personnes et des états. Le titre de Pair ne devint une dignité éminente, que sous les successeurs de Charlemagne. Ce fut alors que quelques seigneurs puissans en terres et en armes, ayant usurpé les droits régaliens, se traitèrent de Pairs entr'eux, au nombre de douze. A l'imitation du gouvernement du Nord, ces douze seigneurs pairs rendoient la justice, et décidoient des grandes affaires de la nation. M. Mallet prétend même qu'il existe encore en Danemarck plusieurs espèces de champ-de-mars où l'on voit douze rochers qui servoient de sièges à ces douze pairs, et qui entourent un rocher plus élevé, que le souverain occupoit. C'est à l'instar de ces pairs du Nord, que la pairie dignitaire s'établit dans l'Angleterre que les Normands avoient conquise, et dans la Neustrie à laquelle ils donnèrent leur nom après l'avoir soumise. Il n'est pas étonnant de trouver de pareilles erreurs dans nos anciens romanciers, dont l'ignorance en tout point paroît extrême: leur superstition légale. L'amour du merveilleux (je le répète) paroît être un foible inné dans les hommes, et souvent il conserve encore bien du pouvoir dans les siècles les plus éclairés. Quant à tout ce qui tient à la pairie et à l'état

des personnes en France sous les premières et seconde races, nous ne pouvons faire rien de mieux pour les lecteurs, que de les renvoyer à la dissertation lumineuse de M. l'Abbé de Gourcy, couronné par l'Académie des Inscriptions.

LA FLEUR DES BATAILLES

de DOOLIN, Comte de Mayence.

Guy, sire et comte de Mayence, après s'être rendu célèbre comme Chevalier, se faisoit adorer comme souverain dans ses états de Mayence : marié depuis sept ans, la belle et jeune comtesse de Mayence lui avoit donné trois princes, rien ne manquoit à son bonheur ; mais rarement il en est un qui soit durable. Guy passionné pour la chasse, s'arrachoit le matin des bras de la belle comtesse, poursuivoit un cerf, et devançoit souvent ses piqueurs. Un jour, se trouvant seul à la queue des chiens, dans l'endroit le plus sauvage de la forêt, le cerf qu'il poursuivoit se jeta dans la cabane d'un hermite : au moment où le cerf cherchoit un asyle, le comte Guy lance son dard ; il entend le cri d'un homme. Saisi de crainte, il entre : il voit qu'il a frappé le saint hermite, habitant cette cabane,

Guy cherche en vain à rappeler l'hermite à la vie ; une troupe d'anges enlevoit déja l'ame au ciel, après avoir rempli la cabane de lumière et de parfums. Le comté, désespéré de ce crime involontaire, crut ne pouvoir l'expier qu'en consacrant le reste de ses jours à la pénitence. Il se dépouille de ses armes, en gémissant ; il rend les honneurs funèbres à l'hermite ; il se revêt de ses habits, chasse le peu de chiens qui l'avoient suivi ; et s'enfermant dans cette solitude, ignoré de sa cour, élevant ses cris et ses bras vers le ciel, il demandoit la rémission du sang innocent qu'il avoit versé.

La jeune comtesse et les seigneurs de sa cour faisoient depuis trois jours des recherches inutiles pour retrouver le comte Guy, lorsqu'un baron de cette cour, nommé Herchambault, homme féroce et traître, osa troubler le cours de ses larmes et de sa douleur, en lui disant : *Bien sçay que mallement à mort avez pourchassé et mis le comte ; mais se à baron et seigneur volez me prendre, consentant suis-je de céler votre forfaicture.* On imagine sans peine avec quelle horreur et quel mépris la comtesse reçut Herchambault : mais le traître l'avoit bien prévu ; son ame atroce, qui ne desiroit vivement que de s'emparer des états de Mayence, avoit su préparer la plus noire des trahisons. Ayant trouvé la veille un

bon pélerin dans la forêt, il l'avoit massacré, l'avoit défiguré, et l'avoit enterré au pied d'un arbre : c'est-là que le traître Herchambault dit aux autres barons qu'il avoit trouvé le corps du comte ; et le leur ayant fait voir, il accusa la comtesse de haute trahison, demanda qu'elle fût brûlée, et défia au combat à toute outrance quiconque oseroit la défendre.

Une partie des Chevaliers craignant le redoutable Herchambault, et les autres étant séduits par les fausses apparences, la comtesse fut condamnée ; et bientôt elle eût subi cette sentence, si le comte Baudouin n'en eût suspendu l'exécution, en leur représentant que le crime n'étoit point assez avéré, et qu'il étoit plus sage que la comtesse fût mise en prison sous sa garde, jusqu'à ce qu'on eût de nouvelles preuves contre elle. Herchambault, voyant qu'il s'opposeroit vainement à cet avis dicté par l'équité, demanda que la régence des états de Mayence et la garde des trois jeunes princes lui fût remise ; les barons le lui accordèrent. Baudouin s'empara de la comtesse, qu'il conduisit et traita honorablement dans un de ses châteaux ; et le méchant Herchambault se saisit de la régence et des trois jeunes princes, dont l'aîné nommé Doolin n'avoit encore que sept ans au plus.

Six mois étoient à peine écoulés, lorsque les

jeunes princes s'étant allé promener sans autre garde que les femmes de leur suite, une troupe armée les entoura, massacra leurs gouvernantes et les enleva. Le chef de ces brigands étoit un scélérat gagné par Herchambault: il conduit les trois princes sur les bords du Rhin ; il renvoie sa suite, et s'embarque avec eux dans une chaloupe : bientôt entraînés par la rapidité du fleuve, le brigand ne voyant plus que des bords solitaire. Il tue le plus jeune des enfans, et le jette dans le fleuve. Cependant, ému par les cris de l'enfant, et par le sang de ses maîtres qu'il avoit fait couler avec une sorte d'horreur, il saisit le second, il lui attache une pierre au cou pour le jetter dans le Rhin : cet enfant, plus fort que le premier, fait quelque résistance en embrassant ses jambes. Doolin, l'aîné des trois, qui connoît que le même sort lui est préparé, apperçoit un couteau qui pend à la ceinture du brigand ; il s'élance sur lui, saisit ce couteau, et d'un même tems il lui perce le cœur ; le brigand tombe mort dans le Rhin. Doolin coupe la corde qui serroit le cou de son jeune frère. Le fleuve continue à les entraîner ; et formant plusieurs détours dans ce pays solitaire et sauvage, un courant porte la chaloupe contre la pointe d'une forêt où des racines l'arrêtent, et mettent les enfans à portée de gagner la terre.

Mais le plus jeune, blessé par la corde, atténué par la faim, jette bientôt des cris douloureux, tend les bras à son frère, et l'instant d'après il expire. Doolin baigne de larmes le visage déja glacé de son frère : il pousse les cris les plus aigus; ces cris sont à la fin entendus. Un hermite accourt; c'étoit le comte de Mayence lui-même : Le malheureux Guy reconnoit ses enfans; il pleure sur celui qu'il couvre de terre: il serre l'aîné dans ses bras, et l'amène à son hermitage. C'est-là que Doolin apprend à son père l'horrible trahison d'Hérchambault, l'accusation portée contre la mère, l'enlèvement et la fin de ses deux autres enfans. Dans un premier moment de fureur, le comte se saisit de ses armes; il veut voler à Mayence pour punir le traître Herchambault; mais à peine est il sorti de l'enceinte de son hermitage, que le Ciel, irrité de ce qu'il manque à son vœu, le frappe d'aveuglement. Il s'humilie sous le coup qu'il reçoit; il se fait reconduire dans sa cabane par son fils : l'un et l'autre se mettent en prieres : bientôt une rosée céleste descend et baigne les paupières de Guy, qui recouvre la vue; mais, reconnoissant que le ciel, toujours juste, destine un autre vengeur à tant de crimes, il renonce à l'idée de les punir lui-même, et tous ses soins se portent à élever Doolin, et à

le rendre digne de défendre sa mère et de recouvrer ses états.

Tout annonçoit dans le jeune Doolin un héros naissant, plus grand que les enfans de son âge, une force surnaturelle, un courage intrépide le portèrent bientôt à ne pas craindre les bêtes les plus féroces de la forêt, et souvent il apportoit leurs dépouilles à son père, qui n'aspiroit qu'à voir son fils en état de punir son ennemi.

Huit ans s'étoient à peine écoulés, lorsque la duchesse de Finlande, sœur de Guy, vint à Mayence pour savoir quel étoit l'état de la famille d'un frère qu'elle adoroit. Cette princesse, prévenue par le perfide Herchambault, fut surprise d'apprendre que la comtesse de Mayence étoit encore en vie, elle fait assembler le conseil des barons, elle joint sa plainte à celle qu'Herchambault avoit portée : la comtesse est condamnée, on assemble les communes, et l'on entoure le château de Baudouin qui la tenoit sous sa garde.

La comtesse n'avoit d'autre ressource que de présenter un champion qui voulût soutenir seul son innocence contre Herchambault et son frère Drouart. Inspirée par le ciel, elle n'hésita pas à promettre de présenter un Chevalier ; mais le conseil, animé par la duchesse de Finlande, ne

lui donna que quinze jours pour le trouver, et secrétement on lui ôta les moyens d'y réussir. Herchambault et Drouart son frère étoient trop redoutés pour qu'aucun Chevalier Mayençois osât entreprendre de les combattre; et le comte Baudouin, accablé par les ans et de longs travaux guerriers, étoit dans l'impuissance de porter les armes. La malheureuse comtesse de Mayence n'attendoit plus que la mort ; le jour fatal approchoit ; on préparoit déja le bûcher. Elle croyoit élever vainement ses cris au ciel, mais ceux de l'innocence en sont toujours écoutés.

Dans ce même tems, le jeune Doolin fut éclairé sur le sort de sa mère et sur son devoir par un songe si frappant, qu'il s'éveilla brusquement, et courut se jetter aux pieds de son père en le conjurant de lui permettre de voler à Mayence, et de défendre l'honneur et la vie de celle dont il tenoit le jour. Le comte Guy ne put apprendre sans douleur et sans effroi le généreux dessein de son fils ; il lui en représentoit encore tous les périls, lorsqu'il fut interrompu par le hennissement d'un cheval qui frappoit la terre de son pied à la porte de sa cabane : il court à cette porte avec Doolin ; ce cheval, d'une force et d'une beauté sans égale n'avoit rien de farouche, et sembloit caresser le jeune comte.

Cet événement, joint au songe de son fils, acheva de le persuader qu'un pouvoir surnaturel le protégeoit : il n'hésite plus à l'armer Chevalier ; il le couvre lui-même de ses armes, il lui donne les instructions les plus sages sur la conduite qu'il doit tenir. Le cheval docile est bientôt chargé par ses mains du harnois qu'il avoit conservé. Il embrasse son fils les larmes aux yeux. Doolin essaie, pour la première fois, à monter sur ce cheval qui plie les genoux pour lui donner plus d'aisance ; et, après avoir reçu la bénédiction de son père, il part comme un trait, et suit la route que le comte Guy lui prescrit de tenir.

L'Auteur fait éprouver au jeune Doolin, avant de le faire arriver à Mayence, plusieurs aventures périlleuses dont il se tire avec gloire. Le grand intérêt qui appelle Doolin au secours de sa mère, nous les feroit supprimer toutes, si l'une d'entr'elles ne peignoit assez vivement la candeur des mœurs de ce tems, pour ne devoir pas être omise.

Doolin n'étoit plus qu'à demi-journée de Mayence, lorsqu'il rencontre une espèce de géant suivi d'un grand nombre de Chevaliers qui s'exerçoient à la joûte : il est provoqué par l'un d'eux ; Doolin lui fait perdre les arçons. Plusieurs autres Chevaliers lui succèdent ; ils éprou-

lards chenus et portant longue barbe florie-blanche: Nicolette n'avoit que quatorze ans ; elle avoit toute l'innocence de cet âge : mais souvent elle avoit entendu de vieilles nonnes dire bien du mal de l'amour, et les jeunes en parler en soupirant, et le peindre comme un enfant charmant qu'elles regrettoient, et qui, souvent, faisoit des miracles en faveur de la jeunesse et de la beauté. Pleine de cette idée, Nicolette chantoit alors :

Hélas! chétive Nicolette,
Jà n'auras de bien par amours ;
A la vieillesse, à la retraite,
On veut sacrifier tes jours.

Si dolente et déconfortée,
Mon père voit couler mes pleurs ;
Par lui sans cesse rebutée,
Pas n'est touché de mes malheurs.

Voit-on l'orfraie à la fauvette
S'unir au fond des antres sourds ?
Voit-on la jeune brebiette
Passer dans les bras d'un vieux ours ?

Hélas ! quoique je n'ai encore
Rien vu qui puisse me charmer,
Je desire un bien que j'ignore ;
Mon cœur sent le besoin d'aimer.

On

On te dit faiseur de miracles,
Et père des plus doux plaisirs:
Amour! viens rompre les obstacles;
Apprends-moi quels sont mes desirs!

Nicolette fut interrompue à ces mots par le bruit de la porte qui s'ouvrit, et par le cri de surprise et d'admiration que poussa Doolin en la voyant. Nicolette, quoique bien surprise, lui sourit doucement, et lui tendit les bras en s'écriant: Ah! seriez-vous l'Amour? Vous êtes bien assez beau pour que je le croie; mais vous êtes bien plus grand que lui, car on dit que c'est un enfant. — Non, charmante Nicolete, lui répondit Doolin, je ne suis point l'Amour; mais c'est lui qui me conduit à vos genoux pour vous délivrer.... En même tems il s'y jetta. La jeune Nicolette, ne lui trouvant presque rien de semblable aux deux seuls hommes qu'elle avoit vus, s'imagina que ce devoit être une jeune fille à-peu-près de son âge: Que vous êtes bonne, ma belle amie, d'être venue à mon secours! lui dit-elle en l'embrassant.... Doolin la serroit tendrement dans ses bras; mais il n'osoit encore lui rendre les baisers qu'elle lui prodiguoit. Que vos cheveux sont beaux, lui disoit-elle; que vos joues sont douces, fraîches et vermeilles! Que ce déguisement vous sied

bien ! Ah ! quand vous seriez l'Amour même, vous ne pourriez me plaire et me paroître plus charmant. Mais comment avez-vous pu tromper la vigilance de mon père ? Que vois-je ? voici sa ceinture et ses clefs ! expliquez-moi donc ce mystére. Doolin fut d'abord bien embarrassé ; plus d'une espèce de trouble qu'il n'avoit point encore éprouvé, l'agitoit dans ce moment ; mais de tous tems l'amour donne de l'esprit, et cette sorte d'esprit donne presque toujours l'art de feindre. En regardant Nicolette au-travers de la serrure, il s'étoit bientôt rappelé l'idée d'un sexe enchanteur dont le pouvoir sur nous commence avec l'usage de nos sens et de notre intelligence ; l'un et l'autre, en lui, parloient alors trop impérieusement pour qu'il pût prendre d'abord d'autre parti que d'entretenir Nicolette dans son erreur : il craignoit trop de perdre ses caresses, qui, de moment en moment, devenoient encore plus tendres. Ce ne fut donc que lorsque Nicolette, s'appercevant que ses bras, et jusqu'à son cou, étoient souillés du sang qu'il avoit répandu la veille, lui proposa d'entrer avec elle dans un bain qu'elle venoit de préparer ; ce ne fut que dans ce moment si dangereux, que Doolin se ressouvint qu'il étoit Chevalier. Ah ! charmante Nicolette, s'écria-t-il en se jettant une seconde fois à ses genoux, je vous

aime trop pour vous tromper : ce n'est point une de vos compagnes, qui veut donner sa vie pour vous délivrer ; c'est un prince qui cesse d'être malheureux en vous voyant ; c'est Doolin, fils du souverain de ce pays, qui ne desire plus que de venger sa mère et de vous voir comtesse de Mayence. — *A a, se dit Nicolette à part soy, bien Nicette* (1) *étois-je de à femme prendre cil dont les chauds baisers brûlent mes lèvres et mon cœur.*

Nicolette fait un soupir, délace ses beaux bras du cou de Doolin, qu'elle vouloit d'abord entraîner vers une grande cuve ; elle le regarde avec plus d'attention ; elle rougit, et n'en devient que plus belle : timide alors, mais toujours aussi tendre, elle lui prend la main, la lui serre doucement (sans toutefois s'en douter) ; et le faisant asseoir auprès d'elle : Dites-moi donc, Monseigneur, s'écria-t-elle, par quelle aventure vous vous trouvez dans ce château ?

Nous avons prévenu nos lecteurs, que la vraisemblance est rarement observée dans les anciens Romans. Doolin conta rapidement ses aventures à Nicolette : elle s'attendrissoit à chaque nouveau malheur qu'il lui racontoit ; elle s'approchoit tendrement de lui ; leurs genoux

(1) Le mot *Nicette* ne peut être rendu que par celui de *niaise*, qui ne le vaut pas.

se touchoient, leurs mains étoient entrelacées. Doolin interrompoit souvent son récit pour serrer dans ses bras la jeune Nicolette : Oui, s'écrioit il, vous serez comtesse de Mayence. Ah! répondoit-elle, que ne le suis-je déjà..... Eh bien! disoit Doolin, vous l'êtes donc, puisque nous le desirons tous deux. Recevez et ma main et ma foi., Nicolette : je prends le ciel à témoin de mes sermens.

Les Chevaliers de ce tems n'étoient pas trop éclairés, mais ils étoient pleins d'honneur et fidèles à leurs sermens. Doolin lui jura de l'aimer toujours : Nicolette le crut, lui donna sa foi; et cette mutuelle assurance fut scellée par le baiser le plus doux. Leur innocence extrême, les quinze ans de Doolin, les quatorze de Nicolette furent alors les seuls embarras qui retardèrent quelques momens leur parfait bonheur; mais l'Auteur assure que quelques instans après, Nicolette acquit des droits bien légitimes à la couronne de Mayence. Les jeux et les caresses de ces charmans enfans furent trop tôt interrompus par un bruit d'armes et par des cris qu'ils entendirent à la porte et même aux fenêtres du château; c'étoit une troupe de nouveaux ennemis qui venoient l'assiéger. Quelques-uns de ceux que Doolin avoit jettés la veille dans le fossé, l'avoient traversé à la nage;

...lin, Comte de Mayence.　　pag. 20 Tom. 8.



Oui, vous serez Comtesse de Mayence?

...Marillier inv.　　...De Ghendt sculp.

ils avoient porté l'alarme dans quelques châteaux voisins, dont les maîtres s'étoient armés avec leurs vassaux pour venger la mort de leurs parens. Doolin s'arrache des bras de Nicolette, et court à ses armes : bientôt il renverse les échelles et précipite des fenêtres ceux qui les avoient escaladées ; il barricade les portes du château ; et, bien sûr qu'il ne peut être surpris, il vole auprès de sa nouvelle épouse qui délace elle-même son casque et sa cuirasse. Il sembloit, dit l'Auteur, qu'ils eussent peur d'oublier les nouvelles leçons qu'ils tenoient de l'amour ; ils ne pouvoient cesser de se rassurer sur cette crainte : c'est ainsi qu'ils passèrent le reste du jour et la nuit suivante. L'aurore rougissoit déja l'horizon, lorsque Doolin se rappella qu'il n'avoit plus qu'un jour pour aller au secours de sa mère.

Ce ne fut qu'après avoir admiré les charmes de Nicolette endormie dans ses bras, ce ne fut qu'en leur rendant un nouvel hommage, qu'il la réveilla, pour lui dire en soupirant, qu'il seroit le plus lâche et le plus cruel des enfans, et qu'il seroit indigne de sa tendresse, s'il ne partoit pour défendre la vie et l'honneur outragé de la comtesse sa mère. Nicolette l'avoue en soupirant ; ses beaux yeux baignent Doolin de leurs larmes, mais elle-même l'aide à s'armer.

Doolin selle son cheval ; il ouvre la porte de

la tour où le père de Nicolette étoit enfermé, en lui défendant, sous peine de la vie, d'en sortir avant qu'il soit parti de son château. Doolin observe des crénaux ce qui se passe autour des fossés; et, n'appercevant point d'ennemis, il baisse le pont-levis. Nicolette monte en croupe derrière lui, le serre étroitement, et Doolin suit le chemin qui conduit à Mayence. Hélas ! qui pourra lire sans verser des larmes le malheur affreux qui devoit rompre une union si douce?.. Doolin n'avoit point apperçu le ravin profond qui bordoit le chemin de Mayence; ses ennemis s'y étoient embusqués. Ils se lèvent en jettant de grands cris: ils font voler une grêle de flèches et de dards. Doolin couvre en vain sa chère Nicolette de son bouclier: une flèche cruelle vient frapper son beau sein, et perce ce cœur si tendre, qui commençoit seulement depuis deux jours à sentir le bonheur d'aimer. Nicolette jette un cri douloureux, ses bras se desserrent: Doolin veut en vain la retenir; elle tombe; et les lâches qui lui donnent la mort, profitent du trouble et du désespoir de son amant pour l'attaquer de toutes parts.

Doolin, furieux et désespéré, tire son épée, et fait un massacre affreux d'une partie de ces traîtres: bientôt il achève de mettre le reste en fuite. Il veut aussitôt porter du secours à Nico-

lette ; il la voit dans les bras de son malheureux père : mais sa pâleur mortelle, ses yeux fermés, la flèche plongée dans son sein, tout ne lui fait que trop connoître que déja son épouse n'est plus. Ah ! s'écria-t-il à son père, je suis plus malheureux que vous ; reconnoissez en moi Doolin, comte de Mayence, le malheureux époux de votre fille ; et croyez que je ne lui survivrois pas, si je ne devois mes jours à défendre l'honneur de ma mère.

A ces mots, Doolin baigné de larmes, et poussant des cris douloureux, presse son cheval des éperons, et vole vers Mayence : bientôt il en apperçoit les tours ; l'instant d'après il arrive dans une prairie que quelques corps séparés de troupes environnent, et dans le milieu de laquelle un grand bûcher est élevé : il s'approche d'un vieux Chevalier dont la longue barbe blanche tomboit sur sa poitrine, et qui commandoit la troupe la plus proche de lui ; il lui demande quel est ce lugubre appareil ; il apprend qu'il parle au comte Baudouin, et que ce vieillard, hors d'état de défendre l'honneur de la comtesse, s'est mis à la tête de ses vassaux pour pouvoir du moins protéger et assurer le camp au Chevalier qui se présentera pour la défendre. Ah ! Seigneur, s'écria Doolin, c'est moi qui me présente et qui veux com-

battre pour elle, trop heureux de lui sacrifier une vie que je lui dois, et que mes malheurs me rendent odieuse. Le comte Baudouin embrasse le défenseur de la comtesse, il le fait entourer par ses Chevaliers, et marche avec lui au devant de la troupe qui sortoit déja de Mayence, conduisant la comtesse au bûcher, et que les traîtres Herchambault, et Drouart son frère, commandoient; la duchesse de Finlande, convaincue par les apparences du crime de sa belle-sœur, suivoit cette troupe, entourée des principaux barons Mayençois.

Ce fut à cette princesse et à sa suite, que le comte Baudouin présenta le Chevalier de la Comtesse, et demanda pour lui le combat à toute outrance contre les deux traîtres qu'il'avoient accusée. La loi de cet espèce de combat, qu'on nommoit alors le *jugement de Dieu*, ne permettoit pas de le différer. L'archevêque apporte le livre sacré, fait prêter serment aux deux frères, qui maintiennent leur accusation. Doolin, à son tour, ôte son gantelet et son casque pour prêter le même serment; et la duchesse et tous les spectateurs sont surpris de sa jeunesse et de sa beauté. La duchesse de Finlande est émue; elle le questionne en vain sur son état et sa naissance. Madame, lui dit-il, qu'il vous suffise de savoir que je suis Chevalier: permettez-moi seulement

d'aller aux pieds de la comtesse lui demander si elle m'avoue ; si je meurs dans ce combat, mon nom doit rester dans un éternel oubli ; si la justice du ciel me fait remporter la victoire, ce n'est qu'après la mort de ces deux traîtres, que ce nom sera digne d'être connu de vous. La duchesse de Finlande, plus attendrie que jamais, conduit elle-même le jeune Doolin à la comtesse ; il pâlit en la voyant abattue et couverte de voiles funèbres ; ses yeux se remplissent de larmes ; il se jette à ses genoux, et s'exprime à peine pour lui demander si elle l'avoue pour son Chevalier. La comtesse s'écrie qu'elle l'accepte ; et par un mouvement involontaire, elle lui tend les bras. Doolin saisit avec transport une de ses mains qu'il baigne de ses larmes ; il élève les yeux au ciel, auquel il adresse une courte prière ; il remet son casque, s'élance sur son destrier ; et ; saisissant une forte lance, il vole au bout de la lice et défie ses deux ennemis.

Ils courent tous les deux rapidement contre lui, baissent leurs lances et les brisent sans l'ébranler. Herchambault frappé de celle de Doolin, roule sur la poussière percé d'un coup mortel : Drouart empêche Doolin de l'achever, en le chargeant à coups d'épée ; mais bientôt Doolin lui fait voler la tête, descend de cheval, et va

l'épée haute sur Herchambault qui s'étoit à peine relevé sur ses genoux, et qui, jettant son épée, lui demanda de l'entendre avant de lui arracher un reste de vie.

La duchesse de Finlande et les barons s'approchent; ils entourent les combattans; et le coupable Herchambault, touché trop tard d'un repentir douloureux, avoue sa trahisen et son crime. C'est alors que le jeune comte, jettant son casque: Reconnois, perfide, lui cria-t-il, le fils du comte Guy dont le ciel a conservé les jours; reconnois ce Doolin que ta main criminelle et barbare a voulu faire périr comme ses malheureux frères. A ces mots, qui frappèrent tous ceux qui les entouroient d'une terreur et d'un saisissement mêlés de joie et d'horreur, Herchambault s'écria: O ciel! je reconnois ta puissance et ta justice: ô mon prince! pardonnez moi.... A ces mots il tombe, et il expire la face sur la terre; on enlève son corps et celui de Drouart; on les précipite dans le bûcher.

Pendant ce tems, Doolin avoit déjà volé dans les bras de sa mère que la duchesse de Finlande soutenoit, et qui, d'une voix entrecoupée, pouvoit à peine s'écrier: O mon cher fils!

Ce spectacle attendrissant fut accompagné d'une acclamation générale des Chevaliers, du son des trompettes et des cris de joie du peu-

ple. Tous les barons accourent baiser les mains victorieuses de Doolin ; lèvent la leur, en jurant de lui être à jamais fidèles ; et le jeune comte de Mayence, élevé sur un char entre sa mère et la duchesse de Finlande, rentre triomphant dans Mayence.

Le changement subit de l'état de la comtesse, mère de Doolin, lui causa peut-être une révolution mortelle ; peut-être aussi, comme l'auteur du Roman paroît le croire, le ciel crut ses vertus assez éprouvées, ses mérites remplis, et voulut les récompenser. La comtesse, en arrivant à Mayence, courut se jetter au pied des autels ; c'est-là que, dans l'acte d'amour et de reconnoissance qu'elle offroit à l'Être suprême, sa belle ame fut enlevée. Doolin, qui la voit tomber, la relève et veut en vain la rappeler à la vie. L'archevêque, frappé par une inspiration soudaine, s'avance : Ne pleurez point, s'écrie-t-il, celle qui désormais doit être l'objet de notre vénération. Doolin pénétré de douleur, mais soumis aux décrets du ciel, se souvient alors de sa chère Nicolette : il envoie en diligence chercher ses restes précieux ; il réunit dans le même tombeau celles qu'il avoit le plus tendrement aimées ; il baigne ce tombeau de ses larmes ; mais le souvenir du comte Guy son père, ne

lui permet pas de différer plus d'un jour à voler à son hermitage.

L'entrevue du père et du fils ne pourroit être peinte que foiblement. Le comte, plus pénétré que jamais des graces dont l'Être suprême venoit de combler sa famille et son fils, lui renouvela le vœu de consacrer le reste de ses jours à le servir uniquement. Doolin, voyant qu'il s'opposeroit vainement à cette sainte résolution, appela d'habiles architectes, fit élever une superbe église qui remplaça la cabane de l'hermitage, et fonda dans ce lieu la célèbre abbaye d'Hermanstien, où le comte Guy vécut et mourut en odeur de sainteté.

Le comte de Mayence, paisible possesseur de ses états, sut, en les gouvernant avec sagesse, égaler celle qu'on avoit admirée dans son père. Pressé par ses barons de former un nouveau nœud, le souvenir de sa chère Nicolette l'empêcha long-tems de se rendre à leurs prières. Il crut ne pouvoir trouver de meilleur moyen de les interrompre, qu'en leur disant que, pénétré des graces qu'il devoit à Dieu, le desir de faire recevoir à des peuples barbares sa loi sainte, et de soutenir la gloire de sa race par de nouvelles conquêtes, pouvoit seul le déterminer; qu'il savoit que Flandrine, fille de Laugibeant,

souverain de Saxe, étoit la plus belle princesse de l'Europe ; que le roi son père et ses sujets étoient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ; et que le seul espoir de les éclairer et d'empêcher la belle Flandrine d'être la proie de Dannemont, roi de Danemarck, et payen, qui la demandoit à main armée, l'engageoit à tout entreprendre pour s'emparer de Vaucler, capitale où Laugibeant résidoit. Il leur ajouta que, comme membre de l'empire, il ne pouvoit commencer cette guerre sans les secours et l'aveu de Charlemagne, son seigneur suzerain, et qu'il se proposoit de lui aller demander l'un et l'autre aux prochaines fêtes de Noël.

Doolin suspendit ainsi pendant quelque tems les instances de ses barons ; mais bientôt il se vit entraîné malgré lui dans une grande querelle.

Un Chevalier de sa cour fut appelé peu de jours après à la cour de France, par des affaires personnelles : ce Chevalier étoit jeune, et joignoit à l'imprudence commune à son âge, ce desir ardent que les courtisans de ce tems avoient de se rendre nécessaires, et de jouer un personnage. Le Chevalier Mayençois, accueilli par Charlemagne et par sa cour, avec cette politesse que de tout tems elle eut pour les étrangers, eut bientôt la présomption de

croire qu'il pouvoit tout hasarder; et sans avoir de lettres de créance, ni prévenir les ministres de l'empereur, il entra témérairement un matin dans le cabinet de Charlemagne, et lui proposa d'un ton peu respectueux de donner au comte de Mayence l'investiture de la Saissonie (Saxe), et de lui faire épouser la belle Flandrine. Charlemagne fut très-surpris de cette proposition, et de l'audace de celui qui, sans les formes usitées, osoit la lui faire. Ce prince étoit déja très-blessé de ce que le comte de Mayence ne lui avoit point encore rendu d'hommage depuis qu'il avoit pris possession de ses états. Cependant il se contint d'abord, et se contenta de lui répondre qu'il n'avoit nul droit sur la Saissonie, sur Vaucler et sur la belle Flandrine, et qu'il ne pouvoit accorder ce qui n'étoit pas à lui. Le Chevalier insista fortement, en joignant même de la hauteur à son importunité. Charlemagne étoit encore fort jeune alors; il étoit né bon, mais très-prompt à s'enflammer. Il regarda ce que lui disoit ce Chevalier, comme une espèce d'injure préméditée, et avouée par le comte de Mayence: il s'emporta contre son Chevalier jusqu'à la menace, et le fit chasser de sa cour, après avoir même employé quelques termes de mépris contre son maître.

Le Chevalier outragé revint en diligence à

Mayence, rendit compte à Doolin de tout ce qui s'étoit passé, répéta les propos que Charles avoit laissé échapper. Plein de ressentiment, il les envenima même; et l'ame courageuse et sensible de Doolin, ne fut que trop facilement excitée à la vengeance.

Doolin peut à peine pendant un jour renfermer dans son cœur le projet audacieux qu'il ose former. A peine est-il nuit, qu'il fait appeler secrétemeut douze des plus braves et renommés Chevaliers de sa cour: il les fait armer de toutes pièces, ainsi que lui. Suivez-moi, leur dit-il, braves Chevaliers, et venez m'aider à venger l'injure mortelle que j'ai reçue.

Les lois de l'hommage, celles de la Chevalerie et de la fidélité, ne permettoient point aux douze Chevaliers de balancer. Doolin sort la nuit de Mayence avec eux, marche à leur tête à grandes journées, et les conduit dans un des fauxbourgs de Paris; il s'y tient caché le reste du jour et la nuit suivante. Ce fut pendant ce tems qu'il apprit que Charlemagne donnoit le lendemain une grande fête aux comtes Palatins et aux Preux de sa cour, qui devoient dîner au banquet royal avec lui: ce fut le tems que Doolin choisit pour accomplir son projet. Les trompettes avoient annoncé déja le premier service du banquet royal, lorsque Doolin

et ses douze Chevaliers, bien couverts de leurs armes cachées par de grands manteaux, vont droit au palais de l'empereur, font fuir ou renversent le peu de gardes qui pouvoient en disputer l'entrée : ils montent dans la salle du festin, et Doolin, l'épée nue à la main, marche d'un air menaçant à Charlemagne, qui se trouvoit alors sans armes et sans défense, ainsi que le reste de sa cour.

Tout empereur que vous êtes, lui dit Doolin d'une voix forte et terrible, vous n'avez pu blesser mon honneur, sans m'en faire raison. Votre vie est entre mes mains ; mais je consens d'oublier mon injure, si vous acceptez une des conditions que je vais vous proposer.

Pour la première fois la terreur eut accès dans le cœur de Charlemagne ; l'impuissance de se défendre, celle de ses barons désarmés, les regards furieux de Doolin, le firent céder à la nécessité. Parlez, lui dit-il, et n'abusez pas plus long-tems de l'état où vous venez de me surprendre. Quels sont vos griefs ? quelles sont vos prétentions ?

Doolin expose d'un ton plus modéré l'insulte faite à son Chevalier, et les termes méprisans dont l'empereur s'est servi. Ce récit excite un léger murmure parmi les hauts barons, dont plusieurs étoient parens du comte de Mayence,

et

et dont la plupart ne voyoient qu'avec peine l'espèce d'empire que Charlemagne commençoit à prendre sur eux. Il fut facile à Charlemagne de s'appercevoir que le récit de Doolin les indisposoit contre lui ; ce prince convint, en lui-même, qu'il s'étoit trop vivement emporté contre le Chevalier Mayençois : Comte, lui dit Charlemagne, ce n'est point à main armée, et me surprenant sans défense, que vous deviez m'exposer vos griefs ; je sais également les soutenir ou les réparer ; la peur de la mort ne me fera jamais rien faire d'indigne de mon courage et de ma dignité. Comte, je vous le répète encore, n'abusez pas d'avantage de m'avoir surpris sans armes ; et je jure en présence de vos pairs, de réparer l'injure dont vous vous plaignez, en vous accordant telle convention que vous me proposerez, pourvu qu'elle ne donne nulle atteinte à mon honneur.

Sire, répondit aussitôt Doolin, la Saissonie (Saxe) m'offre une conquête digne de moi. Les peuples de cette belle contrée sont encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Laugibeant, roi de ce pays, a pour fille unique la belle Flandrine, que le payen Dannemont, roi de Dannemarck, lui demande en mariage ; accordez-moi le secours de mille de vos Chevaliers, l'investiture de la Saissonnie, et la main de la belle

Flandrine. Si vous me le refusez, je vous demande de réparer mon honneur, en m'accordant sûreté dans votre cour, et le combat entre nous, sous la condition que, si je suis vaincu, mes états de Mayence vous seront acquis en propriété, et que, si j'ai la victoire, vous m'aiderez de votre bras et de votre puissance, à conquérir un pays où je brûle de porter le flambeau de la foi, et d'arracher la seule épouse qui soit digne de moi, au sort que Laugibeant et Dannemont lui destinent.

Il fut facile à l'empereur de connoître que ses barons applaudissoient aux propositions de Doolin : en tout autre tems, ce prince eût approuvé le projet glorieux de soumettre et de convertir les Saissoniens (Saxons); il se rappelloit toutes les batailles que Pépin son père leur avoit livrées et dans lesquelles ce grand prince avoit souvent essuyé de sanglans échecs. Mais le grand cœur de Charlemagne ne pouvoit supporter une contrainte dont il pouvoit se délivrer par un combat. J'accepte ta seconde proposition, s'écria-t-il ; reçois mon gage : et dans le même instant il lui présente l'anneau qu'il portoit à son doigt. Que tout ce qui m'environne, ajouta-t-il, respecte le comte de Mayence, comme un Chevalier que le sort des combats, en peu d'instans, va rendre mon égal. Qu'on m'apporte

nes armes ! et toi, comte, vas m'attendre dans les lices dressées sur le bord de la Seine ; j'y volerai pour punir ton audace en bon et loyal Chevalier.

Quelques anciens barons de la cour murmurèrent contre un combat dont le sort menaçoit la tête sacrée de l'empereur ; mais le plus grand nombre applaudit à sa générosité. Doolin s'incliné profondément en recevant le gage de Charlemagne ; il se retire en silence avec ses douze Chevaliers ; et le duc Naymes de Bavière et quatre grands officiers de la cour de l'empereur, reçoivent les ordres de ce prince, pour conduire le comte de Mayence aux lice orientales de la Seine, et faire les fonctions de juges du camp.

Doolin étoit trop généreux lui-même pour ne pas sentir à quel point Charlemagne l'étoit en cette occasion ; frappé d'ailleurs de l'idee du péril où son bras alloit mettre le chef du monde chrétien, il éleva dans son cœur la prière la plus fervente à Dieu, pour que la toute-puissance tournât l'événement de ce combat à sa plus grande gloire, et qu'en lui conservant son honneur, elle veillât aussi sur les jours précieux de l'empereur.

Déjà les barrières sont ouvertes, la lice est préparée ; et les François accourent de toutes

parts et l'entourent, pour être témoins de ce grand événement.

Charlemagne ne fut pas long-tems sans paroître armé de toutes pièces, ébranlant une forte lance, et ceint d'un baudrier fleurdelisé, qui portoit Joyeuse sa redoutable épée. Il n'étoit alors âgé que de vingt-deux ans. Doolin et le célèbre Guerin de Montglaive, frère du puissant duc d'Aquitaine, étoient nés le même jour que lui ; et le ciel les avoit destinés à soumettre au joug de l'Evangile les peuples de l'Allemagne, qui refusoient encore de le recevoir. Charles, tel que tous les auteurs contemporains le dépeignent, joignoit, ainsi que Doolin, une force prodigieuse, à la taille la plus noble et la plus élevée ; jamais il n'y avoit eu de combat si mémorable par la dignité des combattans, et par la valeur et la beauté qu'on admiroit en eux.

Tous les deux s'atteignirent au milieu de la lice, et brisèrent leurs lances sans s'ébranler. Charles tire aussi-tôt son épée, ouvrage du célèbre ouvrier nommé Galand; et Doolin s'arme au même instant de Merveilleuse, que la même main avoit forgée.

Le combat fut également opiniâtre et terrible: Doolin parut souvent plus attentif à parer les coups de Charles, qu'à lui en porter ; cependant, se sentant blessé, quoique légèrement, il s'élança

l'épée haute, fendit le bouclier de Charles, et la force du coup ne fut pas assez amortie pour que son épée ne tomba point sur le cou du cheval de Charles, et ne lui tranchât pas la tête. Charles tombe, et Doolin saute légérement à terre, court le dégager, se met à genoux, lui présente le pommeau de son épée, et le conjure de lui accorder la première de ses demandes. Charles, furieux de l'avantage que Doolin vient d'avoir sur lui, demeure inflexible, lui crie de se défendre, et que ce combat ne peut finir que par la mort. Indigné de ce nouveau refus, Doolin se met en défense ; et tous les deux à pied se chargent avec plus de fureur que jamais. Trois fois la lassitude et la perte de leur sang qui rougissoit l'arêne, les force à se reposer. Le duc Naymes et les juges du camp saisissent en vain ce tems pour persuader Charlemagne d'accorder à Doolin une grace qui ne peut qu'augmenter la gloire de la chrétienneté ; Charles a toujours le ressentiment de l'espèce de terreur que Doolin a portée pour la première fois dans son ame ; il fait retirer les juges du camp, et porte de nouveaux coups à son ennemi.

Doolin, qui voit l'épée de Charles rougie de son sang, et qui reçoit une nouvelle blessure, porte un coup terrible sur le casque de Charles, qui résiste au tranchant de Merveilleuse ; mais

Charles ne peut supporter la pesanteur de cette atteinte ; il chancelle, et Doolin levoit déjà le bras pour redoubler : il eût peut-être terminé les jours de l'empereur, si la prière qu'il avoit élevée au ciel avant le combat, n'avoit été exaucée. Dans ce même instant, un des plus beaux anges (dit l'Auteur) qui fût jamais sorti du paradis, arrête en l'air l'épée de Doolin, éblouit les yeux de Charlemagne, et lui ordonne de la part de l'Eternel d'accorder à Doolin ce qu'il lui demande. Les juges du camp et le peuple qui entoure la lice jettent un grand cri en voyant la lumière brillante qui sépare les deux combattans. Cette lumière disparoit. Charles, pénétré de ce message céleste, s'y soumet. Il voit Doolin se jetter à genoux pour la quatrième fois, et lui présenter son épée. Charles n'hésite plus à lui présenter la sienne, à voler à lui les bras ouverts, et lorsque Doolin veut embrasser ses genoux, il le relève, le baise sur la bouche ; et non seulement il accorde sa demande, mais il lui jure de marcher lui-même avec lui pour soumettre la Saissonie, et combattre le roi de Danemarck. Le duc Naymes de Bavière et les barons rendent grace au ciel, entourent les deux combattans ; les Mires mettent le premier appareil à leurs blessures, qui sont nombreuses, mais légères. Charles ramène le

comte de Mayence sur son char, et lui fait dresser un lit dans sa chambre en arrivant à son palais.

En peu de jours les deux jeunes héros furent en état de se lever; et Charles assembla le conseil de ses hauts barons pour arrêter avec eux les moyens de soumettre la Saxe. Le duc Naymes de Bavière, dont la haute sagesse étoit respectée, prit la parole, et leur apprit que Laugibeant, duc de Saxe, avait enlevé la belle Bellissant, comtesse de Flandres, et l'avoit épousée quoiqu'elle fut chrétienne, en lui promettant de suivre le culte de la religion dans laquelle elle étoit née, et d'élever leur fille unique dans la même créance; il ajouta que cette jeune princesse nommée Flandrine étoit douée de toutes les vertus et de la plus grande beauté. Le duc Naymes dit aussi que le roi de Danemarck l'ayant demandée en mariage, Bellissant s'étoit fortement opposée à cette alliance; et que Laugibeant ayant juré de ne point disposer de sa fille sans son consentement, le refus que le roi Dannemont avoit essuyé de Laugibeant, avoit fait prendre les armes aux Danois, qui déja s'étoient emparés d'une place frontière de la Saxe, et menaçoient d'assiéger Vaucler, capitale de ce pays. Le duc Naymes, après cet exposé, proposa le projet qu'il avoit formé pour faire reus-

sir l'entreprise de l'empereur et du comte de Mayence ; il leur conseilla de se déguiser avec cent Chevaliers de sa cour, et d'aller comme simples aventuriers offrir leurs bras à Laugibeant leur disant que par ce moyen ils seroient reçus dans Vaucler, qu'ils se feroient connoître de la seule Bellissant, et qu'alors ils profiteroient des circonstances favorables.

L'archevêque Turpin, qui se montra toujours également ardent pour combattre et pour prêcher les Mécréans, fut de l'avis du duc Naymes, et son suffrage entraîna celui de Charlemagne et du conseil.

En peu de jours le projet fut exécuté. Charles et Doolin, à la tête de cent Chevaliers des plus illustres de la cour de France, se couvrirent comme eux d'armes bien à l'épreuve, mais sans aucune marque qui pût les faire reconnoître ; et partant secrétement une nuit, ils firent assez de diligence pour se rendre quinze jours après dans les fauxbourgs de Vaucler. Le duc Naymes, et Turpin dont l'éloquence étoit connue, furent choisis pour aller offrir à Laugibeant le secours de la compagnie d'aventuriers qu'ils conduisoient. Laugibeant les reçut bien, et leur offrit des dons qu'ils dirent ne pouvoir accepter qu'après les avoir mérités. Charles et Doolin arrivent avec le reste de la troupe Françoise. Lau-

gibeant et sa cour s'empressent à les accueillir, on leur apporte de riches manteaux ; ils se désarment. L'on admire leur air noble et martial; et dans Charlemagne et dans Doolin sur-tout, on remarque avec étonnement une haute stature, une brillante jeunesse et une parfaite beauté. Bellissant et la belle Flandrine en furent vivement frappées, quand ils leur furent présentés. Le même trait frappa le cœur de la jeune princesse et celui du comte de Mayence ; et cet amour augmenta sans cesse pendant le peu de jours qui se passèrent à faire les préparatifs nécessaires pour marcher contre les Danois. Mais de nouvelles traverses se préparoient déja pour empêcher leur union.

Un marchand forain arriva dans ce même tems à Vaucler ; et les marchandises précieuses qu'il portoit lui donnèrent accès dans cette cour. Il revenoit de Paris, où il avoit été témoin du combat de Charlemagne et de Doolin. Il les reconnut sans peine ; et, demandant une audience secrète à Laugibeant et à la duchesse son épouse, il leur fit part de sa découverte, et fut long-tems à les persuader de la vérité.

Laugibeant détestoit les chrétiens : son premier mouvement eût été de les faire massacrer dans le tems où l'on pouvoit les surprendre sans défense ; mais, réfléchissant combien le

secours de tant de Chevaliers renommés pouvoit lui être utile contre les Danois, il fit jurer au marchand de garder le silence, et résolut de se servir des Chevaliers François dans les occasions les plus périlleuses, et d'attendre, pour les faire périr, qu'ils eussent chassés les Danois de ses états.

La bonne et chrétienne Bellissant forma de son côté le projet le plus opposé. La présence de Charlemagne, celle des paladins de sa cour, et surtout celle du jeune et aimable comte de Mayence, lui parut être une de ces voies secrettes dont quelquefois la providence se sert pour accomplir les décrets du Très-Haut. Dès ce moment, elle regarda Doolin comme un gendre que le ciel lui envoyoit; et, pleine de cette idée, elle ne s'occupa plus qu'à trouver les moyens de presser un mariage qui la retireroit, elle et Flandrine, de l'espèce de captivité qui les retenoit au milieu des idolâtres.

Bellissant avoit une entière confiance dans son sommellier Antequin, qui l'avoit suivie de Flandres, et qui professoit aussi la religion chrétienne. Elle savoit qu'Antequin habitoit une maison qui n'étoit séparée que par un mur des appartemens que les Chevaliers François occupoient, et de la salle où tous les soirs ils se réunissoient ensemble. Elle engage sans peine

Antequin à percer ce mur, et dès le même soir elle passe chez lui, pour observer elle-même ceux qu'elle a tant d'intérêt à bien connoître. Tout ce que Bellissant entendit, tout ce qu'elle eut la facilité de remarquer, lui confirma la vérité du rapport du marchand voyageur, et l'opinion qu'elle avoit prise du brave et charmant comte de Mayence.

Dès le lendemain Bellissant saisit le tems de l'absence des Chevaliers : elle fait agrandir et masquer l'ouverture du mur; elle pare la belle Flandrine, dont les charmes naissans avoient peu besoin de l'être; et, dès que la nuit arrive, elle la conduit elle-même, franchit le passage du mur, et elles paroissent tout-à-coup devant Charlemagne et ses Chevaliers. Magnanime empereur, je vous connois (dit-elle à Charlemagne), et le ciel m'envoie pour conserver vos jours précieux, comme il vous a conduit pour me délivrer avec ma fille de l'esclavage où nous languissons, et du sort fatal qui nous menace. A ces mots, elle lui raconte comment le marchand a tout découvert au duc, et le fatal projet que son époux est déterminé de suivre.

Je sais, continua-t-elle, que vous avez promis ma fille Flandrine au comte de Mayence; je viens vous l'amener moi-même, et vous pres-

étoit Fée, vinrent, sans se faire connoître, et joignirent l'empereur et sa troupe.

Nous ne suivrons point l'auteur dans le long récit des combats qu'il décrit; nous nous contenterons de dire qu'ils se terminèrent par la retraite précipitée des Danois, et par la conquête que le comte de Mayence fit de leur propre pays. Laugibeant, désespérant d'exécuter l'affreux projet qu'il avoit d'abord formé, se soumit aux instructions de l'archevêque Turpin, et reçut, ainsi que ses sujets, l'eau salutaire du baptême: le mariage de la belle Flandrine fut déclaré; Bellissant vécut heureuse; et Doolin, toujours enchanté de la belle Flandrine, passa plusieurs années avec elle, soit à la cour de Charlemagne, ou dans ses états de Mayence. C'est-là qu'elle lui donna six princes cadets de Geoffroy: leur rénommée s'étendit après dans toute l'Europe; mais malheureusement l'ūn des six fut le chef de cette branche de la Maison de Mayence, qui fut déshonorée par les trahisons du perfide Ganelon et de ses frères. Nous ne rapportons qu'à regret que cette branche descendoit du loyal et brave Doolin, et nous passons aux événemens qui signalèrent la jeunesse et la vie de Geoffroy, l'aîné de ses fils.

Ce jeune prince fut élevé en Saissonie sous les

yeux de Laugibeant; mais il avoit à peine seize ans lorsqu'il le perdit, et Dannemont crut ce moment favorable pour se venger des pertes qu'il avoit essuyées, et pour attaquer la Saissonie. Guérin de Montglaive et Robastre vinrent au secours de Geoffroy; les Danois furent battus; et Geoffroy s'étant emparé de la dernière ville qui leur avoit servi de retraite, Dannemont perdit toute espérance et se retira chez l'amiral Corsuble son oncle. Geoffroy fut déclaré roi de Danemarck, et légitima sa nouvelle possession, en épousant la belle Gloriande, fille unique de Dannemont, et en partageant avec elle un trône sur lequel cette jeune princesse conservoit des droits.

Leur union fut heureuse, et bientôt Gloriande donna l'espérance à Geoffroy de se voir naître un successeur. Mais l'état fâcheux de la grossesse de la reine de Danemarck, et la grosseur excessive qu'elle acquit en peu de mois, donna les plus vives allarmes à Geoffroy. Hélas! ces allarmes eurent une suite bien funeste: ce ne fut qu'en perdant le jour, que Gloriande le donna au prince qui naquit d'elle; et la joie de le voir noir naître put à peine arrêter le désespoir de Geoffroy, qui sentit vivement tout ce qu'il venoit de perdre dans une princesse qu'il adoroit,

OGIER LE DANOIS.

Dès que le prince fut né, on l'enveloppa de riches langes; les gouvernantes s'en emparèrent, et le portèrent dans un pavillon du palais assez éloigné, pour que les gémissemens que la mort de Gloriande excitoit ne fussent pas entendus. Elles le préparoient déja pour lui faire recevoir le baptême, lorsque six dames, d'une beauté ravissante, parurent tout-à-coup dans la chambre de l'enfant: elles l'entourèrent, le démaillotèrent; et celle qui paroissoit la première d'entr'elles, le prit entre ses bras; elle le baise, elle met la main sur son cœur. Je te doue, lui dit-elle, d'être le plus hardi Chevalier de ton tems. Elle remet l'enfant entre les bras de sa sœur, qui dit: Je te doue que guerres et batailles ne te manqueront point. Ma sœur, dit la troisième, recevant l'enfant à son tour, et saisissant son bras droit, bien dangereux don vous lui faites : je lui doue donc celui de n'être jamais vaincu. La quatrième, précédée par ses sœurs dans les dons qui pouvoient le couvrir de gloire, crut les surpasser toutes, en mettant la main sur ses yeux et sur sa bouche, et lui donnant le don de plaire. La cinquième eut encore la ressource de mettre la main sur son cœur, et d'ajouter au dernier don, que

que beauté ne pourroit éprouver l'effet de ces deux derniers dons sans devenir sensible. La sixième, la plus jeune, la plus jolie, et peut-être la plus sensée des six sœurs, se nommoit Morgane : on la connoît dans les romans pour être sœur du roi Artus et d'Oberon ; elle se dit à part soi : *Ah ! la charmante créature que sera cet enfant que mes sœurs viennent de douer ! Eh bien, moi je le doue de ne pouvoir mourir avant qu'il ait été mon ami par amours, et que je ne le tiegne ; à mes bras ouverts ou serrés ; dans le beau château d'Avalon. Puis la suedite dame le baisa par grand amour ; et lors disparurent les six belles dames.*

Le roi de Danemarck étant entraîné par ses barons vers le pavillon où son fils seul pouvoit le distraire de sa douleur mortelle, ce prince fait apporter les fonts, fait appeler l'archevêque, voit baptiser son fils, et lui fait donner le nom d'Ogier.

Cet enfant étoit destiné par le ciel à rendre ce nom d'Ogier bien célèbre. Rien ne fut négligé pour l'élever aux vertus d'un digne Chevalier, ni pour le rendre expert dans tous les exercices qui pouvoient en faire un héros.

Il atteignoit à peine sa dixième année, lorsque Charlemagne, dont la puissance s'étoit élevée au dessus de celle de tous les souverains de son tems, se rappela que Geoffroy ne lui avoit

point rendu d'hommage pour les états de Mayence, dont il avoit, comme empereur, la suzeraineté, ni pour ceux de Danemarck, qu'il avoit la prétention d'affilier et de joindre aux grands-fiefs de l'empire.

Charlemagne nomme quatre seigneurs pour aller trouver Geoffroy, le sommer de venir prêter hommage, et le menacer, en cas de refus, de le mettre au ban de l'empire.

Ces députés arrivent à la cour de Danemarck, trouvent Geoffroy qui les reçoit avec hauteur: il convient cependant avec eux, que, comme comte de Mayence, il est prêt à rendre l'hommage qu'il doit au chef de l'empire, mais que, comme roi de Danemarck, que son père et lui-même ont conquis, il ne relève que de Dieu qui l'en a rendu maître par les armes. Les députés insistent; l'un d'eux même s'emporte jusqu'à la menace; et le roi de Danemarck indigné les chasse tous les quatre honteusement de sa cour, en leur disant qu'il redoute peu la vengeance d'un empereur qui n'a nuls droits sur un royaume qu'il ne tient que de son épée et de la grace de Dieu.

Il étoit facile d'enflammer le courroux de Charlemagne, et les députés n'eurent besoin que du récit fidèle de la réponse de Geoffroy, pour le porter à lui déclarer la guerre. Il assem-

ble une armée; il la fait marcher dans le comté de Mayence; il passe le Rhin, et bientôt ses armes victorieuses pénètrent jusqu'au sein du royaume de Danemarck.

Geoffroy risqua témérairement le sort d'une bataille; il la perdit; et Charlemagne, poursuivant sa victoire, l'eût peut-être dépossédé de ses états, si le duc Naymes de Bavière ne l'eût fait souvenir de la fraternité d'armes qu'il avoit jurée avec Doolin père de Geoffroy. Charlemagne se rendit à l'accommodement proposé par le duc de Bavière; mais, ne reconnoissant point dans Geoffroy cette même candeur et loyauté que Doolin lui avoit rendues si chères, il exigea de Geoffroy de lui donner en ôtage son fils ainé. *Mieux ne pouvoit le jeune Ogier* (dit l'auteur) *être endoctriné en toutes apertises de sciences celées et pratiques, et en faits d'armes, qu'en la cour brillante du grand Charles.* Geoffroy consentit sans peine à cette condition; et le jeune Ogier fut remis entre les mains du duc Naymes, *comme nóble Damoiseau pleige* (ôtage) *de son père, et recevant bonne et louable nourriture dans la cóur du plus grand empereur qui eût occupé le trône des Césars.*

De jour en jour Ogier devenoit plus aimable et plus beau; il surpassoit par sa taille, sa force et son adresse, tous les damoiseaux et nobles

varlets de son âge; il ne manquoit pas de se trouver à tous les tournois; il s'empressoit à servir les anciens Chevaliers: il brûloit d'impatience de les imiter; son grand cœur s'élevoit souvent en secret contre son état présent; il regrettoit quelquefois de se voir en ôtage, et d'être presque oublié du roi son père.

Le roi de Danemarck, en effet, n'étoit plus occupé que de ses nouvelles amours: ce prince avoit oublié Gloriande et son fils Ogier, entre les bras de la jeune duchesse de Livonie, qu'il avoit épousée depuis six ans en secondes noces, et dont il avoit un fils nommé Guyon. La nouvelle reine avoit pris un pouvoir absolu sur son ame; et, craignant qu'en revoyant Ogier, Geoffroy ne lui donnât la préférence sur Guyon, elle l'avoit adroitement détourné d'aller rendre à Charlemagne l'hommage qu'il lui devoit pour le comté de Mayence.

Quatre ans s'étoient écoulés depuis que Geoffroy s'étoit soumis à rendre ce légitime hommage. Charlemagne, blessé de cet oubli, commença par faire resserrer plus étroitement le jeune Ogier son fils; il le retira du palais du duc Naymes, malgré toutes les prières de ce bon et sage duc; et, l'envoyant dans un château près de Paris, il confia la garde d'Ogier au châtelain, jusqu'à ce qu'il reçut la réponse que Geoffroy

feroit aux nouvelles sommations qu'il lui envoyoit faire. L'instruction des seconds députés de Charles portoit, de traiter Geoffroy de félon et de foi-mentie, s'il refusoit de tenir la parole qu'il avoit donnée aux premiers.

Pendant que les députés s'occupoient d'exécuter ces ordres, Ogier éloigné de la cour eût éprouvé tout l'ennui de sa nouvelle prison, si le châtelain et sa famille n'eussent pris soin de l'adoucir. Dès le premier moment Beline, femme du châtelain, traita l'aimable Ogier comme s'il eût été son fils; et la jeune Belicène sa fille sentit, au charme qui l'attachoit à ce prince, que jamais une sœur ne pouvoit aimer plus tendrement un frère. Ces deux jolis enfans étoient à peu près de même âge: on n'eût point distingué les roses de leur teint, si les joues d'Ogier n'eussent été déja cotonnées par un léger duvet. Souvent, dit l'auteur, ils folâtroient et jouoient ensemble comme de jeunes chevreaux. Deux tourterelles qu'ils avoient vues se becqueter, leur avoient aisément inspiré le desir de les imiter, mais sans leur donner l'idée que rien pût manquer alors à leur bonheur.

Ce château situé sur les bords de l'Oise avoit un grand parc où couloit un bras de cette rivière; qui, se distribuant en cascades, en canaux et en pièces figurées, arrosoit et embellissoit

cette charmante solitude. Souvent Ogier et Belicène s'y promenoient ensemble, cherchoient des nids; mais jamais ils ne tuoient les petits qu'ils y trouvoient : ils aimoient bien mieux se faire des questions mutuelles sur le pouvoir qui les avoit fait naître, et quelquefois tous deux soupiroient en les voyant, et se plaignoient de leur ignorance. Belicène avoit un jeune chevreuil apprivoisé qui la suivoit toujours; Ogier, aussi léger que les vents, l'avoit pris, en avoit fait un don à sa jeune compagne; et le chevreuil, paré de fleurs et de rubans, étoit ce que Belicène avoit de plus cher, après celui dont elle l'avoit reçu. Un jour que ces aimables enfans se promenoient vers le soir dans le parc, un loup de la forêt voisine, poursuivi par des bergers, en ayant franchi les murs, étoit resté depuis le matin caché dans un bosquet épais, où depuis quelques heures il sentoit les atteintes de la faim : il apperçoit le chevreuil : il ne voit aucune arme dans la main des deux enfans; il veut se jeter sur le chevreuil qui se dérobe par la fuite, et qu'il poursuit avec fureur. Belicène le suit en jetant des cris perçans; mais bientôt Ogier la devance, joint le loup qui saisissoit déjà sa proie, et ne balance pas à se jeter sur cet animal vorace, auquel il fait quitter prise. Le loup, furieux par la colère et par la faim, se retourne et s'élance sur

Ogier; mais Ogier se collete avec lui, le serre avec ses bras nerveux: il évite ses dents meurtrières; son sein seulement reçoit quelques atteintes de ses griffes. Tous les deux tombent, se roulent ensemble. Belicène accourt éperdue: sa présence, ses cris redoublent les forces et le courage d'Ogier, qui, trouvant un caillou sous sa main, s'en saisit, et brise la tête du loup, dont le sang et la cervelle jaillissent jusques sur le sein de Belicène.

La fatigue d'une longue course et ce combat terrible avoient couvert le visage d'Ogier de sueur et de sang; ses bras, ses habits en étoient souillés, ainsi que ceux de Belicène. Tous deux, craignant d'être grondés pour s'être exposés à ce péril, desiroient en dérober la connoissance à Beline et au châtelain. Un des bassins étoit formé par la rivière, et couvert par des arbres touffus; dans ce lieu solitaire, où déja le coucher du soleil portoit une ombre obscure, tout servit à les déterminer à se baigner pour effacer les traces de leur aventure, et pour calmer leurs sens si violemment agités. Leur innocence ne leur permettoit pas de rien prévoir au-delà de ce secours présent et facile; et bientôt Ogier et Belicène se dégagèrent de leurs habits, se regardèrent bien tendrement; et se tenant par la main, ils descendirent dans la fontaine. Cependant,

cette modestie inséparable de leur âge les f
s'écarter l'un de l'autre, lorsque l'eau pure d
cette fontaine fut leur dernier voile ; mais la
curiosité, qui en est plus inséparable encore,
les rapprocha bientôt. Leur surprise, leur émotion furent bien vives, et leurs yeux alors ne se rencontroient plus....

Le sein d'albâtre du jeune Ogier avoit été blessé légèrement par le loup. Ce sein étoit sanglant ; il étoit bien naturel que sa jeune et charmante compagne cherchât à se rassurer, et que sa belle main s'occupât à panser ses blessures...... Nous tirons un voile sur le reste du récit de l'Auteur : qu'il suffise à nos lecteurs d'être sûrs que jamais des transports plus vifs n'unirent deux jeunes amans ; et que ce même soir, Belicène rougit en revoyant sa mère. L'Auteur ajoute que la jeune Fée qui parla la dernière en douant Ogier, s'étoit cachée dans un nuage ; et qu'en regardant ces charmans enfans, elle envia le bonheur de Belicène, qu'elle desira de hâter le tems de le partager, et qu'elle enleva les eaux embrasées de ce bassin, pour les unir à celles de la fontaine de l'Amour dans la forêt des Ardennes.

Pendant ce tems, les députés de Charlemagne s'étoient acquittés de ses ordres. Ils avoient inutilement sommé le roi de Danemarck de se ren-

dre à Paris, pour prêter hommage : il ne leur avoit répondu que par des ironies méprisantes; ce qui détermina l'évêque de Laon de se servir de menaces avec lui. Geoffroy, furieux de se voir insulté dans sa cour, viola le droit des gens; et le barbare petit-fils d'Odin les fit traiter indignement, au point de les renvoyer tout défigurés à leur maître.

On imaginera sans peine quelle dut être la fureur dont Charlemagne fut saisi, lorsqu'il vit ses sujets fidèles en cet état affreux.

Son premier mouvement fut d'envoyer ses gardes arracher Ogier des bras de Béline et de sa fille, et de le faire descendre chargé de fers dans une prison obscure. Le lendemain il assembla ses hauts barons; il leur fait connoître la félonie de Geoffroy, leur fait voir jusqu'où ce vassal rebelle a porté l'audace et la cruauté contre ses députés; et il conclut à faire couper la tête au jeune Ogier son ôtage.

Tous les barons convinrent que Geoffroy méritoit d'être sévèrement puni; mais les vertus naissantes d'Ogier, cette séduction qu'il est si facile et si naturel de recevoir de la jeunesse, quand les graces, le desir et les moyens de plaire l'embellissent, tout excitoit en sa faveur et l'intérêt et la pitié.

Le duc Naymes de Bavière, qui regardoit

Ogier comme son propre fils, représenta vivement à Charlemagne, que cette cruauté, quoique juste, terniroit son règne dont la gloire n'avoit jamais reçu d'atteinte: il lui fit observer si vivement combien il lui seroit plus utile de conserver comme ôtage le jeune Ogier dans sa cour, que de le sacrifier à sa vengeance, qu'enfin l'empereur consentit à lui laisser la vie, pourvu qu'Ogier jurât de le servir, et de ne jamais quitter sa cour sans sa permission.

Ogier se soumit à cette condition, quoiqu'il ne pût voir sans douleur les préparatifs de la guerre que Charlemagne alloit faire à son père.

L'empereur fut bientôt détourné de ce projet, par l'arrivée d'un légat du pape Léon, qui vint implorer son secours. Le puissant amiral Corsuble, souverain des deux Arabies, ayant été porté par son neveu Dannemont à ravager l'Italie, Doolin avoit dépossédé Dannemont du royaume de Danemarck, à l'aide des armes de Charlemagne. Cet amiral, ennemi des chrétiens, avoit passé la mer, avoit abordé près de Civita-Vecchia qu'il avoit réduit en cendres; et, poursuivant ses conquêtes, il s'étoit emparé déja du mont Janicule, et se disposoit à passer le Tibre, et à porter le fer et la flamme dans la capitale du monde chrétien. Dannemont, avec un reste de Danois échappés aux armes de Geoffroy,

suivoit et animoit Corsuble dans cette expédition ; le jeune et brave Caraheu, roi de Tunis et de la Mauritanie, étoit animé par l'amour de la gloire, et par celui que Gloriande, fille de Corsuble, lui avoit inspiré. Caraheu, descendant de Masinissa, brûloit de s'éprouver contre les Chevaliers chrétiens ; et ce prince, à la tête de cette cavalerie Numide qui fut si redoutable aux Romains, espéroit venger sur les foibles descendans des vainqueurs de Carthage, l'injure que ses aïeux en avoient reçu.

Charlemagne, malgré son juste ressentiment contre le père d'Ogier, n'hésita pas à se rendre aux instances du légat ; il rassemble en peu de jours son armée ; il marche à grandes journées ; il franchit les Alpes, traverse l'Italie ; et, suivant les bords de l'Adriatique, il arrive à Spolette, place forte où le pape Léon s'étoit retiré.

Léon vint au devant de Charlemagne à la tête de ses cardinaux, et lui rendit les hommages qu'il devoit au fils du bienfaiteur du saint siége, qui, comme Pepin, venoit pour le défendre, et au grand prince que les papes alors reconnoissoient pour leur seigneur suzerain.

Charles ne s'arrêta que deux jours à Spolette ; et, sachant que les infidèles, s'étant rendus maîtres de va ville de Rome, assiégeoient le

capitole qui ne pouvoit tenir long-tems contre leurs efforts, il marcha promptement pour les attaquer.

L'avant-garde de son armée étoit commandée par le duc Naymes de Bavière, dont Ogier, comme jeune damoiseau, portoit la lance : il n'étoit point encore armé, n'ayant pas reçu l'ordre de Chevalerie. Alory portoit l'oriflamme à cette avant-garde, et se rendit bientôt indigne de cet honneur.

Le duc Naymes, appercevant une grosse troupe d'Infidèles qui s'avançoit à sa rencontre, prend sa lance des mains d'Ogier, et n'hésite pas à la charger. Ogier reste en arrière, pénétré de la plus vive douleur, avec les jeunes damoiseaux et varlets de l'armée, de ne pouvoir combattre. Bientôt il voit avec indignation le foible Alory baisser l'oriflamme, tourner bride, et chercher à sauver sa vie par une honteuse fuite.

Ogier le fait remarquer à ses jeunes compagnons ; et, transporté d'une juste fureur, il saisit une masse d'armes, court et joint Alory, le frappe sur son casque, et le jette étourdi par ce coup sur la poussière. Ogier appelle ses compagnons qui l'aident à désarmer le lâche Alory ; sur le champ il se couvre de ses armes, relève l'oriflamme ; et, s'élançant sur le cheval de cet

digne Chevalier, il vole aux premiers rangs e l'avant-garde, rejoint le duc Naymes, massacre les Infidèles, les fait reçuler, et porte oriflamme jusqu'au fond de leurs derniers angs. Le duc Naymes, qui croit que c'est lory, qu'il estimoit peu, fut forcé d'admirer a force et sa valeur. Ses jeunes compagnons se ouvrent aussi des armes des Chevaliers morts ans la première charge; ils suivent Ogier, et portent la terreur et la mort dans les rangs des Sarasins. L'avant-garde des Infidèles étoit en ésordre, lorsqu'elle fut soutenue par le gros le leur armée, que commandoient l'amiral Corsuble, Dannemont et Caraheu.

Déja le duc Naymes ordonnoit la retraite, et e brave Ogier n'obéissoit qu'en frémissant de colère, lorsque Charlemagne vint à son secours. Le combat devint général et plus terrible que jamais. Charlemagne avoit déja renversé l'amiral Corsuble avec sa lance qui s'étoit brisée; et, tirant la redoutable Joyeuse, il étoit prêt à lui trancher la tête, lorsque Dannemont et Caraheu courant en même tems sur lui, l'un d'eux tua son cheval, et l'autre le renversa sur la poussière. L'ayant reconnu facilement à l'aigle éployé qu'ils apperçurent sur son casque et sur son bouclier, ils sautèrent promptement à terre pour lui donner la mort,

ou le prendre prisonnier. Jamais la vie de c
empereur ne fut dans un plus grand péril : so
cheval renversé sur lui, Joyeuse qu'il avo
laissé tomber dans sa chûte, le laissoit sans d-
fense ; mais Ogier l'ayant vu tomber, vo
promptement à son secours : quoique embar-
rassé par l'oriflamme, il pousse son cheval su
Caraheu qu'il renverse ; et, brisant son épée su
le casque de Dannemont, il le fait tomber sans
connoissance sur la poussière : aussi-tôt il aide
l'empereur à se relever ; il lui rend Joyeuse, et
lui présente le cheval de Dannemont. Oh !
brave et cher Alory, s'écria Charles, je te dois
l'honneur et la vie. Ogier ne répondit point ;
et, voyant Charlemagne entouré d'un grand
nombre de Chevaliers que son péril avoit fait
voler à son secours, il s'enfonce dans le plus
épais de la mêlée, il y porte la mort ; et les
François suivant l'oriflamme, ils voient bientôt
que celui qui la porte vient d'enlever l'étendard
de Mahomet, et que les Sarasins fuient de
toutes parts.

Charlemagne poursuivit quelque tems sa victoire ; mais l'armée ennemie étant entrée dans un camp retranché, défendu par des troupes nombreuses qui n'avoient pas encore combattu, il fit dresser une tente sur le champ de bataille ; et le bon Turpin, jettant son casque et son

épée sanglante, s'empara promptement d'une mitre et d'une crosse, et entonna le *Te Deum.*

C'est dans ce moment qu'Ogier, couvert de sang et de poussière, vint déposer l'oriflamme sur l'autel, et mettre aux pieds de l'empereur l'étendard du Croissant, dont il s'étoit emparé ; quelques Chevaliers d'une petite stature et marchant avec peine sous leurs armes pesantes, suivoient Ogier, et se jetèrent avec lui aux genoux de Charlemagne. Ce prince tendoit déjà ses bras, et croyoit y recevoir Alory que Turpin du haut de l'autel bénissoit de toutes ses forces, et dont les hauts barons exaltoient la valeur, lorsque le jeune Roland, fils du comte d'Aglantes et neveu de Charlemagne, ne pouvant plus supporter cette méprise, jette son casque et court délacer celui d'Ogier ; au même instant ses autres compagnons jettent le leur. Charlemagne reconnoît Ogier dans son défenseur, et les premiers comtes du palais reconnoissent leurs enfans dans ses compagnons. L'auteur convient qu'il ne peut exprimer la surprise, l'admiration et l'attendrissement de l'empereur et de sa cour. Déja Charles tient Ogier dans ses bras, et les heureux pères de ces braves enfans les embrassent en les baignant de leurs larmes. Le duc Naymes accourt; l'empereur cède au bon duc la douceur de serrer Ogier sur son sein. Que ne vous dois-je pas,

cher et sage ami, s'écria l'empereur, pour avoir calmé ma colère? O chers enfans! continua-t-il, que votre action immortelle soit à jamais célébrée dans les annales Françoises. O mon cher Ogier! je te dois la vie; Joyeuse brûle de te toucher, toi et tes jeunes et braves compagnons. A ces mots, il tire cette épée redoutable; il leur donne à tous l'accolée et l'ordre de Chevalerie. Le jeune Roland, et le bel Olivier son cousin, ne purent, malgré la présence de l'empereur, s'empêcher de se jeter au cou d'Ogier, et de jurer avec lui cette fraternité d'armes si chère et si sacrée à nos anciens Chevaliers; mais Charlot, fils de l'empereur, ne put voir ce spectacle, sans concevoir la plus noire jalousie de la gloire dont Ogier venoit de se couvrir.

Le reste du jour et celui qui le suivit furent célébrés par les acclamations de l'armée. Turpin, dans un service solemnel, implora pour les jeunes Chevaliers les graces du Très-Haut; il bénit les armes blanches qui leur étoient préparées. Le duc Naymes leur chaussa les éperons dorés, et l'empereur voulut leur ceindre leurs épées lui-même: mais quel fut l'étonnement de Charles, lorsqu'il ne reconnut plus celle qu'il destinoit au jeune Ogier! La tendre Fée Morgane, qui veilloit sur l'amant qu'elle se destinoit, avoit eu l'adresse de la changer; et Charles

l'ayant

l'ayant tirée de son fourreau, il vit écrit en lettres d'or sur la lame : « Je m'appelle Courtain, » et Galland me forgea du même acier que » Joyeuse et que Durandal. » Charles reconnut qu'un pouvoir supérieur veilloit sur la brillante destinée d'Ogier : il lui jura l'amitié d'un père ; Ogier lui jura l'obéissance et l'amour d'un fils. Heureux tous les deux, s'ils se fussent toujours souvenus de leurs sermens !

L'armée Sarasine s'étoit à peine remise du désordre où l'avoit jetée sa défaite ; que le roi Caraheu se souvenant d'avoir été renversé par le Chevalier qui portoit l'oriflamme, prit la résolution de le défier au combat.

Ce prince n'étant point connu dans l'armée chrétienne, prit les habits d'un héraut ; et, sous ce déguisement, il voulut connoître la cour de Charlemagne, et porter lui-même son défi. La cour Françoise admira l'air noble et poli de Caraheu : chacun disoit qu'il paroissoit plus fait pour être Chevalier, que pour faire leurs messages.

Caraheu commença par faire l'éloge du Chevalier qui portoit l'oriflamme le jour du combat, et finit par dire que tel qu'il pût être, Caraheu, roi de Mauritanie, l'estimoit assez pour le défier au combat.

Ogier se levoit déjà pour répondre ; mais il fut précédé par Charlot, qui s'écria *que le gage du roi de Mauritanie point ne pouvoit estre reçu par si chétif vassal vivant alors en servage* ; ce qu'il entendoit par l'état présent d'Ogier, qui servoit d'ôtage à son père. Déja la colére étinceloit dans les yeux d'Ogier, que la présence de l'empereur contenoit à peine ; mais il fut calmé par un regard tendre de ce prince, qui se leva et cria d'une voix courroucée : *Taist-toy, Charlot ! Par la teste de Berthe ! cil qui la vie m'a fait saulve te vaut bien. Ogier*, continua-t-il, *je t'affranchis de l'ôtage. Hérault ! rapporte à ton maître que oncques Chevalier de ma cour ne refusa le combat, qu'Ogier le Danois l'accepte, et que c'est moy qui le pleige* (qui en répond). — Seigneur, répondit Caraheu (en s'inclinant profondément), j'étois bien sûr que les sentimens d'un si grand empereur répondoient à sa haute et brillante renommée ; je vais porter cette réponse à mon maître, que je sais vous admirer et prendre à regret les armes contre vous. Quant à vous, Chevalier, dit-il à Charlot, qu'il ne connoissoit point encore pour être le fils de Charlemagne, si vous avez tant de desir de vous battre, il ne tient qu'à vous, et l'amiral Sadone, cousin du roi de Mauritanie, m'a

chargé de défier pareillement le Chevalier François, qui voudroit partager l'honneur de ce combat.

Charlot, animé par la colère et le dépit de l'espèce d'affront public qu'il venoit d'essuyer, ne balança pas à donner son gage; Caraheu le reçut avec celui d'Ogier, et l'on convint que le combat seroit pour le lendemain dans une prairie environnée de bois et située à distance égale des deux armées.

Le perfide Charlot méditoit déja dans son cœur, envieux et cruel, la plus noire des trahisons. Il rassemble pendant la nuit quelques Chevaliers indignes de ce nom, et qui lui ressembloient par leurs mœurs féroces; il leur fait jurer de venger son injure, il les fait couvrir d'armes noires avec les troupes qu'ils commandoient; il les envoie s'embusquer dans le bois qui bordoit la prairie, avec ordre de faire semblant de l'attaquer lui-même, mais de faire main basse sur Ogier et sur les deux rois Sarasins.

Dès l'aube du jour Sadone et Caraheu, suivis seulement de deux pages qui portoient leurs lances, s'acheminent vers la prairie marquée, et Charlot et Ogier s'y rendent en même tems par deux chemins différens. Ogier s'avance d'un air calme, il salue avec courtoisie les deux Cheva-

liers Sarasins, et les joint pour convenir avec eux des conditions du combat.

Pendant ce tems, le perfide Charlot étoit resté en arrière, et donnoit à l'embuscade le signal d'attaquer. Cette lâche troupe s'élance du bois et fond de toutes parts sur les trois Chevaliers qu'ils entourent; tous trois sont également surpris de cette attaque imprévue, mais aucun des deux partis ne peut soupçonner l'autre d'avoir part à cette trahison, en le voyant également en butte aux coups redoublés de ceux qui les attaquent. Tous les trois réunissent leurs efforts pour y résister, et font mordre la poussière aux plus audacieux. Courtain n'en frappoit pas un, sans lui donner une atteinte mortelle; mais l'épée de Caraheu n'étant pas d'une si bonne trempe, se brisa dans ses mains, en donnant la mort à l'un de ces assassins; et, dans cet instant, un autre ayant tué son cheval d'un coup de lance, Caraheu tomba sans armes et engagé sous son cheval. Ogier, qui s'en apperçut, courut à sa défense; et, sautant à terre, il le couvrit de son bouclier, le dégagea, l'arma d'une autre épée, et vouloit le forcer à monter sur son propre cheval. Ce fut le moment où Charlot, animé par sa fureur, poussa son cheval sur Ogier, et le renversa sur l'herbe : il retournoit déja pour le percer de sa lance, si Sadone, qui

s'étoit apperçu de cette trahison, n'eût fondu sur lui l'épée haute, et ne l'eût contraint à reculer : Caraheu sauta légérement sur le cheval qu'Ogier, relevé de sa chûte, lui présenta dans ce moment; il n'eut que le tems de s'écrier : Brave Ogier, je ne suis plus ton ennemi ; je te jure une amitié éternelle. Charlot, voyant sa trahison découverte, et s'appercevant qu'une grosse troupe de cavalerie Sarasine pénétroit déja dans la prairie, en courant à toute bride, rentra promptement dans le bois.

La troupe qui s'avançoit étoit commandée par Dannemont, dont Caraheu devoit épouser la cousine, fille du grand amiral Corsuble. Le page de Caraheu, voyant son maître attaqué par des assassins, avoit volé vers le camp ; et rencontrant Dannemont à la tête d'une garde avancée, qu'il visitoit alors, il lui avoit crié de courir au secours de son maître.

Dannemont attaqua vivement ceux qui ne faisoient déja plus que de foibles efforts contre la valeur des trois Chevaliers qui s'étoient réunis : il les dissipa sans peine ; mais apprenant qu'Ogier, le fils de celui qui l'avoit détrôné, étoit l'un des trois combattans, il le fit entourer, et, malgré les instances et malgré les armes même de Sadone et de Caraheu, il le fit

votre présence et l'exemple que vous donnez à la noblesse françoise me console de la perte d'Ogier; j'espère vous rendre bientôt celui dont vous vous déclarez si dignement l'ami; vous serez le mien le reste de ma vie: puisse le Très-Haut bénir vos vertus, vous éclairer et vous amener à suivre son culte.

Tous les seigneurs de la cour, conduits par le duc Naymes de Bavière, vinrent tour-à-tour rendre leurs hommages au roi de Tunis; le seul Charlot ne parut point: la peur d'être reconnu pour un traître, lui fit feindre d'être malade; mais le cœur du roi de Tunis étoit trop magnanime pour percer celui de Charlemagne, en l'informant de la trahison de son fils.

Pendant ce tems, l'armée Sarasine étoit dans une étrange rumeur; celle de Tunis étoit prête à prendre les armes contre celle de Corsuble, et lui redemandoit son roi: l'intérieur du palais de cet amiral n'étoit pas plus tranquille; et Gloriande approuvant hautement l'action généreuse que Caraheu venoit de faire, elle accabloit l'odieux Dannemont de reproches, et bravoit la colère de son père, en disant que si le roi de Tunis se fut conduit autrement, il n'eût pas été digne de sa main.

On connoît trop déjà l'ame noble et loyale d'Ogier le Danois, pour ne pas imaginer à quel

point il fut sensible à l'action vertueuse de Caraheu ; il en parloit sans cesse à la belle Gloriande, et le seul bonheur dont elle pouvoit jouir dans l'absence d'un amant aimé, c'étoit de l'entendre louer par un ami, qui, de jour en jour, lui devenoit plus cher.

Peu de tems après, le fier et redoutable Brunamont, roi d'Ethiopie, vint à la tête de son armée, au secours de l'amiral Corsuble. Brunamont joignoit à sa taille gigantesque une figure hideuse, un cœur féroce, et la force de dompter les plus redoutables éléphans : jusqu'alors nourri dans les forêts d'Afrique, il n'avoit jamais connu l'amour ; mais la beauté céleste de Gloriande lui faisant naître des desirs impétueux, il se prit pour elle de cette espèce d'amour que le printems et la nature inspire aux tigres et aux lions du pays qui l'avoit vu naître.

Il demanda sa main à l'amiral Corsuble, en lui donnant le choix, ou de tourner ses armes contre lui, ou de l'aider à vaincre et soumettre les chrétiens.

L'absence du roi de Tunis eût laissé Gloriande sans défense, si le brave Ogier ne l'eût assurée qu'il périroit plutôt que de voir l'amante de son ami devenir la proie de ce monstre.

Cependant le foible Corsuble, irrité de l'abandon de Caraheu, favorisa Brunamont dans

la demande qu'il faisoit de sa fille, et sçut même lui ménager un entretien particulier avec cette princesse. Le féroce Brunamont, tel que nous l'avons dépeint, força bientôt Gloriande à ne lui répondre qu'en s'armant d'un poignard, et en jettant les hauts cris. Ogier accourut; et, saisissant Brunamont d'un bras nerveux, il le contraignit à se retirer.

Brunamont furieux court à l'amiral Corsuble, et lui dit que Gloriande ne se refuse à l'épouser, que pour favoriser le complot qu'elle a fait avec son amant. Fertile en mensonge comme les nègres de ses états, il ajoute que Caraheu n'est allé dans le camp de Charlemagne, que pour s'y faire baptiser, et recevoir de la main de l'empereur sa fille Gloriande, qui doit s'échapper pendant la nuit, pour aller aussi se faire chrétienne comme lui et l'épouser en même tems: il finit par accuser Gloriande de haute trahison, et demande qu'elle subisse le supplice, si cette princesse ne trouve un champion assez téméraire pour oser la défendre contre lui.

Brunamont étoit si redouté, que peut être aucun Chevalier ne se fût présenté pour remplir les vœux que Corsuble faisoit en secret pour l'honneur et la vie de Gloriande; mais bientôt Ogier, averti de l'accusation de Brunamont, se

présenta devant les deux rois : Roi d'Ethiopie, dit-il, en le regardant avec un sourire dédaigneux, oserois-tu bien présenter ton gage? Ton lâche cœur saura-t-il soutenir le mensonge dont je te donne hautement le démenti? — Oui, vassal abandonné de ses proches, dit Brunamont avec fureur, je soutiens mon dire envers et contre tous. Ogier ne répondit point à cette injure; il fut se mettre à genoux devant Gloriande : Belle princesse, lui dit-il, daignez accepter mon bras; c'est à l'ami du roi de Tunis à vous défendre en son absence. Gloriande détache de sa ceinture une riche écharpe, où son chiffre et celui de son amant étoient brodés de sa main. Oui, brave Ogier, je vous accepte pour mon défenseur, lui dit-elle; c'est Caraheu lui-même qui va combattre dans la personne de son ami : croyez qu'il en eût autant fait pour vous. Le combat accepté de part et d'autre, fut marqué pour le lendemain; et les parrains des deux champions ayant été nommés, ils s'emparèrent de celui qui leur fut destiné pour le garder pendant la nuit, et répondre de sa personne, selon l'usage de la Chevalerie.

Un espion de Charlemagne qui s'étoit introduit dans la cour de Corsuble, s'évada subitement de Rome, et courut rendre compte à l'empereur de tout ce qui venoit de se passer,

Ce prince apprenant que le lieu du combat étoit marqué sur les bords du Tibre, hors de la cité, fit prendre les armes à toute son armée avant le jour, et marcha dès l'aurore à sa tête, pour s'approcher de l'armée ennemie. Ce prince laissa la sienne en bataille derrière une montagne qui la couvroit; et, suivi d'un petit nombre de Chevaliers et du roi de Tunis, il monta sur le sommet de cette montagne, d'où il pouvoit voir facilement le combat.

Bientôt l'armée de Corsuble, celle du roi de Tunis, et celle de Brunamont, sortirent par trois différentes portes, passèrent le Tibre, et formèrent, quoique toujours séparées, un grand ceintre au milieu duquel les lices furent promptement dressées. Ogier et Brunamont conduits par leurs parrains, entrèrent dans la lice, où l'Alcoran étant apporté, le traître Brunamont osa jurer en frémissant, que son accusation étoit vraie; et le digne Chevalier de Gloriande leva les mains au ciel, en l'implorant pour qu'il protégeât l'innocence et la vérité.

Quelque haute opinion qu'eût Caraheu de la force et de la valeur d'Ogier, que ne souffroit-il pas alors de ne pouvoir combattre lui-même pour une maîtresse adorée?

Les trompettes sonnent; les deux champions s'élancent, brisent leurs lances jusqu'à la poi-

mée : les deux chevaux plient les jarets de la force de cette atteinte, et leurs maîtres perdant un instant la réspiration, sont prêts à tomber; mais bientôt ils se remettent et s'attaquent l'épée à la main avec une égale fureur.

Le combat fut long et terrible; la lice rougie par leur sang, étoit couverte des débris de leurs armes. Brunamont plus blessé qu'Ogier, et furieux d'une résistance qu'il n'avoit jamais éprouvée, saisit son épée à deux mains, et veut en porter un coup décisif sur son casque. Ogier oppose courtain au coup qui le menace, et cette épée égale à Joyeuse, coupe en entier le cimeterre de Brunamont. Entraîné par la force du coup qu'il porte en vain, Brunamont tombe sur l'arène; Ogier s'y précipite pour achever sa victoire : mais à l'instant Brunamont se relève; et voyant que son bras est désarmé, il s'élance sur Ogier, qu'il serre assez étroitement pour l'empêcher de se servir de son épée. Tous les deux luttent, tombent et roulent ensemble sur la poussière; mais enfin Ogier étourdit Brunamont d'un coup de gantelet; et, se dégageant de ses bras, il lui fait voler la tête.

Déja Corsuble permettoit à Gloriande de s'avancer pour remercier son libérateur, lorsqu'un farouche Africain, parent de Brunamont, et commandant sous lui l'armée Ethiopienne, jette

un grand cri, s'ébranle et vient attaquer l'armée de Corsuble et de Dannemont, que d'abord il met en désordre : celle de Caraheu contenue par ses généraux, reste spectatrice de ce combat.

Le général Ethiopien poursuit son premier avantage ; et bientôt Corsuble, Dannemont et son armée, fuient de toutes parts, et cherchent à rentrer dans Rome. Les deux ponts sur le Tibre sont bientôt engorgés par des fuyards ; Corsuble et Dannemont cherchent en vain à se faire jour sur l'un de ces ponts, qui, surchargé par la foule, tombe et s'abîme dans le Tibre avec sa charge. Corsuble et Dannemont couverts d'armes pesantes, périrent en peu d'instans ; et le gros de leur armée rentré dans Rome, ne s'occupa plus qu'à s'y mettre en défense

Caraheu qui voyoit du haut de la montagne la défaite de l'armée de Corsuble, obtint facilement de l'empereur la permission d'aller se mettre à la tête de la sienne, et de courir au secours du père de Gloriande. Le sage duc de Bavière voyoit avec une satisfaction secrète les armées Sarasines se détruire entr'elles : il fait remarquer à Charlemagne que les Sarasins travaillent eux-mêmes à lui ouvrir les portes de Rome.

Caraheu vole à la tête de son armée ; il y

trouve Ogier vainqueur de Brunamont, qui le croyoit dans la position de ne devoir attaquer ni défendre Corsuble: mais son ami le détermine facilement à le suivre, et ces deux jeunes héros à la tête d'une armée qui n'avoit point encore combattu, tombent sur les Ethiopiens, et les font plier de toutes parts. La terre est bientôt couverte de ces Africains; le massacre est affreux, et les débris de cette armée ne se sauvent que par une prompte fuite. Ces deux princes arrivent sur les bords du Tibre, ou bientôt ils apprennent la triste fin de Corsuble et de Dannemont: l'un et l'autre étoient trop généreux pour ne pas regretter de n'avoir pu courir plutôt à leur secours. Tous les deux entrent dans Rome, et volent au palais, où déja Gloriande n'étoit plus gardée, et commandoit en souveraine: la presence de son libérateur et d'un amant aimé sécha bientôt les larmes qu'elle donnoit à la mort de Corsuble.

Charlemagne crut alors qu'il étoit tems de s'approcher de Rome avec son armée; et bientôt il apperçut une troupe de Chevaliers que Gloriande envoyoit au-devant de lui: leur chef étoit chargé de présenter les clés de Rome à l'empereur, et de lui dire qu'on lui préparoit les honneurs du triomphe: Charles refusa l'un et l'autre; il entra dans Rome comme un sou-

verain allié de Gloriande, et voulut qu'Ogier et Caraheu jouissent des honneurs que méritoient les libérateurs de la capitale du monde chrétien.

La belle Gloriande, maîtresse de son sort, assura son bonheur, en donnant sa main au brave roi de Mauritanie. L'empereur rappela le pape Léon, le rétablit lui-même sur la chaire de Saint Pierre; et Léon reconnoissant, le traita toujours comme son seigneur suzerain.

Charles et Léon eussent vivement desiré que l'union de Gloriande et du roi de Tunis eût été sanctifiée par les eaux salutaires du baptême; mais le tems n'étoit pas encore arrivé de recevoir cette grace du ciel, qu'ils méritèrent dans la suite par la constance de leurs vertus.

L'un et l'autre prirent congé de l'empereur pour retourner dans leurs états : ce ne fut pas sans verser bien des larmes. En embrassant Ogier Caraheu lui jura de voler à son secours au premier mot de sa part, et reçut le même serment de son ami. Le pape Léon est rétabli dans sa puissance spirituelle, et l'Italie étant tranquille, Charlemagne retourna dans sa cour.

A peine Ogier, qui l'avoit suivi, fut-il à portée du château qu'habitoit sa chère Belicène, qu'il se déroba de ces fêtes que le peuple françois, toujours éperdu d'amour pour son roi, donnoit

donnoit à Charlemagne, pour revoir celle qui lui faisoit sentir le bonheur d'aimer. Il entre dans ce château; il voit des domestiques en larmes; ils poussent des cris en le voyant: son ame est agitée d'une secrète terreur; il monte en frémissant à l'appartement de la dame Châtelaine: hélas! il la voit accourir au-devant de lui, tenant un enfant dans ses bras. Ah! malheureux et coupable Ogier, s'écrie-t-elle, voilà tout ce qui nous reste de celle que ton amour séduisit. A ces mots, le sensible Ogier jette un cri douloureux, et tombe sans connoissance: on a peine à le rappeller à la vie; les sanglots étouffent sa voix. Ah! dieux! s'écria-t-il enfin, en se jettant aux genoux de Béline, l'ignorance et l'amour firent seuls notre crime, et j'accourois pour le réparer en lui donnant ma main. Béline, attendrie et connoissant toute la loyauté du cœur d'Ogier, jette ses bras à son cou, toute en larmes, et met l'enfant dans les siens. Je te pardonne, lui dit-elle; mais jure-moi d'aimer ton fils, que je veux élever pour le rendre digne de toi! Avec quel transport Ogier ne prononça-t-il pas ce serment si naturel et si sacré!

Ogier, l'ame percée de douleur, retourna, peu de jours après, à la cour de Charlemagne, qui, malgré sa tendresse pour Ogier, se ressou-

venoit toujours de l'insulte qu'il avoit reçue de Geoffroy son père ; il avoit déja même décidé dans un conseil, qu'il porteroit incessamment ses armes en Danemarck, lorsqu'il arriva couriers sur couriers de la part de Geoffroy, qui lui mandoit que les Sarasins et les peuples du nord avoient fait une irruption dans ses états, avoient ravagé ses frontières, et que bientôt Copenhague seroit assiégée. Geoffroy dans ses lettres reconnoissoit sa faute, requéroit son pardon, et supplioit le chef du monde chrétien de lui accorder du secours contre les ennemis de la religion sainte.

L'ame de Charlemagne étoit trop belle pour ne pas savoir pardonner ; il voulut éprouver celle d'Ogier. Geoffroy, séduit par la nouvelle reine, avoit absolument abandonné ce fils, l'avoit laissé quinze ans en ôtage, et paroissoit ne vouloir jamais le rappeler auprès de lui. Charles lui demanda si, malgré le dédain de son père, il vouloit aller le secourir ; Ogier ne lui répondit qu'en se jettant à ses genoux ; et le sommant après, au sujet de la demande qu'il venoit de lui faire, il le supplia de lui accorder un secours et la permission de le commander: *Fils, pour nuls riens*, dit-il, *voire pour la mort, ne doit faillir au besoin à son père ; ainsi le dit la loy gra-*

té en pierre céleste, nature bone en fait même commandement.

Charles se rend à ses instances; il lui donne mille de ses Chevaliers : un grand nombre d'autres, brûlans de se distinguer sous la bannière d'Ogier, vinrent s'y rendre de toutes les provinces de France.

Ogier vole au secours de son père; les ennemis sortent de leurs lignes pour lui présenter la bataille : malgré l'inégalité du nombre, il les bat, et les poursuit jusques sur les bords de la Baltique, où ce qui s'étoit échappé se rembarque en confusion sur les vaisseaux.

Ogier revient de la poursuite, marche vers Copenhague; il est surpris d'entendre sonner toutes les cloches de la ville : il en apprend bientôt la cause; c'étoit les obsèques de Geoffroy son père qu'on célébroit. Ogier ne sentit que la douleur de n'avoir pas embrassé le père qu'il venoit de rétablir sur son trône, et de n'avoir pas reçu de sa bouche ses derniers ordres; il apprend aussi-tôt que son père, en mourant, l'a déclaré l'unique héritier de son trône et de ses états.

Ogier vole à l'église où son père venoit d'être enfermé dans le tombeau; il embrasse la tombe, qu'il baigne de larmes; et dans ce moment il la voit briller d'une lumière céleste. Une voix

douce se fait entendre ; c'étoit celle d'un ange qui lui disoit : Ogier, ne conserve que le surnom de Danois, laisse tes états au duc Guyon ton frère ; l'Eternel te destine un sort plus glorieux, et des royaumes où tu feras suivre sa loi.

Cet ange, très-différent de ceux dont *Boniface VIII* se servit avec le bon Célestin, remplit le cœur d'Ogier de soumission, de confiance et de joie ; il se relève ; il court embrasser son frere ; il aborde respectueusement la reine sa belle-mère, et il leur déclare que, content de son sort, et d'être agrégé dans le nombre des preux Chevaliers estimés de Charlemagne, il retourne dans sa cour, et les laisse les maîtres absolus dans ses états.

A ces mots il fait assembler les seigneurs Danois, leur fait prêter serment à son frère, qu'il conduit à la cathédrale, et qu'il couronne lui-même de sa main. Le nouveau roi, digne du sang qui couloit dans ses veines, dépose sur le champ sa couronne et son sceptre aux pieds de son frère ; il reconnoît qu'il les tient de lui, lui rend hommage, et lui jure qu'à son premier ordre il sera prêt à voler à la tête des Danois pour lui obéir.

Ogier revint couvert de gloire en France ; et Charlemagne, touché de son attachement, et du sacrifice qu'il venoit de lui faire, le combla

de caresses, et le traita dans la suite presque comme son égal.

Nous passons sous silence tous les exploits d'Ogier pendant plusieurs années, et les aventures galantes, qui, souvent, le dédommageoient du sang qu'il répandoit dans les combats. Les dons des Fées avoient bien de la force: nulle beauté ne pouvoit lui résister, et nulle beauté ne pouvoit être assez ingrate pour ne pas avouer qu Ogier savoit très-bien aimer, du moins pour quelques jours. Les myrthes qui le couronnèrent, égalèrent presque ses lauriers; mais nous croyons devoir passer à l'événement le plus terrible et le plus malheureux de sa vie.

La bonne et tendre châtelaine Béline avoit élevé le fruit des amours de sa fille et d'Ogier avec le plus grand soin. Elle se consoloit quelquefois de ce que son petit-fils n'étoit pas légitime, en pensant que l'inégalité de conditions et les loix de l'empire l'eussent empêché d'hériter des grands fiefs d'Ogier, quand même ce prince eût épousé Belicène. Elle s'appliquoit à rendre le jeune Baudouin digne d'être reconnu par son père, et de l'apanage qu'il en pouvoit obtenir. Ses soins avoient réussi: Baudouin, charmant par la figure et par l'esprit, joignoit la force et le courage d'Ogier aux charmes de sa mère.

Béline crut qu'il étoit tems de le faire con-

noître, et l'envoya à la cour de Charlemagne. Un jour qu'Ogier revenoit du lever de l'empereur, le jeune Baudouin se jette à ses genoux, et lui présente une lettre de Béline avec le portrait de Belicène, entouré d'une tresse de ses cheveux. Ogier lit la lettre en fondant en larmes, baise le portrait et les cheveux de celle qu'il avoit si tendrement aimée, et reçoit son fils dans ses bras.

Ogier présente son fils à l'empereur, qui le caresse et le retient à son service. Toute la cour s'empresse à l'imiter : le duc Naymes et les anciens barons croient revoir Ogier dans son adolescence, et cette ressemblance les porte à l'aimer. Charlot même lui marque d'abord quelque amitié ; mais bientôt la ressemblance et la fierté d'Ogier, qu'il reconnoît dans le jeune Baudouin, suffirent pour exciter sa haine.

Baudouin cependant se montroit très-attentif à servir Charlot, et ne perdoit pas une occasion de chercher à lui plaire. Ce prince aimoit à jouer aux échecs, et le jeune Baudouin excellant à ce jeu, faisoit souvent sa partie.

Un jour que Charlot étoit vivement piqué d'avoir perdu deux parties de suite, il crut pouvoir, en prenant une pièce, donner échec et mat à Baudouin ; mais celui-ci l'attendoit dans le piège qu'il avoit tendu : il eut le tort de faire

n léger sourire, en faisant Charlot échec et
nat pour la troisième fois. Charlot se lève fu-
ieux, et, saisissant le pesant et riche échiquier
'or dont ils se servoient, il en porte un coup
ur la tête de Baudouin, la lui brise, et le fait
omber mort dans la chambre.

Effrayé lui-même de son crime, craignant la
engeance du redoutable Ogier, Charlot se
ache dans l'intérieur du palais. Un jeune com-
agnon de Baudouin sort en poussant des cris
louloureux; il rencontre Ogier, il lui montre
le la main la chambre de Charlot: le malheu-
eux père y court, voit son fils mort baigné
lans son sang, et l'on ne peut lui cacher que
c'est le féroce Charlot qui l'a privé de la vie.

Ogier transporté de fureur, tire la redoutable
courtain, cherche Charlot dans le palais; et ce-
lui-ci fuit de sa première retraite, et ne se croit
en sûreté que dans la chambre de Charlemagne,
qui dînoit alors avec le duc Naymes, et Salomon
duc de Bretagne. Ogier poursuit Charlot, l'épée
haute, jusqu'à la table de l'empereur: un échan-
son qui portoit une coupe d'or à ce prince, tend
son bras pour arrêter Ogier, qui, ne se connois-
sant plus, porte un coup qui tombe sur la coupe
qu'il fend, et dont le vin rejaillit et couvre le
visage de l'empereur. Ce prince se lève en fureur,
saisit un couteau qu'il est prêt à lancer, lorsque

Salomon et Naymes se jettent entre deux; et ce dernier, qui conservoit son ancien empire sur Ogier, arrête son bras qu'il avoit déja levé sur l'empereur, et le force à se retirer, tandis que Salomon de son côté retient Charlemagne, et calme sa première colère. Le duc Naymes prévoyant les suites de cette violence, plaignant Ogier, et l'excusant dans son cœur, lui fait remettre courtain dans le fourreau, en impose aux gardes du palais qui se rassembloient pour l'arrêter; il le fait armer et monter sur son cheval Beiffror, et le force à s'éloigner de Paris, sur ce destrier que la Fée Morgane avoit fait substituer au sien, par les esprits soumis à ses ordres. Charlemagne fait assembler le conseil des hauts barons; il leur raconte jusqu'à quel point Ogier vient de manquer au chef de l'empire. Ogier est condamné par les barons à perdre la tête. Salomon de Bretagne et Naymes de Bavière, sont les seuls qui s'opposent à ce jugement; et Charles fait prêter serment à tous les autres barons, qu'ils feront tous leurs efforts pour arrêter Ogier, et le remettre en sa puissance.

Ogier étoit trop aimé pour ne pas rassembler bientôt un grand nombre de Chevaliers qui se dévouèrent à sa défense. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les différens combats qu'il décrit; mais nous devons dire qu'ils furen

resque tous à l'avantage d'Ogier, et que Charemagne le poursuivant en personne, Ogier l'aattit deux fois différentes, fut le maître de sa ie; et qu'au lieu de lui faire crier merci, le géléreux et fidèle Ogier ne s'occupa qu'à le relever, t à lui demander inutilement son pardon; mais l insistoit en même-tems sur la punition de Charlot; et Charles eût mieux aimé le laisser iser de son avantage, que de s'humilier jusqu'à lui promettre la mort de son fils.

Affligé du sang que ses amis avoient répandu pour lui, et des désordres affreux qu'entraînent toujours les guerres civiles, Ogier congédia sa petite armée, et se déroba la nuit de ceux qui s'attachoient à le suivre. Il prit le parti d'aller rejoindre le duc Guyon son frère; mais, s'étant égaré dans la forêt des Ardennes, et se trouvant fatigué d'une longue marche, la fraîcheur d'un vallon assez écarté pour qu'il ne pût craindre d'être surpris, l'invita sur le soir à prendre quelque repos. Il débride Beiffror; il ôte son casque; il se couche sur le gazon qui bordoit une belle fontaine, et pose sa tête désarmée sur son bouclier.

Ogier goûta le repos jusqu'au lever du soleil. Malheureusement Turpin (qui se souvenoit quelquefois qu'il étoit archevêque de Reims) remplissoit alors les fonctions de cet état. Il visi-

toit les églises suffragantes de sa métropole ; mais sa dignité de pair de France, et son humeur martiale qui le faisoit compter au nombre des preux, ne lui permettoient pas de voyager sans avoir autant de Chevaliers à sa suite, qu'il avoit de chapelains et de clercs. L'un de ces derniers eut soif, et connoissant la fontaine sur le bord de laquelle Ogier reposoit, il s'approche de l'eau, dont bientôt il s'écarte à l'aspect d'un Chevalier armé. Ce clerc court à l'archevêque, lui fait part de sa découverte : Turpin s'approche doucement de la fontaine ; il reconnoît Ogier qui ne se réveille pas.

Le premier mouvement du bon et généreux Turpin, fut de sauver son ami pour lequel il étoit pénétré d'estime ; mais ses archidiacres et ses Chevaliers, qui reconnurent aussi le brave Ogier, firent souvenir leur archevêque du serment sacré que Charlemagne avoit exigé de lui. Turpin eut fait *une félonie s'il eût faussé la foy du serment ;* son cœur loyal en étoit incapable : mais ce ne fut qu'en gémissant qu'il permit à sa suite de se saisir d'Ogier endormi, qui se trouva sans défense et couvert de chaînes en sortant de son profond sommeil. Les Chevaliers de Turpin s'emparent de son cheval et de ses armes, et le conduisent à Soissons où l'empereur se trouvoit alors.

Turpin lui remit Ogier entre les mains, en se jettant à genoux pour lui demander sa vie; mais Charles la lui refuse; et, saisi de fureur à l'aspect d'Ogier qui le regardoit d'un œil ferme, il fait appeler le prévôt de l'hôtel pour faire trancher la tête, en sa présence, à l'ennemi qui semble encore le braver dans les fers.

Salomon de Bretagne et le duc Naymes s'unissent à Turpin pour implorer sa clémence: ils lui représentent le nombre de souverains puissans qui peuvent se liguer avec le roi de Danemarck, pour venger la mort d'Ogier; mais l'empereur demeurant inflexible, ils en obtiennent du moins de ne pas faire périr Ogier par une mort publique et sanglante. Ils le font convenir qu'Ogier sera remis, sous la garde de l'archevêque Turpin, *en charte privée*; et l'empereur ordonne que la nourriture d'Ogier (haut de sept pieds et qu'il connoissoit être grand mangeur) ne sera que d'un quartier de pain, d'une pièce de viande et du quart d'un septier de vin: c'est ainsi que Charles espéroit se défaire promptement d'Ogier, en le faisant mourir d'inanition, sans que *son nombreux lignage* et son frère pussent lui reprocher sa mort. Il fit de nouveau prêter serment à Turpin de se conformer à cet ordre.

Le bon archevêque aimoit trop Ogier pour ne pas imaginer quelque moyen de lui conserver la

vie; il prévoyoit sa fin prochaine, s'il accomplissoit le serment : connoissant d'ailleurs Ogier pour le Chevalier le plus zélé pour la loi sainte, et le plus ardent à massacrer les mécréans qui refuseroient de la recevoir, Turpin crut pouvoir se permettre une restriction mentale, (ce qui prouve bien qu'elle n'est pas de nouvelle invention, et que l'Espagne n'en a pas l'honneur), sans manquer à la lettre du serment qu'il avoit proféré. Voici comment Turpin se proposa de l'exécuter.

Tous les matins il faisoit donner à son prisonnier un quart d'un pain fait avec deux boisseaux de farine : on y joignoit le tiers d'un mouton ou d'un veau gras ; et faisant fondre un septier qui contenoit quarante pintes de vin, le bon Ogier n'en buvoit que la quatrième partie.

La prison d'Ogier fut très-longue : l'Auteur assure qu'elle dura sept ans. Charlemagne s'étonnoit toujours qu'Ogier ne succombât pas à cette longue abstinence ; et lorsqu'il en demandoit des nouvelles à Turpin, le bon archevêque, muni intérieurement de la restriction, ne craignoit point de jurer qu'il accomplissoit littéralement le serment qu'il avoit proféré.

Nous avons oublié de dire qu'au moment qu'Ogier fut conduit prisonnier à Soissons, l'abbé de Saint-Faron de Meaux appercevant

le beau cheval Beiffror, et n'ayant en ce moment rien autre chose à demander à Charlemagne, (car il est de la règle et de l'éducation des moines de demander toujours) il supplia ce prince de lui donner ce beau destrier, qu'il fit conduire à son abbaye. Il mouroit d'envie de se servir de ce superbe cheval, pour aller voir l'abbesse de Jouare sa bonne amie, et se montrer à ses yeux comme un vigoureux et leste cavalier; mais le pauvre abbé fut bien trompé dans ses espérances : étant allé bien doucement dans sa litière jusqu'au pied de la montagne de Jouare, où Beiffror avoit été conduit richement couvert des plus beaux ornemens que les moines eussent pu tailler dans la sacristie pour lui faire un harnois ; accoutumé de porter le poids énorme d'Ogier couvert de ses armes, dès qu'il ne sentit sur lui que le poids léger de l'abbé, et qu'il vit ses longs habits flotter sur ses flancs, il l'emporta, lui fit franchir rapidement la montagne; et faisant des sauts prodigieux en entrant dans la cour de l'abbaye, il le jetta de très-haut aux pieds de madame l'abbesse, qui, suivie de ses nonains, s'étoit avancée pour le recevoir.

On imaginera sans peine quels furent les cris, l'épouvante et la douleur de l'abbesse, en voyant damp abbé sans connoissance et à moitié brisé

par sa chûte. Une sœur converse, favorite de l'abbesse, court à l'abbé ; elle cherche, elle tâte où sont ses blessures, et console un peu madame l'abbesse, en l'assurant que le coup n'a porté que sur la tête et les épaules. On imagine sans peine les tendres et charitables soins que l'on prit de lui : ils réussirent; mais l'abbé souffrant et humilié d'être tombé si cruellement dans une pareille occasion, résolut de s'en venger sur le pauvre Beiffror; il le condamna, dans sa colère, à la même abstinence de son maître, et à charrier des pierres destinées au bâtiment qu'il faisoit élever hors des murs de son abbaye pour y recevoir les dames voyageuses; espèce de bâtiment qui dès ce tems-là se nommoit en langage claustral la *mal-gouverne*.

C'est ainsi que, mal nourri, souvent battu, forcé de traîner un pesant tombereau, le noble et vigoureux cheval Beiffror passa tout le tems de la prison de son maître.

Cette prison eût été peut-être aussi longue que la vie de Charlemagne, sans les grands événemens qui forcèrent cet empereur à remettre Ogier en liberté.

Il apprit tout-à-la fois que Caraheu, roi de Mauritanie et frère d'armes d'Ogier, rassembloit une armée formidable prête à s'embarquer pour venir délivrer son ami; que le duc Guyon de

Iayence, roi de Danemarck et frère d'Ogier, unissoit aux souverains de Norvège et de Finlande, ses proches parens, pour venir l'attaquer; mais le danger le plus pressant de tous, 'étoit l'incursion subite du redoutable roi Saasin Bruhier, qui, pour venger la mort de l'amiral Corsuble son frère, étoit débarqué dans a Guienne, à la tête de deux cents mille hommes, s'étoit emparé de Bordeaux et de Poitiers, et marchoit à grandes journées pour l'attaquer usques dans Paris.

Charlemagne sentoit alors combien le secours l'Ogier étoit nécessaire; mais le duc Naymes et Turpin eurent beau le lui représenter, l'empereur, trop grièvement offensé, et tremblant pour les jours de Charlot qu'il avoit encore la foiblesse d'aimer, ne pouvoit se résoudre à se servir du bras d'Ogier, que d'ailleurs il croyoit sans force, et affoibli par sa prison et sa longue abstinence.

Il y fut bientôt forcé par l'approche de Bruhier, par la première bataille qu'il perdit contre lui, et la prison de la moitié des Chevaliers de sa cour, qui portoient déja les fers de son ennemi.

Bruhier, fier de son premier avantage, envoya défier Charlemagne à venir combattre contre lui seul, accompagné des quatre plus

braves Chevaliers François. Charlemagne vouloit accepter le défi, mais corps à corps avec Bruhier. Salomon, Naymes et Turpin parvinrent à l'en empêcher; et Charles répondit au héraut de Bruhier, qu'il enverroit le lendemain lui porter sa réponse.

C'est dans cet intervalle que les trois ducs parvinrent à persuader Charlemagne de pardonner à Ogier, et de le rappeler pour combattre le redoutable ennemi qui le défioit: mais il ne leur fut pas si facile de persuader Ogier. Blessé de sa longue prison et de l'ingratitude de Charlemagne, ayant toujours l'idée présente de son fils mort et sanglant entre ses bras, par le coup que le féroce Charlot lui avoit porté, le fier Ogier ne voulut jamais se rendre aux instances de ses amis; et quoique la gloire l'appellât à combattre Bruhier, quoique le salut de la chrétienté dépendît de la mort de ce redoutable mahométan, Ogier refusa de sortir de sa prison et de combattre, à moins que l'empereur ne remit Charlot entre ses mains *pour en faire à sa volonté*.

Cette proposition étoit bien dure; mais le danger étoit si pressant, que les trois pairs osèrent supplier l'empereur de l'accepter; et que Charlemagne, par un retour de justice, avouant lui-même que Charlot étoit criminel,

manda

manda par eux au prince Danois qu'il pouvoit venir le trouver en assurance, et que lui même lui remettroit Charlot entre ses mains.

Ogier libre et maître d'exercer une vengeance légitime, en rendit grace au ciel ; et son premier mouvement fut de se jetter à genoux, et d'implorer sa puissance pour le rendre vainqueur, et ses lumières, pour éclairer l'usage qu'il feroit du pouvoir que Charlemagne lui donnoit sur le meurtrier de son fils.

Cette prière fervente, si digne d'un véritable chrétien, fut écoutée du Très-Haut. Pendant qu'Ogier étoit en prières, un ange apparut à ce digne Chevalier : L'Eternel reçoit ta prière, lui dit-il ; il défend la vengeance, mais l'orgueil est coupable à ses yeux ; il te permet d'humilier celui de Charlemagne, il t'ordonne de pardonner à Charlot. Va combattre Bruhier en toute assurance ; unis les armes françoises à celles de Caraheu ; c'est aux champs d'Acre que tu dois les porter : l'Eternel te destine la couronne de ce beau royaume et le bonheur d'être le parrain de Caraheu et de Gloriande, dont les vertus méritent qu'ils deviennent chrétiens. Ogier à ces paroles, que lui seul entendit, s'humilie, baise la terre et jure d'accomplir les ordres du Très-Haut. Il se relève, et se laisse conduire par les trois pairs ses amis, en présence de Charlema-

gne. Ce grand prince, fidèle à sa parole, avoit fait conduire dans la salle où les hauts barons étoient assemblés, son fils Charlot les mains liées et tête nue : dès qu'il voit paroître Ogier, il saisit Charlot par un bras, l'entraine vers Ogier, et dit à ce prince : *Je te remets le coupable ; fais-en à ta volonté.* Ogier, sans lui répondre, saisit Charlot, l'abat à ses genoux, le prend d'une main par les cheveux, et lève de l'autre la redoutable Courtain. Charles, qui ne s'attend plus qu'à voir rouler la tête de son fils à ses pieds, ferme les yeux et jette un cri lamentable.

Ogier n'attendoit que ce moment ; et sur le champ il relève Charlot, coupe ses liens, le baise sur la bouche, et court se jetter aux genoux de l'empereur.

Rien ne peut exprimer la surprise et l'attendrissement de Charlemagne en voyant son fils en vie et le brave Ogier à ses genoux ; il serre ce dernier dans ses bras, le baigne de ses larmes, et s'écrie devant ses barons : O ciel ! je te remercie, et je conviens qu'en ce moment Ogier est plus grand que moi. . . . . Pour Charlot, son ame vile ne sentoit que la joie d'avoir évité la mort, mais elle ne fut point changée ; et plusieurs années après, ce lâche prince reçut la punition de ses crimes, de la main d'Huon

de Bordeaux, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Lorsque Charles fut un peu revenu de ses premiers transports, il ne put observer, sans quelque surprise, l'embonpoint et le teint frais et vermeil d'Ogier ; il se tourna du côté du bon Turpin, qu'il fit rougir en lui disant: *Par la teste de Berthe ! chier Sire, bien aparoît que bone prison Ogier eut en votre hostel ; mais moult plus ores-vous en prise, et m'en tiens votre ami.* Tous les barons se mirent à rire, et *gabèrent entre eux* en regardant Turpin, qui, pour toute réponse, courut embrasser Ogier, dont il éleva le bras droit en disant : *Votre gaberie (1) en telle achoison (2) ne me poise nuls riens ; vecy qui nous vengera tous du fier Pautonier Sarasin.*

Charlemagne n'hésita plus à faire partir son héraut. Sa confiance dans la force et la valeur d'Ogier étoit si grande, qu'il ordonna de dire à Bruhier que le surlendemain il eût à se trouver dans la plaine de Saint-Denis, pour y combattre un seul Chevalier qu'il avoit choisi pour son champion, sous les conditions de lui remettre Paris s'il étoit vainqueur, ou qu'il lui délivreroit les Chevaliers chrétiens en sa puissance, si son

(1) Plaisanterie.
(2) Occasion.

champion remportoit la victoire. L'orgueilleux et féroce Bruhier fit un rire amer en écoutant le héraut de l'empereur, dont il accepta les conventions, qu'il jura par Mahomet d'observer religieusement. Ayant entendu la réponse de Bruhier, Ogier demanda ses armes ; elles lui furent apportées, et Turpin en ayant pris soin lui-même, elles se trouvèrent en bon état ; mais il fut bien embarrassant de trouver un cheval, dont Ogier pût se servir pour combattre : Charles lui fit amener les plus vigoureux chevaux de son écurie, et jusqu'à Blanchard son cheval de bataille : Ogier les essaya vainement, il leur fit à tous ployer les reins jusqu'à terre : dans cet embarras, l'archevêque Turpin se souvint alors que l'empereur avoit donné Beiffror, dont Ogier regrettoit vivement la perte, à l'abbé de Saint-Faron, et l'on envoya sur le champ un courier pour ramener Beiffror en diligence.

Les moines sont presque toujours impitoyables ; et celui qui présidoit aux travaux de l'abbaye n'avoit que trop fidélement exécuté les ordres de damp abbé : le pauvre Beiffror fut ramené bien maigre, bien harrassé, et pelé par les harnois du vil tombereau qu'il avoit si longtems traîné. On l'amène la tête basse et marchant pesamment devant Charlemagne; mais dès qu'il entend la voix d'Ogier qui l'appelle, il la re-

lève, il hennit, ses yeux s'enflamment, et son ancienne ardeur se fait connoître par la force avec laquelle il bat la terre de son pied. Ogier lui fait des caresses auxquelles le bon animal semble répondre; il s'élance sur lui, et Beiffror, fier de porter son maître, bondit plusieurs fois de plus de dix pieds de haut.

Rien ne manquant plus au brave Ogier pour combattre Bruhier, Charlemagne sortit, à la tête de son armée, de la ville de Paris, dont il ordonna que les portes restassent ouvertes; et ce prince vint occuper la montagne de Montmartre, dont la vue s'étendoit sur la plaine de Saint Denis, où le combat devoit être livré.

Dès que le jour qui devoit l'éclairer fut arrivé, le duc Naymes et Salomon de Bretagne servant de parrains à Ogier, le conduisirent sur le terrain marqué: Bruhier accompagné de deux puissans amiraux, sortit en même-tems de Saint-Denis pour s'y rendre, et fit conduire dans la lice les Chevaliers François prisonniers.

Les conventions ayant été répétées et jurées de part et d'autre, les parrains s'éloignèrent, et les deux combattans restèrent en présence. Pauvre Chevalier, dit alors Bruhier avec insolence, ton maître n'a donc pas le moyen de te donner un meilleur cheval? Espères-tu que cette vieille rosse ait la force de résister à Marche-

vallée que tu vois, et qui surpasse en force comme en légéreté, les plus fiers chevaux que l'Atlas nourrisse dans ses vallons ? crois-moi, retire-toi, ou bien vas chercher dix de tes compagnons pour t'aider à me combattre. Le fier Ogier dédaigna de répondre à Bruhier, dont il s'éloigna brusquement, pour s'approcher du poteau de la lice, d'où il devoit partir pour s'élancer contre lui : Bruhier en fit autant, et se promettoit une victoire facile. Tous les deux partent et volent en même tems ; et Beiffror, rappellant son ancienne vigueur, franchit la moitié de la carrière. Les lances des deux combattans volent en éclats ; tous les deux soutiennent également la violènce de ce choc, et Bruhier est bien surpris de voir, l'instant d'après, Ogier lui porter le premier coup d'épée ; il le reçoit sur son bouclier ; bientôt il en porte un à son tour sur le casque d'Ogier qui le pare, et qui du même tems lui donnne un revers de Courtain, qui, lui tranchant une oreille avec une partie de la joue, la lui fait pendre sur son épaule et le couvre de sang. Ogier qui le croit blessé mortellement, ne redouble pas : Bruhier saisit ce moment pour s'éloigner : il prend un vase d'or qui pend à l'arçon de sa selle, il en boit une goutte ; il en met une autre sur sa joue et son oreille qu'il relève : le sang cesse aussitôt de

couler, et le prince Danois voit avec surprise que Bruhier est aussi sain qu'au commencement du combat.

Bruhier se met à rire de son étonnement: Apprends, lui dit-il, que je possède le précieux baume dont Joseph d'Arimathie se servit pour le crucifié que tu nommes ton Dieu; quand je perdrois un bras, je le ferois rejoindre avec une seule goutte de ce baume. Cesse de me disputer une victoire qui te coûtera la vie; rends-toi: tu me parois fort, et je te promets de te faire espalier de la chiourme de ma galère réale.

Ogier, quoique transporté de colère, n'oublia pas d'implorer le Dieu des combats: O Dieu puissant! s'écria-t-il, ne souffre pas qu'un ennemi de ton nom profite du puissant secours auquel ton sang divin a donné toute sa vertu!

A ces mots, il attaque Bruhier avec plus de courage que jamais; tous deux se frappent à coups redoublés et se font plusieurs blessures: mais le sang coule de celles d'Ogier, et Bruhier arrête le sien par la vertu du baume divin. Ogier désespéré de l'inégalité d'un pareil combat, serre Courtain à deux mains, et frappe son ennemi d'un coup si terrible, qu'il fend son bouclier, et du même coup lui fait tomber son bras; mais le coup qu'en même tems Bruhier lui portoit étant tombé sur la tête de Beiffror, le frontal

n'en avoit pu parer la violence; et le bon et fidèle Beiffror, la tête fendue en deux parts, avoit entraîné son maître dans sa chûte.

Bruhier eut le tems de sauter à terre, de ramasser son bras, de se servir de son baume; et, voyant Ogier en désordre par sa chûte, il vint l'épée haute pour achever sa défaite.

Charlemagne, voyant du haut de Montmartre le brave Ogier dans cet état, frémit et fut prêt à murmurer contre la Providence; mais Turpin, élevant ses bras avec la même foi que Moyse, attira sur le prince Danois les secours du ciel.

Ogier s'étant débarrassé promptement, chargea Bruhier avec tant d'impétuosité, qu'il parvint à l'éloigner de Marchevallée, à l'arçon duquel le flacon du divin baume étoit attaché; et bientôt Charlemagne vit Ogier presser sans relâche son ennemi, le faire tomber sur les genoux, lui arracher son casque, et faire voler sa tête d'un revers de son épée.

Après sa victoire, Ogier prend quelques gouttes du baume; elles ferment ses blessures: il saisit Marchevallée, et s'élançant sur lui, il en devient le maître ainsi que du flacon; et les Chevaliers François viennent le joindre après leur délivrance.

Ogier victorieux prit l'épée de Bruhier pour

a porter aux pieds de Charlemagne, et lui présenta le flacon d'or comme le prix le plus précieux de sa victoire. L'empereur le reçut à genoux, et le remit entre les mains de Turpin, pour qu'il le plaçât à côté de la sainte Ampoule ; mais Turpin l'ayant posé sur un autel, un nuage brillant y descendit, l'enveloppa, répandit des parfums célestes, et le fit disparoître pour toujours.

Toute la cour de Charlemagne, qui n'étoit point encore descendue de Montmartre, lui fit remarquer le trouble et l'agitation qui régnoient en ce moment dans l'armée de Bruhier, rangée en bataille sous les remparts de Saint Denis : il l'attribua d'abord à la mort de leur amiral ; mais bientôt le bruit des armes, les cris des combattans, et de nouvelles enseignes qui parurent sortir de Saint-Denis et s'étendre dans la plaine, lui firent juger qu'une nouvelle armée attaquoit celle de Bruhier.

L'empereur ne se trompoit point ; c'étoit le frère d'armes d'Ogier, c'étoit le brave Caraheu, qui, formant deux divisions de son armée, s'étoit embarqué, portant ses voiles sur les côtes de France. Le commandant de la flotte avoit abordé dans le port du Hâvre ; mais, poussé par un vent plus violent, Caraheu n'avoit pu débarquer qu'à Dieppe ; et, chemin faisant, il avoit dé-

livré la belle Clarice, reine d'Angleterre, de quelques corsaires du nord qui l'avoient enlevée.

Les deux divisions de l'armée de Caraheu s'étoient rejointes sous Pontoise; d'où Caraheu se portant sur Saint-Denis, il avoit appris par ses espions qu'il envoyoit en avant, tout ce qui se passoit alors sous les murs de Paris.

Etant sûr de la délivrance de son ami, et de la mort de Bruhier, Caraheu ne balançapas à rendre un signalé service à l'empereur, en attaquant l'armée de Bruhier, dans la consternation que lui causoit la perte de son amiral.

Ogier reconnut bientôt l'étendard royal de son ami; et, le montrant à Charlemagne, il s'élança sur Marchevallée, et vola dans la plaine à son secours: Charlemagne le suivit à la tête de son armée; et celle de Bruhier, enveloppée de toutes parts, fut obligée de mettre bas les armes, après avoir inondé de son sang la plaine de Saint-Denis.

L'entrevue d'Ogier et de Caraheu fut telle qu'elle devoit l'être entre deux aussi tendres amis, et les deux Chevaliers les plus estimables de leur tems: Charlemagne les joint, les embrasse; et plaçant le roi de Tunis à sa droite, et le brave Ogier à sa gauche, il rentre avec eux triomphant dans Paris.

L'impératrice Berthe vient au devant d'eux, les couronne tous trois de lauriers; et le savant et galant Eginard, chambellan et secrétaire privé de l'empereur, écrit toutes les grandes actions de cette célèbre journée dans ses fastes.

Berthe reçoit et traite comme sa fille la belle Clarice d'Angleterre, que Caraheu met sous sa garde; Ogier et Caraheu sont honorés et caressés par toute la cour de Berthe. L'Auteur prétend que les dames de cette cour crurent ne pouvoir trop faire pour ces deux héros; que les unes réussirent à faire oublier, pendant quelques nuits la belle Gloriande au sensible Caraheu; et qu'Ogier dans la fleur de son âge, et doué dès l'instant de sa naissance par trois belles et jeunes fées, fit convenir les dames qu'il aimoit mieux en peu de jours que tous les hauts barons de la cour, *voire*, dit-il, *ceux de Montmorency*, n'eussent aimé dans tout un mois.

Quelques jours après, le duc Guyon de Mayence, roi de Danemarck, ayant pénétré dans la France par la Lorraine, et s'étant avancé jusqu'à Charenton, envoya le comte de Lœvendal à Charlemagne, pour lui dire que, quoiqu'il fût entré dans ses états comme son ennemi, il n'aspiroit plus qu'à l'honneur de son alliance, et à lui rendre son hommage, comme au plus brave Chevalier de son tems, et comme au chef du

monde chrétien. Charlemagne ne donna d'autr réponse au comte, que de l'embrasser, de monte à cheval avec lui et de marcher au devant du ro de Danemarck.

Tous ces grands princes réunis dans la cou de Charles, tinrent conseil entr'eux, et les plus anciens barons y furent appelés.

Il fut arrêté que les armées Danoises et Mauritaniennes se réuniroient ensemble pour traverser la mer et pour porter la guerre chez les Sarasins; et que mille Chevaliers choisis parmi les plus braves de la cour de Charlemagne se rangeroient sous la bannière d'Ogier le Danois, qui, quoiqu'il ne fût plus roi, marcheroit cependant comme leur égal.

L'archevéque Turpin ne perdit pas cette occasion de prêcher, et de faire tous ses efforts pour convertir à la foi chrétienne plusieurs des seigneurs payens du nord qui suivoient le roi de Danemarck; il parvint, en effet, à faire recevoir le baptême à plusieurs de ses Chevaliers; et Turpin leur fit présent d'une robe blanche toute unie; mais ces Chevaliers du nord, peu contens de n'avoir reçu que des robes de lin très simples, reprochèrent à Turpin sa lézinerie, et surent très bien lui dire que toutes les autres fois qu'ils s'étoient fait baptiser sur les côtes de la Guyenne et de la Neustrie, ils avoient été revêtus de robes infini-

ent plus riche que la dernière qu'ilsvenoient
: recevoir de sa main.
Nous croyons ne devoir pas fatiguer nos lec-
urs parla multiplicité des combats qu'Ogier,
duc Guyon et Caraheu livrèrent ensemble
›ntre les Sarasins ; il leur suffirade savoir que
›s braves princes furent toujours vainqueurs ;
ue la Ptolémaïde,la Judéo, le royaume d'Acré
: Babylone devinrent leur conquête ; qu'Ogier
ıt couronné roi de ces belles et riches con-
·ées ; que la belle Gloriande vint joindre son
her Caraheu, lorsqu'il entroit dans Jérusalem
vec Ogier le Danois;et que ce prince les ayant
ngagés à venir visiter avec lui le saint Sépul-
:re,un trait de la grace pénétrale cœur de Glo-
iande et de Caraheu, et que leurs vertus ren-
loient dignes de recevoir la lumière.

Tous les deux, de concert, demandèrent le
›aptême ; tous les deux le reçurent dans les
ɪaux du Jourdain, et ce fut Ogier qui les pré-
›enta de sa main au pontife, qui leur imprima
le sceau de la rédemption. Ce fut leur parrain
et leur meilleur ami, qui leur donna le nom
d'Euphrasie et d'Acaire, qui sont encore honorés
aujourd'hui dans la légende. Nous ne suivrons
plus l'Auteur dans le récit des grands démélés
que le duc Guyon, et son frère Ogier, eurent
avec beaucoup de diables qui, furieux du bien

que les deux frères avoient fait, s'efforcèrent d[e]
leur faire tout le mal qu'un pouvoir supérieu[r]
permit pour éprouver leur constance et leur f[oi]:
les deux frères furent toujours vainqueurs; ma[is]
le tems de leur séparation étoit arrivé, et ce tems
étoit celui que la Fée Morgane desiroit depuis
long-tems, et dont la longue attente la faisoit
souvent soupirer.

Ogier venoit de marier son neveu, Gaultier le Danois, fils du duc Guyon, à la belle Clairette, fille du puissant Murgalant, tombé sous le tranchant de Courtain : il fit reconnoître Gaultier pour son successeur ; et, peu touché de l'éclat des couronnes accumulées sur sa tête, Ogier regrettoit souvent la cour de Charlemagne, le duc Naymes, et Salomon de Bretagne, pour lesquels il avoit le respect et l'attachement d'un fils. Ennuyé des honneurs paisibles dont il jouissoit, et peut-être entraîné par sa destinée, et par la nécessité d'exercer les dons qu'il avoit reçus des Fées au moment de sa naissance, Ogier fit secrétement préparer un esquif, et, suivi d'un seul écuyer, il sortit la nuit de son palais, s'embarqua pour repasser en France, et fit diriger ses voiles vers les côtes de ce royaume (1).

(1) Nous avons cru devoir passer sous silence toutes les trahisons atroces que l'Auteur dit qu'Ogier et le duc

Les exploits guerriers et galans d'Ogier n'étoient point encore à leur terme ; une tempête furieuse emporta l'esquif, et le fit aborder sur des côtes inconnues. Le prince Ogier trouva souvent encore des géans à vaincre, des châteaux à renverser, et de belles princesses à remettre en liberté. Toutes ces princesses tendres et reconnoissantes éprouvèrent l'effet des dons dont il avoit été comblé, et c'est ainsi qu'Ogier termina le tems où la tendre Morgane se promettoit de les éprouver à son tour, et d'en jouir pour toujours. . .

L'esquif, poussé par un vent frais, fendoit un jour la mer avec la vîtesse d'un oiseau ;

Guyon son frère essuyèrent de la part des Chevaliers du Temple, qui s'étoient établis sur les côtes du royaume d'Acre et de la Ptolémaïde. Les Templiers ayant surpris les deux frères dans leur lit, les avoient jettés dans un noir cachot ; ils étoient prêts à les vendre comme leurs esclaves au roi Murgalant, lorsque la valeur de Gaultier le Danois et de Caraheu délivra les deux frères qui, voyant l'abus que les coupables Templiers faisoient de la religion et de leur puissance, crurent rendre un service à la Chrétienté par leur destruction.

Cet anachronisme de l'Auteur, prouve que le Roman d'Ogier le Danois ne peut être plus ancien que le règne de Philippe-le-Bel, ou qu'en traduisant l'ouvrage d'un Auteur plus ancien, il s'est permis de l'accommoder au tems où sa traduction a paru.

tout-à-coup cet esquif dérive, il change de route, malgré le gouvernail, et paroît attiré vers une grande montagne noire, dont la pente s'étendoit jusqu'à la mer. Le pilote effrayé reconnut alors, mais trop tard, qu'il avoit eu l'imprudence de ne passe détourner assez de la sphère d'attraction de la redoutable montagne d'aimant; cette attraction augmentant de momens en momens, l'esquif, emporté plus rapidement qu'une flèche, joint les bords escarpés du pied de la montagne, se brise; et le seul Ogier, à l'aide de quelques débris, se sauve, et parvient à s'élancer sur les rochers.

Le sort d'Ogier étoit de trouver sans cesse de nouveaux ennemis à combattre, ou des aventures agréables à mettre à fin. A peine s'est il avancé sur cette côte inconnue, qu'il est attaqué par deux lions furieux: deux revers de courtain les terrassent. Il apperçoit de loin un vieux château ruiné, dont il ne paroît que quelques tours; il en voit sortir des flammes, et ce château retentit de longs mugissemens.

Rien ne pouvoit ébranler le courage du héros Danois, il assure son casque sur sa tête, il se couvre de son bouclier; armé de la redoutable courtain, il marche avec intrépidité vers ce château Mille spectres horribles s'opposent en vain à sa marche; il les écarte avec son épée: bientôt

bientôt il voit redoubler les flammes, et deux monstres hideux, couverts d'écailles vertes, se présentent avec un superbe cheval pour lui disputer l'entrée du château. Les monstres, armés de grandes nageoires qui leur servent d'ailes pour s'élever, et de griffes tranchantes, ainsi que le cheval qui lance un torrent de feu par la bouche et par les naseaux, veulent tous trois s'élancer sur lui : le Danois se préparoit à les combattre, lorsqu'il voit les feux s'éteindre; les monstres tombent à ses pieds; le cheval tombe sur ses genoux, et semble l'inviter à monter sur son dos. Je suis Carpalus, lui dit l'un des monstres; je suis le roi des Luitons (*Lutins*) de la mer; tu vois à mes côtés Malembrun, autre Luiton de mer, et Papillon, Luiton de terre; tous les trois punis par Oberon, roi de féerie, et par Morgane sa sœur: nous ne pouvons espérer de reprendre notre première figure, qu'en exécutant leurs ordres pendant deux cents ans; et nous avons celui de te conduire à l'agréable et resplendissant château d'Avalon. A ces mots, le Luiton Papillon semble redoubler ses instances pour l'engager à le monter. Ogier déja ne balance plus à voir la suite de cette aventure; il monte sur Papillon qui se met à courir avec rapidité, et qui franchit en peu d'instans

les précipices et les rochers qui bordoient et cachoient une belle prairie.

A peine Papillon en eut-il touché l'herbe de ses pieds légers, qu'Ogier se vit environné d'une lumière brillante, qui sembloit tracer la route qu'il alloit suivre pour arriver au château d'Avalon, brillant d'une lumière encore plus vive et plus pure.

L'Auteur, dont l'imagination nous paroît être également religieuse et profane, n'hésite pas à comparer la trace de lumière dans laquelle Ogier marchoit alors, au char de feu dans lequel Enoch et Elie furent enlevés; il paroît soupçonner même que ces deux grands prophètes résident dans le château d'Avalon, qui faisoit partie du paradis terrestre.

Ce que nous pouvons assurer, c'est que l'imagination exaltée de l'Auteur, fait de ce château la description la plus propre à nous donner l'idée de ce paradis; mais nous croyons devoir la soustraire, pour conduire Ogier plus promptement au sort que la tendre Morgane lui marqua dès le moment de sa naissance.

Papillon ayant porté rapidement Ogier dans ce château brillant, ne lui laissa qu'à peine le tems de l'admirer; et, traversant un grand péristile, il entra dans les jardins, et s'enfonçant

entre des bosquets de myrtes fleuris, il finit sa course, et baissa les genoux sur le bord émaillé de fleurs d'une fontaine, où ce beau cheval parut rester immobile.

Ogier descend, fait quelques pas, en suivant le cours de la fontaine; mais il est bientôt arrêté par une jeune beauté, telle que l'on peint les Graces, et presque aussi légèrement vêtue qu'elles. Il est bien surpris de voir à l'instant tomber toutes ses armes; il semble qu'une main inconnue les rassemble pour en former un trophée. Ogier sent allumer dans ses veines un feu qu'il n'avoit jamais senti si brûlant, même en se baignant avec Belicène. La jeune beauté s'avance d'un air tendre, et lui pose sur la tête une couronne d'or entrelacée de fleurs; et dès cet instant le héraut Danois perd la mémoire; ses combats, Charlemagne et l'amour de la gloire ne le touchent plus; il ne voit plus que Morgane, il n'a plus d'autre desir que de soupirer sans cesse à ses genoux. Nous abrégeons la galante histoire de toutes les espèces de bonheur dont Ogier jouit pendant près de deux cents ans entre les bras de Morgane: ce tems heureusement ne fut pas absolument perdu, puisque, dès la première année, leur amour heureux fit naître le brave Meurvin, dont la

vie fut trop belle et trop brillante pour que nous négligions d'en parler.

L'enchantement et les délices dans lesquels Ogier et Morgane passoient leur vie eût plus long-tems duré, si le soir d'un beau jour Morgane, en folâtrant avec son amant, n'eût pas fait tomber au fond de la fontaine la couronne qu'elle lui faisoit porter sans cesse. Ogier à l'instant reprend toute sa mémoire : il n'en est pas moins épris mais il en devient moins heureux. Le souvenir de Charlemagne, de ses proches et de ses amis, trouble les momens qu'il passe près de Morgane. Cette Fée ne pouvoit plus, par la loi du destin, retirer la couronne plongée dans la fontaine, qu'au bout d'une année révolue. Elle voyoit avec la plus vive douleur son amant la regarder quelquefois tendrement, mais avec tristesse. Il n'osoit lui découvrir ses peines, et le desir dont il brûloit d'aller près de Charles au moins pour quelque tems. Morgane elle-même sut enfin arracher cet aveu. Hélas ! lui dit-elle, qu'espérez-vous?.... Depuis long-tems Charlemagne et ceux qui vous étoient chers ne sont plus. — Dieux ! s'écria le prince Danois, il me semble que ce n'est que depuis peu d'années que je goûte le bonheur le plus pur avec vous. — Êtes-vous donc surpris,

répondit Morgane, qu'on oublie la longueur du tems que l'on passe avec ce qu'on aime ? Vous l'oublieriez encore, cruel que vous êtes, si mes foibles charmes avoient autant de pouvoir que la couronne qui vous ôtoit tout souvenir ; mais allez, je ne vous arrête plus ; allez remplir vos grandes destinées, et délivrer la France des cruels ennemis de la loi divine qui la ravagent. Conservez précieusement l'anneau que vous portez à votre doigt ; montez sur Papillon, dont l'instinct et la force vous seront souvent utiles : partez, mon cher Ogier, et souvenez-vous sans cesse que Morgane, baignée de pleurs, ne soupire qu'après votre retour.

Ogier se jette à ses genoux, baise ses belles mains qu'elle retire pour lui présenter, et même pour attacher ses armes. Papillon s'approche de lui-même couvert d'un harnois propre aux combats. Ogier s'élance dessus, regarde en soupirant Morgane qui détourne les yeux, et se jette éperdue de douleur entre les bras des Nymphes de sa suite. Ogier part enfin, s'éloigne, et Papillon lui fait franchir de nouveau les précipices et le porte sur les bords de la mer.

Les luitons de mer, Carpalus et Malembrun l'attendoient sur le rivage ; l'un d'eux charge Ogier sur son dos, et l'autre passant sous Papillon, tous les deux déploient leurs grandes

nageoires, traversent en peu d'heures le long espace de mer qui sépare l'île d'Avalon de la France : ils le déposent sur la rive de Cette, se replongent dans la mer, et disparoissent.

Ogier remonte sur Papillon qui lui fait traverser la France presque aussi rapidement qu'il a traversé la mer. Il arrive sous les murs de *Paris*, qu'il eût eu peine à reconnoître, si les hautes tours de Sainte Geneviève n'eussent frappé ses yeux. Il va droit au palais de Charlemagne, dont il ne reconnoît plus la structure. Sa surprise est extrême : elle augmente encore plus en ne pouvant entendre qu'à peine le langage dont les gardes du palais se servent pour répondre à ses questions, et les voyant rire et très-embarrassés pour expliquer celui dont il se sert avec eux. Une légère rumeur qu'excite la surprise des gardes, fait arrêter quelques barons qui se rendoient à la cour. Ogier, qui reconnoît leur dignité de Chevalier au mortier qui leur couvroit la tête, demande à ces barons si le duc Naymes et Salomon de Bretagne sont auprès de l'empereur. A cette demande ils le regardent avec étonnement ; l'un des plus vieux enfin dit aux autres : Quand ce Chevalier seroit l'ombre de mon arrière grand-oncle Ogier le Danois, mieux ne pourroit-elle ressembler au portrait que nous en avons conservé dans la

famille. — Eh ! mon cher neveu, je suis ce même Ogier dit-il, en se souvenant alors que Morgane l'avoit assuré qu'il avoit passé près de deux cents ans avec elle.

Les barons, plus étonnés que jamais, se consultent entr'eux, et prennent le parti de le conduire au grand Hugues, que l'Auteur dit qui régnoit alors.

Le brave Ogier monte au palais sans crainte, accompagné des barons; mais lorsqu'entré dans la chambre royale, les barons l'avertissent de rendre hommage au monarque François, il est très-étonné de ne voir qu'un homme de petite stature avec une grosse tête, dont l'air cependant étoit noble et martial, assis sur le même trône où si souvent il a vu Charlemagne, le plus élevé de stature et le plus beau prince de son tems.

Ogier lui raconte naïvement son histoire, et ce n'est qu'à peine qu'Hugues Capet peut la croire; mais Ogier lui rapporte tant de preuves et de circonstances suivies, qu'à la fin il est forcé de reconnoître l'ancien Chevalier qui se présente, pour être le célèbre Ogier le Danois. C'est de ce prince qu'Ogier apprend que déja la lignée de Charlemagne ne subsiste plus; que celle de Robert le Fort commence une nouvelle dynastie; que depuis qu'il est sur le trône,

il est obligé de combattre sans cesse contre les Sarasins, qui passent souvent la mer pour rentrer dans les belles provinces dont ils s'étoient emparées autrefois. Il lui apprend qu'une des armées les plus formidables de ces mécréans, assiége la forte ville de Chartres, et qu'il doit partir en peu de jours pour tâcher de la secourir. Ogier, toujours enflammé d'amour pour la religion et pour la gloire, offre son bras au grand Hugues, qui l'embrasse, et le conduit chez la reine. L'étonnement d'Ogier redoubla lorsqu'il apperçut les nouveaux ornemens et les coëffures dont les dames de la cour étoient parées. Cependant les beaux cheveux qui s'élevoient sur leur front, et les plumes entrelacées qui flottoient en l'air avec grace, leur donnoient à ses yeux un air noble dont il fut enchanté. Son admiration augmenta, lorsqu'au lieu de la vieille Berthe il vit une jeune reine réunissant l'air majestueux aux graces de son âge, à la taille de Galatée, et à cet air ouvert et charmant qui, sans se compromettre, sait facilement s'attacher tous les cœurs. Ogier aborda la jeune reine avec un respect si profond, que beaucoup de courtisans le prirent pour un étranger, ou du moins pour un homme élevé dans son château par quelque bisaïeul de ceux qu'on nommoit la vieille cour, en parlant de celle des descendans de Charlemagne.

Lorsque la reine apprit du roi son époux que elui qu'il lui présentoit étoit le célèbre Ogier e Danois, dont elle avoit lu quelquefois tant de aits mémorables, racontés dans les chroniques e ce tems, sa surprise fut extrême ; et cette urprise augmenta, lorsqu'en admirant la haueur et la noblesse de sa taille, elle vit encore a force, la jeunesse et même la beauté imprinées sur son front.

Cette reine avoit trop d'esprit pour croire légérement ; l'évidence l'entraîna seule à se renlre ; et, loin de se moquer du vieux langage l'Ogier, toutes les questions qu'elle lui fit sur a cour de Charlemagne, furent assez intéressantes et sensées, pour qu'elle en reçut les réponses instructives qu'elle desiroit.

Ogier se remit bientôt au ton de la nouvelle cour qu'il voyoit pour la première fois ; il sut même se prêter à toutes les questions qu'on eut l'indiscrétion de lui faire.

Hugues lui ayant fait préparer dans son palais un appartement où il avoit fait porter de riches habillemens, Ogier alla s'y désarmer, et revint au cercle de la reine, couvert d'un manteau de pourpre, doublé d'hermines et de martes zébelines ; il excita l'admiration de toutes les dames de la cour, et sur tout de la vieille comtesse de Senlis. Cette dame, qui possédoit à fond la

connoissance des chroniques françoises, se rappeloit avec émotion toutes les aventures galantes dont elle savoit qu'Ogier s'étoit toujours tiré d'une manière aussi brillante que de tous ses combats. Elle se plaisoit à les rappeler souvent au prince Danois ; et lui serrant affectueusement les mains, elle ne se lassoit point de lui faire des questions souvent embarrassantes. L'aventure du bain avec Bélicène ne fut pas oubliée ; Ogier ne pouvoit en parler sans être vivement ému ; et la vieille comtesse partageant son émotion, lui serra dans le moment de son récit assez fortement la main pour que l'anneau qu'il tenoit de Morgane coulât de son doigt dans la main de la comtesse, qui, par une vieille galanterie pour Ogier, mit cette bague au sien. Mais quel est l'étonnement de toute la cour, lorsqu'on voit Ogier tomber sur un sopha presque sans force ? Ses yeux s'éteignent, ses joues se creusent ; il ne peut s'exprimer que d'une voix rauque et cassée, pour redomander son anneau : la surprise redouble en voyant la comtesse de Senlis reprendre en un instant la fraîcheur, les graces et la folie de la jeunesse.

La jeune reine avoit trop de lumières pour ne pas connoître qu'un pouvoir surnaturel agissoit sur l'un et sur l'autre : touchée de l'état présent

d'Ogier, blessée de l'air avantageux que prenoit déja la comtesse rajeunie, elle soupçonna que ces deux divers changemens pouvoient être opérés par l'anneau d'Ogier.

La reine le redemande à la comtesse, qui dispute long-tems pour le lui rendre; mais la jeune reine, bien éloignée encore du tems où cet anneau pouvoit lui devenir précieux, n'écouta que la justice, et pressa la comtesse avec tant de hauteur et de fermeté de le lui remettre, que celle-ci fut forcée d'obéir. La reine sur le champ le remet au doigt d'Ogier, qui paroissoit depuis quelques instans écrasé par le poids des années. Sur le champ il se ranime; la pauvre comtesse de Senlis enlaidit et se raffaisse, et tous les deux se retrouvent dans leur premier état.

Cette aventure acheva de convaincre toute la cour Françoise, de la fidélité du récit qu'Ogier avoit fait de tout le cours de sa vie: il n'en devint que plus recommandable. Le grand Hugues crut ne pouvoir trop faire pour honorer un aussi grand prince et le héros le plus célèbre. Dès ce moment il lui donna le commandement de son armée, et ne douta plus qu'Ogier ne le fit triompher de ses ennemis.

Hugues ayant reçu le même soir des couriers des habitans de Chartres, qui commençoient à se trouver pressés, il n'attendit pas que toutes

les troupes fussent rassemblées pour voler avec Ogier à leur secours.

Ogier termina cette guerre aussi promptement que celle dont autrefois il étoit sorti si souvent vainqueur. Les Sarasins ayant osé lui présenter la bataille, Ogier se chargea lui-même de l'oriflamme qu'il porta jusques dans leurs derniers rangs. L'amiral le voyant presque seul au centre de son armée, rassembla l'élite de ses Chevaliers pour l'attaquer; mais Papillon, le bon cheval d'Ogier, élança sur eux de ses nazeaux et de sa bouche des torrens de feu qui la mit en désordre; et le bras de son maître, armé de la redoutable Courtain, eut bientôt achevé leur défaite.

Hugues, vainqueur des Sarasins taillés en pièces, ramena le prince Danois dans Paris, où ce libérateur de la France reçut les honneurs et les acclamations dues à sa valeur. Ogier resta quelque tems dans la cour de France, où l'amitié de la reine et celle du grand Hugues le retenoit: mais il eut bientôt la douleur de voir mourir ce dernier; et c'est alors qu'enchanté de toutes les perfections qu'il avoit trouvés dans la reine, il ne, ut se refuser au tendre hommage qu'il osa lui faire de sa main. La reine l'eût peut-être acceptée, et même elle devoit le lendemain assembler les hauts barons pour leur faire part de

la proposition d'Ogier ; mais ce même lendemain, au moment qu'Ogier lui présentoit à genoux ses gants, elle apperçut une couronne d'or qu'une main invisible posoit sur sa tête ; et dans l'instant un nuage brillant enveloppant Ogier, le fit disparoître pour toujours à ses yeux. Ce moment étoit celui où le destin avoit permis à Morgane de retirer la couronne de la fontaine ; c'étoit celui de l'expiration de l'année qu'elle venoit de passer sans lui. Cette tendre fée, toujours occupée de son amour, ne perdit pas un instant pour remettre son amant en sa puissance ; et le brave Ogier rentra pour toujours dans le premier enchantement, qui pendant deux cents ans avoit fait déja son bonheur.

MEURVIN.

Nous espérons que nos lecteurs n'auront pas oublié que, dès la première année de l'enchantement d'Ogier le Danois par Morgane, un fils avoit été le fruit de leurs amours. Nous avons cru devoir ne pas interrompre l'histoire d'Ogier le Danois, par le récit des hauts faits de son fils Meurvin pendant les dernières années du règne de Charlemagne, tems où ce grand prince avoit perdu, par le long enchantement d'Ogier, le plus ferme appui de la religion et de son sceptre,

Le fils d'Ogier se montra bientôt digne de remplacer un si brave père, et nous allons reprendre l'histoire de son enfance et de sa vie.

L'auteur de cette vie prétend l'avoir traduite en 1533, d'un très-ancien manuscrit conservé dans la bibliothèque de S. Denis. Nous sommes très-portés à croire qu'en effet le roman de Meurvin doit avoir été forgé dans un cloître; le peu d'invention qu'on y trouve, toutes les aventures qui paroissent calquées sur celles d'Ogier le Danois et de Doolin de Mayence, nous font présumer que quelque moine de Saint Denis a profité de l'espèce de passion que nos pères avoient pour les romans de Chevalerie au commencement du seizième siècle, pour rassembler dans celui de Meurvin une quantité d'aventures peu vraisemblables qui ne sont liées par aucun ordre, qui s'éloignent absolument de l'histoire, et que le goût n'embellit jamais.

Ce n'est donc presque qu'à regret que nous en allons donner un léger extrait; mais l'honneur qu'on accorde à ce Meurvin d'être le fils du célèbre Ogier, ne nous a pas permis de le passer sous silence.

Au moment où les cris de Morgane annoncèrent qu'elle alloit mettre un enfant au jour, Artus son frère, le petit roi Oberon, et les fées d'Avalon se réunirent auprès d'elle. La plus con

sidérable de ces fées se nommoit Meurvine; ce fut elle qui reçut un beau prince, que l'instant d'après elle remit dans les bras de sa mère. Morgane le baise, et, le soulevant dans ses bras, elle s'écrie : O Dieu puissant! faites qu'il jouisse du don que je lui fais de ressembler à son père. Les principales fées ne purent que s'unir aux vœux de Morgane : qu'eussent-elles pu donner de plus à cet enfant? Mais dans ce moment décisif, une fée du dernier ordre, et mécontente de Morgane, dit en murmurant : Et moi je le doue de subir une longue prison, dont il ne pourra sortir que par le secours d'un hermite dont la naissance aura coûté la vie à sa mère. Meurvine, ne pouvant plus réparer ce que la méchanceté de cette fée venoit de faire, la frappa fortement dans sa colère, et la chassa le visage couvert de sang et de larmes, de l'appartement de Morgane. Cette fée nommée Gratienne, n'étoit pas assez puissante pour se venger contre Meurvine d'une aventure aussi cruelle; mais elle jura d'en tirer vengeance sur l'enfant. Les préparatifs de baptême étant faits, l'enfant fut présenté sur les fonts par le grand Artus et Oberon qui lui servirent de parrains, et par Meurvine qui demanda que cet enfant portât son nom.

Le soir même Gratienne, profitant d'un moment où les fées s'étoient absentées pendant que

Morgane dormoit profondément, elle entre sans être vue dans la chambre de cette fée ; elle se saisit du petit Meurvin, et, l'étreignant dans ses bras, elle fait le souhait de se trouver sur le bord de la mer : elle s'y voit en effet ; mais à l'instant elle sent qu'elle a perdu le peu du pouvoir d'une fée qu'elle avoit, et qu'elle est réduite à l'état des autres femmes.

La beauté de Meurvin, ses innocentes caresses et ses cris que la faim excitoit, la firent repentir, mais trop tard, de l'avoir enlevé sans pouvoir lui procurer les secours nécessaires : heureusement un villageois prêt à s'embarquer pour une île voisine, arriva dans ce moment avec trois chèvres, dont une pleine de lait avoit perdu son chevreau : attirée par les cris de l'enfant, cette chèvre s'en approche, le lèche ; et le villageois approchant la petite bouche de l'enfant des mamelles de la chèvre, il les saisit et tette cette nourrice de nouvelle espèce.

Le villageois étoit un homme religieux ; et, croyant reconnoître la protection de la providence divine sur cet enfant, il l'amène avec Gratienne, et les embarque tous deux pour les conduire dans l'île qu'il habitoit.

Un coup de vent furieux que la barque essuie dans le trajet, l'entraîne, l'île disparoît, et pendant trois jours la barque est le jouet des vents et

de

de la mer irritée : elle aborde enfin sur une terre inconnue, dont les habitans suivent la loi de Mahomet: l'hospitalité que cette religion recommande leur fait trouver des secours ; un riche marchand les reçoit dans sa maison ; mais le villageois étant mort, peu de jours après, de la fatigue qu'il avoit essuyée, Gratienne n'ose déclarer qu'elle et l'enfant ont reçu le baptême, et Meurvin est élevé dans le musullanisme.

Nous passons sous silence les longs détails de son enfance, dont un des plus vraisemblables événemens, c'est que la jeune et jolie Clarisse, fille de Meurmont, soudan de ce pays, voit Meurvin à l'école, le trouve charmant, et devient éperdue d'amour pour lui. Meurvin frappé du même trait, dédaigne l'état de marchand que Barbin son père d'adoption lui propose ; il ne s'occupe qu'aux exercices de la Chevalerie ; et les amans ne croyant rien d'impossible, et ne mettant aucunes bornes à leurs espérances, Meurvin croit pouvoir s'élever par sa valeur jusqu'à se rendre digne de la main de la princesse qu'il aime, et dont il savoit déjà qu'il étoit aimé.

C'est dans un tournoi qu'après s'être couvert des armes d'un Chevalier qui venoit de s'en retirer étant blessé, que Meurvin commence à se signaler : il remporte le prix du tournoi, il le reçoit de la main de Clarisse; et c'est en baisant

avec ardeur cette main qui le lui présente, qu'il se fait secrétement connoître de celle qu'il adore.

Meurvin, sans hausser sa visière, se dérobe aux applaudissemens, s'échappe, se désarme, et revient chez le marchand.

Peu de jours après, Murgalan, soudan de Damas, déclare la guerre au soudan Meurmont, et dévaste ses frontières. Meurmont rassemble ses troupes, livre bataille à son ennemi : près de la perdre, renversé déjà de son cheval et ne se défendant plus qu'à peine, un cavalier inconnu, couvert d'armes simples et rouillées, le délivre, le remonte ; et, chargeant ses ennemis, il les enfonce et prend Murgalant prisonnier.

Cet inconnu, c'est Meurvin qui ne peut plus échapper à la curiosité comme à la reconnoissance de Meurmont : il en est reconnu sur la fin du combat. Meurmont l'arme Chevalier ; et tenant Murgalant en sa puissance, il fait entendre à ce soudan qu'ils se sont tous deux rendus coupables en faisant couler le sang des vrais croyans : il lui donne la liberté ; tous les deux jurent une paix dont les conditions sont d'unir leurs armes contre les chrétiens, et d'attaquer ensemble l'empereur Charlemagne.

Meurvin est employé dans cette guerre, et, victorieux dans tous les combats, il devient le plus redoutable ennemi des chrétiens, et leur fait

regretter Ogier le Danois, duquel depuis vingt ans on n'avoit aucune nouvelle. Dans l'intervalle d'une trève, Charlemagne croit pouvoir accomplir le vœu d'un pelerinage qu'il avoit juré de faire au saint Sépulcre avec les pairs de sa cour. Charlemagne, arrêté par la dévotion en visitant les lieux saints, veut trop tard rejoindre son armée : la trève venoit d'expirer ; et Meurvin à la tête d'une troupe d'élite, l'entoure, le fait prisonnier, et le conduit à Damas.

C'est dans cette ville que Meurvin reçoit un message et des lettres de Gratienne, qui se trouve forcée par un pouvoir supérieur à lui découvrir sa naissance, et le crime qu'elle a commis. Meurvin, pénétré d'horreur contre lui-même, de tout le sang chrétien qu'il a versé, et sur-tout d'avoir arraché la vie au duc Guyon de Danemarck son oncle, remet Charlemagne en liberté, lui présente à genoux son épée, et le conjure de lui trancher la tête. Les faits s'éclaircissent, Charles, touché de son repentir, non-seulement lui pardonne, mais lui remet lui-même les armes à la main, pour qu'il puisse venger sur les Sarasins, le sang chrétien dont il s'est couvert en les servant.

Meurvin fait des exploits sans nombre, mais il est pris dans un combat inégal, et jeté dans une prison obscure. Le redoutable Robastre

vient l'en délivrer. Robastre étoit fils de Mallembrun luiton de mer. Avant d'avoir été puni par Morgane, Mallembrun étoit un Chevalier aussi beau qu'il étoit brave; et c'est alors qu'amoureux d'une jeune nymphe de la suite et favorite de Morgane, il s'en étoit fait aimer ; ils s'étoient mariés secrétement ; et Morgane n'en fut informée que par les cris de sa favorite, qui mourut en donnant le jour à Robastre, dont l'éducation fut confiée au saint hermite du rocher de Damiète. C'est de là qu'âgé de dix-huit ans, Robastre fut envoyé par l'hermite à Guérin de Montglaive qui l'arma Chevalier. Nous avons vu plus haut avec quelle valeur et quelle utilité Robastre et Guérin servirent Charlemagne dans la guerre contre Dannemont. Robastre avoit contracté près de l'hermite le dégoût du monde et l'amour de la solitude : dès que la guerre de Danemarck fut finie, il revint pour rejoindre l'hermite qui l'avoit élevé ; mais, n'en trouvant plus que la cendre et les habits, il se revêtit des marques de la pénitence, et jura de ne sortir de cette solitude, que par un ordre exprès du Très-haut.

Meurvin s'étoit rendu trop utile au service de la religion, pour périr dans une prison obscure. Ce fut Mallembrun, père de Robastre, que la puissance céleste envoya dans l'hermitage pour

le conduire au secours de Meurvin. Robastre l'ayant délivré, retourna passer ses jours sur le rocher de Damiète avec Mallembrun, qui reprit sa première forme dès que Meurvin fut délivré.

Charlemagne, à la fin de cette guerre, dut à la valeur de Meurvin, de se trouver maître d'une grande partie de l'Asie ; il ne pouvoit mieux reconnoître tant de services signalés, qu'en unissant Meurvin à la belle Clarisse, baptisée par l'archevêque Turpin, qui ne la baptisa pas par immersion, dit l'Auteur, le pape ayant décidé que cette cérémonie avoit quelque indécence et quelque danger même, quand les prosélites étoient jeunes et jolies.

Nous aurions autant de plaisir, que nos lecteurs en auront peut-être à voir finir ici l'histoire sans intérêt et sans invention de Meurvin ; mais l'esprit de ces extraits ne nous permet pas d'en supprimer la fin, et de ne pas montrer jusqu'où les Auteurs de ce tems osèrent porter le mauvais goût, la superstition et la démence.

L'Auteur dit donc, qu'à peine Meurvin jouissoit du fruit de tant de victoires, assis sur le trône de Syrie avec la belle Clarisse, que le bonheur de son règne fut troublé par l'arrivée d'un monstre affreux qui ravageoit ses états ; et c'est ainsi qu'il raconte l'étrange naissance de ce monstre.

La coupable Gratienne avoit déjà reçu dans son cœur deux des principaux démons qui président aux sept péchés mortels. L'envie et la colère lui firent enlever Meurvin : *point ne s'en étoit lavée, et toujours étoit-elle restée entachée ès lacets et subjection des susdits démons*. Leurs compagnons voulurent les rejoindre ; et l'espèce de démon qu'on peint souvent avec des aîles couleur de rose, fut très-piqué de ne s'être pas encore logé dans le cœur de Gratienne, *comme le premier que jeunes fillettes sont disposées à recevoir*. Ce démon fut des plus ardens à tendre des pièges à Gratienne, et voici comment il s'y prit.

Il prend l'habit d'une jeune fille ; et portant un pâté sous son bras et deux bouteilles d'un vin fort et fumeux, il vient sur le soir frapper à la porte de Gratienne, qui s'étoit retirée pauvre et délaissée dans une chaumière, où quelques fèves et de l'eau faisoient toute sa nourriture.

Dame, dit le démon en entrant, je suis fille étrangère jetée par la tempête sur cette côte : ne trouvant point d'asyle et pressée par la faim, j'ai pendant trois jours cherché vainement du secours. J'étois prête à périr, lorsque je rencontrai hier dans un bois deux grands clercs qui revenoient avec d'abondantes provisions d'un prieuré voisin. Je les priai de soulager ma misere, ils m'en donnèrent l'espérance : mais auparavant ils exi-

gèrent que je répondisse à leurs questions multipliées.

La dernière fut de me demander si j'étois vierge ; je mis la main sur mon cœur, et je leur jurai que je l'étois. *Bien, dit aussitôt l'un d'eux, vous êtes donc digne de nos secours.* Sur cela, l'autre, ouvre un panier, couvre le gazon de vivres et de flacons de vin, et tous les deux m'encouragent à manger. Tout en mangeant, ils paroissent touchés de mon état, et se disoient l'un à l'autre, *bien dommage est que si doulce et gente créature soit en voye de perdition éternelle.* Hélas! pourquoi donc, mes chers seigneurs ? m'écriai-je. Quoi ! ne savez-vous pas qu'il est écrit, que tout arbre qui n'aura pas porté de fruit sera jeté dans le feu, et que le sens de cette parabole est, que toute femme qui n'aura pas accordé *le don d'amoureuse mercy*, ne verra pas le royaume des cieux ? Je voulus d'abord disputer ; mais ces grands clers étoient si habiles, leur vin étoit si bon, leurs raisons étoient si fortes et si séduisantes, qu'ils me convainquirent. Las ! on a bien de la peine à trouver sans cesse de nouveaux moyens de se défendre au fond d'un bois. Je me rendis donc à leurs raisons, et deux heures après les deux clers se levèrent, en m'assurant que ma conscience ne couroit plus de risque, et qu'ils prenoient sur eux tout le mal du péché qu'ils

venoient d'effacer. J'aurois bien voulu les retenir encore, je me sentois bien émue par des doutes qui me restoient à leur proposer; mais ils s'éloignèrent en me laissant ces provisions que je vous apporte. On m'a dit que vous étiez pauvre; mais je ne vous demande asyle que pour une nuit, et de me laisser partager cette couchette avec vous.

La pauvre Gratienne fut ainsi déçue par le démon le plus fin de tous; et dont souvent on a du plaisir à se laisser surprendre. Elle permit tout à la voyageuse, elle mangea le pâté, but le vin, perdit la tête, et le malin esprit fut le maître d'elle. A peine les autres démons virent-ils la porte du cœur de Gratienne ouverte, qu'ils s'y jetèrent en foule; et à son réveil la malheureuse Gratienne se trouva grosse, dit l'Auteur, des sept péchés mortels; et qui pis est, d'un monstre qui, dans trois mois, devint d'une grosseur si énorme, que le corps de Gratienne éclata. L'ame pénitente ne fut plongée que dans les flammes expiatoires pour achever de s'y épurer; et le corps resté sans vie, fut jeté d'un coup de pied dans un abîme par le monstre à trois têtes, auquel Gratienne avoit donné le jour.

C'est ce monstre qui désoloit les états de Meurvin; et le diable Mutafier qui l'avoit engendré, s'étoit cru fort habile en donant cet

trange fils de ne pouvoir mourir de la main 'aucun homme qui eût été nourri de lait de emme. Meurvin, comme nos lecteurs l'ont vu, e trouvoit dans le cas d'avoir eu pour nourrice ne chèvre. Il combattit le monstre dont il coupa les trois têtes, et que Mutafier aussitôt emporta, menant grande noyse et grand deuil. Meurvin revint triomphant dans les bras de la belle Clarisse, ils firent fleurir la sainte loi dans leurs états, ils rendirent sans cesse la race de Doolin de Mayence et d'Ogier le Danois et plus nombreuse, et plus célèbre. Les sujets de Meurvin furent heureux ; et nous craignons un peu que nos lecteurs ne se le trouvent presque autant que nous d'être parvenus à la fin de cette dernière et ridicule histoire.



HUON
DE
BORDEAUX.

QUOIQUE la *Bibliothèque Bleue* se soit emparée de Huon de Bordeaux, ce Roman (l'un des meilleurs de ceux que nous avons classés sous le nom de Roman de Charlemagne) mérite mieux que plusieurs autres ouvages très-agréables que M. ou Madame Oudot ont habillés en papier bleu, d'être connu de nos lecteurs. Ils trouveront que dans la première partie de ce Roman, la plupart des personnages et des aventures ont une relation intime avec ceux de Charlemagne, dont ils ont déja lu les extraits, et même qu'ils ont trait à ceux de la Table Ronde par le roi de féerie Oberon, qui joue un rôle dans Isaïe-le-Triste, fils de Tristan de Léonois et de la belle Yseult, et dans Ogier le Danois.

Nous ne connoissons aucun manuscrit de Huon de Bordeaux; ce qui nous persuade que sa composition n'est pas antérieure à l'invention

de l'Imprimerie. La plus ancienne édition est petit *in-folio*, sans date, et gothique ; la seconde est *in-quarto*, 1516 ; les autres sont tout-à-fait modernes.

Il n'y avoit point de duc de Guienne du tems de Charlemagne ; ce nom même n'étoit point connu, et ce pays s'appelloit Aquitaine. Ainsi il n'y a jamais eu de duc de Sévin, ni de comte Huon de Bordeaux son fils.

CHARLEMAGNE ne pouvoit se consoler de la malheureuse affaire de Roncevaux, et de la perte qu'il avoit faite dans cette journée, de ses braves neveux Olivier et Roland, et de plusieurs autres preux de sa cour. Couvert de lauriers, mais accablé par la mélancolie et par le poids des années, il fit assembler les hauts barons et les pairs, pour leur proposer de céder l'empire et le trône de France à ses deux fils Charlot et Louis (1).

---

(1) Ce Charlot, si fameux par ses méchancetés dans l'histoire romanesque de Charlemagne, et qui fait si peu de bruit dans l'histoire véritable de la France et de l'Empire, fut Charles, roi de la France orientale, qui mourut en 811, trois ans avant son père, sans postérité.

Nous avons déjà vu quel étoit le foible de c
empereur pour le premier de ces princes. Il e
bien desiré que les barons et les pairs eussent
la complaisance de lui demander Charlot po
maître; mais celui-ci s'étoit si cruellement av
par plusieurs trahisons et par sa férocité, que l
conseil s'opposa vivement à l'abdication de Char-
lemagne, et le supplia de conserver toujours un
sceptre qu'il portoit avec tant de gloire.

Amaury de Hautefeuille, cousin de Ganelon, et chef de la coupable branche de la maison de Mayence, étoit le partisan secret de Charlot, auquel il ressembloit par ses mœurs lâches et criminelles. Amaury conservoit le plus vif ressentiment contre la maison de Guienne, dont le dernier duc (*Sévin*) l'avoit souvent puni de ses forfaits. Il saisit cette occasion de nuire aux deux jeunes enfans que le duc Sévin avoit laissés en mourant sous la régence de la duchesse Alix leur mère; et son intérêt personnel à rendre Charlot plus riche et plus puissant, lui fit ouvrir un nouvel avis.

Il feignit de se rendre à celui des barons; il dit qu'il falloit éprouver Charlot en lui don-

Quant à Louis, c'est sans doute l'empereur Louis le Débonnaire.

ant quelques riches provinces, avant que de le placer sur le trône ; et que l'empereur, sans lui céder aucune de celles de son royaume, pouvoit lui donner l'investiture de la Guienne; sept ans s'étant écoulés depuis la mort du duc Sévin, sans que le nouveau duc, fils de Sévin, eût voulu sortir de la forte et riche ville de Bordeaux, pour lui rendre l'hommage qu'il devoit à son seigneur suzerain.

Nous avons admiré précédemment quelle étoit la justice et la sagesse des conseils que le duc Naymes de Bavière donnoit à Charlemagne, dont il s'étoit montré constamment le plus fidèle et le meilleur ami.

Le duc Naymes réfuta, d'un air de mépris, l'avis intéressé d'Amaury; il représenta vivement à l'empereur la grande jeunesse des enfans du duc Sévin, les utiles et glorieux services de leur père, et proposa de députer deux Chevaliers à Bordeaux, pour demander à la duchesse régente d'envoyer ses deux fils à la cour de l'empereur, pour lui rendre hommage et pour le servir.

Charlemagne applaudit à cet avis, et députa deux Chevaliers pour aller demander les deux jeunes princes à la duchesse Alix leur mére. A peine la duchesse apprit-elle l'arrivée des députés, qu'elle envoya ses grands officiers pour les recevoir; et dès qu'ils entrèrent dans son palais, elle

fut elle-même au-devant d'eux avec Huon, son fils aîné, et Girard son second fils.

Les députés, enchantés des caresses et des honneurs qu'ils reçurent dans cette cour, accompagnés des plus riches présens, ne la quittèrent qu'à regret. A leur retour ils peignirent à Charlemagne le jeune duc Huon comme un prince fait pour marcher sur les traces du valeureux duc Sévin son père, et ils l'assurèrent que dans trois mois les princes de Guienne se rendroient à sa cour.

La duchesse employa ce peu de tems à leur donner ses dernières leçons: Huon de Bordeaux les reçut dans son cœur; Girard, nourrissant une secrette envie contre son frère aîné, dissimula ses sentimens secrets par une feinte soumission, en écoutant sa mère.

Les préparatifs pour leur départ étant faits, la duchesse les embrassa tendrement en les recommandant à l'Etre suprême, et leur ordonna de passer à Cluny pour y voir leur oncle, abbé de ce monastère (1). Cet abbé, tel qu'ils devroient tous être, n'avoit jamais perdu l'occasion de faire

(1) Voici encore un grand anachronisme. L'abbaye de Cluny ne fut fondée qu'en 914, par Guillaume, qui prenoit le titre de duc d'Aquitaine, comte d'Auvergne, et seigneur de Nevers.

u bien: donnant l'exemple de toutes les vertus, l savoit les rendre aimables : on devenoit meilleur auprès de lui, par le desir de lui plaire et de 'en faire estimer. Quoique la plus grande piété ut l'ame de tous ses actes, la noblesse, la générosité qui y régnoient, annonçoit en lui la haute naissance. Rien ne pouvoit ébranler la fermeté le son caractère et de son cœur; l'Auteur dit même que ce digne frère du duc Sévin auroit eu le courage et se fût servi des armes des Chevaliers, si quelqu'un eût oublié qu'il étoit né des hauts et antiques barons de la Guienne (1) en osant lui manquer, ou à quelqu'un de ses proches qui n'eût pu se venger lui-même.

L'abbé de Cluny reçut ses neveux avec la plus grande magnificence; il les combla de présens, et, sentant combien sa présence leur seroit utile auprès de Charlemagne, dont il étoit conseiller intime, il partit avec eux pour Paris.

Lorsque les deux députés de Charlemagne etoient partis pour Bordeaux, Amaury de Hautefeuille avoit envoyé des espions à leur suite. Ayant su par eux quelle étoit la marche de Huon de Bordeaux et de Girard, ce traître persuada facilement à Charlot de lui donner

---

(1) On doit être frappé de la ressemblance de cet abbé avec le prince de l'église, son successeur.

une troupe de ses gardes, avec laquelle il irait se mettre en embuscade dans le bois de Montlhéry pour les attaquer, et par leur mort le mettre en possession des grands-fiefs de Guienne et d'Aquitaine.

Proposer une trahison barbare à Charlot, c'étoit lire dans son ame et flatter ses penchans. Non-seulement ce prince adopta le projet d'Amaury, mais il voulut l'aider lui-même à l'exécuter. Il se dérobe la nuit; et, suivi d'Amaury de Hautefeuille, et d'une grosse troupe armée comme lui d'armes toutes noires, il va s'embusquer dans le bois où les deux frères devoient passer.

Girard, le plus jeune des deux, s'étant amusé le matin à faire voler son autour le long du chemin qu'il tenoit, avoit devancé son frère, et son oncle l'abbé de Cluny. Charlot, qui le voit venir seul et sans armes, court au-devant de lui, lui cherche querelle, et le jette à bas de son cheval, blessé d'un coup de lance. Girard pousse un cri lamentable en tombant. Huon de Bordeaux l'entend, et vole à son secours sans d'autre armes que son épée. Il arrive près de Girard, et voit couler le sang de sa blessure: » Que t'a fait cet enfant, barbare, dit il à » Charlot? Quelle lâcheté de l'avoir attaqué » sans qu'il pût se défendre?... — Vraiment, » répondit

» répondit Charlot, je compte bien t'en faire
» autant; apprends que je suis le fils du duc
» Thiéry d'Ardennes, auquel le duc Sévin, ton
» père, enleva trois châteaux; j'ai juré de m'en
» venger, et je te défie..... — Lâche, répondit
» Huon, je connois bien la félonie qui règne
» dans ta race : digne fils de Thiéry, tu te sers
» de l'avantage que te donnent tes armes; mais
» apprends que je ne te crains point, et que tu
» ne m'inspires que du mépris. « A ces mots,
Charlot a la lâcheté de mettre sa lance en arrêt, et de courir sur Huon, qui peut à peine envelopper son bras gauche de son manteau;
c'est avec ce foible bouclier qu'il reçoit le coup de la lance : son manteau seul en est percé; et se levant sur ses étriers, il frappe à plomb un coup si terrible de son épée, que le casque de Charlot en est brisé, et qu'il a la tête fendue jusqu'aux yeux. Le lâche prince tombe mort sur la poussière.

En même tems Huon voit le bois plein de gens armés : il appelle les Chevaliers de sa suite; ils accourent, mais personne ne sort du bois et ne les attaque. Amaury qui vit Charlot étendu sur la place, n'eut garde de se compromettre; et sûr de la vengeance que Charlemagne tireroit de la mort de son fils, il ne voulut rien donner au hasard. Il laissa tranquillement Huon et

l'abbé de Cluny secourir et bander la plaie du jeune Girard; et les voyant s'éloigner et reprendre la route de Paris, il se contenta de relever le corps de Charlot, qu'il fit mettre en travers sur un cheval, ne suivant Huon que de loin et au petit pas. Celui-ci arriva quatre heures avant lui près de Charlemagne.

L'abbé de Cluny présenta son neveu, qui faisoit soutenir son frère blessé par deux écuyers, et qui refusa d'embrasser les genoux de l'empereur, en se plaignant vivement de l'embûche qu'on ne pouvoit, disoit-il, avoir dressée que par ses ordres. Charles surpris d'un reproche que son grand cœur ne pouvoit mériter, demanda vivement à l'abbé de Cluny quels étoient les sujets de plainte de son neveu. L'abbé raconta fidèlement à l'empereur tout ce qui venoit de se passer, et lui apprit qu'un lâche Chevalier, qui s'étoit dit hautement le fils du duc Thiéry d'Ardennes, avoit blessé Girard, et couru sur Huon qui n'étoit point armé, mais dont la force et la valeur avoient triomphé de ce lâche qu'il avoit laissé mort sur la poussière.

Charles désavoua hautement l'indigne Thiéry, félicita le jeune duc de Guienne de lui avoir donné la mort; et, conduisant lui-même les deux frères dans un riche appartement du palais, il voulut voir mettre le premier appareil à la bles-

sure du plus jeune, et les laissa tous deux sous la garde du duc Naymes de Bavière, qui, frère d'armes du feu duc Sévin, regardoit ces deux enfans comme s'ils eussent été les siens.

A peine Charlemagne les eut-il quittés, qu'en rentrant dans sa chambre il entend des cris, et voit par sa fenêtre entrer une troupe armée; il reconnoît Amaury qui porte un Chevalier mort sur les arçons de sa selle; et le nom de Charlot retentit au milieu des cris du peuple assemblé dans la cour.

Nos lecteurs ont connu, dans le Roman d'Ogier le Danois, quel étoit le foible de Charlemagne pour cet indigne fils: il descend effrayé, court au devant d'Amaury, et jette un cri douloureux en reconnoissant Charlot, qu'en ce moment Amaury mit à ses pieds. » C'est Huon de » Bordeaux, s'écrie ce traître en versant de feintes » larmes, qui vient de massacrer votre fils, avant » que j'aie pu le défendre: ordonnez qu'on coure » en armes après lui. « Charles, furieux à ces premiers mots, se saisit d'une épée, et vole à l'appartement des deux frères, pour percer le meurtrier de son fils. Le duc Naymes court au-devant de lui, l'arrête un instant, pendant lequel Charles lui apprend le crime dont Huon est accusé. » C'est un de vos pairs, s'écrie le » duc Naymes; et s'il est coupable, n'est-il pas

» ici sous votre puissance, et ne sommes-nous
» pas ses juges pour le condamner à la mort?
» Mais votre main ne doit pas se tremper dans
» son sang. »

L'empereur, calmé par la sagesse du duc Naymes, fait entrer Amaury; les pairs s'assemblent pour l'écouter, et le traître accuse Huon de Bordeaux d'avoir frappé Charlot sans que celui-ci fut en défense, quoiqu'il se fût fait connoître pour le fils aîné de l'empereur.

L'abbé de Cluny s'avance, indigné du mensonge et de l'acccusation d'Amaury : *Par saint Benoît! sire, le traître Amaury ment par la gorge,* dit-il; *si mon neveu Huon a occis Charlot, c'est à son corps défendant; c'est après qu'il eut blessé son jeune frère, et sans savoir qu'il fût votre fils. Quoique à moinerie me sois-je rangé,* continua le bon abbé, *ores me souviens-je toujours que gentilhomme de haut lieu suis-je né. J'offre de le prouver par mon corps, se tel mensonge ose soutenir Amaury; et cuiderai-je faire œuvre plus pie en pugnissant un déloyal traître, qu'à laudes et matines chanter.*

Huon jusqu'alors avoit gardé le silence, surpris de la noire calomnie d'Amaury; mais bientôt il interrompt son oncle pour s'écrier: *Traître, oserois-tu bien donner ton gage, et soutenir le mensonge que tu viens de proférer?* Amaury, doué d'une force prodigieuse, et méprisant la jeu-

nesse d'Huon, n'hésita pas à présenter un de ses gantelets, dont Huon se saisit; il le remit sur le champ aux pairs, en leur demandant leur appui: *Ores le champ*, dit-il, *doit m'être octroyé, puisque oncques ne fut cause tant légitime de combat.* Les pairs se consultèrent; eu le duc Naymes jugeant que cette querelle devoit être remise au jugement de Dieu, le combat fut accordé, sans que Charlemagne pût y porter d'opposition. Le jeune Huon fut remis entre les mains du duc Naymes, qui le lendemain matin l'arma Chevalier, et lui donna des armes blanches bien à l'épreuve. Le bon abbé de Cluny pensa d'abord se fâcher contre son neveu, de ce qu'il le privoit de l'honneur de se battre pour une aussi bonne cause; mais bientôt, enchanté de lui trouver des sentimens dignes de sa naissance, il l'embrassa, le bénit, et courut à Saint-Germain-des-Prés célébrer les saints mystères, tandis que les officiers de cette célèbre abbaye en préparoient les lices pour les combattans (1).

Le combat fut long et sanglant; l'adresse et

(1) L'abbaye Saint-Germain avoit autrefois des lices préparées pour les combats nommés les jugemens de Dieu. Ces lices sont devenues le célèbre Pré aux Clercs, et font partie du fauxbourg Saint-Germain.

l'agilité du jeune Huon lui fit éviter la plupart des coups terribles que le féroce Amaury lui portoit. Déjà le sang du traître couloit sur ses armes et sur le sable; ses coups moins précipités étoient plus foibles: ce fut alors que Huon redoublant les siens, le fit tomber sur les genoux. » Je te crie merci, lui dit Amaury; viens, Huon, » je vais tout avouer à Charlemagne, mais aide-» moi à me relever. « Le brave et loyal Huon met aussi-tôt son épée sous son bras gauche, et vient tendre le droit au traître Amaury, qui saisit cet instant pour lui porter un coup dans le flanc. Les mailles du haubert de Huon résistent; il n'est blessé que légérement. Alors transporté de fureur, il oublie qu'il ne sera pas assez complétement lavé de la calomnie d'Amaury, si le traître ne la désavoue; et, n'écoutant qu'une juste vengeance, il lui fait voler la tête d'un revers de son épée.

Le duc Nayme et les pairs s'approchent, font traîner le corps d'Amaury hors de la lice, et conduisent Huon à Charlemagne. Ce prince, n'écoutant que son ressentiment et sa douleur, ne peut voir qu'en frémissant le meurtrier de son fils; et, malgré les représentations des pairs, il se sert de l'injuste prétexte qui s'offre pour dire que Huon n'a rien fait avouer à son délateur, et que par conséquent il est en droit de con-

fisquer ses grands-fiefs, et de le bannir à jamais des terres de la France et de l'Empire.

Ce n'est qu'après de longs débats que le duc Naymes, les pairs et l'abbé de Cluny le font convenir de l'injustice d'un pareil arrêt ; ils parviennent enfin à lui faire accorder le pardon au jeune duc de Guienne, sous des conditions qu'il sera le maître de lui imposer.

Charles fait approcher Huon qui se jette à genoux, lui rend hommage, et lui crie merci pour le meurtre involontaire de son fils. Charles refuse de recevoir les mains de Huon dans les siennes, et se contentant de le toucher avec son sceptre : « Je reçois ton hommage, lui dit il, et » je te pardonne la mort de mon fils ; mais je » t'ordonne de partir sur le champ pour aller » chez l'amiral Sarasin Gaudisse (1). Tu te pré-

(1) C'est ici le lieu de faire une remarque sur le nom d'Amiral, que nos anciens Romanciers donnent souvent aux généraux Sarasins qui commandoient les armées même par terre. Ce terme vient du mot arabe *Emir*, qui signifie chef ou seigneur. Du temps des Croisades, les chrétiens l'adoptèrent pour siguifier un général de mer ; mais dans l'origine il ne signifioit qu'un seigneur Mahométan plus grand qu'un autre : ainsi, les amiraux avoient sous eux de petits sultans, cheicks ou seigneurs. C'est, au reste, ce dont on va voir la preuve dans ce Roman, dans lequel les amiraux sont les grands souverains.

» sentiras au moment où tu le sauras à table
» tu couperas la tête du plus grand seigneur que
» tu trouveras assis le plus près de lui; tu baiseras
» trois fois à la bouche, en signe de fiançailles,
» sa fille unique Esclarmonde, qui est la plus
» belle pucelle du monde; et tu demanderas de
» ma part à l'amiral, entr'autres dons et tributs,
» une poignée de sa barbe blanche, et quatre de
» ses grosses dents mâchelières. »

Ces conditions firent murmurer tous les pairs: Ah! s'écria l'Abbé de Cluny, tuer un roi Sarrasin sans lui avoir proposé le saint baptême!... Passe encore, disoient les jeunes pairs, pour la seconde condition; mais en vérité la demande que Huon est forcé de faire à cet amiral, est bien incivile, et bien difficile à obtenir.

L'entêtement de l'empereur à soutenir ce qu'il décidoit, étoit connu. Rien ne paroissoit impossible au courage d'Huon de Bordeaux:
» J'accepte ces conditions, s'écria-t-il, en arrê-
» tant les représentations du sage duc de Ba-
» vière: Seigneur, je reçois mon pardon à ce
» prix; mais de ce moment mes états sont libres;
» je pars pour exécuter vos ordres, comme
» votre vassal et pair de France; et comme duc
» de Guienne, j'en donne la régence à la du-
» chesse Alix ma mère, et à mon frère Girard
» sous ses ordres. »

Le duc Naymes et l'abbé de Cluny ne pouvant obtenir quelque modération à la sévérité des ordres de Charlemagne, puisque Huon même s'y soumettoit, ils emmenèrent le jeune duc qui, dans le même jour, voulut sortir de Paris. Son oncle le suivit, mais dès la première journée Huon, occupé de l'exécution des ordres auxquels il s'étoit soumis, le pria de prendre le chemin de Bordeaux avec son frère, et de le laisser partir seul. Tout ce que le bon abbé put en obtenir, fut qu'il se prépareroit à cette entreprise périlleuse, en allant à Rome rendre hommage au saint Père, dont la duchesse Alix étoit sœur, et lui demander sa bénédiction et l'absolution de ses péchés.

Huon le lui promit, et s'achemina vers Rome. L'abbé de Cluny conduisit Girard dans son abbaye, d'où tous les deux partirent dès que ce dernier fut guéri de sa blessure, et se rendirent à Bordeaux. Ils y trouvèrent la duchesse plongée dans une douleur mortelle : elle savoit déja tout ce qui s'étoit passé dans le voyage de ses fils ; elle espéroit du moins pouvoir embrasser encore une fois son cher Huon avant qu'il partît pour l'Asie ; et lorsqu'elle ne le revit point avec son frère, sa douleur redoubla si fort, et elle en eut le cœur si serré, que, peu de

jours après, elle expira dans les bras de l'abbé, en priant Dieu pour les jours de son fils.

Dès que l'abbé de Cluny eut célébré ses obsèques, il retourna dans son abbaye, et de là en Guienne, où le caractère lâche et féroce de Girard n'ayant plus de frein, s'annonça bientôt de la façon la plus odieuse, en s'emparant du gouvernement, en l'exerçant plutôt en tyran qu'en prince, et en chassant tous les anciens serviteurs de sa maison. Il fit même essuyer les traitemens les plus rigoureux au bon prévôt Guire, maire de Bordeaux, le plus fidèle serviteur de sa famille, et qui même avoit pris soin de son enfance.

Girard acheva de se déshonorer en prenant pour femme la fille de Gibouars de Sivillé, homme d'une richesse immense, mais en horreur par les crimes et les trahisons qu'il avoit commis pour accumuler ses trésors; et de ce moment unis par le rapport de leurs ames coupables, le beau-père et le gendre se rendirent odieux dans toutes les belles et vastes provinces situées au delà de la Loire.

Pendant ce tems, Huon de Bordeaux ayant traversé les Apennins et l'Italie, s'étoit rendu dans les fauxbourgs de Rome, où quittant ses armes, il se couvrit d'un habit de pèlerin. C'est

sous ce vêtement qu'il se rendit, un jour de fête, aux pieds du saint Père; et, ce ne fut qu'après l'humble confession de ses fautes qu'il se fit reconnoître pour son neveu : *Ah !* s'écria le saint Père, *beau neveu, plus forte pénitence pourrois-je vous imposer que celle que reçutes de Charlemagne? Allez en paix, beau neveu*, continua-t-il en l'absolvant les yeux pleins de larmes; *je vais intercéder auprès du Très-Haut pour vous.* Ce ne fut qu'après que le saint Père eût célébré la messe, qu'il mena son neveu dans son palais : il lui fit changer d'habit, et le fit reconnoître des cardinaux et des princes Romains, comme étant le duc de Guienne, fils de sa sœur la duchesse Alix.

Huon, en partant, avoit juré de ne s'arrêter jamais plus de trois jours dans le même lieu, sans y être forcé. Le saint Père profita de ce tems pour lui inspirer autant de zèle pour la gloire du christianisme, que de confiance dans les secours du Très-Haut; et lui conseilla de s'embarquer d'abord pour la Palestine, de visiter le saint sépulcre, et de partir des côtes de cette contrée pour pénétrer au fond de l'Asie.

Huon de Bordeaux, enrichi de reliques, et comblé d'indulgences et des bénédictions du saint Père, obéit à ses ordres, s'embarque, arrive en Palestine, et visite, avec autant de foi

que de respect, les saints lieux. Il en part pour se rapprocher des bords de la mer; mais, ne connoissant ni le pays, ni la langue que l'on parle en Syrie, il s'égare dans une forêt, et reste trois jours sans voir aucune créature humaine, ne vivant que du miel et des fruits sauvages qu'il trouvoit sur les arbres. Le troisième jour, s'étant enfoncé entre des roches escarpées, et cherchant un passage, il fut surpris et s'arrêta, voyant un grand homme à moitié nu, dont la barbe et les cheveux déja gris couvroient la poitrine et les épaules. Cet homme s'arrête à son tour, le considère, et voit à ses armes que c'est un Chevalier chrétien. Sur le champ il s'approche et s'écrie dans la langue de *Oc* (1): » Ah! bon Dieu, qui pouvez-vous être ? Il y a » quinze ans passés que j'habite ce désert, sans » avoir vu nul homme des pays où je présume » que vous avez pris naissance. «

Huon, pour achever de se le concilier, délace son casque, et vient à lui d'un air doux et riant. L'autre le regarde avec plus de surprise que la

---

(1) On distinguoit les peuples qui habitoient depuis *la* Loire jusqu'à la Sambre et le Rhin, par la langue de *Cil* qu'ils parloient, et ceux depuis la Loire jusqu'à la mer, par la langue de *Oc*: c'est d'où la Septimanie prit le nom de Languedoc.

remière fois : » Grand Dieu ! s'écria-t-il, vit-on jamais une ressemblance si frappante ? Ah ! noble Chevalier, ajouta-t-il, dites-moi, de grace, quelle contrée vous a vu naître, et de quel sang vous avez reçu le jour ? — J'exige, lui répondit Huon de Bordeaux, » avant de me faire connoître, que vous me » disiez vous-même qui vous êtes ; qu'il vous » suffise dans ce moment de savoir que je suis » chrétien, et que c'est dans la Guienne que je » suis né. — Ah ! plaise au ciel que mes yeux » et mon cœur ne me trompent point, s'écria » de nouveau l'inconnu ! Seigneur, je m'appelle » Gérasme ; je suis frère de Guire, prévôt et » maire de Bordeaux. Je fus fait prisonnier » dans la bataille où mon cher et illustre maître, » le duc Sévin, perdit la vie. J'ai souffert pendant trois ans toutes les rigueurs de l'esclavage. Ayant rompu mes chaînes, m'étant » soustrait à la poursuite des infidèles, j'habite » ce désert depuis plus de dix ans, et vos traits » me rappellent ceux d'un maître que j'adorois, » et que j'ai fidèlement servi depuis mon enfance » jusqu'à sa mort. « Huon ne lui répond plus qu'en l'embrassant, les larmes aux yeux. Gérasme apprend de sa bouche qu'il tient dans ses bras le fils du duc Sévin. Il le conduit dans sa

cabane, et lui fait part des fruits secs et du miel qui font sa seule nourriture.

Huon de Bordeaux raconte ses aventures à Gérasme, qui ne peut les écouter qu'en versant des larmes, en baisant ses mains, et en embrassant à tous momens ses genoux. Huon le consulte sur les moyens de conduire son entreprise. Gérasme ne lui cache pas que la réussite en paroît impossible ; mais il lui jure qu'il ne l'abandonnera pas. Dailleurs, la langue Sarasine que je possède, lui dit-il, nous sera souvent utile, dès que nous serons sortis de ces déserts.

Dès le lendemain, Gérasme guide Huon au travers des roches et des précipices qui bordoient ce lieu sombre. Il le conduit, par l'isthme de Suès, jusques sur les bords de la mer Rouge, les lui fait longer, et le fait passer en Arabie. A peine y étoient-ils entrés, que le chef d'une horde d'Arabes vagabonds vient les attaquer, attirés par quelques pierreries qui brilloient sur le casque de Huon de Bordeaux. Le brave prince tue le chef des brigands, et met la troupe en fuite. Gérasme s'empare des armes et de l'épée du brigand.

Cette aventure et plusieurs autres, inutiles à rapporter, ayant à peine retardé de quelques heures la marche de Huon de Bordeaux, il de-

mande à Gérasme quand il pourra arriver dans les états de l'amiral Gaudisse. Deux chemins y conduisent, répond Gérasme; vous ne pouvez être moins de trois mois pour arriver par le passage le moins dangereux. Il vous est possible d'y pénétrer dans moins de quinze jours par un autre chemin; mais ce ne peut être qu'en traversant un bois si redouté, que je vous conjure de ne pas vous y engager.

Le zèle avec lequel Huon de Bordeaux avoit résolu d'obéir aux ordres de Charlemagne, lui fermoit les yeux sur toute espèce de péril; il eut peu de peine à persuader le courageux Gérasme; et tous les deux marchèrent à grands pas vers ce bois périlleux, que bientôt ils apperçurent à l'extrémité de la plaine. Alors Gérasme entrant dans de plus longs détails, apprit à Huon que ce bois étoit habité par Oberon, roi de Féerie, dont le pouvoir retenoit les Chevaliers assez téméraires pour oser y pénétrer, et les métamorphosoit en lutins, ou en bêtes de différente espèce. Rien ne peut ébranler le courage de Huon; et quoique des animaux, et jusqu'à des oiseaux, semblent s'opposer à son passage, il entre et s'enfonce avec Gérasme dans l'épaisseur de ce bois.

A peine eurent-ils suivi l'une des routes, qu'ils arrivèrent à une étoile formée par des allées à

perte de vûe. Une seulement paroissoit terminée par un palais de la plus belle structure, et dont les toits dorés étoient ornés de girouettes brillantes couvertes de diamans. Une calèche superbe qui paroissoit en sortir, sembloit voler pour prévenir Huon de Bordeaux. Ce prince n'apperçut dans cette calèche qu'un enfant de quatre à cinq ans, de toute beauté, et dont la robe étinceloit par le feu des pierreries dont elle étoit couverte. Il le fit remarquer à Gérasme, dont la frayeur fut extrême. Il saisit les rênes du cheval de Huon, et hâtant ce cheval et le sien à coups de gaule, il entraîna le prince malgré lui dans une route opposée, en lui criant qu'ils étoient perdus s'ils parloient à ce méchant nain, qui, quoiqu'il parût enfant, étoit né sous Jules-César, et qui, ayant éprouvé de longs malheurs, se plaisoit à s'en venger sur tous ceux qui passoient dans ce bois. Cependant Huon ne s'éloignoit du nain qu'à regret; il l'avoit trouvé si beau, ses yeux paroissoient si doux, qu'il ne pouvoit croire qu'une si charmante créature fut capable de lui nuire. Mais il suivit toujours Gérasme, qui, ne quittant pas les rênes de son cheval, l'entraînoit avec plus de vitesse. Tout-à-coup un orage affreux s'élève dans la forêt : bientôt ils ne marchent qu'à la lueur des éclairs. De tems en tems ils entendent

une voix enfantine et douce qui crioit : *Approche et écoute-moi, duc Huon ; c'est en vain que tu me fuis.* Gérasme n'en couroit que plus vîte, et ne s'arrêta qu'à la porte de l'enceinte d'un double monastère de cordeliers et de sœurs clairettes (1), dont les deux communautés s'étoient réunis, le matin, pour une procession générale de l'ordre, et que l'orage faisoit courir en désordre pour rentrer chacune dans sa clôture séparée. Gérasme, se croyant à couvert de la malice du nain au milieu des bannières et de tant de personnes pieuses, s'arrêta pour leur demander un asyle, et se jetta de son cheval à terre avec Huon, qu'il força de descendre du sien ; mais à l'instant même ils furent joints par le nain, qui sur le champ sonna d'un cor d'ivoire qui pendoit sur son sein. Alors le bon Gérasme, *voulsit ou non*, dit l'Auteur, se prit à danser comme un jeune clerc ; et, saisissant la main d'une vieille nonne qui mouroit d'envie d'en faire autant, ils bondirent tous les deux sur l'herbe, et furent imités par moines et nonnains des deux processions qui se confondirent pour

(1) Il est inutile d'avertir qu'il y a encore ici un anachronisme ; car saint François d'Assise, instituteur des Cordeliers, et sainte Claire sa sœur ; institutrice des Clairettes, n'ont vécu qu'à la fin du douzième siècle.

former le ballet le plus étrange. Le seul Huon n'avoit aucune envie de danser ; mais il mouroit de rire en voyant les ridicules postures et les sauts de tous ces danseurs, qui par fois culbutoient sur l'herbe, sans que leur chûte arrêtât les moines, et que la modestie pût forcer les nonnains à réparer le désordre de leurs vêtemens.

Alors le nain s'approchant de Huon, lui dit d'une voix douce et en françois : *Duc de Guienne, pourquoi me fuis-tu ? Je te conjure par le Dieu qui créa le ciel et la terre, de me parler.* Huon s'entendant conjurer de cette façon, n'eût plus de crainte, sachant bien qu'aucun esprit de ténèbres n'eût osé attester le nom du Dieu tout puissant. *Seigneur*, lui répondit-il, *qui que vous soyez, je suis prêt à vous écouter et à vous répondre.* — *Huon, mon ami*, continua le nain, *j'aimai toujours ta race, et tu m'es cher depuis ta naissance. L'état de grâce où tu étois en entrant dans mon bois, te mettoit à couvert de tout enchantement, quand même je ne te voudrois pas autant de bien. Si ces moines, ces nonnains, et même ton ami Gérasme, avoient une conscience aussi pure que la tienne, mon cor ne les feroit pas danser ; mais quel est le moine ou la nonnain qui puisse sans cesse se défendre d'écouter la voix du tentateur ? et Gérasme dans le désert a souvent douté du pouvoir de la Providence.*

A ces mots, Huon vit redoubler les sauts des deux processions et de Gérasme. Il demanda grace pour eux ; le nain l'accorda, et le pouvoir du cor cessant à l'instant, chaque nonnain se dépêtra de son danseur, rajusta sa guimpe, et se rassembla sous la bannière de sainte Claire. Les deux communautés s'étant remise en bon ordre, rentrèrent modestement chacune dans leur enceinte ; et Gérasme mourant de chaud, essoufflé, et ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, se jetta sur l'herbe en criant à Huon : *Monseigneur, je vous l'avois bien dit......* Il alloit peut-être faire quelque imprécation contre le nain, si celui-ci ne se fut approché de lui en lui disant : *Gérasme, Gérasme, pourquoi murmuras-tu contre la Providence dans ton désert ? Pourquoi formas-tu contre moi des jugemens téméraires ? Tu méritois bien cette légère punition ; mais je te connois pour loyal et homme de bien : désormais je veux être ton ami ; tu ne tarderas pas même à l'éprouver.* A ces mots il lui présente un riche gobelet vide : *Fais le signe de la croix sur ce vase*, lui dit-il, *et crois que je ne tiens mon pouvoir que du Dieu que nous adorons, et dont, comme toi, je suis la sainte loi.* Gérasme obéit sans hésiter, et sur le champ le vase se remplit d'un vin délicieux, qui lui rendit toute la vigueur de ses belles années. Pénétré de confian-

ce et de respect pour le nain, il se jette à ses genoux ; le nain le relève, les fait asseoir à côté de lui, et commence ainsi son histoire.

« Julius César disputant l'empire Romain à » Pompée, fut un jour porté par la tempête » près de l'île Célée, où régnoit la fée *Glo-* » *riande*, ma mère. L'île Célée ne fut visible » que pour ce grand homme, qui, malgré les » représentations des Chevaliers Romains em- » barqués sur son vaisseau, sauta seul dans un » esquif, après avoir fait jetter l'ancre, et » aborda bientôt dans l'île. L'esquif parut alors » immobile ; mais dès que Julius César eut mis » pied à terre, il disparut aux yeux des gens » de son vaisseau. A peine eut-il fait quelques » pas, que la belle fée Gloriande vint au-de- » vant de lui, telle que l'on peint Vénus lors- » qu'elle se plait à soumettre le dieu de la guer- » re. Je ne connois point de plus grand homme » que toi, lui dit-elle : c'est à toi que je veux » devoir le bonheur d'être mère. Viens avec » moi dans mon palais, où l'amour et les plaisirs » t'attendent ; dès demain tu rejoindras ton » vaisseau. Je t'estime trop pour arrêter tes » grandes destinées ; apprends de moi que, » bientôt vainqueur de Pompée dans les plaines » de Pharsale, tu verras tous les rois de la terre » à tes pieds. . . . .

» César étoit né très-galant ; et les Auteurs » ont dit de lui qu'il ne s'étoit jamais refusé » au bonheur de plaire, même lorsqu'il étoit » en Bithynie à la Cour de Nicomède. Il suivit » avec transport la belle Gloriande ; et voyant » renaître le jour après une nuit délicieuse, il » regretta vivement que ce fût celui qui l'alloit » séparer de sa charmante fée.

» César rentra en soupirant dans son esquif : » l'île disparut aussitôt ; il ne vit plus que son » vaisseau, qu'il rejoignit, qui leva l'ancre, et » qui déploya ses voiles.

» Gloriande resta enceinte ; et les neuf mois » s'étant écoulés, elle fut attentive au moment » de ma naissance, à me douer d'une beauté » égale à la sienne, et d'un pouvoir que je ne » pouvois exercer comme elle que pour punir » le crime, et pour récompenser la vertu.

» Gloriande ignoroit qu'une de ses sœurs, » ayant un pouvoir égal au sien, conservoit » contre elle une animosité qu'une ancienne » querelle avoit excitée, et dont la belle ame » de Gloriande n'avoit pas conservé le plus lé- » ger ressentiment. Cette sœur saisit bien cruel- » lement cette occasion de s'en venger. Je te » doue, dit-elle en me touchant de sa baguet- » te, de ne plus grandir depuis l'âge de quatre » ans, d'être hideux pendant trente, et de ne

» reprendre ton pouvoir et ta charmante figure
» (que je ne peux t'ôter pour toujours) que
» lorsque tu auras passé ces trente ans dans la
» servitude.

» Quel que fût le pouvoir de ma mère, quel
» que fût ensuite le repentir de sa barbare sœur,
» je fus forcé par un pouvoir suprême à rem-
» plir ma destinée. Dès que j'eus atteint quatre
» ans, je devins hideux, et je me trouvai le nain
» le plus contrefait qu'on ait jamais vu dans
» aucune cour d'Allemagne. Forcé de m'éloi-
» gner de l'île Célée et de cacher ma naissance
» illustre et mon vrai nom, c'est sous celui de
» Tronc le Nain que je servis Isaïe le Triste et
» son fils; et ce ne fut qu'aux noces de ce der-
» nier que, les trente ans de servitude étant
» expirés, ma mère Gloriande et sa sœur vinrent
» me rendre mon pouvoir et ma beauté; mais
» elles ne purent rien changer à la petitesse de
» ma stature. »

Huon et Gérasme avoient été trop bien éle-vés pour ne pas posséder à fond l'histoire de tous les Chevaliers de la Table Ronde, qui ser-voient encore alors de modele aux Chevaliers François. Ils reconnurent facilement le char-mant roi de féerie Oberon, et se rappelèrent tout l'esprit que Tronc le Nain avoit conservé dans le tems de ses infortunes. Ils osèrent même en

appeler quelques traits à l'aimable Oberon ; il en rit en leur disant qu'il reconnoissoit bien en eux les Chevaliers des bords de la Garonne, qui ne pouvoient s'empêcher de *gaber*, même jusqu'à leurs meilleurs amis. Cette petite leçon, bien douce, rendit les deux Chevaliers plus circonspects ; et tous deux jurèrent au nain bienfaisant la plus entière soumission à ses ordres. Je sais, leur dit-il, quel est le message dont Charlemagne a chargé le brave Huon ; c'est ainsi qu'il a déja fait périr quelques autres Chevaliers dont il vouloit se défaire. Rien n'auroit pu vous sauver du même sort, si vous aviez constamment refusé de me parler ; mais à présent, si vous voulez obéir exactement à mes ordres, je promets à mon cher Huon une pleine réussite, et pour femme la charmante Esclarmonde. Après s'être ainsi expliqué, il fit présent au duc de Guienne du riche et utile vase qui se remplissoit de vin dès qu'un homme de bien le tenoit dans ses mains. Il lui donna pareillement son beau cor d'ivoire, en lui disant : Huon, en le sonnant doucement, vous ferez danser comme vous l'avez vu, tous ceux dont l'ame n'est pas absolument pure aux yeux du Très-Haut ; et vous trouverez vraisemblablement bien des danseurs : mais si vous en sonnez avec violence, songez qu'alors je vous entendrai de cinq cents journées de

distance ; et que sur le champ je volerai, moi mon armée, à votre secours. Prenez donc bi garde d'en abuser; car je vous défends express ment d'en sonner de façon à m'appeler, à moin que vous ne soyez dans le danger le plus pressan et sans défense.

Oberon instruisit ensuite Huon de la route qu'il devoit suivre pour arriver dans les états de l'amiral Gaudisse, et de la conduite qu'il tiendroit pour passer les quatres portes qui défendoient l'entrée de son palais. Vous devez encore, lui dit-il essuyer bien des périls avant que d'y arriver; et je crains bien, ajouta-t-il les larmes aux yeux, que vous ne suiviez pas exactement mes ordres, et que vous ne vous trouviez dans le cas d'éprouver les plus grands malheurs. A ces mots il embrasse Huon et Gérasme, les conduit tous les deux hors de son bois, leur montre la route qu'ils doivent prendre ; et touchant leurs armes et leurs habits avec sa baguette, ils se trouvent armés et vêtus à la manière des Orientaux.

Huon de Bordeaux et Gérasme marchèrent plusieurs jours sans passer par des lieux habités; non-seulement le vase se remplissoit toujours dans leurs mains, mais il leur fournissoit en abondance toutes les espèces de vivres qu'ils pouvoient desirer. Ils arrivent enfin à la vue d'une grande ville ; le jour étant sur son déclin, ils entrèrent

ans les fauxbourgs, et Gérasme qui parloit parfaitement la langue Sarasine, s'informa du caravansérail ou, pour une nuit, eux et leurs chevaux pourroient loger.

Un homme qui paroissoit être un des principaux de la ville, voyant les deux Chevaliers dans cette espèce d'embarras, s'avance, et les prie avec civilité d'accepter sa maison. Il entrent, et leur nouvel hôte leur en fait les honneurs avec une aisance et des attentions qu'ils furent étonnés de trouver dans un Sarasin. Cet hôte s'empressoit à les servir, et leur présentoit le sorbet et du café, lorsqu'un de ses gens ayant laissé tomber mal-adroitement une belle cafetière qui se brisa, et dont le café lui brûla la jambe: son maître ne put s'empêcher de lui crier en colère: *Cap de Dious! chétif vassal, bien mériterois que d'un coup de pied je te fisse voler sur le minaret de la mosquée.*

Huon de Bordeaux ne put s'empêcher de rire en reconnoissant le langage et la vivacité gasconne L'hôte, qui n'avoit pas cru être entendu par ces étrangers, rougit, et montra le plus grand embarras. Huon l'augmente en lui parlant le patois de son pays. Cependant la confiance s'établit entre eux, et sur-tout lorsqu'on apporta la table et que les domestiques se retirèrent. L'hôte et Huon se regardoient en souriant, et mouroient

d'envie de se faire des questions: Gérasme les mi[illegible] bientôt à leur aise, en disant au maître de la mai[illegible] son : *Eh donc, cher hôte, bien m'apert que vo[illegible] êtes de notre pays ? Bien vainement voudriez-vous [illegible] celer.* L'hôte voyant qu'il étoit découvert, et que les deux feints Sarasins étoient nés près des bords de la Garonne, leur saute au cou, et leur apprend qu'il est chrétien. Huon, que les leçons d'Oberon commençoient à rendre prudent, se servit du plus sûr moyen d'éprouver si son hôte étoit sincère; il tire de son sein le vase qu'il tenoit d'Oberon, et le présente vide à son hôte : *Quès-à-quo ?* dit l'hôte en se signant ; *mieux l'aimerois-je plein.* Mais le vase l'étoit déjà ; et l'hôte étonné, n'osoit le porter à la bouche. Buvez hardiment, mon cher compatriote, lui dit Huon ; votre loyauté, votre foi, sont trop éprouvées par ce vase, pour que vous n'en receviez pas le prix. L'hôte n'hésite plus à boire, trouve le vin délicieux : le vase passe dix fois de main en main ; les caresses mutuelles redoublent, et chacun raconte ses aventures avec rapidité. Celles de Huon impriment bien du respect à l'hôte, qui reconnoît en lui son légitime souverain; et celles de l'hôte apprennent à Gérasme qu'il trouve son cousin Floriac, qu'il n'avoit connu que dans son enfance.

Vous êtes dans la forte cité de Tourmont, leur

dit Floriac ; mais vous apprendrez avec autant de douleur que de surprise, que c'est un frère du duc Sévin, votre propre oncle, qui la gouverne. Vous avez sans doute entendu raconter qu'un jeune frère du duc de Guienne fut enlevé par des corsaires sur le bord de la mer, avec tous ceux qui l'accompagnoient. J'étois son page alors, et je fus conduit avec lui sur une côte de la mer Rouge, où nous fûmes vendus comme esclaves à l'un des petits sultans soumis à l'amiral Gaudisse, auquel nous fûmes envoyés comme faisant partie du tribut qu'il lui payoit tous les ans. Votre oncle, que ses gouvernantes avoient un peu gâté, crut en imposer beaucoup à l'amiral en parlant de sa haute naissance ; et l'amiral détestant, en bon musulman, tous les princes chrétiens, s'attacha dès ce moment à le pervertir, et à le faire renoncer à notre sainte loi. Il n'y réussit que trop facilement. Votre oncle, séduit par les prestiges des Santons, et par les plaisirs et la puissance que l'amiral lui destinoit, commit le crime affreux d'apostasie ; il renonça à son baptême, et embrassa le musullanisme. Gaudisse alors le combla d'honneurs et de richesses, lui fit épouser une de ses nièces, et l'envoya comme un de ses lieutenans régner sur cette belle frontière, dont Tourmont est la capitale. Votre oncle conservoit pour moi la même amitié qu'il

avoit eue dès son enfance; mais toutes ses caresses et ses efforts ne purent réussir à me faire renoncer à ma foi. Peut-être convenoit-il dans son cœur que ma résistance étoit digne d'estime; peut-être aussi conserve-t-il encore l'espérance de m'amener enfin à l'imiter. Il m'appela près de lui dans Tourmont, dès qu'il en fut le maître; il m'y donna sa confiance; et, fermant les yeux sur mon culte secret, il me permit de conserver près de moi quelques chrétiens que j'ai soin d'entretenir dans leur croyance. Ah ! s'écria Huon, conduisez-moi promptement près de cet oncle coupable. Un prince de la maison de Guienne pourroit-il, en ma présence, ne pas rougir du lâche abandon qu'il a fait de la foi de ses pères? Hélas ! répondit Floriac, je crains bien qu'il ne soit sensible ni à vos reproches, ni même au plaisir de trouver en vous un neveu digne de sa haute naissance. Abruti par les voluptés d'un sérail, jaloux d'un despotisme qu'il exerce souvent avec barbarie, son cœur endurci le portera plutôt à la violence, et peut-être même à vous donner la mort. N'importe, dit le brave et fervent Huon, je ne peux la recevoir pour une plus belle cause; et j'exige de vous de me présenter à lui, dès demain matin, après lui avoir déclaré ma naissance. Floriac voulut insister; mais Huon, animé par son zèle, s'écria: Je vous en conjure comme

chrétien, et comme votre ami; et je vous l'ordonne comme duc de Guienne, et le véritable souverain que vous devez reconnoître.

Floriac obéit: il se rend au lever du Soudan, lui fait part de l'arrivée de son neveu le duc Huon de Bordeaux, et du dessein de ce prince de se rendre, dès ce même matin, à sa cour. Le Soudan surpris, fut quelque tems sans lui répondre, quoique son parti fût pris sur le champ; mais la perversité de son ame lui suggéra le moyen de dissimuler. Il savoit que Floriac aimoit trop les chrétiens et les princes de son sang pour l'aider à trahir son neveu; il feignit donc une joie extrême d'apprendre que bientôt il recevroit dans ses bras l'aîné de sa maison; il envoya Floriac le chercher en diligence; il fit parer son palais, assembler son divan, et, après avoir donné quelques ordres secrets, il alla lui-même au-devant de son neveu, qu'il annonça sous son nom à tous les grands de sa cour.

Huon frémit d'indignation en voyant son oncle le front ceint d'un riche turban vert, surmonté d'un croissant de pierreries. Sa candeur naturelle ne lui laissa recevoir qu'avec peine des embrassemens que la fausseté du sultan lui faisoit prodiguer. Cependant l'espérance qu'il eut de trouver le moment de lui reprocher son apostasie, le porta à se prêter aux honneurs que son oncle

lui faisoit rendre. Le sultan évite avec adre de se trouver seul avec lui, et le promène to la matinée dans la vaste enceinte de ses jard et de son palais. Cependant l'heure du din s'approche ; et le sultan le prenant par la ma pour le conduire dans la salle du festin, Huo saisit ce moment, et lui dit tout bas : *O mon oncle ! ô prince frère du duc Sévin ! en quel état a-j la douleur et la honte de vous voir ?* Le sultan fei d'être attendri, lui serre la main, et lui dit à l'o reille : *Silence, mon cher neveu ; demain matin j vous écouterai.*

Huon, consolé par ce peu de mots, se met à table à côté du sultan. Le muphti, quelques cadis, des agas et des santons remplissent les autres places. Gérasme s'asseoit au milieu d'eux, et Floriac, qui ne peut perdre de vue ses hôtes, reste debout, et sort de moment en moment pour observer ce qui se passe dans l'intérieur du palais. Peu de tems après, il voit un grand nombre de gens armés se glisser dans des cabinets qui ont des issues dans le salon du festin. Il étoit prêt à rentrer pour en avertir ses hôtes, lorsqu'il entend une rumeur violente s'élever dans cette salle. Voici quel en étoit le sujet.

Huon et Gérasme furent très-contens du premier service, et mangèrent de très-bon appétit ; mais les gens de leur pays n'étant pas accoutumé

à ne boire que de l'eau, l'un et l'autre s'entre-regardèrent, très-mécontens d'un pareil régime. Huon rit d'abord, à part soi, de l'impatience du bon Gérasme; mais bientôt, lassé lui-même, il tire de son sein la coupe qu'il tenoit d'Oberon; il fait le signe de la croix: la coupe se remplit, il la vide et la présente à Gérasme, qui la lui rend après l'avoir exactement imité. A ce signe abhorré des sectateurs du faux prophète, le sultan, et tous les musulmans assis à cette table, froncent les sourcils, saisissent leur barbe, et restent consternés. Huon feint de ne pas s'en appercevoir, et dès que la coupe s'est remplie de nouveau dans ses mains, il la présente au sultan d'un air riant, en lui disant: *De par saint Guillaume, cher oncle, avalez cette coupe; c'est du vin de Langon excellent, et c'est la boisson qui remplaça pour vous le lait de votre nourrice.* Le sultan buvoit souvent en secrèt des vins de Grèce et de Schiras avec ses favorites dans son sérail; mais il ne buvoit en public que de l'eau. Il n'avoit pas bu depuis long-tems des excellens vins de son pays natal; il mouroit d'envie de boire de celui de Langon, qui, par sa vive couleur surpassoit l'or brillant de cette coupe. Il vouloit d'ailleurs donner le tems aux troupes qu'il avoit commandées pour faire périr Huon, de se rassembler dans son palais. Il tend la main, reçoit la coupe pleine, la porte à

sa bouche, et sur le champ, tout le vin se dessèche et disparoît. Huon et Gérasme, en bons Gascons, rient de son étonnement. *Chiens de chrétiens*, s'écrie il, *vous osez me braver dans ma cour: mais j'en tirerai bientôt vengeance.* A ces mots, il lance la coupe à la tête de son neveu, qui la retient de la main gauche, et qui d'un revers de la droite fait voler et rouler à terre le croissant et le turban vert que portoit le sultan. Tous les Sarasins se lève de table en jettant de grands cris, et veulent venger sur Huon l'honneur du turban et de l'oncle qu'il vient d'outrager. Huon et Gérasme se mettent en défense, et font voler à coups d'épée les cimeterres et les bras de ceux qui les attaquent. En ce moment les portes du salon s'ouvrent de tous côtés; il en sort des troupes de soldats et d'eunuques armés qui courent sur Huon et Gérasme: tous deux s'élancent sur une large corniche qui servoit de buffet, et font sauter la tête aux plus audacieux; mais de nouvelles troupes de combattans remplacent bientôt les morts, et remplissent la salle. Le brave Huon, égayé par le vin de Langon, et ne jugeant pas l'occasion assez périlleuse encore pour appeler son ami Oberon à son secours, se contente de tirer son cor d'ivoire, et d'en sonner si doucement et si mélodieusement, qu'il éteignit leur ardeur pour

combattre

combattre, en excitant en eux celle de danser.

Huon et Gérasme ne furent plus attaqués, et jouirent, du haut de leur corniche, du spectacle le plus singulier et le plus ridicule. Bientôt les sultanes, attirées par le son du cor, et trouvant la porte du salon ouverte, accourent et se mêlent avec les danseurs : la favorite du sultan s'empare d'un jeune santon qui battoit des entrechats à deux pieds de hauteur ; mais bientôt les longs habits de tous deux se croisent, et ils tombent. La barbe du santon se trouve prise dans le carcan de diamans de la sultane ; les babouches de l'un s'embarrassent dans le doliman de l'autre : ne pouvant se relever, et toujours agités par la fureur de danser et par le son du cor que le malin Huon se plaisoit à redoubler, ils ne peuvent que battre la mesure : le Soudan, qui les apperçoit en cette position, en est jaloux ; il bat deux *jetez en avant*, pour se précipiter sur le santon ; mais la fin d'une mesure le force à ne faire qu'une gargouillade qui lui frise le dos. Cette danse fut assez longue pour que les acteurs ne pussent y résister. Huon les vit tomber les uns après les autres ; et ce ne fut que lorsqu'il n'en resta plus aucun en état de l'attaquer, qu'il descendit avec Gérasme de la corniche, pour se retirer dans la maison de Floriac, où leurs chevaux étoient restés.

La lassitude et le trouble des danseurs furent si forts, lorsque la fin du son du cor leur laissa quelque repos, que Huon et Gérasme eurent le tems de tout préparer pour leur départ avec Floriac, qu'ils déterminèrent facilement à les suivre. Cependant le sultan ayant repris ses sens et sa colère, monte lui-même à cheval à la tête de sa garde. Il fait rassembler à la hâte vingt mille hommes de ses troupes, fait fermer les issues des fauxbourgs de Tourmont, et marche, le fer et la flamme à la main, pour attaquer la maison de Floriac, où son neveu se trouvoit encore, prêt à partir. Le malheureux Floriac veut s'avancer pour lui faire quelques représentations; le sultan furieux ne lui répond qu'en le frappant d'un coup de masse d'armes qui le renverse, privé de sentiment. Huon, désespéré de l'état de Floriac qu'il croit mort, et voyant d'ailleurs qu'il ne lui reste aucune espérance de se dérober au péril, prend le parti d'appeler le puissant Oberon à son secours; il sonne de son cor avec violence, et sur le champ son ami paroît à la tête de cent mille hommes. Les troupes du sultan sont taillées en pièces; et ce sultan se livrant à la fureur, et voulant se précipiter, le cimeterre levé, sur Huon, Gérasme pare le coup qu'il veut en vain lui porter, et d'un revers il lui fait voler la tête.

La mort du sultan fit cesser le carnage ; les troupes de Tourmont se soumirent. Floriac ayant repris ses sens, aida Gérasme à les prêcher ; et ces zélés prédicateurs ne leur donnèrent, selon l'usage de ce tems, que l'alternative entre le tranchant d'une hache ou le baptême. Presque tous se soumirent à recevoir l'eau salutaire, et à reconnoître Huon pour leur souverain. Ce prince, occupé du message de Charlemagne, offre la souveraineté de Tourmont à Gérasme, qui la refuse et ne veut point le quitter ; il la donne à Floriac, qui l'accepte ; et pressé de se rendre près de l'amiral Gaudisse, supplie Oberon de lui permettre de partir, et de lui donner ses derniers conseils sur les moyens de réussir.

Oberon se mit à pleurer en lui disant : » Ah ! mon cher Huon, que je prévois pour vous de périls inévitables, et dans lesquels je ne pourrai vous secourir ! Votre valeur trop téméraire, l'oubli de vous même vous y feront tomber. Du moins évitez de passer près de la forte tour d'Angoulafre ; ce cruel géant me l'ayant » enlevée par surprise, la conserve par ses en» chantemens : il ne sera vaincu que par celui » qui pourra se couvrir d'un haubert que je » conservois dans cette tour, et qu'il tient lui» même en sa puissance : si vous vous hasardiez

» à l'attaquer, vous ne pourriez le vaincre, et » vous sonneriez en vain de votre cor pour m'appeler. » Huon ne lui répondit qu'en lui demandant le chemin de cette tour, et en lui disant qu'un péril de plus ne pouvoit l'ébranler. Oberon, continuant à pleurer, étendit son bras vers l'orient pour lui désigner la route, et disparut aussi-tôt avec son armée.

Huon embrasse Floriac, monte à cheval avec Gérasme, et prend le chemin de la tour: ils traversent un bois, et entrent dans une plaine, au milieu de laquelle une tour immense s'élevoit jusques aux nues. On ne pouvoit y entrer que par un pont de trois pieds de large, et par un guichet plus étroit encore, à l'entrée duquel deux statues colossales d'airain battoient avec rapidité de leurs longs fléaux du même métal. Un oiseau n'eût pu passer, en se dérobant à leurs coups précipités.

Huon descend de cheval, et se consulte avec Gérasme sur les moyens de vaincre cet obstacle et de pénétrer dans la tour. Bientôt il apperçoit un grand bassin d'airain à l'entrée du pont, et il hasarde de le frapper avec son épée: le coup retentit au loin; il entrevoit une jeune fille qui ouvre une fenêtre, et bientôt un vent violent qui sort du guichet, frappe sur les deux statues qui demeurent immobiles.

L'intrépide Huon laisse Gérasme à la garde des chevaux, passe le pont, et s'élance dans le guichet. La jeune fille s'avance, l'arrête, et lui dit : Téméraire, où courez-vous ? les croix que j'ai vues sur votre bouclier m'ont fait juger que vous étiez chrétien : le géant heureusement est endormi ; j'ai tout risqué pour vous sauver la vie ; fuyez, pendant que vous le pouvez encore. — Noble pucelle, lui dit Huon, aussi poli que brave, par quelle fatalité vous trouvez-vous sous sa puissance ? — Hélas ! lui dit elle, je m'appelois Sibile ; je revenois avec Guérin de Saint Omer, mon père, de la visite du saint sépulcre ; il me conduisoit à Damas, où Gautier le Danois, neveu d'Ogier, devoit m'épouser ; un coup de vent furieux nous poussa sur cette côte fatale ; Angoulafre nous apperçut, nous attaqua ; mon père et ses Chevaliers tombèrent sous ses coups ; et, depuis trois ans, le cruel n'a fait heureusement que de vains efforts pour que je sois aussi sa victime. Ah ! seigneur, vous ne pouvez imaginer quel horrible supplice une pauvre princesse souffriroit avec ce géant, si les saints patrons auxquels je fus vouée en naissant ne veilloient sur mon honneur, qu'il ne se lasse point de vouloir outrager : mais par leur secours, le géant s'endort pour six heures toutes les fois qu'il me fait frémir par ses brutales ea-

resses. Vous me voyez encore émue des dernières qu'il m'a fait essuyer : ce monstre a quatre bonnes heures encore à dormir. Servez-vous de ce tems pour lui couper la tête. Huon étoit trop dévot au saints protecteurs de sa maison, pour ne les pas implorer pour lui-même, et les remercier d'avoir défendu sa chaste cousine-germaine, qu'il retrouvoit intacte, et dont il se fit reconnoître. Elle le conduit dans la chambre du géant, qui dormoit sur le dos, d'un profond sommeil, paroissant menacer toujours sa vertueuse cousine.

Surpris de l'aspect horrible de ce géant, haut de dix-sept pieds, Huon en détournoit les yeux, lorsque sa cousine, que trois ans avoient accoutumé à le voir, courut découvrir la gorge du géant, en criant à Huon de lui trancher la tête. Le généreux Huon ne put se déterminer à le tuer sans défense; mais, se ressouvenant du bon haubert dont Oberon regrettoit la perte, il profita de son sommeil pour le chercher ; l'ayant enfin trouvé dans un coffre de cèdre, il s'en revêtit, et le bon haubert se trouva juste pour son corps. Sa cousine, effrayée de ce que Huon vouloit absolument éveiller le géant pour le combattre, s'enfuit dans sa chambre, et se mit en prières.

Ce ne fut pas sans peine que Huon parvint

enfin à tirer Angoulafre de son état léthargique. *Chétive créature*, cria le géant en appercevant Huon, *quelle fatalité te porte à troubler mon sommeil et à courir à la mort?* — *Monstre*, répondit Huon, *je viens pour punir tes forfaits; arme-toi pour me combattre.* Angoulafre très-étonné, le regarde avec attention, et sa surprise redouble en le voyant couvert du bon haubert: *Par Mahom!* dit-il, *il faut que tu sois bien preud'homme; puisque tu ne m'as pas occis pendant mon sommeil, et que le bon* haubert *as vêtu, lequel oncques ne pouvoit l'être que par un homme juste et innocent. Va, je te pardonne; moult me poiseroit de t'ôter la vie: rends-moi le* haubert, *et vas tes erres; je te quitte.....* — *Remets-moi plutôt ta tour*, dit Huon, *et la princesse que tu tiens captive; renonce à ton faux prophète: ce n'est qu'à ces conditions que je te laisserai la vie.*

Angoulafre fit alors une grimace horrible; et, regardant Huon avec un ris amer, il profita du tems qu'il lui donnoit pour s'armer; et sautant dans un cabinet voisin, il en sortit, peu de tems après, couvert d'armes étincelantes, et une grande faulx à la main. Angoulafre croit terminer le combat par le coup furieux qu'il porte, en tenant sa faulx à deux mains; Huon l'esquive; la faulx frappe contre une colonne, dans laquelle elle entre jusqu'à deux pieds de

profondeur; et pendant que le géant fait ses efforts pour l'en retirer, Huon le frappe sur les deux poignets, qu'il fait tomber à terre. Angoulafre jette un grand cri, que la princesse entend: se voyant sans défense, il fuit; et Sibile le trouvant en cet état, veut avoir part à la victoire de son cousin; elle lance un bâton entre les jambes du géant, et le fait tomber: il jette de nouveaux cris; Huon qui le poursuivoit se précipite sur lui, et lui tranche la tête. La princesse court aussi tôt délivrer les Chevaliers de son père, qu'Angoulafre gardoit pour les sacrifier, l'un après l'autre, à ses dieux. Gérasme est appelé; la tour est remise à la garde des anciens serviteurs d'Oberon, qui sont aussi délivrés. Huon embrasse sa cousine, la fait embarquer pour retourner en Syrie; et se saisissant de l'anneau d'or d'Angoulafre, qu'il savoit être un tribut que l'amiral Gaudisse avoit rendu comme vassal au géant qui se l'étoit assujetti, ce prince part de la tour, dans laquelle il laisse pour gouverneur le sage et brave Gérasme; et passant un bras de mer, par le secours de Malembrun, lutin marin qui lui est envoyé par Oberon, il arrive trois jours après dans une forêt voisine de la Babylone d'Arabie (1), où

(1) Cette seconde Babylone n'est connue que dans les Romans, et est ignorée des bons géographes.

amiral Gaudisse tenoit sa cour. A peine étoit-l entré dans cette forêt, qu'il entend pousser les cris perçans; il y vole, et voit un Sarasin richement vêtu terrassé par un lion terrible. Huon fait quitter prise à l'animal, lui coupe la tête, et délivre le Sarasin.

Qui que tu sois, dit-il en se relevant, *remercie Mahomet qui t'a fait sauver les jours du roi d'Hircanie. — Remercie plutôt toi-même*, lui répondit Huon, *le Dieu des chrétiens qui s'est servi de mon bras pour t'arracher à la mort.* Nous nous gardons bien de répéter les imprécations et les blasphêmes que le roi Sarasin osa proférer contre la divinité. Huon outré de colère, fut alors tenté de lui arracher la vie qu'il venoit de lui conserver; mais il se promit bien de le punir, si le hasard le ramenoit jamais en sa présence.

Huon arriva le même soir dans les fauxbourgs de Babylone, et se prépara pendant la nuit à s'acquitter, dès le lendemain, du message de Charlemagne. Bien couvert de ses armes, muni de son riche cor d'ivoire, de la coupe, et de l'anneau d'or du géant Angoulafre, il se rendit au palais de l'amiral Gaudisse, vers l'heure de son dîner; et dès que le son des trompettes eut annoncé le premier service, il se présenta tout

seul à la première des quatre portes qu'il étoit obligé de passer avant que d'arriver dans l'intérieur du palais. Cette même heure étoit aussi celle du dîner du roi de féerie Oberon. Il étoit à table; Gloriande et Mallembrun, Chevaliers lutins, et par conséquent à ses ordres, le servoient, et furent surpris de le voir tout à coup cesser de manger et verser des larmes. Ils osèrent lui demander la cause de son affliction: Hélas! leur dit-il, ce Huon de Bordeaux que j'aimois tant, ce Chevalier si preux, si fidèle à la sainte loi, se parjure en ce moment, et m'ôte la puissance et même la volonté de le secourir. Je frémis des malheurs qu'un moment de foiblesse et d'oubli de lui-même va lui coûter.

En effet, dans ce moment même, Huon venoit de se présenter au chef des gardes de la première porte; et pressé de déclarer s'il étoit bon Sarasin, l'accès du palais étant défendu pour tout autre, Huon, ce brave et fidèle Huon, ne se souvenant plus de l'anneau redouté d'Angoulafre, que les sujets de l'amiral Gaudisse ne pouvoient voir sans se soumettre au même instant: Huon, (hélas! nous gémissons d'être obligés de le dire) Huon eut la foiblesse d'assurer qu'il croyoit en Mahom..... On le laisse passer librement dans la première enceinte. Mais à

eine y est-il entré, qu'il réfléchit sur le mensonge qu'il vient de proférer; son ame sensible et religieuse sent toute l'horreur de son crime: il verse un torrent de larmes; il prévoit l abandon de son ami; lui-même sent qu'il n'est plus digne des secours du ciel et d'Oberon. Désespéré de son crime, il croit pouvoir le réparer, en partie, en courant vers la seconde enceinte: *Fils de Louve*, crie t il au portier, *que le Dieu qui mourut sur la croix puisse te confondre; c'est en son nom divin que je te commande de m'ouvrir.*

La pointe de cent piques ou de dards qui s'opposent à son passage, est la seule réponse qu'il reçoit de cette seconde garde. Huon se souvient mais trop tard, qu'il est possesseur de l'anneau du géant. Tremblez, leur cria-t-il, et reconnoissez le signe qui doit vous faire tomber!... En effet, le chef de la garde le reconnoît, tombe aux genoux d'Huon, les embrasse et le fait entrer dans la seconde enceinte.

Il se sert du même moyen pour parvenir jusqu'au riche salon où l'amiral Gaudisse étoit à table avec quelques sultans ses tributaires. Le roi d'Hircanie, qu'il destinoit pour époux à la belle Esclarmonde sa fille, étoit assis à sa gauche, et la princesse étoit à sa droite. Huon, exact à suivre les ordres de Charlemagne, reconnois-

sant dans le roi d'Hircanie, le plus grand sei-gneur de la cour de l'amiral, et le coupable Sa-rasin qu'il avoit entendu blasphémer, n'hési- point à tirer son épée, et d'un revers il lui fit sauter la tête. L'amiral, couvert de sang et fu-rieux, crie qu'on attaque et qu'on enchaîne le meurtrier. Huon arrête ce premier assaut, en jetant sur la table de l'amiral l'anneau d'An-goulafre, et disant : *Respecte l'anneau de ton sei-gneur suzerain.* Gaudisse, en effet, voyant cet anneau, fait arrêter sa garde, et dit qu'il est prêt à l'écouter. Huon, sans lui répondre, s'ap-proche paisiblement de la charmante Esclar-monde, et baise ses lèvres de roses. Le second baiser fut bien plus vif : ce n'étoit déja plus l'envoyé de Charles qui le donnoit ; il eut toute la chaleur d'un baiser donné par l'amour mê-me. Le troisième fut si plein d'ardeur et si long, que la jeune Esclarmonde, plus ver-meille alors que le petit dieu qui l'inspiroit, eut autant l'air de le rendre, que l'amiral eut celui d'être impatienté de sa longue durée.

Ce fut avec bien du regret qu'Huon fut obligé de parler. Jamais sa bouche n'avoit été si dou-cement occupée. Mais il falloit finir son mes-sage, et tout ce que les jeunes pairs François avoient prévu s'accomplit exactement. L'ami-

'al Gaudisse fut très choqué de la proposition qu'Huon finit par lui faire, de lui donner une poignée de sa barbe, ses quatre grosses dents mâchelières, et de laisser emmener sa fille unique. Cependant l'anneau d'Angoulafre faisoit trop d'impression sur Gaudisse, pour qu'il osât se livrer à l'indignation et à la fureur qui le possédoient. *Chrétien!* s'écria-t-il, *je te conjure par le crucifié que ton ame adore, de me dire la vérité.* Tu n'es pas digne, maudit Sarasin, dit Huon, de prononcer ce nom divin: mais l'abjuration que tu viens de me faire, te répond de la vérité de ma réponse. Eh bien! reprit Gaudisse, je te conjure donc de me dire ce que fait à présent mon seigneur Angoulafre, et par quel hasard tu parois à ma cour avec son anneau.

Huon avoit un repentir trop amer de la réponse qu'il avoit faite au premier portier pour déguiser la vérité. Angoulafre n'est plus, dit-il à l'amiral: mon bras a terminé sa détestable vie; et c'est après avoir coupé sa tête, que je me suis emparé de son anneau. Ne t'occupe plus que d'obéir aux ordres du puissant empereur Charlemagne.

A peine Huon eut-il prononcé ces mots, qui l'amiral Gaudisse, revenu de la terreur que

le pouvoir d'Angoulafre avoit imprimée dans son ame, cria hautement qu'on s'emparât du traître, meurtrier de son suzerain et du roi d'Hircanie. Huon à l'instant est investi de toutes parts; mais sa redoutable épée renverse sans vie les plus téméraires; il s'élance sur un retable de marbre du lambris, et fait voler la tête et les bras de tous ceux qui risquent de lui porter des coups. Esclarmonde, éperdue au milieu des armes, le regardoit en soupirant, et ne pouvoit s'empêcher de désirer qu'un si beau Chevalier pût échapper à la mort qui le menaçoit. Huon, en voyant entrer sans cesse de nouveaux combattans, et ne pouvant qu'à peine porter son bouclier hérissé de dards, eut recours à son cor d'ivoire, dont il sonna presque avec autant de violence que Roland à Ronceveaux: mais, hélas! ce fut vainement. Le roi de féerie Oberon l'entendit; il en gémit, mais le mensonge dont Huon s'étoit rendu coupable à la première porte, ne lui permettoit pas de le secourir avant que cette faute grièye ne fut expiée, non seulement par le repentir, mais par une pénitence. Huon sonna donc en vain; et ne voyant point arriver Oberon à son secours, il se soumit au sort qu'il sentoit avoir mérité. Bientôt, ne se défendant plus avec la même vigueur, son épée échappa de

main mal assurée ; on le saisit ; on le charge de chaînes, et l'amiral le fit précipiter dans un profond cachot.

C'est-là qu'abandonnant Huon à l'horreur des ténèbres, et à celle qui précède la mort certaine des criminels, l'amiral voulut qu'il fût tourmenté par la faim et par le poids de ses chaînes, avant qu'il subît le supplice d'être écorché tout vif.

Huon, pénétré de repentir, ne murmura point contre un sort aussi cruel : il versa des larmes sincères, et ces larmes effacèrent l'unique tache de sa belle ame.

Si souvent un seul baiser, que le hasard fait dérober, suffit pour embraser à jamais un cœur sensible, quel pouvoir ne doivent pas avoir ceux que l'amour a donnés, et qu'il a forcé de rendre? Cet enchanteur, plus ancien et plus puissant qu'Oberon, veilloit, dans le cœur d'Esclarmonde, à conserver les jours de l'aimable et brave Chevalier François. Elle apprend en frémissant, le sort qu'on lui destine. Que n'imagine-t-on pas pour un amant aimé ? Déja rien ne coûte plus à la tendre Esclarmonde. Elle gagne sa gouvernante ; elle s'enveloppe d'un voile ; elle se charge de vivres ; elle en impose au geolier, se fait ouvrir la prison, et vient elle-même adoucir les chaînes de son amant. Huon, Huon,

qu'il te fut doux alors de livrer ton cœur à celles de l'amour ! Oserions-nous entreprendre d'exprimer tous ses transports, en voyant les belles mains d'Esclarmonde détacher le dernier anneau qui l'empêchoit d'étendre ses bras vers elle ? C'est de ses mains qu'il reçoit les soutiens d'une vie qu'il lui consacreà jamais ; c'est dans ses yeux charmans, à moitié fermés par les larmes, qu'il apprend qu'il est aimé. Ah ! quel seroit le cœur glacé qui n'envieroit le bonheur pur qui remplit alors celui de Huon ? Il ne peut exprimer ses premiers transports qu'en embrassant ses genoux : mais un amant n'a-t-il pas tout dit, n'a-t-il pas persuadé, quand on le souffre sans résistance ? Esclarmonde s'oublioit avec lui dans cette situation. La lumière foible d'une lampe, qu'elle eût craint de voir mieux éclairer son trouble, contribuoit à la rassurer. Ses mains s'entrelacent dans les beaux cheveux noirs de Huon ; et ce ne fut qu'en soupirant, qu'elle l'obligea enfin à se relever, et à recevoir les secours que sa longue abstinence avoit rendus nécessaires.

Le très-religieux Auteur de ce Roman a grand soin de rappeler ici qu'Esclarmonde étoit Sarasine, et de nous apprendre que les plus vifs transports de l'amour ne purent faire oublier à son amant qu'elle n'étoit pas encore baptisée. Huon se sentoit puni si rigoureusement pour

un

un seul mensonge, qu'il craignit de se rendre encore coupable. Esclarmonde en soupira. Huon couvrit ses belles mains de baisers et de larmes, mais croyant toujours entendre la voix menaçante d'Oberon, cette entrevue, si charmante et si périlleuse, ne fut terminée que par le serment de l'adorer toujours, et par les caresses qu'un frère bien tendre et bien reconnoissant feroit à sa sœur qui viendroit de lui conserver la vie.

Cependant Esclarmonde avoit trouvé tant de charmes dans les caresses innocentes de son amant que dès le lendemain elle revint en jouir, et renouveller les mêmes secours. Ces secours furent continués pendant plus d'un mois. Huon profita de ce tems pour instruire la charmante Sarasine. Qu'il est facile de croire un amant aimé! Esclarmonde crut bientôt les grandes vérités que la bouche d'Huon lui annonçoit; et elle desira le baptême.

L'amiral Gaudisse ayant demandé, au bout des premiers quinze jours, si le prisonnier, atténué par les souffrances de son état, auroit encore la force nécessaire pour sentir les horribles tourmens de son supplice, le geolier gagné par Esclarmonde, lui répondit que le prisonnier, brisé par ses chaînes que la faim lui avoit fait ronger, étoit mort depuis deux jours, et

qu'il l'avoit enterré dans son même caveau: l'amiral se repentit de n'avoir pas hâté son supplice.

Dans ces entrefaites, le fidèle Gérasme, inquiet du sort d'Huon, vint à la cour de l'amiral, sous le nom de son neveu Solare, fils d'Yvoirin, amiral de Montbrant, son frère. Gérasme parloit très-bien la langue Sarasine, et Gaudisse le croyant son neveu, le reçut avec tendresse, et toute sa cour le combla d'honneurs. Esclarmonde parvint bientôt à reconnoître Gérasme pour le meilleur ami de son amant. Par les questions qu'il lui fit, et par quelques réponses qu'elle ne put faire qu'en rougissant, Gérasme apprit qu'Huon étoit aimé, mais qu'il languissoit dans les horreurs d'une prison. La confiance fut bientôt établie. Esclarmonde eut peu de peine à se laisser persuader de chercher les moyens de délivrer Huon, et de quitter avec lui la cour de son père, pour se rendre, sous sa garde, à celle de Charlemagne. L'un et l'autre en avoient déjà trouvé les moyens; on équipoit secrètement un vaisseau, lorsque le plus grand trouble rompit toutes leurs mesures.

Agrapard, souverain de Nubie, et frère du géant Angoulafre tombé sous les coups d'Huon de Bordeaux, arriva tout-à-coup à la cour de l'amiral Gaudisse, à la tête d'une formidable ar-

mée ; et ce terrible géant, plus grand, plus fort encore qu'Angoulafre, vint reprocher à l'amiral de n'avoir pas vengé la mort de son frère, le défier dans sa cour, et le forcer à se soumettre à un tribut triple de celui qu'il payoit à son ancien suzerain.

L'amiral chercha vainement dans sa cour un Chevalier assez courageux pour soutenir sa querelle, et pour combattre Agrapard. Il maudissoit ses dieux, et versoit des larmes de dépit en présence d'Esclarmonde qui saisit ce moment pour lui faire regretter la perte du vainqueur d'Angoulafre. Ah! dit l'amiral, je donnerois à présent la moitié de mes états pour que ce brave François n'eût pas perdu le jour. Esclarmonde, jalouse de la gloire de son amant, avoue qu'Huon de Bordeaux est encore vivant; et l'amiral ne balance pas à l'envoyer chercher. Il est surpris, en le voyant, de le trouver aussi frais et aussi plein de force que le jour qu'il le fit charger de fers; mais, sans en chercher la raison, son interêt le plus pressant fut de lui promettre et la main de sa fille, et de se soumettre comme tributaire à Charlemagne, s'il devenoit vainqueur d'Agrapard. Huon ne lui répond qu'en demandant qu'on lui rende ses armes : elles lui sont rapportées avec le vase et le cor d'ivoire ; et Gaudisse lui ayant fait amener le plus fier et le

plus vigoureux cheval de ses écuries, il s'élance dessus légèrement, sort de la ville, précédé d'un héraut, et envoie dire que le même Chevalier dont Angoulafre a reçu la mort, défie Agrapard au combat mortel. Le géant, animé par la vengeance et par le desir de soumettre l'amiral Gaudisse, s'avance aussitôt dans la plaine, et ne voit qu'avec mépris le téméraire qui se présente pour le combattre. Il fond sur lui, persuadé que sa lance seule terminera le combat. L'atteinte entre les deux combattans est terrible; les chevaux ne peuvent en soutenir l'effet, et tombent avec leurs maîtres, qui ne se relèvent qu'avec peine. Agrapard porte en vain plusieurs coups de sa longue faulx; Huon les évite, prend son tems, et lui donne un coup si violent de son épée, qu'il lui emporte une partie de son casque, avec l'oreille droite. Agrapard jette un grand cri, la frayeur s'empare de lui, il se rend à Huon, et lui crie *merci*. Huon, recevant son épée, le mène couvert de sang et vaincu, le présente à l'amiral Gaudisse, et lui demande, pour prix de sa victoire, de lui accorder un don; Gaudisse le lui promet. Amiral, dit Huon, je connois trop le grand cœur de Charlemagne, pour craindre de n'en être pas avoué en interprétant ses ordres. Ce ne sont plus tes dents et ta barbe que je te demande de sa part; c'est de quitter la

loi de ton faux prophète, et de te soumettre à celle que le fils de Dieu scella de son propre sang. Ah ! chien de chrétien, répondit l'amiral en fureur, je périrois plutôt de mille morts que d'y consentir ; ôte toi promptement de devant mes yeux, ou je vais te faire couvrir des mêmes chaînes. Ingrat, aveugle mécréant, s'écria Huon, crains ma vengeance ; je ne te laisse plus qu'un moment pour m'obéir. Gaudisse aussitôt s'écrie qu'on s'avance pour l'arrêter ; mais Huon, plein de l'espérance qu'Oberon est appaisé par son repentir sincère, sonne de son cor avec violence, et Oberon paroît, suivi d'une troupe formidable. Elle désarme les troupes de l'amiral, qui, dans l'instant, se trouve couvert des mêmes chaînes dont Huon venoit d'être menacé. Ce fut alors Oberon lui même qui lui cria : Obéis au pouvoir céleste, ou tu vas recevoir la punition de ton endurcissement. Gaudisse, au lieu de se rendre, commençoit à blasphémer, lorsqu'une main invisible lui arracha son propre cimeterre, et lui fit voler la tête. Prends cette tête, mon cher Huon, et remplis l'ordre de ton empereur. Huon obéit, et rapporte bientôt au roi de féerie les quatre grosses dents et une partie de la barbe blanche de Gaudisse. Hélas ! dit Oberon en versant des larmes, je crains bien que tu ne puisse conserver ces gages précieux de ta vic-

toire et de ton message. C'est à moi d'y veiller, et je desire les cacher dans le côté droit de Gérasme, et qu'elles y restent sans lui faire de mal, jusqu'au moment où tu les présenteras à Charlemagne.

A l'instant même Gérasme les sentit enclavées sous sa peau. Bientôt les larmes d'Oberon redoublent ; Huon s'en inquiète, et son ami lui dit : Je ne connois déjà que trop ta légéreté, et je frémis des malheurs prêts à t'accabler. Infortuné Huon ! tu vas te perdre si tu ne m'obéis, et je ne pourrai plus te sauver. Huon atteste le ciel qu'il sera soumis à ses ordres. Emmène la belle Esclarmonde, répond Oberon, mais avant de te présenter avec elle à Charlemagne, prends d'abord le chemin de Rome ; c'est de la main du pape que tu dois recevoir la bénédiction nuptiale, et jusqu'à ce moment garde toi bien de traiter Esclarmonde autrement que comme ta sœur. Huon eut la témérité d'en proférer le serment. Oberon l'embrasse, disparoît avec son armée ; et le héros, maître de la belle Esclarmonde et de Babylone, renonce à l'empire de cette grande ville, mais le dépose en des mains sûres. Pour lui, avec sa belle, son ami, et une suite d'esclaves et de chameaux chargés de richesses, il regagne l'isthme de Suès et la mer Méditerranée ; il y fait équiper deux vaisseaux,

les fait charger des trésors de l'amiral, s'embarque avec sa maîtresse, fait diriger le gouvernail vers les côtes d'Italie, et sort du port avec un vent favorable.

A peine les vaisseaux commençoient-ils à fendre la mer, qu'Huon et Gérasme s'occupèrent à tout préparer pour le baptême d'Esclarmonde. Un prêtre Grec qu'Huon venoit de délivrer de l'esclavage, trouva cette princesse assez instruite pour ne le pas différer. L'auteur nous donne cependant lieu de soupçonner qu'Esclarmonde, encore foible dans sa foi, s'imagina que son nouvel état lui suffisoit pour lever de sa part et de celle d'Huon bien des scrupules. Ses yeux devinrent plus vifs et plus tendres ; et les regards d'Huon, qui crut la voir embellir encore, les rendit bientôt languissans. Le bon Gérasme s'en apperçut avec une sorte de terreur ; ce fut bien pis lorsqu'il vit Huon prendre, serrer et baiser une main d'Esclarmonde, qui, de l'autre main, jouoit avec ses beaux cheveux, en lui présentant une bouche charmante, sur laquelle l'amour et les desirs sembloient voltiger. Oberon, Oberon, bénédiction du saint père, s'écrioit Gérasme !... Amour, amour, don mutuel et sacré de notre foi, s'écrioit encore plus fort Huon de Bordeaux. Ah ! mon ami Gérasme, continuoit-il, n'est-elle donc pas baptisée ? et le sage

pain ne nous approuvera-t-il pas, quand il ne nous manque qu'une cérémonie, qui ne peut avoir autant de force que nos serments écrits déjà dans les cieux ? Nos lecteurs trouveront, sans doute, qu'Huon étoit plus loyal Chevalier que bon casuiste. Gérasme ne l'étoit pas meilleur que lui : sans les menaces d'Oberon, il eût trouvé l'argument de Huon sans replique. Mais il connoissoit le petit roi de féerie pour être également despotique et rancunier. Il redoubla ses oppositions ; déjà la tendre Esclarmonde et son ami ne l'écoutoient presque plus. L'altercation fut longue et vive ; et l'amoureux Huon, se livrant à tous ses transports, et même à ceux de la colère, Gérasme ne connut que trop la vérité de l'ancien proverbe, qui dit, que l'amour heureux et qui desire, ne connoît plus rien qui l'arrête. Hélas ! s'écrioit Gérasme, vous voulez vous perdre : ah ! laissez moi prendre soin de votre gloire. Hélas ! continua-t-il les yeux baignés de larmes, peut-être ne vous reverrai je plus ; puisque vous voulez courir à votre perte, je vais m'éloigner de vous, et partir pour la France dans le second vaisseau ; que Charlemagne puisse du moins savoir par moi que vous vous êtes couvert de gloire, et que vous avez rempli son message : les gages que j'en porte dans mon côté, serviront pour illustrer votre mémoire,

et pour prouver combien vous méritez d'être regretté.

En tout autre tems, Huon n'eût pu voir qu'avec douleur le fidèle Gérasme s'éloigner de lui; mais dans ce moment il ne le regardoit plus que comme un censeur incommode. Il fait promptement approcher l'autre vaisseau; on dit même qu'Esclarmonde aida de ses belles mains à baisser le pont sur lequel Gérasme passa pour se séparer d'eux. Il fut suivi par un assez grand nombre d'esclaves que Huon avoit à sa suite. Les voiles du vaisseau se déploient, et, tandis qu'il s'éloigne avec vitesse, Huon fait jeter l'ancre, et se plaît à voir le sien immobile. Le roi de féerie, le pape de Rome, la vengeance d'Oberon, la bénédiction nuptiale, tout disparoît aux yeux de l'amoureux Huon. Cependant Esclarmonde fait quelque légère résistance; mais l'amour, caché sous les voiles du vaisseau, rit bientôt de son peu de succès; il secoue les flammes brillantes de son flambeau sur les deux amans; et l'instant d'après le cruel enfant bat des ailes, s'envole en célébrant sa victoire, et laisse ces deux amans abandonnés à la vengeance d'Oberon.

A peine Huon achevoit-il de se rendre coupable, que tous les vents déchaînés à la fois assaillirent son vaisseau. Que nos lecteurs se rap-

pellent la description d'une tempête faite par quelque jeune poëte, ils n'auront encore qu'une foible idée de celle que nos amans essuyèrent. Les huniers du vaisseau frappèrent les nues, la quille descendit jusqu'aux enfers, le gouvernail fut brisé ; Huon serroit sa chère Esclarmonde entre ses bras, pour la soutenir contre des secousses affreuses, et la trouvoit toujours belle à la lueur des éclairs. Cette tempête dura deux jours et deux nuits. Enfin un coup de vent, plus violent que tous les autres, porta le vaisseau contre une côte escarpée qui le mit en pièce; et nos amans se serrant avec un de leurs bras, et s'attachant avec l'autre à quelques *débris*, furent jetés sans connoissance sur une roche plate de cette côte. Ayant repris leurs esprits, la tempête étant appaisée, et le soleil commençant à paroître, Huon et sa chère Esclarmonde, à moitié nus, et souffrant les atteintes de la faim, traversèrent les rochers qui bordoient le rivage, parvinrent jusques dans une prairie, et découvrirent un assez beau pays, mais qui leur parut inhabité. Ce fut en vain que Huon chercha quelques secours contre la faim ; il ne trouva pas même des fruits sauvages pour la soulager; et le cœur déchiré de voir celle qu'il aimoit, menacée d'une mort prochaine, il se repentit, mais trop tard, d'avoir irrité le roi de féerie,

en violant tous ses sermens. Il tenoit sa chère Esclarmonde, presque défaillante, entre ses bras; il lui soulevoit la tête, ses larmes amères tomboient sur son beau sein. Quel état affreux ! et quel ame de glace ne seroit pas émue, en apprenant que les approches de la mort ne purent éteindre l'amour de ces tendres amans ; et que, désespérant de fléchir le vindicatif Oberon, ils se rendirent encore plus coupables ? C'est dans les bras d'Esclarmonde que Huon attendoit la mort, lorsque des cris éloigés, et qu'il crut être ceux de quelques mariniers, rallumèrent une légère espérance dans son cœur. Il cache aussitôt Eclarmonde dans une grosse touffe d'herbes et de roseaux, et marche à grands pas vers le rivage d'où la voix des mariniers continuoit à se faire entendre. Bientôt il apperçoit une troupe de Sarasins assis en rond, et qui, fatigués par la tempête, avoient abordés dans une anse de l'ile, débarqué des provisions, et faisoient halte. Huon les aborde les larmes aux yeux, leur demande des secours contre la faim qui le dévore. L'un d'eux, touché de voir un homme si beau, si bien fait dans ce cruel état, lui donne deux pains. Huon baise la main qui les lui présente ; et l'amour soutenant le reste de ses forces, il court vers sa chère Esclarmonde pour les lui offrir. Ce premier secours leur sauve la

vie ; ils dévorent une partie de ces pains, leurs forces se raniment : ils osent penser qu'Oberon commence à s'appaiser, mais, hélas qu'ils étoient loin de ce bonheur : combien de nouveaux malheurs, se préparoient, en ce même instant, pour eux.

Les Sarasins, frappés de l'empressement avec lequel Huon avoit emporté les deux pains, imaginèrent qu'il ne pouvoit être seul. Le capitaine prend quelques gens armés avec lui, se glisse entre les haliers, et surprend les amans. Ce capitaine étoit un des sujets de l'amiral Gaudisse, il reconnut sans peine la belle Esclarmonde, il reconnoît de même le vainqueur d'Angoulafre et d'Agrapard ; il les fait entourer. Huon, presque nu, ne peut se défendre ; le capitaine s'empare d'Esclarmonde, lui reproche la part qu'elle a eue à la mort de son père, et lui déclare qu'il va la conduire à la cour de son oncle Yvoirin, amiral ou roi de Montbran. Les cris, les larmes d'Esclarmonde ne peuvent le toucher ; cependant il ne veut point tremper ses mains dans le sang d'Huon ; mais Esclarmonde a la douleur de voir enlever à son amant jusqu'au reste des vêtemens qui le couvrent, elle lui voit lier les mains, on lui bande les yeux, et on l'attache au tronc d'un vieux arbre. Etclarmonde s'évanouit, et c'est dans cet état qu'elle est portée sur le

endant la tempête d'être deux ans sans souffrir qu'on portât aucune atteinte à sa pudeur. L'amiral affligé, surpris, mais aussi religieux que plein d'amour, s'écria qu'il se soumettoit à toutes les conditions qu'elle voudroit imposer. Il jura par Mahomet, de respecter son vœu. Esclarmonde rassurée reçut sa main, en déclarant à l'amiral qu'elle se donneroit la mort s'il osoit manquer à ses sermens. Nous craignons que nos lecteurs ne souffrent autant que nous du récit nécessaire de ces événemens, et nous allons parler de l'état où l'aimable et brave Huon avoit été laissé. Nu, garotté, les yeux couverts d'un bandeau, et sentant de nouvelles atteintes de la faim, Huon touchoit de près à sa dernière heure. Dans le même tems, Oberon étoit dans un bois assis au pied d'un chêne, et pleuroit amèrement. Glorian et Malembrun voyant couler ses larmes, se jetèrent à ses genoux pour lui en demander la cause. Oberon leur conta tout ce qui venoit de se passer, l'impuissance où l'infidèle et désobéissant Huon de Bordeaux l'avoit mis de le secourir. Ils mêlèrent leurs larmes aux siennes; ils n'excusèrent point Huon; mais ils implorèrent sa clémence avec tant d'ardeur, qu'Oberon ne pouvant plus résister, dit à Malembrun: Eh bien! veux-tu te soumettre à partager sa punition, si je te promets de lui

sauver la vie ? Tu resteras encore vingt-hui ans de plus, lutin, si je viens à son secours. Ah ! cent ans s'il le faut, répondit Malembrun, pourvu que j'arrache à une mort affreuse votre malheureux ami. Vas donc, puisque tu le veux, dans l'île de Moysant, dit Oberon ; songe que je te permets seulement de le détacher, de lui faire traverser la mer, et de le porter sur la côte des états du roi Yvoirin ; mais sans lui donner aucun autre secours, et même un seul conseil. Rapporte moi mon vase, mon cor et mon haubert ; et laisse le coupable Huon sur la côte dans le même état où tu vas le trouver.

Malembrun embrasse les genoux d'Oberon, court rapidement à la mer, s'y jette, et nage assez vîte pour trouver encore Huon en vie ; il le détache, il ôte son bandeau, il l'embrasse tout en larmes, l'entraine vers la mer, le charge sur son dos, fend l'onde avec la rapidité d'une flèche. Il le dépose enfin sur un rivage uni, l'embrasse encore, et, sans lui dire un seul mot, il se replonge dans la mer et disparoît.

Huon, en reconnoissant Malembrun, n'avoit pu douter qu'Oberon, moins irrité, n'eût consenti du moins à lui sauver la vie. Ce bienfait fut plus sensible à sa belle ame, qu'elle ne l'avoit été aux malheurs affreux qu'il venoit

d'essuyer.

'essuyer. Il se prosterna sur le rivage ; et le epentir le plus amer de ses fautes, fut le preuier acte par lequel il espéra de les effacer.)ui, cher Oberon, s'écria-t-il, j'ai mérité d'être uni : je me soumets à ma cruelle destinée ; nais prends soin de celle d'Esclarmonde.

Il se relève, il se voit nu, et se sent atténué par la faim. Reconnoissant que le pays est habité, il s'avance et cherche s'il pourra découvrir quelque secours contre son affreuse misère. Au détour d'un bouquet de bois, il voit dans un pré, sur le bord d'une fontaine, un petit vieillard assez vigoureux encore, qui mangeoit de bon appétit, le dos appuyé contre une petite malette, à côté de laquelle il apperçoit une vielle, une harpe et quelques autres instrumens. Huon approche, et le petit vieillard, effrayé de le voir tout nu, s'écrie : Homme sauvage, je te conjure par Mahomet et Tarvagant de ne me point faire de mal. Hélas ! dit Huon, je suis bien éloigné de vous en faire ; c'est moi qui vous conjure de me sauver la vie. Le vieillard, rassuré par ce ton suppliant, considère Huon plus attentivement, le trouve si beau et sa phisionomie si douce, qu'il se sent pour lui une tendre pitié. Tiens, mon enfant, lui dit-il, ton état me touche ; prends vîte dans cette malette quelques vêtemens pour te couvrir, et

viens manger avec moi. Huon se couvre à hâte de quelques vieux habits troués et décou[...] et revient dévorer le peu de mets que le v[ie]illard lui présente d'un air riant. Te voilà b[ien] mal équipé, mon enfant, lui dit le bon homme, mais ne t'embarrasse pas: tu me parois fort et vigoureux; tu n'as point l'air d'un brigand. Vois-tu, je suis vieux, mes instrumens et ma malette commence à me peser; si tu veux les porter et me servir fidèlement, bientôt tu ne manqueras de rien. Huon, tout en mangeant, lui jura de le servir comme son maître, et comme un bienfaiteur. N'as-tu jamais ouï parler, continua le vieillard, de maître Moufflet le ménétrier? Hélas! si, dans ce moment, tu me vois mal en point, c'est par un malheur affreux, et par la perte de mon maître l'amiral Gaudisse. Un maudit chrétien de France, que Mahomet punisse, est arrivé dans sa cour avec un nain bossu: tous les deux l'ont fait mourir, ont enlevé sa fille, et pillé ses trésors. Ce n'est pas tout; ces méchantes gens détruisoient tous ceux qui ne vouloient pas se faire chrétiens; et je me trouve bien heureux de m'être échappé de leur sabre et de leur baptême avec la malette de mon valet, et mes instrumens que j'ai sauvés. Mais ne t'embarrasse point: à peine serai-je arrivé à la cour du bon roi Yvoirin, que, chantant

quelques lays et romances nouvelles, tu verras tous les grands de sa cour me donner tant de robes, de vestes et de ceintures, que tu auras besoin d'un bon dos pour tout porter. Mange, mon ami, prends des forces et bon courage.

Huon plia les épaules en écoutant le vieillard, et disoit dans son cœur: Me voici donc valet d'un vieux ménétrier! Oberon, Oberon, je le mérite bien. O ciel! j'adore encore ta clémence pour un malheureux aussi coupable. Huon ayant bien réparé ses forces, replia la nappe dans la malette, la chargea sur son dos avec les instrumens, et suivit maître Moufflet, qui marchoit encore très-lestement pour un homme de son âge.

Ils arrivèrent dès le même soir à Montbran. Moufflet, anciennement connu dans cette ville, fut accueilli par les habitans, qui s'empressoient tous à le loger et à le bien recevoir; mais Moufflet préféra les cuisiniers d'Yvoirin. Il entra dans les cuisines en jouant de sa vielle; et jusqu'au dernier marmiton, chacun s'empressa de remplir le coffret d'étain dans lequel il mettoit ses provisions. Huon en eut sa part. Le long jeûne qu'il avoit fait, ne lui permettoit pas de dédaigner les bons morceaux qu'on lui offroit; mais il disoit à part soi: Suis-je assez humilié? Oberon, Oberon! venge-toi, je le mérite.

Les sons de la vielle de Moufflet ayant pénétré jusque dans l'intérieur du palais, Yvoirin l'envoya chercher. Il apprit de lui tous les détails de la fin tragique de son frère ; et, cherchant à dissiper la tristesse qu'ils avoient portée dans son ame, il dit à Moufflet d'accorder sa harpe, et de lui chanter quelque romance nouvelle.

Nos bons aïeux étoient peu difficiles. Yvoirin et sa cour furent enchantés de la romance de Moufflet, et de la mélodie simple, naturelle et expressive de son accompagnement. *Bien auriez vu*, dit l'auteur, *voler de toutes parts turbans, ceintures, dolimans, voire même joyaux de prix.* Moufflet bien reconnoissant, fit signe à son nouveau valet de rassembler ces présens, et lui dit tout bas d'aller choisir parmi ces vêtemens ceux qui conviendroient le mieux à sa taille. Tout poëte est plus ou moins entiché d'amour-propre, et Moufflet desira que son valet pût paroître en état de lui faire honneur. La riche taille, l'air noble et la belle physionomie d'Huon frappèrent Yvoirin et toute sa cour, lorsqu'il reparut. La fille unique d'Yvoirin, presque aussi belle que sa cousine Esclarmonde, s'indignoit dans son cœur que *male fortune eût avili tel beau Jouvencel, qui sembloit issu de haut lieu, à servir et porter la malette d'un ménestrier.* Cette pitié fut

suivie d'un sentiment plus doux ; et le son de la voix de l'aimable Huon, lorsqu'il répondit aux questions d'Yvoirin, acheva d'intéresser bien vivement pour lui cette jeune princesse. . . . . . *Vassal, que sais-tu faire ?* lui disoit Yvoirin. *Sachez, Sire*, répondit Huon, *que de métiers je sais assez ; je vous les nommerai s'il vous duit. Prends garde*, dit Yvoirin, *car si tu te vantes de choses que tu ne saches faire, il t'en cuira durement à l'éprouver.* Sire, dit Huon, *je sais müer un épervier, voire un falcon ; chasser le cerf, voire le sanglier, et corner quand la bête est prinse ; faire la droicture aux chiens, trancher au festin d'un grand roi ou seigneur ; et des tables et échecs en sais autant et plus que homme qui vive. Oh, oh*, se dit Yvoirin, *ce ne sont mie là des faits de valet de ménestrier ; bien duisoient-ils à gentil damoiseau. Or sus, vassal, te voilà prins : nul jusqu'à ce jour n'a pu gagner ma fille aux échecs ; je veux que tu t'éprouves à elle, sous condition que si elle te matte tu seras pendu. Ah ! ah ! sire*, s'écria Huon, *partissez donc les conditions de la partie ; et si je la matte ?* . . . . Yvoirin rêve un instant, et se mettant à rire : *Par Mahom*, dit-il, *si tu la mattes, je te ferai délivrer cent besans d'or, et je te livre la noble pucelle pour en faire toute une nuit à ta volonté.* La princesse rougit, mais elle ne fit point d'objections ; et Huon n'o-

sant en faire de son côté, accepta les conditions. On apporte l'échiquier, et la partie commence. Pendant le premier quart d'heure elle parut être assez égale; mais bientôt elle ne le fut plus. Huon de Bordeaux, occupé sans cesse de son amour pour Esclarmonde, et quelquefois aussi de la vengeance d'Oberon, trouvoit la princesse fort jolie, mais elle ne lui donnoit point de distractions. La jeune princesse, au contraire, en avoit quelques unes; la table étoit étroite; les genoux d'Huon touchoient les siens; le souffle pur et doux de sa bouche, frappoit les lèvres de rose de la princesse, dont le cœur commençoit à palpiter. Un soupir qu'Huon ne donnoit qu'à sa chère Esclarmonde, acheva de troubler sa jeune cousine; et quelques momens après Huon la fit échec et mat. La princesse ne put feindre une douleur qu'elle ne sentoit pas. Yvoirin fronçoit le sourcil, se mordoit les lèvres, et ne pensoit qu'en frémissant que son imprudence livroit sa fille au valet d'un ménétrier. Huon ne jouit que peu de momens de son embarras. Seigneur, lui dit-il, des droits fondés uniquement sur le sort du jeu, ne peuvent faire le bonheur d'une ame délicate et sensible comme la mienne. Trop de distance sépare de la princesse votre fille un pauvre valet de ménétrier, et je vous rends votre parole. Yvoirin, enchanté de sa générosité, lui

donner deux cens besans d'or, qu'il courut
ésenter sur le champ à Moufflet. La princesse
it peine à cacher le secret dépit dont elle étoit
gitée; et, se repentant en son cœur de n'avoir
as été plus attentive à son jeu, elle alla se ren-
ermer dans son appartement.

Le lendemain l'aube du jour paroissoit à
eine, que le son des trompettes fit prendre
es armes à l'armée d'Yvoirin, qui, la rangeant
n bataille sous les murs de Montbran, la fit
marcher, l'instant d'après, au-devant de celle
de Galafre, qui s'avançoit déja dans la plaine.
Le brave Huon se désespéroit de n'avoir point
d'armes, et de ne pouvoir combattre pour la
délivrance d'Esclarmonde, qu'il savoit être dans
Anfalerne. Le hasard lui fit trouver, dans un cel-
lier, de vieilles armes toutes rouillées, mais d'une
assez bonne trempe; il s'en couvrit, et s'empara
de même d'une lance en aussi mauvais ordre. Un
vieux Sarasin se mit à rire, de voir le valet de
Moufflet aussi singulièrement équipé: Par Ma-
homet, dit-il, je veux compléter ton armure;
attends-moi. Sur le champ il monte dans un
grenier, et revient lui présenter une longue et
lourde épée, plus rouillée encore que les autres
armes. Huon le remercie, s'éloigne, frotte la
lame, sur laquelle il apperçoit quelques carac-
tères gravés. A force de les nettoyer, il parvient à

lire : *Je suis une des sœurs de Durandal et de Courtain : comme elles je fus forgée par Galand.* On imagine sans peine quel fut le transport de joie de Huon, en se trouvant armé d'une pareille épée : mais il n'avoit point de cheval ; et quelques instances, quelques offres qu'il pût faire aux palefreniers d'Yvoirin, le valet de Moufflet ne put obtenir d'eux qu'un vieux roussin bien maigre, qu'on avoit abandonné dans un pré voisin.

C'est dans ce misérable équipage que le brave Huon ne désespéra point d'acquérir de la gloire ; et, pressant le vieux roussin qui se soutenoit à peine, il parvint à joindre les derniers rangs de l'armée d'Yvoirin, qui dans ce moment faisoit halte pour écouter ce qu'un Chevalier, parti de l'armée de Galafre, précédé de deux trompettes, avoit à proposer (c'étoit Sobrin, neveu de Galafre). Ce Sarasin, célèbre par ses exploits, et redoutable par sa force, joignoit à l'avantage que lui donnoit une armure forte et brillante, celui de monter Blanchardin, le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie. Sobrin s'avance d'un air arrogant : « Amiral, s'écria-t-il, crains la co» lère de Mahomet, en faisant couler le sang » de tant de vrais croyans. Choisis un de tes » chevaliers pour me combattre, sous la con» dition de te remettre ta nièce s'il est vainqueur, » ou de payer à Galafre tel tribut qu'il voudra

» t'imposer, si je fais mordre la poussière à ton » champion. » Yvoirin vit avec douleur qu'aucun de ses chevaliers n'osoit se présenter, et l'arrogant Sobrin redoubloit ses injures et ses menaces; il étoit prêt à retourner à l'armée de Galafre, lorsque Huon de Bordeaux, à force d'éperonner son vieux cheval, parvint à le faire sortir des rangs, en criant à Sobrin : Arrête, chevalier, attends que je te parle. Sobrin s'arrête et regarde avec un rire insultant le pauvre Chevalier, qui parvient enfin à le joindre. Apprends, lui dit Huon, que bien que tu me voies dans un équipage indigne d'un chevalier, je suis issu d'assez haut lieu pour te combattre : profite de tous tes avantages; je ne te crains point, et je te défie. Sobrin rit encore de sa témérité; mais trouvant plaisant de l'en punir en présence des deux armées, il s'éloigne, fait une demi-volte, et vient avec impétuosité, la lance en arrêt, pour fondre sur Huon. Celui ci, ne pouvant courir à sa rencontre, prend le parti de mettre son cheval en travers, de laisser tomber sa lance, et de présenter son écu à celle de Sobrin, dont le coup porte à-plomb, brise l'écu de Huon, et n'est arrêté que par la résistance du haubert, qui fait voler la lance de Sobrin en éclats.

Les deux armées virent avec admiration que le Chevalier mal équipé avoit supporté ce coup

terrible sans en être ébranlé ; et leur surprise redoubla en lui voyant fendre en deux le casque et la tête de Sobrin d'un seul coup de sa vieille épée. Huon saisit à l'instant les rênes de Blanchardin ; et, s'élevant sur les arcons de sa selle, il s'élance sur ce beau cheval, qu'il fait bondir entre les deux armées.

L'amiral Galafre ayant vu tomber son neveu, eut la mauvaise foi de désavouer le défi qui l'avoit envoyé faire à l'amiral de Montbran ; et, faisant sonner la charge, il fondit, à la tête de son armée, sur celle d'Yvoirin. Le combat, d'abord terrible, fut bientôt décidé par la valeur de Huon ; et Galafre put à peine rentrer dans Anfalerne avec les débris de son armée. Huon, après la bataille, se retiroit bien humblement à la demeure de maître Moufflet : mais Yvoirin l'envoya chercher par ses Chevaliers ; le faisant asseoir à sa droite, il le fit couronner de lauriers par les mains de la princesse sa fille. Ce fut en soupirant qu'elle posa cette couronne ; ce fut avec des regards animés par l'amour et par le dépit, qu'elle lui reprocha son indifférence.

L'Amiral Galafre, rentré dans Anfalerne, donnoit des ordres pour mettre sa capitale en état de défense contre l'armée victorieuse d'Yvoirin, lorsqu'un vaisseau monté par un assez grand nombre de Chevaliers chrétiens, entra

ns le port. Ces Chevaliers revenoient du saint pulcre, ayant à leur tête le bon Chevalier érasme.

Nos lecteurs doivent se rappeler que Gérasme, ›yant que ses représentations étoient inutiles, 'oit pris le parti de se séparer de Huon pour :venir en France : mais l'amoureux Huon s'étoit :ndu si promptement coupable, que le vaisseau e Gérasme avoit éprouvé la tempête qu'Oberon voit excitée ; et le pilote n'étant plus le maître e le gouverner, ce vaisseau avoit été rejeté sur es côtes de la Palestine. Gérasme, homme très-eligieux, étoit allé visiter le saint Sépulcre, où ›lusieurs Chevaliers chrétiens, se joignant à lui, 'avoient prié de les recevoir sur son vaisseau ›our repasser en France. Un second coup de vent, moins violent que le premier, l'avoit forcé de relâcher dans le port d'Anfalerne, où Gérasme étoit descendu, dans la foible espérance d'avoir quelques nouvelles de Huon de Bordeaux.

Galafre reçut les Chevaliers chrétiens avec honneur : il leur demanda leur secours, et fit part à Gérasme du sujet de la guerre qu'Yvoirin venoit de lui déclarer. Gérasme eut peine à cacher sa joie, en apprenant que la belle Esclarmonde étoit dans Anfalerne ; et ne pouvant douter qu'elle n'eût été presque aussi coupable que Huon, il

fut presque rassuré sur les jours de son ami, en apprenant qu'elle étoit dans cette ville.

Esclarmonde, depuis sa nouvelle captivité, feignoit d'être malade; et Gérasme s'étant annoncé pour être expert dans l'art de guérir comme dans celui de combattre, Galafre, quoique jaloux comme un souverain Asiatique, permit au vieux Gérasme de la voir, et même en particulier. Ce fut par elle qu'il apprit l'état funeste où les corsaires de Montbran avoient réduit son malheureux ami: il étoit prêt à prendre avec elle des mesures pour la délivrer, lorsqu'il fut interrompu par le jaloux Galafre, que la longue barbe blanche de Gérasme ne pouvoit rassurer. La joie qui brilloit dans les yeux d'Esclarmonde, en voyant l'ami de son amant, augmenta les soupçons de Galafre, qui ramena Gérasme dans sa chambre, lui raconta le combat et la mort de son neveu Sobrin, et lui proposa de la venger en envoyant défier son meurtrier. Gérasme accepte la proposition; un héraut va porter son défi. Huon ne balance pas à lui remettre son gage; et la troisième heure du matin du jour suivant est marquée pour le combat qui doit se faire au milieu des deux armées.

Gérasme sort d'Anfalerne, accompagné des Chevaliers chrétiens. Les deux armées se mettent

n bataille, et les parrains de Huon de Bordeaux
e conduisent au lieu marqué pour le combat.
Les deux Chevaliers s'attaquent sans se parler,
risent leurs lances, et se chargent à coups d'é-
pée. Un de ceux de Gérasme fait relever la vi-
ière du casque de Huon. Gérasme le reconnoît,
eint d'être blessé, baisse la pointe de son épée,
et lui crie merci. Huon étonné s'avance ; Gé-
rasme soulève sa mentonnière, laisse tomber sa
barbe blanche, et se fait reconnoître. Huon,
transporté de joie, ne peut la cacher ; il serre
son ami dans ses bras ; les Chevaliers chrétiens
de la suite de Gérasme s'avancent et les entourent.
Reconnoissez Huon de Bordeaux, s'écria-t-il,
amis, chers compatriotes ! Au nom du Dieu vi-
vant, secondez-moi : tombons sur ces mécréans ;
profitons de leur première surprise, et tâchons
de nous emparer d'Anfalerne. A peine avoit-il
proféré ces mots, que cette petite troupe baisse
la lance, fond sur l'armée de Galafre, pénètre
jusqu'aux derniers rangs, en faisant un horrible
massacre : ils parviennent aux portes d'Anfaler-
ne, entrent dans la cité, lèvent les ponts-levis, et
s'en emparent. L'amiral Galafre, consterné de
cet événement, et dont l'armée est en désordre,
voit celle d'Yvoirin prête à le charger : il prend
une résolution prompte ; il commande à son ar-
mée de se reposer sur ses armes ; il ôte son casque ;

et, s'avançant seul vers Yvoirin, il lui présente son épée et se soumet aux conditions qu'il voudra lui prescrire. Il apprend à l'amiral ce qu'il nomme la trahison des chrétiens, et qu'ils sont maîtres d'Anfalerne; il finit par supplier Yvoirin d'unir ses forces avec les siennes pour punir les chrétiens, et pour reconquérir cette cité. Yvoirin accepte ses offres; et les deux armées réunies s'occupent, dès le même jour à former le siége de cette place, et à la resserrer de près par de fortes lignes.

Pendant ce tems, l'heureux Huon de Bordeaux embrassoit déja les genoux de sa chère Esclarmonde; il crut tout ce qu'elle lui dit sur sa résistance, et sur la discrétion de l'amour de Galafre. Pour cette fois, le bon et prudent Gérasme se promit bien de ne les pas perdre de vue; et sa barbe blanche servit souvent de barrière entre ces deux amans.

Après avoir mis bon ordre à la défense de la place, ils se concertèrent sur les moyens de sortir d'Anfalerne: le vaisseau de Gérasme leur en donnoit la facilité. Le lendemain matin, ils apperçurent un gros vaisseau qui paroissoit maltraité par la tempête, et qui louvoyoit pour entrer dans le port. Les croix qu'ils apperçurent sur son pavillon, leur ayant fait connoître qu'il étoit monté par des chrétiens, ils envoyèrent à ...

cours des barques qui le remorquèrent dans
port.

Un vieillard courbé par le poids des années,
escendit à terre, suivi d'un grand nombre de
èlerins et de plusieurs Chevaliers couverts de
urs armes. Quels furent l'étonnement et la joie
e Huon et de Gérasme, en reconnoissant dans
e bon vieillard le fidèle Guire, grand-prévôt
e Bordeaux, et frère aîné de Gérasme? Guire
eur raconta, les larmes aux yeux, toutes les
ruautés que Girard avoit exercées depuis le
épart de son frère, et depuis qu'il avoit épousé
a fille du méchant et traître Gibouars de Si-
ille. Il leur apprit que, chassé de Bordeaux,
et dépouillé de ses biens, il s'étoit joint à ceux
que Girard avoit le plus maltraités, pour fuir
sa tyrannie; et que, depuis ce tems, il parcou-
roit les cours orientales pour chercher son lé-
gitime maître.

Ce nouveau secours fut très-utile au brave Huon pour la défense de la place; et les Sarasins essuyèrent la perte d'un tiers de leur armée dans l'assaut qu'ils donnèrent dès le lendemain. Yvoirin, furieux d'avoir été trompé par Huon de Bordeaux, s'en prit au pauvre Moufflet, qui l'avoit amené dans sa cour; et, sans écouter tout ce que le vieux ménétrier alléguoit pour sa défense, il fit dresser des fourches élevées assez

près des murs d'Anfalerne, pour que ceux qui la défendoient pussent voir pendre Moufflet. Huon de Bordeaux, voyant dresser ces fourches, et reconnoissant de loin son ancien maître Moufflet entre les mains des bourreaux, n'hésita *pas à* le secourir. Il monte sur Blanchardin; *et suivi* de l'élite des Chevaliers chrétiens, il fait une sortie sur les Sarasins, les met en désordre, enlève Moufflet, le met sur la croupe de son cheval, et rentre avec lui dans Anfalerne.

Le vaisseau de Guire et celui de Gérasme étant bien radoubés, on enlève les trésors de Galafre: Huon et la belle Esclarmonde, suivis de leurs amis et de tous les chrétiens, s'embarquent: un vent favorable enfle les voiles; et ce même vent les porte en huit jours sur les côtes d'Italie. Huon eut beau montrer de l'impatience et du dépit même, pendant ce voyage, le bon Gérasme et le vieillard Guire s'obstinèrent à ne le quitter ni jour ni nuit. Tous deux se relayoient à faire de vieux contes à la belle Esclarmonde dès qu'ils l'entendoient soupirer, et parvenoient enfin à l'endormir.

Abordés en Italie, Huon ne perdit pas un moment pour se rendre à Rome avec sa chère Esclarmonde. Le pape, averti de l'arrivée de son neveu, courut jusqu'à la porte du Vatican en lui tendant les bras; mais Huon, en humble pécheur,

pécheur, se prosterna, lui baisa les pieds; et les yeux baignés de ces douces larmes que le repentir et la foi font répandre à l'enfant coupable qui retrouve un père tendre et miséricordieux, il le conjura d'écouter l'aveu de ses fautes avant qu'il osât toucher le seuil de son palais. Le pape, tendrement ému par la pénitence publique de son neveu, fit écarter les assistans; et, après l'avoir entendu, absous et béni de sa main, il l'embrassa tendrement. Huon lui présenta sa chère Esclarmonde; et le même jour ce chef de l'église, après lui avoir suppléé les cérémonies du baptême, unit sa main avec celle de Huon, et leur donna la bénédiction nuptiale. Le pape célébra le retour et le mariage de son neveu par une fête brillante; mais, connoissant combien il étoit important que Huon s'acquitta avec Charlemagne en allant rétablir l'ordre dans ses états, il fut le premier à presser son départ.

Huon part avec Esclarmonde et le vieux Gérasme; il envoie Guire à Bordeaux, annoncer son retour à son frère: il renvoie une grande partie de sa suite, ne gardant que douze Chevaliers. Il passe les Alpes; et, pénétrant au cœur de la France, il arrive à l'abbaye de saint-Maurice-des Prés, où la fatigue du voyage ayant fait tomber malade la belle Esclarmonde, il se trouve forcé de séjourner pendant près de quinze jours.

Le vieux Guire étant arrivé dans le même tems à Bordeaux, avoit prévenu Girard de l'arrivée de Huon son frère; et les habitans, en apprenant son retour, avoient signalé leur joie par des prières publiques et des illuminations. Girard feignit de la partager; il combla Guire d'honneurs et de présens, et le rétablit dans ses charges; mais dès le même jour le traître alla consulter Gibouards sur les moyens de se rendre maître de Huon, et de l'empêcher d'accomplir son message vis-à-vis de Charlemagne. Gibouards, fécond en expédiens, dit à Girard d'aller promptement trouver son frère à l'abbaye de S. Maurice, de gagner sa confiance par ses carresses et ses soumissions, de savoir où la barbe et les quatre grosses dents de l'amiral Gaudisse étoient renfermées, et de le presser de partir pour se rendre à la cour de Charlemagne.

La maladie d'Esclarmonde donna le tems à Girard d'arriver à l'abbaye de S. Maurice, avant le départ de Huon. Le traître feignit tout l'attendrissement imaginable en revoyant son frère, qui le reçut dans ses bras, et ne lui cacha rien des aventures qu'il avoit éprouvées, ni de la précaution que le roi Oberon avoit prise d'enfermer la dépouille de l'amiral dans le côté de Gérasme. Deux jours après, Esclarmonde se trouvant en état de partir, Girard avertit son frère

ue la première journée étoit longue et difficile;
, sous ce prétexte, il sut l'engager à partir
eux heures avant le jour. Esclarmonde étant
ontée dans sa litière, Huon, Gérasme et les
ouze Chevaliers se croyant en pleine sûreté
ans le centre du royaume de France, ne prirent
oint la précaution de s'armer, et montèrent à
heval comme de simples voyageurs.

A deux petites lieues de l'abbaye, ils entrè-
ent dans un bois où Gibouards s'étoit caché,
uivi d'une troupe nombreuse de brigands ar-
nés, dévoués à ses ordres. Bientôt ils fondent
sur Huon et ses Chevaliers. Gibouards massacre
les douze Chevaliers, qu'il fait jeter dans la Gi-
ronde; et le traître Girard montrant alors toute
la noirceur de son ame, fait lier son frère et le
vieux Gérasme; il renverse ce dernier, déchire
ses habits, lui fend le côté, et s'empare de la
barbe et des dents de Gaudisse. Il le fait enlever
dans cet état avec Huon; on les jette garottés,
dans une litière fermée, et Gibouards les con-
duit à Bordeaux avec Esclarmonde. Il a soin de
n'y arriver que la nuit, et les fait enfermer, sans
qu'ils soient connus de personne, dans une for-
te et obscure prison.

Dans le même tems le traître et cruel Girard
massacre l'abbé, le prieur et le procureur de
l'abbaye de Saint-Maurice, entre les mains des

quels Huon avoit déposé ses trésors ; il fait él[illegible] d'autres moines qu'il a séduits pour les rempl[illegible]cer ; il fait charger dix mulets d'une partie d[illegible] richesses que son frère avoit apportées d'An[illegible]lerne ; et suivi de deux moines qu'il choisit p[illegible] ses faux témoins, il se rend à la cour de C[illegible]lemagne. Ce prince très-magnifique dans [illegible] cour, et dont les trésors se trouvoient souve[illegible] épuisés par les grandes guerres qu'il avoit [illegible] soutenir, fut surpris, reçut avec reconnoissan[illegible] les magnifiques présens dont Girard se fit préc[illegible]der ; lui-même fut accueilli très-favorablemen[illegible]
» Sire, dit-il à Charlemagne, c'est avec la pl[illegible]
» vive douleur que je me trouve forcé de ven[illegible]
» accuser moi-même mon frère Huon ; mais l[illegible]
» fidélité que je vous ai jurée ne me permet pas
» de vous cacher qu'il n'a point exécuté vos
» ordres : Loin d'accomplir le message dont vous
» l'aviez chargé, Huon s'est contenté de sédui-
» re la fille de Gaudisse ; et, l'ayant enlevée,
» il revenoit avec elle pour s'emparer de la
» Guienne, et faire révolter cette belle provin-
» ce contre vous. Ayant su ses projets, je les ai
» prévenus ; et, préférant votre service et votre
» bienveillance aux droits du sang, je l'ai arrê-
» té dans l'abbaye de Saint-Maurice, et je l'ai
» fait conduire dans les prisons de Bordeaux.
» Ces deux saints religieux que j'amène en votre

présence, sont témoins de la vérité des faits ;
» j'ai ramassé à la hâte ce qui m'est resté de
» plus précieux de la succession de mes pères,
» vous priant, Sire, de le recevoir comme un
» gage de ma foi, et vous suppliant de me con-
» firmer dans la possession du duché de Guien-
» ne et de la cité de Bordeaux. »

Charlemagne, qui ne pouvoit pardonner la mort de son fils Charlot, et qui détestoit Huon de Bordeaux, crut, sans aucun autre examen, la déposition de Girard, qui fut attestée par les deux moines. Il fait assembler le conseil des pairs, en présence desquels Girard se porta accusateur contre son frère, appuyé par le faux serment des deux moines de Saint-Maurice.

Plusieurs pairs, et sur tout ceux de la perfide maison de Mayence, opinèrent à la mort, et vouloient que Huon de Bordeaux fût traîné au supplice comme traître et félon. Mais le sage duc Naymes de Bavière s'opposa vivement à ce jugement; il soupçonna Girard d'une noire trahison, et s'écria qu'on ne pouvoit juger un pair de France sans l'entendre. Alors le plus grand nombre des pairs, éclairé pas cette sage remontrance, conclurent avec le duc Naymes, qu'il falloit envoyer chercher Huon, et l'amener. Mais Charlemagne, impatient d'assouvir sa vengeance, prit le parti d'aller lui-même à Bordeaux,

suivi des même pairs. Dès le lendemain matin il part, et, marchant à grandes journées, il arrive dans la capitale de la Guienne, dont il trouva les habitans prêts à se soulever, ayant été informés du retour et de la detention de leur légitime souverain. La présence de Charlemagne soumit les esprits ; les Bordelais vinrent en supplians lui redemander leur noble duc. Charlemagne les renvoya d'un air sévère, en leur disant qu'il venoit tenir ses grands jours, et remettre le sort d'Huon au jugement des pairs.

Dès le lendemain cet auguste conseil s'assembla ; on y fit comparoître, Huon, Esclarmonde et Gérasme, qu'on amena de leur prison pâles, défaits, et chargés de chaînes. Girard eut l'audace coupable de soutenir son accusation, et les moines d'en certifier la vérité par leur serment. Gibouards y joignit le sien. Huon ne put se défendre qu'en attestant le ciel de la fausseté de l'accusation de son frère. Esclarmonde versa un torrent de larmes, et ne put qu'à peine former des plaintes qui ne furent point écoutées. Le seul Gérasme suspendit le jugement prêt à être prononcé, en soulevant sa robe, et découvrant la longue plaie de son côté. Le cœur des pairs fut ému de pitié ; Gérasme leur jura par le Dieu vivant, que le traître Girard avoit retiré de ses flancs la barbe et les dents de l'amiral Gandisse,

qu'Oberon y avoit enfermées. Le duc Naymes ne put croire qu'Huon fut coupable, et que le sage Gérasme fût capable d'inventer ce qu'il déposoit, quelque incroyable que cela parut être. De longs débats agitèrent alors le conseil, et le jugement définitif fut remis au lendemain matin.

Huon, Esclarmonde et Gérasme passèrent la nuit suivante dans la prière et dans les larmes; Gibouards et Girard passèrent cette même nuit à cabaler, à surprendre la religion des pairs, et à faire porter de nouvelles accusations contre Huon.

Le conseil s'étant assemblé de nouveau le lendemain matin, et les avis se trouvant encore partagés, Charlemagne, qui n'écoutoit que sa vengance, se crut autorisé, par la prépondérance du sien, à condamner Huon et Gérasme à être traînés aux fourches que sur le champ il fit élever, et la belle Esclarmonde au bûcher qu'il ordonna de préparer. Le duc Naymes indigné sortit du conseil avec plusieurs autres pairs, en protestant contre l'injustice de ce jugement cruel. L'exécution de l'arrêt fut remise à l'après-midi; et Charlemagne, accompagné des pairs dont l'avis étoit semblable au sien, alla se mettre à table avec eux, en attendant qu'il pût jouir d'un bien affreux spectacle; mais c'étoit le supplice

du meurtrier de son fils. Le duc Naymes fit envai les représentations les plus vives, il ne fut poi écouté. Le traître Girard et Gibouards avoie peine à cacher leur cruelle joie, et promet toient les plus grandes récompenses aux moine scélérats dont la fausse déposition avoit sédui le conseil des pairs, et justifioit la vengeance de l'empereur. Rien, en apparence, ne pouvoit sauver Huon de Bordeaux d'une mort honteuse et barbare ; mais dans ce moment même les Chevaliers lutins, Gloriand et Malembrun, virent couler les larmes d'Oberon. Ah! s'écria t-il, Huon, Huon, que tu paie cher un moment de foiblesse! Mais, en expiant ta faute aux pieds du saint Père, tu reçus la grace du Très-Haut; ta pénitence est assez dure, et je puis enfin te secourir. Gloriand et Malembrun à ces mots se jettent à ses genoux, et le pressent de voler au secours de leur cher Huon. « Je me souhaite, dit le » roi de Féerie, dans la ville de Bordeaux, à » la tête de cent mille hommes, dont dix mille » fermeront toute issue au palais qu'habite » l'empereur. Je veux qu'il s'élève une table à » côté de la sienne, et que cette table, plus » élevée de deux pieds, ait cinq couverts, et » porte mon cor d'ivoire, mon hanap et mon » bon haubert. » Au même instant, tout fut exécuté. Charlemagne voit avec surprise une

roupe formidable qui s'empare des portes de
a salle, et la riche table qui s'élève de deux
pieds au-dessus de la sienne. Il se lève de table
brusquement, tandis que Gérasme fait remarquer au duc Huon le cor, le hanap et le haubert;
et de ce moment il espère qu'Oberon va les secourir. Bientôt un bruit de trompettes et de
timbales se fait entendre; la grande porte de la
salle s'ouvre avec bruit; le charmant petit roi
nain Oberon, entre d'un air fier, couvert d'une
robe étincelante de pierreries : il ne daigne pas
saluer, ni même regarder Charlemagne, qu'il
coudoye en passant. Au même instant les fers
d'Esclarmonde, de Huon et de Gérasme tombent, ils sont revêtus d'habits riches et brillans.
Girard, Gibouards et les deux moines, paroissent enchaînés et la corde au cou. Oberon s'assied à sa table sur un trône d'or élevé; il y fait
asseoir ses trois amis et le duc Naymes de Bavière; il prend sa riche coupe, la bénit, il boit; et,
toujours pleine d'un vin délicieux, la coupe
passe de main en main, jusqu'au duc Naymes
qui la vide. Oberon prend la tasse, la bénit de
nouveau, et l'envoie pleine à l'empereur par
Huon de Bordeaux; mais à peine ce monarque
l'a-t-il touchée, qu'elle se vuide; et sur le champ
Oberon lui crie : Reconnois, empereur, l'état
coupable de ton ame, et l'affront que cette

coupe te fait essuyer. Non-seulement tu t'es rendu criminel par l'injustice et la vengeance que tu voulois exercer contre le duc Huon, ton noble et fidèle vassal ; mais frémis que je ne déclare ici d'autres crimes secrets qui te couvriroient de honte.

Charlemagne consterné par ce reproche, baissa la tête sans rien répondre. Oberon alors apostrophant Girard : Traître, dit-il, déclare ici publiquement l'infâme et noire trahison dont tu t'es rendu coupable. Girard, voyant bien qu'un pouvoir surnaturel est prêt à déclarer son crime, n'ose plus avoir recours à la feinte. Il avoue toutes les circonstances de la trahison, *dont il* accuse Gibouards de lui en avoir donné l'idée ; il offre d'aller chercher la barbe et les dents de l'amiral Gaudisse. Non, non, dit Oberon, je les aurai bien sans toi ; tu ne sortiras d'ici, ni les traîtres qui t'accompagnent, que *pour être* traînés tous aux fourches qui sont élevées déjà vis-à-vis de ce palais. Oberon en même tems souhaite les dépouilles de Gaudisse sur la table. Cher Huon, dit-il, va les porter à ton empereur ; dis-lui que tu t'acquittes envers lui, qu'il te rende tes fiefs, et qu'il reçoive ton hommage. Huon obéit ; et Charlemagne, de plus en plus surpris, est à la fin touché de l'obéissance du duc Huon, et des périls et des peines que ce

ince a si long-tems éprouvés pour accomplir s ordres. Il lui rend tous ses fiefs, et reçoit n hommage : il lui pardonne la mort de son s, et l'embrasse tendrement. Huon se jette ıssitôt aux pieds d'Oberon, pour le supplier : pardonner à son frère. Les pairs et les preux ont attendris, mais Oberon est inflexible ; et ans l'instant Girard, Gibouards, et les deux ıoines sont entraînés par la corde qui déjà leur erroit le cou, et la cour les voit bientôt expirer ur les fourches.

Charlemagne, revenu de sa première surprise, endit les plus grands honneurs au roi de Féerie et à la belle Esclarmonde. Oberon lui fit promettre de se mettre en état de boire dans la coupe, en se réconciliant avec le ciel, et lui promit, à ce prix, ses services et son amitié. Huon, comblé de caresses et des présens qu'il reçut de l'empereur, partit, peu de jours après, pour reconduire son seigneur suzerain à Paris. Oberon prit congé d'eux, et ne put s'empêcher de verser encore un torrent de larmes en embrassant Huon. Promets-moi, lui dit-il, de venir, dans quelques années, me retrouver dans mon bois enchanté, centre de mon Empire : c'est à toi que je destine mon royaume de Féerie. Mais, hélas ! que de périls, de traverses n'as-tu pas à essuyer encore jusqu'à ce tems ? Huon

promit à son protecteur tout ce que celui exigea de lui, et se soumit à toutes les épreuves par lesquelles la providence voudroit le faire passer.

Nous serions bien tentés de renvoyer en entier à la *Bibliothèque bleue* le reste du Roman de Huon de Bordeaux, et nous présumons, avec bien de la vraisemblance, que cette suite n'est pas du même Auteur. Le commencement de Huon porte le même caractère que les Romans de la Table Ronde, auxquels il *se lie par* le personnage qu'y joue Oberon, roi de Féerie, jadis Tron le Nain, dans Isaïe le Triste. Lorsque le goût de la nation, dans le quinzième siècle, se ranima pour les Romans, les Auteurs de ce siècle recueillirent précieusement ce qu'ils purent retrouver de Rusticien de Pise, de Chrétien de Troyes; du Roi d'armes Adenez, et d'autres anciens Romanciers; ils accommodèrent, selon le mauvais goût qui régnoit alors, ces fragmens à celui de leur tems; et joignant leur peu d'invention à beaucoup d'ignorance, ils ajoutèrent de nouvelles parties aux Romans dont les débris étoient le plus étendus. Nous présumons que celui de Huon de Bordeaux est un de ceux qu'ils ont ainsi continués, en y mêlant des idées bizarres, dénuées de connoissances et de goût. Il paroît naturel que ce Roman, dont les aventures sont très-variées, et dont le récit est assez long, doive finir au moment où le duc de Guienne et sa chère Esclarmonde règnent paisiblement à Bordeaux; mais, contre toute espèce de vraisemblance, et par un anachronisme absurde, on fait tout-à-coup paroître sur la scène un Raoult, duc d'Autriche, et son père

npereur Thiéry, qui n'a pu exister alors; Charlema-
e, son fils et ses petits fils, ayant occupé, pendant
ıx siècles ou environ, l'empire d'Occident, et ayant
remplacés par des Henris, des Conrads et des Othons,
maisons de Saxe et de Souabe. Abrégeons du moins
te suite plate et ridicule de notre Roman.

Ce duc Raoul devient amoureux d'Esclar-
onde, sur le rapport que deux pelerins lui
nt de sa beauté. Il vient déguisé dans la cour
e Guienne, et fait quelques tentatives inutiles
our la séduire ou pour l'enlever. Huon n'en
st informé qu'après le départ de Raoul qui re-
ourne à Mayence pour assembler une armée,
t revenir, à forces d'armes conquérir la Guien-
e et s'emparer d'Esclarmonde. Huon, qui ne
eut souffrir cette injure, suit de près Raoul à
Mayence; et, couvert d'armes simples; il se
présente devant l'empereur, au moment où ce
prince se met à table. Il lui requiert un don;
c'est de prononcer son jugement sur le cas qu'il
va lui proposer, comme le plus prud'homme
qui soit dans la chrétienté. Huon lui dit alors:
» Si quelque Chevalier audacieux et coupable
» vouloit séduire ou enlever la plus aimée, la
» la plus noble et la plus vertueuse des femmes,
» que mériteroit-il de la part d'un mari qui
» l'adore? » L'empereur n'hésite pas à pronon-
cer que le mari doit lui donner la mort par-tout

où le coupable se trouvera, fût-ce aux pieds des autels. « Je n'attendois pas un autre ju- » ment, lui dit Huon, de votre justice et de vo- » tre sagesse. » A ces mots, il tire son épée, et fait voler la tête de Raoul jusques sur la table de l'empereur son père. Je suis Huon de Bordeaux, s'écrie-t-il à l'empereur; mon honneur outragé me prescrivoit d'exécuter le jugement que vous venez de prononcer. A ces mots, il se retire l'épée à la main; et ceux qui entouroient l'empereur étant désarmés, ne peuvent l'empê- cher de sortir du palais. Bientôt il est poursuivi par des troupes nombreuses, et par l'empereur même; mais il combat toujours avec avantage, en se retirant; et traversant et l'empire et la France, il rentre dans Bordeaux. Thiéry ras- semble une puissante armée, et, sans aucune opposition de la part de Charlemagne ni des pairs de France, il ravage la Guienne, et vient mettre le siége devant Bordeaux. Huon fait souvent des sorties heureuses, bat les ennemis, et retarde les progrès du siége; mais bientôt, au lieu de défendre sa chère Esclarmonde et sa capitale, l'Auteur le fait embarquer pour aller en Asie demander du secours au frère d'Esclarmonde, dont jusqu'alors il n'a point parlé. Huon essuie une tempête qui l'écarte de sa route; et lors- qu'elle est appaisée, son vaisseau paroît entraî-

té par un courant rapide. Il voit des vagues s'élever jusqu'aux nues ; à une certaine distance, une pièce de toile blanche se fait distinguer au milieu. Le pilote aussitôt abandonne le gouvernail, se désespère, et dit à Huon que le vaisseau est entraîné dans le grand gouffre qui joint les eaux du golfe Persique à celle de la mer Caspienne, et que leur perte est inévitable. Heureusement le pilote se trompe ; et cette heure étant celle à laquelle le gouffre achève de se remplir, les vagues s'applanissent, et le vaisseau est porté sur l'entonnoir du gouffre sans courir de danger. Huon, voyant un homme nu qui se débat au milieu des flots, ayant autour de lui la pièce de toile qu'il avoit remarquée, fait arrêter le vaisseau pour pouvoir interroger cet homme. Celui ci répond qu'il est Judas, et qu'il est condamné, jusqu'au jugement dernier, à subir le supplice horrible d'être sans cesse battu par les eaux immenses que le gouffre absorbe et revomit tour-à-tour. Judas se plaint un peu de ce que son divin Maître ne lui donna pas, comme aux autres, la force de résister à la tentation. Tu l'aurois eue, lui dit Huon, si tu l'avois aimé ; mais, dis moi, quelle est cette toile qui flotte autour de toi ? Hélas ! répond Judas, elle m'est laissée pour me défendre un peu contre la mer en fureur, parce que je la donnai pour

l'amour de mon maître, et qu'il n'est aucune œuvre perdue, quand on l'a faite en son nom. Mais, ajouta-t-il, éloigne-toi promptement si tu ne veux périr ; car dans peu le gouffre va rejetter les eaux qu'il a reçues. Le pilote alors fit déployer toutes les voiles pour s'éloigner : à peine fut-il à cinq cents toises, que Huon apperçut le gouffre élancer ses eaux, et des brandons (1) de feu entremêlés avec les flots qui s'élevoient jusques aux nues. Bientôt un courant rapide porta le vaisseau en avant avec la plus grande rapidité ; et le pilote, abandonnant le gouvernail, crut qu'il alloit être submergé.

Cependant la force du courant diminuant peu-à-peu, le vaisseau fut porté dans une mer profonde et tranquille, sans que le pilote pût reconnoître la route qu'il devoit tenir ; et pendant plusieurs jours il ne put diriger le vaisseau qu'à l'aventure.

L'auteur du Roman emploie ici la même fable que nous trouvons dans presque tous les Romans

---

(1) Ces brandons de feu que l'Auteur dit s'élancer du sein de la mer avec les eaux, font présumer qu'il avoit connoissance des volcans sous les eaux qui ont formé deux des îles Açores, et celles de Strombolin, de Lipari et de Santorin.

contemporains,

contemporains, et dont l'idée est peut-être due aux contes Arabes.

Malgré la direction des voiles, le vaisseau de Huon fut alors entraîné vers une côte élevée qu'on découvroit à l'horison. D'heure en heure il fut porté vers cette côte avec plus de rapidité; et le pilote effrayé y découvrit une haute montagne noire, qu'il reconnut pour être la montagne d'aimant. Il apprit au duc de Bordeaux et à l'équipage, avec désespoir, le péril inévitable qui leur annonçoit une mort certaine; et le vaisseau sillonnant la mer avec la rapidité d'une flèche, vint s'enfoncer au milieu des débris d'un grand nombre d'autres vaisseaux, et se briser contre les rochers dont la côte étoit hérissée. Huon seul inaccessible à la peur, et prévoyant ce moment fatal, s'étoit emparé d'une antenne dont il se servit pour s'élancer sur les rochers au moment où le vaisseau se brisa par la violence du choc. Après être revenu de cette horrible secousse, il eut le courage de marcher long-tems entre des précipices affreux; et parvint enfin dans une profonde vallée où, ne voyant aucune habitation, il ne trouva de ressources contre la faim que des fruits sauvages. Il espéroit, en suivant le fond de la vallée, trouver une issue, et pénétrer dans un pays moins stérile et plus ouvert; mais bientôt son espérance

fut trompée en voyant la fin de la vallée terminée par le demi-cercle que formoit une montagne encore plus élevée que celle d'aimant.

C'est dans cette cruelle position que l'auteur laisse Huon, pour retourner à la belle Esclarmonde, assiégée dans Bordeaux par l'armée de l'empereur. Gérasme fait de vains efforts pour la défendre ; ce brave et ancien Chevalier périt dans une sortie ; la garnison soutient à peine le premier assaut, et parle aussitôt de se rendre. Esclarmonde confie sa fille Clairette à Bernard, l'un de ses Chevaliers, et cousin de Huon, qui sort la nuit du port dans une barque légère, et la conduit à l'abbaye de Cluny : il la remet dans les bras de son grand oncle. Esclarmonde ranime la garnison, et prend elle-même les armes pour défendre la brèche ; l'assaut est donné de toutes parts; la résistance des Bordelois est vaine; les Allemands les forcent, les passent au fil de l'épée, et leur duchesse est prise et conduite à la tente de l'empereur Thiéry. Celui-ci, quoique déja fort vieux, ne put voir la belle Esclarmonde sans lui rendre les armes ; et bientôt ses soins empressés apprirent à la duchesse que son vainqueur étoit son amant. Occupé de cette belle passion, Thiéry reprit, peu de jours après, le chemin de Mayence ; il y amena la duchesse de Bordeaux, et employa tous les moyens de lui

plaire et d'adoucir sa captivité. A peine fut-il arrivé dans Mayence, que, ne pouvant résister à la violence de son amour, et prévoyant bien qu'Esclarmonde ne se rendroit point à ses vœux tant qu'elle conserveroit l'espérance de revoir Huon de Bordeaux, il fit courir le bruit de la mort de ce Prince. Un capitaine de vaisseau nouvellement arrivé d'un long voyage, sur les côtes d'Asie, vint à la cour de Mayence, et déposa que, témoin du naufrage de Huon de Bordeaux, il avoit vu le corps de ce prince rejeté par les flots sur le bord de la mer.

Esclarmonde reçut cette fausse nouvelle avec un désespoir que rien ne put calmer. Thiéry crut devoir paroître partager sa douleur, et fut longtems sans oser lui parler de l'amour dont il brûloit pour elle; mais à la fin ne pouvant plus se contraindre au silence, il saisit un moment qu'il crut favorable pour lui offrir son empire et sa main. Esclarmonde refusa ses offres, en le suppliant de la laisser toute entière à ses regrets. Thiéry ne se rebuta point, et crut qu'avec le tems les dispositions de la duchesse lui deviendroient plus favorables. Mais bientôt, importunée par les pressantes instances de Thiéry, elle espéra de s'en affranchir par la fuite. Une de ses femmes, dont l'esprit et la fidélité lui étoient connus, fut chargée par elle de gagner

le patron d'une barque propre à suivre le cours du Rhin, et à voguer sur la mer. Le patron feignit d'écouter cette proposition, et le traître Thiéry, profitant de l'avis, fit semblant de favoriser lui-même les mesures que la duchesse prenoit pour sortir la nuit du palais; mais il la fit arrêter au moment où elle étoit prête à monter sur la barque.

La fuite de la duchesse fut traitée de criminelle; elle fut enfermée dans une tour; et Thiéry l'abandonnant, en apparence, à la solitude et à la crainte d'un avenir sinistre, prit sur lui de laisser écouler près d'un mois sans la voir. Au bout de ce tems, il espéra qu'abattue par tout ce qu'elle venoit d'éprouver, elle seroit moins rebelle à ses instances. Il alla la voir dans la tour, et lui renouvela l'offre de partager son trône avec elle, et de lui donner sa main. Esclarmonde mit alors plus de fermeté, de hauteur et de dédain dans ses refus; et le vieux Thiéry perdant tout espoir, sentit bientôt la haine succéder à l'amour, et la fit enfermer plus étroitement. Six mois s'écoulèrent sans que rien ébranlât la constance de la duchesse.

Thiéry fit partir alors un de ses neveux, qu'il destinoit à lui succéder, pour aller recueillir le tribut qu'il avoit imposé aux Bordelois et aux autres habitans de la Guienne. Ce neveu, suivi

d'une troupe avide, traita Bordeaux et la Guienne avec la plus grande rigueur ; il en rapportoit des richesses immenses, lorsqu'à son retour il fut attaqué par le bon abbé de Cluny, qui, s'étant mis à la tête des vassaux de son abbaye, avec le Chevalier Bernard, l'attendoit à son passage. Bernard tua de sa main le neveu de l'empereur, dont le détachement fut taillé en pièces. Toutes les dépouilles de la Guienne furent reprises et déposées dans l'abbaye de Cluny, où la jeune et charmante Clairette croissoit, embellissoit tous les jours, et recevoit, sous les yeux de son grand-oncle, une éducation digne de sa naissance. Quelques cavaliers Allemands, échappés de l'action où le neveu de l'empereur avoit perdu la vie, portèrent la nouvelle de sa mort à Mayence. Thiéry, furieux de ce dernier échec, et ne cherchant que l'occasion de satisfaire sa vengeance, et la haine qu'Esclarmonde lui avoit inspirée par ses refus, fit assembler son conseil, et la fit condamner, par représailles, à être brûlée vive, comme victime de l'attentat de l'abbé de Cluny. Cette cruelle sentence alloit être exécutée, lorsque le roi de féerie Obéron, ému par la pitié comme par la tendresse qu'il conservoit pour Huon de Bordeaux, envoya Gloriand et Malembrun au secours d'Esclarmonde. Ces deux fidèles émissaires, sous la forme de

deux Chevaliers couverts d'armes étincelantes, parurent dans la plaine où l'on avoit dressé l'appareil du supplice. Ils taillèrent en pièces le détachement qui voulut s'opposer à leurs premiers efforts; ils renversèrent le bûcher, délièrent Esclarmonde, et la conduisant à Thiéry: Apprends, dirent-ils à cet empereur, apprends à respecter une princesse innocente et vertueuse, qu'Oberon prend sous sa garde; fais-lui rendre les soins et les honneurs qui lui sont dus, et sois sûr de périr par la mort la plus funeste, au moment où l'on attenteroit à sa vie où à son honneur. A ces mots, Gloriand et Malembrun parurent étincelans de lumière, s'élevèrent de terre, et disparurent dans le vague des airs.

Thiéry, n'osant résister aux ordres d'Oberon, dont il connoissoit le pouvoir, fit conduire la duchesse dans un de ses palais, éloigné de celui qu'il habitoit. Elle y fut traitée selon sa naissance et son rang; bientôt même son cœur se rouvrit à de nouvelles espérances. Une des femmes que l'on avoit placées près d'elle pour la servir, touchée des larmes, des graces et de la douceur de la belle Esclarmonde, vint un matin la trouver dans son oratoire, où les yeux baignés de larmes, elle déploroit la mort de son époux. Rassurez-vous, Madame, lui dit cette femme;

peut-être le ciel conserve-t-il celui que vous pleurez, pour le rendre bientôt à vos vœux : sœur du capitaine de vaisseau, qui vous annonça sa mort, je sais par lui, que ce ne fut que par les ordres secrets de l'empereur qu'il parla, et qu'il ignore absolument quelle est la destinée de votre époux. A ces mots la duchesse l'embrassa tendrement; et, se jettant à genoux pour remercier l'Être suprême, des larmes plus douces et les vœux les plus ardens exprimèrent le sentiment délicieux qui remplissoit son ame.

L'auteur laisse Esclarmonde dans cette position plus heureuse, pour retourner dans l'île de la montagne d'aimant.

Huon, après avoir épuisé ses forces pour monter sur la montagne escarpée, espérant trouver au-delà un pays habité, reconnut avec une sorte de désespoir, qu'il étoit dans une île inaccessible de toutes parts. Il apperçut sur cette montagne un beau château, mais qui paroissoit inhabité, les ronces et les halliers, ayant presque rempli le chemin qui y conduisoit. Cependant Huon, pressé par la faim, grimpe, arrive, et entre dans ce château qu'il trouve absolument désert; il y passe plusieurs jours sans y trouver que quelques fruits sauvages sur les arbres d'un jardin qui paroissoit être depuis long-tems en friche. Ce ne fut que le neuvième jour qu'il apperçut une trappe avec

cette inscription : *Quiconque osera pénétrer sous cette trappe, l'ame souillée de quelque crime, trouvera la mort; mais le chrétien aimé de Dieu peut y descendre avec confiance.* Huon, implorant la miséricorde du Très-Haut, leva la trappe, descendit, par un escalier commode qu'elle cachoit, dans un riche salon, rempli de toutes sortes de provisions et de mêts délicieux : des mains invisibles semblèrent aussitôt le servir; et lorsqu'il eut réparé ses forces, il se sentit doucement entraîné dans une chambre richement meublée, où le sommeil acheva de le rétablir dans son état naturel. Il passa quelques jours en ce château, et sans cesse il regardoit vers la mer. Il cherchoit vainement les moyens de sortir de ce lieu solitaire, lorsqu'il vit un gros vaisseau, entraîné rapidement vers la montagne, se briser contre les rochers, avec un bruit horrible. Peu de momens après, une barque surchargée de monde, parut s'approcher beaucoup plus lentement; il remarqua même que les passagers, connoissant le danger, avoient prévenu la violence du premier choc, en opposant leurs avirons; et que, quoique la barque se fut renversée en abordant, ils descendoient heureusement sur le rivage de l'île.

Huon vint promptement à leur secours ; et, jugeant à leurs habits qu'ils étoient de différentes

ions; il leur demanda quelle étoit leur cro-
nce. Une partie portant une main à son tur-
n, s'écria *Allah! Allah!* Un vieillard vénéra-
e, se jettant à genoux avec le reste de l'équipa-
, répondit: Nous croyons en l'Homme Dieu,
i naquit et qui mourut pour nous. A ces mots
ıon embrasse le vieillard, qui se fait recon-
ıître pour l'évêque de Milan, et qui lui dit que,
venant du saint sépulcre, et son vaisseau déri-
ınt par une tempête affreuse, il a sauvé une
ırtie de l'équipage d'un vaisseau Turc, qu'il
voit vu submerger sous ses yeux. Huon le con-
ıla, lui conta son aventure, et lui fit espérer le
ecours céleste. Il le conduisit au château, suivi
e ses plus fidèles serviteurs, qu'il renvoya char-
és de vivres pour ceux qui étoient restés sur le
ivage; mais ayant fait lire l'inscription à l'é-
êque, il lui conseilla d'exhorter les Turcs à re-
evoir le baptême. L'évêque s'acquitta de ce soin
ıvec zèle. Quelques Turcs, persuadés par la vé-
ité de ses instructions, promirent de se faire
chrétiens: dix d'entr'eux persistèrent dans leurs
erreurs; pressés par la faim, ils promirent
quelques heures après d'obéir, mais ce ne fut
que des lèvres qu'ils en prononcèrent le serment.
A peine les vivres que Huon et l'évêque de Milan
leur distribuèrent eurent-ils touché leurs lèvres,
que ces dix Turcs tombèrent morts. Tous les

autres jouirent des bienfaits du ciel, et furent fidèles à leur promesse. Le lendemain, ils étoient prêts à jouir des mêmes secours, lorsqu'ils furent effrayés par l'aspect horrible d'un griffon qui, planant un moment dans les airs, fondit tout-à-coup sur un des dix morts de la veille, et s'envola en le tenant lié dans ses serres. Le lendemain et le jour suivant, le même griffon reparoissant, et ayant chaque fois emporté l'un des cadavres, Huon ne pouvant trouver aucun moyen de sortir de cette île, eut l'audace d'imaginer de se faire emporter par le griffon. Ce fut en vain que l'évêque de Milan fit tous ses efforts pour l'en détourner. Huon se couvrit de deux forts hauberts l'un sur l'autre, et portant son épée nue couchée sur l'une de ses côtes, il s'étendit et se plaça, la face contre terre, au nombre des morts qui restoient encore. Le griffon revint en effet; et, choisissant Huon comme la proie qui lui paroissoit la plus grosse, il le saisit avec ses longues serres, et l'emporta dans les airs. Pendant quelques heures, Huon ne vit que le ciel et la mer; il souffrit des douleurs cruelles, qu'occasionnoit la pointe des serres qui pénétroient au travers des mailles de ses hauberts; il apperçut enfin une montagne qui s'élevoit jusques dans les nues; et le vol du griffon redoublant d'impétuosité, il fut en peu d'instans porté sur le sommet de la mon-

gne, où le griffon le laissa tomber assez dou-
ment, et reprit son vol vers une autre mon-
gne qui s'élevoit à quelque distance.
Huon se remit bientôt du léger étourdissement
casionné par sa chûte; il commençoit même à
arcourir le sommet de cette montagne, lorsque
ois autres griffons bien moins gros que le pre-
iier, vinrent, les ailes déployées, fondre sur
ii. Il reçut l'un des trois sur la pointe de son
pée, et le fit tomber mort; les deux autres le
enversèrent, et cherchoient à rompre les mailles
le ses hauberts pour le déchirer : l'intrépide
Iuon, se relevant avec force, leur porta des
oups terribles, et parvint à les tuer. Aux cris
jue ces monstres firent en mourant, le grand
griffon arriva, et fondit avec la rapité d'une
lèche pour l'enlever; mais Huon, esquivant sa
première atteinte, lui coupa une patte; et, mal-
gré les coups de bec qu'il ne put éviter dans le
combat, il parvint à lui fendre la tête. Epuisé
par la fatigue et par le sang qui couloit de ses
blessures, Huon apperçut une fontaine, vers la-
quelle il se traîna pour appaiser sa soif. Cette fon-
taine étoit ombragée par des arbres couverts des
plus beaux fruits; l'eau qui couloit étoit pure,
et le sable et les cailloux que cette eau transp-
rente couvroit, brilloient du feu des diamans.
Huon délace son casque, puise de l'eau : à peine

a-t-elle touché ses lèvres, que son sang cesse à couler, que ses blessures se ferment, et que ses forces sont réparées; il les sent redoubler en mangeant des fruits qu'il cueille. Il parcourt le sommet de la montagne: jamais la nature ne parut plus riche et plus brillante à ses yeux; les fleurs et les fruits parfumoient l'air. Huon enchanté, et dans une douce rêverie, se croyoit transporté dans le jardin où la puissance et la bonté divine avoient placé notre premier père. Il ne sortit de cet état d'admiration, que pour écouter une voix douce qui frappa son oreille, et lui dit ces mots:
» Rends grace au ciel, qui, récompensant tes
» vertus et ton courage, t'a fait parvenir à la fon-
» taine et à l'arbre de Jouvence. La puissance di-
» vine te permet de cueillir seulement trois
» pommes de cet arbre; elles ont le pouvoir de
» rendre les forces et la beauté de la jeunesse au
» vieillard le plus accablé par le poids des an-
» nées; tu sauras les employer utilement: fais
» une provision des autres fruits de ce verger,
» descends sur la droite par ce chemin qui te
» conduira sur le bord d'une rivière. Tu reverras
» un jour Esclarmonde et Clairette; monte sur
» l'esquif que tu trouveras amarré sur le rivage;
» abandonne-toi, plein de confiance, aux soins
» paternels de la providence. «

Huon se prosterna pour rendre graces à l'Être

trême : il obéit ; et bientôt parvenu sur le bord la rivière, il trouva l'esquif le plus superbe ; richi par l'or, l'ivoire et les pierreries les plus llantes. Il s'embarqua, et se laissa aller au cours la rivière, qui, d'heure en heure, lui parut gmenter de vitesse. Après avoir navigué pennt deux jours, le lit de la rivière lui parut se rétrécir de plus en plus, jusqu'à l'arcade d'un canal uterrain où l'esquif vogua plus rapidement, et le jour disparut bientôt à ses yeux. Huon sta une semaine entière dans cette obscurité, vant des fruits qu'il avoit apportés du verger la montagne. Au bout de ce tems, la barque étant arrêtée dans un tournant, Huon fut très-urpris de voir que l'eau paroissoit brillante ; 'une lumière qui n'étoit point celle du jour ; ientôt il s'apperçut que cette lumière provenoit es cailloux du fond de la rivière, peu profonde l'endroit où l'esquif s'étoit arrêté. Il profita de e moment, pour remplir à moitié le fond de 'esquif de ces cailloux brillans ; et, donnant près un coup d'aviron, il fit rentrer l'esquif dans le courant, qui l'entraîna plus rapidement que jamais. Il entendit alors au dessus de la voûte qui la couvroit, un murmure effroyable, tel que celui des vagues agitées, et des torrens roulans du faîte des montagnes. Mais rien ne put altérer son courage et sa foi ; l'un et l'autre redou-

blèrent, lorsqu'une lumière éloignée se fit entrevoir; et quelques heures après, l'esquif sortit dessous cette longue voûte, pour entrer dans une mer profonde et tranquille, qu'il reconnut pour être celle de Perse. Les voiles de l'esquif, ployées jusqu'alors, s'enflèrent d'elles-mêmes, et le second jour, au lever du soleil, le vaisseau vint aborder dans le port de Tauris (1). Un vieux et puissant amiral donnoit des loix à ce riche pays; et Tauris étoit la capitale qu'il se plaisoit à habiter.

Un grand concours de peuple et de mariniers, s'avance pour admirer la richesse du vaisseau: quelques étrangers se mêlent avec eux; et bientôt le Chevalier Bernard, qui s'étoit mis en quête de son cousin, accompagné de deux autres Chevaliers de Guienne, reconnoît Huon, et vole entre ses bras. Pendant qu'ils se rendent compte mutuellement de tout ce qui les intéresse, le vieux amiral, averti de l'arrivée du riche esquif, envoie chercher l'étranger. *Vassal*, dit l'amiral au duc de Bordeaux, *tu me parois étranger, et de différente religion que la mienne. Si tu veux être ma-*

(1) Trait d'une extrême ignorance en géographie. Tauris est en Perse, au milieu des terres, assez loin de la mer Caspienne, et encore plus de la mer Noire et du golfe Persique.

ns mes états, commence par me payer le tribut e tu me dois. Seigneur, lui répondit Huon, *:n n'est si juste, et je m'y suis préparé.* A ces ots il tire d'une bourse une escarboucle et un iamant verd, d'une grosseur prodigieuse. Bernard venoit de lui faire connoître le prix et les ertus de ces deux admirables pierreries, qui toient du nombre de celles dont il avoit chargé on esquif pendant sa route souterraine. *Celle ci*, continua le duc de Bordeaux, *à la propriété de garantir celui qui la porte, de toute espèce de poisons t d'enchantemens; celui qui sera possesseur de l'autre, n'aura plus à craindre de péril, ou par le fer ou par le feu. Daignez, seigneur, les accepter toutes deux pour mon premier hommage.*

L'amiral, qu'une longue expérience rendoit connoisseur dans les ouvrages de la nature, comme dans la connoissance des hommes, admira la richesse de ce présent, et crut y reconnoître quelque chose de surnaturel. Ce vieillard vénérable, qui rendoit ses sujets heureux depuis près de 80 ans, en étoit adoré. Sa justice, ses mœurs douces, étoient célébrées dans l'Asie: il ne manquoit à tant de vertus réunies, que d'être éclairées par les lumières d'une religion divine. » Noble étranger, répondit-il à Huon, le pré- » sent que vous me faites, vaut plus que les » quatre meilleures cités de mes états; mais je

» desire le reconnoître : passez dans mon cabi-
» net, ouvrez-moi votre cœur, et croyez, de ce
» moment, que votre confiance vous acquerra
» l'ami le plus zélé. «

Huon éprouva en ce moment, pour ce vénérable vieillard, ce sentiment secret qui nous prévient et qui nous attache : il n'hésita pas à lui raconter toutes ses aventures. L'amiral fut attendri ; la même sympathie parloit dans son cœur, en écoutant tous les malheurs que Huon de Bordeaux venoit d'éprouver. « Que ne suis-je encore » en état de porter les armes, dit-il au duc de » Bordeaux, je vous conduirois moi-même à » Mayence, à la tête de cent mille hommes, » pour délivrer l'épouse chérie dont la captivité » fait couler vos larmes. Les glaces de l'âge » m'empêchent seules de prendre le commande- » ment de l'armée que je vais assembler pour » marcher sous vos ordres..... Ah ! Seigneur, » dit Huon, en se jettant à ses genoux, vous » pouvez faire encore plus mon bonheur. Votre » ame vertueuse mérite de connoître et d'ai- » mer le Dieu que j'adore. Voyez de quels af- » freux périls son pouvoir a su me tirer. Ah ! » Seigneur, croyez un serviteur fidèle, pénétré » des vérités de la religion qu'il vous annonce. » Croyez qu'il n'est rien qui soit impossible à la » puissance de mon Dieu, comme à sa bonté.

» J'ose

» J'ose vous annoncer de sa part le plus grand
» des bienfaits, si vous renoncez à la foi de votre
» faux prophète, pour embrasser celle d'un Dieu
» qui voulut naître et mourir pour nous. S'il faut
» des miracles pour vous persuader, reconnoissez
» tous ceux qu'il a faits pour un foible pécheur,
» tel que moi. Sachez que si vous élevez votre
» ame à l'aimer et à lui rendre le culte qui lui est
» dû, sa puissance, que rien ne peut borner,
» peut effacer en un instant ces rides imprimées
» sur votre auguste front, et lui rendre la frai-
» cheur et la sérénité de la jeunesse. »

L'amiral, surpris des grandes promesses que Huon de Bordeaux osoit lui faire, ne balança pas à lui promettre qu'il embrasseroit la religion de ce Dieu bienfaiteur. « Faites assembler toute » votre cour, lui dit Huon, et les principaux » chefs de vos armées; c'est en leur présence que » je vais implorer pour vous les bienfaits du » Dieu dont ils vont connoître toute la puissan- » ce. » Sur le champ l'amiral de Perse exécute ce que le duc de Bordeaux lui prescrit; et lorsque ses principaux sujets sont assemblés, il monte avec Huon sur un théâtre élevé, d'où cette nombreuse assemblée pouvoit le voir. Alors Huon, se prosternant à genoux, adressa la plus ardente prière au ciel; et faisant le signe de la croix sur l'une des trois pommes qu'il avoit cueillies,

« C'est au nom d'un Dieu crucifié que je vous la
» présente, dit-il à l'amiral. » Ce prince lève les yeux, mange la pomme; et sur le champ ses rides s'effacent, ses cheveux et sa barbe blanche reprennent leur couleur, ses dents et ses forces renaissent; et l'amiral, à la vue de ses sujets, revient à l'âge de trente ans. Un miracle si frappant convertit à l'instant l'amiral et ses sujets; ils s'empressèrent tous également de recevoir les eaux salutaire du baptême; et regardant Huon comme leur bienfaiteur, l'amiral, plein de reconnoissance, rassemble dans peu de jours une armée formidable, par aller délivrer la belle Esclarmonde.

La flotte que l'amiral avoit sur la mer Noire étant prête, il la fit diriger vers la forte ville d'Angorie, dont le peuple étoit le plus cruel ennemi des Chrétiens. Un coup de vent ayant approché le vaisseau d'un rocher élevé qui dominoit sur une île, Huon apprit que ce lieu se nommoit le désert d'Abillant, et que nul chrétien ne pouvoit en approcher sans perdre la vie. C'en fut assez pour animer son zèle et son courage; et, malgré les prières et les remontrances de l'amiral, il s'embarqua sur une chaloupe, et se fit descendre sur le bord de l'île. A peine y fut-il arrivé, qu'un nouveau coup de vent éloigna la flotte de l'amiral; et sa chaloupe s'étant brisée contre les roches, Huon demeura seul, sans au-

tre ressource que sa constance et sa foi. Il passa le reste du jour à monter sur la montagne, et se retira sous un rocher pour passer la nuit.

S'étant mis en marche dès la pointe du jour, il parvint au sommet de la montagne, qui formoit une grande planimétrie. Huon la parcourut quelque tems sans rien voir d'extraordinaire; à la fin il apperçut un gros tonneau couvert de cercles de fer, qui rouloit avec autant de bruit que de rapidité sur cette petite plaine: il s'avança pour le voir passer de plus près; il en entendit sortir des gémissemens, et, trouvant un gros maillet de fer à ses pieds, il s'en servit pour arrêter le tonneau. Une voix plaintive s'écria : *Qui es-tu, toi qui calmes un instant mon supplice?* « Je suis homme, dit » Huon, qui te conjure par le Dieu vivant de me » dire qui tu es, et si je peux te donner du se» cours.... — Oui, tu le peux, répondit la voix » avec plus de force; prends ce maillet de fer, » brise ce fatal tonneau, tu me délivreras; et » je te promets, en récompense, de te tirer de » cet horrible désert.... — Comment t'y prendras» tu, dit Huon? — Je te ferai descendre par un » sentier à gauche, jusqu'au bord de la mer, où » nous trouverons un démon qui m'attend de» puis long-tems, et qui nous fera traverser, » dans son esquif, le bras de mer qui nous sé» pare de la terre.... — Mais, dit aussitôt Huon,

» tu ne m'as point répondu jusqu'ici sur ton sort, » ton nom, et le pouvoir qui te retient dans ce » tonneau... — Ah ! dit la voix, je suis le mal- » heureux Caïn : pour me punir du meurtre de » mon frère, l'Eternel m'enferma dans cet hor- » rible coffre plein de serpens et de pointes ar- » dentes, dont je suis déchiré sans pouvoir mou- » rir. Mais tu m'as promis ton secours ; sers-toi » de ce maillet, et dépêche-toi de me délivrer... » — Je m'en garderai bien, répondit Huon ; je » n'irai point contre la volonté du Très-Haut... » — Ah ! traître, dit Caïn, pourquoi me l'as tu » donc promis ? » Huon, pour toute réponse, lâcha le tonneau, qui, roulant avec plus de rapidité que jamais, le mit bientôt hors de portée d'entendre les hurlemens et les imprécations de ce fratricide.

Il ne négligea cependant pas les notions qu'il en avoit reçues ; et prenant le maillet sur son épaule, il descendit au bord de la mer, où le démon, le prenant pour Caïn, le reçut dans sa chaloupe, et, traversant le bras de mer, le fit aborder sur une côte voisine d'Angorie.

L'amiral de Perse formoit déjà le siége de cette place ; Huon le rejoignit au moment où les troupes se disposoient à donner un assaut général : le brave Huon les conduisit à la brèche, sur laquelle il arbora de sa main l'étendard de la

croix ; et la ville emportée, et le reste du pays soumis, laissèrent un passage libre à l'amiral de Perse, pour marcher vers Mayence.

Chemin faisant, l'auteur les conduit à Jérusalem : ils visitent le saint Sépulcre ; Huon combat et tue le soudan d'Egypte, qui l'envoie défier. La flotte de l'amiral de Perse le descend à Marseille ; et Huon, ne voulant pas porter la guerre en Europe, met toute son espérance dans les secours du ciel, remercie l'amiral, s'en sépare ; et suivi de Bernard, de ses deux compagnons, et d'un mulet qui porte une partie de ses pierreries, il descend sur les côtes de France.

Huon partit le lendemain de Marseille, et prit la route de Cluny. Il laissa croître sa barbe ; et, quand il fut à l'avant dernière journée de sa marche, il fit rester Bernard et sa suite en arrière, et se présenta, sous l'habit d'un pauvre pélerin, à la porte de l'abbaye. L'abbé de Cluny se faisoit un devoir de leur donner à tous l'hospitalité : mais il n'en arrivoit aucun qu'il ne lui fit raconter tout ce qu'il avoit vu pendan le cours de son pélerinage, dans l'espérance qu'il lui donneroit des nouvelles de son neveu. Huon, attentif à déguiser sa voix, et plus encore à cacher sa tendre émotion en revoyant cet oncle qui lui étoit si cher, et qui étoit accablé par le poids des années, lui raconta quelques-unes de

ses aventures, sous un autre nom que le sien; il l'assura qu'il avoit vu le duc Huon de Bordeaux, et qu'il avoit été témoin du rajeunissement de l'amiral de Perse. Le bon abbé et ses religieux n'y purent ajouter foi, et commençoient à prendre le pélerin pour un aventurier impudent: Huon soutint la vérité de son récit, en leur disant: Ce miracle arriva par la vertu d'une pomme à-peu-près semblable à celle que voilà. Plût au ciel, ajouta-t-il, que celle-ci pût produire le même effet sur monseigneur l'abbé! jamais elle ne pourroit être mieux employée. Le vieux abbé sourit, prit la pomme, et fut étonné du parfum délicieux qu'elle répandoit. Huon le pressa de la manger avec de si vives instances, que le bon vieillard ne put le refuser. Quel fut son étonnement et celui des religieux, lorsqu'ils apperçurent un changement aussi soudain que celui que l'amiral avoit éprouvé! L'abbé de Cluny se retrouva à l'âge de trente ans, plein de force et de santé. Son premier mouvement fut de rendre graces au ciel, et le second de regarder plus attentivement le pélerin qui devenoit son bienfaiteur. « Ah! mon cher neveu, tout » autre que vous, s'écria-t-il, auroit-il pu me » faire un aussi grand sacrifice? » Huon se jette entre ses bras, et des cris de joie, de surprise et d'admiration, s'élèvent de toutes parts. La belle

Clairette accourt à ces cris ; elle voit Huon, que l'abbé tient serré sur son sein ; son cœur parle ; elle ne doute plus que ce ne soit son père ; elle se jette à ses genoux, qu'elle embrasse et qu'elle mouille de ses larmes ; l'heureux Huon la relève, l'embrasse à son tour, et dans ce moment le souvenir de tous ses malheurs est effacé.

L'abbé de Cluny, fier de sa naissance, de son pouvoir et de ses forces qui venoient de renaître, vouloit prendre la résolution de rassembler ses troupes, de demander au roi de Bourgogne le secours que le suzerain devoit à ses grands vassaux, lorsqu'ils étoient injustement attaqués dans leur personne ou dans leurs possessions, et de marcher, à main armée, à Mayence, pour redemander Esclarmonde à Thiéry. Mais Huon de Bordeaux, pénétré de confiance dans les secours d'une providence qui sembloit l'avoir toujours conduit, et qui l'avoit tiré des plus grands périls, supplia son oncle de le laisser partir seul pour Mayence, sous son même habit de pélerin ; et le pria de ne faire avancer les troupes qu'il alloit rassembler, que sur la frontière qui séparoit la France de la Germanie.

Dès le lendemain, il part effectivement seul ; n'ayant d'autres armes que son bourdon, et muni seulement de quelques légères provisions, de deux pierres précieuses d'un prix inestimable,

et de la troisième pomme qui lui restoit des trois qu'il avoit cueillies sur l'arbre de Jouvence. Huon arrive dans les fauxbourgs de Mayence, la veille d'une grande fête : il apprend que l'empereur doit la célébrer avec magnificence, et par les bienfaits qu'il doit répandre sur les gens malheureux qui viendront implorer ses secours; il apprend même que ce prince s'est fait une loi d'accorder un don, tel qu'il puisse être, au premier qui se présentera sous ses yeux dans la chapelle, à la fin de son oraison.

Une des deux pierres que Huon avoit apportées, avoit le pouvoir de rendre invisible celui qui la portoit à nu sur son sein : il se sert de cette pierre ; il traverse le palais de Thiéry, passe au milieu de ses gardes, et se place dans le coin de la tribune de l'empereur, dès que la chapelle est ouverte.

Thiéry, supporté par deux chambellans, et n'ayant plus qu'un reste de vie, après avoir régné près d'un siècle, se place dans sa tribune, fait son oraison, après laquelle il ordonne qu'on ouvre les portes à ceux qui viendront se présenter. Huon saisit ce moment; il ôte la pierre qui le rend invisible; il prend l'autre dans sa main, qu'il éleve, et se jettant aux genoux de Thiéry: » Seigneur, lui dit-il, l'homme le plus mal- » heureux vous requiert le don que vous avez

promis d'accorder, et vous offre celui-ci. »
'empereur, ébloui par l'éclat et la beauté de
ette escarboucle, dont il connoît à l'instant le
rix et les propriétés, relève Huon, et lui dit :
J'atteste le ciel qu'il n'est rien que je ne t'accorde. — Sire, reprit Huon en se jettant une seconde fois à ses genoux, commencez donc par me pardonner le sang que j'ai versé, et et tous les griefs que vous pouvez me reprocher... — Pélerin, dit l'empereur, ta demande m'étonne ; mais je serai fidèle à mon serment: poursuis, je te pardonne ; mais apprends-moi donc quels sont ton état et ton nom......
» — Ah ! Sire, lui répondit Huon, je suis ce » malheureux Huon de Bordeaux, dont vous » avez conquis et ravagé les états, et dont vous » tenez l'épouse prisonnière. Rendez-la moi, » Sire ; rendez-nous nos états ; oubliez le crime » que Raoul avoit commis, et dont le ciel le punit par ma main ; et recevez-nous et tous mes » sujets au nombre de vos serviteurs les plus fidèles. »

L'empereur Thiéry, frappé de voir à ses pieds ce grand prince, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer comme un héros, et touché de voir la confiance qu'il avoit dans sa religion et sa générosité, relève Huon, autant que ses foibles bras peurent le lui permettre: «Oui, duc de Bordeaux,

» tout est effacé de mon souvenir ; je vous a
» corde toutes vos demandes. » A ces mots
s'avance au milieu de la chapelle, appuyé su
Huon ; il le fait connoître à ses grands vassau
et le baise sur la bouche en leur présence, en
signe de paix. — Ah Seigneur, » s'écria *Huon*,
» que votre belle ame est bien digne de la gran-
» de récompense que le ciel vous destine ! et
» qu'il est heureux pour moi qu'il se serve de ma
» main pour vous la donner ! » A ces mots, il lui
présente la troisième pomme qu'il avoit conservée. Thiéry la reçoit dans ses mains tremblantes,
et, levant les yeux vers le ciel, il mange le fruit
précieux qui, sur le champ, lui rend la jeunesse,
la force et la beauté. Rendre graces au ciel, embrasser Huon, le prendre par la main, et le conduire sur le champ, d'un pas ferme et léger,
au palais où la belle Esclarmonde étoit détenue,
fut le soin dont Thiéry s'occupa dans ses premiers transports de reconnoissance.

Ils arrivent à ce palais, ou des cris de joie les
avoient précédés. Esclarmonde, surprise, vient
au-devant de l'empereur qu'elle ne reconnoit
pas ; et son cœur palpite en voyant un pélerin
accourir et se précipiter dans ses bras. Thiéry
les voit chanceler tous deux ; il les soutient sans
les séparer ; leurs larmes coulent en abondance,
et leur voix étouffée ne peut exprimer leurs

sports. Thiéry, pénétré de tendresse et de
onnoissance pour Huon de Bordeaux, voulut
arer en partie les maux qu'il avoit fait souf-
à ces heureux époux, en les accompagnant
même jusqu'à l'abbaye de Cluny. Il y fit ve-
tous les officiers qu'il avoit établis à Bor-
ux et dans la Guienne, pour leur faire prê-
serment à leur légitime souverain; et il jura
lliance la plus durable avec le duc de Bor-
aux, dont il ne put se séparer qu'à regret.
Huon retourna triomphant à Bordeaux avec
chère Esclarmonde, et la belle et jeune Clai-
tte. Mais à peine eurent-ils reçus les homma-
es de leurs anciens sujets, qu'il se souvint de la
romesse qu'il avoit faite au roi de Féerie, de
aller voir dans son bois enchanté, quand tout
cours de ses malheurs seroit heureusement
erminé. Esclarmonde, partageant sa reconnois-
ance pour Oberon, voulut le suivre dans ce
voyage, après avoir pris, sans doute, des mesures
pour assurer le repos de leur duché; et leur suc-
cession à l'aimable Clairette et à celui qu'elle
épouseroit. Ils passèrent les mers, et Huon re-
trouva le chemin de la délicieuse forêt : ils y
entrèrent sans crainte. A peine Oberon les vit-
il arriver, qu'il se fit porter au-devant d'eux. « Je
» vous attendois, dit-il en les embrassant, pour
» vous remettre mon royaume de Féerie: il m'est

» permis enfin de quitter ce monde périss
» pour me rejoindre à l'Être des êtres. » I
perdit pas un moment pour leur faire prêter
ment par tous les génies qu'il s'étoit assu é
il les revêtit de toute sa puissance, et s'e
mit du sommeil des justes.

Convaincus que le reste du Roman ne p
être de la même main que la première, n
avons cru ne devoir pas entreprendre davan
sur la possession légitime qui doit en rest
M. ou Madame Oudot, éditeur de la biblioth
que bleue. La contrefaction que nous pourrio
faire de cette dernière partie, remplie de mir
cles, d'anachronismes, et de faits hors de tou
vraisemblance et sans intérêt, coûteroit à no
probité, à notre goût et à notre loisir.



GUÉRIN DE MONTGLAVE.

[C]ET Extrait se trouvant être à peu près dans [le] même état que celui d'Ogier le Danois, le [mê]me sentiment de justice et de bonne foi m'o[bli]ge à le faire imprimer tel que je l'ai écrit, et [tel] qu'il est sur mon manuscrit que j'ai pareille[me]nt redemandé. Les lecteurs pourront facile[me]nt retrouver ce que ce changement peut leur [fai]re perdre, en lisant ce même Extrait dans la [Bib]liothèque des Romans, mois d'octobre 1778.

Il est difficile d'épuiser le fonds des Romans [d]ont la scène et les évènemens sont placés sous [le] règne de Charlemagne. La mémoire de ce [g]rand prince fut, pendant les premiers règnes [d]e la troisième race, bien chère aux François : [el]le leur est encore respectable; et les plus grands

souverains de l'Europe regardèrent long-t
comme leur plus grande illustration, l'hon
d'être alliés par leurs mères au sang de ce g
empereur.

Nous avons choisi jusqu'ici, parmi les
mans caractérisés par des faits relatifs à son
gne, ceux qui paroissent donner l'idée la pl
approchante des mœurs de son tems; celui d
nous allons donner l'Extrait nous a paru t
intéressant pour le négliger, et nous y trouv
plusieurs traits, plusieurs descriptions mém
qui nous paroissent être l'aurore du goût q
commençoit à renaître, et qui devoit se perf
tionner dans une nation ingénieuse et spi
tuelle, en des siècles plus éclairés.

PLAISANTE Histoire du très-preux et vaill
GUÉRIN DE MONTGLAVE, lequel fit en so
tems plusieurs nobles et illustres faits en armes
et aussi parle des terribles et merveilleux fa
de ROBASTRE et de PERDRIGON, pou
secourir Guérin et ses enfans; avec somma
du Roman de GALLIEN LE RESTO

RÉ (1), arrière-petit-fils du noble duc Guérin de Montglave.

A L'ISSUE de l'hiver, que le joli tems de primavère commence, et qu'on voit arbres verdoyer, fleurs épanouir, et qu'on oit les osillons chanter en toute joie et doulceur, tant que les verts bocages retentissent de leurs sons, » et que cœurs tristes, pensifs et dolens s'enesjouissent, s'émeuvent à délaisser deuil et tristesse, et se parforcent à valoir mieux ; »

Charmante description du Printems tirée mot pour mot du vieux Roman.

Le brave duc Guérin, fils de Florimond duc d'Aquitaine, jouissoit paisiblement de ses conquêtes dans la noble ville de Montglave. Cette superbe cité, reconnue de nos jours pour être la métropole des Gaules, et qui semble dominer sur la Saône et le Rhône, ne portoit point encore le nom de Lyon. Soumise pendant longtems au joug des Sarasins, c'est à la valeur du fils du duc d'Aquitaine qu'elle devoit sa liberté, et que l'illustre chapitre-comte né de la ville de Lyon et de son église principale, devoit son retour à ses antiques possessions, à ses honneurs

---

(1) Il est nommé Restoré, comme ayant été le restaurateur de la Chrétienté et de la Chevalerie.

comme à l'exercice paisible de son ancien c
te (1).

Guérin vainqueur de Gasier, sultan de ce
belle partie de la Gaule Narbonoise, le reten
déjà dans ses chaînes, lorsque l'amour l'arrê
dans celle que la belle Mabilette fille de Gasi
fit porter à ce jeune conquérant.

Guérin mit sa nouvelle conquête aux pieds de
Mabilette. L'apostole de Montglave, rappelé sur
son siège, baptisa Mabilette et Gasier. Le vieux
Sarasin, qui sembloit n'attendre que cette grace
du ciel pour rendre le dernier soupir, jouit en-
core, avant de fermer ses yeux pour toujours,
du bonheur de voir sa fille unique souveraine
de Montglave; et Mabilette et Guérin unis par
les nœuds sacrés du mariage, reçurent, peu de
jours après, ses derniers soupirs.

Guérin, possesseur d'une belle souveraineté,
rendit à la ville de Montglave son ancienne
splendeur. Occupé du bonheur de plaire à l'ai-
mable Mabilette, les premières années de son
paisible règne furent signalées par les beaux mo-
numens dont il enrichit Montglave autant qu'il

(1) Les d'Albons, les Talaru, les Lévis, Saint-
Georges, Damas, Foudras, et quelques autres noms
anciens dans cet illustre chapitre, l'ont toujours soutenu
dans son antique splendeur, ainsi que ceux qu'on y
compte aujourd'hui.

la

la décora. Quatre princes que Mabilette lui donna, furent le prix de son amour. Heureux et tranquilles, s'aimer, se le prouver sans cesse, élever leurs enfans à la vertu, ce fut leur unique occupation pendant une assez longue suite d'années; et leurs quatre fils, déja forts et d'une adresse extrême à tous les exercices de la Chevalerie, étoient en état de porter les armes, lorsqu'un bruit de guerre retentit dans presque toute l'Europe, et fit faire des réflexions sérieuses à Guérin sur l'oisiveté dans laquelle ses enfans avoient vécu jusqu'alors.

Guérin ayant appris en même tems la mort de Florimond, duc d'Aquitaine son père, il fut très-surpris et très-courroucé de savoir que Hunaut, soutenu par une faction qu'il avoit eu le tems de former, s'étoit emparé de la souveraineté d'Aquitaine. Cet Hunaut devoit le jour à Guérin; il étoit le fruit d'un moment de foiblesse, dont Guérin, très-jeune alors, n'avoit pu se défendre. Une femme de chambre de sa mère, jeune et jolie, mais instruite déja par plus d'une défaite, avoit trouvé le jeune Guérin charmant; et, le guettant un soir loin de ses gouverneurs dans le lieu plus solitaire d'un grand parc, Guérin avoit reçu d'elle la même leçon que, dans le roman de Daphnis et de Chloé, ce jeune berger reçoit de Licœnion. Un

fils en étoit né ; et le vieux duc Florimond, qui se piquoit d'avoir été le plus vert galant de son tems, avoit élevé cet enfant (bien moins celui de l'amour que celui du plaisir d'un moment). Hunaut, guidé par sa mère, dont l'adresse et l'artifice avoient augmenté avec l'âge, avoit si bien séduit le bon vieux duc, qu'il l'avoit reconnu pour son héritier en mourant; et la famille de la mère d'Hunaut, devenue puissante, s'étoit rendue maîtresse des trésors du duc Florimond, et du gouvernement des principales villes de ses états.

C'est dans ces circonstances qu'un jour de fête solemnelle, Mabilette voyant à sa table ses quatre fils bien parés : Noble duc, dit-elle à son époux, sentez-vous aussi vivement que moi les graces que le ciel nous a faites en nous donnant ces quatre beaux fils, tels, que le moindre a déja l'air noble, la force et l'adresse d'un preux Chevalier? Guérin, pour la première fois de sa vie, laissa voir à Mabilette de l'impatience, et même de la colère dans ses yeux. » Eh ! non, de par » Dieu ! dame, lui répondit-il, je n'ai plus de » plaisir à les tenir dans ma cour; car je les vois » mener une vie fainéante, entre bals, soulas, » chasses et festins : telle vie ne leur acquerra » nul los, ains bornera leur chevance, à n'être » jamais que de très-petits compagnons. Sitôt le

» noble duc Guérin regarda ses quatre fils par
» moult grande fierté..... « L'ainé se nommoit
Arnault, le second Milon, le troisième Regnier,
et le plus jeune et le plus beau des quatre, se
nommoit Girard.

» Enfans, leur dit-il d'un air courroucé,
» ignorez-vous qu'après moi vous n'avez à par-
» tager que cette souveraineté qui me suffit à
» peine? Ignorez-vous que les Sarasins me re-
» tiennent encore plusieurs possessions, et ne
» rougissez vous pas, grands, forts et de bonne
» race, tels que vous êtes, de n'avoir jamais
» haubert endossé, ni lance ébranlée contre nos
» ennemis communs? Ores me souviens-je qu'é-
» tant de votre âge, je laissai père et mère,
» amis, jeux et bombances; je me rendis à la
» cour de Charlemagne, qui m'accueillit comme
» haut baron que j'étois. Il étoit jeune alors, il
» aimoit à gaber: Guérin, me dit-il un jour,
» j'aime en vous cette noble ambition, qui ne
» vous laisse voir aucune conquête au-dessus de
» votre courage; je parie que vous ne voudriez
» pas jouer contre moi vos espérances sur cet
» échiquier, à moins que je ne misse contre,
» mon royaume au jeu. Non, de par saint Mar-
» tin de Tours! repris-je vivement. Eh bien!
» voyons dit Charles, qui se croyoit fort aux
» échecs. Taupe, lui dis-je. Nous jouons; je

» lui gagne son royaume ; il se met à rire ; m
» je jure ferme en langue de *hoc*, qu'il fa
» bien qu'il me paye par quelque accomm
» dement. « J'y consens, mon ami, me dit-il
Tu connois mes prétentions sur Montglave, dont les Sarasins se sont emparés : eh bien ! je te les abandonne, et je te prêterai six mille lances pour en faire la conquête. Content de cet arrangement, je n'attendois que l'effet de sa promesse ; mais il lui fut bien impossible de me la tenir. Les Saxons s'étant révoltés, s'avancèrent jusqu'aux bords du Rhin ; et Charles fut obligé de partir brusquement avec toutes ses forces pour les aller combattre.

J'eus le cœur assez haut pour n'être pas affligé de ce contre-tems ; j'avois la parole de Charles, pour la conquête de Montglave ; je pris mon parti de ne la devoir qu'à moi seul. Vous voyez quels ont été mes succès ; et vous autres quatre grands gaillards, ne rougissez-vous point de perdre tems et jeunesse à banqueter, comme poussins sous une mue ? Par la foi que je dois à monseigneur saint Martin, mieux aimerois-je n'avoir point de lignée, que de la voir, comme la folle vigne qui ne porte point de raisins. Ses quatre fils baissèrent la tête, dans la confusion où les jeta le reproche du duc Guérin. Père, dirent-ils tous d'une voix, faites-nous délivrer armes,

harnois, et de quoi nous mettre en point, comme Chevaliers: ores rien de plus ne vous requérons que vos ordres et votre bénédiction. Enfans, leur dit le bon duc Guérin, bien m'appert que vous êtes dignes de votre sang, et qu'en vous franchise et noble courage résident. Or sus; donc, Arnaud, vous vous en irez en Aquitaine, vous emparer de cette hoirie qui nous revient si légitimement. Milon, allez trouver un mien frère dans sa belle cité de Pavie, et vous vous y gouvernerez selon l'occasion de ses avis. Vous Regnier, allez en France avec votre frère Girard; saluez le roi Charlemagne de ma part, attachez vous à son service; ne le fâchez en rien, car ce prince est léger de colère, sur-tout soyez loyaux. Regnier, vous serez son connétable; et vous, Girard, vous serez son grand chambellan. Ses quatre fils lui prêtèrent serment d'exécuter ses ordres. Quand Mabilette les entendit, elle se mit à pleurer chaudement, et courut cacher ses larmes dans son oratoire, où l'une de ses demoiselles la suivit en la reconfortant. Ma doulce dame, lui disoit-elle, l'honneur de vos enfans ne vous est il donc pas encore plus cher que le plaisir de les voir? Qu'est-ce qu'un chat dans une maison, qui ne se repaît que d'ortolans, et qui ne sait point prendre de souris? Il n'est qu'à charge, et ne mérite rien de celui qui le nourrit. Allez,

allez, dame; laissez les aller leurs erres, et priez seulement le doux Rédempteur et la benoiste verge Marie, qu'il les garantisse d'encombrier et de male fin. Mabilette larmoya long tems encore, et puis se rendit. Providence sur tout, dit elle, ils sont grands et forts; le bon Dieu les garde! Je pense, en effet, que les quatre enfans, sont quatre jeunes éperviers; qui trop ont gardé le nid céans, et qu'il est tems qu'ils aillent travailler à bon gîte, et noble pucelle conquérir.

Guérin vit partir ses quatre enfans d'un œil sec: J'envie votre sort, leur dit-il; et, bien que gouverner doucement mes vassaux et caresser Mabilette soit un genre de vie qui me plaise assez, mieux aimerois-je encore aller chercher les hautes aventures, comme je le faisois autrefois, avec mes deux amis le terrible géant Robastre et l'enchanteur Perdrigon. Age et mariage, voyez-vous, mes enfans, amoindrissent souvent Chevalerie: me voici comme lion apprivoisé: mes amis sont devenus dévots; Robastre s'est fait hermite; Perdrigon a fait vœu de ne plus avoir affaire au diable, qui cependant faisoit tout ce qu'il vouloit, comme chien privé. Baste, notre vie à tous trois n'est plus qu'une espèce de sommeil; mais, par la vertu de Dieu, peu de bruit suffiroit pour réveiller mon nonchaloir; et je

'ois bien que leurs patenostres ne tiendroient
as long-tems contre l'ardeur de vous secourir,
. Besoin aviez de l'épée de votre père, de la
massue de Robastre, voire même des sorcelleries
le Perdrigon. A ces mots, il les embrassa; et
ous les quatre étant montés à cheval, bais-
sèrent le fer de leurs lances aux pieds de Gué-
rin, reçurent sa bénédiction, et partirent. Les
quatre frères se séparèrent dès le second jour;
Milon prit le chemin de Pavie; Girard et Re-
gnier, celui de la cour de Charlemagne; et Ar-
naud, l'aîné des quatre, arriva dans le courant
du mois en Aquitaine, et descendit dans une
hôtellerie de la ville capitale de ce pays, sans
se faire connoître.

L'hôte nommé Othon, et sa grosse petite femme étoient curieux, comme le sont tous les gens de cet état. Frappé de l'air noble et courtois d'Arnaud, il descend à l'écurie, où l'unique écuyer qu'Arnaud avoit pour cortège, s'occupoit du soin de leurs deux chevaux. L'ami, dit Othon, dites moi de grace quel est ce jeune Chevalier? Bien qu'il ait petite suite, et qu'il me paroisse de petite dépense, il me plaît bien de l'avoir chez moi. Cap de Dious, je le crois bien, dit cet écuyer en le regardant fièrement: eh donc! ce n'est que le duc d'Aquitaine ton souverain. L'hôte ne douta pas que l'écuyer ne

voulut le plaisanter; il crut tirer meilleur parti du maître; et, montant à la chambre avec sa femme, il osa questionner Arnaud sur les motifs de son voyage. Par la foi que je dois à Dieu, bel hôte, lui dit Arnaud, je viens ici pour recueillir l'héritage du duc Florimond mon aïeul. Je suis le fils aîné du duc Guérin, et cette grande seigneurie est mienne par le don qu'il m'en a fait. Mais, ajouta-t-il, gardez-moi le secret jusqu'à ce que je sois à tems de me faire connoître. Othon le lui promit; mais sa femme, la plus babillarde hôtesse des pays au-delà de la Loire, roula cinq ou six marches de l'escalier, pour aller plus vîte conter cette nouvelle à toutes ses commères, qui s'éparpillèrent aussi-tôt de tous côtés pour la publier; elle parvint en un quart d'heure au maire de la ville.

Le bâtard Hunaut étoit haï, méritoit de l'être; et le maire, homme de tête, le detestoit. Ce maire saisit vivement l'occasion de nuire au bâtard; et prenant son parti (soit que le fait fût faux ou véritable) d'animer une révolution qu'il préméditoit depuis quelque tems, il assembla promptement l'échevinage, que, bien revêtu de sa robe rouge et de son chaperon fourré, il conduisit à l'hôtellerie où logeoit Arnaud.

Ce maire avoit servi pendant ses belles années; il connoissoit le duc Guérin, dont il avoit tou-

urs suivi la bannière. Ce qu'il n'avoit pris 'abord que pour une espèce de fourberie dont . vouloit profiter, devint une réalité pour lui, orsqu'il reconnut dans Arnaud tous les traits lu duc Guérin son père: Ah! Monseigneur, s'écria-t-il en se jettant à ses genoux, c'est l'Ange protecteur de l'Aquitaine qui vous conduit à notre secours. Courez, dit-il aux échevins, assemblez nos bourgeois en armes, et ramenez les promptement aux ordres de notre légitime souverain. Arnaud embrasse le maire, achève de se faire reconnoître; et le maire s'emparant de quelques vieilles armes rouillées qui paroient la cheminée de l'auberge, jure de répandre tout son sang pour la défense d'Arnaud, et pour chasser l'usurpateur. La révolution fut si prompte, que, lorsque le bâtard Hunaut apprit cette nouvelle, il sut en même-tems que tous les échevins et les chefs de quartier avoient déja juré foi et hommage à leur légitime souverain; ne voyant autour de lui que les vils parens de sa mère, plongés dans cette espèce de consternation qui naît de la lâcheté de l'ame, il tint conseil avec eux. Il résolut de feindre et de se rendre lui-même aux pieds du nouveau duc, de tâcher de gagner sa confiance, et de chercher et saisir l'occasion de le perdre par quelque trahison. Il exécuta son projet avec tant d'adresse, que sa

feinte amitié, son respect, son dévouement p
Arnaud, touchèrent la belle ame de ce prin
Cher Hunaut, lui dit il, je n'oublie point q
le sang du duc Guérin coule également d
nos veines; et je partagerai toujours avec v
et mes biens et ma puissance, pourvu que v
ne vous écartiez jamais de la loyauté que v
dûtes recevoir avec le jour, et que vous m
diez à faire le bonheur des habitans de ces
belles provinces.

Arnaud, maître de l'Aquitaine, se fit bien
adorer de ses nouveaux sujets. Plaise au Ciel,
disoit-il souvent, que mes frères aient le même
succès dans leurs entreprises! Ses vœux étoient
pleinement exaucés pour Milon; son oncle
Ansseaume, duc de Pavie, en voyant arriver
ce fils du duc Guérin son frère, en remercia le
Ciel, qui sembloit lui donner dans Milon un
fils, qu'il n'en avoit point obtenu jusqu'alors.
Ce fut comme un prince qui devoit être un jour
son successeur, qu'il présenta Milon aux sei-
gneurs de ses états; et les deux premiers frères
admirèrent alors également la haute sagesse du
noble duc leur père, qui, de Chevaliers oisifs
et de peu de renom qu'ils étoient auparavant,
les avoit mis à même de figurer avec les plus
grands princes.

Il semble que, dès ce monde-ci, la bénédic-

n du Ciel se répande sur les enfans soumis pouvoir paternel; les deux derniers fils de ιérin de Montglave l'éprouvoient alors comme ırs frères aînés. Regnier et Girard, en partnt de Montglave avoient suivi le cours du ıône: ils admiroient la rapidité de ce beau euve, tantôt resserré dans son lit par des mongnes élevées, tantôt répandant la fraîcheur et ortant l'abondance dans des plaines immenses t fertiles. Les clochers élevés et nombreux 'une belle cité située sur ce fleuve, frappèrent eurs regards; et Girard, enchanté de la situaion et de la beauté de cette ville, desira de la osséder.

Rien ne paroît impossible à la jeunesse, lorsque son imagination s'enflamme, et que son cœur s'ouvre à ses premiers desirs. Je juge, dit Girard à son frère, par ce que le noble duc notre père nous a dit, que celle belle cité doit être celle de Vienne; et de par Saint-Denis! je m'en regarde dès ce moment comme le duc. Il seroit bien étrange que Charles, qui perdit tout son royaume aux échecs contre notre père, osât me refuser cette petite partie de ses états.

Plein de cette idée, que Girard réalise déja dans sa tête, il entre dans Vienne avec Regnier, et parle en maître à tous ceux des habitans qui se présentent sur ses pas. Les uns se moquent

de ses prétentions ; et le regardent comme u
insensé; les autres admirent la beauté, l'air noble
et la gentillesse des deux frères. Le commandant
de la ville, averti de leur arrivée, et des propos audacieux que Girard avoit tenus, vient lui-même pour reconnoître quels sont ces deux Chevaliers gascons qui portent si loin les plaisanteries inconsidérées de leur pays : frappé d'admiration à l'aspect des deux frères, il perd toute idée de réprimer leur gasconnade; il les prévient de politesse, et les engage à venir se reposer dans le château. Girard lui dit, que c'est vraiment bien son intention de voir et de reconnoître un château qu'il doit habiter bientôt en souverain. Le commandant, homme prudent, ne le contrarie point, lui donne un excellent dîner; et le bon vin de Côte-rôtie ayant établi la confiance et la gaiété, le commandant apprend quelle est la haute naissance des deux frères; et de ce moment il prend un ton plus respectueux, pour continuer la conversation. Girard lui raconte avec franchise quelles sont les instructions qu'il a reçues de son père, et l'événement de la partie d'échecs, sur lequel il se fonde pour obtenir de Charlemagne le duché de Vienne.

Le commandant, enchanté de la franchise, de l'élévation et des graces vives et naturelles qu'il trouve dans Girard: Par Saint André! lui

t il, je ne trouve plus vos prétentions si téméraires. Notre grand Charles est aussi juste que magnifique, bien me semble que vous n'en serez pas refusé; et de cœur et d'ame, je le desire, et me donne à vous. Et moi à vous, cher commandant, dit Girard en buvant à sa santé; je cours trouver Charles, et j'espère revenir bientôt, comme duc de Vienne, vivre et partager avec vous, mes biens et mon autorité.

Le commandant reconduisit les deux frères jusqu'aux portes de Vienne, en leur rendant les plus grands honneurs; ils reprirent leur chemin, et sans s'arrêter ils arrivèrent à Paris.

Se ressouvenant des instructions de leur père, ils se rendirent d'abord au palais de Charlemagne. Ce prince en ce moment étoit à table avec le duc Naymes de Bavière, Richard duc de Normandie, et Salomon duc de Bretagne.

Les huissiers du palais parurent surpris de voir entrer avec liberté, dans l'intérieur de l'appartement de Charles, deux jeunes Chevaliers qu'ils ne connoissoient pas; il les arrêtèrent dans la pièce qui précédoit celle où Charles étoit à table. Girard, très-impatient de son naturel, leur dit vivement, qu'ils étoient bien en droit de ne pas attendre. Quels gens êtes-vous donc, leur dit brutalement l'un des huissiers? Le pétulant Girard lui répondit;

Apprends, rustre, que tu vois ici le connét[able] et le grand chambellan de Charles. — Parbl[eu] dit l'huissier, je ne vois que deux fous, au[x]-quels je vais donner de cette masse sur l[es] oreilles. En même tems il la leva sur Gira[rd] qui, la lui saisissant, l'arrache, l'en frappe, e[t] l'étend mort à ses pieds. En voulez-vous au-tant? dit-il aux autres qui s'enfuirent, en je[tant] de grands cris. La porte de l'appartement d[e] Charles s'ouvrit, et le duc Naymes s'avan[ça]. Frappé de son air noble et vénérable, Gira[rd] laissa tomber la masse, s'approcha d'un air res-pectueux: Seigneur, dit-il au duc Naymes, Charles pourroit-il souffrir que ses valets o[sas]-sent menacer dans sa cour les fils de son plus an-cien ami? Ce rustre a levé sa masse sur moi, je l'a[i] puni; c'est le moins que pouvoient faire deu[x] grands officiers de la couronne. Charlemagne ayant entendu ces derniers mots, s'avança lui-même: Jeunes gens, leur dit-il, qui vous a donc nommés mes grands officiers? — Sire, répondit Girard, c'est celui dont vous êtes trop juste pour ne pas reconnoître vous-même les droits. Le noble duc Guérin de Montglave ne vous gagna-t-il pas votre royaume dans une partie d'échecs? l'avez-vous payé? doit-il à votre secours la conquête qu'il a faite de Mont-glave? et ce franc et noble prince n'est-il pas

ien en droit de vous donner pour connétable et our grand chambellan, nous, ses deux fils, u'il vous envoie pour vous servir, et tenir eur fortune de vous? — Enfant, dit Charlenagne, en admirant la beauté du jeune Girard t son air assuré, vous êtes un peu trop vif; nais vous m'êtes cher: votre noble père est non ami; c'est l'un des plus vertueux Chevaiers que je connoisse: j'aime et respecte votre mère Mabilette: je vous retiens tous deux dans ma maison, et je me charge de l'amende (1) que vous devez aux parens de mon huissier.

Les deux jeunes frères furent très-caressés par Charlemagne, et par ses pairs qui se trouvoient tous avoir été amis et compagnons du brave Guérin. Girard n'étoit pas moins aimable que prompt; son caractère altier, ne pouvoit déplaire à Charles; et les deux frères lui parurent bientôt être dignes du sort élevé qu'il leur destinoit.

Les quatre fils de Guérin se trouvoient donc alors dans la position que ce sage père avoit prévue, et les prières de Mabilette avoient été exaucées; mais c'est presque toujours par les

---

(1) Dans ce têms-là, l'on évaluoit l'amende pour un simple meurtre, selon l'état et la qualité du mort: on étoit absous en payant l'amende taxée.

maux, comme par les biens, que la Providen
éprouve les grandes ames, et bien des malheur
bien des périls devoient précéder la haute de
tinée de ces quatre frères.

Arnaud, l'aîné des quatre, se voyant maîtr
paisible, en apparence, de la belle provinc
d'Aquitaine, écouta les prières de ses fidèles su-
jets, qui desiroient voir naître de lui un suc-
cesseur des vertus qu'il leur faisoit adorer.

Toujours séduit par le bâtard, il crut ne pou-
voir mieux faire que de le consulter, et ce fut un
arme qu'il donna lui-même à ce traître, pour
exécuter le plus noir projet. Le sultan Floren,
lui dit Hunaud, possède de grands états voisin
des vôtres, et cinq ans restent à s'écouler, avant
la fin des trèves qui sont jurées entre nous; sa fille
unique Frégonde est la plus charmante créature
qui respire: il est vrai qu'elle croit en Mahom,
mais cet imposteur n'a pas assez attaché les
femmes à son culte, pour les y retenir; on croi-
roit même qu'il ne s'en est pas soucié: car, si
l'espoir de ces belles houris qu'il donne aux Mu-
sulmans, fait tant d'impression sur leur ame, une
récompense semblable pour les femmes, en eût
fait encore des prosélytes plus vives et plus zé-
lées: il vous sera donc très-facile de lui donner
des idées plus élevées et plus vraies de la beati-
tude éternelle; et, charmant et fait pour lui
plaire

ıire, vous la persuaderez facilement des vé-
és de notre sainte loi.

Arnaud, qui crut ne pouvoir faire une meil-
ıre œuvre, que de convertir une très-jolie Sa-
ɜine, prit le parti d'aller à Beaulande, capitale
s états du sultan Florent, et le jour de son dé-
rt fut arrêté. Hunaut, dans le court intervalle
ıi précéda ce jour, envoya d'avance l'un de
s confidens au sultan Florent; et ce confident,
:coutumé, comme son maître, aux fourberies
s plus coupables, fit entendre à Florent, que
s deux princes étoient disposés dans leur cœur
renoncer à leur culte, pour suivre le sien. Flo-
ɜnt, dans cette espérance, leur fit rendre les
lus grands honneurs à leur arrivée. Arnaud,
ans la fleur de la jeunesse, et la charmante Fré-
onde, furent frappés du même trait en se voyant.
h! Denis, Denis, apôtre de la France, disoit
ırnaud, fais que je tire cette charmante créature
les griffes du démon. Oh! Mahom, Mahom,
isoit Frégonde, puisse ce chrétien se conver-
ir, et mériter ton paradis: peut-être en ce mo-
nent même desiroit-elle d'être la houris qui le
etiendroit cent ans dans ses bras.

Florent, suivant l'avis secret qu'il avoit reçu,
ɔrut ne pouvoir mieux faire que d'ordonner qu'on
ıpportât un riche simulacre de son faux prophète.
Arnaud le vit avec peine; mais, quoique zélé

pour la foi de ses pères, il plaignoit et toléroit les erreurs que l'éducation grave si facilement en caractères presque ineffaçables. Il croyoit que toute espèce de religion dominante doit être respectée, et que ce n'est que par la persuasion qu'on peut ouvrir une ame à la lumière. Sans compromettre sa foi, Arnaud ne choqua point celle de Florent, qui crut que ce jeune prince attendroit un autre moment pour se déclarer.

Florent s'apperçut facilement de l'impression que les charmes de Frégonde faisoient sur le jeune duc d'Aquitaine: dès ce moment il ne douta plus de l'amener à son but; et, pour en avancer le moment, il lui laissa toute liberté de voir sa fille, après l'avoir instruite de ses desseins. Arnaud profita si bien de cette facilité; que, déjà maître du cœur de Frégonde, il le fut bientôt de son esprit; mais malheureusement il eut l'imprudence de confier au traître Hunaut les progrès qu'il avoit faits dans le cœur et sur la raison de cette belle Sarasine.

Hunaut vit bien qu'il n'avoit pas un moment à perdre, pour consommer la trahison criminelle qu'il méditoit. Dès la nuit suivante il va trouver Florent: Soudan, lui dit-il, j'avois juré la trève de sept ans avec toi; tu sais que j'y suis resté fidèle: mon honneur ne me permet pas de te cacher les pernicieux desseins d'Arnaud; il n'étoit venu

dans ta cour, que pour observer quelles sont tes forces, et les moyens de te surprendre. Loin de vouloir embrasser l'islamisme, comme il me l'avoit d'abord fait croire, je sais qu'il cherche à séduire ta fille, à l'enlever, et revenir ensuite ravager tes états. Je t'offre un moyen sûr de te venger : dès demain je prends le turban, et je te livre Arnaud, si tu veux me remettre en possession de l'Aquitaine, et je serai désormais ton plus fidèle allié.

Florent frémit du danger qu'il croyoit avoir couru ; il embrasse Hunaut, ils conviennent ensemble d'arrêter Arnaud, de le mettre dans les fers : mais Florent, quoique Turc, ne voulant pas souffrir que son sauf-conduit fut violé, ne fait que prêter sa prison au traître, et défend qu'on attente à la vie d'Arnaud.

Pendant que le perfide bâtard s'occupoit à consommer son crime, et qu'il rassembloit les scélérats dévoués à ses ordres, qu'il avoit amenés à sa suite Arnaud s'occupoit délicieusement auprès de Frégonde, des progrès que ses instructions et son amour faisoient sur elle, ayant protesté dans son cœur qu'il n'auroit jamais d'autre épouse. Ses vœux étoient innocens, lorsqu'il demandoit au ciel de pouvoir éclairer son esprit et toucher son cœur : nous aimons à croire que, quand même Frégonde n'eût pas été sensible à l'amour d'Ar-

naud, elle ne l'eût pas été moins aux grandes vérités qu'elle entendoit de sa bouche; mais ce qui nous paroît de plus certain, c'est que la grace et la sensibilité triomphèrent également de la belle Sarasine, et que déjà son ame et son cœur desiroient également le baptême et la main de son amant.

Arnaud étoit aux genoux de Frégonde, lorsque le détestable Hunaut vint troubler ses instructions si pathétiques et si tendres : sans lui donner le tems de se mettre en défense, il fond sur lui avec ses satellites, il le terrasse, l'enchaîne, et, malgré les cris de la belle et tendre Frégonde, il le fait entraîner dans une obscure prison.

Soudan, dit-il à Florent, qu'il rejoignit aussitôt, garde ce prisonnier jusqu'à l'expiration des trêves. Je renonce à la foi de mes pères, dit-il en se couvrant la tête d'un turban, j'embrasse le culte de Mahom : mais, n'osant encore porter publiquement la marque distinctive des vrais croyans, que ce que je fais en ce moment te suffise pour te répondre de moi. Je vais reprendre mon mortier(1), et je retourne en Aquitaine préparer les peuples de cette riche contrée à suivre la même

---

(1) Le mortier, tel que le porte encore les présidens qu'il distingue des autres, étoit alors la coëffure des Chevaliers.



Ce coquin-là est bien heureux d'avoir une Contrition aussi parfaite!

loi que j'embrasse. Si ton prisonnier survit à la fin des tréves, tu me le remettras alors, et ta parole restera dégagée.

Florent consentit à tout ce que Hunaut venoit de lui dire, et le vit partir sans regret, ne pouvant se défendre d'une secrette horreur pour sa trahison : mais il eût cru se rendre coupable, s'il eût opposé quelque obstacle à ce qui pouvoit étendre et faire fleurir la loi du prophète.

Hunaut crut ne devoir paroître en Aquitaine, que lorsque les émissaires qu'il fit partir pour s'y rendre, auroient prévenu les habitans par les mensonges qu'il leur prescrivit de débiter: il prit un chemin plus long et plus détourné, pour n'arriver que huit jours après eux; et pendant les premières vingt-quatre heures, il ne s'occupa que du succès de son horrible trahison.

Dès le second jour il se fit un étrange changement en son ame; un songe horrible qui lui fit voir les enfers s'ouvrir pour l'engloutir dans une éternité malheureuse, le fit souvenir d'un Dieu vengeur. Il sentit en frémissant sa présence ; mais l'idée sublime de la divinité juste et bienfaisante, cette idée, cette douce et céleste consolation de l'homme de bien malheureux, ne se présente plus aux grands criminels. Ils ne la voyent qu'armée du glaive de la justice, et le désespoir accompagne bientôt leurs remords: ce fut le sort du cou-

pable Hunaut. Se repentant, mais trop tard, du crime qu'il venoit de commettre ; ne pouvant résister à l'horreur qu'il avoit de lui-même, il étoit prêt d'attenter à ses jours ; lorsque le son d'une petite cloche qui se fit entendre dans l'épaisseur du bois, lui fit espérer de trouver quelque homme de bien qui calmeroit l'affreuse agitation de son ame, par ses conseils charitables. Dirigeant sa route au travers de la forêt, vers le son qu'il venoit d'entendre, il arrive à la porte d'un hermitage, et baisse les yeux à l'aspect d'une croix, en laquelle il ne se trouve plus digne d'espérer. C'est en tremblant qu'il ose frapper à la porte de cet hermitage, et son tremblement redouble, lorsqu'il en voit sortir une espèce de géant d'un aspect horrible : des cheveux roux hérissés s'élèvent sur son large front et couvrent sa tête ; une barbe pareille, longue et touffue, descend jusqu'à la ceinture de corde qui serre une robe de bure sur ses reins. Chrétien, que veux-tu de moi, dit ce terrible hermite, d'une voix rauque ? Ce seul mot de chrétien fut un coup de foudre pour le criminel Hunaut. Hélas ! je ne le suis plus, s'écria-t-il en se précipitant la face contre terre, et déchirant le gazon de ses dents et de ses ongles dans son affreux désespoir.

Ce singulier hermite, c'étoit le célèbre géant Robastre. Nous avons vu dans les Romans pré-

édens, qu'il étoit fils du luiton de mer Mallem-run, si cher au roi Oberon, au brave Ogier le Danois, au duc Huon de Bordeaux; et Robastre, après avoir aidé le duc Guérin à conquérir Mont-glave, s'étoit retiré dans cette forêt, pour y fuir un monde trompeur, et ne plus s'occuper que du service de Dieu. Chien de mécréant, lui dit Robastre, puisque tu n'es pas chrétien, que me demandes-tu donc? Hélas! dit Hunaut, si le repentir le plus amer peut toucher la justice divine, je demande à tes pieds que tu m'écoutes, et la rémission de mes péchés. Ah! ah! dit Robastre, tu veux te confesser? c'est autre chose. Mon ministère ne me permet pas de te refuser : allons, voyons, rappelle tes esprits. Ne sais-tu pas qu'il ne peut être si grand pécheur, que la miséricorde du ciel ne puisse laver, s'il revient à loyauté?

Hunaut s'agenouille, frappe sa poitrine, fait un humble aveu de ses fautes. Il lui détaille l'horrible trahison qu'il vient de faire: il se prosterne après, et demande au ciel le pardon de ses crimes, aux dépends même de sa vie. Robastre avoit fait une mine horrible en l'écoutant : Ce coquin-là, dit il en lui-même, est bienheureux d'avoir une contrition aussi parfaite. Comme ministre, je ne peux lui refuser de l'absoudre: mais il est bien à craindre qu'une ame aussi gangrenée ne retombe pas bientôt dans le cloaque d'où je

vais la tirer. Le bon Robastre étoit très-mauvais théologien ; il crut que le meilleur parti qu'il pût prendre, étoit de saisir ce moment de sauver l'ame de Hunaut, et que le plus sûr moyen étoit de l'absoudre et de l'assommer. Le géant hermite, lui donnant sa bénédiction et l'absolvant d'une main, lui brisa la tête de l'autre, et l'étendit mort à ses pieds.

Robastre ayant fait tout cela pour le plus grand bien, crut avoir fait un acte agréable à Dieu, en envoyant une ame au ciel, et purgeant la terre d'un monstre capable des plus grands crimes : sans raisonner d'avantage sur ce qu'il venoit d'exécuter il ne s'occupa plus que de trouver les moyens de tirer le jeune duc Arnaud de sa prison. Cela lui parut d'abord impossible; il connoissoit la puissance de Florent, et la force de la ville où il résidoit. Parbleu, dit-il, je ne peux faire cette besogne à moi seul; et quand j'aurai massacré quatre ou cinq cents mécréans à coups de barre, je n'en serai pas plus avancé pour sauver le fils de mon ami. Le plus grand nombre pourra m'accabler; je ne ferai peut-être que hâter sa mort. Quoiqu'il se sentît quelque scrupule à recourir au pouvoir de son ami l'enchanteur Perdrigon, qu'il ne pouvoit engager à secourir Arnaud sans lui faire violer son serment, le plus fort emporta le plus foible; et la théologie que nous lui connoissons déjà, se

prêta facilement à lui laisser quitter son hermitage, pour aller chercher l'enchanteur. Il est vrai que ce qui le tranquillisa le plus, fut de se dire en lui-même: Eh bien, si Perdrigon pêche en délivrant Arnaud, il sera toujours à tems d'en faire pénitence ; et d'ailleurs, j'aime trop mon ami, pour lui refuser le même service que je viens de rendre à ce coquin de Hunaut.

Robastre ne perd donc point de tems, il endosse seulement un bon haubert par dessous son froc ; il prend un gros bâton noueux, avec une vieille étole déchirée ; et, se remettant en chemin, il court à l'autre hermitage, où Perdrigon s'étoit retiré : bientôt il joint son ancien ami, l'embrasse et lui raconte tout ce qu'il vient de faire, et le pressant besoin qu'Arnaud, fils de Guérin, a de son secours. Perdrigon lui représente le vœu qu'il a fait de renoncer à ses enchantemens. Oh ! mon ami, ceci vraiment est bien différent de tout ce que je t'ai vu faire par le passé; et si tu raisonnois un peu, tu ne balancerois pas à venir avec moi. Dis, imbécille, ne conviens-tu pas que presque toujours le diable ne t'aida qu'à faire du mal ? et conviens de même que c'est un acte bien méritoire de délivrer Arnaud des mécréans, et que par conséquent rien ne sera plus plaisant que de forcer le diable à faire du bien. Cet argument, auquel Robastre lui-

même étoit étonné d'avoir mis tant de force et de lumière, parut être sans réplique ; et Pedrigon, Par S. Michel ! ami, dit-il, tu as raison, et je me rends : parts le premier, vas reconnoître ce qui se passe à Beaulande, feins de t'ennuyer de ton état d'hermite ; je vais essayer si mes conjurations auront toujours la même force ; et je te rejoindrai bientôt, si bien déguisé, que toi même tu ne pourras me reconnoître. Robastre, après être convenu de ce qu'il devoit faire, prit le chemin de Beaulande.

On ignora long-tems dans cette cour, quel avoit été le sort de Hunaut, après qu'il en fut parti ; et Florent, fidèle à sa promesse, tenoit toujours Arnaud dans une prison profonde, et se reposoit sur le geolier, du soin de ne le laisser parler à personne, et de ne lui donner par jour à manger, que de quoi l'empêcher de mourir. Arnaud cependant n'eût peut-être pas alors changé cette prison pour les jardins d'Alcinoüs : est-il un antre assez profond, pour que l'amour ne puisse pas l'embellir? La belle et tendre Frégonde avoit séduit, à force de présens, le gardien d'une très-forte tour, dont la prison d'Arnaud occupoit le centre. Dès que la prière du soir, que déjà Frégonde n'adressoit plus au faux prophète, avoit donné le signal de la retraite dans le palais de Florent, Frégonde avec une jeune esclave affidée,

elle chargeoit de mets et de vins délicieux, la rmante Frégonde sortoit du palais par une gae souterraine qui pénétroit jusqu'à la tour, et ioit passer une partie de la nuit avec son amant. oiqu'au mépris de la loi musulmane elle reçût à de la main d'Arnaud une coupe remplie de i de Perse, quoique leur amour fut encore animé : cette douce chaleur, et la gaieté que cette écieuse liqueur fait naître, Frégonde ignora tou-ırs qu'il est possible de goûter encore des plaisirs us doux, que de boire et de causer avec ce qu'on me. Arnaud se faisoit un scrupule de séduire celle ı'il se destinoit pour épouse, dans les momens ı lui seul pouvoit éclairer sa foi. La tendre et ien innocente Frégonde croyoit encore que le arfait bonheur est de voir, d'écouter son amant, t d'en recevoir quelques douces et légères caesses. Cette conduite timorée d'Arnaud, lui mérita les graces du ciel ; le sacrifice qu'il faisoit llors de la passion la plus vive, qui cédoit au zèle ırdent de préparer Frégonde à recevoir l'eau salutaire, fut d'un plus grand mérite aux yeux de l'Eternel, qui créa l'amour au même instant qu'il créa la nature, que ne le sont les cilices, les fouets et les chaînes hérissées de pointes des anachorètes.

Robastre se rendit peu de jours après à la porte du palais de Florent. Jamais figure plus bizarre et plus hideuse n'attira l'attention et les huées de la

populace musulmane: les uns le prirent pour le Dégial (1), les autres pour un santon du désert; ce fut l'espèce de ressemblance que Robastre préféra : Mes frères, dit-il, souvenez-vous que l'aumône et l'hospitalité vous sont prescrites par la loi. A ces mots, le pilau, le riz et des pièces de mouton bouilli lui furent apportées de toutes parts, et Robastre fit tout disparoître avec une célérité qui redoubla bien l'admiration stupide que le peuple commençoit d'avoir pour lui. Le sultan Florent le fit monter, lui fit l'aumône, et voulut donner à sa fille le spectacle de cette étrange figure. Frégonde en fut d'abord épouvantée, et lui donna vîte un besan d'or pour s'en débarrasser: ce n'étoit point du tout l'intention de Robastre de s'en séparer sans lui parler en particulier; il adoucissoit autant qu'il pouvoit sa mine féroce; il hasardoit même de lui faire des signes à la dérobées, et sachant par la confession de Hunaut, que Frégonde étoit chrétienne dans le cœur, il s'efforçoit de lui faire voir à la dérobée, sous les pans de sa robe, une croix qui pendoit à son chapelet. Frégonde fut long-tems sans vouloir rien voir, et même sa peur redoubloit encore, malgré le nombre de ceux qui l'entouroient. Robastre ne se rebuta point, et Frégonde apperçut enfin cette

(1) C'est ainsi que les Turcs nomment l'Antechrist.

x qui la rassura d'autant plus, qu'elle crut dans les regards supplians de Robastre, que oit en l'honneur de ce signe si saint et si révéré, il imploroit sa protection, et d'être écouté lle: Saint homme, lui dit-elle, je me recommande à vos prières, et je voudrois vous consul-. A ces mots, elle ouvrit un cabinet; et, accompagnée de son esclave favorite, elle le suivit, prenant la précaution de laisser les deux battans de la porte ouverts. Robastre alors se fit connoître de la belle Frégonde, qui savoit déjà qu'Arnaud n'avoit point de meilleur ami. Ayant appris elle qu'Arnaud étoit dans une prison obscure: rocurez-moi promptement, lui dit-il, les moyens e lui parler; rien ne vous sera plus facile que 'en obtenir la permission du sultan, en lui disant que je suis un santon du désert, inspiré par e prophète, à venir exhorter le prisonnier à se oumettre à sa loi. Frégonde trouvant cet expédient très-probable, obtint en effet de son père, qu'on conduiroit Robastre à la prison d'Arnaud. Ceux qui se chargèrent de l'y mener, ne connoissoient que l'entrée par laquelle on descendoit dans le souterrain, et ce fut par la porte de fer, qui s'ouvroit sur le haut de la voûte de la prison d'Arnaud, qu'ils descendirent Robastre avec des cordes.

Arnaud n'avoit jamais vu Robastre, qu'il ne

connoissoit que par le récit que le duc Guérin avoit fait de tous les exploits de ce brave et terrible fils de Mallembrun. A l'aspect de cette forme figure, qu'Arnaud voyoit descendre dans prison, il fut très-surpris, et saisit une torche qui ne répandoit qu'une sombre lueur dans ce cachot, pour reconnoître ce que c'étoit. Le feu prit à la barbe de Robastre, dont la moitié brûloit, en jettant une fumée épaisse qui remplit l'air du caveau. Robastre, en faisant une grimace affreuse, l'étouffa promptement avec sa main : se trouvant sur le pavé du souterrain, courut les bras ouverts, et enleva tendrement Arnaud à quatre pieds de terre. Il serra le reste de sa barbe brûlée sur ses joues, et lui dit : Fils du noble duc Guérin, prends courage; je suis Robastre, et je viens pour te délivrer. Arnaud lui marqua la plus vive reconnoissance: il étoit prêt à lui faire le récit de ses malheurs; mais au seul nom de Hunaut, Robastre l'interrompit. Mon ami, lui dit-il, ne crains plus rien de ce traître ; le coquin, je l'avoue, ne méritoit pas d'aller en paradis : mais baste, il faut faire du bien quand on le peut à ses ennemis même. Je l'ai confessé, absous et assommé ; ne songeons plus qu'à te tirer d'ici.

Les pages sont toujours malins: Un petit icoglan de Florent avoit observé les signes que Robastre avoit faits à la belle Frégonde, et remarqué le

ıapelet qu'il portoit sous sa robe ; il en avoit 'erti son maître, qui, se défiant de Robastre, et : trouvant tout porté dans la prison d'Arnaud, onna des ordres positifs pour qu'il y fut retenu. .obastre entendit bientôt fermer la porte par lauelle il étoit descendu, et devint furieux, lorsu'un vilain eunuque du sultan ouvrit un guichet, t lui dit : Tiens, chien de chrétien, voilà ta piance, en attendant qu'on t'empale. Tudieu, l'ani, lui dit Robastre, cela fait mal ; crois-tu donc jue ce soit une chose si facile ? Mais donne toujours ce que tu m'apportes, c'est aujourd'hui S. Pacôme, et d'ailleurs j'ai bien déjeûné. Arnaud calma le premier mouvement de Robastre, qui mourroit d'envie d'arracher le guichet, et d'anéantir les restes de l'existence de ce vilain noir. La belle Frégonde, lui dit-il, se rendra cette nuit dans cette prison ; le geolier est à ses ordres, et nous concerterons avec elle le moyen de sortir de ce souterrain, et de nous emparer de cette tour. Robastre lui dit : Tu fais bien de m'arrêter ! Vois tu, mon ami, je suis un peu vif, le zèle m'emporte souvent, et je ne peux voir une tête de ces maudits mécréans, que je n'aye envie de l'ondoyer ou de la fendre. Tranquillises-toi, saint hermite, lui dit Arnaud, j'espère que la nuit ne se passera pas, sans que tu sois à même de faire l'un ou l'autre. Robastre, pour passer le tems,

se mit à lui conter tour-à-tour les miracles des pères du désert, et les faits incroyables qu'il avoit exécutés pour Ogier le Danois et pour Guérin de Montglave. Quoique Arnaud aimât assez les contes, ceux de Robastre l'endormirent, et bientôt celui-ci se mit à ronfler à son tour.

Ils furent éveillés bien agréablement par la belle Frégonde: son esclave avoit apporté triple provisions de vivres et de bouteille. Arnaud vouloit sur le champ en user, mais la conscience timorée de Robastre ne lui permit pas de toucher à rien, que les imans n'eussent annoncé la moitié de la nuit du haut des minarets: alors Robastre ayant fait disparoître un énorme plat de pilau, se saisit d'un broc qu'il vida d'un seul trait. Buvons ce vin, leur dit-il, et ménageons notre eau, car les mains me démangent, et j'espère en avoir bientôt besoin. En effet, après avoir achevé tout ce qui restoit sur la table, Robastre tira son étole, la posa sur son cou, remplit une urne de l'eau qu'on leur avoit apportée, et la bénit. Mes enfans, leur dit-il, avant que de rien entreprendre, méritez les graces du ciel: vous, Frégonde, recevez les eaux salutaires du baptême, et dites-moi si vous acceptez Arnaud pour époux? Oui, saint homme, dit-elle en se mettant à genoux, et je jure d'être également fidèle à la loi que j'embrasse, comme à l'amour que je jure à mon cher Arnaud.

Jamais

mais aumônier d'armée ne fut plus expéditif; et dans un clin d'œil la belle Frégonde fut baptisée et mariée par Robastre. Arnaud et Frégonde se regardèrent alors si tendrement, que Robastre, pour la première fois de sa vie, fit un gros éclat de rire; mais la suite de cette cérémonie n'alla pas plus loin, il n'y avoit pas de tems à perdre. Quoique Arnaud crût alors qu'un moment de solitude eût été le mieux employé de tous, ils appelèrent le geolier, et lui firent part du projet qu'ils avoient de s'emparer de la tour: le geolier, déja chrétien dans le cœur, consentit à tout, et leur ouvrit les portes. Arnaud, dit Robastre, prends cette urne pleine d'eau bénite et suis moi: alors, prenant son chapelet dans la main gauche, et saisissant de la droite un levier de fer, pesant cinquante livres, ils marchèrent au corps de garde, où trente janissaires armés veilloient toutes les nuits pour défendre la tour. A l'aspect horrible du géant hermite, les yeux étincelans et le bras levé, tenant le redoutable levièr, à peine eurent ils le courage de saisir leurs zaguaies: Armes bas, coquins, leur cria Robastre d'une voix terrible; adorez ce signe sacré de la vraie foi: mourez, ou tombez à genoux à son aspect... Plusieurs d'entr'eux obéirent, les autres se mirent en défense; mais Robastre en ayant mas-

sacré cinq ou six d'un seul coup de levier, les autres effrayés jetèrent leurs armes, et se traînèrent à ses genoux. Robastre les ayant baptisés tous avec la même promptitude qu'il se les étoit soumis, fit barricader les portes de la tour, dont il s'étoit rendu le maître, et brava les efforts que Florent pourroit faire pour l'attaquer.

Retourne près de ta femme, dit-il à son ami; mais dépêche-toi de l'aimer et de le lui dire, car il faut que tu sortes de cette tour avant le lever du soleil: cours en Aquitaine, rassemble une armée, et reviens à sa tête mettre Florent à la raison: en attendant je te réponds de cette tour et de Frégonde.

Arnaud connoissoit trop quelle étoit l'aversion de Robastre pour les contradictions, pour ne pas voler à l'exécution de ses ordres: il lui restoit deux heures délicieuses à passer avec la belle Frégonde; la voix rauque de Robastre l'avertit qu'elles étoient finies: Arnaud sortit de la tour en soupirant, et priant Robastre de prendre soin de la duchesse d'Aquitaine.

Tandis que ce prince alloit ranimer à son service le zèle et la fidélité de ses sujets, Frégonde fut agitée sans cesse par les plus vives alarmes. Les Sarasins ayant vu le matin les corps de ceux que Robastre avoit massacrés, et qu'il avoit jetés

dans les fossés, Florent, à la tête d'un corps nombreux de troupes, vint entourer la tour; Robastre parut aux creneaux.

Soudan, s'écria-t-il, que viens-tu chercher ici? Ma fille et ta tête, répondit Florent. Prends garde que je ne descende, et que je ne brise la tienne, repartit Robastre: à l'égard de ta fille, depuis trois heures elle est chrétienne, femme de plus, et je la garde pour Arnaud. Florent, furieux, fit un signe à ses archers, qui firent voler une nuée de flèches sur Robastre: Parles donc, Soudan, disoit Robastre en se moquant de lui, crois-tu que je craigne les cousins? Cependant, impatienté par une flèche qui venoit de lui piquer le nez, Robastre descend, fait ouvrir la porte, et, tombant sur les Sarasins, il abat les premiers rangs à coups de levier, aussi facilement que la faulx tranchante fait tomber l'herbe d'une prairie. Il apperçoit Florent qui, dès les premiers coups, se retiroit au fond de la colonne que formoient ses troupes. Il veut s'avancer et le prendre; mais un ingénieur Arabe, ayant fait tendre une cinquantaine de grands piéges à loup, pour se saisir de ce terrible hermite dont il s'étoit défié, Robastre donne tout au milieu, s'en attache cinq ou six aux jambes, qui l'égratignent, l'embarrassent, le font tomber, et son levier échappe de sa main. Robastre courut alors, pour

la première fois, quelque risque d'être vaincu; mais à l'instant même une grêle effroyable, mêlée de tourbillons de feu, tombe sur les Sarasins, en assomme la moitié, met le reste en fuite. Robastre brise les piéges à loup; se relève, reprend son levier, et ne doute pas que le ciel ne fasse un miracle, et ne vienne à son secours; mais il se méprenoit, et ne put douter l'instant après, que ce ne fut au diable qu'il devoit sa délivrance, en reconnoissant son ami Perdrigon qui venoit d'arriver en ce moment. Robastre fut très-embarrassé de se trouver dans le cas d'avoir obligation au prince des ténèbres: Baste, dit-il (c'étoit son dicton favori) autant de pris sur l'ennemi; je le chasserai aussi facilement, quand je voudrai, d'un coup de goupillon, que je chasse les Sarasins avec mon levier. Robastre embrassa Perdrigon, et le conduisit à la tour: Renvoie ces messieurs, lui dit il, en voyant une troupe de démons qui le suivoient; on a hier au soir répandu de l'eau bénite dans la tour, cela pourroit les incommoder. Les diables, au seul mot d'eau bénite, ne se le firent pas dire deux fois, et disparurent.

Florent, plus ardent que jamais à reconquérir la tour, revint deux jours après pour l'attaquer; et Robastre, ne pouvant se tenir de jouer des mains, fit une nouvelle sortie sur les Sarasins. Elle eut précisément le même sort que la pre-

mière, et la vie ou la liberté de Robastre se trouvoit dans le même péril, lorsque cent Chevaliers couverts d'armes noires, et portant des lances de feu, s'élancèrent sur les Sarasins, les perçant, les brûlant, et les faisant fuir en jetant des hurlemens affreux. Pour cette fois, Robastre devina juste, et vit bien que c'étoit un nouveau tour de Perdrigon. Il s'avançoit vers lui pour l'en remercier, le reconnoissant à la tête de cette troupe infernale; mais tout-à coup il entend le malheureux Perdrigon s'écrier: Sauve toi, Robastre, profite du désordre des Sarasins, emmène Frégonde en Aquitaine, et rends grace à ton chapelet; les diables sont en furie. Hélas! j'ai violé mon serment, ils sont maîtres de moi; je les vois prêts à m'emporter. L'intrépide Robastre veut s'élancer pour lui jeter son étole au cou, et l'arrêter; mais le diable-cheval qui portoit Perdrigon, le prévient par une ruade très-fortement portée, qui le fit tomber sur les reins: et lorsqu'il se relevoit, il ne vit plus qu'un tourbillon de flamme et de fumée, au milieu duquel Perdrigon poussoit des hurlemens: ce tourbillon, l'instant d'après, parut s'abîmer dans un précipice.

Robastre très-ému, presque effrayé même, cria plusieurs fois, *vade retrò!* Il courut promptement à la tour, fit monter Frégonde sur un palefroi,

et, son levier sur l'épaule, il prit avec elle le chemin d'Aquitaine. Tandis que la belle Frégonde et Robastre voyageoient pour aller au devant d'Arnaud, ce malheureux prince languissoit dans une prison obscure. Quelques bûcherons ayant trouvé le corps du traître Hunaut, l'avoient apporté dans le palais de deux oncles qu'il avoit en Aquitaine; et ces deux oncles, dont l'aîné se nommoit Frémont, avoient accusé le duc Arnaud de ce meurtre. Réveillant les restes de leur ancienne faction, ils s'étoient fait un parti puissant; et ce parti prédominoit alors sur l'esprit des peuples. Lorsqu'Arnaud arriva pour demander du secours à ses sujets, ils ne voulurent point le reconnoître; et Frémont eut le crédit et l'injustice de le faire arrêter, jusqu'à ce qu'il se fut lavé du meurtre de Hunaut.

On imaginera sans peine, que tous ceux qui rencontrèrent la charmante Frégonde voyageant avec le géant hermite Robastre, furent très-étonnés de la voir sous la garde d'un aussi singulier compagnon de voyage. Plusieurs essayèrent d'abuser de la facilité qu'ils croyoient trouver à s'emparer d'une jeune et belle demoiselle qui n'avoit qu'un hermite pour défenseur: Robastre fut obligé d'en corriger un grand nombre; et tous ces gens-là lui donnèrent moins d'embarras, que le scrupule qu'il se faisoit de les assommer sans les

voir instruits auparavant, et leur avoir donné l'option entre un coup de levier ou le baptême. Les gens d'Aquitaine portoient mille jugemens différens sur les deux voyageurs ; les uns prenoient Frégonde pour une nonnain déguisée, que le confesseur du couvent avoit enlevée ; les autres avoient des soupçons plus injurieux encore ; et personne d'eux n'eût soupçonné ni le rang de leur légitime souveraine, ni la sainteté de l'hermite qui l'accompagnoit. C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans la cité principale où le duc Arnaud étoit retenu dans les fers. Dès le lendemain matin Robastre se rendit à l'hôtel-de-ville ; il déclara publiquement aux échevins, que Hunaut étoit mort de sa main ; il raconta naïvement son histoire avec ce traître, et défia les deux oncles, disant qu'avec l'aide de Dieu, celle de son levier et la justice de sa cause, il leur feroit confesser à tous deux et la première et la seconde trahison qu'ils avoient exercées contre leur légitime souverain.

Les deux oncles, charmés de n'avoir affaire qu'à celui qu'ils ne prenoient que pour un hermite, lui dirent de donner son gage. Robastre donne promptement un reliquaire gros comme le poing, qui contenoit une dent œillère de Saint Christophe, et demande à combattre les deux accusateurs armés de toutes pièces, contre

lesquels, dit-il, je n'aurai que le bâton du méno saint. On ne put lui refuser ces conditions; mais le combat fut remis au quarantième jour, pendant lesquels, selon les usages d'Aquitaine, les agresseurs et les défenseurs devoient garder prison.

Lorsque Frégonde entendit cette décision, voyant d'ailleurs l'impossibilité de pénétrer jusqu'à la prison d'Arnaud, elle prit le parti de se déguiser en pélerin, et prit toute seule le chemin de Pavje, pour se rendre près d'Ansseaume, oncle de son époux, et de Milon son frère, desquels elle espéra du secours pour le venir délivrer: elle arriva sans obstacle; elle se fit reconnoitre; elle conta son aventure; et le duc Ansseaume et son neveu Milon partirent peu de jours après avec elle, à la tête de deux mille lances, pour venir délivrer Arnaud.

Ce secours arriva le lendemain du combat de Robastre contre les deux oncles de Hunaut: Malheureux, leur avoit-il dit au moment qu'il parut contre eux dans la lice, avouez votre trahison, et mettez-vous plutôt à mes genoux, pour faire l'humble aveu de vos crimes, que d'oser les soutenir aux yeux d'un Dieu vengeur. Barbe de bouc, dit Frémont, songes à te défendre et finis tes exhortations. Oh, oh! faquin que vous êtes, je vois bien que vous êtes encore plus noir que votre traitre de neveu; je le lavai, je l'envoyai

sur le champ en Paradis; et, puisque vous m'y forcez, je vais vous envoyer à tous les diables. A ces mots, il retrousse sa robe épaisse qu'il met en double sur sa poitrine, et fait le moulinet avec son levier lorsque les deux oncles courent la lance en arrêt sur lui. Robastre, avec toute l'adresse possible, brise les deux lances d'un seul coup, et du second il casse les reins de Frémont; du troisième, il fait voler l'épée de son frère en lui brisant le coude; il les terrasse, leur fait avouer leur trahison, et, selon l'usage, il les traîne par les pieds hors de la lice, où les fourches étoient élevées. Cependant l'amour du prochain, qui ne sortoit point du cœur du saint hermite, lui fit entonner un beau *salve* pour eux lorsqu'il les vit pendre Il fut du même pas délivrer son ami le duc Arnaud, auquel tous les notables de la cité vinrent demander pardon.

Ce fut le lendemain de ce jour heureux, qu'Ansseaume et Milon arriverent avec la belle Frégonde. Après les momens délicieux qu'ils donnérent au bonheur de se retrouver ensemble, ils marchérent contre le roi Florent: mais la tendresse qu'il avoit pour Frégonde, la bonté du Ciel qui l'éclaira, le levier de Robastre qui lui parut être l'epée flamboyante de l'ange exterminateur, tout concourut à le soumettre à recevoir

le baptême; et Robastre, en le lui administrant, lui dit avec tendresse, qu'il rendoit grace au ciel de n'avoir pas été forcé de l'assommer. Le mariage de Frégonde fut une seconde fois célébré, mais plus solemnellement que la première: la nuit qui le suivit, fut aussi plus longue et moins troublée; et le brave Aymeri dut sa naissance au commencement, au milieu *ou à la fin* de cette nuit heureuse.

Les deux fils aînés de Guérin de Montglave avoient déja rempli les espérances de ce sage père. Milon, en épousant sa cousine la fille du duc Ansseaume, étoit devenu souverain de la Pouille et du duché de Pavie; un fils, auquel il faisoit porter le nom de Guérin que son aïeul avoit rendu si célèbre, étoit le fruit de ce mariage; et son frère Arnaud par son union avec Frégonde, se trouvoit le plus puissant prince de la Gaule Narbonnoise. Tous les deux inquiets du sort de Regnier et de Girard leurs frères cadets, voulurent s'en éclaircir: ils leur écrivirent, leur firent part de leurs grands établissemens, et leur demandèrent ce que Charlemagne avoit fait pour eux.

Regnier et Girard furent très-émus en recevant ces lettres: Charles les traitoit honorablement dans sa cour; mais jusques-là le comte Ganelon, ancien ennemi de Guérin de Montglave,

celui de tous les pairs qui se rendoit le moins
lèbre par ses vertus et par ses actes, avoit tou-
urs détourné Charles, sur l'esprit duquel ce
aître n'avoit que trop d'empire, d'assurer un
ort permanent et glorieux aux deux frères: Vous
n, serez bien servi, lui disoit-il, tant que vous les
iendrez dans la dépendance; mais vous ne leur
urez pas plutôt donné des apanages, que ces
leux frères, nés d'un père haut et superbe, se
endront indépendans comme lui.

Girard s'étoit déja plaint plusieurs fois à Regnier, que Charles ne faisoit rien pour eux. Regnier, plus patient, tâchoit de le calmer; mais cela lui devint impossible à la lecture des lettres d'Arnaud et de Milon. Charles nous prend-il donc pour des bâtards, disoit le pétulant Girard? prétend-il que, comme prélats et chanoines, bombances, jeunes bachelettes, fêtes et carrousels nous suffisent? A ces mots, il entraîna Regnier à l'appartement de Charles, qui débuta par leur faire bien des amitiés qui fermèrent la bouche à Girard; mais ce prince lui proposant de jouer une partie d'échecs avec lui, ce seul mot fit souvenir Girard, que Charles avoit assez mal payé son père. Pardieu, sire, bien fou seroit le fils de Guérin, qui joueroit contre vous. Que pourroit-il espérer, après la façon dont vous vous êtes soustrait à payer le père? Sire, voyez-vous,

nous ne sommes point nés pour vous servir comme pauvres écuyers : nous n'avons ni châteaux, ni villes ; ores est-il plus que tems que nous partions de votre cour, pour en aller conquêter.

Ce reproche fut très-sensible à Charles, mais il le trouva trop juste pour s'en fâcher : Beaux cousins, leur dit-il, nul ne demeure en son tort quand il l'amende ; je sens le mien, et bientôt je le réparerai. Vous, Regnier, ne vous sentez-vous pas le courage d'entreprendre la guerre la plus juste, pour délivrer la charmante Olive, souveraine de Rennes et de la Bretagne, qu'un roi Sarasin, nommé Sorbrin, tient présentement assiégée ? Vous connoissez mes droits de suzeraineté sur cette belle province ; eh bien ! mon cher Regnier, je vous les cède : partez, introduisez-vous dans Rennes, tâchez de plaire à la belle Olive ; défiez Sorbrin, qu'on dit être brave au combat, et je vais tout préparer pour marcher à votre secours. Vous, Girard, prenez encore patience pendant quelques mois : le vieux duc de Bourgogne touche à sa dernière heure ; la crainte de perdre les soins de sa fille, qu'on dit être parfaite par ses vertus et sa beauté, l'empêche de lui donner un époux, et je vous destine pour être le sien. Je suis persuadé, continua-t-il, beaux cousins, que vous serez contens de ce partage,

que, maîtres de deux des plus belles et riches ·ovinces de mon empire, vous vous compor·rez toujours avec moi comme bons parens et dèles vassaux.

Les deux frères, touchés de reconnoissance, aisèrent les mains de Charles : Sire, lui dit legnier, votre grand cœur paroît dans tous vos ctes, et vous mériteriez de n'avoir pour amis ue des gens vertueux. J'espère, sire, que vous ne trouverez digne du sang dont je sors. Guérin partit seul pour conquérir Montglave et Mabilette ; c'est à son fils à l'imiter. Dès demain je partirai seul, pour aller à la conquète d'Olive et de la cité de Rennes. Je combattrai Sorbrin ; j'espère le vaincre, et si la belle Olive me trouve digne de sa main, je reviendrai son époux, vous rendre hommage pour ses états. Sire, dit Girard, l'espérance que vous me donnez remplit mon cœur ; mais puisque vous me destinez la fille du duc de Bourgogne, je voudrois bien pouvoir prévenir la protection que vous m'accordez après la mort de son père. Permettez-moi de partir sous un travestissement ; car je croirois faire acte déloyal, de forcer la noble pucelle de me donner sa main, sans être sûr que cette main ne sera que suivre le don de son cœur. Chevaliers, tant fiers soient-ils, ne doivent être tyrans, ni présomptueux ; bien leur convient-il de s'humilier

devant jeunes et nobles démoiselles, et je desire plus avoir celle-ci par amour que par contrainte. Charles admira le grand cœur et le bon sens des deux frères : Partez, leur dit il, mes chers enfans, j'approuve vos projets ; mais si, dans leur exécution, vous avez besoin de mon aide, soyez sûrs que mon bras et toute ma puissance sont à votre service.

Les deux frères partirent le lendemain matin ; mais, après s'être embrassés, ils se séparèrent dès le second jour. Girard couvert d'armes simples, sans livrée à son panache, sans devise à son bouclier, et monté sur un cheval plus vigoureux qu'il n'étoit beau, prit le chemin de Dijon. Regnier armé plus richement, mais aussi sans aucune marque qui pût annoncer sa naissance, prit celui de Rennes. Regnier n'étoit plus qu à six lieues de cette ville, lorsqu'il fit rencontre d'un écuyer qui paroissoit en venir : l'ayant questionné, l'écuyer lui dit, qu'il étoit de la maison d'Olive, et qu'il alloit vers un de ses parens, pour requérir son secours, la cité de Rennes commençant à se trouver pressée par Sorbrin. Regnier lui demanda si la princesse Olive n'avoit pas quelque penchant pour un autre que Sorbrin : car, dit-il, j'entends dire que c'est un des meilleurs Chevaliers d'Europe. Ah, grand Dieu ! s'écria l'écuyer, on ne vous a donc pas dit que

Sorbrin a quinze pieds de haut? Il continua de peindre son horrible figure, qui ressembloit beaucoup au portrait que le comte Hamilton fait du géant Moulineau. Hélas! continua-t-il, que deviendroit ma belle maîtresse, blanche et fraîche comme rosée de mai, douce et délicate comme fleur d'églantier au matin? Elle aime mieux périr de toute autre espèce de mort. Savez-vous bien, beau sire, que ce terrible Sorbrin a déja proposé dix fois aux habitans de Rennes, de se battre contre vingt d'entre eux, aux conditions d'avoir la belle Olive s'il les terrasse, ou de lever le siége de Rennes s'ils peuvent le faire reculer seulement de quatre pas? Quant à la princesse Olive, à sa peur près, je crois son ame bien tranquille; nous ne l'avons jamais vue s'occuper (comme jeune fillette qu'elle est) que de menues priéres, innocens ébats, et d'aumôner avec attendrissement et simplesse les malheureux, qu'elle cherche, et qu'elle ne rebute jamais. Bien, dit Regnier à part lui, c'est ainsi que je la desirois! Plaise à l'amour que je lui fasse moins de peur que Sorbrin; et de par l'ame et l'épée de mon père, j'espère bien faire reculer de plus de dix pas ce vilain géant, s'il ne tombe pas mort sous mes premiers coups. Alors Regnier tira de son aumônière trente florins d'or. Retournes, ami, lui dit-il, et promets de la part de Charlemagne,

un prompt secours à ta maîtresse. L'écuyer surpris de la magnificence de ce don, et de l'assurance avec laquelle il est offert, retourne à Rennes, rentre par un souterrain qui donnoit dans la campagne, et qu'une chapelle en ruines couvroit. C'est par ce même passage qu'il enseigne à Regnier, que ce prince, peu d'heures après, passe sans être apperçu des ennemis, et pénètre dans la ville assiégée. Olive ayant appris le retour de l'écuyer, l'avoit envoyé chercher. Belle et puissante dame, lui disoit il, j'ai cru ne devoir pas finir mon message ; le grand Charles embrasse votre défense : j'ignore quand le secours qu'il vous destine arrivera ; mais de ma vie je ne vis si belle créature, si noble et courtois Chevalier, que celui qui vient à l'avance de sa part.

Olive demeura pensive à cette nouvelle, comme si quelque pressentiment secret l'eût avertie que bientôt elle verroit le vainqueur de Sorbrin, et celui de son ame jusqu'alors indifférente. Regnier fut très-choqué du peu de courtoisie qu'eurent pour lui les habitans de Rennes lorsqu'il parut au milieu d'eux, aucun ne vouloit le recevoir chez lui ; heureusement il apperçut l'écuyer auquel il avoit donné les trente florins, qui, courant à lui, le conduisit à la meilleure hôtellerie de la ville, que tenoit un de ses parens. L'hôte le reçut avec tout le respect et tous les

soins

soins possibles ; et Regnier, touché de ses bons procédés, ne lui cacha ni sa naissance, ni les ordres de Charlemagne, ni même le don que ce prince lui faisoit de la noble pucelle et du duché de Bretagne. L'hôte s'empressa de le faire bien servir, et courut au palais rendre compte à sa souveraine de l'arrivée de ce Chevalier.

Olive étoit très-curieuse ; il étoit permis de l'être en recevant coup sur coup deux avis pareils, dans lesquels on lui promettoit sa délivrance par la main d'un Chevalier qui deviendroit son époux. C'en étoit beaucoup pour Olive, d'avoir l'espérance d'être délivrée de la terreur que lui causoit ce vilain géant ; mais il y avoit bien des degrés à parcourir de l'idée qu'elle s'étoit faite d'un monstre formidable, à celle qu'elle commençoit à se former d'un Chevalier fait pour lui plaire. Elle voulut s'en éclaircir par elle-même ; et, prenant une mante qui couvroit sa belle taille, un loup (1) qui voiloit ses charmes, elle fut droit à l'hôtellerie, pour voir celui dont l'arrivée excitoit déjà quelque rumeur dans la cité.

Le premier mouvement de l'hôte, en voyant entrer sa souveraine, fut de se jetter à ses pieds.

(1) Un loup, sorte de masque de velours noir, que la jalousie des maris, ou la prudence des femmes que l'amour fait sortir le matin, avoit rendu d'usage.

Regnier reconnut encore plus facilement la belle Olive à ses charmes, que par cette marque de respect de l'hôte. Madame, dit-il, en fléchissant un genou. Regnier, fils du duc Guérin de Montglave, vient ici de la part de Charles, pour mourir ou vous délivrer : ce n'est, Madame, qu'en mettant à vos pieds la tête ou l'épée de Sorbrin, que j'oserai vous parler des espérances que Charlemagne m'a données. Olive devina sans peine quelles étoient ces espérances dont Regnier n'osoit parler ; et le trouvant très-aimable, plus elle le regardoit, plus elle trouvoit ces espérances raisonnables et bien fondées. Mais, seigneur, vous a-t-on prévenu de la terreur que Sorbrin est fait pour inspirer ? Eh ! que puis-je redouter, divine princesse, si vous daignez m'autoriser à le combattre ; et si... si... il n'osoit achever. . Olive baissa les yeux, rougit, et dit d'une voix bien basse : Oui, seigneur, ma main seroit le prix de votre victoire... Ah ! Madame, permettez donc à l'heureux Regnier, s'écria-t-il, de se déclarer dès ce moment pour votre Chevalier. Tout me force à vous accorder ce titre, seigneur : les ordres de Charles me sont sacrés, comme duchesse de ce pays ; mais une douce sympathie m'entraîne à vous dire, que vous ne devez qu'à vous-même le choix que je fais de vous pour mon défenseur. Regnier se précipita aux genoux

d'Olive, baisa ses belles mains, et la suivit à son palais. Les vieux citadins, en la voyant passer, disoient entr'eux: Notre duchesse a bientôt eu fait connoissance avec ce Chevalier. La jeunesse de la ville s'écrioit: Ah! qu'ils sont beaux tous les deux! que notre ville, que nos fêtes seroient brillantes, si nous les avions pour souverains!

Le reste de ce jour que Regnier passa près d'Olive, fut plus que suffisant pour unir leurs cœurs dans les chaînes les plus douces et les plus durables. Regnier passa toute la nuit à penser à son bonheur; et le combat qu'il devoit livrer à Sorbrin lui parut mille fois moins dangereux, que la crainte qu'il avoit eue, dans le premier moment, d'être refusé pour être le défenseur d'Olive. Cette princesse, pour la première fois, ne put de même goûter la douceur du repos. Sorbrin prêt à combattre Regnier, lui paroissoit encore plus redoutable, que lorsqu'elle craignoit de l'avoir pour époux.

Dès le lendemain un héraut d'armes, envoyé par Regnier, sortit de Rennes au lever du soleil, et fut trouver Sorbrin dans sa tente, pour lui dire que Regnier, fils du duc Guérin de Montglave, étoit avoué par la princesse Olive pour être son Chevalier, et que ce prince lui demandoit sûreté pour venir régler avec lui les conditions et le

jour du combat. Sorbrin qui se piquoit de courtoisie et de générosité, reçut très-bien le héraut de Regnier, et lui dit qu'il pouvoit venir le trouver en toute sûreté.

Regnier, couvert d'armes brillantes, se rendit seul près de Sorbrin, qui fut surpris de sa jeunesse et de sa beauté. Le jeune prince, sans être ému par l'air terrible de ce géant, et par l'étalage qu'il avoit fait faire autour de sa tente des armes énormes dont il se servoit dans les combats, régla les conditions de celui du lendemain avec Sorbrin, qui fit jurer aux chefs de ses troupes de se retirer avec son armée, s'il étoit vaincu; mais qui fit promettre à Regnier de faire conduire, par quatre vieux Chevaliers désarmés, la belle Olive au lieu du combat; et des deux parts la plus parfaite loyauté fut jurée.

Dès la seconde heure du jour, la belle Olive partit sur une haquenée, entre quatre anciens Chevaliers revêtus de leurs robes fourrées d'hermines, de leurs chaperons, et ne portant qu'une baguette d'ivoire à la main. Regnier, monté sur un puissant destrier qu'il faisoit caracoler à la droite d'Olive, portoit sur sa cotte-d'armes, une riche écharpe qu'elle avoit brodée, et le cimier de son casque paroissoit être couronné par un de ses bracelets. Lorsque le terrible Sorbrin parut, Olive pâlit, et pensa s'évanouir en son-

geant au péril que Regnier couroit pour elle, et craignant plus que la mort celui dont elle-même étoit menacée.

Nous ne rapportons point les détails de ce combat, qui fut long et terrible, et pendant lequel Olive trembla bien des fois pour les jours de Regnier. Mais la force et l'agilité de ce prince se renouvellant à chaque fois qu'il portoit ses regards sur la belle Olive, Sorbrin, dont le sang couloit en abondance de plusieurs larges blessures, tomba sur ses genoux, et fit un vain effort pour entraîner Regnier dans sa chûte: ce prince s'esquiva légèrement; et d'un coup terrible, fit rouler la tête de Sorbrin sur la poussière; il la releva promptement, et fut la porter aux pieds de la belle Olive. Cette princesse alors, avec une force au dessus de son âge, s'écria: Je prends le ciel à témoin que je suis libre, et que je reçois le duc Regnier pour mon époux. Vous, Sarasins, selon la foi jurée, faites retirer vos troupes; et vous, mes fidèles sujets, venez rendre hommage à votre nouveau souverain.

Les Sarasins se retirèrent en emportant le corps de Sorbrin, et décampèrent dès le même jour: le nouveau duc de Bretagne et la belle Olive rentrèrent triomphans dans leur capitale, et dépêchèrent des courriers au duc Guérin de Montglave. Eh bien! dame, dit-il à Mabilette,

vous voyez que nos enfans prennent le vol des aigles, depuis qu'ils sont sortis du nid; oiseaux *niais* (1) seroient-ils restés, si vous vous fussiez obstinée à les garder en votre giron.

Charlemagne fut charmé d'apprendre les succès de Regnier. Girard venoit de le rejoindre, assez peu satisfait du voyage qu'il avoit fait en Bourgogne: la fille du duc de cette province que Charles lui destinoit, n'avoit point fait sur lui cette douce impression qu'un amant regarde toujours, et doit regarder comme une première faveur de l'amour; son ame étoit demeurée tranquille, et lui avoit permis de faire un examen sévère de cette princesse. Elle n'est que belle, se disoit-il, elle a l'air fier et dédaigneux. Girard, qui se livroit volontiers à ses premiers mouvemens, se contenta de voir deux fois cette princesse à l'église; le hasard fit que chaque fois il la vit gronder avec aigreur les gens de sa suite: il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à repartir sans se faire connoître; et ce ne fut qu'après son départ, que la princesse de Bourgogne apprit qu'un jeune Chevalier d'une figure charmante, qu'on croyoit être de la cour de Charlemagne, avoit passé deux jours à Dijon sans

(1) On appelle *niais*, en terme de fauconnerie, les oiseaux de proie pris dans leur nid.

ouloir se laisser connoître. Elle en eut un dépit ecret; et fit toutes les perquisitions possibles pour savoir son nom, sans pouvoir y réussir.

Le rapport que Girard fit à Charles de la princesse de Bourgogne, ne fut point celui d'un amant; il ne fut pas non plus celui d'un homme prévenu contre elle; il se contenta de rendre justice à sa beauté. Peu de tems après, Charles reçut la nouvelle du mariage de Regnier, et apprit en même tems la mort du vieux duc de Bourgogne Charles fit appeler sur le champ Girard: Beau cousin, lui dit il, quoique vous ne m'ayez pas paru bien épris de la princesse, devenue duchesse de Bourgogne par la mort de son père, je crois cependant que vous auriez grand tort de refuser un si haut mariage; oncques cadet de bonne maison n'en fit un meilleur; et mieux vous aimerois-je que tout autre pour prendre rang avec mes pairs. Girard, quoiqu'il se rappelât l'ancienne idée qu'il avoit eue d'être duc de Vienne, ne put trouver de bonnes raisons pour refuser de suivre celle de Charles; et ce grand prince, occupé de l'établissement du quatrième fils de Guérin, partit avec lui pour aller à Dijon, espérant que sa présence hâteroit la conclusion de cette alliance A peine Charles arriva t-il dans cette ville, que le même hôte chez lequel Girard avoit logé, le reconnut, et fut avertir la duchesse. que ce

beau Chevalier qu'il avoit pris chez lui pour être l'un des plus pauvres de la France, venoit d'arriver avec le grand Charles, qui paroissoit le regarder et le traiter comme son fils. Il ajouta même, que quelques propos de ceux de la suite de Charles, lui faisoient croire que ce prince lui destinoit ce beau Chevalier pour époux.

La jeune duchesse vivement émue, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de ses charmes, et se hâta de tout préparer pour recevoir l'empereur, son seigneur suzerain, avec la plus grande magnificence.

La première entrevue entre la jeune duchesse, Charles et Girard, eut des effets bien opposés. La duchesse trouva Girard charmant, et desira vivement que Charles le lui proposât pour époux ; mais Girard la vit toujours avec la même indifférence. Charles cependant avoit des yeux bien différens pour elle: frappé, comme d'un coup de foudre, de la beauté de la jeune duchesse, il en devint dès l'instant même passionément amoureux. Le grand cœur de Charles gémit en secret de l'empire que l'amour prenoit sur lui ; bientôt la décence, la justice, sa parole donnée, firent sur lui tout l'effet qu'elles font toujours sur un grand homme : il eut donc le courage de faire taire cette passion naissante, et de proposer à la jeune du-

chesse, de lui donner le fils de Guérin pour époux. Charles, ne lut que trop dans ses yeux, à quel point cette proposition répondoit à l'impression que le jeune et charmant Girard faisoit sur elle, et vit bien que la soumission qu'elle lui dit avoir pour ses ordres, n'étoit déjà qu'une suite du penchant qui l'entraînoit. Charles et Girard en soupirèrent, mais par des sentimens bien opposés ; l'un regrettoit de donner lui-même une princesse qu'il adoroit malgré lui ; l'autre étoit prés de se voir lié pour toujours par une chaîne qui ne lui paroissoit que pesante. Girard eut l'air très peu galant, et ne répondit qu'avec froideur à plusieurs propos assez tendres que la duchesse crut pouvoir se permettre, dans la position où tous les deux se trouvoient.

Elle eut la douleur et l'humiliation de ne trouver que la même indifférence dans Girard pendant les fêtes qui suivirent l'arrivée de Charles: au contraire, la liberté, la gaieté qui furent l'ame de ces fêtes, le desir de plaire à Girard par son chant, par la danse et par les talens qu'elle possédoit, redoublèrent la passion de Charles, au point que dans un bal il fut forcé d'en faire l'aveu.

La jeune duchesse, née haute et impérieuse, ne put voir, sans en être touchée, que le plus

grand prince de l'univers mettoit son sceptre à ses pieds : l'ambition combattit dans son cœur la passion qu'elle avoit pour Girard, et enfin le froid offensant de ce prince, et le dépit cruel qu'elle sentit contre lui, la déterminèrent à recevoir les hommages et les vœux du grand Charles, lequel aimoit trop, pour ne pas connoître que Girard n'aimoit pas. Mon cher Girard, lui dit-il en particulier, je voulois et je croyois faire ton bonheur, en te faisant épouser la duchesse de Bourgogne ; mais je connois assez l'amour, pour être sûr que tu ne vois qu'avec indifférence celle qui feroit le bonheur du reste de ma vie. Je t'aurois fait le sacrifice de l'amour que j'ai pour elle, si ses charmes t'avoient touché ; mais puisque ce ne seroit que le desir d'avoir un grand état qui pourroit te forcer à faire ce mariage, je peux aisément le réparer. La jeune comtesse de Toulouse, de Narbonne et de Montpellier, vient de perdre son vieil époux, avec lequel elle a passé deux ans à le voir toujours expirant auprès d'elle : tous les peuples de la langue de *hoc* l'adorent, et tous les Trouvères célèbrent son esprit et ses charmes dans leurs chants royaux et dans leurs tençons ; je te l'offre avec ses états auxquels je veux joindre encore le duché de Vienne, et les beaux pays arrosés par le Rhône.

Girard baisa mille fois les mains de Charlemagne: Ah ! grand prince, qu'il est heureux et honorable de vous servir, lui dit-il ! Vous avez lu dans mon cœur; qu'il m'est cher de pouvoir lire dans le vôtre ! Oui, Sire, suivez les tendres mouvemens de votre ame, épousez la belle duchesse de Bourgogne, et protégez le plus fidèle de vos vassaux, pour obtenir la comtesse de Toulouse.

Charles sentit la joie la plus vive de pouvoir, sans manquer à cette loyauté si chère à son ame, se livrer à l'amour prêt à le rendre heureux. Il obtint facilement de l'ambitieuse duchesse de Bourgogne, de lui donner la main, et de prier la jeune comtesse de Toulouse de venir sur le champ pour assister à son mariage. Cette princesse se rendit à l'invitation. Girard enchanté d'elle, devint encore mille fois plus charmant et plus beau dès qu'il aima. La comtesse de Toulouse plus heureuse que la duchesse de Bourgogne, jouit bientôt des charmes d'une passion mutuelle; mais, prête à donner la main à Charles, combien de fois la duchesse de Bourgogne ne soupira-t-elle pas en secret ! Tous les charmes, tous les dons, toutes les graces de Girard s'étoient développées depuis qu'il aimoit; il lui paroissoit presque un homme nouveau: l'excès de la passion qu'elle avoit pour lui, ne

put lui laisser voir sans une rage mortelle Girard éperdu d'amour, donnant sa main à la comtesse de Toulouse, dans la même cérémonie qui l'unissoit à Charles; et l'amour, dans son ame violente et passionnée, ne put être remplacé que par la haine.

Dès le lendemain du mariage de Charles et de Girard, Charles déclara dans l'assemblée générale et respectable de ses pairs, qu'il leur donnoit le fils de Guérin pour confrère, en l'investissant du duché de Vienne et de la comté de Toulouse; de là, montant avec la nouvelle reine sur un trône élevé, Girard, tête nue, vint lui prêter hommage pour ces provinces. Après les cérémonies usitées, Girard voulut embrasser les genoux de Charlemagne; et baissant sa tête jusqu'à ses pieds, la nouvelle reine, pour l'humilier, tendit son pied, et le lui fit baiser assez rudement. Girard, occupé de sa reconnoissance pour Charles, méprisa dans son ame un acte qu'il ne regarda que comme indifférent, et n'eut pas même l'air de s'en appercevoir: cependant, comme on le verra bientôt cet acte eut des suites terribles.

L'heureux Girard, duc de Vienne, prit congé de Charles deux jours après, avec sa charmante épouse, pour aller se faire recevoir dans ses états. Son premier soin, en arrivant à Vienne,

'ut de faire appeller le gouverneur du château : Seigneur châtelain, lui dit-il en l'embrassant, reconnoissez vous ce jeune cadet que vous reçutes si bien, et qui vous promit de vous en marquer sa reconnoissance quand il seroit duc de Vienne ?

Par saint André ! dit le vieux châtelain, vos traits sont trop beaux et trop nobles pour n'être pas en ma mémoire ; et sandis, des cadets de votre étoffe doivent être bien traités par la fortune et par l'amour. Belle duchesse, dit Girard, donnez votre main à baiser au vice-duc de ce pays ; car je constitue pour tel ce noble châtelain dans Vienne et dans le Dauphiné.

Cette grace ne fit murmurer personne, quoique déjà les grandes terres du Dauphiné fussent possédées par les maisons les plus illustres, telles que les Clermont et les Bérangers : le châtelain étoit seigneur aussi anciennement d'une chaîne de montagne qui sert de bornes au Dauphiné, connues dès ce tems sous le nom des monts Eynards ; et ses vertus militaires et sociales le rendoient également cher et respectable à cette belle province.

Girard, après avoir établi l'ordre dans ses états, se souvint avec tendresse et respect, qu'il avoit un père et une mère ; il se dit en lui-même : comme le cadet, c'est à moi d'aller chercher mes

frères dans les états qu'ils ont acquis. Je les rassemblerai ; et c'est avec eux qu'il me sera bien doux et bien cher de me retrouver aux genoux et dans les bras de Guérin et de Mabilette.

Il est dans l'homme, et sur tout dans les cadets de la grande Aquitaine, d'aimer à prouver qu'ils doivent leur élévation à leur courage et à leur bonne conduite. Girard partit avec un nombreux et magnifique cortège, et commença par se rendre à Rennes chez le duc Regnier, celui de ses frères avec lequel il avoit si long-tems vécu dans la plus tendre union à la cour de Charlemagne.

Regnier sentit les transports de joie les plus vifs en embrassant son cher Girard. Celui-ci, prenant le petit Olivier son fils dans ses bras, s'écria : Cher enfant, ton oncle t'adopte ; et (par un mouvement secret) il ajouta, et mon cœur me dit que tu seras un jour l'honneur de ta race. Les deux frères partirent bientôt ensemble ; et, se trouvant à portée de Milon qui résidoit à Pavie, ils se rendirent à cette cour. Ils ne furent pas long-tems tous les trois ensemble, qu'Arnaud, ayant appris leur arrivée, pria la belle Frégonde de lui permettre de la quitter quelque tems pour aller au-devant de ses frères.

Tous les quatre réunis ensemble, s'écrièrent d'un commun accord : Malheureux celui qui

n'écoute pas la voix de ceux auxquels il doit la vie ! Que serions-nous, si la tendresse aveugle de notre mère Mabilette l'eût emporté? Que de graces n'avons nous pas à rendre au ciel, et à notre brave et noble père Guérin, de nous avoir animés à l'imiter? Allons, allons à ses pieds lui porter l'hommage de nos succès ; allons consoler, embellir sa vieillesse, en lui faisant embrasser des fils dignes de lui.

Ils partirent pour Montglave pleins du doux espoir de rendre Guérin et Mabilette plus heureux : quelques vieux serviteurs que leur père leur avoit donnés, et qui par leur fidélité s'étoient rendus dignes de ce choix, les précédèrent. Mabilette dit à Guérin : Sire, n'irons-nous pas au-devant de nos enfans? Vous ne direz plus, ce sont oiseaux que nous chassons hors du nid, pour qu'ils s'en forment un bon et beau; ce sont aigle qui quitte leur propre repaire, pour revenir au nôtre ; ce sont duc, comtes et hauts barons qui plus n'ont besoin de nous, et qui viennent nous faire hommage de leurs couronnes et de leur bonheur... — Dame, dit Guérin, bien font leur devoir nos braves enfans ; mon cœur vole au devant d'eux ; mais leur voudrois-je ravir le bonheur de nous rendre un hommage qu'ils doivent un jour attendre de leurs enfans ? Laissez ; laissez ; le ciel et l'honneur les

conduisent dans nos bras, je les attends : venez seulement à cette fenêtre, nous les verrons venir de plus loin.

Girard fut le premier qui reconnut Mabilette en la voyant étendre ses bras vers eux ; il reconnut de même Guérin, à sa longue barbe blanche. Voyez-vous notre père, dit Girard, comme il se tient-là fièrement, sans daigner descendre ! — Vraiment, lui répondit Regnier, ne doit-il pas attendre l'hommage de ses enfans ? n'est-il pas pour nous l'image de la divinité?

L'entrevue de Guérin avec eux fut aussi noble que tendre et touchante. Ses quatre fils se jettèrent à ses genoux; chacun d'eux avoit apporté la couronne qui marquoit sa dignité, et la déposèrent à ses pieds. Mes enfans, s'écria Guérin en étendant les bras sur eux, que l'Eternel vous bénisse par la main de votre heureux père ! Il couvrit leurs joues de ses larmes. O mon père, mon père ! s'écrioient-ils, êtes-vous content de nous ? Mabilette s'étoit emparée du jeune Olivier pendant cette scène si touchante ; elle le porta dans les bras de Guérin. Dès qu'il eut relevé ses fils, Guérin prit son petit-fils, le baisa doucement, et, passant sa main sur ses reins, et tournant son visage au soleil : L'enfant est fort et membru, dit Guérin, son regard est assuré ; Regnier, prends soin de lui ; donne-

lui

lui bonne et louable nourriture (1) ; il te donnera dans tes vieux jours la liesse, le los et le guerdon que je reçois de toi. Ah! père, s'écria le duc Arnaud, que j'ai de regret de ne vous avoir pas amené mon fils Aimery! Le damoisel est déja grand; il sera roide joûteur: sa mère ne le gâte point; les plus grands clercs de Ligurie, et les meilleurs de mes Chevaliers l'exercent à toutes sciences et actes de Chevalerie. — Bien, dit Guérin, j'aime mieux ne pas le voir que de l'en distraire : bon document vaut mieux que caresse de père. Mais écoute, mon fils; quelque bien nourri qu'il soit chez toi, je pense que pour agrandir, améliorer même ses idées, tu ferois bien de l'envoyer à la cour du grand Charles ; pain de l'hôtel de ce prince lui profitera mieux encore que celui du tien : riches et nobles damoiseaux ne trouvent que roses et miel dans leurs entours.... quand ces poussins-là prennent leurs grandes plumes, oh! qu'il leur est utile alors de goûter quelque amertume et d'avoir épines à briser! — Certes, noble père, dit Arnaud, je me l'étois bien proposé, et l'enfant doit partir à Noël prochain pour s'y rendre. Les quatre fils de Guérin restèrent un mois

(1) L'éducation que les enfans recevoient se nommoit alors *nourriture*.

près de lui ; Mabilette eût eût bien desiré les retenir plus long-tems ; mais le vieux duc leur dit lui-même : La providence, mes enfans, en vous donnant hautes seigneuries et vassaux, vous impose la loi de les gouverner. Retournez dans vos états ; soyez toujours unis ; nul n'osera vous grever, si concorde unit toujours vos forces. Donnez-moi quelquefois le plaisir de vous embrasser ; et, par saint André ! quoique déjà vieillard chenu, j'endosserois bien vîte le harnois pour vous secourir, si besoin aviez de mon secours. En disant ces mots, il tira l'épée de Girard, et fendit en deux un gros bloc de chêne. Par Dieu ! père, s'écrièrent-ils, bien fort seroit le bouclier et le haubert qui résisteroient à vos coups.

Les quatre fils de Guérin étant retournés dans leurs états, Arnaud, selon la promesse qu'il avoit faite à son père, dit au jeune Aymeri, qu'il étoit tems qu'il se fit connoître, et qu'il se rendît à la cour de Charles pour le prier de l'armer Chevalier. Sa mère Frégonde eût bien desiré lui donner un cortège digne de sa naissance ; mais Arnaud le refusa : Le damoisel, dit-il, fera comme père et aïeul. Nous partîmes tous deux de la maison paternelle comme simples Chevaliers ; je veux qu'Aymeri fasse de même et gagne ses éperons : d'ailleurs, dit-il à

Frégonde, notre fils est haut à la main, il ne faut pas que l'esprit de superbe le gâte; rien n'apprend mieux à vivre avec les hommes, que de commencer par avoir besoin d'eux.

Aymeri partit donc suivi d'un seul écuyer; et, selon l'ordre d'Arnaud, il alla droit à Vienne pour y voir son oncle le duc Girard. Celui-ci, prévenu que son neveu devoit arriver, voulut éprouver s'il tenoit de leur race pour n'endurer jamais un affront; il ordonna que lorsque Aymeri se présenteroit à la porte de son palais, on lui refusât l'entrée, et qu'on l'avertit promptement du parti qu'il prendroit. Aymeri s'étant présenté le lendemain, et trouvant la porte fermée, frappa vigoureusement avec le pommeau de son épée: Arrière, lui dit un guichetier par un petit treillis de fer: jongleurs et menestrels n'entrent point en cette cour sans y être appelés. — Pour qui me prends-tu, maraut? dit Aymeri. — Pour un vagabond, dit le portier, et tu pourrois bien t'attirer quelque correction. Il n'en falloit pas tant pour mettre en fureur le pétulant Aymeri: voyant un levier de fer très-pesant et à sa portée, il s'en saisit, il brise la porte qui tombe fracassée, il veut s'élancer sur le guichetier; mais il est arrêté par son oncle Girard, qui le reçoit dans ses bras. Je me reconnois en toi, beau neveu, lui dit-il; viens,

mon enfant, et sois toujours le même. Cette exhortation plut beaucoup à l'homme du monde auquel elle étoit le plus inutile.

Aymeri passa quelques jours avec son oncle, et remonta sur son unique cheval pour aller à Paris, où Charles tenoit sa cour : cette ville n'étoit pas fort grande alors, et ses anciennes limites sont connues : elle étoit si pleine d'étrangers, qu'Aymeri ne put trouver aucun hôte qui voulût le recevoir; il écouta la réponse des premiers auxquels il s'adressa sans se fâcher; mais le dernier, tout glorieux d'avoir l'évêque de Laon dans sa maison, le rebuta durement. Aymeri prit l'hôte par les oreilles, le conduisit à l'écurie, et voulut le forcer à mettre dehors les chevaux de l'évêque pour faire place aux siens. Une troupe de valets et de clercs, voulut faire résistance; Aymeri les rossa : l'évêque eut beau lui crier de sa fenêtre qu'il l'excommunioit, Aymery frappoit toujours en leur criant : Allez chanter vespres, et ne disputez plus estables à Damoiseaux et Chevaliers qui vous défendent. L'évêque voyant un jeune homme grand et vigoureux l'épée d'une main et le bâton de l'autre, prit le parti de filer doux; et, laissant déplacer ses chevaux, il sortit par une porte de derrière et fut porter ses plaintes à Charles. Ce prince envoya chercher Aymeri; et l'huissier

chargé de ses ordres parlant d'un air courtois; Aymeri se rendit à cette invitation. Vassal, lui dit Charles en le voyant entrer, de quel droit avez vous osé frapper les gens de mon cousin le duc de Laon? — Par le droit, dit-il, que tous Chevaliers utiles à l'état, doivent avoir sur ceux qui vivent à ses dépens; et vous, Sire, vous me feriez accueil plus gracieux, si vous saviez que les miens et moi sommes gens à vous donner une dure besogne à faire, si vous nous mettiez en courroux. Par le chef de la reine, dit Charles, il n'y a qu'un issu de la race de Guérin de Montglave assez hardi pour me faire une telle réponse. — Aussi le suis je, dit Aymeri; et c'est le fils d'Arnaud de Beaulande qui vous offre, ou de vous servir, ou de vous combattre, selon la façon dont vous le traiterez.

Oh! vraiment, dit Charles, mon choix n'est pas douteux; j'aime trop le duc Guérin, et je prise trop sa brave race, pour ne te pas retenir dans ma cour. Ce seul mot d'amitié fit tomber le fils d'Arnaud aux genoux de Charles qui le releva, lui demanda des nouvelles de ses proches avec un vif intérêt, et qui lui promit de remplir les desirs de son père, en l'armant Chevalier.

Charles, sur son départ pour marcher une

troisième fois contre les Saxons, donne l'accolade au jeune Aymery dès le lendemain : il le laissa près de la reine son épouse en partant ; et l'esprit et la gaieté du jeune Chevalier plurent beaucoup à cette princesse. Un jour en causant avec lui : Je gage, lui dit-elle, que vous ne vous seriez pas comporté comme votre oncle Girard, si vous aviez été en sa place ? — Ma foi, Madame, dit Aymeri que ce propos choqua, je n'en sais rien : on trouve que je ressemble beaucoup à mon oncle ; et j'ai pris, depuis mon enfance, la résolution de l'imiter. La reine, sans s'arrêter à cette réponse, lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans le tems de ses noces avec Charles ; et son ancien dépit contre Girard la portant à ménager peu ses termes en parlant de lui, le colère et bouillant Aymeri sentit allumer en lui par degrés le desir de la mortifier. Il ne fut plus le maître de lui, lorsqu'elle eut l'imprudence de lui dire que, lorsque Girard étoit venu rendre son hommage à Charles, elle avoit saisi cette occasion de se venger de lui et de l'humilier, en lui faisant baiser son pied : elle avança ce même pied dans ce moment pour montrer comme elle avoit accompli cet acte de mépris. Aymeri furieux et n'écoutant plus qu'une aveugle colère, saisit ce pied d'une main, en faisant tomber la

fréquentes que les quatre frères et leurs fils Olivier et Aymeri faisoient presque tous les jours pour ruiner les travaux. Roland en vint souvent aux mains dans ces sorties avec les neveux de Girard, qui cherchoient à se distinguer sous les yeux de leurs pères et de leurs oncles; et le jeune Olivier sur tout apprit à Roland, qu'il existoit enfin un Chevalier qui pouvoit lui résister. Lorsque Regnier accourut le premier au secours de Girard, la belle Olive avoit obtenu de le suivre; et la jeune et charmante Bellande sa fille, l'avoit accompagnée. Olivier aimoit tendrement cette sœur; ils se ressembloient beaucoup, et l'amour et les graces paroissoient avoir pris soin de les embellir tous les deux. Bellande armoit souvent son frère de sa main; et cette jeune princesse, au dessus de la timidité de son sexe, montoit quelquefois à cheval pour le suivre de loin lorsqu'il faisoit des sorties, et pour le secourir s'il eût été blessé.

L'une de ces sorties ayant engagé pendant plusieurs heures un long et sanglant combat, on convint de part et d'autre d'une trève de quatre jours, pour retirer les morts et prendre soin des blessés. Rien n'étoit alors plus religieusement observé que ces sortes de trèves; toute animosité paroissoit suspendue; et les Chevaliers des deux partis, passant librement d'un

camp à l'autre, ne combattoient ensemble que de courtoisie lorsque le hasard les rassembloit. Le récit qu'Olivier avoit fait à sa sœur de la valeur de Roland, donna le desir à Bellande de voir ce célèbre Paladin; et, pendant le second jour de cette trève, Bellande pria son frère de la mener voir le camp de Charlemagne. Olivier et son cousin obtinrent d'Olive, sa mère, de lui procurer ce plaisir; ils montèrent à cheval tous les trois; et, s'éloignant assez loin de la cité de Vienne, ils parvinrent jusqu'aux gardes avancées, dont Ogier le Danois et Roland faisoient alors la visite. Les deux Paladins de Charlemagne, frappés de la beauté de la jeune personne que les Paladins de Vienne conduisoient, s'avancèrent vers elle de l'air le plus respectueux. Roland, en voyant Bellande, oublia l'infidélité d'Angélique, et tous les maux dont un malheureux amour l'avoit accablé: un coup de foudre n'est pas plus vif que le trait qui frappa son cœur; l'air noble et modeste de Bellande lui parut mille fois plus touchant, que l'air fin, le desir de plaire et la coquetterie adroite qu'Angélique avoit employée pour le séduire. N'osant pas encore s'adresser à cette jeune princesse, il débuta par dire les choses les plus flatteuses à son frère Olivier: Seigneur, lui dit-il, vous n'étiez déja que trop redoutable pour moi dans

fréquentes que les quatre frères et leurs fils Olivier et Aymeri faisoient presque tous les jours pour ruiner les travaux. Roland en vint souvent aux mains dans ces sorties avec les neveux de Girard, qui cherchoient à se distinguer sous les yeux de leurs pères et de leurs oncles ; et le jeune Olivier sur tout apprit à Roland, qu'il existoit enfin un Chevalier qui pouvoit lui résister. Lorsque Regnier accourut le premier au secours de Girard, la belle Olive avoit obtenu de le suivre ; et la jeune et charmante Bellande sa fille, l'avoit accompagnée. Olivier aimoit tendrement cette sœur ; ils se ressembloient beaucoup, et l'amour et les graces paroissoient avoir pris soin de les embellir tous les deux. Bellande armoit souvent son frère de sa main ; et cette jeune princesse, au dessus de la timidité de son sexe, montoit quelquefois à cheval pour le suivre de loin lorsqu'il faisoit des sorties, et pour le secourir s'il eût été blessé.

L'une de ces sorties ayant engagé pendant plusieurs heures un long et sanglant combat, on convint de part et d'autre d'une trêve de quatre jours, pour retirer les morts et prendre soin des blessés. Rien n'étoit alors plus religieusement observé que ces sortes de trêves ; toute animosité paroissoit suspendue ; et les Chevaliers des deux partis, passant librement d'un

lui rappeler ses véritables intérêts, et de lui représenter combien la guerre présente est nuisible à la religion comme à la France, les Sarasins étant encore les maîtres de plusieurs de ses provinces méridionales, et le roi *Marsile*, maître de l'Espagne, se préparant à passer les Pyrénées pour nous attaquer; tandis que, si nous étions unis, nous serions assez forts pour le chasser de l'Europe, lui faire repasser les Pyrénées, et le forcer de se retirer même au-delà du détroit.

Ogier promit à Roland d'employer ses bons offices auprès de Charles. Roland, s'avançant avec l'air le plus respectueux vers Bellande: Ce jour-ci, lui dit-il, Madame, décide du reste de ma vie: je n'ose encore vous supplier de me recevoir pour votre Chevalier; mais j'espère que désormais tous les actes de ma vie vous prouveront que vous n'en pouvez avoir un plus soumis et plus fidèle. Bellande ne put être insensible à l'hommage que lui rendoit le neveu de Charles, et desirant serrer les nœuds d'une amitié durable entre ce célèbre Paladin et son frère Olivier: Seigneur, lui dit-elle, il n'est aucune reine dans l'univers qui ne dût s'honorer de vous avoir pour son Chevalier; et mon frère Olivier me paroît desirer trop votre amitié, pour qu'il n'obtienne pas du duc Regnier mon père, que j'accepte

offre que vous venez de me faire. A ces mots, s se séparèrent avec de nouvelles marques estime.

Ogier le Danois et Roland retournoient près e Charlemagne, avec le dessein de le porter à a paix : mais ils perdirent bientôt l'espérance e l'y déterminer, lorsqu'ils apprirent que la eine venoit d'arriver près de lui, et que cette eine vindicative avoit conduit elle-même une armée de quarante mille hommes, pour la joindre celle de Charles, presser le siége de Vienne, et donner un assaut général à cette cité.

D'un autre côté, Guérin de Montglave ayant appris que la reine s'avançoit avec ce renfort, avoit jugé qu'il étoit tems de voler au secours de ses enfans; et ce vieillard, très-nerveux encore, parti de Montglave avec son ami Robastre à la tête de quatre mille lances, avoit forcé le quartier de Salomon de Bretagne, et s'étoit jeté dans Vienne le même jour que la reine de France étoit arrivée au camp de Charlemagne.

Dès le lendemain, la trève étant expirée, Charles, pour porter la terreur dans la ville de Vienne, parut à la vue des remparts, et fit déployer la nouvelle armée qu'il venoit de recevoir. Impatienté de voir ces troupes nouvelles caracoller autour de la place et ayant l'air de défier ceux qui la défendoient, Robastre prit un déta-

chement de mille lances, fondit sur elles, et les mit en désordre à coups de levier : de nouveaux corps soutinrent celui que Robastre faisoit plier; Guérin, de son côté, le secourut : le combat devint opiniâtre et cruel; la nuit seule sépara les combattans, et la campagne resta couverte de morts et de blessés. Les deux partis furent forcés de renouveler encore la trêve pour trois autres jours ; et ce fut ce tems qu'Ogier choisit pour porter Charlemagne à la paix, en lui reprochant avec force qu'il faisoit répandre le sang chrétien, au lieu d'employer ses grands vassaux et ses sujets à combattre les infidèles. Charles se refusa long tems à se rendre aux représentations d'Ogier, et finit par lui dire qu'il ne feroit jamais la première démarche, et que ce seroit beaucoup s'il écoutoit les propositions que Guérin et ses enfans feroient pour obtenir la paix.

Ogier fit avertir secrettement le duc Guérin des dispositions de Charles; et Guérin, prenant tout-à-coup son parti, fit partir un héraut, porteur de la lettre suivante, que Charles lut en présence de sa cour.

» Sire, vous êtes plus grand seigneur que Guérin, mais il ne vous cède point en courage : vous devîntes son égal le jour que, jouant aux échecs avec lui, vous perdîtes votre royaume qu'il vous a laissé; il seroit le vôtre encore, si

dans la mêlée votre lance se croisoit avec la sienne. Sire, je me souviens que mes mains ont été dans les vôtres, cela seul m'empêche de vous demander le combat de votre personne à la mienne pour terminer nos débats; mais, plus sensible que vous à la douleur de voir couler le sang chrétien, terminons cette guerre en en remettant la décision au jugement de Dieu: nommez un de vos Chevaliers pour combattre celui des miens que je présenterai, sous la condition de vous remettre la cité de Vienne si votre champion est vainqueur, ou de vous retirer avec votre armée si le mien remporte la victoire. « Le premier mouvement de Charles étoit de défier le duc Guérin au combat seul à seul; mais les fortes représentations des pairs, et sur-tout du duc Naymes et de l'archevêque Turpin, l'en empêchèrent. Ogier le Danois, Richard duc de Normandie, Salomon de Bretagne et Roland s'offrirent à Charles pour ses champions; et Charles, ne pouvant faire un choix sans blesser ces fiers paladins, fit mettre leurs noms dans un casque, et remit au sort à nommer celui qui devoit combattre. Charles ayant renvoyé le héraut de Guérin, en marquant à ce duc qu'il acceptoit sa proposition, et qu'il eût à présenter son champion le lendemain matin dans une petite île du Rhône, également distante de son camp et de

la cité, Charles méla lui-même les quatre noms dans le casque, et le premier qu'un enfant en tira fut celui de Roland.

Guérin malgré les vives représentations d'Aymeri qui se trouvoit le plus intéressé dans cette querelle, voulut de même que le sort décidât de celui qui soutiendroit la querelle ; et ce brave vieillard exigea que son nom fût dans le casque avec celui de ses quatre fils et ceux d'Olivier et d'Aymeri ses petits fils.

Olivier remercia le ciel lorsqu'il vit son nom sortir le premier du casque. Ah ! s'écria-t-il, ni Guérin, ni mon père n'exposeront leurs jours, et je me trouve heureux de combattre pour eux.

Le lendemain matin un détachement de mille Chevaliers sortit de Vienne, et conduisit Olivier sur le bord du Rhône ; une barque le passa dans l'île avec son cheval, et la même chose fut observée du côté de Charles pour y conduire Roland.

Les deux Chevaliers, la visière baissée, occupèrent de chaque côté l'extrémité de la lice qu'on avoit formée pour eux, et s'élancèrent l'un contre l'autre au premier signal que donna le son des trompettes : leurs lances se brisèrent jusques dans leurs gantelets : leurs chevaux s'étant choqués pareillement, se renversèrent et roulèrent morts

sur

ır la poussière. Les deux Chevaliers, également
ɔranlés par cette atteinte et leur chute, se rele-
èrent en chancelant; et, s'étant à la fin remis, ils
rèrent leurs épées, et se chargèrent avec une
gale fureur. Quelque force, quelque adresse que
un et l'autre employassent dans ce combat, il
ura deux heures, sans que les spectateurs pussent
ɔur voir un avantage marqué l'un sur l'autre.
)livier et Roland également étonnés de la résis-
ance que chacun d'eux trouvoit dans son enne-
ni, redoublèrent la violence et la rapidité de
eurs coups, sans la même précaution à les parer
ıu'ils avoient eue pendant ces deux premières
ıeures : saisissant leurs épées à deux mains,
ɔt se frappant en même tems, celle d'Olivier se
ɔrisa sur le bouclier de Roland; et la fameuse du-
:andal ayant fendu celui d'Olivier, il fut impos-
ɩible à Roland de l'en retirer. Olivier jetant au
loin son bouclier et l'épée de Roland, l'un et
l'autre se saisirent avec leurs bras nerveux et
firent les plus grands efforts pour se terrasser :
plusieurs fois ils roulèrent ensemble sur la pous-
sière, sans pouvoir se vaincre; et dans ces différens
mouvemens, leurs casques, qu'ils cherchoient
à s'arracher, se délacèrent; et dans un moment
où Roland faisoit un peu perdre terre à son en-
nemi, le casque d'Olivier tomba, et Roland re-
connut les traits de celle qu'il adoroit, dans le

brave frère de Bellande. A cette vue, Roland n'étant plus le maître de ses premiers mouvemens, achève de faire tomber son casque, serre, et ne serre plus qu'avec tendresse Olivier dans ses bras : l'un et l'autre se donnent la main, se jurent fraternité d'armes jusqu'à la mort, et de défier au combat mortel quiconque osera leur reprocher de n'avoir pas achevé celui-ci.

Charles, qui voyoit les combattans du haut d'un tertre, avoit si souvent tremblé pour les jours de son neveu Roland pendant le sort du combat, qu'il le vit se terminer sans peine par cet accord apparent. Mais qui pourroit exprimer tous les sentimens de la charmante Bellande, lorsque du haut d'une tour de Vienne elle reconnut Roland embrassant son frère, et lui donnant la main ? Ah ! s'écria-t-elle dans son premier mouvement, en présence même de Guérin et de son père et de sa mère, ah ! Roland, ce que tu viens de faire t'assure à jamais mon ame, et je jure de la consacrer à Dieu dans un cloître, si ma main n'est pas à toi. Fille, dit le vieux duc Guérin, ainsi soit-il, je t'approuve, et le Paladin est digne de ma race et de toi. Bellande, éperdue en revenant de ce transport, veut se jetter aux pieds de Regnier et d'Olive, pour leur demander pardon ; mais ce père et cette mère, qui frémissoient depuis le commencement du combat

pour les jours d'Olivier, serrent Bellande dans leurs bras, en lui disant qu'ils jurent qu'elle n'aura jamais d'autre époux que celui qui vient de traiter Olivier comme un frère.

Les deux combattans s'étant réciproquement lacé leur casque, revinrent sur le bord du Rhône, qu'ils traversèrent à la vue des deux armées en se tenant par la main, et s'embrassèrent encore en se quittant sur l'autre rive.

Les Paladins François allèrent au-devant de Roland: J'en eusse fait autant que toi, mon ami, lui dit Ogier; et quiconque osera dire que tu n'as pas fait ce qu'un cœur loyal et ton courage te prescrivoient, en aura menti par la gorge. Ogier avoit une telle réputation dans la Chevalerie, que tous les Paladins François acquiescèrent à son opinion.

La reine ne voulut point voir Roland, et lui fit dire qu'elle étoit malade. Charles le reçut d'abord assez froidement, Roland, incapable de pouvoir souffrir un dégoût, lui dit avec fierté: Donnez-moi, sire, d'autres ennemis à combattre; et sachez que tous vos Chevaliers sont las de cette querelle, qui donne le tems à vos vrais ennemis de se préparer à vous attaquer. Ogier et le duc Naymes appuyant ce que Roland venoit de dire; Charles, qui sentoit que ses Paladins avoient raison, embrassa Roland, et permit même au duc

Naymes d'envoyer à Vienne, et de proposer une trève de quinze jours, pendant laquelle on entameroit des négociations pour la paix.

Il n'étoit que trop vrai que le roi Marsile se préparoit à faire la guerre à Charlemagne. Le roi Sarasin, maître des gorges des Pyrénées et d'une partie du Roussillon, avoit formé plusieurs camps retranchés sous Perpignan et sous Bayonne. Un de ses amiraux, homme entreprenant, les commandoit, et faisoit souvent des courses très-éloignées à la faveur des bois ; et lorsqu'il étoit chargé de butin, sa vigueur et la légéreté des chevaux Arabes et Andaloux, assuroit presque toujours sa retraite. Cet amiral, sachant que le duc Guérin et ses fils étoient occupés par une guerre cruelle contre Charles, en devint encore plus audacieux ; et prenant l'élite des troupes qu'il commandoit, il parvint jusques dans une grande forêt à portée de la cité de Vienne, à la tête de six cents Chevaliers Arabes, et s'embusqua dans l'espérance d'enlever quelques princes de l'armée de Charles ou de la famille de Guérin de Montglave, pour en tirer une grosse rançon. L'amiral avoit en avant des espions déguisés, qui journellement lui venoient rendre compte de ce qui se passoit entre les deux armées. Lorsqu'il apprit que les deux partis avoient juré pour quinze jours une nouvelle trève, ses espérances

redoublèrent ; et connoissant la passion que Charles avoit pour la chasse, il sépara sa troupe en quatre, les plaça dans les lieux les moins fréquentés, leur donna des signaux pour se rejoindre, et enjoignit à ses espions de redoubler d'activité. Tout lui réussit bientôt, et les espions l'ayant averti, pendant une nuit, que Charles devoit le lendemain chasser dans la forêt, il disposa tout pour enlever ce prince, ou du moins quelques-uns de ses pairs.

Charles, plein d'une juste confiance dans la loyauté de Guérin et de ses enfans, étant venu chasser en effet le lendemain avec la plus grande partie de ses pairs, sans être armé, et n'étant suivi que d'un petit nombre de gardes, une des quatre troupes de l'amiral l'attaqua tout-à-coup ; et les Sarasins s'attachant à tuer les chevaux, plusieurs pairs furent démontés dans cette première attaque. Un jeune page de Charles, reconnoissant aux turbans que Charles étoit attaqué par les Sarasins, s'enfuit à toute bride pour appeler des troupes à son secours ; mais se méprenant de chemin, et presque aveuglé par la peur, au lieu d'aller au camp de Charles, il suivit une route qui le conduisit aux portes de Vienne. Ayant rendu compte en frémissant de l'état où Charles se trouvoit, toute la généreuse famille de Guérin de Montglave, étouffant son ressentiment, ne

balança pas à voler à son secours. Aussitôt ils s'armèrent, et montèrent à cheval avec ce qu'ils purent rassembler de Chevaliers; et le duc Guérin, faisant atteler quatre puissans chevaux à son char, prit avec lui le géant hermite Robastre et son levier. Le petit page, revenu de sa frayeur, conduisit ces Chevaliers Viennois à l'endroit où Charles avoit d'abord combattu: ils virent son cheval mort parmi ceux qu'ils trouvèrent dans le même état; ils trouvèrent plusieurs gens de sa suite massacres; et l'un d'eux, qui respiroit encore, leur montra la route que les Sarasins avoient prise, en emmenant Charles et ses pairs prisonniers.

Cette petite troupe de héros n'avoit pu faire qu'une foible résistance, étant désarmée; et les quatre troupes de l'amiral s'étant réunies, Charles et les pairs enveloppés et démontés, avoient été pris. Les Viennois se mirent à leur poursuite; et Robastre priant avec ferveur, et jurant quelquefois, anima si bien les chevaux à grands coups de son long rosaire, qu'ils joignirent les Sarasins sur le bord d'un ravin très-profond qu'ils n'avoient pu traverser. Se jeter à bas du chariot, faucher les Sarasins à grands coups de lévier, ce fut pour Robastre l'affaire d'un moment. Guérin, de son côté, court avec le jeune Olivier à la troupe des Sarasins qui fait le plus de résistance.

l'aïeul et son petit-fils, mettent en pièce tout ce qui leur résiste. Guérin fend la tête de l'amiral qui tenoit les cordes dont les bras de Charles étoient attachés: l'amiral entraîne Charles dans sa chute; Olivier se jette à terre, coupe les cordes, présente le cimeterre de l'Amiral à Charles, le fait monter sur son cheval ; et le suivant à pied, il porte la mort avec ce prince dans le dernier rang des ennemis. Charles délivré, reconnoît Guérin, Regnier et Girard; il descend, ils les embrasse les larmes aux yeux, et se jetant à genoux : Seigneur qui m'avez délivré, dit il, je jure de regarder désormais Guérin comme mon frère, et ses enfans comme les miens, et d'accomplir le vœu que j'ai fait de visiter votre saint sépulchre, avant que trois ans se soient écoulés. Tandis que Charles prononçoit ce serment dicté par la reconnoissance qu'il devoit à l'Eternel, et à la famille de Guérin que la puissance divine avoit amenée à son secours, le géant hermite Robastre étoit à genoux de son côté; se voyant couvert du sang des Sarasins : Ah ! s'écria t-il, du moins si je les avois baptisés ! Hélas !... que d'ames j'envoie aux enfers, avec de bonnes intentions dans la mienne. En disant ces mots, il jeta son levier ensanglanté, se passa son rosaire autour du cou, et voulut retourner sur le champ dans son hermitage. Charles et

Guérin firent de vains efforts pour l'arrêter. Non, dit-il, Dieu m'appelle dans ma retraite; la fin funeste de Perdrigon me fait frémir. Adieu, mes amis; vivez en paix, vous ne me reverrez plus qu'au jour du grand jugement; et je n'ai plus rien à faire ici bas, que de prier et de mourir en paix. Il partit en effet; et Charles, au lieu de retourner à son camp, voulut achever de donner à Guérin des preuves de sa reconnoissance et de son estime. Conduisez à Vienne, lui dit-il le prisonnier que vous venez de délivrer; c'est comme le vôtre que je veux vous demander la paix au milieu de la ville, que la valeur de vos enfans a défendue si long-tems contre moi. Alors, se faisant entourer des enfans de Guérin, et plaçant l'illustre vieillard à sa droite, il entra dans Vienne, et fut tout droit à la cathédrale jurer une alliance éternelle avec Guérin et ses enfans.

Lorsque cette nouvelle parvint à la reine, son cœur fut absolument changé; elle accourut, et demanda Girard. Venez, noble duc, lui dit-elle en entrant, je vous apporte mon pied moi-même; vous et le jeune Aymeri faites-en à votre volonté. Ah madame! s'écrièrent-ils tous deux en se jetant à ses genoux; et baisant ce joli pied qu'ils avoient voulu couper, oubliez l'orgueil de notre race Gasconne, et comptez nous désormais au nombre de vos sujets les plus attachés et les plus soumis.

La reine fit à la duchesse Olive et à la jeune Bellande les mêmes caresses que Guérin et ses enfans recevoient de Charles; on approuva l'alliance de Roland et de Bellande, que Charles fit fiancer dans son cabinet, et dont le mariage fut arrêté pour le tems de son retour du saint sépulcre.

Les fêtes les plus brillantes suivirent ce grand événement; mais bientôt Charles, accompagné de toute cette illustre famille, à laquelle la duchesse Mabilette accourut se rejoindre, reprit le chemin de Paris pour donner ordre à ses états, et se préparer à son voyage de Palestine. Roland et son frère Olivier, plus amis, plus inséparables que jamais, jurèrent de ne se plus quitter, et n'habitèrent plus que le même palais.

Ce ne fut qu'après deux années révolues, que Charles put acquitter son vœu. Le chef de la chrétienté ayant réclamé sa protection contre les Lombards, ce grand prince avoit pour principe, qu'agir pour la gloire de la religion et pour l'amour du prochain, est un acte plus méritoire que ces prières journalières que de pieux fainéans offrent à l'Eternel dans les intervalles de leur vie oiseuse. Il partit enfin pour la Palestine, et le pélerin le plus obscur de ses états n'eût pu visiter les saints lieux avec plus d'humilité.

Il crut, à son retour, devoir aller voir le roi

Hugon, prince d'une haute sagesse, qui régnoit en mésopotamie, et dont les vertus méritoient qu'il fût éclairé par la grace. Jérusalem étoit sous sa domination, il en laissoit l'accès libre aux chrétiens: et Charlemagne avoit reçu les marques les plus attentives de sa courtoisie et de sa générosité, depuis qu'il étoit dans ses états. Charles, en approchant du lieu que Hugon habitoit, arriva dans un hameau où des haras nombreux et des troupeaux immenses lui rappellérent l'idée des anciens patriarches. Celui qui commandoit dans cette immense métairie, digne des anciens rois Nomades, le reçut sous un riche pavillon, et le fit servir en vaisselle d'or. Charles s'informant s'il trouveroit bientôt le roi Hugon : Sire, nous sommes dans le tems, lui dit le chef de ces pasteurs, où notre maître s'occupe du labourage. Il a pour principe que la vraie richesse d'un état est dans sa population et dans son sol; c'est dans ce tems-ci qu'il s'occupe d'ensemencer les terres labourables, de faire défoncer et améliorer celles qui sont en friche, et de faire assembler la jeunesse nubile de ces nombreux villages, pour l'établir et la doter. Le tribut léger que chaque famille lui paie suffit pour le rendre puissant. Ce tribut n'est jamais imposé que sur le produit annuel ; et cette espèce de taille réelle se lève sans frais, et se trouve presque toujours n'être

ue le superflu de l'abondance dans laquelle il ntretient des familles heureuses, dont chaque nnée il voit augmenter le nombre.

Charles admiroit secrétement une administraion aussi sage, tandis que les jeunes Chevaliers le sa cour se moquoient un peu de la simplicité le cet imitateur d'Abraham, et du vil emploi jue, selon leur façon de penser, Hugon faisoit le sa puissance et de son tems.

Bientôt des champs immenses, sillonnés par mille charrues, frappèrent les yeux de la cour de Charles. Une de ces charrues, couverte de lames d'or, et traînée par des bœufs plus blancs que la neige, leur fit connoître le roi Hugon qui la conduisoit depuis le lever du soleil. Ce prince Sarasin, voyant approcher Charles, remit le soin de continuer son ouvrage à l'un de ses enfans. Tout doit céder, dit il à Charles, aux devoirs de l'hospitalité. Venez, seigneur, vous reposer dans mon palais; puissé-je vous en rendre le séjour agréable!

Charles, en arrivant dans la ville que Hugon habitoit, fut surpris de ne voir que des femmes, des enfans et des vieillards. J'ai soin, lui dit Hugon, que nul de mes sujets en état de servir la société, ne lui soit inutile; ni moi, ni mes fils nous ne nous croyons point dispensés de ce devoir, et l'emploi des forces et du tems nous

paroît devoir être le premier de tous. Ce soir ces lieux seront plus habités ; et chaque famille rassemblée recevra comme ses bienfaiteurs, ceux qui s'occupent pendant le cours du soleil, de la culture de ses champs.

Tout respiroit chez Hugon la magnificence avec l'air de la simplicité. Après un grand festin, où les vins les plus précieux de l'Archipel furent prodigués, Hugon, sur la fin du repas, fit appeller sa femme et ses enfans, pour faire honneur à ses hôtes ; et la jeune et belle Jacqueline sa fille, vint, une cassolette à la main, remplir l'air de la salle du festin des parfums les plus exquis. Quelle est belle ! disoit tout bas Olivier à son ami Roland : ah ! quelle seroit digne de parer le palais de Charles !

L'heure du repos étant arrivée, Hugon conduisit Charles et ses pairs dans une grande salle voûtée, soutenue par un seul pilier. Des lits magnifiques, rangés avec symétrie autour de cette salle, étoient préparés pour Charles et ses douze pairs.

Les bons vins de Hugon avoient inspiré bien de la gaieté dans les esprits. Les pairs, en liberté par la retraite de Hugon, se mirent à causer entr'eux, et plaisantèrent beaucoup sur des mœurs qui leur étoient absolument nouvelles. De propos en propos, ils s'amusèrent à gaber.

gaber dans ce tems-là, c'étoit imaginer tout ce qu'on croyoit être de plus ridicule ou de plus impossible à faire: cette espèce de plaisanterie s'étoit répandue des bords de la Garonne jusqu'au cœur de la France ; elle semble même n'être pas encore absolument éteinte dans son pays natal.

Charles et ses pairs ne soupçonnoient point qu'ils pussent être écoutés : ils l'étoient cependant ; le gros pilier qui joignoit et soutenoit les arceaux de la voûte étoit creux ; et, soit défiance ou curiosité, Hugon avoit fait cacher dans ce pilier un interprète Grec, qui savoit toutes les langues de l'Europe.

Charles, entrant dans la plaisanterie de ses pairs, fut le premier à dire : Par saint Denis ! quoique l'acier de Syrie soit le meilleur de tous, que le roi Hugon me présente un de ses hommes couvert d'une triple cotte de maille, je prétends le couper en deux d'un seul revers de ma Joyeuse (1). Roland suivant les gabs : Pour moi, dit-il, si je veux sonner de ce cor de toute ma puissance, je suis sûr d'ébranler tous les bâtimens de la cité, de façon à les faire tous tomber en un monceau.

Olivier, dont le cœur et l'imagination étoient

(1) *Joyeuse* étoit le nom de l'épée de Charlemagne.

enflammés par l'idée qu'il conservoit de la charmante Jacqueline, se releva vivement sur son séant : Ma foi, mes compagnons, dit-il, je n'ai pas besoin de gaber pour proposer ce qu'aucun de vous ne pourroit terminer à son honneur. O Jacqueline! belle Jacqueline! ah! si je vous tenois entre mes bras, quoique les nuits à présent soient les plus longues de l'année, et que le soleil, avant cinq heures du soir sous l'horizon, ne reparoissent qu'à sept du matin à l'orient; oui, charmante Jacqueline, vous compteriez bien doucement ces heures; aucune ne vous paroîtroit mal employée ni trop longue.

Quoique l'espion Grec caché dans le pilier, fût moins effrayé de ce nouveau gab que des deux premiers, il y fit plus d'attention, et le trouva plus téméraire encore : Par sainte Sophie! dit-il, il faut que ce Paladin qui revient de Jérusalem, ait une foi bien vive dans le secours de la grace. Je serois moins surpris, s'il eût parié de transporter une montagne.

Ogier prenant la parole : Par l'ame de mon aïeul Doolin, dit-il, dès que demain matin nous serons levés, j'attacherai mon baudrier à l'énorme pilier qui soutient cette salle; et, le tirant à moi d'une seule main, je parie de le mettre en poudre, et de faire abîmer la voûte. Si même vous voulez sortir du lit, ajouta-t-il, je vais

lès tout-à-l'heure vous en donner l'amusement.

L'espion eut une peur effroyable, et déja pensoit à se sauver, lorsqu'il entendit les pairs se mettre à rire, et dire au Danois que cela seroit aussi bon pour le lendemain matin. Le duc Naymes gaba, pour sauter tout armé quinze toises de haut, malgré son âge. Aymeri dit que d'une seule croquignole, il briseroit le cou du roi Hugon; Turpin, qu'il boiroit tout le vin de sa cave en disant sa messe; Richard, duc de Normandie, qu'il arrêteroit l'eau de la rivière, de façon à submerger les plus hauts clochers. En un mot, les treize gabs furent des paris d'accomplir les faits les plus incroyables; et comme, hors ceux du jeune Olivier et du duc Naymes de Bavière, il n'y en avoit pas un qui ne fût très nuisible au roi Hugon comme à ses sujets, l'espion se retira du pilier dès que Charles et les Pairs furent endormis, avec l'ame pénétrée de frayeur, et courut en tremblant rendre compte au roi Hugon de tout ce qu'il venoit d'entendre.

Ce qui n'eût été régardé que comme une mauvaise plaisanterie en France, fut traité très-sérieusement en Mésopotamie. Hugon, furieux de l'audace des Paladins François, et de l'ingratitude qu'ils lui montroient de la bonne ré-

ception qu'il leur avoit faite, porta les choses à l'extrême, et jura que les Paladins ne l'auroient pas impunément bravé dans sa cour. Il fit prendre secrétement les armes à tous les habitans de la ville : il sortit de son palais qu'il fit entourer, et distribua ses troupes en différentes colonnes, pour attaquer Charles et ses pairs au signal qu'il donneroit.

Un page de Hugon entendit heureusement ce complot. Ce page étoit François, et de la ville de Laon : il avoit été forcé de fuir du lieu de sa naissance, par un démêlé qu'il avoit eu dans sa famille.

Il est dans le cœur de tous les François d'adorer leur roi ; il n'en est aucun à qui la persécution ou des malheurs ayant fait abandonner sa patrie, qui ne la regrette, et qui ne soit prêt à donner son sang pour le service de son ancien maître. Ce page courut, par une route détournée, avertir Charles de la colère et des projets du roi Hugon, qui ne tarderoit pas à l'attaquer. Peste soit du vieux foux, dit le jeune Olivier ! voilà comme sont la plupart des étrangers ; ils sont de mauvaise compagnie, et n'entendent pas la plaisanterie. Es-tu fou, lui dit son ami Roland, de traiter d'étrangers des gens qui sont chez eux ? Vive Dieu ! je ne suis point surpris que, si nos gabs ont été entendus, ils ne nous regardent

regardent, nous, comme des gens fort peu courtois et fort étranges. Eh bien! repartit Olivier, n'étoit-il pas beaucoup plus simple qu'ils nous missent au pis? Tout ce qu'ils pouvoient honnêtement exiger, c'est que chacun de nous exécutât le gab qu'il avoit fait: j'aimerois mieux entreprendre le mien, que de me battre. Ma foi, mon cher Olivier, dit Roland, tu présumes trop de toi: je suis sûr que tu te bats fort bien; et je pense qu'il te sera beaucoup plus facile de terrasser à tes pieds quatorze de nos ennemis, que d'égaler une clepsidre, en marquant toutes les heures d'une aussi longue nuit.

Pendant cette légère dispute entre le très-sensé Roland et l'avantageux Olivier, Charles et ses braves pairs s'armoient de toutes pièces, et lorsque les troupes de Hugon osèrent paroître, ils en firent une si cruelle déconfiture, que le bon roi de Mésopotamie, désespéré de voir périr tant de bons et honnêtes laboureurs, fit promptement sonner la retraite, et demanda de parlementer avec Charles. Roi François, lui dit-il, pourquoi viens-tu m'insulter dans ma cour par des gabs injurieux? c'est violer les droits de l'hospitalité. Roi d'Orient, répondit Charles, ne l'as-tu pas violée toi-même par ta défiance injurieuse qui t'a fait espionner tes hôtes? Mais, dit Hugon,

les chrétiens se font-ils donc un jeu du mensonge? La loi que je suis le punit par la mort; et quand même je remettrois tes compagnons en liberté, ne seriez-vous pas à jamais tachés par l'opprobre d'avoir encouru d'être punis pour le plus lâche de tous les crimes? Le reproche de Hugon étoit sanglant; Charles en sentit toute la force: mais ce prince, innocent dans son cœur, espéra l'être assez devant Dieu pour en obtenir des graces surnaturelles, qui pussent frapper Hugon et l'amener à son culte. Plein de confiance dans le pouvoir suprême, il osa l'attester devant Hugon, que loin de mentir, ni lui ni ses compagnons n'avoient rien dit qu'ils ne pussent exécuter. Reviens dans une heure, dit-il, roi Hugon, et puisque tu connois les gabs, choisis celui que tu veux voir exécuter. Hugon y consentit; il laissa Charles pour une heure avec ses compagnons; mais il ne fit point retirer ses troupes, et fit barricader toutes les issues de son palais.

Charles se repentoit de son imprudence; il convenoit intérieurement que ses pairs et lui n'auroient point dû hasarder, au milieu des Orientaux, des plaisanteries à peine admises sur les bords de la Seine. L'archevêque Turpin anima sa confiance dans le secours du Très-Haut; et

harles, se prosternant dans son oratoire, frappa a poitrine, et sa prière fut écoutée. Un envoyé e la cour céleste fendit l'immensité de l'espace, t vint le rassurer : Charles, lui dit-il, ne tente lus le Dieu vivant ; il accorde à ta prière de enouveler les miracles qu'il fit pour les Hébreux; l va manifester sa gloire et son pouvoir au milieu les infidèles : Hugon reconnoîtra la protection qu'il accorde à ses enfans, et pour cette fois les gabs seront exécutés.

Charles s'humilia, et ne douta point de l'exécution des promesses de l'ange, et de pied ferme il attendit le retour du roi Hugon.

Ce prince, empressé de confondre Charles, revint au bout d'une heure; et la barbe blanche, et l'air caduc du duc Naymes l'ayant frappé : Bon-homme, lui dit-il, tu t'es vanté de sauter, tout armé, quinze toises de haut ; je suis bien aise que tu sois le premier dont j'aie à punir la démence. Naymes n'hésite pas, se présente au pied d'un mur de cette hauteur ; aussitôt le mur s'entr'ouvre, Naymes le traverse au petit pas, et dans le même instant, un fantôme qui lui ressemble, paroît, aux yeux de tous les musulmans, avoir franchi d'un seul saut cette grande élévation. Hugon admire, et dit à part soi : Ce vieillard, sans doute, est aimé du Très-Haut. Turpin lève

les mains au ciel pour le remercier. Hugon remarque son teint fleuri, et le triple ventre de chanoine, dont vingt ans d'archiépiscopat l'avoient décoré. Eh bien, dis-moi donc, derviche de Reims, lui dit Hugon, prétends-tu toujours boire tout le vin de ma cave d'un seul trait? Et toi, roi Hugon, dit Turpin, crois-tu que rien puisse être impossible à la puissance de Dieu? fais apporter ici cet immense tonneau, reste du paganisme et des triomphes de Bacchus, qui fait l'ornement de l'hypodrome de cette ville; fais-le remplir, et je veux qu'il me serve de burette, en célébrant les mystères que tu devrois adorer. Cinq cents hommes conduisant mille chameaux, purent à peine ébranler cet énorme tonneau de quelques toises, et les sommeliers de Hugon lui certifièrent que toute la provision de vin en rempliroit à peine les deux tiers. Ils essayèrent vainement d'exécuter les ordres de Hugon; et Turpin, échauffé par l'ardeur de son zèle pour confondre les mécréans, but d'un seul trait les six premiers muids que les sommeliers apportèrent. Les vignes avoient été gelées cette année; et le bon Hugon, prévoyant que l'archevêque de Reims accompliroit son gab, crut devoir faire semblant d'être satisfait de cet essai; mais Turpin, en pointe de vin, cria que c'étoit

une supercherie, et qu'on ne pouvoit pas défier impunément l'archevêque à boire des meilleurs vins de la chrétienté: Par Mahom! monsieur l'archevêque, lui dit Hugon, j'aime mieux vous donner le tonneau vide que plein! vous le remplirez à loisir du vin de vos côteaux; prenez-le, et je vous quitte de votre gab. Turpin, acceptant cette proposition, fit transporter ce monstrueux tonneau sur les vaisseaux de Charlemagne, qui le fit porter, en mémoire de ce miracle, à Heidelberg, où les fidèles le voient encore; les Germains ayant pris soin de radouber ce tonneau fameux, avec les mêmes soins que les Grecs radoubèrent pendant plus de mille ans le vaisseau des Argonautes.

Hugon avoit une liste exacte des gabs, et étoit presqu'épouvanté d'avoir vu l'exécution si facile des deux premiers. Après avoir lu et relu le détail de ceux qui restoient, et les avoir trouvés tous trop dangereux pour risquer de les voir s'accomplir, il se mit à sourire: Oh! par les cent mille millions de houris du paradis, j'en tiens un qui va vous confondre, dit-il à Charles: quel est le fou d'entre vous autres, qui s'est vanté de surpasser Mahomet, Omar et Caleb, dans une nuit qu'il passera près de ma fille Jacqueline? L'amour seul eût peut-être suffi pour engager

Olivier à se présenter; comment donc auroit-il pu balancer à se déclarer, lorsqu'il se sentoit rassuré par les promesses de l'ange ? Hugon, dans l'espoir de confondre Charles et ses paladins, ne balança pas non plus; et prenant Olivier d'une main et Jacqueline de l'autre: O Mahomet! s'écria-t-il, depuis cinquante ans je suis fidèle à ta loi; mais les graces que j'ai reçues de ta main, ont toujours été courtes et passagères. Si le Dieu des chrétiens fait triompher ce paladin, je renonce à ton culte, et j'embrasse la loi consacrée par des miracles si fort au dessus de l'ordre ordinaire de la nature. A ces mots, s'appercevant que le soleil cessoit d'éclairer le sommet d'une montagne qui réfléchissoit le soir ses derniers rayons, il enferma le jeune paladin et la belle Jacqueline sous un riche pavillon.

Olivier étoit né galant, et tout paladin François doit l'être. Son début fut de se jetter aux genoux de Jacqueline: Ma vie est entre vos mains, lui dit-il; j'aime mieux la perdre que de vous déplaire. Ah! belle Jacqueline, je vous la consacre à jamais.... si vous me la conservez. Hugon a cru ne vous livrer qu'une victime, et c'est l'époux le plus tendre et le plus fidèle que le ciel vous envoie, et qui vous offre et sa main et son cœur.

La princesse d'Orient, accoutumée dès l'enfance à l'obéissance aveugle qu'on lui donne pour loi, ne put s'empêcher d'être vivement touchée de la déférence et des sentimens qu'Olivier lui marquoit dans ce moment: elle ne répondit rien, un non l'eût rendue coupable envers son père, un oui lui paroissoit trop précipité. Jacqueline n'avoit jamais vu d'objet aussi séduisant que le jeune et charmant Olivier: dans l'embarras extrême de sa position, elle crut ne devoir ni lui répondre ni se défendre. Qu'elle fut délicieuse la première heure de cette nuit! la seconde fut attendue avec impatience, et ce fut encore Olivier qui se plaignit de la longue attente de la troisième. Tous deux se regardèrent tendrement, lorsque l'iman annonça la quatrième heure du haut des minarets. Jacqueline écoutoit Olivier avec un plaisir jusqu'alors inconnu pour elle. Non, non, je ne me séparerai jamais de vous, lui disoit-elle. Qu'elle est sage, qu'elle est divine cette loi qui prescrit la constance! Heureuses épouses Françoises, vous n'avez donc point à craindre de rivales?..... Olivier l'assura qu'elle n'en auroit jamais, et se garda bien de lui dire que, sur les bords de la Seine, les épouses les plus aimables en avoient quelquefois. L'iman interrompit cette conversation par ses cris aigus qui marquoient la cinquième heure.

Jacqueline, tendrement occupée du bonheur d'éclairer son esprit en écoutant Olivier, osoit déja lui faire des questions; et lorsque l'iman cria pour la sixieme fois, elle commençoient à devenir embarrassantes. Cependant Olivier, qu'un zèle ardent animoit, continua de lui parler avec le même feu. Mais il eut besoin de rappeler toute sa presence d'esprit, pour continuer à mettre la même chaleur dans ses propos, pendant la septième heure qui lui parut bien courte en comparaison des premières. Cependant, encouragé par les progrès de ses instructions, et Jacqueline prévenant déja ce qu'il avoit à lui dire, la huitieme et neuvième heures de cette charmante et longue nuit, achevèrent de la confirmer dans la douce idée qu'Olivier étoit le plus éloquent, le plus éclairé de tous les hommes, et qu'elle étoit trop heureuse que cet aimable paladin se fût lié par les sermens les plus sacrés avec elle. L'iman n'avoit pas encore averti les dévots Musulmans de la dixième heure, lorsqu'Olivier s'apperçut que la belle Jacqueline se recueillant en elle-même, méditoit sur tout ce qu'il venoit de lui dire. Il se mit à méditer aussi sur ce qu'il devoit expliquer encore à sa charmante prosélite. Il est bien naturel, qu'après neuf heures d'une conversation aussi suivie, la méditation le soit d'un

loux sommeil. Ils y furent plongés tous les deux pendant les trois heures suivantes : mais la docilité de la douce Jacqueline pour les instructions du paladin François, mériterent les soins que prit l'ange dont la promesse avoit rassuré Charles. Cet ange, quoiqu'invisible sous le pavillon, avoit souvent inspiré le paladin et redoublé sa ferveur; il veilla sur ces nouveaux époux; ce fut à lui que Jacqueline dut le songe le plus vif et le plus charmant : l'illusion de ce songe devint une réalité pour elle. Enchantée des instructions d'Olivier, Jacqueline, quoique ce fussent toujours les mêmes, les trouva toujours nouvelles, plus fortes et si convaincantes, que passant ses bras autour du cou d'Olivier, lorsque le cri de la treizieme heure la réveilla : Je me rends ! s'écria t elle, mon cher Olivier. Oui, j'abjure, je déteste une loi cruelle, injurieuse pour mon sexe elle l'exclut du paradis des vrais croyans ; et la tienne m'en fait goûter déja les délices. Oui, mon cœur et mon ame sont à toi pour toujours ; acheve de confirmer en moi la grace dont tes instructions me pénetrent. Olivier, réveillé d'une façon si douce, sentit en même tems tout son zele se ranimer Jamais on ne parla, jamais on n'employa mieux les deux heures qui lui restoient. Croyez, chere Jacqueline, lui disoit-il encore, (lorsqu'un bruit impor-

tun l'avertit qu'on alloit les séparer) croyez à tout ce que vous vient d'apprendre l'époux que le ciel vous destinoit sans doute, puisque c'est son pouvoir qui l'a conduit près de vous. Ah! dit Jacqueline, il faudroit que je fusse bien incrédule: je ne veux désormais voir et penser que d'après toi. Quel charme pour moi, de devoir un bonheur éternel à l'époux que j'adore, et de répéter sans cesse avec lui les leçons qui m'ont su convaincre!

Le pavillon qui s'ouvrit dans le même tems, et l'arrivée de Hugon interrompirent ces tendres époux. Charles, l'archevêque Turpin et le Muphti le suivoient: ce dernier voulut exiger de Jacqueline un serment terrible, avant de répondre à son père.

Non, je ne te reconnois plus, lui dit-elle; j'abjure les erreurs qui m'ont caché jusqu'ici les vérités sublimes et consolantes dont Olivier vient de me convaincre. C'est entre vos mains, monseigneur, dit-elle à Turpin, que j'atteste le Dieu vivant, que les graces qu'il répandit dans le sein d'Olivier sont passées dans le mien, et que pas une heure de cette nuit ne s'est écoulée sans que je n'en aie reçu de nouvelles. O mon père, dit elle au roi Hugon, mon ignorance ne me permet point encore de décider si la nouvelle servante du Dieu

des chrétiens est honorée par l'accomplissement d'un miracle : je ne vous dis rien que de véritable ; c'est à vous à l'apprécier.

Dans ce moment une grace efficace remplit le cœur du bon roi Hugon. Oui, c'en est un, ma fille ! s'écria-t-il ; n'en attends jamais un semblable de la part des hommes. O Charles, ô Turpin ! je me rends, je vous quitte des autres gabs, et je vous demande avec ardeur d'achever de m'éclairer, et de me mettre au nombre des enfans du Dieu que vous servez. Le Muphti, soit politique, soit qu'il fut véritablement touché, leur fit la même demande. Turpin, pleurant de joie, disoit en regardant Olivier, dont les yeux brilloient d'amour et de gloire : Mon ami, n'oublie jamais la reconnoissance que tu dois à l'Être suprême, de t'avoir choisi pour convertir les infidèles ; mais oublie cependant les moyens dont tu t'est servi ; il ne faut point abuser de la grace.

Hugon et le Muphti publièrent eux mêmes ce miracle éclatant ; et les Mésopotamiens, gens doux, honnêtes, et tendrement attachés à leurs familles, s'empressèrent à recevoir l'eau salutaire de la main de Turpin, et méritèrent de participer aux graces dont Olivier venoit d'être comblé.

De ce moment, Hugon jura l'alliance la plus

étroite avec Charles; ils retournèrent ensemble à Jérusalem, où Charles reçut de sa main les reliques les plus précieuses; et les deux rois ayant arrêté que Hugon se rendroit à Paris avec Jacqueline, pour y célébrer son mariage avec Olivier, en même temsque celui de Roland avec *Bellande*, Charles repartit avec ses pairs et le fils aîné du roi Hugon, pour retourner en ses Etats.

On n'a pu bien savoir quelle fut l heure heureuse de cette longue nuit qui donna l'être au fils que Jacqueline, neuf mois après, mit au jour: ce fils qu'on nomma Gallien, se ressentit de son origine presque céleste. Occupé dès son enfanca du service du Très-Haut, de la gloire de la religion, et de secourir ses semblables, il devint de bonne heure le modèle des chrétiens, et sa valeur et ses exploits le rendirent celui des Chevaliers.

Charles, de retour à Paris, ne put y goûter les douceurs du repos: il semble que la providence ait eu le dessein d'agiter sans cesse la vie de ce prince par de nouvelles guerres, pour le distraire de quelques foiblesses que son histoire apprend qu'on pouvoit lui reprocher; mais il les répara si bien par ses fondations pieuses, qu'on a cru pouvoir en soustraire les détails dans la légende, et ce prince sera toujours regardé comme celui

qui combattit le plus constamment et le plus utilement pour la foi.

Charles apprit donc en arrivant à Paris, que le puissant roi Marsile avoit passé les Pyrénées, et ravageoit la France à la tête de quatre cents mille hommes: tous les grands vassaux de Charles levèrent leurs bannières pour accourir à son secours, et Guérin de Montglave et tous ses enfans furent les premiers à ranger les leurs sous celle de l'oriflamme. Marsile s'empara de plusieurs fortes cités, avant que Charles eût une armée assez nombreuse pour tenir la campagne contre lui; en vain Charles et ses pairs firent-ils les plus grands efforts pour chasser Marsile, et lui faire repasser les monts. Les cités et les forteresses dont ce roi Sarasin s'étoit emparé, lui servoient de point d'appui; et de ce tems, comme encore de nos jours, les peuples au-delà des Pyrénées étoient ceux de l'Europe qui défendoient le mieux les places. Cette guerre de postes et de siéges fut d'une longueur extrême, Marsile évitant toujours avec art d'en venir à livrer une bataille décisive; et ce ne fut que de proche en proche et d'années en années que Charles put réussir à le repousser du cœur du royaume, en le faisant reculer vers les Pyrénées.

Pendant ce tems, Gallien avoit acquis déja la

force, l'adresse et les vertus qui rendent un Chevalier illustre et redoutable ; il reçut l'ordre de Chevalerie, et la tendre Jacqueline, baignée de larmes, né put refuser à ce fils si cher d'aller chercher son père, en pensant sur-tout qu'elle lui devroit peut-être de lui avoir ramené son époux. Gallien partit donc, suivi d'un petit nombre de Chevaliers, pour se rendre à l'armée de Charles : dans ce même tems, ce Prince venoit dans plusieurs combats de remporter des avantages si considérables sur Marsile, que le roi Sarasin, obligé de se retirer des frontières de la France, avoit traversé déja la chaîne des Pyrénées ; mais il s'étoit retranché dans les gorges, en attendant un renfort considérable qu'il devoit reeevoir.

Hélas!... ce fut dans ce même tems qu'arriva l'événement le plus funeste à la France. Nous croyons ne pas devoir affliger nos lecteurs, en rappelant sous leurs yeux la noire et coupable trahison du perfide Mayençois Ganelon ; ils ont déja pleuré sur la défaite de l'avant-garde de Charles à Ronceveaux, sur la mort du plus grand nombre de ses pairs, sur ce redoutable Roland, répandant un torrent de sang par la bouche, après avoir embouché son cor avec violence, et sur-tout sur ce brave et charmant Olivier percé de coups et prêt à rendre le dernier soupir à côté

e son frère d'armes, qui s'étoit traîné près de lui. Ce fut dans cet instant affreux que Gallien arriva; il reconnut son père à son bouclier; il le reconnut mieux encore aux traits que la tendre Jacqueline avoit peints si souvent. Désespéré de l'état de son père, et furieux de voir un corps de Sarasins qui s'avançoit, ou pour le prendre avec Roland, ou pour les achever, Gallien fondit sur les infidelles. Olivier, levant sa tête, jouit encore du plaisir de les lui voir tailler en pièces: alors Gallien, sautant de son cheval et jetant son casque, soulève la tête d'Olivier sur ses genoux, le baigne de larmes. Seigneur, cria-t-il, ouvrez les yeux sur votre malheureux fils; je suis Gallien, je suis le fils de la tendre et trop infortunée Jacqueline; et puisque je ne suis pas arrivé à tems pour vous sauver la vie, du moins je vais mourir avec vous. Arrêtez, mon fils, lui dit Olivier d'une voix mourante; loin d'attenter à votre vie, consacrez-là à punir les infidelles, à consoler votre mère et à venger ma mort, et jurez-moi d'obéir au premier, mais, hélas! au dernier ordre que vous recevez de votre père. A ces mots, Olivier, après avoir reçu ce serment de son fils, expira dans ses bras: l'Ange protecteur d'Olivier descendit, comme chacun le sait, de la voûte céleste avec une troupe de ses heureux compagnons;

ils reçurent les ames pures et guerrières d'Olivier et de Roland, et les portèrent sur leurs ailes jusqu'au pied du trône de l'Eternel qui ceignit leur tête de la couronne du martyre. Gallien, baigné de larmes, s'empara de la fameuse durandal et du cor de Roland; les derniers sons qu'il en tira guidèrent Charles.

Gallien se fit connoître à ce prince, lui jura fidélité. Chargez-vous, Sire, lui dit-il, de faire rendre à mon père, comme à votre neveu, les honneurs qui sont dus à des héros qui meurent pour la foi: laissez-moi le soin de venger leur mort.

Charles n'hésita pas à donner à Gallien l'élite des troupes qu'il avoit amenées trop tard au secours de ses pairs. Gallien fondit sur les infidelles, les terrassa, les mit en pièces en vingt combats; et, secouru par Charles, il joignit Marsile, le tua de sa main, fit la conquête de ses états; et c'est ainsi que Gallien mérita le surnom de Restorateur, comme étant celui de la religion et de la France abattue par les grandes pertes qu'elle venoit de faire.

Gallien accusa Ganelon et la plus grande partie de sa race de haute trahison: les ayant vaincus dans le champ clos que Charles fit dresser à Laon, les traîtres furent écartelés. On peut juger du

désespoir

sespoir de Jacqueline et de Bellande, lors-'elles apprirent ces funestes nouvelles : l'une eu-roit un époux, l'autre son frère et son amant; religion seule, cette unique consolatrice des alheureux, les empêcha d'attenter à leur vie. es deux princesses, unies déja par leurs mal-eurs et par leurs sentimens, se cherchèrent, se śunirent, et de concert elles fondèrent une ab-aye dans le lieu même où Roland et Olivier re-osoient, au sein du riche monument que Charles leur avoit fait élever. C'est là qu'elles inirent leurs jours dans les larmes et dans la rière, après avoir joui de la consolation de sa-roir que Gallien le Restorateur étoit le premier Chevalier de la chrétienté, et qu'élevé sur le trône de Marsile, il vivoit heureux et rendoit célèbre un nom que nos romanciers ont fait passer à la postérité, mais qu'ils ont changé de-puis en celui de Gallien le Restoré.

Toute bizarre, toute extraordinaire que soit cette histoire, j'avoue que c'est une de celles dont j'ai fait l'Extrait avec le plus de plaisir ; et que le bon Guérin de Montglave m'a paru devoir être le modèle des pères, et ses quatre fils, celui de l'amour et de l'obéissance filiale.

Ce Roman est l'un de ceux qui prouve le plus

quelle étoit la simplicité de nos anciens Romanciers : il est cité par Ménage, qui rapporte l'histoire des gabs avec plus de liberté que dans cet Extrait.

Fin du huitième Volume.

